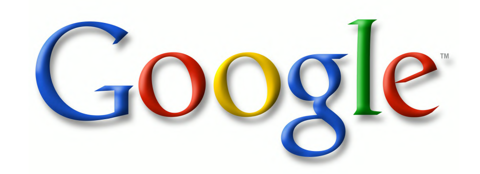


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

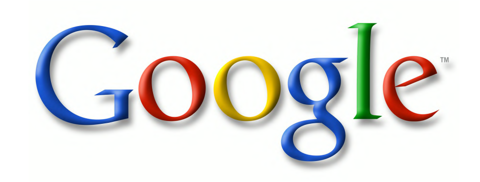
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583251 3



NKV

LETTRES

DE

MADAME ROLAND

(MADEMOISELLE PHLIPON)

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie) en janvier 1867.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, RUE GARANCIÈRE.

LETTRES
EN PARTIE INÉDITES
DE
MADAME ROLAND
(MADEMOISELLE PHLIPON)
AUX DEMOISELLES CANNET
SUIVIES DES
LETTRES DE MADAME ROLAND A BOSC
SERVAN, LANTHENAS, ROBESPIERRE, ETC.
ET DE
DOCUMENTS INÉDITS
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES
PAR C. A. DAUBAN
OUVRAGE ORNÉ D'UNE PHOTOGRAPHIE ET D'UNE GRAVURE

TOME DEUXIÈME



PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE GARANCIÈRE, 10

1867
Tous droits réservés.

R. A. H.

LETTRES

DE

MADEMOISELLE PHLIPON

AUX

DEMOISELLES CANNET.

ANNÉE 1777.

---

* LETTRE PREMIÈRE.

Du 2 janvier 1777, après-midi.

Eh! bon Dieu! monsieur le diable, humanisez-vous un peu! A quoi bon troubler la correspondance de jeunes filles qui ne demandent que la paix et la liberté de se dire confidemment leurs sottises? Savez-vous bien que, si vous êtes à la poste, il n'est pas impossible de vous connoître et de vous faire rogner les griffes? Quel peut être votre but? l'amusement? Mais il ne vous est pas permis de le prendre aux dépens des pauvres mortels sans un ordre du souverain Juge: autrement gare le goupillon! On vous enverra griller là-bas avec vos honnêtes confrères, pour vous apprendre à faire des niches aux bonnes âmes. Je ne crois pas du tout que vous soyez commis pour pénétrer dans les secrets de nos pensées et rendre au gouvernement un fidèle compte de vos découvertes. De petits individus femelles, sans relations, sans connoissances, sans prétentions (surtout en matière de politique), ne peuvent agiter le plus petit fil de l'État et ne sauroient attirer l'attention des gens préposés

pour le maintien de la tranquillité et pour la bonne police. Je n'ai ni pouvoir, ni crédit, ni argent; je souhaite le bien, je l'aime avec enthousiasme, je ne le pratique pas toujours; mais si j'ai des folies, elles ne sont que dans mon esprit et ne peuvent faire de mal à personne. Je raisonne à tort et à travers, mais sans prosélytisme; et si parfois je suis philosophe, c'est comme le bourgeois gentilhomme faisoit de la prose, sans le savoir.

En vérité, ma chère Sophie, je suis un peu en colère de tout ce tripotage. Par quelle singularité mes lettres seules sont-elles retardées, maltraitées[1]? Les tiennes me viennent régulièrement d'un jour à l'autre et dans le meilleur état; soit curiosité, soupçon, je ne sais quoi, on devroit examiner également les réponses. La poste est très-sûre ordinairement; il faut des temps de crise ou des auteurs importants pour faire décacheter les lettres; un employé qui se joueroit à le faire par plaisanterie courroit de gros risques : on peut porter plainte et se faire rendre raison aux dommages de celui qui trahiroit ainsi la confiance publique. N'aurois-tu pas plutôt quelqu'un dans tes alentours qui te connoîtroit et s'amuseroit dans le particulier à examiner tes liaisons? J'avoue qu'à la première histoire j'avois soupçonné ton frère; mais il est ici présentement... Ma foi, je n'y vois goutte. Enfin, il arrivera ce qui pourra.

Je t'écris cette fois sans te répondre : je me réserve pour l'occasion de notre demoiselle; mais comme elle pourroit tarder encore quelque temps, je veux te donner signe de vie et te parler du plaisir que me firent hier tes nouvelles. Elles arrivèrent dans un moment où j'avois bien besoin de ce confortatif. Je ne sais quelles révolutions cette année me fera essuyer : je l'ai commencée dans la disposition la plus triste qu'il soit possible d'imaginer. La cérémonie du matin envers mon père, les souhaits de bonheur que me faisoient plusieurs personnes, m'ont donné une envie de pleurer qu'il m'a fallu satisfaire lorsque je me suis trouvée seule, ce qui arriva par l'ordre donné de ne laisser entrer que très-peu de monde. J'étois dans une crise

[1] Sans doute, la lettre retardée est celle datée du 20 décembre 1776. Mademoiselle Lelèu, qui n'est pas encore partie, doit emporter à Amiens la lettre du 24 décembre.

singulière, où m'avoit mise un coup de hardiesse qui nécessitoit le plus affreux mensonge; j'avois examiné une lettre qui me paroissoit d'intrigue, et qui étoit effectivement telle. On me la demandoit à cor et à cri, en forgeant une histoire sur son origine; je devois nier et je le faisois, en songeant bien qu'au fond on étoit fort persuadé que j'étois l'auteur du tour: seule je pouvois être soupçonnée, et il étoit impossible que je ne le fusse pas. J'avois prévu tout cela, mais il s'agissoit de profiter d'une occasion qui pouvoit me procurer des découvertes importantes.

L'alternative étoit inévitable; je n'avois qu'un moment: ma résolution fut prise, ma détermination fut l'ouvrage d'une foule de réflexions qui se succédèrent rapidement dans mon esprit. En moins d'une minute, la chose une fois faite, il falloit les engagements d'une première démarche. Je m'en acquittai passablement pour une apprentie dans l'art de feindre. La circonstance fut employée de mon mieux. J'eus lieu de ne pas me repentir de mon courage: si tant est cependant qu'on pût jamais apercevoir, sans gémir, des vérités désolantes. Tu te passeras de détails: ils pourroient piquer ta curiosité et soulager mon cœur, mais tu devines toutes les raisons qui m'empêchent de te les donner. Je me sens toujours au-dessus des événements; mais j'avoue que mon cœur n'est pas à l'épreuve de l'espèce de traits qui sont lancés contre lui. Il est des malheurs dont l'aspect excite le courage: la prévision de l'infortune n'a rien d'affreux pour une âme sensible et fière, qui connoît sa force et qui sait s'appuyer sur elle-même. Il est aussi, je le répète, des chagrins cuisants dont on voudroit se déguiser la cause, parce qu'on respecte le sujet qui les met en action; ils couvent en silence et minent sourdement; ils serrent le cœur, enchaînent l'imagination, étouffent la pensée, froissent la délicatesse et rendent malheureux par elle. Sollicitudes domestiques, inquiétudes forcées, soins extérieurs, déguisements nécessaires, menées adroites, voilà mon partage actuel; hélas! devoit-il jamais devenir celui d'un cœur franc, simple et sensible, ami de la paix et de la vérité, ne cherchant qu'à se nourrir des plus douces et des plus nobles affections! Mon loisir est dévoré par

les sollicitudes domestiques sans que je puisse le consacrer à l'étude ; la métaphysique est un peu abandonnée, ses rêveries demandent un esprit libre, et le mien a des entraves de tous les côtés. J'aime bien que tu me dises qu'il est au-dessus du tien, par l'étendue des vues! Eh! si je voyois plus loin, je ne serois pas sceptique; j'en reste là en attendant plus de lumières. Le calme reviendra sans doute, alors nous dresserons nos observatoires : je n'ai besoin pour le moment que de délassement, les ouvrages d'esprit me conviennent mieux que les productions scientifiques, qu'une méditation profonde ; je n'ai pas le temps de raisonner, je ne puis être philosophe qu'en action. A propos de philosophe, Rousseau n'est pas mort, comme on l'avoit publié : j'aurois été bien piquée qu'il délogeât ainsi sans que je fusse parvenue à le voir. Si mes tracasseries pouvoient me laisser quelque relâche, je tenterois certains moyens ; je ne lui écrirois pas, puisque madame sa femme ne veut pas que je sois l'auteur des lettres que je lui ai adressées ; mais..... mais..... il faut renvoyer ces projets à d'autres temps.— Non-seulement j'ai considéré, comme tu as fait, le projet de la retraite champêtre, mais toute la visite de D. L. B. m'a paru se présenter sous cette face, et le personnage y a perdu dans mon esprit : je te parle de lui plus au long dans le paquet....

Je t'ai dit mon dernier mot sur La Blancherie dans le paquet que je destine à mademoiselle Leleu : tu auras l'attention de te transporter au temps des dates pour éviter le galimatias. — Je crois que vous lui faites bien de l'honneur, toutes les deux, en le supposant si fortement animé : ce n'est pas tout à fait mon avis. Mais le meilleur de l'affaire, c'est que je suis libre, sans avoir rien à regretter du reste. J'ai mérité mon estime et la sienne : l'une ne sauroit me manquer plus que l'autre. Tout mon chagrin est d'avoir perdu la plus belle des illusions. Je ne crains nullement qu'il écrive : je m'en suis ouvertement expliquée. Quant à Mignonne, je n'ai pas le moindre scrupule ; non-seulement parce que je ne l'ai employée qu'à des choses irréprochables, mais parce qu'elle-même est persuadée avoir fait la meilleure œuvre du monde.

Je me trouve fort bien dans mes brouilleries d'avoir un sujet

si dévoué. Ce n'est pas qu'au bout du compte, si je n'avois de l'ascendant sur celle-là, ce seroit sur une autre : avec de bons titres on peut beaucoup espérer. Cependant toutes ne sont pas capables d'un aussi grand attachement : il faut en convenir, et se féliciter de l'avoir rencontré.

Adieu, ma tendre amie, et toi, ma chère Henriette, que j'aime aussi de tout mon cœur. Tes petits mots m'attendrissent, me consolent, me fortifient, comme ces gouttes précieuses d'élixir dont on ranime la langueur d'un malade. Loin de flétrir le sentiment, les peines l'irritent et l'enflamment ; mais elles gênent souvent son expression et embarrassent l'esprit : je me repose sur vous et je me tais.

Adieu.

LETTRE DEUXIÈME.

Du dimanche 5 janvier 1777.

Les gens du monde, les protégés, les dissipés, les inutiles, les obligés, peuvent tant qu'il leur plaira courir de porte en porte faire inscrire leurs noms sur un petit morceau de papier, se présenter en étalage à ceux qui daignent leur donner audience, répéter méthodiquement quelques fadaises d'usage, ou se tirer d'affaire par force salutations, et par le ton de l'étiquette; pour moi, inaccessible aux importuns, seule près de mon feu, dans le négligé de la solitude, je m'entretiens avec vous, mes amies ; je m'abandonne aux douceurs de la confiance, au charme de votre souvenir; je jouis vraiment d'une existence que vous rendez agréable ; puissé-je vous en devoir à jamais le bonheur!

C'est la chose la plus satisfaisante que cette double vie dont l'amitié fait jouir : toutes les peines sont affoiblies, et tous les plaisirs sont augmentés ; l'éloignement même semble rapprocher plus fortement les esprits : on est toujours ensemble, précisément parce qu'on ne se voit pas ; le désir fait effort comme le ressort comprimé, et la vivacité des élans semble se proportionner à l'étendue de la distance. Le bon Montaigne connois-

soit bien tous les effets de ce sentiment délicieux. Je relisois hier un fragment de son chapitre sur l'Amitié; j'admirois la vérité de sa peinture, la beauté du coloris, le naturel et la force de l'expression. « L'amitié a les bras assez longs, dit-il, pour se tenir et se joindre d'un bout du monde à l'autre. Cette parfaite amitié dont je parle est indivisible; chacun se donne si entier à son ami, qu'il ne lui reste rien à départir ailleurs : au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ait plusieurs âmes et plusieurs volontés pour les conférer toutes à ce sujet. » — « J'ai tiré autrefois usage, dit-il ailleurs, de notre éloignement, et commodité. Nous remplissions mieux et étendions la possession de la vie en nous séparant; il vivoit, il jouissoit, il voyoit pour moi, et moi pour lui, autant pleinement que s'il y eût été; l'une partie restoit oisive quand nous étions ensemble : nous nous confondions. La séparation des lieux rendoit la conjonction de nos volontés plus riche. »

Je n'admets pas cependant avec lui qu'en se donnant si entier à son ami, on ne se trouve plus rien pour départir ailleurs. Le propre de l'amitié est d'élever l'âme, d'étendre ses facultés, d'exalter tous ses sentiments; plus on est attaché à son ami, plus on chérit l'espèce : elle gagne dans l'individu, toutes les autres affections participent au feu de la principale; toutes les liaisons qui peuvent subsister avec elle profitent de son voisinage, et reçoivent d'elle un nouveau prix. Je suis persuadée qu'au fond Montaigne étoit de cet avis; mais la vivacité l'emporte quelquefois sur la justesse, dans les choses de sentiment surtout.

J'aime le tour original de cet auteur : je n'ai fait encore que l'entrevoir; mais je me propose de faire connoissance avec lui, il me semble que son énergie, sa franchise, ont de l'analogie avec mes propres dispositions. Je me récréerai avec lui quand je pourrai faire une pause. Les vents m'emportent actuellement, il faut tourbillonner malgré soi.

Tout en courant, je viens pourtant de lire l'ouvrage d'un jeune Genevois sur le gouvernement anglois. Ce républicain quitta sa patrie il y a trois ou quatre ans, et passa en Angleterre, par le seul désir d'étudier de plus près le gouvernement

de ce pays. Il ne savoit pas alors un seul mot d'anglois; son ardeur fut telle, qu'au bout de deux ans non-seulement il possédoit la langue, mais avoit encore fait toutes les recherches et toutes les études dont son ouvrage est le résultat. L'idée qu'il donna de sa capacité le fit mettre, quoique absent, au nombre de ceux qui tiennent un rang dans l'État; mais cette marque touchante de l'estime de ses concitoyens ne l'a pas ramené dans sa patrie : on soupçonne qu'il est passé en Amérique, sans doute dans le même but d'observation.

Son ouvrage suppose des vues étendues, une tête vraiment politique, une âme noble et grande; il est écrit avec clarté, et même avec chaleur. On y remarque de l'enthousiasme pour le gouvernement dont il développe les principes; mais cet enthousiasme est fondé en raisons, et l'on est presque forcé de le partager avec lui.

C'est une chose vraiment curieuse que l'histoire de ce gouvernement; on voit la liberté naître au sein même de l'oppression, se débattre longtemps sous les fers de la tyrannie, remporter sur elle quelque avantage à chaque révolution, et s'établir enfin dans l'état le plus convenable et le plus assuré qu'il soit possible de donner aux constitutions humaines.

Il paroît d'abord singulier que deux peuples limitrophes, habitant presque sous le même climat, ayant une origine commune, diffèrent si prodigieusement dans la manière dont ils sont gouvernés. Les Anglois ont atteint le comble de la liberté, tandis que notre monarchie est devenue absolue, et que nous sommes arrivés par degrés à nous soumettre au joug qu'elle impose. Une observation judicieuse des faits présentés par l'histoire donne la solution de ce problème.

« La conquête des Gaules par les Germains ne fut pas l'irruption d'une armée qui s'empare des places fortes, mais » l'invasion d'une nation qui se transplante. Le danger finissant avec l'expédition, l'union finit également avec lui; les » peuples vainqueurs se trouvèrent en grande proportion avec » les peuples vaincus, d'ailleurs énervés par une longue paix; » ils se partagèrent les terres qui leur convinrent, et quoique » leur possession fût précaire dans l'origine, à cet égard cepen-

» dant ils ne dépendoient point du roi, mais d'une assemblée » de la nation. »

L'époque où l'hérédité des fiefs fut introduite par Hugues Capet, dont le dessein étoit d'assurer à sa famille la couronne, qui au fond n'étoit qu'un fief, peut être regardée comme celle de l'entier établissement du droit féodal en France. Les seigneurs ne donnèrent pas gratuitement leurs suffrages à Hugues Capet; ils achevèrent de rompre tous les liens qui les retenoient à l'autorité royale. L'indépendance qu'ils s'arrogèrent ne rendit pas la liberté plus grande : la nation étoit comptée pour rien; dans toutes les guerres que l'on fit aux rois, les peuples étoient traînés en esclaves : ils ne combattoient pas pour leurs propres avantages, mais pour ceux des tyrans subalternes sous lesquels ils gémissoient. Lorsque par des conquêtes ou des traités, les différentes provinces tombèrent sous le pouvoir direct du roi, elles se trouvoient toutes dressées à obéir; le peu de priviléges que les villes avoient conservés ne furent guère respectés par un souverain qui n'avoit pas pris lui-même d'engagements. D'ailleurs la différence des réunions empêchoit les diverses parties du royaume de s'entr'aider; l'une avoit déjà oublié ses droits, quand l'autre s'avisoit de réclamer les siens. Subjuguées tour à tour, elles le furent plus sûrement, parce que l'uniformité de la résistance leur manqua; et la liberté se perdit en France parce qu'elle y fut mal disposée.

Ce fut l'immense pouvoir du roi qui rendit l'Angleterre libre. La conquête et l'établissement du droit féodal ne furent chez elle qu'une seule et même époque. Environné d'une nation belliqueuse, Guillaume retint sous le drapeau une partie de ses soldats. Les Anglois, après eux les Normands, se révoltèrent : il les écrasa. Tout dut se courber sous son pouvoir, et gémir également sous ses lois odieuses des forêts. L'universalité de l'oppression réunit toutes les classes dans les mêmes sentiments. Lorsque les seigneurs, ménagés au commencement, cessèrent de l'être, et que les lois tyranniques du conquérant s'exécutèrent d'une façon plus tyrannique encore, l'union que le malheur commun avoit préparée s'effectua. Les peuples appelés à la défense de la cause commune sentirent toute leur importance,

et furent assez éclairés pour la mettre à profit; les droits dont s'appuyoient les seigneurs contre la tyrannie devinrent des palissades qui devoient un jour arrêter la leur.

Ces causes agirent sous les deux Henri, et se développèrent sous Jean Sans-terre, qui fut obligé de signer les deux chartes, celle des forêts et la grande charte, dont les articles importants forment pour ainsi dire le code de la liberté. On eût dès lors joui de cette liberté, s'il n'y avoit pas une distance immense entre faire des lois et les observer. Les droits des sujets et les devoirs des princes, au lieu d'être livrés aux raisonnements, devinrent une loi écrite, une vérité de fait; et la grande charte, sanctionnée, confirmée à chaque règne avec le plus grand appareil, fut un point de ralliement sûr et général, une base sur laquelle devoient s'élever ces lois équitables qui prêtent également leur secours au plus foible comme au plus puissant des sujets.

Édouard I[er] mérite le titre de Justinien d'Angleterre par ses nombreuses et sages lois; sous son règne la jurisprudence s'accrut, se perfectionna; la procédure fut fixée. Les bourgs et les villes des différents comtés envoyèrent leurs députés au parlement, et c'est à cette date qu'on doit rapporter l'origine de la chambre des communes. Enfin, ce prince statua qu'aucune imposition ne seroit levée sans le consentement des pairs et de l'assemblée des communes, chose dont les Anglois n'avoient joui que de fait, et qui est, conjointement avec la grande charte, la base de la constitution d'Angleterre.

Sous les rois qui suivirent, les communes reçurent à leur pouvoir des additions lentes, mais paisibles et légales. La nation ne fut occupée sous Henri V que de ses guerres avec la France; les fatales luttes entre les maisons d'York et de Lancastre ne présentent, sous le règne de Henri VI, qu'une vaste scène de désolation. Henri VII réunit les droits des deux maisons en épousant l'héritière de la maison d'York. Monté sur le trône les armes à la main, il s'y assit en despote; les peuples abîmés de misère ne soupiroient qu'après le repos; ce qui restoit d'une noblesse exterminée demeura exposé sans défense à la merci du souverain.

L'histoire des deux premiers princes de la maison de Tudor ressemble à celle de Tibère; mais des malheurs passagers ne pouvoient effacer le souvenir des anciennes lois, et l'Angleterre conservoit des principes généralement répandus qui devoient se manifester à la première occasion. Le droit de refuser les subsides fut revendiqué dans tous les temps : on s'attachoit ainsi fortement à la planche qui devoit enfin procurer le salut. Les lois monstrueuses de trahison inventées sous Henri VIII furent abolies sous Édouard VI, prince jeune et vertueux qui ne fit que passer. La sanguinaire Marie étonna l'univers par ses cruautés; mais sous le beau et long règne d'Élisabeth, l'Angleterre commença à respirer; la gloire de ce règne fit supporter les actes d'autorité d'une souveraine que ses talents, et non ses principes, rendent digne d'être proposée pour modèle. Enfin, sous le règne des Stuarts, la nation revint de son long assoupissement.

L'orage qui n'avoit fait que se préparer sous Jacques Ier, prince plus imprudent que tyrannique, gronda sous Charles, son successeur. Le fanatisme opposé de sectes persécutrices se joignit au conflit de l'orgueil monarchique et de l'ambition particulière; le prince, mal conseillé, méconnut le péril qui l'environnoit; l'orage, qui avoit d'abord paru s'apaiser, redoubla de violence; la constitution fut mise en pièces, et Charles donna par sa chute un grand exemple au monde.

L'inutilité des efforts employés pour substituer le gouvernement républicain à l'autorité royale fit rappeler Charles II. Tout préoccupé des anciens droits de la couronne, ce prince, adoré au commencement, se décela par l'empressement même de ses mesures, l'extravagance des guerres dans lesquelles il entraîna l'Angleterre, ses alliances dangereuses dans le continent, et enfin par les abus fréquents de son autorité. La nation ouvrit les yeux sur ses projets, et résolut d'enlever définitivement tout ce qui restoit d'arbitraire dans la puissance du roi. Jacques II, en succédant à son frère, s'obstina plus ouvertement encore à suivre un projet qui avoit été si funeste à toute sa famille. Il fit tant, que les peuples refusèrent l'obéissance qu'ils lui avoient vouée, et se crurent dégagés de leurs serments

vis-à-vis d'un prince qui se mettoit au-dessus des siens. Ce fut une opération courte et facile; toutes choses restèrent en place; la nation s'assembla en règle pour élire ses représentants; le trône fut déclaré vacant, et un nouvel ordre de succession fut établi. Ce qui rend cet événement unique dans les annales du genre humain, c'est la modération, la légalité qui l'accompagnèrent.

« Ce ne fut pas tout; on s'attacha à réparer les brèches faites » à la constitution, et à en prévenir de nouvelles; on profita de » l'occasion rare d'un contrat primitif et formel entre le peuple » et le souverain. On exigea du nouveau roi un serment plus » exprès que celui qu'avoient prêté ses prédécesseurs, et l'on en » consacra pour toujours la formule. On déclara de nouveau » qu'établir des impositions sans le consentement du Parlement, » de même qu'entretenir une armée en temps de paix, étoit » contraire à la loi. On abolit le pouvoir qu'avoit dans tous les » temps réclamé la couronne, de dispenser de l'effet des lois. » On statua que tous les sujets, quels qu'ils fussent, auroient » droit de présenter des pétitions au roi; et enfin, l'on posa » la clef de la voûte par l'établissement de la liberté de la » presse.

« La révolution de 1688 est donc la troisième grande époque » dans l'histoire de la constitution d'Angleterre. La grande » charte avoit indiqué les bornes où devoit se renfermer le » pouvoir du roi; le règne d'Édouard I[er] avoit élevé quelques » barrières; mais c'est à l'époque de la révolution qu'on acheva » de fermer l'enceinte. C'est à cette époque que se posèrent les » grands et les vrais principes des sociétés. Par l'expulsion d'un » roi violateur de ses serments, la doctrine de la résistance, cette » ressource finale des peuples que l'on opprime, fut mise à l'abri » du doute. Par l'exclusion donnée à une famille héréditairement » despotique, il fut décidé que les nations n'appartiennent pas » aux rois; tous ces principes d'obéissance passive, de droit » divin, de pouvoir indestructible, en un mot, cet échafaudage » de notions funestes, parce qu'elles étoient fausses, sur les- » quelles l'autorité royale avoit porté jusque-là, fut détruit; et » l'on y substitua les appuis solides et durables de l'amour de

» l'ordre, et du sentiment de la nécessité d'un gouvernement
» parmi les hommes. »

Après cette esquisse de l'histoire de la constitution, M. de Lolme (c'est le nom de mon auteur) entre dans l'examen des parties qui la composent; je ne puis le suivre dans un détail qui me conduiroit trop loin, en m'obligeant à une exacte analyse : il me suffira de vous dire en général que le tableau du gouvernement anglois, exécuté avec l'intelligence et la précision que l'on peut souhaiter, est fait pour fixer l'attention, et satisfaire l'esprit de tous ceux qui savent penser. Quiconque s'intéresse au bonheur des hommes, verra avec intérêt une constitution qui l'assure, par la distribution et l'équilibre du pouvoir, par la sagesse de l'ordre judiciaire, et la jouissance des droits de propriété, de sûreté personnelle, de liberté proprement dite, qui en résultent pour chacun des particuliers.

La puissance législative appartient au parlement seul; la chambre des communes, la chambre des seigneurs et le roi, composent le parlement. La chambre des communes, autrement l'assemblée des représentants de la nation, est formée par les députés des comtés et des villes, à l'élection desquels on procède dans chacune des villes et des comtés; les lois ont pris toutes les précautions nécessaires pour assurer la liberté de ces élections. La chambre des seigneurs est composée de lords spirituels et temporels. Le roi forme la troisième puissance qui compose le parlement; seul il a droit de le convoquer, de le dissoudre ou de le proroger. C'est lui qui ouvre la session, en exposant les besoins de la nation; après sa déclaration il se retire; la chambre des pairs et celle des communes s'assemblent séparément; chacune a la négative sur les résolutions de l'autre, et le roi a la sienne aussi. Tout ce qu'elles jugent convenable au bien de l'État peut faire l'objet de leurs délibérations respectives, et, à l'exception des bills relatifs aux subsides qui doivent prendre leur origine dans la chambre des communes, et dont les seigneurs ne peuvent s'occuper que sur une présentation de leur part, chaque membre propose dans chaque chambre la matière qu'il juge à propos. Le consentement royal est la sanction nécessaire à l'autorité de chaque bill, formé

premièrement sur l'avis uniforme des deux chambres; et ces bills ainsi sanctionnés deviennent l'expression du plus grand pouvoir que l'Angleterre reconnoisse.

Le pouvoir exécutif est remis entre les mains du roi. Il est le magistrat suprême, le distributeur des dignités, le surintendant du commerce, le chef suprême de l'Église, le généralissime-né des forces de terre et de mer; il est relativement aux nations étrangères le représentant et le dépositaire de toute la puissance et de toute la majesté de la nation; enfin sa personne sacrée est inviolable. Mais tout ce pouvoir n'est pas sans limites; le roi d'Angleterre n'a par lui-même presque pas de revenus, et les représentants du peuple sont ceux qui lui accordent des subsides; il ne peut entretenir ses armées, soutenir la guerre, payer des appointements, etc., sans son parlement. En vain le prince voudroit-il par adresse éluder l'effet de cette prérogative des communes : c'est une maxime de tous les temps de ne s'occuper de l'objet des subsides que quand tous les autres sont réglés. Si la vue du bien public a fait dresser un bill pour lequel le roi témoigne de la répugnance, on le joint à un bill de subsides, et il passe dans cette agréable compagnie.

Il est d'usage qu'au commencement de chaque règne on accorde au roi pour sa vie un subside annuel; cette conduite du parlement a ménagé à l'État une ressource admirable, un moyen de réformation périodique : avantage inestimable que tous les États libres ont cherché à se procurer. Le successeur du prince défunt trouve un trône, un sceptre, une couronne; mais il ne trouve ni pouvoir, ni dignité même. Avant de lui donner une possession réelle de toutes ces choses, le parlement passe l'État en revue, et s'attache à extirper les abus qui s'étoient introduits sous le règne précédent.

Le pouvoir du prince est encore circonscrit par d'autres barrières. Le roi est chef de l'Église, mais il ne peut rien changer à la religion établie, et doit être lui-même de cette religion. Il est chef des tribunaux, mais il ne peut toucher aux formes et aux maximes que l'usage a consacrées; il a droit de battre monnoie, sans pouvoir altérer le titre; il peut faire grâce, mais

ne peut dispenser de la réparation particulière d'une offense. Il ne peut avoir de troupes sur pied, quant aux forces de terre, sans le consentement du parlement, et le corps subsistant que le parlement a jugé à propos d'établir n'est établi que pour une année; au bout de ce temps il est licencié par le fait : il faut l'établir de nouveau, et le dissentiment d'un seul des trois ordres suffiroit pour l'empêcher. Enfin les communes ont un moyen de s'opposer aux malversations du gouvernement par le droit de poursuivre les ministres.

La justice criminelle, qui, sans faire partie des pouvoirs constitutionnels, intéresse essentiellement la sûreté particulière, et par contre-coup la constitution elle-même, est en Angleterre une des choses qui me paroissent les mieux entendues. M. de Lolme fait précéder l'exposition des lois relatives à cet objet de plusieurs réflexions très-sensées, qu'il faut lire dans l'ouvrage même. Il en résulte que la sûreté des citoyens et l'opinion de cette sûreté sont nécessaires à la jouissance de la liberté ainsi qu'à son maintien; que les règles principales pour l'assurer sont, que le pouvoir judiciaire ne doit jamais être placé dans un corps indépendant, beaucoup moins dans celui qui est déjà dépositaire de la force publique; que l'accusé doit avoir tous les moyens possibles de défense; que la procédure doit être publique, et que les tribunaux doivent être tels et leurs formes telles, qu'ils inspirent le respect et jamais la terreur; que les cas doivent être si bien déterminés, et les bornes si bien posées, que ni le pouvoir exécutif ni les juges eux-mêmes ne puissent impunément les passer; qu'enfin la prudence ait tellement arrangé les choses, que lorsqu'un citoyen est appelé à voir son sort décidé par les lumières incertaines de ses semblables, il trouve toujours en eux des avocats, et jamais des adversaires.

La jurisprudence de l'Angleterre peut être considérée comme le développement de ces règles. Chacun est jugé par ses pairs, c'est-à-dire par des hommes choisis dans le comté, et il a la plus grande influence sur le choix de ceux qui doivent décider de son sort, par la quantité de récusations que la loi lui accorde. Un accusé est examiné avant que l'on permette son emprison-

nement, et sa cause est discutée une seconde fois, avant de lui faire subir les hasards d'une procédure. Le coupable ne comparoît et ne répond que dans des lieux dont l'accès est ouvert à tout le monde : tout se passe sous les yeux du public. Les lois de l'Angleterre ignorent la torture, et ne connoissent pas de peine plus grande que la simple privation de la vie. L'admirable institution de l'épreuve par jurés et l'acte fameux d'*habeas corpus* méritent un examen et des éloges particuliers; je glisse sur ces importants objets, qui demanderoient des discussions étendues.

M. de Lolme s'occupe dans le reste de son ouvrage à démontrer les avantages particuliers et très-grands de la constitution d'Angleterre, et la supériorité de celle-ci à l'égard de celles des autres États libres, dont elle est si différente. Ces avantages principaux sont : 1° la réunion du pouvoir exécutif, qui prévient ces accumulations de pouvoirs auxquelles tant de républiques ont dû leur perte, et qui ôte à l'ambitieux le moyen de profiter de l'inadvertance ou même de la reconnoissance du peuple pour s'en faire le tyran; 2° la division de la puissance législative, faisant de chaque partie le point d'appui qui doit arrêter les autres, et lui imposant des limites réelles; 3° l'ordre observé dans les opérations de la puissance législative, en conséquence duquel le droit de proposer les lois est sagement ôté au dépositaire du pouvoir exécutif.

L'auteur se propose ensuite de prouver les avantages d'une constitution dans laquelle le peuple agit par des représentants, au contraire des anciennes républiques, où, satisfait d'une vaine apparence d'autorité, le peuple donnoit vaguement ses suffrages dans des assemblées tumultueuses que le petit nombre dirigeoit toujours sourdement. J'ai cru trouver dans tout ceci des idées neuves et justes. La liberté de la presse est un droit précieux pour les Anglois, et redoutable à ceux qui gouvernent; par lui chaque particulier peut porter ses plaintes et ses observations quelconques au tribunal du public par la voie de l'impression. Cette liberté, pour la définir particulièrement, consiste en ce que les tribunaux, ou juges quelconques, ne peuvent prendre connoissance qu'après coup des choses qu'on im-

prime, et ne peuvent procéder, en ce cas, qu'en employant l'épreuve par jurés.

Ceux qui gouvernent étant ainsi perpétuellement sous les yeux de tous, en butte à leur critique, ne peuvent se dissimuler les vérités désagréables qui retentissent de toutes parts; ils se trouvent arrêtés court, et obligés à renoncer à des projets d'injustice qui, loin de leur procurer cette admiration dans laquelle ils trouvent leur salaire, ne leur attirent que mortification et dégoût. Les citoyens en s'éclairant mutuellement, se déterminent avec raison dans le choix de leurs députés, et leur connoissance des affaires motive les élections. Enfin le droit de résistance vient à l'appui de tous les autres, et les lois de l'Angleterre l'établissent comme la ressource légitime et finale contre les violences du pouvoir. Ce qui paroît assurer la durée de cette constitution, c'est qu'elle n'exige pas des choses qu'il ne faut pas espérer de la foible vertu des hommes; elle n'attend rien que l'intérêt personnel ne demande déjà puissamment; c'est sur l'amour de soi qu'elle a fondé le jeu de ses diverses parties; elle a établi la liberté sur des causes agissant dans tous les lieux et sur tous les hommes.

Le mouvement des esprits en Angleterre n'est pas ce qu'il pourroit être dans d'autres pays; prévenu, réglé, il anime toutes les parties de l'État, et n'est que la vicissitude bienfaisante des saisons. Les plaintes qui s'y font entendre ne sont pas le cri de l'oppression qui est forcée enfin d'éclater : elles ne sont souvent que l'essor que chacun donne à ses premières idées.

Tels sont les traits essentiels d'un ouvrage assez étendu, que j'ai lu avec le plus grand plaisir, que j'aimerois à méditer, et dont je te donnerois un véritable extrait, si la contrariété des événements ne troubloit pas mes projets d'étude. Mon attention est tiraillée de tous côtés par des objets désagréables : réflexions, lectures, écrits, tout est fait à la volée.

Adieu, adieu.

LETTRE TROISIÈME.

Du 14 janvier 1777.

Je ne me suis jamais trouvé tant d'ouvrage en train, et si peu de dispositions à travailler. Je ressemble un peu à ces faiseurs de projets qui n'exécutent jamais et qui projettent toujours. J'ai commencé un discours académique : hem! ce n'est pas une petite affaire; j'ai ébauché une dissertation métaphysique; je roule dans ma tête le plan d'un petit roman philosophique; mon esprit se promène de l'un à l'autre de ces objets, il les caresse tour à tour, les oublie de même, et n'avance rien. La rêverie vient quelquefois me prendre effrontément malgré moi au milieu d'une société. A présent que je jouis de la tranquillité la plus propre à la méditation, mon imagination me tourmente, m'égare, m'emporte, m'empêche de me fixer : il faut perdre son temps à battre l'eau, ou s'amuser en écrivant à ses amis.

En vérité, c'est une chose étrange que la vie, cette succession rapide de sentiments contraires et d'événements bizarres! En considérant les singularités qu'elle me présente, j'aurois presque la fantaisie de tenir journal de mon esprit, de mon cœur, et des circonstances qui me sont particulières : la première partie offriroit bien des folies, la seconde bien des révolutions, la troisième assez de variété. Au reste, le recueil pourroit ne pas valoir grand'chose : il n'est personne qui ne se croie dans le cas d'en faire un très-curieux, et cependant il est certain que très-peu de ces histoires individuelles seroient capables d'intéresser. Nous jugeons de l'importance des objets par l'impression qu'ils font sur nous; le sentiment nous sert de télescope : avec lui nous croyons toucher des objets qui sont à une étonnante distance, et nous sommes assez sots parfois pour imaginer que nos voisins sont affectés comme nous.

Mais dans quel monde suis-je emportée! Revenons, en mouche bien sage, sur le petit coin de la boule qu'il nous est permis d'occuper, et réjouissons-nous du mouvement léger de

ces atomes qu'on voit s'agiter au soleil. J'ai pris le parti de m'amuser de ceux qui voltigent autour de moi, et je ne réussis pas mal : je crois que nous ririons bien ensemble si nous étions dans le même tourbillon. Le comique vient se placer dans les affaires les plus graves, comme pour nous distraire des fatigues qu'elles font essuyer. Tes yeux mêmes ne m'auroient pas reconnue s'ils m'eussent rencontrée dans Paris le jour des Rois; j'ai coudoyé des gens qui ne savoient pas qui j'étois, j'en ai fait parler d'autres qui s'en doutoient encore moins.

Il faut te dire qu'une lettre surprise par moi m'avoit donné une adresse dont j'étois en peine depuis longtemps : il s'agissoit de mettre à profit cette découverte, pour vérifier certaines choses qu'il m'importoit de savoir. Les personnes en très-petit nombre qui sont initiées dans mes affaires n'ont point du tout l'espèce de capacité nécessaire pour me rendre service de la manière qu'il est à propos d'employer. En conséquence, j'ai pris le parti de me reposer sur moi seule de tout ce qu'il me seroit possible d'opérer par moi-même. — Mon père étant allé à Bercy le jour que je viens de nommer, je saisis cette circonstance pour exécuter un projet ignoré de tout le monde. Malheureusement il me vint quelqu'un au moment du départ de mon père; je fus arrêtée pendant une heure : ce fut un temps considérable de perdu; néanmoins il en restoit assez pour une personne alerte et expéditive. Sitôt que je fus seule, je m'affublai d'un petit jupon de siamoise fort court, je pris à Mignonne le plus méchant guenillon de juste bleu, j'embellis cet équipage d'un grand tablier rouge; puis, avec un gros mantelet d'indienne dont le coqueluchon m'enveloppoit la tête, je partis, un bras ballant, l'autre fourré dans un vilain manchon, courant en vraie paysanne, poussant tous ceux qui me faisoient obstacle, marchant à travers les ruisseaux et tout à plat dans la crotte, poussée moi-même de gens qui m'auroient fait place s'ils m'avoient vue dans ma belle décoration.

Dieu sait l'envie de rire et les réflexions qui m'accompagnoient en chemin! J'arrive près de la porte Saint-Denis (je n'avois jamais été si loin toute seule); je monte plusieurs quatrièmes en me trompant de maison, enfin je parviens au petit

logis d'une fille que je voulois voir. C'est une ouvrière, qui gagne plus avec certain métier qu'avec le talent dont elle fait profession en apparence. Je frappe, j'entre, je vois la boiserie qui, suivant mes soupçons, devoit être l'ouvrage du certain menuisier dont le balourd d'apprenti avoit découvert la mèche[1]. — J'apporte quelque chose à faire, je donne un nom, une adresse en l'air; je dressois inventaire des yeux; et bientôt, tout en contrefaisant un mauvais jargon, je fais connoissance avec la demoiselle, je m'insinue dans sa confiance. Je lui conte mes affaires supposées; elle me plaint beaucoup du mal que je parois avoir dans la maison où je me dis être placée. Elle cause à son tour, me dit qu'elle étoit aussi en maison il y a un an, qu'elle loue ce logement depuis six mois; je lui fais adroitement nommer son menuisier : je reconnois mon homme, et je la force d'avouer que c'est un monsieur qui a donné son adresse à ma maîtresse; je l'engage, sans qu'elle s'en aperçoive, à me désigner parfaitement ce monsieur sur quelques indices que je lui donne : « Ah! dit-elle, je vois qui c'est : il demeure dans la place Dauphine. » — J'évite adroitement de faire décliner le nom, pour empêcher la cacophonie qui dans ce cas auroit pu suivre. Contente des lumières et des assurances que je venois d'acquérir, je quittai, après un gros quart d'heure, cette brunette assez jolie, de l'âge de vingt et un ans.

Tout le temps que je fus près d'elle, je gardai les mesures convenables pour sortir sans être reconnue, au cas que mon père, s'étant diligenté, ne vînt lui faire sa cour pendant ma visite. Personne ne se présenta. Je retournai avec la même promptitude que j'avois mise en allant, j'arrivai trempée de sueur, je changeai de tout, et bientôt, avec une toilette décente, j'attendis paisiblement dans mon fauteuil que mon père revînt pour dîner, ce qu'il fit trois quarts d'heure après mon retour.

Cette démarche étoit encore plus hardie que ne l'avoit été la soustraction de la lettre : elle est du nombre de ces coups que l'événement seul blâme ou justifie, parce que toutes les précautions dont on les accompagne laissent toujours des dangers

[1] Voyez la fin de la lettre du 21 décembre 1776.

à courir. Enfin j'ai réussi : ma confiance n'a pas été trompée. Je voulois me prouver invinciblement ce dont je m'efforçois de douter encore : je suis trop convaincue; mais au moins je ne me reprocherai point d'avoir ajouté foi légèrement à des choses qu'on ne doit croire qu'avec regret, et dont on ne parle qu'en tremblant à ceux à l'égard desquels on est obligé de s'ouvrir. Mon oncle, que j'appellerai mon parrain, pour le distinguer de l'oncle de Vincennes, a touché quelque chose à mon père au sujet de l'inventaire, mais en dissimulant nos raisons. Celui-ci a promis qu'il feroit cet arrangement d'ici à Pâques : cependant il ne me parle de rien : je crois qu'il éludera.

Du 15 janvier.

J'ai reçu ta lettre délicieuse ce matin. Je vais répondre à l'objet dont tu me parles : mes réflexions feront tout naturellement suite à celle dont je t'entretenois hier. Je ne puis pas employer les lois comme tu l'imagines : mon père est le maître de ses actions, et je n'ai pas le droit de lui en demander compte. S'il lui plaît d'avoir une maîtresse et de se ruiner, cela est fâcheux, mais je ne puis pas l'en empêcher, et tant que les apparences seront gardées, personne ne le pourra plus que moi. Il a mon bien, cela est vrai; mais je suis mineure, et je n'ai rien à dire. Ce seroit à mon curateur, le chanoine de Vincennes, qu'il appartiendroit d'agir : c'est précisément celui à qui je n'ai rien confié, parce qu'il n'est point assez adroit pour arranger les choses à l'amiable, et que me brouiller avec mon père est, dans tous les cas, le plus mauvais parti possible. Si tu étois à mes côtés, je te ferois remarquer, ou plutôt tu apercevrois des circonstances qui t'échappent nécessairement, et qui fondent ma résolution. J'avois la voie de la représentation et de la prière : je l'ai prise inutilement; les effets en ont été éludés par le désaveu et la dissimulation : je n'ai plus qu'à me taire. Si mon parrain étoit un autre homme, il se seroit servi de l'espèce d'autorité que lui donne sur mon père l'espoir qu'a celui-ci d'être son héritier, afin de le conduire habilement au but désirable pour mon avantage et pour le sien; mais il est mou, chancelant, irrésolu; trouvant fort à propos qu'un homme

s'amuse; convenant au reste que la personne en question s'y prend mal, mais ne sachant pas prévenir les suites, qu'il prévoit comme moi. Je suis forcée de rester la victime des sottises que j'aperçois d'avance, que je compte sur mes doigts, et dont je vois inutilement les préservatifs ou les remèdes.

Je n'ai plus de projets : chaque instant amène de quoi renverser ce que l'instant précédent avoit vu élever. Le courage me reste : j'en augmente incessamment la dose, et je suis prête à tout. S'il faut travailler de manière ou d'autre, il sera toujours temps de le faire, et je ne m'en trouverai pas humiliée; s'il m'est permis de me réunir à toi, je braverai mon sort, et nous le bénirons ensemble. En attendant, je vis à peu près de la même manière; ma santé a chancelé vers la fin de l'année; elle s'est rétablie : tout est bien, comme il peut l'être.

Ce qu'il y a de vrai dans les bruits répandus au sujet du bon Jean-Jacques, c'est qu'il a été renversé par un chien qui couroit devant l'équipage de M. de Saint-Fargeau. Il y a dans le dernier *Mercure* une lettre intéressante : elle est écrite par quelqu'un qui pense et sent comme moi sur le compte de M. Rousseau [1].

Adieu.

---

* LETTRE QUATRIEME.

A HENRIETTE.

Du 16 janvier 1777.

Il est vrai, ma tendre amie, je me sens quelque force, ou plutôt j'apprécie celle dont on a besoin pour supporter les peines de la vie : elle n'est pas aussi grande qu'on seroit porté à le croire. Nous ne sommes presque jamais malheureux que dans l'avenir; nous souffrons par la prévoyance des maux que l'imagination grossit dans l'éloignement, comme ces fantômes dont les enfants s'effrayent au sein de l'obscurité; appe-

[1] On peut consulter aussi la correspondance littéraire de Grimm et de Diderot : l'accident arrivé à Rousseau y est placé parmi les matières du mois de septembre 1776. (*Note de M. B.*)

lons à nous l'espérance, elle adoucira toujours les chagrins présents. Ainsi le malheur est presque nul pour celui qui, sachant calculer, ne se nourrit pas de peines futures, dont tant de causes imprévues peuvent nous affranchir, et qui trouve dans son âme de quoi compenser les maux qui surviennent. L'art d'être heureux n'est que celui de tirer parti de notre existence par le meilleur usage de nos facultés. L'accord de nos affections entre elles, et avec nos alentours extérieurs, est la seule opération à faire pour acquérir l'espèce de félicité dont notre nature est susceptible. Il n'est pas difficile de parvenir à ce but désiré, lorsque tout concourt à nous seconder : c'est du milieu des contrariétés que l'habileté se développe; mais, en vérité, avec tant soit peu de jugement, on fait aisément les frais de cet ouvrage. Dans les circonstances où je suis placée, ce qui m'affecte davantage est de voir mon père, à plaindre par sa faute, se préparer un avenir plus triste encore. Un intérêt mal entendu l'empêche de prendre une épouse, son tempérament lui rend une femme nécessaire; il s'amuse en ville d'une manière qu'il se reproche à lui-même, et dont sa ruine pourra devenir l'effet. La dissimulation, le mensonge, les cachoteries qu'il est forcé d'employer, le remords intérieur, dont il ne peut se débarrasser, le gênent et le tourmentent, et peut-être un jour, plus pauvre et désœuvré, il gémira de ses erreurs en traînant une vieillesse languissante. Mais il se peut bien aussi que, retenu dans de certaines bornes par la crainte d'une décadence, il n'aille pas à des excès ruineux, et que, dégoûté des faux plaisirs par les remords dont ils sont accompagnés, il revienne à la vie douce et réglée d'un père raisonnable et tendre. Quant à moi, je puis dans le premier cas me trouver aux prises avec l'indigence; mais avec du courage et des amis, je ne vois pas de situation désespérée.

Pour le présent, je m'applique tout à fait à veiller à l'ordre de la maison dans tout ce qui dépend de moi, et à me rendre agréable à mon père par l'accomplissement de tous les devoirs que m'imposent et mes relations avec lui, et les sentiments qu'elles font naître. J'ai bien des jours fortunés, car je puis encore essuyer les pleurs de plus malheureux que moi. Au reste, je ne

me plains pas de mon père, quant à sa façon d'être à mon égard : je dois même convenir que depuis qu'un de mes parents lui a parlé d'affaires, mais sans laisser échapper aucun doute sur la régularité de sa conduite, il a plus d'aménité, moins de sombre et de rebutant.

Je n'ai pas, comme le remarque très-bien Sophie, les consolations et l'encouragement d'une religion qui semble faite pour les malheureux; mais je ne suis susceptible que d'un bonheur fort indépendant des richesses, et tout différent de celui qui fait l'objet des recherches du commun des hommes. Si la satisfaction de croire me manque, je ne suis pas non plus incrédule parfaite; la conviction m'échappe de part et d'autre : dans cette balance, je m'attache à la vertu avec les transports et l'acharnement d'un homme qui dans le naufrage se lie de toutes ses forces à la seule planche qui lui reste. Tout ce qui me différencie de cet homme, c'est qu'il est toujours dans la transe et dans les combats, luttant sans cesse contre les flots, et que moi, plus tranquille, je m'abandonne au mouvement des ondes sans crainte et sans fatigue. Dans la persuasion où je suis que la morale doit être en action, et que des milliers d'erreurs qui ne font de mal à personne sont effacées par un seul acte de bienfaisance, je reste inaccessible à l'inquiétude. Mon indifférence pour tout ce qui n'est qu'opinion est montée, je l'avoue, au dernier période; je désire cependant de mieux voir; mais si les lumières ne viennent pas, je m'en passerai comme d'autre chose; et mon cœur me répond que, dans aucun cas, je ne parlerai ni ne penserai comme Brutus aux champs de Philippes. Il est faux que la vertu ne soit qu'un nom; « heureux qui peut s'enivrer de sa douce vapeur, et trouver la fin de ses jours dans cette ivresse! »

O mes amies! vous connoissez son sublime délire; croyez qu'il n'est jamais plus puissant et plus flatteur que lorsqu'il nous reste pour tout bien.

Quoi qu'en dise Sophie, rien ne nous rend moins dépendant que le travail envisagé sous son vrai point de vue; je me trouve bien plus humiliée de me soumettre par mon silence et mon extérieur aux préjugés, débitant des sottises dans un cercle, que je

ne croirois l'être de conduire l'aiguille ou le pinceau pour assurer ma subsistance et vivre dans la vraie liberté, que je définis : l'exercice de la raison éclairée. Mais, je le répète, je n'ai pas de projets, je suis trop dépendante pour en faire, c'est-à-dire pour espérer de les exécuter après les avoir faits; j'ai des parents qui en font pour moi, je ne m'en inquiète pas, parce qu'ils n'auront jamais toute leur force que par mon consentement; je n'en ai qu'un, celui d'être à jamais digne de mon estime, de la vôtre, et d'accueillir tous les moyens de me rapprocher de vous un jour, autant que ma délicatesse à l'égard d'une infinité de personnes et de circonstances pourra m'en faciliter l'emploi.

J'ai été au Marais il y a huit jours : je ne trouvai pas mademoiselle Leleu, mais sa tante. Cette tante est une vieille pucelle un peu rechignée, faisant l'affable, et mettant dans sa politesse ce je ne sais quoi de supériorité que s'attribuent l'âge et la fortune. Je riois de bon cœur en moi-même, et mon temps ne fut pas perdu pour l'observation, quoique je causasse beaucoup de mille fadaises, et surtout de mariage : les vieilles filles aiment à en parler, et celle en question ne déroge pas à la règle. — Le maître du logis est un homme froid qui me paroît cacher sa médiocrité sous un certain air de dignité, de réserve : du moins, je le juge à peu près ainsi sur une seule parole qu'il laissa échapper. Je ne crois pas néanmoins ce jugement sans appel. Le départ de mademoiselle Leleu n'est pas encore fixé, ce qui bien me fâche, parce que j'ai sept ou huit feuilles qui l'attendent, et qui, par tous ces retards, sentiront fort le vieux quand vous les recevrez.

Ce que tu m'apprends de la santé de M. Roland me peine beaucoup; plus on diminue le nombre des objets auxquels on accorde son estime, plus on s'intéresse à leur conservation ; l'idée des dangers qu'ils courent ou des maux qu'ils supportent donne une sorte de frissonnement. Il faut espérer que le bon génie des voyageurs ramènera le nôtre : je le souhaite de tout mon cœur, et je me réjouirai de son retour.

Tu me demandes comment je puis n'être pas de ton avis sur les dispositions de D. L. B. après la dernière entrevue? c'est

que je ne crois pas qu'il m'ait jamais aussi fortement aimée que je l'aimois moi-même. Après la tentative inutile qu'il fit auprès de mon père en me demandant en mariage, il fit d'autres tentatives de même nature et pour le même but à l'égard de quelques autres personnes. Dans le même temps il continuoit à s'insinuer, à venir chez nous, et ses visites me faisoient présumer qu'il pensoit toujours à moi, malgré les difficultés pour m'obtenir. Voilà ce que sa franchise maladroite m'a laissé voir dernièrement. Je trouve d'abord dans cette conduite le défaut d'attachement exclusif, attachement que je lui supposois à mon égard, parce que son assiduité, si l'on peut nommer ainsi des visites qu'il rendoit aussi fréquentes qu'on pouvoit les souffrir, quoique avec peine, dans une maison aussi retirée que la nôtre, parce que cette assiduité, dis-je, après sa démarche précédente, paroissoit une suite de la même intention qu'il avoit d'abord déclarée, et que d'ailleurs, ces je ne sais quoi qui disent tant, et que l'air, le ton, le sujet de la conversation fournissoient sans cesse, m'affermissoient dans cette pensée; mais je trouve encore dans ces propositions de mariage à diverses personnes une légèreté d'esprit, un intérêt caché dans les motifs qui me blessent et diminuent mon estime pour lui. Il faut avoir bien de la présomption, ou être bien sûr du cœur d'une demoiselle, pour espérer d'être accepté quand on n'a ni état, ni fortune, et que celle que l'on recherche peut prétendre à l'un et à l'autre. Or, la possession de mon cœur lui étoit-elle assurée, quand il brassoit des alliances? Non. Va, ma chère Henriette, D. L. B. ne sera jamais mon époux. C'est un peu dur à prononcer, mais je crois cette sentence irrévocable.

Je te quitte, ma bonne, sans t'exprimer tout ce que mon cœur éprouve d'attendrissement et de plaisir à s'animer près du tien : je suis pressée, je t'embrasse de tout mon cœur.

* LETTRE CINQUIÈME.

A HENRIETTE.

Du 20 janvier 1777.

J'étois priée hier à dîner chez mademoiselle Desportes; nous nous y rendîmes. La compagnie étoit de belle humeur : c'est le ton de la société, je le pris, et les plus fins y furent attrapés. Je crois que je le fus aussi; car à force de jouer la gaieté, je fis le rôle tout naturellement; mon imagination se débanda; le petit couplet trouva sa place; la guitare fut apportée par l'ordre de la maîtresse. Celle-ci, je ne sais pourquoi, cherchoit à me faire briller. Mais, plutôt, je me doute du pourquoi; je m'en inquiéterois si j'étois présomptueuse. Enfin, j'espère n'avoir pas été trop aimable, et je souhaite qu'on me laisse tranquille. Au reste, nous sommes toujours maîtresse, et comme dit la chanson : « Ça fait, ça fait toujours plaisir. » Tu m'entends, ma chère Henriette; ces petites drôleries sont faites pour nous; Sophie est trop raisonnable pour avoir de ces regingo.

Le pis de l'histoire, c'est qu'après avoir fait l'agréable toute la journée, je rentrai vers les dix heures avec un mal de tête fou; je me jetai au lit, j'eus un frisson bien conditionné, et je passai la plus détestable nuit du monde. Tant il est vrai qu'ici-bas tout est compensé! Je me suis levée ce matin assez fatiguée; j'ai écrit pour me distraire, et à présent qu'il est onze heures du soir, je ne me porte pas trop mal.

Je perds un peu de ce que tu appelles la doublure de pareil : la remarque toutefois ne s'applique pas au visage, qui dans la plus mauvaise santé conserve toujours l'apparence de la meilleure. Mes yeux me trahissent un peu : ils sont gros et battus; cela me fâche, parce que de prétendus habiles tirent de cet augure des conséquences que je n'aime pas. Ce certain air de langueur sent la privation et fait plaisanter; ô les vilains yeux! Combien de fois ils ont dit malgré moi plus encore qu'il n'y en avoit!

A propos de malheurs de cette importance, je suis accusée de

bel-esprit par une femme qui ne m'a jamais vue. Que dis-tu de l'aventure? Elle n'est pas nouvelle, sans doute : chaque jour on voit dans le monde des jugements de cette sagesse. Il faut te détailler ma cause : autant vaut cette bagatelle que toute autre misère.

La sœur du défunt Sage (que je regrette toujours de toute mon âme) vint ici il y a quelques jours pour charger mon père d'une emplette de bijoux : elle marie très-prochainement son fils, conseiller de vingt ans, grave comme on l'est à cet âge, joli de figure, leste, léger, homme à la mode enfin. Je n'avois jamais vu cette dame, et cette fois je ne la vis pas encore, parce que, n'ayant pas de toilette faite, je restai dans mon cabinet. Je m'en trouvai bien : rien n'est si charmant que de regarder les gens de dessous la tapisserie : on saisit tous les ridicules; et l'observation, le raisonnement ou la malice en font leur petit profit. Cette femme est spirituelle, dans le sens qu'on donne vulgairement à cette expression; elle s'exprime avec la plus grande facilité et de la manière la plus heureuse; juge excellent de ce qui plaît (non généralement et dans tous les lieux, mais à Paris, et dans ce qu'on nomme le beau monde), elle tranche, discute, résout en deux secondes les choses les plus sérieuses, tout comme elle diroit : «Cette robe est de bon goût, cette coiffure sied à ravir.» Veuve depuis quelques années d'un vieux mari fort riche, ayant elle-même plus des quarante, elle commence d'allonger son papillon et de parler morale.

Après avoir causé de ses affaires, de ses embarras, de ses actions, elle s'étendit sur le compte de son fils, et son éloge fut complet. Je ne pus me défendre de rire, lorsque de son ton vif et persuadé elle dit entre autres choses : « Mon fils a une horreur invincible pour le vice; quoiqu'il ait ses vingt ans et qu'il soit son maître depuis plusieurs années, je suis aussi sûre de sa pureté que je le serois de celle d'une jeune fille restée sous l'aile de sa mère. » Notez que le Sage me disoit de son cher neveu qu'il ne lui connoissoit d'autre mérite que quarante mille livres de rente.

Lorsqu'elle eut fini ce chapitre, celui de son frère eut son tour. C'étoit, suivant elle, un pédant qui ennuyoit tout le

monde, parce qu'il ne pouvoit causer presque avec personne; toujours occupé d'idées abstraites, il se perdit en voulant augmenter la portion d'intelligence que le ciel lui avoit départie; avec ses d'Alembert et sa philosophie moderne, il s'efforça d'approfondir, et hâta lui-même sa mort. — Ici, j'eus une belle tirade sur la philosophie moderne, et force étalage de grands principes religieux. Elle ajouta bientôt que son frère lui avoit parlé de moi : elle répéta même beaucoup de choses qu'elle tenoit de la bouche du Sage, et auxquelles je reconnus la bonne opinion et la tendre amitié de ce pauvre défunt à mon égard. Puis avec un ton d'intérêt, elle dit à mon père : « Je crains vraiment qu'*elle* ne donne dans le bel esprit : on dit qu'elle en est tant soit peu entichée; cet inconvénient demande à être prévu ou corrigé; mon frère lui prêtoit des livres : pourvu qu'il ne lui en ait donné que de bons! » — J'étois toujours dans mon cabinet, d'où j'entendois tout, à l'insu de la dame. Mon père, tu t'en doutes bien, silencieux aux remarques comme aux compliments, se bornoit à la pantomime et faisoit force révérences.

Je suis persuadée que la petite accusation qui me concerne vient du jeune de Boismorel, humilié au fond de l'âme de la lettre anonyme, qu'il attribuoit à des gens de mérite, et à laquelle il n'a pas su répondre; j'avoue que je vois là-dedans une sorte d'envie, plus fâcheuse pour lui que mortifiante pour moi.

Quant à cette femme à grands principes, elle est remplie des petites fadaises du monde; haute, vaine, tracassière, étourdie, avec un ton d'importance, de capacité, avec cette politesse qui n'a que le masque de l'affabilité, elle fait trouver des désagréments à ceux qui traitent avec elle : mon père l'a éprouvé. C'est une belle diseuse, et rien de plus : elle parle comme un prédicateur, et agit en petit-maître. Oh! quelle différence la noble et touchante simplicité du Sage mettoit entre lui et sa sœur! Il n'avoit point, il est vrai, cet art d'affecter la supériorité avec des manières civiles; il osoit ne pas penser comme tout le monde, et s'exprimer toujours selon son cœur; l'éclat du rang ou de l'opulence n'arrêtoit point ses regards, qui alloient chercher l'homme sous les vains dehors dont il étoit

revêtu ; enthousiaste du vrai, il l'accueilloit avec transport, aussitôt qu'il venoit à le découvrir ; son âme forte s'étoit roidie contre cette foule de petits préjugés du bon ton qui choquent le sens commun ou qui blessent l'humanité ; l'afféterie, la mode, le persiflage, les jolis riens, ne purent adoucir sa trempe austère, et furent toujours payés de son mépris. Fidèle à ses principes, constant dans ses vues, uniforme dans sa conduite, on l'accusa d'opiniâtreté et même de folie ; il étoit trop conséquent et trop sage pour ne pas s'attirer ces reproches.

En vérité, ma bonne amie, on est tenté de se croire quelque chose de bon, quand on se trouve ne pas ressembler à cette quantité de gens qui dominent dans le monde et qui y donnent le ton. Je commence à n'être plus aussi timide, parce que mon estime pour les hommes diminue chaque jour ; je crains que la leur ne me devienne indifférente, à force de me persuader qu'ils ne méritent guère la mienne. Le nombre des élus en tout genre est prodigieusement petit.

A propos d'élus, je viens de recevoir la visite de mon père en Dieu ; nous avons causé gaiement. Il me prêche contre la solitude : il aimeroit mieux me voir comme tout le monde que renfermée dans ma chambre avec mes livres et mes réflexions ; il veut me prêter *l'Accord de la raison et de la foi,* et je ne sais combien de belles choses pour me *créduliser.* Je lis en préparation le théâtre de Voltaire : tu n'imaginerois pas que je trouve cela dévot ; il est pourtant vrai que j'en reçois des impressions religieuses ; l'Iliade produisoit sur moi le même effet l'an passé.

Adieu ma toute chère, adieu.

LETTRE SIXIÈME. (*Inédite.*)

Du mercredi 29 janvier 1777.

Depuis les aventures qu'ont essuyées mes lettres, je suis toujours en inquiétude de celles que j'envoie, jusqu'à ce que je sois instruite de leur réception ; sans doute ma dernière vous est parvenue, mes chères amies ? je le souhaite et l'espère. Il

me semble que vos nouvelles sont rares : je ne vous en veux pas ; je sais toutes les distractions et tous les obstacles qui vous empêchent de communiquer avec moi aussi souvent que vous le feriez, si vous pouviez toujours suivre le penchant d'un cœur que je connois et auquel je rends justice, sans présomption et sans incertitude. Pour moi, je vous écris souvent depuis un mois, mais comme ces feuilles sont destinées pour une occasion qui me paroît s'éloigner encore, elles ne peuvent nous satisfaire ni l'une ni l'autre, et après m'avoir soulagée un seul instant, elles pourront bien gagner le coin de mon feu, car des bagatelles vieillies ne méritent rien de plus. On dit, ma chère Henriette, que sans aller aux Redoutes cette année, vous jouissez du plaisir de la saison et d'une société moins bruyante mais plus agréable ; je suis donc destinée à faire en petit votre pendant et celui de Sophie tour à tour. J'ai été un peu en l'air tout ce mois : les dîners en ville font époque dans une vie retirée telle que la mienne ; ils exigent des apprêts de toilette étrangers à l'usage ordinaire de mon temps, un ton de représentation fort opposé à celui qui m'est familier, enfin un tour d'esprit tout différent du mien pour y jouer le rôle convenable ; mais les circonstances font tout : j'ai été parée, enjouée, folichonne comme il falloit l'être ; l'impression habituelle des réflexions qui m'obsèdent a disparu sous l'empreinte légère d'une gaieté d'abord nécessaire et bientôt naturelle. Si d'autres épreuves ne me l'avoient déjà appris, je me serois convaincue que je dois à la retraite seule, et aux études qu'elle a favorisées, le sérieux qui semble m'appartenir. Dans une situation brillante, qui m'auroit forcée d'être répandue, je serois tout autre ; cette sensibilité, que des idées fortes ont exaltée et nourrie, et qui me fait aujourd'hui un caractère à moi, répartie alors sur une infinité de petits objets, m'auroit rendue sémillante, vive et frivole ; je suis encore prête à le devenir dans l'occasion ; si c'est un défaut, il fait au moins ressource, et c'est ce qui m'en console. Voilà de vrais babillages, mais, en vérité, j'écris sur la pointe d'une aiguille ; je prends la plume parce que j'ai envie de t'entretenir, c'est la seule pensée qui me soit présente : je suis on ne peut pas moins raisonnante et raisonnable ; j'ai dépensé tout mon esprit

en même monnoie, en petites chansons, je n'ai plus de pièces courantes. Que fait Sophie ? où est-elle? hélas ! elle prie et elle joue ; ma pauvre amie, tu as bien besoin de la seconde occupation pour prendre l'autre en patience. Je voudrois bien te distraire un peu de celle-ci : je suis démontée de trouver d'heureuses occasions sans pouvoir en profiter. Mademoiselle Mimerel doit aller à Amiens au mois d'avril, elle me proposoit d'être de la partie ; j'ai une démangeaison de te voir qui me rend les difficultés insupportables, il faudra cependant plier sous elles ; c'est mon ouvrage de tous les jours. Je m'aperçois de la perte du Sage d'une manière qui ne m'avoit pas encore été si sensible ; j'ai éprouvé une petite disette de livres, d'autant plus incommode que je n'étois point disposée à ce travail qui permet de s'en passer. Je me suis réconciliée avec la musique, j'ai pour elle un accès de fureur : je m'attendris avec ma guitare, ou je m'échauffe avec mon violon. Doux accords, mélodie touchante, charmes de l'harmonie, sont des objets de ma passion du jour. Celle de l'étude va reprendre l'empire ; je me suis emparée de Virgile, de Voltaire et d'un ouvrage estimé qui plaide la cause de la religion : il m'est prêté par un homme qui voudroit bien m'en voir profiter ; je le souhaite comme lui, et j'y vais de bonne foi. J'ai déjà commencé cet ouvrage : le plan est fort bien conçu et très-étendu, mais l'exécution est rapide, et je crains que les preuves ne soient pas assez développées. Plus je réfléchis sur ces matières, et plus je vois que tout est disputable ; c'est au cœur à nous décider, je le sens bien. C'est aussi le mien qui agira, lorsque mon esprit, fatigué de recherches, ne se mettra plus de la partie que pour obéir, alors je retournerai aux premières idées que reçut mon enfance ; mais actuellement il n'est pas en mon pouvoir de croire, je raisonne malgré moi, et le doute semble me saisir et m'entraîner pour me faire continuer ma route, quand il me prend envie de me reposer. J'ai entre les mains quelques cahiers originaux écrits par M. Ligneps, Genevois célèbre dans sa patrie, dont il fut banni, dans le temps des troubles de la république, pour avoir soutenu le parti du peuple avec véhémence ; il étoit ami de Jean-Jacques, qu'il voyoit souvent, et il est mort depuis deux

ans. L'objet de ces cahiers est de répondre à la question que l'on fait aux réformés : Où étoit leur religion avant Calvin? Il remplit cette tâche de deux manières : d'abord une exposition de leurs articles de foi, soutenue de tous les passages de l'Écriture qui lui servent de fondement, sert à prouver que cette religion est précisément celle que prêchoit Jésus-Christ, et que les apôtres ont pratiquée ; il fait voir ensuite qu'elle étoit celle des Vaudois, des Albigeois, etc., qui furent persécutés à son occasion. En second lieu, il rétorque l'argument contre les catholiques, et demande à son tour si leur religion actuelle est celle des premiers temps. Il entre dans le détail des différences, il traite du purgatoire, du culte des saints, du mérite des bonnes œuvres, du célibat, de la confession, de la transsubstantiation, de l'autorité du Pape, etc.; il y a quelques exagérations, du vrai, du raisonnement; on voit que c'est un homme droit et zélé, qui a des lumières, du savoir, et qui est pénétré de la bonté de sa cause. Tu penses bien que dans la disposition d'esprit où je suis, je ne trouve pas plus difficile de croire la transsubstantiation avec les catholiques, que la Trinité ou le péché originel avec les protestants, mais l'examen de ces disputes me prouve de nouveau qu'il est possible de penser différemment, avec une égale apparence de raison. J'en conclus toujours, que tant d'honnêtes gens qui se croient dans le bon chemin ne seront pas perdus pour s'être trompés, en supposant tout le reste, et je conviens qu'en étendant cette tolérance, elle se tient par la main avec l'indifférence des religions.

Mes affaires sont toujours les mêmes et en même état, je suis faite pour l'incertitude en toutes choses : j'avois besoin d'une humeur résolue pour garder l'équilibre dans toutes ces épreuves. Adieu, mes chères amies; gardez la plus grande circonspection dans vos réponses sur mon père, je le connois capable de décacheter vos lettres, si elles arrivoient en mon absence; je suis toujours en transe, voyez combien votre réserve importe pour mon repos.

Je vous embrasse mille fois.

LETTRE SEPTIÈME.

Du vendredi 7 février 1777.

Je passai la plus grande partie de la journée d'hier chez madame Trude avec un bon Champenois qui ne dément pas le préjugé répandu contre les gens de sa province; cependant je ne m'autoriserois pas de cette preuve pour fonder un jugement général : Linguet, lui, seroit là pour le démentir. Eh! Pindare n'étoit-il pas Béotien!

Mais pour en revenir à notre histoire, la gaieté de la maîtresse du logis, notre attachement réciproque, me rendirent la partie agréable. D'ailleurs on trouve sujet d'observation chez les plus sots; car enfin ils ont leurs goûts, leurs penchants, leur but, leur manière de parvenir à celui qu'ils se proposent : toutes choses que l'on voit d'autant mieux qu'ils ont moins de finesse pour les déguiser. Je remarque, pour l'ordinaire, chez les gens de province, dont les mœurs approchent le moins de celles de la capitale, un ton de franchise et de simplicité qui n'est pas sans mérite; n'étant pas répandus comme nos Parisiens, qui, serviteurs de tout le monde, ne sont amis de personne, ils appartiennent plus à leurs familles, où l'on remarque plus d'union que chez nous; les nœuds de leurs sociétés ne sont point aussi brillants que les nôtres, mais ils sont en revanche plus doux et plus sincères.

Je fus le soir même au concert italien chez madame Lépine[1] : je n'y avois point paru depuis plus d'un an : c'est là que je connus La Blancherie. Je ne l'y vis pas : il a cessé de paroître dans cette maison. Je retrouvai d'autres connoissances, entre autres un petit-maître qui me lorgne et m'impatiente beaucoup, mais qui joue de la flûte comme feroit Pan lui-même; on ne sauroit réunir plus de douceur, d'expression et de

[1] Madame Lépine est cette dame italienne qui donnait des concerts (voir la lettre du 28 mars 1772). « L'Épine, élève de Pigalle, avoit épousé à Rome une femme qui, à ce que je présume, avoit été cantatrice. » (*Mémoires*, p. 103.)

légèreté; sa flûte parle, et rend tour à tour les accents de la douleur, les soupirs de l'amour ou les grâces du badinage.

Je vis une victime des combats de Cythère. C'étoit autrefois un cavalier charmant; doué d'une figure heureuse qu'animoient des yeux pleins de feu, il avoit ce son de voix enchanteur qui chatouille l'oreille et sait émouvoir le cœur, lorsqu'il se prête à ces jolis mensonges que l'esprit assaisonne; amant des arts, il cultivoit la musique par goût, et me faisoit hommage d'un exemplaire d'un traité de sa composition sur cette science : aujourd'hui flétri, épuisé, ses traits portent déjà l'empreinte d'une vieillesse prématurée, et cet organe si flatteur, cette voix douce et sonore à laquelle il dut sûrement des conquêtes, ne rend plus que des sons confus et nasillards. Il se tint près de moi sans ouvrir la bouche, et ce ne fut qu'en parlant à d'autres qu'il me laissa voir ce changement, dont une personne bien informée m'apprit la cause.

Je crois que tout le monde s'en va dans cette belle Italie que M. Roland parcourt sans doute avec fruit; j'ai rencontré un abbé qui se dispose à partir avec son élève, jeune homme de distinction, que, suivant l'usage, on fait voyager bien ou mal, avant de lui faire quitter son précepteur. Ce précepteur vouloit prendre mes ordres, au cas que j'eusse des connoissances dans ce pays : c'est un original à peindre. Figure-toi un individu tout rond, renversant sa belle tête sur ses épaules, haussées avec ce ton d'importance qui fait faire le gros dos; examinant toutes les femmes du coin de l'œil, et causant galamment avec le petit nombre de celles qu'il honore de sa conversation; peu attentif à la musique, il applaudit et s'écrie avec l'air décidé d'un connoisseur, après une sonate ou une ariette qu'il n'a point écoutée.

Il fut débusqué de sa place par un mylord qui m'amusa beaucoup. Habitant de Paris depuis un an, et dans le dessein de partir incessamment pour Rome, il regrette le séjour d'une ville où les talents, les grâces, l'esprit, la politesse, les plaisirs de tous les genres, le séduisent et l'enchantent. Il est dans l'enthousiasme et le délire. Peu familiarisé avec notre langue, mais favorisé d'une imagination active, et pénétré du désir de

se faire entendre, il la parle correctement et sans rudesse. Il a tous les agréments de cette fine galanterie que donne le commerce de la bonne compagnie. Le hasard lia notre conversation, sa curiosité la soutint. Elle roula d'abord sur la nécessité de savoir la langue d'un pays pour le voir avec plaisir et utilité. Mes remarques le portant à croire que j'avois voyagé, la réponse négative que je lui fis sur sa question à ce sujet l'étonna beaucoup. Il entreprit l'éloge, moi la satire de ma nation : ce débat fut assez plaisant. Je répétois tous les reproches qu'on prétend lui être adressés par les étrangers, et je faisois entre elle et la nation angloise un parallèle avantageux à celle-ci. Après beaucoup de choses spirituelles et gracieuses, il ajouta que tous les peuples de l'Europe, s'accordant à donner le second rang aux François en se mettant au-dessus d'eux, les gens sensés devoient, sur ce témoignage universel, leur accorder le premier. « Vous nous jugez, lui dis-je, comme les Grecs jugeoient Thémistocle. » Cette réflexion historique (s'il est permis de la nommer ainsi) lui fit imaginer que j'avois des connoissances : il changea de conversation, et me donna lieu de l'affermir dans son opinion à peu de frais.

Cependant la musique alloit son train, et je me taisois pour l'écouter : elle m'attiroit malgré moi ; on chanta un de ces airs italiens si vrais pour la composition et pour l'expression ; point de cris, point d'élans forcés : c'est le ton du cœur, le langage de la passion, de la nature même ; l'accompagnement ne fait point charivari, il soutient la voix, ajoute seulement une teinte de force à ce qu'elle exprime : les instruments paroissent sentir et gémir ou soupirer avec elle.

L'Anglois, qui ne me quittoit pas de vue, remarquoit mon attention, et revint bientôt à la charge. « Quelle musique vous plait davantage? me demandoit-il. — Celle qui me touche le plus, » lui dis-je. Autre matière de conversation, dans laquelle je m'aperçus bien qu'il me prenoit pour quelqu'un d'un rang fort différent de celui que j'occupe. Les reparties que son erreur me mettoit dans le cas de faire lui paroissoient modestes à l'excès, tandis qu'elles n'étoient que convenables. Il me raconta qu'on devoit le présenter le lendemain à madame la comtesse

de Beauharnais [1]; je le félicitai de faire connoissance avec une femme dont on vantoit l'esprit et le talent, et qui prouvoit l'un et l'autre dans des poésies pleines de grâce et d'agrément. Il s'imagina encore que je la connoissois personnellement : j'eus toutes les peines possibles à lui persuader que je ne la connoissois que de réputation. Enfin chaque chose donnoit lieu à des méprises dont je ne le tirois qu'en lui causant le plus grand étonnement.

Il me demanda s'il pourroit espérer de me rencontrer aussi au bal ; il me témoigna de la manière la plus vive et la plus honnête combien il seroit flatté de me faire sa cour chez moi, m'appelant madame, et me croyant mariée. Refusé poliment, mais enfin refusé, il se rabattit à savoir si je viendrois souvent au concert, et particulièrement jeudi prochain ; toujours trompé dans ses espérances, il parut mortifié, et se plaignit obligeamment. Il vit que j'étois demoiselle par l'arrivée de mon père qui vint me chercher, mais dont la mise, assez brillante ce jour-là, pourra bien lui en avoir encore imposé. Traitée délicatement de cruelle, je quittai mon Anglois, qui probablement tombera des nues quand il apprendra que je suis très-humblement la fille d'un petit graveur.

J'ai beaucoup ri intérieurement, et je suis revenue bonnement manger mon bœuf à la mode, faire une lecture dans l'Énéide, et me coucher dans mon cabinet où j'ai dormi comme le savetier de la fable dans le temps qu'il n'avoit pas encore changé sa gaieté contre l'or du financier.

Ce mylord n'est qu'un homme d'esprit, auquel je ne crois pas toute l'énergie qui fait le caractère d'une partie de sa nation ; ce n'est ni un penseur profond, ni un enthousiaste de la liberté : il a beaucoup de goût et de finesse. Notre manière de vivre aisée, cette communication libre avec un sexe aimable dont l'enjouement relève les attraits, cette multitude de délices que notre Sybaris présente à l'homme riche et délicat, tout cela le charme, le ravit et le francise. J'eus beaucoup de

[1] Ma.-Anne-F. Mouchard, plus connue sous le nom de Fanny, comtesse de Beauharnais, poëte et romancière, née à Paris en 1738, morte dans la même ville en juillet 1813.

témoins et quelques auditeurs de ma conversation avec lui : j'étois près du feu dans une chambre qui tient immédiatement à celle où s'exécutoit le concert; le maître et la maîtresse de la maison étoient l'un ou l'autre toujours à mes côtés, et sourioient parfois aux saillies de l'étranger, qu'ils connoissent depuis longtemps.

Après le récit de cette petite aventure de carnaval, il faut répondre à ta lettre que je reçus il y a quelques jours, dans un instant où elle m'étoit nécessaire pour adoucir une contrariété sous laquelle je fléchissois.

Sans doute, ma chère Sophie, t'écrire est un des emplois les plus agréables de mon temps, et même un des plus utiles : de même que l'idée d'une amie sage est pour la conduite de la vie un aiguillon à la pratique du bien, ainsi le désir de n'offrir à ses regards, en lui écrivant, que des sentiments dignes de notre union avec elle, est un encouragement à n'en concevoir jamais d'autres. Les forces s'augmentent par l'exercice : les idées et les sentiments s'éclaircissent et s'épurent par l'expression. Mais cette occupation délicieuse qui satisfait mon cœur soutient ma raison, soulage mon esprit, élève mon âme, n'est pas précisément celle à laquelle je puis me livrer le plus librement. Si je suis seule, on m'interrompt souvent pour le dehors ; si mon père est à la maison, je ne puis me séquestrer paisiblement dans mon cabinet : aussi est-ce presque toujours le soir que je griffonne mes épîtres. Alors, laissée à moi-même, et négligeant le sommeil qui tient en repos tout ce qui m'environne, je veille avec l'amitié, ma compagne de toutes les heures.

J'apprends avec plaisir que tu as été satisfaite de mes réflexions ; je ne savois pas avoir envoyé de si belle morale : mes lettres sont des traits de plume qui peignent la sensation du moment et les idées qu'elle fait naître : dès qu'elles sont parties, je ne me souviens qu'à peine de leur contenu, et ce n'est pas un petit bonheur si les répétitions ne t'assomment. Je m'en inquiète médiocrement : entre amies tout est bon, ou à peu près ; l'indulgence ne coûte pas d'efforts quand l'attachement l'accompagne. Il est mille circonstances où elle paroît plus pénible : tu m'entends, n'est-ce pas? Que d'applications à faire!

Cette disposition douce qui nous porte à excuser les autres, à compatir à leurs foiblesses autant qu'à leurs souffrances, me paroît la plus indispensable des vertus, et celle qu'on a le plus souvent occasion d'exercer, principalement quand on se livre à la pratique de la bienfaisance. Je crois l'avoir déjà dit, il est aisé de faire le bien, mais difficile de le bien faire et de le suivre constamment; il faut être en garde contre son propre cœur, contre les passions de ceux qu'on oblige; on est quelquefois forcé de les servir malgré eux, et à leur insu. J'ai remarqué que la plupart des malheureux qui sont réduits à l'extrême misère y sont arrivés par leur faute : le travail et le courage laissent rarement mourir de faim. Soit paresse, défaut d'ordre, manque de jugement, vous voyez presque toujours dans ces victimes de l'indigence des causes inhérentes à leur personne produire la plus grande partie des peines qui les accablent. Jamais on ne sera bienfaisant longtemps, si l'on ne s'attend à trouver des obstacles au bien que l'on veut opérer, dans ceux même qui doivent en faire leur profit. Qui le croiroit! Il faut de la force, de l'opiniâtreté, pour être toujours bon. Si j'avois des enfants à élever, je ne leur montrerois pas d'abord les choses telles qu'elles sont; je chercherois à leur faire sentir la joie d'exciter la reconnoissance et d'en recevoir les témoignages; mais je voudrois, par la suite, qu'ils apprissent à s'en passer, et que ce prix ne fût pas le but de leurs actions. C'est ce qui ne pourroit se faire que quand leur esprit seroit assez développé pour réfléchir sur l'imperfection de leur nature, pour combiner les effets des circonstances sur l'homme, et attribuer à ces effets les défauts de celui-ci, en l'excusant toujours. Le sentiment doit fonder la vertu : c'est à la raison d'en régler l'exercice et d'en éterniser le goût.

Il faut que je te raconte une anecdote qui a contribué pour sa part à me faire réfléchir sur cet objet; depuis longtemps la honte ou la vanité sont également exclues de la connoissance mutuelle de nos actions; l'aveu de nos erreurs, l'exposition de nos procédés, sont simples comme nous.

Il y a six semaines que Mignonne étant à confesse, je l'attendois dans une église voisine de celle où elle se trouvoit. A

genoux, sans prier, devant une balustrade qui me servoit d'appui, je rêvois aux folies de l'esprit humain en matière de religion ; une voix douce et foible vint solliciter ma compassion : je levai les yeux, et j'aperçus une fille d'environ quatorze ans. Occupée de mes rêveries, frappée de l'idée que la fainéantise faisoit tendre une main novice, je me détournai sans répondre et sans donner. Mais aussitôt mille considérations opposées se présentant à mon esprit, je rappelai cette enfant qui ne m'avoit pas quittée du regard, quoiqu'elle se fût éloignée. A cet âge on est toujours gentille, même sous des chiffons : elle étoit assez bien faite, et portoit cet air d'innocence et de timidité qui fait le charme de l'adolescence, et qui suit communément la pauvreté. « Eh! mon enfant, quel métier faites-vous là? où est votre père? que fait votre mère? où demeurez-vous? — Mon père est absent depuis bien longtemps, maman dessine et peint : nous demeurons à tel endroit. — Mais si votre mère travaille, comment vous laisse-t-elle demander l'aumône! Vous êtes assez forte pour faire quelque chose, et vous sollicitez la charité des autres pour vivre! vous allez prendre l'habitude d'une vie oisive ; on s'avilit en mendiant, quand la nécessité ne force point à le faire : cela peut avoir pour vous des suites funestes... et vous conduire... pauvre enfant!.... Votre mère sait-elle ce que vous faites? » — Oui ; elle est malade et sans ouvrage ; j'ai un frère plus jeune que moi, mais infirme. — Tenez, portez cela à votre mère : j'irai vous voir. » Dieu! me disois-je, que ne puis-je y courir! J'irai, je verrai; si leur paroisse ne les assiste pas, je me transporterai où il faudra pour solliciter des secours en leur faveur.

Une foule d'idées m'agitoient : Mignonne vint, et de ce moment je guettai celui de m'échapper; mais je fus obligée de prendre Mignonne avec moi, et je jugeai d'ailleurs que dans tous les cas il étoit bon d'être accompagnée. — Je fus donc trois jours après à l'adresse indiquée; je vérifiai l'exactitude des renseignements, je m'informai dans le bas de la maison, puis je montai près du grenier. Je frappe doucement : on demande qui c'est, je réponds : « Un ami », et l'on ouvre. J'entre dans une

chambre très-vaste dont les murailles dépouillées offroient à peine quelques lambeaux de méchant papier; un grabat garni de draps sales, de vieilles valises, trois ou quatre chaises, une table couverte d'un tapis, faisoient l'ameublement. Près de cette table et de la fenêtre étoit une femme presque en chemise, occupée à raccommoder une vilaine robe. « Que souhaitez-vous, madame? me dit-elle d'un ton de politesse au-dessus du commun. — Je désire vous parler. — De quelle part? — De la mienne. — Mais encore, ne pourrois-je savoir qui vous adresse ici? — Vous le saurez. » Je prends une chaise qu'elle me donne avec un air d'étonnement, et je vois un petit garçon pâle et boiteux, qui m'avoit ouvert la porte, se retirer dans un coin où il dévoroit une assiette de choux; je dis alors à la mère : « Vous avez une fille, savez-vous ce qu'elle fait? et si vous le savez, comme il me paroît, avez-vous réfléchi sur les suites affreuses de l'oisiveté où vous la laissez croupir? » Il m'est impossible de te rendre la conversation détaillée que j'eus avec cette femme; tu sens combien de questions j'avois à faire, d'explications à demander, de choses à dire; mes propos, mes yeux, tout moi-même, firent naître la confiance : son cœur s'ouvrit enfin, et se répandit avec cette abondance, cette rapidité qu'auroit un torrent auquel on donneroit un libre cours en renversant les digues qui l'enchaînent.

Laissez couler vos pleurs, lui disois-je : je voudrois les essuyer pour toujours; mais si je ne puis le faire, au moins j'y joindrai les miens; vous voyez devant vous quelqu'un à qui les malheureux sont chers; conservez l'idée d'une Providence qui tient compte à l'homme de ses douleurs.

Je restai près de deux heures; je promis de ne pas la perdre de vue; je la consolai de tout mon pouvoir. Mais lorsque j'eus glissé quelque chose sous le tapis de la table, lorsque la bouche de cette malheureuse, collée sur ma main qu'elle arrosoit de larmes, ne faisoit plus entendre pour remercîment que des cris sourds et des sanglots; lorsque Mignonne, toute saisie, pleuroit de son côté, que l'enfant incertain regardoit sa mère et moi tour à tour, cherchant ce qu'il devoit penser de tous ces mouvements..... mon exhortation expira sur mes lèvres;

je les serrai dans mes bras, je m'arrachai des leurs; et les soupirs, les pleurs, le silence, m'accompagnèrent jusqu'à la porte.

J'ai cherché à placer la jeune fille; j'avois quelque chose en vue, je n'ai pu réussir; mes connoissances et mes ressources sont si bornées! Je n'ai pas été à leur paroisse, de laquelle ils ont cessé de faire partie, en déménageant, comme ils le font tous les trois mois, faute de pouvoir payer. Ils sont actuellement loin de notre demeure; j'envoie Mignonne à leur nouveau logement, et j'ai donné à faire de l'ouvrage en linge : je l'aurois fait moi-même sans cette circonstance, que je mets à profit de mon mieux. — Cette femme peint sur satin, sur pékin, très-joliment : si tu connoissois des personnes qui eussent à donner des commandes en ce genre, adresse-les-moi [1]. Les couleurs qu'elle emploie ne s'en vont point à l'eau; le dessin a de la légèreté : le tout est propre et gracieux. Si elle avoit le nécessaire du ménage, et de l'occupation, elle pourroit se tirer d'affaire; mais plus on est dans la peine, moins on a de ressources; peut-on travailler quand on n'a ni feu ni pain? peut-on avoir de l'ouvrage quand on change de quartier tous les trois mois, et que le dénûment du logis annonce la misère, repousse la confiance?

Eh bien, en voyant les objets de plus près, quand le délire du sentiment est passé, on aperçoit mille petites choses qui certainement ont amené en partie le malheur de cette situation; mais à qui doit-on pardonner davantage, si ce n'est à celui qui souffre? Cette femme ne manque pas d'un certain esprit, ni même d'éducation; elle écrit et parle assez bien; elle a de la droiture, de la sensibilité, de la délicatesse; mais, mais..... on peut mettre bien des *mais*, et c'est ce qui me désole. Enfin j'emploie dans cette affaire toute ma rhétorique et mon adresse : elle n'est guère aisée à conduire : mon père ne sait rien absolument, et il s'en faut bien que je puisse jouir de la satisfaction de faire de lui mon coopérateur. La femme en question ignore qui je suis; je lui ai fait entendre que je ne pouvois

[1] Mademoiselle Phlipon oublie, sans doute, que dans une lettre précédente, celle du 24 décembre 1776, elle a déjà fait à Sophie cette recommandation. Elle croit parler pour la première fois de la pauvre femme qu'elle protége.

la voir dans ma demeure, et j'ai donné quelque idée de ma situation, afin qu'elle n'ait pas le chagrin d'un mécompte, en me croyant en état de lui faire son sort.

Te voilà donc bien déterminée, ma chère Sophie, à rester ta maîtresse pour toujours : cette résolution me paroît conséquente et convenable à tes principes, à ton caractère, à tes dispositions de toute espèce. Je la louerois chez peu de personnes ; je l'approuve chez toi, parce que tu me sembles faire exception à la règle commune. Hélas! tout bien calculé, on augmente ses peines en multipliant ses rapports. Je n'ose pas parler aussi affirmativement que toi : nos personnes, nos situations sont différentes ; tout est divers entre nous, excepté notre goût pour le bien et la vivacité de notre attachement. Je répondrois que cette conformité durera autant que notre existence; et c'est dans cette douce pensée que je t'embrasse de toute mon âme.

Je vais parler à ta sœur.

A HENRIETTE.

Ah! je suis ton amie : cela n'est pas à faire; mais pour être ton médecin, c'est une autre besogne. J'entends médecin utile; car il n'est pas malaisé de dicter des ordonnances, et s'il n'étoit question de rien de plus, je serois passée docteur. A dire vrai, je ne sais comment il faudroit s'y prendre avec toi : tu sais tout ce qu'il faut faire, tu en parles mieux que personne, et tu demandes que l'on te conduise; c'est bien le cas du proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même.

Oui, ma chère Henriette, il faut un sentiment dominateur qui nous nourrisse et nous anime, il faut un but à nos actions; ce but doit être approuvé par la raison, il doit être proportionné à nos facultés, à notre situation. Je ne vois pas pourquoi tu te désoles de ton inutilité à quelques égards, tandis qu'il te reste tant d'ouvrage à faire. On se passe de toi pour l'arrangement de la maison et les misères de cette espèce : belle bagatelle en vérité! mais ta mère peut-elle se passer de tes soins pour la paix de votre commerce réciproque? Tu veux être utile : sois heureuse, et fais à ce prix la joie de ce qui t'envi-

ronne : c'est ta première obligation. Quand elle sera remplie, nous avancerons plus loin. Il est sans doute fâcheux que des oppositions de caractère aient mis entre toi et celle à qui tu dois la vie des obstacles à votre liaison; mais c'est à toi de les surmonter, et s'il y eut jamais des motifs pressants, propres à remuer l'âme avec efficace, ce sont ceux d'après lesquels tu dois agir aujourd'hui. Il est de fait qu'on ne peut travailler au bonheur d'autrui qu'après avoir établi le sien propre. Le bonheur d'un être qui pense et qui sent est dans l'accord de ses désirs et de ses devoirs : l'équilibre de ces deux contre-poids est nécessaire pour qu'il serve utilement ses alentours. Cette juste proportion n'est pas toujours aussi difficile qu'on la fait : elle est le résultat d'une combinaison sage et d'une résolution persévérante.

La paix avec les personnes qui nous approchent est attachée à notre condescendance pour elles; la raison, c'est-à-dire le sentiment réfléchi, le désir éclairé de notre bonheur, suffit pour nous faire vivre tranquillement avec ceux mêmes auxquels nous ne portons pas une estime bien profonde, un attachement particulier. Respecter leurs préjugés, quand ils ne font tort à personne; éviter toute contestation, se taire souvent sans affectation, avoir quelques prévenances sur ce qui peut les flatter : voilà ce que peuvent faire la prudence et le bon sens tout seuls, voilà le code bien simple qu'il s'agit d'observer. Ces lois sages deviennent sacrées pour une personne sensible, qui dans leur observation cherche la satisfaction d'une mère. O mon amie! telle indifférente que nous paroisse une mère, nous nous jugerions ingrates, si nous pouvions pénétrer dans son cœur et faire la comparaison des sentiments qu'elle nous conserve avec ceux que nous lui rendons froidement. Il ne faut pas compter que dans l'âge où l'affaissement de la machine amène celui de tout le reste, ta mère forme avec toi une intimité qu'elle est habituée d'avoir avec une autre; les maladies et les années amènent la froideur, les caprices, les désagréments de toute espèce : à ces maux inévitables, le seul remède est la douceur. Je crois que si j'étois à tes côtés, je te dirois souvent : « Sois gaie et tais-toi. » On demandoit à M. de Fontenelle comment il avoit pu se faire tant d'amis, sans avoir un seul ennemi : « Par ces deux axiomes,

répondit-il, *Tout est possible,* et *Tout le monde a raison.* — Les hommes, ajoutoit-il, sont sots ou méchants : j'ai à vivre avec eux, et je me le suis dit de bonne heure. »

C'étoit un vrai philosophe que ce M. de Fontenelle; il ne sentoit pas fortement, et c'est ce qui m'en fâche : mais doit-on exiger les incompatibles?

Console-toi de ta paresse : je ne sors pas de mon lit plus tôt que toi; sois humaine pour ta personne, pardonne tes fautes, occupe ton cœur, aime le bon Dieu et tes amies à tort et à travers, et souviens-toi que la *friponne* te chérit tendrement.

Je ne suis pas trop contente de ce que j'écris; mais il est deux heures du matin, je suis gelée, et je ne sais ce que je dis.

Adieu.

---

* LETTRE HUITIÈME.

Mercredi des Cendres, 12 février 1777.

J'ai vu tantôt mademoiselle Leleu, son départ est prochain; je ferme aujourd'hui mon paquet, parce qu'il est très-douteux que j'y puisse ajouter quelque chose dans le peu de temps qui me reste.

J'ai été en débauche tous ces jours derniers, il m'est survenu des lectures pressantes à faire, j'ai encore quelques visites à rendre, mes heures sont prises d'avance. Eh bien, mes bonnes amies, vous êtes enfin à ces moments de repos que vous désiriez si ardemment. J'imagine que vous aurez eu de l'embarras lundi dernier; j'ai fait en sorte que vous receviez une lettre qui puisse vous délasser du monde, dont vous seriez forcées de vous occuper ce jour-là. Je n'en fais mention que pour vérifier son arrivée, dont je m'inquiète tant soit peu depuis nos aventures. A propos d'aventures, j'ai découvert quelque chose qui ne me fait pas plaisir. Mon père fut dernièrement chez madame de Boismorel, la veuve du Sage, à Bercy. Cette dame est aimable et dévote à l'excès. Elle parla beaucoup de moi dans la conversation, et exhorta mon père à me préserver avec soin de tout ce qui pourroit affoiblir dans mon esprit les principes de religion. « J'ai,

dit-elle, des motifs pour vous faire cette recommandation : voyez-vous ces cahiers dans la case de ce bureau? Ce sont des extraits faits par mon mari des œuvres de mademoiselle votre fille, qu'elle lui avait communiquées. Je ne conçois pas comment M. de Boismorel, qui étoit raisonnable, a pu s'aviser de prêter Bayle à une jeune personne, Bayle que je brûlerois tout à l'heure si je pouvois ramasser tous ses ouvrages! »

Cette bonne dame a si bien fait, que mon père, étourdi par son beau sermon, voudroit presque actuellement faire l'entendu sur mes lectures. Mais comme c'est pour la frime, et qu'au fond il ne s'en soucie guère, cela ne sauroit durer longtemps, ni me gêner beaucoup.

Je verrai à retirer ces extraits : j'avois assez de confiance dans le Sage pour le faire dépositaire de mes pensées, mais je ne veux point les laisser en des mains étrangères. Cela me donne de l'inquiétude pour mes cahiers de Soissons : aussi vais-je écrire à l'ami de M. de Sainte-Lette; je veux ravoir tous ces méchants échantillons sur lesquels on prétendroit juger la pièce. N'est-il pas plaisant que moi, qui n'ai jamais eu la capacité, la prétention d'auteur, j'éprouve les petites tracasseries du métier? Il est vrai que, sans meilleures raisons, j'en goûte aussi les priviléges. Ainsi dans une maison où j'avois fait l'an passé quelques couplets, je chantai l'autre jour une très-jolie chanson qu'on voulut absolument être mon ouvrage; je souhaiterois fort que cela fût vrai, mais il n'en est rien. En attendant, j'ai beau dire : on s'obstine à me faire honneur de l'esprit que je n'ai point eu. L'éloge et le blâme sont donc souvent aussi peu mérités l'un que l'autre. Une dévote me regarde de travers parce qu'elle aura entrevu chez moi l'apparence du doute (ce que j'avois prêté ne montre rien de plus), et des gens aimables me donnent, sur la foi de quelques vers assez communs, une chanson spirituelle, fine et délicate : tous se trompent. Pour être un peu incrédule, je n'ai pas cessé d'être estimable, et je ne saurois faire en poésie quelque chose d'aussi bon que ce que l'on m'attribue. Que de réflexions fournissent les jugements des hommes!

Je n'ai point eu de bal en règle cette année, mais j'ai dansé en

famille, en plaisantant; j'ai fait beaucoup de folies, et j'ai eu toutes les peines imaginables pour recevoir gravement les cendres que l'on m'a mises ce matin sur le front. Au reste, ma santé est assez bonne, mon cœur tranquille, mon esprit libre, et tout moi-même vous chérit, vous aime et vous est dévoué pour jamais.

Adieu, ma tendre amie; je vous baise à tort et à travers.

LETTRE NEUVIÈME. (*Inédite.*)

Du 17 février 1777.

Que cette lettre reste entre nous deux.

Oui, ma Sophie, le partage des affections n'entraîne pas toujours un égal partage de confiance; la sensibilité me touche et m'attache partout où je la trouve. La vivacité, l'esprit ou les connoissances, la franchise et la naïveté me plaisent et m'arrêtent : mais je ne puis me confier qu'à la sûreté.

Ce n'est qu'avec toi que je jouis de cette dernière; malgré tout ce que j'ai pu rencontrer d'aimable, je sens que je n'ai qu'une amie au monde. Une réserve involontaire et pénible, imposée par des circonstances dont je ne puis encore faire mention, m'a fait taire depuis quelque temps beaucoup de choses dont l'expression auroit soulagé mon cœur. La plupart se sont évanouies; peu importantes en elles-mêmes, sans doute, elles le seroient encore au jugement de bien des personnes. Les affaires de sentiment ne s'apprécient que par lui-même, et pour elles il n'est pas de mesure commune. L'intervention de notre tiers n'a rien fait à cette retenue; si je n'avois pas dû la garder, j'aurois pris, pour m'ouvrir à toi uniquement, le moyen dont je fais usage aujourd'hui. L'enchaînement des faits me fit encore passer sous silence le commencement de ce qui m'occupe aujourd'hui.

La fermentation est parvenue à son comble; je balance, je voudrois me résoudre, et je n'ai pas le moindre courage de le faire sans l'avis de l'amitié. Ceci demande des détails; je ne suis pas en peine de l'attention et de la patience qu'ils exigeront à

leur tour, pas plus que du secret où je veux qu'ils restent ensevelis : ton attachement me répond de tout, je me livre absolument à toi. Tu sais à quelle époque je fis la connoissance de M. de S. V. L.[1], comment l'abandon presque forcé de quelques-uns de mes papiers le mit dans le cas de m'étudier et de me pénétrer, après avoir cessé de me voir par l'éloignement de sa résidence; comment enfin, il demanda et soutint avec moi une correspondance aisée, c'est-à-dire libre, car elle ne fut jamais très-aisée ni extrêmement suivie. Je crois t'avoir dépeint cet homme, d'une sensibilité excessive, d'une trempe douce et tant soit peu mélancolique, d'un esprit méditatif, éclairé; d'un caractère confiant au suprême degré dans l'intimité, hors de là timide et réservé, mais de cette timidité extérieure qui n'exclut pas la force de l'âme et sa générosité. Privé d'une femme qu'il chérissoit, et qu'il rendit heureuse, séparé de son meilleur ami, M. de S. L.[2], chagriné par deux fils aimables et qu'il aime, mais que la jeunesse et la fougue des passions entraînent assez loin pour qu'un père tendre s'en inquiète, dégoûté d'une foule imbécile ou perverse, dont la société l'aigrit, il crut voir en moi, dit-il, le seul être capable de rendre à la vie, qui lui étoit devenue insipide, les agréments que la raison admet, et que la sensibilité heureuse fait éprouver. Après quelques mots échappés dans ses lettres, quelques détails sur sa fortune et sa situation, donnés comme par occasion, il m'offrit sa main, en me témoignant avec vivacité l'extrême désir qu'il avoit d'obtenir la mienne, joignant à l'expression des sentiments les plus flatteurs, des observations délicates, dont je n'aperçus pas l'objet au premier abord. Il faut te faire ici l'abrégé de ce qui le regarde personnellement, afin que tu puisses juger de l'ensemble.

M de S. est d'une famille noble et ancienne, dont plusieurs membres se soutiennent avec opulence et dignité; à dix-neuf ans, il acheta une charge de président trésorier de France à X., où il épousa une demoiselle de qualité, de la province où il demeure depuis trente-six ans (additionne ces deux

[1] M. de Sévelinges.
[2] M. de Sainte-Lette.

sommes, tu auras son âge). Quelques années après, sa charge lui déplut, il la vendit ; dans les temps qui suivirent, des gens d'affaires lui volèrent la moitié de son bien; enfin, par divers accidents que je supprime pour la précision du récit, ce bien s'est réduit à vingt mille francs; mais la moitié de celui de sa femme est devenu le sien en propre, par les clauses de son contrat de mariage. Il demanda et obtint, dans le temps de ses pertes, la place de receveur général de la ferme du tabac pour la province; elle lui vaut deux cents louis. Il fit, il y a cinq ans, le retrait de la terre et seigneurie d'Esp., objet de deux cent mille livres; les charges qui sont sur ce bien le réduisent à moins de moitié pour le propriétaire. Son revenu net avec sa place, toute rente payée, peut être de deux mille écus au moins; c'est assez pour soutenir honorablement sa maison dans sa province; mais il suit de ce que j'ai dit plus haut que ses enfants ne sont pas riches, pas même à leur aise, pour de jeunes gentilhommes au service. — J'avois pressenti les souhaits de M. de S. longtemps avant qu'il s'expliquât clairement : je vis dans sa proposition la preuve touchante de l'estime la plus profonde, jointe à une sorte d'embarras sur le tort qu'il feroit à ses enfants, en me sacrifiant les préjugés de l'état, le blâme de la naissance, le ridicule qu'on lui imputoit, etc.; je trouvois qu'il s'élevoit à mes yeux, je lui tenois compte de ses sacrifices, et je pensai qu'il me supposoit une fortune supérieure à celle que j'ai réellement; du moins, son extrême modicité fut le seul obstacle qui me frappa; j'aurois imaginé du remède aux inconvénients, si je m'étois sue plus riche.

Dans ma médiocrité même, les dispositions de M. de S. me paroissoient toujours laisser la chose à ma volonté. Je trouvois donc toutes les convenances personnelles que j'aurois jamais pu désirer. Un homme sensible, délicat, instruit, spirituel, sensé, rempli de candeur, pénétré d'estime pour moi, persuadé que j'étois essentielle à sa félicité, à laquelle, d'un autre côté, je me sentois pouvoir contribuer par le retour que je lui payois dans mon estime. Sans être riche, il lui restoit assez de bien pour me faire un avantage, et suffire d'ailleurs à mes prétentions ; j'aurois coulé des jours paisibles dans la conformité des

mêmes goûts et des mêmes penchants; le peu de bien qui m'est assuré pour l'avenir éloigné se seroit réparti sur des enfants (s'il en étoit venu) que nous aurions élevés dans une modération semblable à la nôtre. Les désagréments de ma situation actuelle, ceux qui menacent les temps intermédiaires jusqu'à ce lointain plus supportable ; la douceur d'une vie passée dans le charme de l'intimité, par opposition à celle que je mène, séparée de tous ceux qui me ressemblent, près d'un père que gêne ma présence, tout se rassembloit pour éclairer et augmenter le prix d'un sacrifice dont la délicatesse m'imposoit la loi irrévocable.

Car enfin, la meilleure partie du bien qui reste à M. de S. est due à sa femme ; une seconde épouse frustreroit ses deux fils de ce qu'ils attendent avec justice, sans compter le tort irréparable que leur feroient des enfants d'un second lit; j'ai frémi à cette vue, j'ai compris mon devoir, je l'ai rempli. Deux jours après la proposition reçue, la réponse étoit faite. Un sentiment, que j'appellerois volontiers l'instinct du cœur, m'avertit toujours de ce que je dois faire ou dire; mais dans la vivacité de l'exécution, trop souvent l'expression que j'emploie se sent de l'effort que m'a coûté la résolution. J'écrivis avec plus de fermeté que de reconnoissance; en présentant sans fard l'état de ma fortune présente, j'ajoutois : « Voilà ce qui me fait juger qu'en unissant mon sort au vôtre, je ne pourrois éviter de vous être à charge et de faire quelque tort à vos enfants, et ni vous ni moi ne serions heureux d'un bonheur qui coûteroit à d'autres. » Après quelques réflexions, je termine ainsi : « Dans tous les cas, je me rappellerai qu'il fut un homme digne de mon choix, qui m'honora du sien, que j'eus le courage de refuser par devoir, et dont l'estime me dédommagea des rigueurs de la nécessité, etc. » Le calme n'étoit point assez rétabli dans mon âme pour me laisser jouir de mon triomphe, lorsque je reçus une nouvelle lettre. M. de S. m'avouoit : « qu'une espèce de pudeur dont l'éducation donne l'habitude et que la raison réprouve, l'avoit empêché de s'expliquer clairement sur les motifs qui s'opposeroient aux souhaits d'un homme qui savoit assez ce que je valois (disoit-il obligeamment) pour ne faire aucun cas de la fortune que le

sort m'avoit refusée. » Il me fit cependant entendre que l'opulence d'une seconde femme seroit indifférente à ses fils dans le partage de sa succession ; qu'ils ne recevroient de tort que des enfants qui proviendroient d'un second lit ; que, pour eux, ce seroit pousser l'ingratitude et l'extravagance au dernier degré, si, leur conservant le fonds, ils trouvoient étrange qu'il mangeât ses revenus avec une compagne, tandis qu'il pourroit les dépenser à voyager, acheter des livres, etc. Il ajoutoit des réflexions sur l'espèce d'impossibilité où j'étois de former un établissement convenable à ma façon de penser, sur les disgrâces de l'avenir que je lui permettrois d'adoucir, ajoutant qu'il ne pouvoit se consoler que dans l'espérance des événements qu'il attendoit sous peu d'années de la fortune et du retour de S. L., et des arrangements auxquels je me prêterois dès qu'il ne s'agiroit que de la force d'âme, de la générosité, de la sensibilité et de l'estime pour deux amis qui passeroient leur vie à me plaire, me chérir et me faire honorer de tous ceux qui pourroient me connoître, etc., etc. Cette lettre m'ouvrit entièrement les yeux ; je ne pus me défendre d'une réponse, exacte sur plusieurs points, mais vague sur le principal. Trop vive pour me taire quand je suis affectée, j'écrivis pour me soulager, en me réservant du loisir pour répondre sur ce que je n'avois d'abord entendu qu'à moitié. C'est ici qu'il faut te montrer nettement ce que j'aperçois. Je n'avois encore réfléchi que d'une manière assez confuse sur les obstacles qu'un homme aussi délicat que M. de S. avoit dû trouver avant moi dans le tort qu'une nouvelle alliance feroit à ses enfants; préoccupée de ce que j'aurois fait si j'avois été fortunée, et de ce qu'il pouvoit supposer à cet égard, frappée de ce que je devois répondre plus que de ce qu'il avoit dû penser, j'interprétois gauchement des expressions délicates dont je découvrois alors le vrai sens; je relus toutes ses lettres, toutes confirmèrent mon dernier jugement. Alors les objets se présentèrent sous une autre face, l'affaire changea de nature; il fallut de nouvelles réflexions : c'est où j'en suis à ce moment; l'incertitude est extrême; écoute-moi bien :

Je vois clairement que M. de S., pénétré de ses obligations

autant que du désir d'avoir une compagne qu'il aime et dont la société lui paroît désirable, avoit imaginé un projet qu'il n'osoit et ne pouvoit proposer qu'à demi. Mon refus précis et prompt lui fit penser que je l'entendois sans être de son avis; peut-être aussi sut-il voir que je ne le comprenois qu'à moitié, et ma dernière lettre l'établit dans cette opinion, sans déterminer positivement ma résolution définitive. Ce projet étoit de se procurer seulement une sœur et une amie, sous un autre titre de pure convenance. Je lui sais gré d'un dessein que mes raisonnements justifient, que je trouve honorable pour tous deux et que je me sens capable de remplir. La dette que nous contractons, en recevant l'être, de le communiquer à d'autres, n'est pas telle dans une société comme celle où nous vivons, que l'on ne puisse sans crime se dispenser de la payer. Mes sentiments, ma situation, tout ce qui m'entoure, me disposent et me dévouent forcément à un célibat de raison; en en gardant un volontaire dans un état opposé en apparence, je ne change rien à la destination que les circonstances m'ont donnée, et du moins je contribue, par une étroite liaison, au bonheur d'un être estimable que je chéris. Mais le célibat dans le mariage!... Je sais tout ce que les théologiens, les casuistes débiteroient à ce sujet; il ne s'agit pas ici de leur autorité, je la renie et ne veux reconnoître que celle d'une conscience éclairée. Combien cette idée seroit chimérique pour les trois quarts de mes semblables! Il semble qu'il n'y avoit que M. de S. et moi qui puissions la concevoir, et que tu sois la seule à qui je puisse la confier. L'exécution m'en paroîtroit délicieuse; je n'imagine rien de plus flatteur et de plus doux pour la délicatesse et pour la confiance que cet absolu dévouement à la pure amitié. J'ai vingt-quatre ans bientôt, je puis me connoître; je sais combien les affections du cœur, les occupations de l'esprit peuvent distraire de toute autre chose; d'ailleurs, un naturel modéré me met à l'abri de combats qui augmenteroient ma gloire sans doute, mais qui la rendroient plus périlleuse. Conçois-tu de jouissance plus délicate que celle de s'immoler entièrement au bonheur d'un homme sensible, sans intérêt de plaisir que celui de l'union des cœurs? En acceptant sa main, je me rends rede-

vable des sacrifices qu'il me fait des préjugés divers, de l'indisposition de sa famille, de la crainte du singulier, etc. En lui donnant la mienne, je lui conserve tout moi-même, plus particulièrement que si je lui en donnois la possession, puisque c'est sans dédommagement. Je satisfais aux engagements de l'équité, de sa tendresse envers ses deux fils; je l'aide à les remplir; le rapport de nos sentiments, l'analogie de nos âmes nous font goûter les charmes d'une félicité réciproque que chacun veut devoir à l'autre, dans une union intime et sans reproche; je prends enfin une situation fixe qui remplit mon cœur et mes vues. Que me reste-t-il à souhaiter? Hélas! de n'avoir pas à balancer dans un choix qui fait l'objet de mes vœux. Il faut calculer, malgré que l'on en ait, dans pareille affaire, et cette obligation désolante me fatigue par les résultats de son observation. Je ne puis adhérer au projet de M. de S., qui me plaît si fort, qu'à condition qu'il ne me fera pas d'avantage en m'épousant, parce qu'il n'est point assez riche pour m'en faire un qui ne soit un tort sensible à ses enfants; cette condition que je voudrois mettre seroit tout à fait dans mon goût, et elle me paroît, dans ce cas, absolument indispensable; mais ne seroit-elle pas un obstacle à l'approbation de mes parents, au consentement de mon père, qui certainement ne verroient pas comme moi, me taxeroient de folie et pourroient donner quelque désagrément à M. de S.? D'ailleurs, l'ignorance nécessaire de nos dispositions les empêcheroit de sentir les motifs de ma conduite; et quand ils les connoîtroient, ils ne sont pas gens à les apprécier ni à les approuver. Ne seroit-ce pas aussi donner trop au bonheur, au hasard, à l'imprudence? Six mille francs de ma mère sont bien peu de chose; je ne chercherai point à tourmenter mon père pour le partage de la communauté, qui m'en donneroit tout au plus autant; lors même que j'en jouirois, qu'est-ce encore? Si je perds M. de S. avant mon père (ils sont du même âge), que fera sa veuve avec dix mille francs ou à peu près? — Sans doute, si je pouvois le conserver jusqu'au temps de recueillir mes petites espérances, je n'aurois plus rien à redouter; ce qu'elles me promettent suffira toujours à mon peu d'ambition, et pour être la femme d'un gentilhomme, philo-

sophe d'ailleurs, je sens fort bien que je ne changerai ni de goût ni de ton; mais voilà l'incertain. La difficulté de mes parents est beaucoup moindre; mon père ne sera pas trop fâché de me voir partie pour se marier à son tour; il n'argumentera pas longtemps pour l'empêcher quand je le voudrai : je saurai faire croire aux autres que j'ai raison; il s'agiroit seulement qu'un veuvage prématuré ne me laissât point en butte à leurs réflexions, à leur blâme, et surtout à la peine de me tirer d'affaire. Que dois-je résoudre? Ma perplexité est extrême; j'ai déjà écrit et déchiré plusieurs lettres; je me couche dans une disposition qui change le lendemain à mon réveil; je souhaite, je crains, je voudrois, je n'ose... Toutes les réflexions possibles viennent m'assaillir; les temps se rapprochent pour offrir à mon esprit plus d'objets à considérer et de difficultés à démêler. Mon courage ne peut diminuer la violence des alternatives qui prennent un peu sur ma santé; inquiète, impatientée, souvent triste, toujours active, je me consume dans un repos fatigant comme dans les veilles agitées. J'en appelle à toi, viens à mon secours, décide-moi ou je meurs. J'attends ta réponse; ne consulte que ton cœur; tu me désoles si tu parles à qui que ce soit. Que je suis sotte de te le recommander! Pardonne-moi; j'effacerois ces lignes si elles ne peignoient mon trouble à les écrire, et ma franchise à les laisser.

Pour Sophie seule.

LETTRE DIXIÈME. (*Inédite.*)

Mardi 24 février 1777.

Combien un mot de l'amitié soulage le cœur! Troublée, incertaine, inquiète, j'attendois ta réponse avec la plus vive impatience : elle m'a consolée, adoucie, déterminée. Je vais écrire à M. de S. V. L. Voici ce que j'ai jeté sur le papier; je le laisse reposer quelques jours contre ma coutume. Mon grand défaut est de répondre trop vite après l'impression du moment, qui souvent me *paraît dans la suite* avoir besoin

d'être rectifiée : « Monsieur, — je ne commencerai pas cette épître par justifier ce que les préjugés pourroient trouver en elle de répréhensible : je ne me sens pas faite pour choisir de pareils guides, et vous êtes trop supérieur pour que je cherche à paroître les suivre avec vous.

» Depuis plus d'un mois, je relis et médite les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, pour vous connoître et vous estimer toujours davantage. Il m'est impossible de réfléchir sans attendrissement aux qualités qu'elles me prouvent, aux dispositions qu'elles annoncent : préoccupée de difficultés que je croyois une nécessité à une résolution pénible, je ne pénétrai pas aussitôt des intentions qu'un plus mûr examen m'a développées et dont mon cœur est trop touché pour différer l'expression de ce qu'elles lui inspirent. Je peux regarder légèrement et oublier bien vite les caprices du sort, les disgrâces personnelles, l'indifférence ou les éloges d'une foule vulgaire; mais la connoissance et l'estime d'un homme sensible et délicat font époque dans ma vie et me sont toujours présentes : l'idée de contribuer au bonheur d'un tel être emporte avec soi celle de ma félicité. Je dirai tout : en considérant des obstacles qui avoient dû vous frapper avant moi, j'ai songé que vous aviez pu les surmonter en ne cherchant qu'une sœur et une amie, sous un autre titre de pure convenance. Envisagées sous cette face, les choses ne m'ont plus présenté d'aspect qui blessât l'équité; je vous sais gré d'un projet que mes raisonnements justifient, que je sais honorable à tous deux et que je me sens capable de remplir. Je sais combien il seroit chimérique pour une infinité de personnes aussi peu capables de le concevoir que de sentir tout le charme de l'exécuter; quant à moi, je n'imagine rien de plus doux et de plus flatteur pour la délicatesse et pour la confiance, que cet absolu dévouement à l'amitié, et je ne pense pas qu'il soit possible d'y porter atteinte, lorsqu'il s'agit de se justifier chaque jour l'un à l'autre la plus haute estime... Je me suis éprouvée à mon tour; je sentirois une sorte de répugnance à voir l'augmentation de votre fortune devenir l'époque de ma détermination; non : s'il est vrai que vous me jugiez capable d'adoucir les amertumes dont votre âme honnête a été abreuvée, si la

société d'une compagne sensible vous paroît propre à charmer votre existence, j'accepte la main que vous m'offrez, seulement comme l'unique moyen praticable à mon âge, à mon sexe, de vivre près de vous, de m'occuper de ce qui peut vous plaire, et de vous consacrer toutes les affections d'un cœur heureux de contribuer à la satisfaction d'un des objets les plus estimables que renferme la société. Sans doute, il est inutile de remarquer que je ne trouverai pas supportable toute espèce d'avantage qui seroit un tort à ceux auxquels vous ne pouvez, et je ne veux en faire aucun. J'aperçois ici les raisons de prévoyance que l'on prétendra faire valoir; je n'ai qu'un mot à dire, vous l'entendez déjà, et vous m'avez prévenue : tout ce qu'une délicatesse telle que la vôtre et la mienne, envers les fruits de votre premier engagement, n'approuveroit pas entièrement, ne sauroit entrer ni dans nos actions ni dans nos desseins. D'après ce principe, j'abandonne à votre disposition la combinaison des résultats. Ce que je puis ajouter, quel que soit l'événement, c'est qu'ayant rencontré l'être distingué qui méritoit que je m'emploie à son bonheur, je lui réserve tout ce que peut promettre la plus pure amitié et je ne suis plus rien pour personne. Voilà ce que l'estime et la reconnoissance vous offrent et vous assurent. Au reste, l'avenir a cessé d'être pour moi aussi équivoque qu'il paroissoit; on m'a confié des arrangements (pénibles, il est vrai, pour mon cœur, à certains égards) au moyen desquels j'ai l'assurance d'un lointain convenable. Cette lettre étoit nécessaire à ma franchise, à ma sensibilité; elle est la suite de mes affections et de mes réflexions. Je vous laisse actuellement aux vôtres. »

J'avois entièrement abandonné la conduite de ma plume à mon cœur; je pense que la copie de cette lettre te peindra mes dispositions beaucoup mieux que l'histoire raisonnée que j'en aurois pu faire. Je parle, à la fin, de mes espérances, par plusieurs motifs; le plus essentiel, c'est qu'elles mettent M. de S. V. L. dans le cas de restreindre mon avantage, ou du moins d'apercevoir que je pourrai me passer un jour de celui que la prudence exige pour l'instant; je t'avoue que sans l'assurance de cet avenir, j'aurois persisté dans mon refus. Je

l'avois tu jusqu'à ce moment, parce que l'arrangement m'obligeoit à n'en faire la moindre mention que dans une circonstance indispensable. Je répondis aux craintes de M. de S. sur mon sort futur, avec une fermeté qui me valut de sa part une sorte d'admiration, dont j'aurois rougi si les épreuves passées ne m'eussent donné le courage d'en recevoir le tribut. Lorsque je refusai la main de M. E., ma situation étoit perplexe autant qu'il soit possible; les disgràces présentes, un lointain presque effrayant, tout se rassembloit pour m'exciter à recevoir l'état assez flatteur qu'il m'offroit généreusement; je ne l'estimai pas assez pour accepter ses offres; l'image de l'infortune ne m'ébranla point : je me sentis la force pour supporter tout, excepté la reconnoissance envers un homme que je confondois dans la foule des êtres ordinaires. Mes résolutions n'ont pas changé : les biens de l'opinion ne me touchent pas, l'appréhension de la perdre n'auroit pas d'accès dans mon âme; en peignant à M. de L. V. mon indifférence pour ces objets, j'ai rendu hommage à la vérité, quoique je ne lui découvrisse pas encore le changement qui étoit arrivé; hélas! je le paye bien par l'amertume dont il est accompagné; cette substitution me peine; je ne soutiens pas l'idée de la surprise et du déplaisir de mon père lorsque l'événement le lui apprendra; je crois voir déjà son air courroucé; il me semble entendre ses reproches désolants, car il ne manquera pas de me l'attribuer d'après les représentations que je lui fis, lors de nos affaires, et l'indisposition que lui témoigne mon oncle. Assurément, mes intentions ont toujours été pures, je n'ai rien fait que le désir de l'arracher au malheur ne m'ait suggéré; je n'ai pas eu la bassesse de solliciter cet arrangement d'aucune manière; il ne m'a paru tolérable que par le bien qu'il lui faisoit à lui-même, en prévenant les excès où l'aveuglement pourroit l'entraîner; cependant, je ne suis pas satisfaite; je prévois douloureusement cet avenir que l'attachement de mes proches a voulu me rendre meilleur; je souffrirois d'instruire un mari de ces détails affligeants et de lui montrer dans ma famille ces disgràces secrètes. En vérité, il est affreux de se trouver dans certaines circonstances : si mon père se marie quand je l'aurai quitté, sous l'espoir de faire par-

ticiper ses enfants du second lit au petit bien-être qu'il attend, combien il se trouvera cruellement déçu! Cet ensemble m'affecte et me chagrine; j'ai des jours tristes et sombres que rien ne peut éclaircir; mon imagination, habile à me tourmenter, rassemble toutes les peines éparses dans ma carrière parcourue et apparentes dans le chemin qui me reste à faire, et ce sentiment présent m'accable et me déchire. J'aimerois parfois avoir à mon côté un second qui l'allége et l'adoucisse : plus souvent je répugne à le partager avec qui que ce soit, et je crains la nécessité de le répandre. Cette alternative influe sur mes résolutions, elle les balance et me fatigue. Nous avons beau raisonner et prévoir, la marche des choses va toujours son train et nous entraîne avec elle. Le changement qu'elle apporte dans nos relations amène de nouvelles idées. Je souffrois moins quand l'avenir me paroissoit menaçant; roidie contre l'infortune, je ne sentois que ce courage qui ranime l'activité, donne du prix à la vie par l'élévation d'âme qui la fait mépriser et pour la jouissance intérieure de cette supériorité.

Aujourd'hui, quand les peines du cœur semblent être les seules qui m'attachent, je ne trouve plus d'abri contre les traits de ma propre sensibilité. Quel seroit le mérite de s'y soustraire? Je me nourris d'angoisses et je m'abandonne à la détresse. Tous les yeux ne sont pas faits pour apercevoir ces impressions cachées en moi-même; couvertes d'un voile paisible de gaieté, elles n'agissent que sur mon cœur. Ma santé n'en souffre que très-peu. Rassure-toi, la bonté de mon tempérament me vaut le privilége de pleurer sans devenir malade; la langueur et la mélancolie sont l'élément des personnes sensibles : elles vivent de douleur comme d'autres de plaisir.

Avant de faire partir ma lettre pour S. V., je voudrois savoir si par hasard il n'y en auroit pas pour moi à Vincennes. Je ne vois personne, et je t'avoue qu'il me passe dans l'esprit des idées bien bizarres. Tu sens qu'il ne m'aura pas été possible de recevoir toutes les dépêches dont mon oncle se chargeoit sans lui communiquer quelque chose de ce qu'elles contenoient. Le mystère à cet égard et avec un homme de sa trempe étoit impraticable; je n'ai choisi son entremise que faute d'autre plus

convenable; il est de l'ordre tout à fait commun, je n'ai d'avantage avec lui que celui qui m'est laissé par son amitié et que soutient une sorte d'estime circonspecte pour mes avis. Sa discrétion m'étoit assurée à l'égard de tout le monde, excepté de la personne qui vit dans sa maison, qui connoît toutes ses affaires et qui ne pourroit manquer de remarquer l'arrivée des lettres, qu'on ne développoit pas ainsi que de coutume. Que faire? J'en ai couru les risques d'autant plus volontiers que je sais qu'elle me veut du bien. J'ai pressenti à mon dernier voyage qu'elle n'ignoroit rien, par quelques propos qui m'ont paru dictés par des motifs que j'ai peine à démêler, soit intérêt pour moi et raisonnement de prudence sur les désagréments d'une alliance avec un homme qui a de grands enfants, soit quelque basse jalousie, qui n'est pas mal d'accord avec son caractère, de me voir entrer dans un ordre dont elle est fort entêtée, soit quelque projet fantastique pour son frère, qui n'a pas caché ce qu'il feroit s'il étoit plus avancé, et dont je ne voudrois jamais, quoiqu'il soit bonne personne, étant d'ailleurs un peu nigaud et sans éducation malgré sa gentilhommerie. En m'ouvrant tant soit peu à mon oncle, par nécessité, je lui lisois les lettres à moitié, créant des phrases pour lui dérober celles qui l'auroient parfaitement instruit, de façon que le projet en question ne lui est pas connu; il ne voit qu'une recherche ordinaire; il calcule les difficultés, et je le laisse faire, parce qu'il ne me semble pas fait pour apprécier mes véritables intentions. Encore moins en seroit capable la vieille demoiselle qui se mêle de tout; de plus, ces choses ne peuvent à mon gré se concentrer dans un trop petit nombre de personnes. Cependant, l'affaire devient délicate, et je ne m'en tirerai pas sans peine. J'ai été jusqu'à craindre que l'on ne me cache désormais les lettres qui viendroient, afin de rompre cette affaire si elle contrarie leurs idées ou s'ils jugent seulement qu'elle ne me soit pas assez avantageuse; car l'argent, l'état, l'opinion, font plus dans leur esprit pour le bonheur, que ces convenances qu'il n'appartient qu'à l'âme de connoître, de chercher et de saisir. Ils ont un langage opposé à ce principe, mais je les connois trop bien pour en être la dupe, et depuis longtemps je n'étudie plus les hommes sur

leurs discours; je ne me fie pas à leurs paroles: mon cher oncle trouveroit nécessaire que M. de S. me fît un gros avantage; il penseroit d'ailleurs que les enfants à venir ne seroient jamais assez riches pour leur naissance, persuadé en outre que je rencontrerai toujours bien, n'importe quoi, pourvu qu'il y ait des espèces. Il est étrange combien de sottises peuvent s'entasser dans la tête d'un homme qui a d'ailleurs quelque sens et un bon naturel; ce dernier est ma ressource, je le retourne si bien, qu'enfin je le mets presque toujours de mon côté en dépit des préjugés. Par réflexion, je ris de ma crainte, mais avec tous mes arguments, elle ne laisse pas que de m'agiter quelquefois. Quelle misère!.... En voilà bien long pour cet article.

---

* LETTRE ONZIÈME.

Du 24 février 1777.

Que tu es ingénieuse à tirer parti de tout ce qui peut flatter ton amie, et à cacher en même temps ton principal motif! Tu veux que le gentilhomme malheureux reçoive tes bienfaits comme une rétribution pour le latin qu'il m'enseigneroit; mais ton véritable but est de procurer à ton amie un plaisir de son goût, et de soulager en même temps l'honnête homme qui souffre, en te dérobant à sa reconnoissance : en vérité, il y a là une volupté de vertu raffinée à l'excès. Je n'ai pas de bonnes raisons pour en refuser la jouissance; je consens à te devoir la connoissance d'une langue que je souhaite beaucoup d'apprendre, et la satisfaction charmante de pouvoir secourir deux époux indigents, sans blesser leur délicatesse. Combien tu m'imposes d'obligations! Mais j'aime à devenir ton obligée; je m'élève à mes propres yeux, en t'accordant un avantage que tu mérites de posséder sur moi. Je prendrai des arrangements, et je t'en instruirai par cette lettre même. Si j'en retarde l'envoi jusqu'à demain, nous pourrons commencer ce carême, et si les événements nous interrompent, nous aurons toujours fait ce bien; je dis nous, puisque tu m'associes à ton œuvre. Je me félicite de

t'avoir communiqué une idée dont cependant j'étois loin de prévoir l'effet, malgré la connoissance que j'ai de ton cœur; tu es plus prompte à trouver les moyens que je ne le suis à les imaginer.

J'essuyai dimanche, pendant une heure, le plus vif déplaisir. La petite avoit dîné avec moi, nous étions restées à la maison, où quelqu'un devoit venir la chercher; Mignonne, sortie pour vêpres, revint tout embarrassée, à cinq heures, me confesser qu'en partant elle avoit reçu du facteur une lettre qu'elle ne pouvoit plus retrouver. Je ne doutai pas que ce ne fût cette réponse impatiemment attendue, et que, ramassée dans mon quartier peut-être par quelques jeunes gens qui connoîtroient mon nom et que la curiosité porteroit aisément à l'indiscrétion, j'aurois le double désagrément de perdre (au moins pour l'instant) ce que tu me disois et qu'un étranger fût instruit d'affaires particulières autant qu'intéressantes. La contrariété fut violente; j'avois trop de tristesse pour sentir le plus léger mouvement de colère; je me promenois dans ma chambre avec inquiétude : je tombai sur une chaise, occupée de mille idées qui se succédoient rapidement. Je retenois mon âme à deux mains, je philosophois de mon mieux, et je laissois couler quelques larmes en silence, derniers effets d'une impression surmontée, quand un voisin m'apporta cette chère lettre, que le facteur avoit étourdiment gardée après en avoir reçu le port, et que Mignonne ne se souvenoit plus avoir prise. J'embrassai avec transport cette pauvre bonne qui se désoloit, et le plaisir de la réception fut augmenté en raison directe de la vivacité des regrets. Ah! ma charmante amie, c'est une jolie chose que de calculer le plaisir! Quelle différence avec la froide géométrie! je ne veux de celle-ci que les termes, pour me réjouir par leur emploi. — Sais-tu bien que je t'aurois donné un bon petit soufflet, en te baisant l'autre joue bien entendu, si tu avois été près de moi, quand j'ai lu l'histoire de la méprise? Je t'assure que la volonté ne m'a pas manqué, et que j'aurois donné tout au monde en ce moment pour t'avoir à ma discrétion et t'apprendre à t'expliquer si négligemment sur les emplettes. Tu étois bien bonne d'imaginer

que je ne trouverois pas des tours blancs bien aisément; en vérité, tu m'impatientes à plaisir, moi qui relisois perpétuellement cette lettre pour me déterminer à remplir une commission maussade par le goût qui la dictoit, et qui ne me suis résolue qu'en me pénétrant de la précision de la demande. L'air discret de la couleur verte me plaît assez, mais le blanc a quelque chose de noble et de décemment élégant que j'aurois bien aimé pour la belle parure. Ah! si je me mêlois de ta toilette, tu serois jolie quelquefois; je suis folle des *rémotis* et de la simplicité, mais on peut mettre avec cela un je ne sais quoi de piquant. Il y a un certain art d'éveiller ou de réprimer à volonté les idées par l'à-propos des couleurs, la forme des vêtements, l'air de la coiffure, l'harmonie du tout.... que sais-je!... Ne me trouves-tu pas bien profonde en matière de toilette, moi qui reste toute l'année en camisole, et qui, malgré les *escaliers*, les *chiens couchants*, etc., me coiffe toujours avec mes deux grandes boucles du temps jadis?

Adieu.

Du 25 février après midi.

Chaque jour apporte des changements à tout. J'ai vu ce matin mes braves gens; j'ai dit au mari que peut-être je pourrois lui procurer une écolière pour le latin; nous avons beaucoup causé de la manière d'enseigner cette langue, et du temps nécessaire pour la bien savoir. Trois ans d'étude pour entendre parfaitement tous les auteurs! cela me déconcerte et m'effraye. Il est vrai que M. de Châlons suppose des études faites en règle : je crois qu'on pourroit arriver à de bons résultats sans une dépense de temps aussi considérable.

Dans l'épanchement de leur cœur, ces bonnes personnes m'ont fait part d'un projet dont elles tentent l'exécution pour se tirer de l'extrémité désolante où elles sont réduites. Bravant les petites répugnances qui accompagnent toujours certaines résolutions, la femme va prendre une école. Le profit qui peut en résulter sera suffisant pour les soutenir tous deux convenablement; le mari servira de maître écrivain, et pourra trouver quelques écoliers pour l'orthographe et la langue; s'il venoit à

manquer, il laisseroit à son épouse un état qui la tireroit d'affaire.

Les premiers pas sont faits : c'est au grand chantre de la cathédrale qu'il faut s'adresser pour avoir la permission nécessaire en pareil cas : on ne la délivre que sur des recommandations non équivoques, et sur des témoignages de bonnes mœurs et de capacité. Tout cela s'est trouvé, malgré l'obscurité profonde dont l'indigence les a contraints de se couvrir : ils ont parole pour la première place vacante. Mais cette place est un fonds qui s'achète deux, trois, quatre cents livres, et ils sont bien loin d'avoir de pareilles sommes à leur disposition ; seulement ils espèrent que, prenant un état qui leur fourniroit les moyens de rembourser à mesure, ils pourront obtenir cette avance, d'autant mieux que le fonds est toujours une valeur qui sert de garantie. Séquestrés du monde, je crois qu'ils pensent à recourir à mon père ; mais, à dire vrai, je ne sais trop ce qu'il faut attendre de lui. Je me propose de le préparer de mon mieux, et si je ne réussis pas à l'amener à mes fins, c'est à toi que je m'adresserai. Ainsi, puisqu'il s'agit d'être utile de la meilleure manière possible, je t'engage à tenir ton bienfait en réserve pour l'occasion importante et décisive que je t'indique. Qu'importe si ce bienfait ne me profite pas ! On a toujours assez de science, mais on ne fait jamais trop de bien.

Attendons l'événement, nous verrons ce qui sera nécessaire. O ma Sophie ! avec des goûts semblables, nous passerions ensemble des jours bien fortunés. Je t'avoue que l'autre affaire me tracasse, je ne sais déjà si je ne corrigerai pas la lettre ; je dois, dans mes projets, l'envoyer dimanche. Tous ses inconvénients (car il y en a) se représentent à mon esprit ; je te fais grâce de toutes ces rêveries, mais la plaisante situation que celle où je devrois craindre que mon mari ne devienne amoureux de moi ! Ah ! onze lustres sont d'assez bons garants. Au reste, ce ne seroient pas les meilleurs ; je m'en reposerois mieux sur nos sentiments à tous les deux. Je suis tentée de croire que M. de S. V. L. se ravisera, et que rien ne se fera. Ma foi, je l'ignore, c'est une vraie fusée, que le temps débrouillera. J'écrirai dans peu à la petite communauté ; au bout du

compte, j'aime bien ta sœur; il m'ennuie de ne pas avoir de ses nouvelles. Adieu, ma toute belle et très-chère. Je suis en vérité bien à toi.

LETTRE DOUZIÈME.

AUX DEUX SOEURS.

Du samedi 15 mars 1777.

Il faut avouer, mes bonnes amies, qu'un peu de différence dans les caractères des associés fait fort bien dans toutes les liaisons : elle produit une variété agréable et nécessaire, même dans celles où les douceurs de l'intimité en laissent moins sentir le besoin. Si je dormois comme l'amie Henriette, ou si j'étois dévote comme Sophie, notre correspondance resteroit souvent au croc, et tout en nous aimant beaucoup, nous pourrions bien nous oublier un peu. Mais heureusement j'ai quelques grains de folie qui nous réveillent toutes trois; vous vous amusez de mes sottises, je m'accommode de ce que vous faites, et les choses vont le mieux du monde.

Vous vous apercevez peut-être moins que moi du temps que je passe sans vous écrire; toujours munies de quelques-unes de mes feuilles, vous pouvez parfois m'entretenir sans que je m'en aperçoive; vos habitudes et vos occupations remplissent insensiblement des instants dont il ne vous reste qu'un petit nombre pour votre amie. Également occupée, mais plus libre dans la disposition de mes travaux; plus pressée peut-être du besoin de me communiquer, je compte les moments que je ne puis vous donner, et mes vœux hâtent le retour de ceux qui doivent vous être consacrés.

Pourtant, cette fois, c'est volontairement que j'ai allongé l'intervalle du silence. Je m'étois imposé pour tâche de finir avant toutes choses un petit ouvrage de bibus que j'avois commencé par fantaisie, et que je m'obstinois à faire, parce que je trouvois quelque difficulté dans l'exécution. Je pourrai vous en parler, mais il faut laisser passer quelques mois. J'ai promis de vous entretenir de ce que je pensois de l'Énéide; comme je

suis exacte, et que d'ailleurs autant vaut cela qu'autre chose, je remplirai aujourd'hui mon engagement.

Ne seroit-ce pas hasarder un jugement sur un ouvrage de poésie, que de le fonder sur la lecture d'une traduction en prose qui peut être exacte, que je crois telle, mais qui m'a paru froide et languissante? Si l'on ôte à un poëme le charme des vers, les grâces de la diction, la vivacité du coloris, il ne reste plus qu'un squelette desséché, sans âme et sans chaleur.

Sauf les restrictions et plus ample connoissance, Virgile ne me paroît dans l'épopée qu'un habile imitateur. C'est un digne écolier, mais non l'égal d'Homère; et si le chemin n'eût pas été tracé par son maître, je doute qu'il eût fourni cette carrière.

Son plan est dressé sur celui du poëte grec, mais ses tableaux, ses caractères, n'ont ni la variété ni les grands traits qui se rencontrent dans l'Iliade. Ses plus belles comparaisons sont empruntées à son modèle; il faut en excepter pourtant quelques-unes qui lui appartiennent en propre, et qui caractérisent son génie, plus régulier dans sa marche, moins sublime dans ses transports, que celui d'Homère.

Homère, en employant les dieux, laisse agir les passions humaines, et nous attache particulièrement par leur peinture; Virgile le fait aussi, mais l'action principale de son poëme est trop indépendante des causes ordinaires. La colère d'Achille, fondée sur la nature, est la source de tous les mouvements qui m'intéressent dans l'Iliade : la volonté du destin est le seul ressort de l'Énéide. Sans doute les dieux ont raison, puisqu'ils sont nos maîtres, et que nous ne sommes pas leurs juges; mais Turnus est bien malheureux d'être la victime d'une volonté aveugle que je ne conçois pas. Je m'intéresse au sort de ce prince; je le plains, je suis fâchée de le voir périr. Si j'avois été Lavinie, je n'aurois pas voulu d'Énée, de cet étranger venu pour désoler ma patrie, et me présentant une main trempée dans le sang de celui auquel j'étois promise.

Énée est très-pieux; mais pour ne pas s'indigner parfois de ses entreprises, on a besoin de se rappeler l'ordre des dieux et ses précédents malheurs. Suivant le cours ordinaire de

choses, il auroit tort : je n'aime point à recourir au destin pour justifier les hommes.

Au reste, les différentes beautés semées dans l'Énéide placent par moments Virgile à côté de son rival, et lui méritent justement l'estime de la postérité. Les incidents et les narrations sont amenés avec bonheur; l'épisode de Didon est un chef-d'œuvre de sentiment et d'éloquence. Avec quelle adresse le poëte fait naître la passion de la noble reine, et en développe les progrès! Qu'elle est belle et touchante cette Didon! quelle vivacité dans ses reproches! Je partage ses fureurs et ses transports; je voudrois mourir avec elle, ou lui immoler Énée. — Mais, oserai-je le dire?..... le poëte devoit-il m'indisposer contre son héros? Je garde pour lui, malgré moi, une aversion secrète, qui me fait applaudir aux traverses qu'il essuie. Il obéissoit aux dieux, je le veux bien, mais cette obéissance ne lui coûte pas assez; il est trop sage; je le trouve froid; il me déplaît. Pour tout dire en un mot, il n'étoit point propre à faire le héros d'un poëme : son caractère est bien soutenu, Virgile en a tiré tout le parti possible; mais il falloit lui en donner un plus beau.

Le quatrième livre, qui renferme la mort de Didon, est le plus attendrissant; le cinquième, où l'on voit la peinture et la description des jeux différents qu'Énée fit célébrer en Sicile pour honorer les mânes de son père Anchise, est d'un mérite particulier : j'y ai trouvé beaucoup d'art et d'agrément; le sixième, ou la descente d'Énée aux enfers, m'a singulièrement attachée, et me paroît supérieur aux autres : on y retrouve cette imagination forte et féconde, ce pinceau mâle et vigoureux, cette touche sombre, mais expressive, qui sont les attributs essentiels d'Homère. L'amitié de Nisus et d'Euryale fait un morceau touchant dans le neuvième livre; le portrait et l'histoire de Camille se distinguent avec agrément dans le onzième; enfin l'intérêt est habilement ménagé, excité, soutenu dans le douzième livre, qui termine le poëme.

J'ai été plus satisfaite des Géorgiques, dont la lecture m'a fait un plaisir qu'il est difficile de rendre. Le sujet m'intéressoit en lui-même; j'aime la campagne, et je suis touchée de tout ce

qui s'y rapporte : je crois être, sur cet article, à l'unisson de toutes les âmes sensibles. La peinture des violentes passions, celle des grands mouvements, nous affectent et nous maîtrisent sans doute; mais à la longue la fatigue se fait sentir, et nous ne soutiendrions guère plus longtemps l'idée que le sentiment de ces sombres tableaux. Il n'en est pas ainsi des peintures naïves de notre état habituel, d'un bonheur à la portée de tous; elles plaisent toujours, et réveillent d'une manière agréable des sensations familières, en présentant à chacun les biens dont il peut jouir. Tel est le mérite des Géorgiques : elles rappellent l'homme à ces travaux naturels auxquels la paix, la santé, le plaisir, semblent être inséparablement unis. Le poëte habile les décrit avec l'exactitude, la facilité, la grâce, qui peuvent leur prêter de nouveaux charmes; une philosophie douce développe adroitement leurs avantages : répandue dans tout l'ouvrage, elle y met un attrait puissant, et s'insinue dans l'âme des lecteurs attentifs; enfin une imagination brillante et riche achève de donner au tout la vie, le coloris, la fraîcheur, qui doivent en faire les délices des gens de goût.

J'ai particulièrement admiré dans le premier livre la description de l'orage, des mouvements qui le précèdent, et du beau temps qui le suit. L'épisode de la mort de César est heureusement terminé par une image convenable, qui vaut la plus profonde réflexion.

J'aime dans le troisième livre la description élégante du cheval; la peinture de ce penchant impérieux, source de la vie, principe de discorde, et véhicule puissant qui meut tous les êtres animés; celle de l'hiver de Scythie, dont la vérité est telle qu'on frissonne en la lisant; celle des troupeaux languissants, victimes mourantes de la maladie qui les frappe.

Dans le quatrième livre, je suis attendrie par l'épisode du vieillard des rives du Galèze, et je suis enchantée par la fable d'Aristée, qui termine l'ouvrage. Mais aucun livre ne l'emporte pour moi sur le deuxième, où l'on trouve la peinture du printemps, et celle du bonheur de la vie champêtre, si propre à épurer les mœurs par le goût qu'elle inspire pour le vrai.

J'ai lu les Géorgiques dans la traduction en vers de l'abbé Delille, fort en vogue dans sa nouveauté, et que les connoisseurs n'estiment plus autant. J'ignore ce que le poëte françois peut perdre par la comparaison avec le poëte latin, mais je sais qu'il gagne beaucoup par celle qu'on établit entre lui et l'auteur d'une traduction en prose qu'on m'a confiée dernièrement.

Peut-être vous ai-je parlé déjà de cette dernière, car je l'ai lue bien avant l'Énéide; si je suis coupable de répétitions, c'est un malheur pour vous, que vous me pardonnerez. Mettons maintenant sur la scène mon petit individu; sans doute il ne peut être permis de se prendre soi-même pour sujet que dans deux cas différents : lorsqu'on peut se peindre avec autant d'agrément que d'utilité, comme le fit ce bon Montaigne, ou bien quand l'amitié exige cette représentation; autorisée du dernier titre, je me passe du premier et je vous dirai, mes amies, qu'avec cette âme simple, ce cœur si tendre, cet esprit peu étendu mais actif, ces goûts vifs et paresseux à la fois, que vous me connoissez, je ballotte assez joliment mon existence entre le désir de faire le bien, le plaisir de l'avoir satisfait, le regret de ne pouvoir davantage, et l'espérance de faire mieux une autre fois. Assez éclairée pour avancer dans la carrière, je n'attends un plus grand jour que pour ma satisfaction, et je cherche la vérité sans impatience et sans détour; quoi que dise et se persuade certain personnage, que ses opinions empêchent de me connoître, je sens bien que ma conduite ne dépend pas de ma foi religieuse; soit heureux instinct, soit justesse de raisonnement, ancienne habitude, grâce d'en haut ou tout ce qu'il vous plaira, je sais, je connois, je goûte, j'éprouve qu'il est une vertu naturelle, aimable par elle-même, et suffisante pour le bonheur dont notre humaine nature est susceptible. Mais j'ai essuyé de petites tracasseries, que je ne puis te dire parce qu'il faudroit entrer dans un détail minutieux de faits et de personnes qui servent à m'assurer de nouveau que pour vivre dans une paix entière avec les hommes, il faut absolument paroître penser comme eux sur les objets auxquels ils tiennent le plus. Rien n'est

plus éloigné de mon goût et de mes principes que de choquer les idées d'autrui; mais, par une suite de cette franchise qui me fait négliger de cacher parfaitement les miennes, on me pénètre trop facilement pour ma tranquillité. Je suis épiée, sermonnée adroitement par des gens à qui je n'ai, ce me semble, jamais rien dit. Si c'est un malheur que de ne pas voir comme tout le monde, ce ne devroit pas être un titre pour être tourmentée, mais enfin les choses sont ainsi : arrangeons-nous en conséquence. Ceci me rappelle un mot déjà cité de M. de Fontenelle : « Les hommes sont sots ou méchants, il me faut vivre avec eux : je me le suis dit de bonne heure ». Eh bien, mes semblables, mes frères, il faut penser comme vous? J'y consens, pour tout ce qui ne vous sera pas nuisible, ni à moi non plus. Je dirai comme vous, je ferai ce que vous faites, je voudrai croire ce que vous croyez. On me fait lire Abbadie [1], je souhaite qu'il me fasse grand bien, et je m'y prêterai de bonne foi; puisque la dépendance me fait porter son joug, il faut le supporter volontairement, afin de le rendre plus léger. Je n'ai jamais été plus loin que le doute, et par intervalles c'est à lui que je reviens toujours; sincère dans mon scepticisme, mais tolérante pour mes semblables et voulant vivre avec eux sans les effaroucher, je me dirai chrétienne et je tâcherai de l'être.

A propos de religion, et de tout ce qui y ressemble, j'ai fait avec madame Trude la partie d'aller entendre le Père Élisée. La réputation de ce prédicateur étoit brillante il y a quelques années; tout Paris couroit à ses sermons; le bruit fut tel que les savants eux-mêmes voulurent apprécier son talent. Eh bien, cette effervescence a disparu, comme disparoissent toutes nos fureurs de modes : le Père Élisée est aujourd'hui aussi peu suivi que le petit vicaire de ma paroisse. C'est précisément à une époque où on le délaisse qu'il m'a pris envie de le juger. Je me suis rendue à Saint-Eustache; j'ai entendu mon carme, de figure assez commune, d'âge moyen, ayant un air très-froid et très-réfléchi, débiter avec la plus grande simplicité, d'une voix toujours égale sans monotonie, un discours qui m'a paru

(1) *Traité de la vérité de la religion chrétienne.*

excellent. J'ai oublié que j'étois au sermon, je n'ai plus vu le Père Élisée : je me suis occupée des idées et des images qu'il présentoit à mon esprit.

Ses propositions sont claires et liées avec art; sa diction est pure, coulante et noble; point d'enflure ni d'enthousiasme : c'est le ton du bon sens et de la raison. Il traitoit, non un point de dogme, mais un point de morale, ce qui s'accordoit beaucoup mieux avec mon goût; il m'a vraiment satisfaite, et j'ai trouvé qu'il méritoit plus de réputation que la vogue inconstante ne lui en avoit laissé.

J'ai reçu des nouvelles de M. de Sévelinges d'Espagny, l'intime ami de M. de Sainte-Lette[1]; il doit me renvoyer mes paperasses dans un mois. Je lui ai écrit d'une manière qui te divertiroit, si tu pouvois être au courant de mille petites circonstances. C'est un homme de considération et un académicien[2], qui pis est; mais que m'importe à moi? je m'adresse à l'homme tout seul, et c'est l'homme que j'estime : de philosophe à philosophe, les titres ne font rien.

M. de Sainte-Lette est embarqué du 6 décembre; il doit se reposer actuellement à l'île de France, dans ce climat fortuné où l'air seul donne ou rend la santé, en attendant qu'il remette à la voile pour Pondichéry, à moins toutefois que les vents, la mer et sa mauvaise fortune ne lui aient joué quelque méchant tour.

En parlant de fortune, et en songeant à ses caprices, te souvient-il, amie Henriette, d'avoir été l'année dernière chez un petit tabletier de mon quartier où je te conduisis pour acheter une boîte dont tu ne fis pas l'emplette? Une jeune fille te

[1] Mademoiselle Phlipon nomme ici, en s'adressant à Henriette, cet ami de M. de Sainte-Lette, dont elle a beaucoup parlé dans les lettres qui précèdent adressées à Sophie, en le désignant par les initiales S. ou S. V. L. M. de Sévelinges, d'une famille noble et ancienne, occupait à Soissons une place de finance, qu'il avait été obligé de solliciter pour réparer des revers de fortune.

« Il m'écrivoit de temps en temps (dit madame Roland dans ses *Mémoires*), ses lettres, aussi bien peintes qu'agréablement dictées, me faisoient grand plaisir; elles portoient un caractère de philosophie douce et de sensibilité mélancolique pour lesquelles j'ai eu beaucoup de penchant. »

[2] On trouvera une note sur Sévelinges et sur sa correspondance avec mademoiselle Phlipon à la fin de ce volume.

montroit les marchandises; une autre petite blondine, assez drôlette, d'un air réservé, étoit à côté de sa mère au comptoir : cette petite personne, honnêtement élevée, mais sans distinction, vient d'épouser un homme de condition, qui va lui donner équipage. Tu crois peut-être qu'il s'agit de quelque vieux fantasque : point du tout, c'est un jeune homme charmant, doux, aimable, sensible, une véritable perle.

Je reviens à toi, ma Sophie, pour te dire que j'ai demandé à la bonne femme le prix de la peinture d'une robe, avec jupon et accessoires : il est de cinq louis. Ce sera peut-être une dépense trop forte pour tes arrangements. Comme elle ne travaille pas à la planche, mais au pinceau, je ne trouve rien d'étonnant dans ses conditions, à cause de la longueur de l'ouvrage... Enfin tu verras à prendre une résolution. — Cette femme est toujours dans une misère que rien ne peut rendre; j'ai trouvé chez elle un homme en place, qui veut lui donner cent louis pour avoir sa petite fille; abomination d'une part, courage, sagesse et souffrance de l'autre : il y a de quoi frissonner. Je vous embrasse mille fois.

Adieu.

LETTRE TREIZIÈME. (*Inédite.*)

Jeudi 20 mars 1777.

Ma Sophie, tu ne doutes pas un moment du vif intérêt que tu m'inspires dans tous les temps; quelque différence d'opinion ne sauroit éloigner des amies rapprochées par leurs inclinations et leur essence, tu fais partie de mon être. J'aime les détails que tu me donnes de ta manière d'exister; je suis avide de tout ce qui vient de toi; je saisis ce que tu me découvres, je respecte ce que tu me tais. Dans d'autres circonstances, je me plaindrois peut-être à moi-même qu'il y eût quelque chose à me taire; mais si la communication parfaite est une vertu pour moi, le silence modeste du chrétien en est une autre que je révère. Ne crois pas qu'en regardant la religion comme incertaine, je sourie de la résolution de ceux qui la jugent autre-

ment, et la suivent dans toute sa pureté ; elle est respectable et sainte dans sa morale : il faut avoir l'âme noble et forte pour la pratiquer fidèlement. C'est parce que ses préceptes de conduite sont conformes à la raison que je l'estime infiniment, et c'est par l'analogie de mes dispositions avec ce qu'elle prescrit, que je suis si tranquille, j'ai presque dit si indifférente, sur les dogmes et les faits qui semblent n'exister que pour l'esprit et la croyance, et qui ne font rien aux mœurs. Dans mon scepticisme, je me persuade très-bien qu'on puisse ne pas douter. L'idée que tu me donnes de ta foi est précisément celle que j'ai toujours eue, et de la tienne et de celle de tous les croyants. Je parierois bien qu'il n'y a pas un seul homme persuadé de sa religion de la manière qu'on l'est de la vérité d'une proportion géométriquement démontrée ; mais il l'est par une adhésion intérieure, par un sentiment intime, qui n'est pas moins puissant que l'évidence géométrique, sans être de la même nature. Voilà pourquoi le raisonnement entre pour peu dans la soumission, ou que souvent il la combat ; ce sentiment est donc ce qu'on appelle le fruit de la grâce, et ce que d'autres regardent comme le résultat des circonstances et de cette combinaison variée des impressions diverses de l'éducation, du tempérament, etc. Dans l'un et l'autre cas, il ne dépend pas de nous. Ceux qui l'ont et ceux qui sans l'avoir ne le jugent pas nécessaire à leur vertu, à leur bonheur, me paroissent au même point, chacun dans leur situation. Je pressens tout ce qu'il pourra produire chez toi, je le devine, je l'attends toujours, tu seras conséquente avec toi-même, et toujours au-dessus de la classe ordinaire ; et moi, toujours simple, droite et franche, incertaine ou convaincue, fidèle à la vertu, à toi, je mourrai ton amie et digne de l'être. Je t'embrasse avec attendrissement, ainsi que toi, ma chère Henriette ; je te parle peu, je sors aujourd'hui, je suis pressée, mais je reviendrai bientôt.

Adieu, mes chères amies, je suis toute à vous.

* LETTRE QUATORZIÈME.

29 mars 1777, samedi saint.

Je reçois avec attendrissement l'effusion de ton âme, l'expression de tes pensées; je me plais à t'écouter. Je sens le prix des instants que tu me donnes en connoissant la valeur que tu sais mettre à leur emploi. Je te sais gré de tes sacrifices, autant par l'importance de ce dont tu te prives, que par la satisfaction qui m'en revient. Il y a maintenant plus de générosité que de besoin dans l'attachement que tu me conserves : ton cœur est rempli sans moi. J'ai la joie de penser que tes sentiments, loin d'être nécessités par son vide, sont mérités par les miens et donnés volontairement. Je n'ai pas entièrement saisi ta pensée, lorsque tu me préviens que je ne trouverai dans aucune amie les qualités que je désire. Crois-tu donc que je cherche actuellement des amies, et que j'aie fondé mon bonheur sur l'espérance d'en rencontrer de nouvelles? Tu l'entends peut-être d'un époux. Mais depuis longtemps j'ai aperçu que j'aurois tort d'en attendre un tel qu'il le faudroit pour me faire résoudre à l'accepter? Je crois à son existence, puisque je ne l'imagine pas parfait, mais je juge sa rencontre impossible, par mille raisons qui ne se peuvent voir distinctement qu'à ma place. Ainsi, ce n'est pas sur l'union à venir de quelqu'un de mes semblables que j'appuie ma félicite; je l'ai placée dans l'exercice des vertus et des sentiments que ma raison m'a montrés justes et indispensables; j'en jouis dès à présent, et l'expérience m'assure de sa réalité. Si, pour me servir de ta comparaison, je ne suis pas échauffée, éclairée des rayons de ton soleil, je marche paisiblement dans cette nuit calme et sereine, où le silence de la nature est une image de la paix de mon cœur.

La lumière douce et foible qui suffit à guider mes pas m'empêche de prononcer sur les objets trop éloignés. Certaine de mon chemin, j'avance sans juger ce qui m'environne, ou je réforme à mesure les jugements précipités que m'avoit arrachés l'apparence. Je ne peux pas répondre précisément à chacune

de tes pensées, je ne vois pas encore comme toi; tes propositions m'engageroient dans des raisonnements que tu ne voudrois pas non plus réfuter. J'aime à étudier les motifs de ta croyance, et je ne cesse de renouveler des difficultés rebattues que j'ai faites plusieurs fois et qui l'avoient été avant moi. Forcée de plier mon extérieur aux habitudes générales, je tâche de me persuader; je vais bonnement, et je tais mes doutes; j'en viendrai peut-être à la profession de foi du Vicaire savoyard. Et peut-être un jour retournerai-je à ton point; cela dépendra des circonstances : elles nous font peut-être ce que nous sommes. J'ai été en ces derniers jours en cérémonie d'église : je réfléchissois sur le pouvoir des choses qui font impression par les sens, et j'éprouvois combien elles tiraillent l'imagination et l'esprit, surtout quand l'éducation et l'habitude ajoutent à leur influence. Si l'on m'obligeoit de vivre dans un couvent, je deviendrois dévote comme sainte Thérèse. J'entrai hier dans un de ces tombeaux que l'on dresse dans les temples le jeudi saint : on y étoit conduit par un passsage étroit et sombre, assez long et retiré du bruit; tout à coup, on trouvoit une sorte de chapelle éclairée seulement par des flambeaux, et décorée de la manière la plus riche et la plus imposante; des femmes prosternées et des hommes recueillis adoroient leur Dieu en silence. J'avois entendu le matin un assez beau sermon, dont quelques traits m'avoient frappée. Le souvenir que j'en conservois, le spectacle qui se présentoit à mes yeux, les idées et les sensations que rappeloient les discours et les images dont mon enfance fut nourrie, m'inspirèrent machinalement cette émotion douce que me donnoit autrefois la persuasion. Il n'en avoit pas été de même le dimanche précédent, que je fus entendre, aux Quinze-Vingts, un certain abbé Beauregard, après lequel tout le monde court aujourd'hui; c'étoit une presse horrible : duchesses, prêtres, femmes de lettres, gens de toute espèce, on s'étouffoit, et le tout pour un déclamateur le plus déplaisant que je connoisse. Tout le discours étoit très-mince, le ton très-faux, l'air d'un charlatan, l'ensemble détestable : tel est l'homme du jour. Lorsqu'il faisoit quelque criaillerie bien forcée, sans rien dire qui vaille, je voyois des femmes bâiller d'admiration, et

certain personnage à côté de moi s'écrioit à mi-voix : *Ah! comme il sue!* Je partis d'un éclat de rire, et revins on ne peut pas moins édifiée. Je suis plus contente d'Abbadie que de l'abbé Gauchat. Sa première partie sur l'existence de Dieu et la religion naturelle en général me paroît assez bien traitée, mais les détails qui suivent sur la divinité de la religion judaïque, ses prophéties, m'ont paru fatigantes et insipides. Je serois souvent de son avis, si je pouvois m'empêcher de raisonner; mais je réponds tout bas malgré moi, et il m'arrive parfois la même chose qu'à je ne sais quel prince qui, conduit au palais par un de nos rois pour entendre plaider, trouvoit toujours que le dernier avocat avoit raison. Il devoit douter : c'est où j'en reviens éternellement.

On parle de m'envoyer à la campagne au mois de mai, ce n'est pas trop mon avis : rien n'est moins raisonnable que de quitter la maison dans les circonstances présentes; mais, par un travers ordinaire aux personnes qui ne voient pas de loin, ce sont ceux qui devroient m'engager à rester qui demandent que j'aille avec eux. Je suis singulièrement isolée au milieu de ma famille; il n'y a pas une seule personne de tête dans le nombre de celles qui pourroient agir : les autres voient inutilement ce qu'il seroit bon de faire. La maison que nous habitons vient de changer de maître; comme elle n'est pas en bon état, peut-être va-t-on l'abattre, et dans ce cas, nous ferons un déplacement aussi ruineux pour l'état que désagréable en lui-même. On vouloit encore me faire partir aujourd'hui pour Vincennes, j'élude et me défends; peut-être irai-je demain. Je ne m'inquiète pas de ce qui arrivera : je suis préparée; j'ai fait tout ce que la prudence m'ordonnoit, il ne me reste rien que le silence et la paix à garder également. Les affaires ont mieux été cette année, j'entends quant à l'ouvrage; le reste, c'est la même marche. Je veille à l'intérieur, c'est ma seule inspection; je trouve toujours quelque loisir que l'étude remplit; je me retire avec délices dans ce petit cabinet où Montaigne, Massillon, Bossuet, Rousseau, Fléchier, Helvétius, Voltaire, me tiennent compagnie tour à tour. — Je ne ferai pas usage tout à l'heure de ce que tu m'as donné pour la bonne femme : je vois un cer-

tain louche qu'il faut éclaircir : elle me fait trop d'éloges, sa fille trop de caresses, les uns et les autres me rendent soupçonneuse : un ton simple me séduiroit mieux. Je crains, je questionne, j'ai peur que l'argent de cet homme dont je t'ai dit quelque chose ne fasse plus d'impression que mes foibles ressources. Il se pourroit que l'on me jouât, cela seroit triste; mais il faut s'attendre à tout; d'ailleurs, je n'y perdrois qu'un peu d'argent : le gain seroit encore de mon côté, et ces pauvres malheureux seroient seuls les dupes. Au reste, il peut y avoir de ma part excès de méfiance, je ne sais rien positivement. Quant au sac à ouvrage, il fait précisément l'échantillon que je voulois t'envoyer : je ne demandois une occasion que pour lui; nous nous sommes rencontrées d'idées, mais tu voudras bien me laisser le pas, puisque je suis partie la première. Je suis un peu en l'air, je t'écris en courant, on me bat encore les oreilles de propos de mariage, je ne sais quand je serai tranquille sur cet objet, je veux dire par rapport aux autres, car ma façon de penser est trop assurée pour qu'on puisse me déterminer en faveur de gens qui la contrarieroient. Je ne me souviens plus si je t'ai dit que je m'éloignois insensiblement de chez mademoiselle D. P., parce que j'avois entrevu quelque acheminement à des propositions de cette espèce. J'ai mis plus d'intervalle entre mes visites; j'ai dû choisir pour les faire les jours où je n'y trouvois pas sa société; j'ai tourné adroitement nos conversations particulières sur des objets qui m'ont donné l'occasion de lui faire sentir que je ne pouvois absolument accepter aucun parti dans la situation où je me trouvois; j'ai soutenu ma thèse de mon mieux; je l'ai si bien persuadée, qu'elle deviendra la première à me garantir des atteintes qu'on pourroit me porter pour cette fin. J'ai à peine élevé mon rempart de ce côté, que mon père vient attaquer par un autre ma petite citadelle : ainsi va le monde. Le plus heureux n'est pas celui à qui tout rit, mais celui qui s'accommode le mieux à tout. Voici le temps où je vais jouir de mon existence avec un nouveau plaisir; où la vue bien appréciée, bien sentie, d'un beau ciel et d'une riante campagne, me fait oublier en un moment des folies et des sottises qui passent souvent devant mes yeux.

J'ai entre les mains l'ouvrage d'une certaine femme que j'ai vue en société il y a deux ans; j'y trouvois ce matin: « Que pour une » âme délicate, une découverte désavantageuse à l'objet aimé » guérissoit promptement une grande passion que les obstacles » n'auroient pu vaincre. » Cette pensée n'est pas fine, mais elle est très-vraie : j'ai songé à D. L. B; j'ai reconnu ce qui m'étoit arrivé! combien il est changé à mes yeux! On a besoin de ces expériences pour connoître jusqu'à quel point la prévention peut aveugler. Cependant je le crois estimable, mais je le croyois au-dessus de tout : la différence est grande. Tu trouveras bien de la confusion dans ce mélange d'idées que je trace successivement : quelques-unes me sont rappelées par des occasions particulières. J'ai rencontré hier M. Gonet, qui ne me vit pas. Je venois furtivement d'une maison où j'avois été au mois de janvier, en si bel équipage; il descendoit de voiture assez près de moi, je fus occupée à l'instant de mille réflexions différentes : sa présence venoit s'offrir à la traverse de tous ceux qui passoient en revue dans mon cerveau. Je n'avois trouvé personne dans ce logis; ma démarche est tombée à faux : elle n'avoit qu'un but de curiosité sur l'état de la personne. Mais de quoi vais-je t'étourdir? Je mets par trop de négligence dans nos communications, et je perds mon temps à dire des riens.

---

* LETTRE QUINZIÈME.

3 avril 1777.

J'ai fait samedi une promenade semblable à celle du Luxembourg, dont je te parlois il y a quelque temps. J'allai voir Sainte-Agathe, qui se mouroit de peur que je ne passasse le carême sans la visiter; je la quittai de bonne heure; il faisoit beau, le temps étoit doux, l'air agréable, j'en recevois les impressions avec plaisir; ma disposition me portoit à la rêverie; je gagnai le Jardin du Roi, accompagnée de notre bonne. Je trouvai le labyrinthe accommodé, embelli et rendu public; il n'étoit pas cependant très-fréquenté, et c'étoit ce que je voulois. Je m'y promenai longtemps, gardant tout à

mon aise le silence qui me convenoit; toi seule peux t'imaginer combien mes pensées prenoient l'essor dans ce lieu solitaire où l'on s'égare avec joie sous ces arbres dont la verdure est éternelle et sombre; ou bien à ce point élevé d'où l'œil domine sur la ville, embrasse l'espace des lieux et découvre les campagnes arrosées par la Seine. Le même espoir que j'avois au Luxembourg animoit encore mon cœur, il prêtoit des charmes à tous les objets dont j'étois environnée : ce gazon naissant sera peut-être bientôt foulé aux pieds de Sophie; ici ce sont de superbes tiges dont l'ombrage nous servoit d'abri, il y a bientôt trois ans; là est un bois agréable où nous pourrons nous reposer ce mois de mai. Que de riants tableaux et de tendres soupirs suivent ces considérations! Les idées sérieuses se méloient à tout cela, et ma philosophie n'étoit point inactive. J'admirois avec reconnoissance les satisfactions qui sont attachées aux plus simples jouissances; la nature me paroît d'une libéralité qui va jusqu'à la profusion; les biens germent de toutes parts; nous en trouvons de tous côtés, lorsque nous conservons un esprit assez libre de préjugés pour les apercevoir et les sentir. Il est sans doute une disposition particulière à chacun, qui le rend plus ou moins susceptible de certaines impressions; ceux-là doivent se trouver favorisés, dont la sensibilité étend pour ainsi dire la sphère de leur existence, et leur rend personnelles mille choses qui restent indifférentes ou insipides pour bien d'autres. L'être devient pour eux un présent plus considérable ou du moins plus cher, et l'ingratitude envers leur bienfaiteur seroit un crime doublement affreux. Je crois cependant que nous serions en général capables d'une même portion de bonheur, si l'éducation, les préjugés et les vices ne nous avoient diversement modifiés. Des êtres d'une nature semblable, avec des sens égaux, sont faits pour un bien pareil. Les mêmes avantages sont communs à tous. C'est l'ouvrage de l'homme qui ruine la destination première; il est certain que presque tous les maux sont les fruits de notre imagination et de nos erreurs; ce sont celles-ci qui renouvellent tous les jours les Tantale, en nous empêchant de jouir des biens qui nous environnent. Le plaisir fait partie de l'essence des êtres sensibles;

il en est le soutien et l'appui; privés de lui, ils languiroient bientôt et périroient ensuite. Aussi tout est plaisir dans le physique, tout est plaisir pour les animaux; ils ne sont pas préoccupés d'objets étrangers, qui sont autant d'obstacles à leur bonheur; chaque usage de leurs facultés est un bien réel, qu'ils n'ont point appris à oublier; sentir et être heureux est pour eux une même chose :

Sujets doux et soumis, d'un instinct dont les lois
Dirigent leurs démarches, déterminent leurs choix,
Dans le sentier fleuri d'une vie innocente,
Ils sont pour les mortels une instruction vivante;
Heureux si, devenus dociles à la leçon,
Comme ils suivent l'instinct, nous suivions la raison!

Nous avons plus de moyens d'être heureux, puisque nous pouvons réfléchir et mériter notre bonheur; mais il est étrange combien nous abusons de cette précieuse faculté; que d'hommes auxquels un chien sage (je veux dire que nous n'avons pas gâté) auroit droit de faire des remontrances s'il le pouvoit! Glissons là-dessus, je n'aime point à médire de la nature humaine; j'y tiens d'assez près pour la ménager; d'ailleurs je pourrois bien n'être pas exempte de tous les travers qu'on lui reproche.

*

5 avril.

J'étois ici, l'autre jour, fort en train de causer et de moraliser, lorsqu'un petit homme à talents est venu m'interrompre; son arrivée t'a épargné des réflexions que tu as peut-être faites cent fois, et que je ne traçois que par cette liberté qu'on se donne entre amies de tout se dire sans contrainte; il fallut quitter mes idées, ma plume et Sophie, pour prendre ma guitare et recevoir une leçon : je ne puis appeler autrement les exercices que je fais devant un grand maître, dont les observations m'éclairent et m'instruisent. Je chantai donc en tremblant de tout mon cœur, car il faut que tu saches que j'ai toujours la sottise d'être timide à l'excès; c'est la plus grande duperie que je connoisse; elle fait beaucoup perdre sans rien gagner, si ce n'est qu'elle préserve dans le monde de l'envie des femmes,

qui sont rarement jalouses d'une personne timide; à cet avantage près, il n'est point de talent, d'esprit qu'une excessive timidité ne voile et ne cache en grande partie. Les meilleures raisons qui peuvent être contre elle me sont présentes et connues, mais les raisons et ma volonté ne peuvent m'en guérir; et rougir souvent sans être coupable, baisser les yeux en ne craignant rien, seront, je crois, toujours mes attributs. Mais pour en revenir à l'autre jour, ce petit homme, grand musicien, m'a donné un air de sa façon, qui est d'un difficile exorbitant; je l'étudie avec un courage romain; c'est pour moi une affaire d'État que de l'apprendre; tu rirois bien de voir le sérieux et la patience que j'y mets. Je ne suis plus étonnée de connoître quelle estime on accorde ordinairement à des talents très-frivoles en eux-mêmes, quand je réfléchis sur les difficultés qui sont attachées à la plupart, lorsqu'on veut acquérir un certain degré de perfection. Pour exécuter, sur un chiffon d'instrument comme la guitare, de très-jolies choses que des oreilles ordinaires n'entendent pourtant pas ou du moins qu'elles ne sentent guère, il faut autant de travail, d'étude, de sueur et de persévérance qu'en emploie dans un autre genre un mathématicien habile pour résoudre quelques problèmes algébriques. Aussi, une supériorité marquée dans tel art que ce soit suppose une capacité particulière dans celui qui le possède à ce point d'excellence; tout ce qui est science, connoissance, talent, se tient par le principe. Il faut beaucoup réfléchir, sentir et comparer pour produire quelque chose de bon dans les genres les moins distingués, et si l'esprit se mesuroit par le nombre des idées, et qu'on en pût faire l'analyse, on seroit peut-être fort étonné d'en trouver autant à Gluck qu'à Lycurgue. Quelle distance cependant entre un musicien et un législateur! La différence que j'aperçois entre eux est dans les objets dont ils s'occupent et dans les résultats qu'ils nous donnent. Je vois l'homme de génie qui, placé dans d'autres circonstances, eût été grand d'une autre manière. Mon idée paroît bizarre au premier aspect, je la crois pourtant passablement fondée, et, pour lui donner quelque jour, je te demande ce que tu penses. Qu'eût été Corneille, s'il eût vécu au temps des Romains qu'il

nous peint si bien? Crois-tu que cette âme énergique, et cette imagination sublime remuée par l'amour de la patrie et celui d'une gloire militaire, n'eussent pas fait un héros admirable de l'homme qui, né sujet obscur en France, ne put être qu'un grand poëte? Telles indépendantes qu'on veuille nous rendre les conjonctures, il sera toujours vrai qu'elles peuvent beaucoup sur nous, et qu'elles déterminent communément le développement de nos facultés. Si Rome païenne nous montra tant de vertus, elle le dut à son gouvernement, dont la vertu étoit le principe; combien d'individus nés esclaves en Turquie, lesquels eussent été des hommes fameux s'ils eussent vu le jour dans une république! Il n'est pas permis partout ni dans tous les temps d'être également grand; il faut se renfermer dans le cercle que prescrivent les circonstances; c'est par elles que la séve du sentiment et du génie, gênée dans ses productions, ne pousse que d'inutiles rameaux, ou s'écoule dans le secret sans fruit pour la société, telle que la séve d'une plante coupée par le fer tranchant, laquelle trouvant ses canaux ouverts, s'échappe et retombe en pleurs. Il me semble qu'on a senti l'égalité qu'il y avoit entre les hommes de génie, soit qu'ils fussent conquérants, philosophes, poëtes ou artistes; la postérité en conserve également le souvenir, et les cite avec le même soin. C'est le motif d'encouragement qui soutient les uns et les autres; il anima le pinceau des Rubens et des Raphaël, comme il enflamma le génie des Corneille et des Racine, et forma la valeur des Turenne et des Condé. J'admire dans quelle digression je me suis engagée, et le bel à-propos qui l'a conduite; ne diroit-on pas qu'exaltant si fort les talents et les beaux-arts, au sujet de la musique, j'aille mettre celle-ci à la tête et former là-dessus mes prétentions? Ce seroit un choix assez bien raisonné, que celui qui auroit pour objet l'art le plus frivole, le plus sujet aux vicissitudes des caprices et du goût, le moins utile et le moins constant. Ne va pas t'imaginer, sur ce que j'en ai dit, que ce soit là mon idole (ce me seroit d'autant moins pardonnable que mes dispositions naturelles ne m'y donnent aucune supériorité), c'est seulement mon amusement. Je m'y prête avec cette activité que je mets à tout, et je m'en fais une occu-

pation dans le besoin. D'ailleurs chaque chose a son tour avec moi; j'écoute mon penchant et ma situation actuelle, et, suivant ce qui leur convient mieux, j'agis et je m'occupe. Il est des temps où je ne suis propre qu'aux plaisirs de l'esprit, alors je lis beaucoup, j'entasse les idées, je les digère et les écris; je dévore tout dans ces moments : histoire, mathématiques, poésie, législation, agriculture, tout m'est bon. Après cette ferveur, il me vient quelque temps de repos, et je me jette pour lors dans les beaux-arts; je suis à présent dans la musique jusqu'au cou; je travaille avec autant de cœur que si ma vie en dépendoit; ma guitare et mon violon n'ont pas bon temps, et le luthier s'en trouve bien; je compte cet été retâter un peu du dessin, et même de la gravure. Me voilà et mes projets; joins à cela du sérieux, de l'enjouement, de la raison, du caprice, du sage, de tout un peu, tu auras ton amie avec ses accessoires. Je me sens de la saison, je végète avec vigueur, et je vis pleinement; mais dans cette disposition active, un jour de printemps éclaire mon âme; la douceur, le calme et la paix l'accompagnent. Toi seule me manques.

Du 6 avril.

C'est à toi que je donne mes instants de loisir; si j'avois souvent ici des paquets à t'envoyer, je t'écrirois tous les jours, et à leur réception tu trouverois un volume à lire. Je veux pourtant mettre des bornes à mes causeries : je fermerai aujourd'hui ma lettre sans rémission; je l'aurois même fermée dès hier, si je n'avois été forcée de quitter, pour aller à la prière que nous avons tous les soirs. J'entendis un pauvre capucin, qui nous prêcha un sermon d'un ton de litanie; les auditeurs n'avoient plus qu'à dire d'un tel prédicateur : *Libera nos, Domine.* Quoi qu'il en soit, je ne dormis point, ce qui pourtant m'arrive aisément quand j'entends balbutier ou crier trop fort; je l'écoutai paisiblement, et j'eus assez de raison pour chercher ce qu'il y avoit de bon parmi ses phrases éternelles; je n'étois point d'humeur critiquante, et lorsqu'il nous dit qu'au dernier jour la terre chancelleroit comme un homme ivre, je conservai ma gravité, malgré le gigantesque plaisant de l'image qui se forma

dans mon esprit à cette expression. En vérité, c'est un talent bien rare que celui de l'orateur (surtout de l'orateur en chaire). J'ai ouï bien des prédicateurs (et ce n'étoient pas toujours des capucins), à peine en est-il un qui satisfasse et remplisse l'idée que je me fais d'un prédicateur. On trouve de l'étude, de la recherche, du spirituel et du frappant, mais on ne trouve guère cette éloquence vraie, simple et touchante, qui persuade par le bon sens naturel de ce qu'elle établit, et qui plaît par la dignité et la candeur de l'expression. On voudroit n'écouter que l'envoyé de Dieu, et l'on aperçoit toujours le docteur en Sorbonne qui se jette dans la scolastique, ou le grammairien qui court après les antithèses, ou l'homme à prétention qui s'écoute parler, étudie son geste et imite l'acteur. Il en est beaucoup qui donnent dans le mystique pour s'accrocher au sublime, ou qui tempêtent pour se rendre pathétiques : ce sont de pauvres moyens; car on ne trouve pas beau ce qui est inintelligible, et quant à moi je ne suis jamais plus tranquille que quand je vois un homme déclamer de tout son pouvoir et suer à grosses gouttes pour me faire peur. Le temps et les observations ne font que me rendre malgré moi plus difficile; autrefois j'étois contente d'un prédicateur pourvu qu'il parlât bien; je voulus ensuite qu'il me touchât, et je veux à présent qu'il raisonne juste. A un différent degré de goût pour ce sujet, je pourrois comparer les changements qui sont arrivés dans mes idées, sur les qualités que je voudrois trouver dans un mari. Depuis quatorze ans jusqu'à seize, je voulois un homme poli; depuis seize jusqu'à dix-huit, je voulois un homme d'esprit, et depuis dix-huit, je veux un vrai philosophe; de manière que si cela continue, à trente ans il me faudra un ange humanisé, et je n'aurai jamais rien. J'espère pourtant ne pas monter plus haut mes prétentions, elles sont assez élevées pour n'être encore que difficilement remplies; au reste, il ne faut répondre de rien; qui sait si l'enflure de la délicatesse ne me conduira pas jusqu'au dégoût total de l'espèce humaine? Tu pourrois être un jour fort étonnée de m'entendre avouer ma belle passion pour quelque substance aérienne ou quelque ondin, et de me voir chercher avec les cabalistes la poudre projectile qui facilite aux hommes sages le commerce avec

quelque créature supérieure. Ma foi, la folie seroit bien plaisante, et nous rirons bien nous deux si jamais elle me prend. En attendant, je demeure toujours petite créature mortelle, aimant fort ses semblables, et chérissant Sophie plus que moi-même. Adieu, ma charmante amie; mande-moi si j'ai bien réussi dans ma commission, et si ta sœur est contente du taffetas. Présente mes respects à tes chers parents, et reçois les civilités des miens. J'ai une cousine que tu as vue ici, qui me parle souvent de toi; elle m'a chargée de bien des choses, dont je ne me suis pas acquittée; je me dépêche de libérer cette dette; nous approchons de Pâques, il faut purger le vieux levain. Lis-moi, si tu n'as rien de mieux à faire; sinon, mets cette lettre en réserve, et attends l'ennui pour la trouver bonne. En conscience, je te dois cet aveu, et je crois que bien des auteurs en devroient mettre un semblable à la tête de leurs livres, s'ils étoient de bonne foi ou qu'ils ne mourussent pas de faim.

Adieu, je t'embrasse; c'est une autre chose que tu devrois à ton tour me faire réaliser.

---

* LETTRE SEIZIÈME.

Samedi au soir, 12 avril 1777.

Il est minuit; tout dort ici, jusqu'à ma fidèle Mignonne; mon père rêve peut-être à ses amours; pour moi, retirée paisiblement dans ce cabinet chéri qu'on doit détruire l'année prochaine avec toute la maison [1], je viens auprès de l'amitié adoucir les douleurs que mon être éprouve depuis plusieurs jours. J'ai mal partout, et à la tête principalement; suivant mon usage, je suis dans un malaise universel, suite nécessaire et fréquente d'un tempérament singulier auquel mes goûts et mon genre de vie sont absolument contraires. Il me faut beaucoup d'exercice et de dissipation, et personne n'est plus sédentaire et plus appliquée que je ne le suis : le premier forcément, et le second par

[1] Le cabinet a été détruit, mais non la maison, dont la disposition intérieure a été modifiée par la suppression d'une petite cour. Nous en publions un dessin en tête de ce volume.

choix. Il a fait aujourd'hui une petite pluie douce et agréable, une vraie rosée de printemps, délicieuse sans aucun doute pour ceux qui l'ont pu recevoir à la campagne. C'est là vraiment que je respirerois à l'aise. Je suis comme ces arbres qui ne se portent bien qu'en plein champ; il me semble que je suis encaissée à la ville.

Tu dis que ma dernière lettre avoit une teinte de mélancolie, cela peut être, et celle-ci en aura une plus forte; j'ai sans cesse devant les yeux des tableaux très-propres à inspirer la plus grande pitié; ce sentiment est quelquefois doux, mais l'application que je suis obligée d'en faire me le rend très-pénible; il n'altère pas le repos intime de mon âme, mais il fait disparoître la gaieté.

Tu es en peine de la manière dont j'ai satisfait ou dont j'ai paru satisfaire aux devoirs du temps : j'ai trouvé le moyen de sortir seule un matin; je me suis confinée dans une église, où l'on a cru que je faisois mes Pâques, et je l'ai laissé croire. Mon confesseur n'aura pas été surpris de ne pas m'avoir vue, puisqu'il connoît ma façon de penser.... Il m'a donné la suite d'Abbadie, qui est assez étendue. Je n'ai ni Pascal ni Bourdaloue, que tu me recommandes : en fait de livres, soit saints, soit profanes, je me procure ce que je peux, et rarement ce que je veux avoir.

Tu remarques avec justesse que les objets sensibles me maîtrisent, et me font des impressions plus vives que celles que tu en reçois : je suis tout à fait femme sur l'article. Les différents aspects d'une campagne me transportent, les chefs-d'œuvre de l'art me ravissent, la vue d'un être souffrant me déchire; les sons de la musique me pénètrent. Que j'entre dans une église où le service divin se fait avec décence et dignité, le spectacle d'une foule attentive, le chant harmonieux et simple des hymnes, l'odeur suave de l'encens, captivent alors mes sens et mon cœur; mon imagination s'échauffe, et je deviens dévote, comme les poëtes sont enthousiastes. Je suis incrédule au cabinet, pieuse au temple, et l'une et l'autre tour à tour, suivant les idées qui m'occupent et les images qui me frappent.

Je crois avoir vu jadis dans Bourdaloue ce raisonnement sur

lequel tu insistes, que dans le doute il faut choisir le parti le plus sûr; Pascal en fait également usage; c'est, ce me semble, un des motifs qui déterminèrent saint Augustin; enfin mon confesseur me disoit il y a quelque temps, avec un peu d'amertume, que ce même principe avoit décidé beaucoup de personnes qui me valoient bien.

Mais on ne croit pas de la même manière que l'on marche, ou que l'on fait toute autre chose : l'amour et la foi ne se commandent pas. Vous aurez beau me démontrer qu'un objet est charmant, s'il ne me semble pas tel, mon goût pourra être faux, mais enfin je ne saurois m'empêcher de l'avoir; de même, quand vous emploieriez tous les syllogismes d'Aristote pour me prouver qu'il est de mon intérêt de croire telle chose, cela ne me donneroit pas la conviction. Je veux bien, pour répondre à ta similitude, monter sur cette montagne où tu m'appelles; mais il ne dépend pas de moi d'y voir les objets comme tu les aperçois. Ceux qui ont la jaunisse, dit-on, voient tout jaune : qu'on les plaigne, à la bonne heure; mais certainement on ne peut pas les blâmer.

Quand on doute, il faut vivre comme si l'on croyoit; je t'ai dit mille fois que ce principe me sembloit devoir être celui des âmes droites, et qu'il seroit toujours le mien. Quiconque travaille à vivre sans reproche, a droit d'espérer de mourir sans inquiétude. En le suivant, je ne vois pas ce qu'on veut exiger de plus; le reste me paroît une vaine tracasserie, et je n'entends rien à ce que tu veux me dire de sacrifier mes avantages, etc.

Je présume bien que l'exactitude que je me propose dans l'observance des préceptes me conduira par la suite à croire de bonne foi ce que je n'aurai d'abord adopté que par condescendance et prudence; tel doit être l'effet de l'habitude; mais je ne pense pas que je devienne jamais mystique ni bien savante dans les voies spirituelles. Les contrariétés sans nombre que j'aperçois de tous les côtés me ramènent à suivre bonnement le culte de mes pères, l'incertitude et mon indépendance m'y engagent également; je le ferai, mais sans conviction, de même que sans inquiétude. Je conviens que j'ai quelque dégoût à te parler de toutes ces choses, elles demanderoient des discussions

d'autant plus étendues que tu voudrois y répondre; chaque objet principal présente tant d'autres objets accessoires, qu'il est ordinaire de perdre souvent de vue celui que l'on avoit choisi d'abord; chacun s'écarte de son côté, on s'évertue, on se répète, et l'on est tout étonné de se retrouver au même point après avoir parcouru beaucoup d'espace dans des termes différents. Passons à mes petites folies dont tu sais t'amuser; j'aime mieux t'entretenir raisonnablement de mes légères études que de griffonner des redites sur des objets que je vois à l'œuvre; il se fait tard, je ne me porte pas bien, j'ai besoin de mon lit. Adieu pour aujourd'hui; il faut interrompre ici ma causerie par raison, et pour ma santé.

*

Du lundi 14 avril.

J'ai passé ma journée d'hier à brusquer le mal qui m'accabloit; je fus dire adieu à des parents qui s'en vont à la campagne. Je me promenai seule avec Mignonne à la pointe de l'île Saint-Louis, quartier solitaire et agréable par son exposition: ma vue s'étendoit doucement sur cette rivière à l'un des bords de laquelle habitoit le Sage. La douceur du temps, la tranquillité du lieu, les souvenirs et les réflexions dont j'étois occupée, m'amusoient et m'intéressoient. Le soir, je fus obsédée de M. Trude, qui passe ici les heures comme les minutes; je reçus fort à l'improviste une belle visite de ma voisine d'en bas avec ses deux demoiselles, aimables, élégantes et bien élevées; je me couchai enfin assez tard et peu à mon aise. J'ai bien dormi, je me porte mieux, j'ai fini mes petites affaires de ménage; il est onze heures du matin, je viens finir aussi cette lettre.

Les petits soins temporels et les ouvrages à l'aiguille dévorent actuellement la plus grande partie de mon temps. La lecture et les extraits se prennent sur le sommeil, qui les retarde ou les abrége assez souvent. Aussi tu n'auras pas grand'-chose, ni rien de bien intéressant. Je te dirai seulement que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir un petit ouvrage intitulé *Législation du divorce*. Les vues de l'auteur me paroissent sages et justes, son style convenable et gracieux, ses tableaux vrais et touchants, le tout bien conçu et bien exprimé. Il se propose

pour but de faire sentir la nécessité du divorce, et la facilité qu'il y auroit de l'établir. Il prouve dans sa première partie que le divorce n'est point opposé à la religion, comme de faux zélés ou des ignorants crédules se l'imaginent; qu'il conspire plutôt à remplir son objet en maintenant les mœurs, et que d'ailleurs il fut en usage dans les premiers temps du christianisme, comme il l'est encore de nos jours dans un royaume catholique.

Le divorce a été pratiqué par les premiers chrétiens; on ne sauroit alléguer une loi de Constantin qui l'abroge : Théodose II et Valentinien III firent des règlements pour en prévenir ou réprimer les abus, preuve qu'il étoit légal. Justinien, qui régnoit au huitième siècle, établit trois manières de se marier : l'une par contrat civil pour les personnes qualifiées; l'autre devant le prêtre, comme témoin de leur serment et chargé de faire l'acte qui constatoit leur union, pour les personnes du moyen ordre; la troisième enfin, pour le peuple, seulement devant témoins, c'est-à-dire sans autre formalité que celles qui avoient été précédemment observées, et qui se réduisoient à déclarer en présence de quelques amis qu'on se prenoit pour époux. Je m'interromps ici pour te faire remarquer à ce sujet une particularité qui me passe dans l'esprit : tu sais, ou tu apprendras que Jean-Jacques a une femme, c'est-à-dire que mademoiselle Levasseur, son ancienne et fidèle gouvernante, s'appelle madame Rousseau et le nomme son mari depuis que, faisant ensemble un petit voyage, ils s'arrêtèrent près de Lyon, au pays de la demoiselle, et que là M. Rousseau ayant assemblé les parents de cette personne, lui déclara qu'il la prenoit pour femme. Cette façon toute simple de se marier me paroît conforme à celle dont je parlois tout à l'heure, et que Justinien avoit autorisée pour les personnes de la dernière classe. Je reprends mon sujet. Justin II, successeur de Justinien, renouvela les lois sur le divorce; les tentatives du Pape pour soumettre les mariages à leurs juridictions n'obtinrent que de Léon VI, qui parvint au trône en 886 et régna jusqu'au dixième siècle, qu'à l'avenir la bénédiction du prêtre seroit une formalité indispensable du mariage; mais cette formalité fut érigée en loi sans que la liberté de se séparer reçût aucune atteinte L'existence

du divorce, constatée dans l'empire d'Orient depuis Constantin jusque vers la fin du dixième siècle, ne l'est pas moins dans l'empire d'Occident, dont l'histoire nous fait voir plusieurs rois de la première race, depuis Clovis même et Charlemagne dans la seconde race, user du divorce quand la nécessité l'exige. Les papes, devenus puissants, excommunièrent Lothaire, qui n'avoit rien à leur donner, et se tinrent dans la suite à quelques remontrances envers plusieurs rois de la troisième race qui avoient assez recouvré de leur antique pouvoir pour que la cour de Rome n'osât ouvertement s'opposer à leurs volontés. Le divorce est de droit de nature; les hommes en usèrent sous la loi écrite : Moïse, inspiré de Dieu même, avoit prescrit les formalités qui devoient l'accompagner; il fut pratiqué pendant six siècles entiers dans tout l'univers chrétien, et la Pologne le conserve toujours.

Après avoir ainsi travaillé pour apaiser les scrupules de tant de personnes, l'auteur emploie la deuxième partie à déduire les raisons d'admettre le divorce : il montre ses avantages par rapport à la population, à la vertu et au bonheur, par opposition aux inconvénients qu'entraîne l'indissolubilité du mariage; et ces deux contraires présentent des tableaux à la vérité desquels on ne peut s'empêcher d'applaudir. Le nœud conjugal n'a été rendu indissoluble que par une loi de discipline qu'on voudroit en vain soutenir de l'autorité des conciles, qui ayant varié sur la discipline, ne sont pas irréfragables, et dont, par un droit attaché à la dignité du trône, les décisions ne sont admises qu'après examen. La comparaison des mœurs du Nord, où le divorce est permis, avec celles du Midi, où il est défendu, fournit une des raisons employées pour convaincre de son utilité. La suite et le développement de la même chose forment la troisième partie, laquelle renferme encore beaucoup de maximes politiques et des peintures de mœurs très-intéressantes.

La quatrième contient un essai sur les lois qu'il y auroit à établir pour le divorce en certains cas généraux. J'ai trouvé dans l'ouvrage beaucoup de preuves du jugement de l'auteur, de sa pénétration et de sa justesse. Son sujet est bien choisi, bien traité; je suis satisfaite, et je fais seulement des traits de

plume pour conserver et te rendre les idées principales que je ne veux pas oublier.

Je me récrée à lire quelques lettres de Cicéron à Atticus, elles sont purement et finement écrites, avec beaucoup de naturel cependant; je les trouve intéressantes par leur rapport avec les affaires d'une république qu'on aime à connoître de plus en plus, et parce qu'elles dévoilent le caractère de Cicéron lui-même, ainsi que celui de quelques grands personnages qu'il voyoit de près et jugeoit avec connoissance. On est assez étonné de voir qu'il ne trouvoit rien de grand ni d'élevé dans Pompée, cet homme si fameux et tant célébré. Caton selon lui avoit les intentions pures, et étoit vraiment citoyen (l'histoire le représente au vrai); mais sa roideur inflexible le faisoit agir avec trop peu d'adresse et de ménagement; il gâtoit autant les affaires à force de bonne volonté que les ambitieux les dérangeoient par leurs entreprises. Cicéron se vante beaucoup et assez souvent; il est vrai qu'on peut l'excuser par les circonstances qui l'obligent à le faire, et par l'intention qui semble l'y avoir engagé. Son goût pour les lettres, les arts, le commerce des muses, se peint avec un agrément que partagent, selon moi, ceux qui l'entendent. — Je te parlerai une autre fois de Plutarque; c'est encore un de mes amis; son bon sens, sa raison, me le font estimer et chérir.

O la douce chose que l'étude! elle fait oublier les chagrins de la vie, elle remplit l'âme, l'élève au-dessus des adversités, éclaire et nourrit l'esprit, épure et fortifie le sentiment; elle embellit la solitude, fait valoir la simplicité, nous attache au vrai, règle l'application de notre estime, nous rend plus agréables à nous-mêmes et plus capables d'être utiles aux autres et mieux disposés à le devenir.

Embrasse pour moi bien tendrement ta chère sœur, présente mes respects à notre maman; vous êtes ma famille d'adoption, mes parents de cœur. Adieu, mes chères amies; je ne respire que pour le bonheur de pratiquer le bien et de vous aimer.

* LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Mardi 29 avril 1777.

Il fait un temps admirable : la douceur de l'air, l'activité pénétrante d'une saison où tout renaît, embellissent la nature entière; la vie circule dans ce corps immense, s'étend dans chacun des êtres, et se développe par de nouvelles productions.

Sans doute le printemps vit naître l'univers;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs;
Il ouvrit au soleil sa brillante carrière,
Et pour l'homme naissant épura la lumière.
Les aquilons glacés et l'œil ardent du jour
Respectoient la beauté de son charmant séjour.
Le seul printemps sourit au monde en son aurore :
Le printemps, tous les ans, le rajeunit encore,
Et des étés brûlants séparant les hivers,
Laisse du moins entre eux respirer l'univers.
(*Géorg.* de Virgile.)

Quelle âme peut rester froide et tranquille en présence de cette magnifique scène! Comment ne pas être ému soi-même, lorsque tout s'anime et se vivifie! Je ne sais, mais il me semble que ce qui m'environne me crée de nouveaux sens; l'enthousiasme me transporte, je suis heureuse d'être : je m'écoute vivre. Les sons que j'entends me touchent, le silence me plaît et m'occupe; la sérénité du ciel me ravit, le rideau modeste de quelques nuages qui voilent son éclat, m'attendrit et me fait penser; la verdure fraîche et brillante que je trouve sous mes pas repose ma vue et mon imagination : elle me porte dans l'âme ce sentiment réfléchi et voluptueux auquel se terminent les impressions diverses dont je suis affectée; je crois être née d'hier, et m'apercevoir pour la première fois de tous les biens que je possède.

Si je désirois quelque chose, ce seroit la solitude des campagnes : c'est là que tour à tour abandonnée aux élans de l'esprit qu'excite le sublime d'un lieu désert, livrée aux méditations profondes qu'inspire le spectacle de la nature en grand, je fortifierois ce goût pour le vrai, principe des vertus, qui s'al-

tère quelquefois insensiblement par le frottement des opinions diverses. Fixée à la ville, je m'y arrange au moins de manière à me retrouver seule; c'est dans la retraite que les idées s'épurent et s'élèvent; à force de voir les hommes et de se taire par contrainte sur leurs préjugés, on s'affoiblit avec eux : il faut fermer la porte et raisonner avec soi, pour conserver tout son bon sens et toute son énergie. Il faut aussi se communiquer, pour ne pas prendre cette austérité ou plutôt cette âpreté que produit souvent la froide spéculation. Mais je ne pense pas que ce dernier excès devienne jamais le mien : mes penchants et mon caractère m'en éloignent également; je n'aime la solitude que pour y nourrir à mon aise les sentiments que je puis ensuite mettre en action, en pratique, au milieu de mes semblables.

L'existence heureuse dont je jouis actuellement me charme d'autant plus qu'elle contraste avec la manière d'être que je supportois péniblement la semaine dernière.

J'ai été possédée pendant deux jours de la plus singulière manie : je craignois, mais très-sérieusement, de devenir folle; je crois encore qu'une autre secousse du même genre suffiroit pour produire cet effet. Mon tempérament secondoit merveilleusement les causes morales qui m'affectoient; occupée durant le jour d'objets inévitables et contrariants, enfoncée dans des réflexions fatigantes; obsédée la nuit de songes affreux, suivis et tyranniques, je sentois mon imagination s'exalter et se troubler, l'économie animale se déranger entièrement, et le désordre s'emparer de toutes mes facultés..... Un certain retour de la part de *celui* à qui les événements me firent adresser des remontrances, porta l'attendrissement dans mon âme, calma mes violentes émotions, fit cesser le bouillonnement de ma pauvre tête : je l'adorai, pour ainsi dire, et les larmes officieuses coulèrent avec douceur. Ainsi l'on voit les aquilons fougueux, avant-coureurs de l'orage, souffler de toutes parts et pousser les nuages qui recèlent la foudre : ces nuages s'assemblent et se pressent, le jour se dérobe, le tonnerre gronde, de pâles éclairs sillonnent les cieux; mais bientôt un vent bienfaisant souffle à son tour, le calme renaît, les vapeurs embau-

mées s'exhalent du sein de la terre humide, et les astres majestueux et brillants poursuivent leur cours en silence.

L'équilibre est rétabli dans moi-même; ma santé est bonne, mon cœur satisfait, mon esprit tranquille. J'ai plus de vigueur et plus d'âme après ces épreuves, comme la terre a plus de fraîcheur et de brillant après une abondante rosée.

Cette disposition influe sur mes opinions présentes. Je crois t'avoir dit que, toujours sceptique, je me décidois pourtant à pratiquer de mon mieux la religion de mes pères, afin de mettre un certain accord entre mes sentiments et les apparences que j'étois forcée de garder, et pour satisfaire enfin à ce que la prudence rigoureuse semble exiger en pareil cas. Je ne suis nullement convaincue, mais j'aime à croire à un premier être, parce que cette idée est belle, utile et consolante; l'excédant de sentiment que je me trouve parfois a besoin d'un Dieu pour s'employer. Non, la crainte seule n'inventa pas les dieux : l'homme sensible, l'enthousiaste heureux, les souhaitèrent plus vivement dans leurs transports, que le superstitieux ne les redouta dans ses transes mortelles!

Mes idées sont tout à fait différentes des tiennes, mes raisonnements aboutissent à des points diamétralement opposés; mais je suis si fort persuadée que s'il est un Dieu juste, il ne me laissera pas dans l'erreur, que ce sentiment absorbe en moi toute inquiétude : je ne sais qui l'a mis dans mon âme, mais il y réside; il me fait goûter une paix inexprimable; et je marche gaiement, comme marchoient les Israélites sous la nuée.

Si ce n'étoit la crainte de sophistiquer et de t'impatienter, je répondrois à ce que tu m'écris au sujet du divorce. Tu avances que l'Église a toujours désapprouvé le divorce et que le partage d'opinions de quelques-uns de ses membres, l'autorité civile, ont seuls suspendu pendant plusieurs siècles ses décisions à cet égard; fort bien : mais si l'unité et l'inflexibilité sont, comme ils me le paroissent, les caractères essentiels de l'infaillibilité, que penser de ce partage d'opinions et de cette lâche condescendance au pouvoir séculier? Pourquoi feindre, et ne pas lancer également les foudres spirituelles sur Charlemagne et quelques autres dont on pouvoit espérer ou craindre, tandis

qu'elles écrasent sans ménagement Lothaire et d'autres dont on n'attendoit rien? Cette conduite est tout humaine et naturelle, mais par cela même je n'y vois rien moins que l'œuvre du Saint-Esprit. Tu ajoutes que la sévérité affectée aujourd'hui par l'Église sur cet objet ne peut être une suite du crédit qu'elle a acquis sur les gouvernements, puisque jamais on ne rejeta plus volontiers ses maximes, et que dans le temps même qu'elle sembla tolérer le divorce, elle avoit plus d'empire sur les esprits. Eh! ma bonne amie, les papes voyoient cela mieux que toi. La puissance dont ils jouissent actuellement n'est pas sans doute le fruit de leur crédit actuel, elle est due à l'adresse qu'ils eurent de faire valoir le crédit qu'ils avoient dans le temps dont tu parles, en flattant les rois, étonnant les peuples, commandant tour à tour aux uns et aux autres. D'ailleurs pourquoi permettre le divorce maintenant en Pologne, puisqu'il est défendu dans d'autres pays? Je t'avoue que l'étude de l'histoire moderne ne me paroît guère favorable à la cause de l'Église. Voyez seulement Vely, suivez dans ses récits la marche de la cour de Rome : on aperçoit la politique la plus artificieuse, l'ambition la plus audacieuse s'aider réciproquement, se déguiser avec adresse, et se développer avec hauteur suivant les circonstances. Au reste, donne-moi toujours ton résumé : j'écoute tout, j'aime à comparer; les communications enrichissent et les discussions éclairent, du moins ordinairement, car il est encore vrai que quelquefois la dispute, en nous forçant de chercher et de créer des raisons, affermit chacun dans son propre sentiment, sans corriger ce qu'il pouvoit avoir de fautif. Au risque de courir cet inconvénient, il est bon de se donner un peu d'essor et de s'écrire franchement.

Tu ne veux que répandre ton âme devant moi, ma chère Sophie : je n'ai qu'une prétention semblable. Tu m'attendris, tu me pénètres par ta modération et ta douceur. Ah! tu as bien raison de ne pas prendre pour toi les expressions équivoques ou brusques qui peuvent m'échapper : j'écris vivement, et peut-être crûment, quand je conteste, parce que les caractères ne savent pas rendre la disposition que peindroit le ton adouci de ma voix, si je disois les mêmes choses en conversa-

tion. Je déteste, je désavoue, j'abhorre tout ce qui pourroit te donner la moindre idée de mécontentement de ma part; si jamais ma plume infidèle a pu tracer quoi que ce soit qui te l'ait fait supposer, je l'efface de mes regrets et de mes larmes.

Oui, le sentiment qui nous rapproche et nous lie est indépendant des contrariétés d'opinion; il subsistera au milieu d'elles, comme on voit s'élever au-dessus des vagues tumultueuses ces rochers inébranlables qui bravent leurs efforts impuissants. Je sens la concurrence dont tu me parles : tu prends un tour nouveau, une forme à toi, qui te distinguent essentiellement, tu n'as jamais été sans caractère, mais tu acquiers, s'il faut ainsi dire, une physionomie originale et indépendante. J'aime ta lettre à la folie : elle a un ordre qui plaît, une liaison qui attache : c'est un tout dont les parties se correspondent avec justesse et avec grâce; surtout elle est animée de cette amitié touchante et vraie que je place au-dessus de tous les biens dont on peut jouir.

Adieu.

Du mercredi, onze heures du soir.

J'avois pris hier sur mes occupations pour faire une réponse que je croyois achever, en m'adressant à ta sœur; je fus encore détournée, et je sortois ce matin pour aller dîner en ville, lorsque les secondes lettres sont arrivées. Mon plus grand chagrin fut de les mettre en poche sans pouvoir les lire; je me suis jetée dessus sitôt mon retour, et je prends immédiatement la plume pour témoigner combien elles m'ont touchée. Que je suis émue de cette tendresse active, qui te fait hâter de m'écrire dans un instant où tu devines que j'ai besoin des consolations de l'amitié ! Rien n'est pressé pour toi que ce qui peut m'être nécessaire; tu accours près de ton amie affligée, tu viens recueillir mes soupirs, essuyer mes pleurs, distraire mon esprit, me fortifier et me charmer. Mon cœur pèse toutes ces choses, et les sent vivement. Tu viens de voir que l'horizon s'était déjà éclairci, tu le fais briller d'un jour plus doux et plus pur encore.

Je suis en état de répondre mieux à tes sentiments qu'à tes idées; nous voyons l'honneur bien différemment. On a toujours

trop exagéré les maux de notre espèce et trop injurié la nature; les premiers ne me paroissent pas si multipliés ni celle-ci si cruelle qu'on se plaît à les faire.

Mais je fais un trait de plume sur cet article pour y revenir un jour; les choses fermentent dans ma tête, la liqueur bout, il faut attendre qu'elle soit reposée.

---

* LETTRE DIX-HUITIÈME.

A HENRIETTE.

Du 1er mai 1777.

Que ne puis-je t'exprimer avec des traits de feu la joie que je ressens du bonheur dont tu jouis, et de l'amitié que tu me conserves! Tu étois faite pour posséder l'un d'une manière déterminée, et je comptois sur la durée de l'autre avec une douce confiance. Tu es heureuse et tu m'aimes : cette pensée est bien consolante; elle pénètre mon cœur; il me semble que je pourrois défier les disgrâces de toute espèce : elles ne feront à mon bonheur qu'un foible obstacle tant qu'elles ne m'atteindront pas dans ces autres moi-même où je me plais d'exister. Tu croirois volontiers pouvoir assurer que tu n'aimeras jamais que Sophie et moi : je trouve très-sage la restriction circonspecte dont tu accompagnes cette expression; pour moi, je réponds bien que telles affections que je puisse concevoir, tels liens imprévus que je puisse former, rien ne vous dérobera la place que vous occupez toutes les deux dans mon âme. La divine amitié s'est acquis sur moi un empire indestructible; elle s'est incorporée à mon être, elle s'est développée avec lui : l'un ne peut subsister ou périr sans l'autre.

Comment dis-tu, friponne, que la simplicité, la droiture, etc., ne sont pas des mets qui conviennent à mon esprit raisonneur? Eh quoi! sont-ils étrangers ou indifférents à mon cœur? Mais, comme disoit saint Paul, la lettre tue, c'est l'esprit qui vivifie : je t'entends, et mon observation n'est qu'une plaisanterie. Il seroit injuste et maladroit d'apprécier le langage du sentiment

par les règles de l'exactitude géométrique : c'est le défaut des âmes froides, et ce ne sera jamais le nôtre ; les esprits se parlent, les cœurs se sentent : le plus éclairé des premiers n'est qu'un sot pour juger les seconds. Je ne sais si je te fais passer quelques-unes des idées qui me viennent en ce moment ; il me semble que la remarque précédente trouve de fréquentes applications, et qu'elle fait apercevoir la cause du plus grand nombre des contestations qui s'élèvent entre les hommes.

Je m'amuse quelquefois à considérer la différence des traits qui nous caractérisent toutes les trois : Sophie, naturellement modérée, tranquille et réfléchie, examine, compare, raisonne sans cesse ; ferme et décidée, elle marche à son but inflexiblement et se cantonne de toutes parts pour appuyer les résolutions qu'elle a une fois prises. Sensible à l'excès, vive, et, nécessairement, plus dépendante des circonstances, tu ne connois d'autre guide que ton cœur : sa droiture te répond de la bonté du chemin qu'il te fait prendre, son empreinte touchante marque tes déterminations, et serviroit d'excuse à tes variations. Moins inflexible que Sophie, parce que ma sensibilité s'étend à plus d'objets que ne fait la sienne ; raisonneuse comme elle, parce que les circonstances m'ont rendue telle ; moins vive que toi, mais susceptible de me passionner de même, on diroit que, participant à vos deux caractères, je suis destinée à les rapprocher et à leur servir de lien. Vous m'êtes chères l'une et l'autre, parce que j'ai de l'analogie avec chacune de vous : Sophie, plus anciennement attachée, me presse plus étroitement ; mais je crois que quelque chose manqueroit à cette union si tu ne la couronnois.

J'ai vu mademoiselle d'Hangard au Luxembourg, où je fus me promener avec mon père, après avoir dîné rue de Tournon, vis-à-vis de l'hôtel où mange l'Empereur [1], et où j'ai vu ce prince. Les gens de ce rang ne me touchent guère, et je ne cours pas après eux ; mais tout ce que je savois de celui-ci me le rendoit intéressant : j'aime ceux dont la puissance peut servir au bien des hommes, à cause des grandes qualités qui s'y joignent. J'ai

[1] L'empereur Joseph II voyageait alors sous le nom de comte de Falkenstein.

trouvé que sa physionomie répondoit à l'idée que je m'étois faite de sa personne; bien fait, doux, simple et noble, ressemblant à la Reine, grand sans excès, bien campé, blond sans être roux, il annonce la bonté, et a tout à la fois l'air digne et tant soit peu timide.

Je lève les épaules de pitié lorsque j'entends nos petits et vains François, accoutumés au luxe asiatique et insultant de leurs rois, dire que l'Empereur ne soutient pas son rang, parce qu'il ne perd pas en représentation un temps qu'il emploie à observer. Il va partout (ici comme à Vienne), quelquefois sans suite, à pied ou en fiacre; il visite les hôpitaux, les monuments, etc.; il se rend toujours là où il n'est point attendu, et saisit ainsi la vérité, avant qu'on lui mette des voiles. Il donne des preuves de son goût et de sa bienfaisance, par ses remarques, ses questions et ses largesses.

Il faut avoir du bon sens et de l'élévation dans l'âme pour se mettre de soi-même au-dessus des préjugés et de l'étiquette du rang : sa conduite m'annonce un philosophe et un homme vraiment bon.

Tout est conséquent chez lui : il ne fait pas comme ces princes qui, venant *incognito*, ne laissent pas que de traîner avec eux tout leur faste : il garde son incognito, et en jouit parfaitement. Sa mise répond au reste : un habit puce avec un bouton d'acier, de petites bottines, une seule boucle à la frisure. Il porte l'uniforme lorsqu'il assiste aux revues. Enfin je l'aime; et si des vues ambitieuses ne le corrompent pas un jour, si mes espérances ne sont pas trompées, l'Europe se félicitera de voir régner sur une partie d'elle-même un souverain vraiment grand par sa justice et par sa clémence. Ah! cette idée me touche et m'attendrit : je sens que le bonheur des hommes m'est cher et complète le mien; puisse le ciel ne confier les sceptres qu'à des mains pures, équitables et sages!

Ce que tu me dis du plaisir que mes petites productions t'ont causé, me porte à te communiquer aujourd'hui ce que j'ai griffonné l'autre jour, assise sous un arbre, à Montmartre.

DE L'OBSERVATION.

L'observation est cette application de l'esprit à considérer un objet, à l'examiner sous toutes ses faces et dans tous ses rapports. C'est une opération du discernement qui suppose de la modération dans l'âme : l'homme passionné n'observe jamais, les personnes extrêmement vives observent rarement et mal. Il est cependant certaine apercevance juste et fine qui leur appartient, et qui est moins le fruit de la réflexion que celui d'un tact délicat et d'une sensibilité exquise.

Cette faculté de saisir et de pénétrer avec promptitude s'appelle goût dans les ouvrages de l'art, finesse dans les productions agréables de l'esprit, profondeur dans les spéculations importantes.

L'observation est une vue réfléchie de l'entendement; elle est rarement le partage des femmes et des jeunes gens : ceux-ci sont trop dissipés, celles-là trop préoccupées.

Je croirois les femmes très-propres à observer dans le genre moral, s'il étoit possible de les distraire d'elles-mêmes; leur organisation délicate, la prestesse de leurs sens (s'il est permis de s'exprimer ainsi), leurs relations, leurs intérêts, cette réserve, ces lois, ces bienséances qui les retiennent, les gourmandent sans cesse, leur donnent la facilité d'observer et semblent les nécessiter à le faire; mais tout occupées du soin de plaire, tout entières aux moyens de parvenir à ce but, leur imagination est une sorte de miroir où elles ne voient jamais qu'elles-mêmes : embellir cette charmante idole, voilà leur étude constante.

Dans les liaisons du cœur, la femme la plus adroite est rarement la plus tendre : rien n'est plus pénétrant, il est vrai, que l'œil de l'amour, mais rien aussi n'est plus indulgent.

Si la coquetterie, par son retour perpétuel sur elle-même, nuit à l'observation, le sentiment lui nuit encore bien plus : l'une empêche de tout voir, et l'autre fait voir faux.

Nous sommes donc prédestinées en quelque sorte à être les dupes de notre imagination ou de notre cœur, de notre amour-propre ou de notre sensibilité. Quoi! le vrai ne seroit-il jamais le partage de cette moitié de l'espèce, si douce et si bien faite pour le suivre et le faire aimer!...

Heureux qui n'eut jamais que ces illusions aimables qu'on peut bien regretter lorsqu'elles sont évanouies, mais dont on n'a pas à se repentir! C'est la seule consolation pour la peine que causent les considérations précédentes.

Le goût de l'observation, en général, suppose de la réflexion : son exercice demande du jugement. L'observation dans les arts exige des connoissances; il faut savoir déjà pour pouvoir distinguer. — L'observation en métaphysique veut des méditations abstraites et profondes, un esprit patient et subtil. — Pour l'observation dans la morale, il faut de la droiture d'âme, beaucoup de justesse et d'expérience.

L'observation des mœurs, des caractères, etc. (c'est celle-ci qui me paroît convenir aux femmes), demande de la pénétration et de la sensibilité : toutes les deux s'aident réciproquement; la sensibilité, en général, fait jeter sur les objets le regard perçant de l'intérêt, et donne à la pénétration cette vivacité qui la caractérise. Elle n'y devient un obstacle que dans le cas de la détermination et de son excès sur un seul objet, et alors ne fait tort à la pénétration que pour cet objet même.

Ce que tu me dis de ta résolution à certain égard me rappelle des couplets que tu pourrois chanter et que je fis, je ne sais pourquoi, dans un temps où ils n'exprimoient pas trop justement ma façon de penser. Le refrain te fera souvenir de l'air, qui est très-connu.

De l'amour la jolie chimère
Gagne l'esprit en séduisant le cœur.
Hélas! c'est un tyran sévère
Qui fait bientôt ressentir sa rigueur.
Trop tard, on se repent un jour
De s'être soumis au petit joli,
Au joli petit dieu d'amour.

D'un enfant il a la figure,
Le front timide et l'air touchant, badin;
Ajoutez à cette peinture
Deux yeux perfides, son sourire malin,
Vous aurez sans fard, sans atour,
Le joli petit, le petit joli,
Le joli petit dieu d'amour.

Pour moi, qui dans un âge tendre
Prétends braver son pouvoir enchanteur,
Craignant de me laisser surprendre
Aux traits subtils de ce dieu séducteur,
A Diane je fais ma cour,
Fuyant le petit, le petit joli,
Le joli petit dieu d'amour.

Je donnai dernièrement cette chanson à mademoiselle d'Hangard avec plusieurs autres qu'elle m'avoit demandées; mais j'ai gardé aussi l'incognito, ces petites folies ne sont bonnes que pour nous.

Je t'enverrai un autre jour des vers qui me furent écrits par mademoiselle D. P., ma parente, dont un Oratorien étoit l'Apollon, et qu'on me fit à l'occasion de couplets qu'on me supposa, et que tu pourras voir dans le *Mercure* prochain, parce qu'il m'a plu de les y faire mettre, pour répondre à certains autres que j'y avois vus. Ils ne sont réellement pas de moi.

Voilà bien du babillage et des fadaises; mais ce qui vaut mieux que tout cela, c'est la tendresse vive et sincère avec laquelle je t'embrasse de toute mon âme.

LETTRE DIX-NEUVIÈME. (*Inédite.*)

18 mai 1777.

En vérité, j'ai peine à me retrouver; je suis impatientée de ne pouvoir me livrer aux douces communications qui me conviendroient beaucoup mieux que ces courses répétées et surtout que ces conversations vagues et froides auxquelles m'obligent des importuns. D'un autre côté, ma petite me désole, mon voyage la désespère, quinze jours lui paroissent une éternité, elle est mal portante, sa poitrine s'affecte, son estomac se dérange, elle vomit fréquemment : je partirai fort inquiète sur son compte. Sophie te fera part du renversement de nos projets. Je voudrois intéresser tout l'univers à me trouver une maison pour cette abandonnée. J'ai passé quelques jours près de mademoiselle D. P., fort affligée de la perte d'un bon et véritable ami, pauvre pulmonique dont je te parlois l'an passé, et qui vient de mourir en Provence, d'où il m'écrivit quelquefois. Ces objets n'ont rien d'agréable. J'ai besoin que l'air, le silence et l'aspect de la campagne portent à mes sens émus le calme du recueillement et de la tendresse. Il me semble que tu attends de moi beaucoup plus que je ne saurois te donner. Ta situation incertaine te fait chercher des appuis partout. Penses-tu trouver dans mes réflexions des motifs suffisants pour te fixer? Avec bien plus de lumières que je n'en ai, je pourrois encore me tromper : l'autorité d'aucun homme n'est faite pour guider son semblable dans les choses où celui-ci peut consulter sa raison. Avoir des inclinations heureuses est le plus grand avantage que je connoisse. Se trouver dans des circonstances qui n'excitent aucun penchant dont on ait à rougir, et dont l'enchaînement, au contraire, ne laisse un libre exercice qu'aux plus belles facultés, est le bien le plus à souhaiter quand il nous manque ou le plus à sentir quand on en est favorisé. Tu aimes le bien, fais-le : que t'importe le reste? Ceux qui prétendent sans la morale produire les meilleurs effets à force de raisonnements, ressemblent aux beaux esprits qui veulent faire du

sentiment avec la tête. Je ne sache au monde que deux principes infaillibles : le sens commun et la conscience.

Ton état est facile, ta route est tracée; tes devoirs, doux en eux-mêmes, sont écrits autour de toi en gros caractères. Bonne et chère amie, de quoi vas-tu t'inquiéter? Laisse là les billevesées de la métaphysique, les discussions épineuses, les recherches savantes et difficiles : les obstacles qui t'environnent ne te permettent pas d'étendre fort loin tes connoissances; bénis l'absence des nouveaux sujets d'incertitude que tu trouverois de tous les côtés. Tu m'as vue, pénétrée des objets imposants dont on avoit étourdi mon enfance, me livrer à l'enthousiasme, au délire de la dévotion, que vint bientôt affoiblir le développement des idées; attirée, repoussée alternativement par la suite des premières impressions et la suite des survenantes, je balançai longtemps entre deux extrêmes. Détrompée sur l'importance des illusions qui m'avoient fatiguée, nourrie dans le goût des choses honnêtes, attentive à ne rien estimer que suivant sa réelle valeur, ardente à ma félicité, persuadée qu'elle a son origine dans l'accord de mes affections entre elles et avec l'intérêt de mes semblables, je veille à établir ou conserver la sagesse dans mes jugements, la modération dans mes désirs, la justice et l'humanité dans mes actions. Convaincue de l'instabilité de nos opinions, je ne blâme celles de personne et ne tiens pas même aux miennes avec opiniâtreté. Le système de ma religion m'a paru petit et révoltant : quand on m'écraseroit de preuves, je ne croirai point à des contradictions. Si j'étois née chez un peuple de déistes, je me serois inséparablement attachée à la croyance commune; mais en surchargeant mon esprit de mystères, on lui a donné des doutes qu'il n'auroit jamais conçus s'il avait eu moins à croire. Je me suis échauffée sur les questions de la spiritualité et l'immortalité de l'âme, de l'essence divine; j'ai cru reconnoître que les plus savants marchoient avec un bandeau qu'ils croyoient leur laisser voir à travers et qu'ils se coudoyoient réciproquement dans la route, sans trop savoir ce qu'ils faisoient : je n'ai pas espéré rien distinguer de mieux qu'eux tous; je suis descendue en moi-même; j'ai fixé ma vue intérieure sur mes propres démarches; je n'ai plus

cherché qu'à mériter ma propre estime et à faire ma satisfaction de celle d'autrui. Plus on se concentre dans l'intérêt personnel, plus on rétrécit le cercle de ses jouissances et plus on aiguise la pointe de ses propres maux : il faut exister dans les autres pour être bon et content. Je souhaite un Dieu, un avenir, je ne crains ni l'un ni l'autre, et je ne suis pas assurée de leur existence.

Quiconque travaille à vivre sans reproche a droit d'espérer de mourir sans inquiétude. Je ne hais ni la vie ni les hommes, sans faire beaucoup de cas de la première ni des seconds. L'analogie me rapproche de ceux-ci, en dépit de l'éloignement où me retient parfois la considération de leurs vices. L'habitude m'attache à l'autre, et je ne cherche jamais davantage à la rendre plus utile que lorsqu'elle me semble plus pesante. Rien n'en allége le fardeau comme le souvenir ou le soin d'une bonne action. Je suis bien loin de désirer amener qui que ce soit à mon scepticisme ou plutôt à mon *rienisme*; non que je m'en trouve mal, mais parce qu'il me semble que pour une âme aimante, la foi d'une Providence est une nouvelle source de consolations. Dans l'esprit inférieur de quiconque me seroit soumis, je voudrois la nourrir, l'élever, l'épurer, l'adoucir, la fortifier et jamais ne l'anéantir; il me paroîtroit que ces philosophes zélés qui déclament si amèrement contre ce qu'ils appellent l'erreur, ressemblent aux vieillards jaloux qui voudroient empêcher la jeunesse de goûter les agréments qui lui sont propres.

Ma tendre amie, la sensibilité fait le trait essentiel de ton caractère, c'est à elle qu'il convient de filer tes jours : que ne suis-je à tes côtés, non pour te fatiguer de mes rêveries, mais pour redresser ensemble ce guide aimable qui n'a besoin que d'être un peu retenu!

J'approuverois fort que tu te distraies par l'étude de quelque chose d'agréable; la musique mérite bien le choix que tu fais d'elle, mais dans le sens où elle pourroit te servir, je ne vois pas la nécessité de te jeter dans la théorie des sons, ni dans les systèmes des accords : j'ai imaginé que des éléments qui renfermeroient le simple exposé des principes avec des leçons de pratique, rempliroient mieux les convenances, et que je pour-

rois te l'envoyer par M. R....d, lorsqu'il retournera dans ta ville.

Je vais quitter la plume, mais non pas ta chère image; je ferai en sorte d'écrire de la campagne. Je m'embarque vis-à-vis de mademoiselle d'Hangard, et je vais déjeuner chez elle après-demain à six heures.

---

* LETTRE VINGTIEME.

AUX DEUX SŒURS.

Du 23 mai 1777.

Qu'est devenue cette amie si active dont les communications fréquentes vous laissoient respirer à peine? Ma plume, aussi agile que mon âme étoit ardente, vous retraçoit fidèlement ce cercle immense de sensations opposées et d'épreuves différentes que je parcourois sans cesse. Hélas! combien le temps apporte de changements! Cette réflexion me pénètre..... que d'applications à faire, qui toutes me déchirent!.....

Vous devez être inquiètes de moi, mes bien-aimées : je n'avois pas encore répondu à vos dernières, quand le bon chevalier m'apporta de nouvelles dépêches avec les livres estimables dont vous me faites présent : s'ils peuvent me rapprocher de votre façon de penser, ce sera le plus doux fruit que vous pourrez recueillir de ma reconnoissance. Je n'ai rien lu depuis quelque temps, ni de vos livres, ni d'aucun autre : l'altération de ma santé m'a forcée enfin de rompre avec toute étude, et de m'abstenir de tout ce qui demande la moindre contention d'esprit.

Je me porte toujours bien et je suis toujours gaie pour les indifférents : j'ai une physionomie discrète où l'on ne voit jamais mes indispositions ou mes peines, mais une mélancolie profonde et une langueur secrète me minent et me dévorent sourdement.

J'arrive de Vincennes, où j'ai passé six jours. La promenade, les distractions de la campagne et de la société, ont dissipé un instant le nuage obscur que la prévision offre sans cesse à mes yeux : je me suis amusée, dans toute la force du terme. — Je

réussis dans le monde, sans trop me soucier d'y plaire, et l'accueil qu'on m'y fait me blesse par contre-coup. J'étois jetée dans un cercle qui me convient mieux que ma propre classe, et où se trouvoient par hasard quelques personnes d'un mérite distingué : l'estime m'approchoit d'elles; je ne sais quoi les amenoit à moi : je jouissois de tout ce qui peut me faire sentir la différence qui existe entre elles et ces autres personnes auxquelles ma situation me lie.

J'aurois peut-être besoin de commentaire, pour que vous m'entendissiez parfaitement : je peins légèrement la nuance qui m'affecte, et vous ne voyez pas les objets qui me la réfléchissent. Les comparaisons que me fournit l'observation, ou que mon cœur me fait faire, en aiguisant sa délicatesse, soutiennent mon opposition avec des êtres que l'on voudroit me faire aimer, que les circonstances favorisent, et que l'habitude seule pourroit faire supporter. Je crains la force de cette habitude, je crains le poids des raisons accumulées qu'on emploie à m'ébranler insensiblement; je crains tout ce que je vois et tout ce que j'entends, jusqu'à moi-même! L'intérêt que prennent à moi quelques personnes qui connoissent mes alentours, ne sert qu'à me tourmenter; on aperçoit le dérangement de ma santé, on crie contre ma façon de vivre, on m'entraîne malgré mes efforts; je ne sais par quelle singularité de simples connoissances, qui n'ont point l'idée de mes chagrins et qui ne me voyoient que dans le lointain, me veulent dans leur société, me persécutent pour y venir, et, par un empressement constant, m'ôtent en quelque sorte toute excuse. Je me répands dans le monde, et il n'est pas de goût, de circonstances, de situation, de convenances moins faites pour m'y porter que toutes celles qui m'appartiennent. Il me semble que ma lettre est aussi bizarre que mon esprit; vous ne devez pas m'entendre, mais je ne saurois tout vous dire, et je ne puis m'empêcher de parler de ce qui m'obsède. Je ne suis assurée de rien, pas même de l'espace que je dois habiter. Hier, à mon arrivée, on m'a fait voir un nouveau logement, vrai nid à rats, qui nous obligeroit à vendre la moitié de nos meubles. La girouette est changée aujourd'hui : nous resterons encore dix-huit mois peut-être dans notre logis.

J'ai eu le cœur si serré, que j'ai pleuré pendant trois heures, sans pouvoir faire autre chose. Il y a deux ans dans ce temps que j'ai perdu ma mère : je la vois toutes les nuits : je voudrois être avec elle! La vie ne me semble douce que par l'espérance de sa courte durée. Tu me disois, Sophie, que tu te croyois destinée à vivre longtemps : je crois le contraire pour moi, et je m'en réjouis. Je me persuade que je ferai comme mademoiselle Mimerel; mais certes je m'en irai avec moins de regrets, et je ne pleurerai pas comme elle les jours qui me seront ravis.

Je suis hors d'état de raisonner et de choisir, je n'en ai ni la force ni la volonté; je suis résolue à me disposer bonnement en suivant la religion de mes pères; tout m'est indifférent, et le plus sûr mérite la préférence. J'ai eu la visite de mon ancien confesseur, qui, sans savoir mes indispositions et mes peines, connoît mon incrédulité, et me harcèle pour en sortir. C'est une plaisante chose que d'avoir un confesseur à ses trousses! Il faudra faire comme les autres.

On m'envoie chercher de chez mes voisines pour faire de la musique, et puis un loto : je m'en défends, on me pousse : c'est un combat! Dieux! combien de gens envient mon sort. Elle est jeune, dit-on; elle a de la santé, de la gaieté, de la liberté, une vie douce s'il en fut jamais, une fortune honnête et certaine, un père qui l'adore, que sais-je?..... L'opinion, toujours fausse, exagérée, trompeuse, me prête et me prodigue des biens dont chacun me fait compliment, et dont je n'ai que les apparences. On me fête pour ce que l'on me suppose, et l'estime que l'on m'accorde n'est donnée qu'en partie aux qualités par lesquelles je sens la mériter à plus juste titre. Forcée d'abandonner toute étude autre que celle de cacher mes maux, je sacrifie contre mon gré le temps, le plus précieux de mes biens, à faire une toilette que je hais, pour voir des gens que je n'aime guère : les propos légers et badins sortent de cette même bouche qui pousse des sanglots la nuit sur un oreiller; le rire habite sur mes lèvres, et mes larmes serrées dans mon cœur y font à la longue, malgré sa fermeté, l'effet que produit l'eau sur une pierre : en tombant goutte à goutte, elle la mine

insensiblement. Le courage ne détruit pas la sensibilité, et les efforts qui nous roidissent contre le malheur ajoutent souvent à son impression.

Jamais je ne me sentis si fort affligée : jamais je n'eus tant de raisons de l'être : ce n'est point une douleur poignante qui me transporte hors de moi et jette le trouble dans mes facultés au point de m'ôter le pouvoir de l'apprécier dans toute son étendue : c'est un chagrin pénétrant qui réside dans le plus intime de mon être, et de là se divise dans toutes ses parties; c'est une tristesse que tout fomente et nourrit, qui vit et ne fait plus qu'un avec moi. Mon caractère, mes sentiments, mon état, les liens sacrés de la nature, les engagements de la société, les motifs mêmes de la religion, s'ils étoient les dominants, tout sert à aiguiser le trait cruel qui me déchire, tout sert à me rendre plus pénibles les démarches de celui auquel je tiens de plus près dans l'univers, et que je plonge (innocemment pour ma part) dans le désordre, par l'opposition que je mets à ses penchants et à ses intérêts. Je suis déplacée, bien des gens le disent dans un autre sens que je ne le dis, et seulement pour me flatter; je le dis dans l'amertume de mon âme, et avec le plus vif regret du trouble que je cause autour de moi.

Dans les difficultés sans nombre qui m'assiégent et s'opposent en différents sens à un établissement quelconque, auquel me pousse cependant la plus violente tempête, je serois capable de prendre un parti (étrange pour moi), si les réflexions que j'ai faites tant de fois sur ses inconvénients ne faisoient une balance qui me tient en suspens. — Oui, tout incrédule que je suis, malgré le mépris avec lequel je regarde la vie monastique et la pitié que m'inspirent ses victimes, gémissant à l'ombre du cloître, il faudroit peu de chose..... un rien..... pour me la faire embrasser. Enchaînée de mille façons, je n'ai que cette manière de mourir, pour rendre mon père à la liberté, à la vertu, au bonheur. Alors, dégagé de la contrainte où le tient mon célibat, il pourroit dans un nouvel hymen trouver la félicité dont il poursuit l'image, et donner à la société des enfants moins délicats, moins à plaindre que moi.

Ce sacrifice extrême me paroît moins dur encore que celui de

ma main et de mon cœur à un homme..... ordinaire..... (j'avois de la peine à écrire ce mot : il est orgueilleux, mais il rend ma pensée); et ce qui me désespère, c'est de prévoir que ce dernier sacrifice, si redoutable et si affreux, sera peut-être celui que je ferai..... que je devrai faire. Ceci paroîtra fou et ridicule; car enfin, dira-t-on, de semblables déterminations sont toujours librement, volontairement prises : eh bien, non, il n'est pas vrai qu'on soit toujours libre; il est une nécessité inflexible, formée par l'enchaînement des circonstances, qui nous gourmande et nous entraîne : il faut gémir comme moi sous son joug de fer, et savoir distinguer toutes ses chaînes, pour connoître et appréhender son empire.

De grâce, mes amies, ne me répondez pas sur les tristes sujets dont je vous entretiens aujourd'hui; je soulage mon cœur et ne vous dis rien de précis : je dois vous paroître extravagante; il faudroit que vous fussiez dans ma ville, dans ma classe, sur mon banc, pour voir tout ce qui m'environne et m'affecte. Je n'en veux plus parler moi-même; peut-être une meilleure disposition, d'autres événements, viendront-ils adoucir ma situation; ce temps, qui change tout, peut me faire du bien, après m'avoir maltraitée d'une manière si cruelle.

Vous ne me dites rien de M. Roland; a-t-il aussi quelque tempête à subir? est-il mort en chemin? Je vois tout en noir, jusqu'aux objets les plus éloignés.

Il faut absolument, ma Sophie, que tu gardes l'argent que tu destinois à la bonne femme. Je dois oublier cette personne aussi bien que si je ne l'eusse jamais connue; ceci n'est point un effet de mon humeur noire, mais le résultat d'un examen trop prudent, trop circonspect et trop lent. J'ai échappé moi-même à des dangers auxquels je ne puis songer sans frémir... On ne sauroit concevoir plus de fourberie, de ruse, de déguisement; la vertu n'est pas plus belle, à certains égards, que le masque offert à mes yeux; je crois actuellement au don des larmes, et je vois clairement qu'on en répand à volonté, chose que je n'avois jamais pu me persuader. — Malgré la nécessité où je suis de convenir de certains chefs qui m'engagent à rester chez moi, je me refuse encore à croire certaines circonstances,

tant elles sont atroces! Vous êtes dispensées de chercher de l'ouvrage à cette femme; je ne voudrois seulement pas envoyer chez elle : tout mon souhait seroit d'avoir assez de pouvoir et de crédit pour soustraire sa petite fille et la faire mettre en sûreté.

O mes amies, mes amies, quel désespoir, si j'avois trouvé le déshonneur dans une maison où la pitié et la bienfaisance m'avoient conduite! Mignonne ne sait rien de ce dernier péril; il y a des singularités dans cet événement, comme dans presque toutes les circonstances de ma vie; en vérité, lorsque je réfléchis sur ce qui s'est passé, je me dis qu'il faut croire à une Providence.

Je viens d'être interrompue par madame Trude, toujours aimable, intéressante; elle vous dit mille choses honnêtes.

Adieu, mes bonnes amies.

---

* LETTRE VINGT ET UNIÈME.

Du 7 juin 1777.

Les pluies abondantes qui tomboient depuis un mois ont enfin cessé; l'air est pur, le ciel est serein... Hélas! ce soleil brillant et glorieux éclairera-t-il pour moi des scènes plus heureuses? Il s'en est passé de cruelles, dont je ne puis vous donner qu'une bien foible idée; l'âme sensible de votre amie a été déchirée de mille manières; je reviens à peine de l'étonnement où m'avoit jetée la douleur; je respire enfin..... peut-être pour essuyer de nouvelles tempêtes. Je suis dans une situation semblable à celle d'un homme jeté par les flots sur des rives inconnues; échappé du naufrage, assis près d'un rocher, il contemple cette agitation effroyable, dont il faillit devenir la victime : la comparaison qu'il fait du calme dont il jouit avec les périls qu'il a courus, lui donne un mouvement de joie, malgré l'incertitude de son sort sur cette terre étrangère.

Des avis étrangers et pressants, la raison, la prudence, les conseils, m'ont forcée d'éclater; j'ai parlé. Mon chagrin, tout moi-même, avoient annoncé ces explications; on étoit préparé,

et l'on m'a fait les reproches les plus amers..... Ah! j'aurois voulu mourir!... O mes amies, vous ne connoîtrez jamais ces peines cuisantes d'un cœur honnête forcé d'agir contre ceux qui doivent être naturellement les objets de son respect, de son amour, de sa reconnoissance; ces combats sont horribles. Heureux qui dans les auteurs de ses jours trouve des dieux à chérir, et non des hommes à craindre!

L'entière confiance qui ne me permet pas de vous cacher mes affaires plus que mes sentiments, vous a déjà laissé entrevoir l'espèce de désordre des premières. Il y a dix jours, je reçus une lettre anonyme, dans laquelle on me rend compte des *dépenses de quelqu'un dont les démarches doivent m'intéresser*. Affligée comme on peut l'être en pareil cas, je demandai ce que j'avois à faire à deux de mes parents, M. Trude et mademoiselle Desportes, que leurs propres observations avoient instruits depuis longtemps, et dont les dispositions me sont connues; ils s'accordèrent à dire que je devois m'expliquer franchement avec mon père. Le lendemain donc je m'ouvris ainsi : « Il est désolant pour moi d'avoir à vous parler de choses dont j'espérois ne devoir jamais vous entretenir : votre conduite m'y force; je vous demande aujourd'hui l'arrangement de nos affaires; si l'infortune me menace, comme j'ai lieu de le croire, j'apprendrai un métier, je saurai m'honorer du travail; si notre bien me le permet encore, je demande une retraite au couvent. »

Cette déclaration fut reçue avec tranquillité; on nia beaucoup de choses : je dis avoir vu de mes propres yeux; j'expliquai comment, et sous quel déguisement, j'avois su m'assurer de ce que j'avançois. La vivacité emporta d'abord mon père assez loin; puis, par un retour sur lui-même, il prit un air de bonté, pour confesser ingénument certaines choses, et assaisonner cet aveu de tout ce qui pouvoit excuser ses démarches, en ajoutant des reproches adroits, doux et perçants, sur la peine que je lui causois.

Nous parlâmes trois quarts d'heure; il étoit oppressé, irrité, souffrant, inquiet; moi, pénétrée, abattue, je ne soupirois qu'après la paix d'un désert, ou après... la mort. Il termina en promettant d'arranger ses affaires au plus tôt, me laissant libre

de faire ensuite tout ce qui me plairoit; je restai ensevelie dans mes angoisses; nous ne mangeâmes point, et ne dormîmes guère.

Inhabile à bouder, je repris dès le lendemain le ton de prévenance ordinaire; je serrai mes larmes dans mon cœur, et montrai un visage tranquille : le sien se composa de même; il affecta l'assiduité, les soins pour moi, les complaisances. — Insensiblement l'impression s'est effacée; il ne parle plus d'affaires, et je le vois intimement persuadé que l'émotion du moment m'a seule fait parler, et que je ne pense plus à rien : il se trompe. J'ai fléchi sous le poids du chagrin, mais je me suis relevée plus forte et plus résolue; je persisterai dans une demande juste et utile : il faut qu'avant deux mois l'inventaire soit fait.

Voilà où j'en suis, mes amies; voilà les révolutions que j'éprouve : vous qui connoissez mon cœur, vous pouvez juger combien j'ai souffert. J'ai reçu hier votre lettre délicieuse; mes larmes ont coulé avec un charme indicible. Non, je ne suis pas à plaindre; j'ai des amis, et je connois toute la valeur de ce bien inestimable. M. et madame Trude ont aussi bien de l'affection pour moi; dans mon cousin, tout rustre et grossier qu'il est, je trouve une âme de feu, un cœur de frère; on ne peut voir d'intérêt plus généreux et plus vif que celui qu'il prend à moi. Sa femme, douce, aimable, active, sensible, me chérit également, et m'en donne des preuves touchantes. Tu as raison, Sophie, aucun être dans le monde ne peut souhaiter mon malheur; je le sens, les circonstances seules pourront me faire du mal, mais les hommes qui me connoîtront ne m'en feront de plein gré, aussi jamais je n'en voudrai à personne; je vois dans cette malheureuse opposition des intérêts, qui prend naissance dans la société, l'unique cause de toutes les divisions et le principe de tous les maux. Je gémirai de l'enchaînement des choses, et je goûterai cette espèce de joie qui accompagne les dispositions d'un esprit pacifique et clément.

* LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

7 et 9 juin 1777.

En vérité, mes bonnes amies, je ne crois pas qu'il soit possible d'être contrariée plus que je ne le suis : O la cruelle chose que d'avoir affaire à des bêtes ! J'aimerois mieux traiter avec des méchants ; je les payerois de finesse, ou je les contiendrois par la force ; mais quelle ressource peut-on avoir avec des gens dont l'ineptie, la sottise, rompent les plus sages mesures et les meilleurs projets? Il faut s'envelopper la tête et se laisser achever. Ma famille malheureuse, et divisée par des revers de toute espèce et des querelles d'intérêt, ne m'a jamais présenté que des membres dispersés et froids, dont quelques-uns à plaindre, très-peu à regretter et beaucoup moins à voir. Du côté paternel, une grand'mère octogénaire qui ne vaut plus qu'un zéro par suite de l'affaiblissement de l'âge. Une grand'-tante sans enfants, dont le mari, mon parrain, n'a que des vues courtes, peu d'âme et de tête, une sorte de probité commune, un caractère indéchiffrable, un esprit irrésolu. Voilà mon principal appui. Du côté de ma mère, M. T., mademoiselle D. P. et le chanoine, sont les seuls que je puisse compter ; les deux premiers ont du sens et de l'activité, mais ils ne peuvent rien parce qu'ils ne me tiennent pas d'assez près ; ils n'ont droit ni de parler, ni d'agir. Le chanoine est mon oncle et mon curateur, c'est lui qui devroit être le premier moteur. Mais c'est un si bonhomme, que j'en suis enragée ; encore est-il brouillé avec mon parrain et avec M. Trude, autre circonstance qui gêne les affaires. Lorsque j'aperçus quelque désordre, je gémis secrètement, puis les voyant augmenter, je le laissai entrevoir à ces deux hommes : ils devoient alors, avec adresse, ménagement, amitié, engager mon père à s'arranger, ils devoient le faire par justice et précaution, dès la mort de ma mère ; ils ne le firent pas par mollesse. Mon jeu ne put jamais remuer ces lourdes machines. La situation empira, je rongeai mon frein ; je faisois humblement des remontrances ; des avertissements étran-

gers arrivèrent, j'éclatai, comme je te l'ai fait savoir. Mes bonnes gens, instruits secrètement, n'avoient autre chose à faire qu'à se taire et à me suivre. Mais quoi? ils n'étoient pas encore capables de cela. L'un, mon parrain, m'écrit particulièrement, il est vrai, d'assez bonnes choses, me faisant entendre qu'à son retour, cet automne, il pourra faire une substitution pour m'assurer ce qu'il a; mais en même temps sa femme fait à mon père une querelle d'Allemand, sur ce qu'il ne m'envoie pas à la campagne près d'eux quelque temps. Sa lettre est si dure, si sèche, si fort hors de propos, qu'elle indigne mon père et lui donne des soupçons contre moi. Ceci n'est rien pourtant, c'est un déplaisir qui du moins ne détruit en aucune manière le fruit de mes premiers pas. Mon père étoit toujours disposé à s'arranger, c'est-à-dire, il étoit censé attendre que le chanoine vînt nous voir par amitié pour lui faire part de nos intentions; pour moi, qui me doutois de la feinte, j'étois à l'affût de cette entrevue, fort résolue à la rendre utile. Le gros abbé arrive de Vincennes, tout essoufflé, tout suant, pour une petite affaire personnelle. Mon père cause et ne dit mot. Je voyois que la visite alloit se passer sans aucune déclaration; je prends la parole d'un ton leste et gai, pour avertir mon oncle que dans peu il sera obligé de coucher à Paris, parce que mon père va faire inventaire. Mon père rougit, se mord les lèvres, me regarde, se remet, et dit qu'en effet il compte le faire, mais à son aise; l'abbé, pour ne pas paroître instruit, tombe dans un autre excès, et répond avec balourdise : Eh bien, quand mon affaire sera terminée, nous verrons à celle-là.

Cette affaire ne rime en rien avec la mienne, ce sot propos me lie les bras pour six semaines; le délai est saisi par mon père, et après avoir dit des choses que mes parents auroient dû dire à ma place, après m'être chargée des avances que leur incapacité les empêche de faire, je reste encore la victime de leur déraison.

Si tu imagines quelque chose de plus sot, de plus absurde, je te pardonnerois de me le dire; je suis d'un dégoût et d'une impatience extrêmes; je rirois de pitié, si les choses me touchoient moins. Quand il est important d'agir, quand on a tout

préparé pour le faire avec adresse et justice, l'inaction forcée par des bévues étrangères est un supplice insupportable et désespérant.

Je n'ai besoin ni de procureur ni d'avocat, il ne s'agit d'autre chose, sinon qu'un notaire et un huissier fassent inventaire. Par là l'état des biens est assigné : j'entre en possession de ceux de ma mère et de la moitié de la communauté; on me feroit émanciper, et jouissant alors de ce qui m'appartient, je le conserverois hors d'atteinte des dissipations du tuteur, qui en reste le maître tant qu'il n'y a pas d'inventaire, au point que les diminutions qu'il peut y avoir depuis la mort de ma mère tombent également sur nous deux, comme il est très-aisé de le concevoir. Tu vois qu'en pareil cas ce ne sont pas des conseils ni des jurisconsultes dont j'aurois affaire, mais de parents moins engourdis et d'un esprit moins obtus. D'ailleurs, j'aurois toute la répugnance possible à instruire des étrangers de tous ces détails; ils sont faits pour être ignorés de moi et de l'univers entier. Second moi-même, admise à toutes mes sensations, je ne pouvois te cacher des épreuves qui prennent tant sur mon existence. Je t'écris comme je t'aime, sans restriction et sans réserve. O mes amies, il est bien doux de trouver en vous des objets dignes de mes sentiments et faits pour tempérer l'aigreur et le mépris que m'inspirent tant d'autres.

Au milieu de toutes ces tracasseries, mon imagination s'est aiguisée, ma force s'est accrue, ma santé est rétablie; je me sens ferme, intrépide, et déterminée à tout ce que les circonstances pourront exiger. Nous sommes fort bien ensemble, mon père et moi; chacun est sur le ton de la complaisance, mais il est moins en paix que moi; cependant le train se continue à peu près : seulement le jeu est mieux caché. J'ai vu dernièrement ma nourrice : que j'ai pleuré, grands dieux! sur le sein de cette bonne femme.

Je fus enfin jeudi faire ma visite à la veuve du Sage. J'avois retardé cette démarche durant huit mois : elle m'auroit trop coûté dans les commencements, et elle a renouvelé mon chagrin dans le moment actuel. J'ai trouvé dans la solitude d'une maison vaste et riante une femme sensible, retirée, occupée

de sa perte, résignée par religion à la plus rude épreuve que son cœur puisse supporter; la première personne que je rencontrai fut un fidèle domestique que je voyois autrefois presque toutes les semaines m'apporter des lettres ou des livres du défunt; on me reçut, par hasard, dans le salon d'hiver, qui est précisément celui où je vis le pauvre Sage chez lui pour la dernière fois : mon âme se serra prodigieusement, et j'eus besoin de toute ma force pour cacher l'impression que je ressentois.

Du lundi 9 juin.

Je m'étois empressée de vous écrire, mes chères amies, sitôt qu'on m'eut remis votre lettre : il n'a pas été en mon pouvoir de finir promptement la mienne. Je m'échappe aujourd'hui un moment pour revenir causer avec vous.

Hier, j'ai dîné et soupé chez madame Trude avec mon père, qui, je crois, s'ennuyoit fort. Nous avons été à la promenade du côté des boulevards, et dans ce faubourg où se fait la procession des Pardons. Madame Trude, faite pour toutes les parties, est curieuse de tout; brillante en cercle chez les autres, cuisinière chez elle avec sa domestique; dévote et gaie comme personne, elle court au bal, à la procession, partout. — Nous avons été pressées, poussées, comme la canaille; j'ai reçu un coup dans le sein; et, pour me guérir, mon père, de mauvaise humeur, m'a brusquée au point que j'ai quitté son bras pour prendre celui de M. Trude.

Enfin, tout est passé; je me suis amusée de tout ce remuement, qui me faisoit bien rêver; c'est quelque chose de fort singulier qu'une foule immense formée de toutes sortes de personnes rassemblées par le désir de voir... quoi? un homme estimable? un fait surprenant? des monuments curieux? un spectacle intéressant? non, mais quelques centaines de polissons vêtus en prêtres, occupés à jeter avec grâce un encensoir et des fleurs devant le Dieu de la foi, l'objet de la fête, il est vrai, mais bien le moins fêté. On applaudissoit *des mains* quand les encensoirs alloient bien ensemble; puis on fléchissoit le genou devant le dais en regardant les femmes bien coiffées qui sont aux fenêtres.

J'ai admiré la belle porte Saint-Denis tout à mon aise : c'est un monument exquis que je n'avois pas encore remarqué. Nous avons été le soir au delà des barrières, où j'ai vu la verdure avec un plaisir délectable. Mes manuscrits sont arrivés de Soissons : si M. de Sevelinges étoit à Paris, il suppléeroit le Sage auprès de moi.

Il est six heures du soir; je vais chez mes voisines. La mère et la fille aînée partent demain pour Rouen : que n'est-ce pour Amiens!

Adieu.

---

* LETTRE VINGT-TROISIÈME.

AUX DEUX SOEURS.

Du 21 juin 1777.

Je suis toute ragaillardie : est-ce l'effet de votre lettre, mes bonnes amies, ou bien celui de la disposition dans laquelle je l'ai lue? Je ne sais; mais quelle simplicité!.. c'est l'effet de l'une et de l'autre sans doute.

Il étoit neuf heures du matin; j'étois levée depuis peu, parce que j'avois veillé fort avant dans la nuit; le temps étoit un peu sombre, sans être triste : on jouissoit de ce demi-jour flatteur si propice au sentiment, et qui suffit à la félicité; sortie des bras du sommeil, j'avois encore quelque chose de sa molle langueur; reposée, fraîche et contente, j'étois prête à m'abandonner à une mélancolie attendrissante, ou à une gaieté douce, suivant la nature des objets qui m'affecteroient tout d'abord. C'est en ce moment que j'ai reçu votre missive agréable et leste : aussitôt ma petite folie a secoué ses grelots, et le sourire s'est placé sur mes lèvres. Malheur à ceux que le hasard amèneroit près de moi, si la fantaisie des conquêtes me prenoit aujourd'hui! Qu'en dites-vous, mes bien-aimées, ne suis-je pas d'humeur conquérante, ou toute propre à l'être?—C'est un caprice dont je n'ai pas encore goûté : je doute fort qu'il soit jamais le mien.

Je voudrois vous entretenir raisonnablement : je suis embar-

rassée; comment faire? J'ai trois ou quatre idées par-ci par-là; je ne saurois prendre mon sérieux pour les exposer; il faut absolument que je batte les buissons. Je ressemble à ces enfants dont on ne peut rien obtenir, parce qu'ils ne sont occupés qu'à jouer.

A propos, Gresset est donc mort? Il est allé porter son *Vert-Vert* en paradis, ou son *Lutrin* à tous les diables : quoi qu'il fasse, on en rira là-bas. Le marmot de Lucas, braqué sur le pupitre, et donnant son derrière pour livre, ne ressemble pas mal à messieurs les diablotins : ils se reconnoîtront à ce tour. Quant aux saintes nonnettes, elles pardonneront au gaillard ses fines plaisanteries en faveur du petit compliment; d'ailleurs le bon apôtre a fait comme son *Vert-Vert* : il s'est rendu dévot. Je m'étois laissé dire qu'il avoit joué ce rôle auprès de l'évêque défunt pour en obtenir quelque chose : le moyen n'avoit pas réussi, mais il avoit fallu conserver le manteau, pour ne pas faire voir la ruse. — Sans doute, comme tu le dis fort bien, Sophie, il n'étoit pas philosophe; mais pourtant on trouve de la philosophie dans plusieurs de ses ouvrages, tels que *la Chartreuse*, *l'Épître au père Bougeant*, etc. — On pourra peut-être faire des vers plus beaux que les siens, mais on n'en fera jamais de plus heureux, de plus naturels, de plus coulants, de plus gracieux; et l'on trouvera difficilement une imagination aussi riante, aussi facile que celle dont il étoit doué.

Au reste, je n'aurois pas aimé à vivre avec lui; si je m'en rapporte à ce que j'ai ouï dire, il avoit le coup de patte serré, le caractère caustique; sa bonhomie n'existoit guère que dans certains de ses écrits.

Je crois que l'académie d'Amiens doit se croire morte et enterrée avec lui : elle est si piètre, si chétive!

Tu serois bien étonnée si, pour réponse à tes plaisanteries, je t'envoyois plus tard un laurier académique. Eh bien, je te dirai que certain journal m'étant tombé par hasard dans les mains, il y a quelques mois, j'y trouvai l'annonce de l'académie de Besançon, proposant cette question : Comment l'éducation des femmes pourroit rendre les hommes meilleurs. — Je fus frappée, je rêvai, j'écrivis au milieu de toutes mes tracasseries,

et je fis un petit discours. Sans le montrer et sans en parler à qui que ce fût, je l'envoyai au mois d'avril, en gardant d'ailleurs l'anonyme qui me convient, et que je veux conserver dans tous les cas. J'ignore ce qui a été décidé, et je n'ai pas grand espoir; il faudroit que la république des lettres fût bien pauvre en sujets habiles, pour qu'il ne se trouvât point de meilleurs discours que le mien sur une question de cette importance. Si je trouve quelque occasion, j'en profiterai pour t'envoyer mon petit barbouillage.

Quant à présent, je lis peu, je n'écris guère, je ne médite pas profondément; je fais comme l'abeille : je sors, j'écoute, je me promène, j'examine, je questionne, je pleure et je ris tour à tour.

Dans l'impossibilité de m'appliquer longtemps, j'ai repris par délassement la musique et la géographie : je voyage, et je m'en trouve bien. Je mets à contribution tous ceux que je rencontre. Je me suis trouvée avec un capitaine ingénieur qui arrive de Corse, et qui s'apprête à partir pour Gorée, dont on vient de le nommer gouverneur. C'est une petite île sur la côte de Guinée, qui nous sert en quelque sorte d'entrepôt pour le commerce d'Afrique, dont la traite des nègres fait le principal objet. Aux questions que je faisois, entre beaucoup d'autres, à cet homme, sur l'île en elle-même, sur ce qu'elle peut produire, sur ce qu'il compte y faire : « Je n'y vois rien, répondit-il, qu'une abondante moisson de lauriers à recueillir, si les Anglois m'y attaquent, et que le ministère me donne de l'argent pour faire élever des fortifications. »

J'étois fort en peine de m'instruire sur l'état de la Corse, sur les mœurs de ses habitants, etc.; mais il est si difficile de former une conversation soutenue dans les sociétés ordinaires, que je n'ai pu tirer encore beaucoup d'éclaircissements. Cet officier est un très-petit homme, plein d'âme et de feu, assez spirituel, brave, leste, vif, un peu fou. Mari d'une jolie femme dont il est jaloux à l'excès, et dont il est éloigné de deux cents lieues, il m'aime un peu, parce que je ressemble singulièrement à une sœur qu'il a perdue : ce qui est exactement vrai, selon le témoignage des personnes qui ont connu cette dame.

D'une autre part, j'ai fait connoissance chez mes voisines d'un de leurs parents, ancien officier, que tout le monde trouve d'une laideur amère, et que j'aime à la folie. Il a six pieds de stature; il est maigre et ployé, comme presque tous ces grands corps; ses dents sont déjà perdues, et ses yeux sont louches; mais, malgré ce défaut, l'esprit y petille. Le sentiment adoucit les traits baroques de sa figure : je la trouve expressive, intéressante; je ne la vois jamais sans me rappeler ces vers :

Le premier des appas est une âme sensible :
Elle entraîne les cœurs par un charme invisible,
Elle adoucit des traits l'imposante fierté,
Et prépare une excuse à la difformité;
Ainsi que dans nos traits, elle est dans nos ouvrages
La source des transports, le garant des suffrages.

Pour revenir à notre personnage, brave Genevois, ami de Montaigne, sectateur de Jean-Jacques, je lui vois une âme forte, énergique; un esprit solide, éclairé; un caractère doux, une humeur franche et facile. Je pense que nous nous comprenons : il me distingue et me fait parler. — J'avois résolu de m'en tenir à l'observation, et de jouer l'ignorante dans cette société; car j'ai la persuasion que pour être bien avec les femmes, il ne faut point paroître savoir ce qu'elles ignorent : cet homme a dérangé mon projet. Il lui échappoit de si bonnes choses au milieu d'un cercle où il s'en débitoit beaucoup d'insipides, que, sur une interpellation qu'il m'adressa, je ne pus m'empêcher de lui répondre. Heureusement j'ai toujours une sorte de timidité qui me sert de recommandation auprès des personnes de mon sexe, parce qu'elle leur laisse une sorte d'avantage sur moi; j'ai l'air de m'estimer moins qu'elles : cela fait qu'elles me pardonnent de dire à la passade des choses qui leur sont étrangères.

Je m'étonnois intérieurement de trouver dans un homme né à certaine place cette justesse de discernement, cette simplicité de goût qui font rejeter les préjugés sans nombre dont tant de têtes sont infectées; j'avois beaucoup réfléchi sur ce phénomène, lorsque j'appris que cet homme avoit été malheureux : je revins de ma surprise, et je revis l'ordre naturel. Il est

presque impossible de se faire au sein de l'opulence une âme noble et forte, un esprit élevé et modeste.

Cet excellent républicain a beaucoup voyagé, principalement en Russie, où il a demeuré plusieurs années avec sa femme; je le mets souvent sur le chapitre de ce pays, qui devient tous les jours plus intéressant.

Enfin j'ai pour nouveau voisin un Prussien, dont je tire aussi parti : c'est un gros homme, à l'œil gourmand, qui n'est point sot, et qui écorche passablement le françois. Je lui dis l'autre jour, en plaisantant, tout le mal que je pensois de son souverain et de son gouvernement : il les défendit fort bien, en convenant d'ailleurs d'assez bonne grâce de ce qu'il ne pouvoit excuser ou justifier.

Avec ces hommes, mes questions et mon atlas, je me fais dans ma tête une géographie historique et politique de l'Europe actuelle; je voyage réellement; je compare et je m'amuse. C'est l'étude du jour. Joignez à cela un peu de musique : je m'emparai dernièrement de deux petits airs, doux, agréables, enchanteurs...... Je voulois si bien les mettre sur ma guitare!... Le désir me servit de maître; je rappelai de fort loin quelques principes de composition qui s'étoient jadis logés dans ma mémoire, et je fis deux accompagnements assez bons.

C'est ainsi que le goût des arts, et surtout de la philosophie, me fait passer des heures délicieuses dans ma situation cruelle en elle-même; car je crois pouvoir me dire chaque soir : Mon enfant, te voilà avancée d'un pas de plus vers ta ruine. Il est affreux de penser qu'un jour mon père, que j'ai vu vivre honorablement...... Mais pourquoi parler de ces choses?.... Je sens pour ma part que je ne serai jamais entièrement malheureuse, même dans les plus tristes épreuves : je suis au-dessus de l'infortune; elle pourra sans doute m'arracher des pleurs, mais il est des jouissances qu'elle ne sauroit me ravir.

Hélas! je rencontrai hier une demoiselle de mon âge, bien élevée, fille d'un marchand assez riche, lequel étoit resté veuf de bonne heure : il dissipa son bien avec une maîtresse, au point qu'il fit une banqueroute odieuse, et qu'il meurt de faim aujourd'hui. Sa fille est à un quatrième étage, occupée à faire

du linge pour vivre; elle se désole... Elle m'a serré le cœur. Il est vrai qu'elle n'a point assez de ressources en elle-même pour adoucir les rigueurs de son état : elle en épuise toute l'amertume, et principalement celle de l'amour-propre humilié.

Je finis ma lettre aujourd'hui dimanche, 22. J'ai fait venir avec moi cette petite l'Eveilly, si gentille et si à plaindre. Je suis en paradis, lorsque je compare son sort avec le mien. Je vais l'égayer un peu : je serai heureuse du plaisir que je lui donnerai.

Mademoiselle d'Hangard, que je n'avois pas vue depuis longtemps, est enfin venue. Elle se trouvoit accompagnée de son frère de Metz, jeune homme plus formé et plus agréable, à ce qu'il m'a paru, que le frère d'Abancourt. Il n'est ni sot, ni froid, ni sans connoissances; mais il est jeune, il est François : c'est tout dire; ce seroit un petit héros en province ; il est honnête et passable partout.

Malgré tout ce que tu peux dire, ma chère Henriette, je n'ai pas foi à ton départ prochain pour l'autre monde : tu seras longtemps des nôtres; je le crois et je m'en réjouis. L'idée qui te frappe est l'effet de l'indisposition que tu ressens. Je pensois sur mon compte, il y a un mois, ce que tu penses de toi aujourd'hui, parce que j'éprouvois un malaise semblable; il est passé avec mon idée, sans que je m'en sois aperçue. Nous sommes trop sensibles pour nous porter longtemps parfaitement bien; notre santé doit être fréquemment sujette à ces altérations; c'est par la même raison que nous sommes remuées, attendries, égayées, et que tu serois disposée à faire la folichonne, si tu n'étois retenue par la gravité chrétienne. — Vous êtes heureuses pour la paix de vos âmes que je sois à vingt-huit lieues de vous : je vous ferois dérider et déboutonner.

Adieu, mes tendres amies, j'ai rêvé de M. Roland : il m'ennuie de ne rien savoir à son sujet.

Je vous embrasse de toute mon âme.

Adieu.

* LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Du mardi 1er juillet 1777, après-midi.

Il n'étoit pas dans mes projets de répondre à cet instant; mais il ne me reste plus que cela à faire pour tirer parti de ma pauvre existence; une envie de dormir me maîtrise et m'enchaîne; mes doigts languissants se refusent au travail, je m'appesantis sur les livres; rien ne me tire de mon assoupissement. L'amitié pénétrante et vive peut seule ranimer mes facultés engourdies. Je t'aime au delà de toute expression, et pour la première fois de ma vie je te le dis en bâillant.

J'aurois besoin d'un exercice violent ou d'une promenade un peu longue : il pleut à verse, il fait froid, et je n'ai pas le courage de m'habiller pour aller voir quoi que ce soit.

J'imagine que cette disposition somnifère est un effet du soporifique que j'ai pris dimanche à Vincennes. J'y fus souhaiter la fête à mon oncle : il avoit pour compagnie la grande femelle sans dents qui conduit sa maison [1], un autre gros chanoine comme lui, et le petit chirurgien de mademoiselle. On dit de nos académiciens que lorsqu'ils sont dans le fauteuil, ils s'y endorment aussitôt : cela est bien autrement vrai des prêtres, dès qu'ils ont un canonicat. — J'ai goûté l'ennui par tous les sens; il faisoit beau : l'on resta, parce que mademoiselle, qui va toujours plaignant, et qui veut toujours le contraire de ce que les autres désirent, n'étoit pas d'humeur à sortir. Je voulus m'échapper au jardin; je n'eus que le temps de verser quelques pleurs sur une rose qui m'attendrissoit. Elle étoit prête à s'épanouir; mais elle avoit déjà perdu ses couleurs fraîches et vives : des insectes parasites la rongeoient intérieurement et la détruisoient en secret; sa pâleur prématurée la rendoit touchante... J'étois émue... je pleurois sur elle... non, c'étoit sur moi... La

[1] Cette personne, fort maltraitée dans les *Mémoires*, s'appelait mademoiselle d'Hannaches. C'était une vieille demoiselle noble, qui déplaisoit surtout à mademoiselle Phlipon par l'importance ridicule qu'elle attachait à sa généalogie.

scène de la veille m'avoit laissé des impressions douloureuses; c'étoit aussi la fête de mon père, lequel avoit fait une toilette brillante, sous un prétexte dont je savois la fausseté; il étoit revenu tard, défait, décontenancé; je fus à son lit, d'un air sérieux et pénétré : « Je vous souhaite, mon père, beaucoup de bonheur et de satisfaction; je travaillerai à l'un et à l'autre autant qu'il est en mon pouvoir. Je vous demande la continuation de votre tendresse comme un bien qui m'est cher, et que je ne cesserai de mériter.» Il me répondit d'un ton doux et faux qui me déchiroit les entrailles : «Elle t'est tout acquise depuis longtemps, et je n'ai pas envie de la diminuer, au contraire.» Je me retirai dans ma chambre, où je crus m'évanouir. Il faut sentir toute la force d'un contraste odieux entre les paroles et les actions; il faut en être témoin, et avoir mon cœur, pour apprécier tout ce qu'il y a de cruel dans ce que je subis. Il ne manquoit à mes peines que les atteintes envenimées des mauvais propos; elles se sont jointes au reste. Mon père s'est avisé d'aller dire à une femme babillarde et méchante que je lui demandois l'arrangement de ses affaires, en lui reprochant grossièrement ses maîtresses; il a fait l'homme désolé, en lui peignant tout son amour pour moi et débitant les plus belles choses à ce sujet; tu devineras tout ce qu'on a pu répondre, en apprenant d'ailleurs que cette vraie commère est une voisine, femme du commun, qui s'étoit mis dans la tête, à la mort de ma mère, que j'irois prendre ses avis sur tout, et qui est enragée de voir qu'avec beaucoup de politesse je ne mets pas les pieds chez elle. J'avoue que j'ai reconnu avec joie combien j'étois au-dessus de sa calomnie! Ma tranquillité n'a pas été troublée des rapports qui me sont venus et auxquels j'ai coupé court sur-le-champ, en ne voulant rien entendre; je bouche mes oreilles, je me tais, et, fermée sur moi-même, je laisse croasser les corbeaux. Je ne prétends pas à l'éloge de ceux que je méprise, et je sens intimement que les gens raisonnables n'auront besoin pour m'estimer que de me connoître. Ce qu'il y a d'affreux pour moi, ce sont les combats que la nature et la réflexion se livrent dans mon cœur; je te le dis en frémissant, je pardonne à mon père; mais je ne l'estime plus... O ma Sophie,

mon amie! ce n'est que dans ton sein que j'ose déposer mes douleurs amères; mon cœur saigne, je souffre, je me meurs. Laisse un instant respirer ma foiblesse; j'ensevelis dans l'amitié les gémissements et les plaintes, que je me dérobe à moi-même!

Je vérifie singulièrement la prophétie d'un homme judicieux, qui, sans avoir la moindre idée de ma situation, me disoit dernièrement : « Plus vous avez de ce sentiment fait pour vous rendre heureuse, moins peut-être vous le serez. » C'est l'officier genevois dont je t'ai entretenue, et auquel je reviens, pour rompre mes lamentations.

Je l'ai vu hier chez ma voisine, à qui je faisois visite pour me distraire, et pour ne point paroître me séquestrer. Je reçois toujours quelques reproches sur le temps que je mets entre mes visites : le Genevois est ordinairement le premier à me les adresser, et ils me flattent plus de sa part que de tout autre : j'aime à mériter ceux-là. — Je ne vais guère dans cette société qu'une fois ou deux la semaine, tout au plus. La grande raison d'empêchement, que je n'ai garde de déduire, c'est l'espèce de toilette qu'il faut faire pour se présenter chez les autres. Je suis à la maison dans mon caraco de toile, avec les cheveux sans poudre, et très-souvent défaits sous une baigneuse, que j'ai mise à peu près, sans regarder seulement au miroir : ce n'est pas là le costume d'un cercle, où je trouvai l'un de ces jours passés dix à douze femmes avec force rouge, petits chapeaux, grands laquais, etc. — C'étoit un vaste champ pour l'observation, et je m'y suis amusée dans mon coin, n'ouvrant la bouche que pour répondre au grand personnage, qui s'étoit mis à côté de moi, et qui s'efforçoit de me faire parler.

Entre autres demoiselles, il y en avoit une de mon âge, fille d'un commerçant fameux, dont le faste égale la renommée : nous nous voyions dans l'enfance; mais la différence du ton nous avoit insensiblement éloignées. Je ne m'étois point encore trouvée avec elle depuis ce premier âge, et je voyois en souriant qu'elle jouissoit de l'avantage de paroître à mes côtés avec une élégance, un éclat, un air d'opulence qui effaçoient sans peine ma simplicité; mais ce qu'elle ne voyoit pas, c'est

que les femmes à prétentions la regardoient avec un orgueilleux dédain, excité par la concurrence, et que le petit nombre des sages haussoient les épaules de pitié à chaque mot qui lui échappoit. Il est difficile en effet de joindre plus de petitesse, de légèreté, de sottise, à plus d'assurance et de ridicules. J'observois le Genevois, plein d'âme, de bon sens, de finesse : il se contraignoit; il serroit ses lèvres pour retenir les sarcasmes prêts à s'en échapper. Quoi que l'on dise du monde en général, je soutiens avec madame de Sévigné qu'il n'est ni fou, ni injuste : il sait connoître le vrai et lui rendre hommage; il paye les ridicules, et même les vices, du mépris qui leur est dû. Si la jalousie, les préjugés, élèvent quelques nuages sur le mérite réel, l'équité, la force de la vérité, les dissipent bientôt, et le font respecter.

Lorsque je retournai depuis dans cette maison, et que je me trouvai en tiers avec le Genevois et la maîtresse du logis, qui, sans être une femme supérieure, a cependant l'esprit juste, beaucoup d'aménité, de douceur et de politesse, on me parla de cette jeune étourdie, des façons de laquelle toute la compagnie avoit été scandalisée; je fis semblant de ne plus me souvenir de ses propos, je répondis comme je devois le faire; le Genevois ne fut pas dupe de cet oubli; il me dit qu'il avoit saisi mes observations, que j'avois principalement remarqué telle et telle chose. Je m'étois tue pourtant; mais son discours me prouva qu'il avoit levé le voile de mon silence, et s'étoit aperçu de presque tout ce qui se passoit dans mon esprit.

Nous eûmes une conversation fort intéressante sur différents objets; tu pourras voir quelque chose de son cru dans *le Journal des Dames;* il doit y insérer des lettres sur les Kalmoucks (son séjour en Russie lui ayant fait un peu connoître ces peuples), d'autres sur l'éducation publique en Russie, en tant qu'elle présente un modèle pour réformer la nôtre.

Je fais une lecture qui te conviendroit assez dans ta disposition actuelle; c'est celle de Platon, traduit par M. Dacier. La morale excellente de ce philosophe grec, ainsi que ses idées mystiques, ont une analogie singulière avec la morale et les idées du christianisme; aussi veut-on absolument qu'il ait eu

connoissance des livres de Moïse, et qu'il y ait puisé tout ce qu'il a de bon.

Je me suis jetée dans les histoires de Voltaire; j'ai choisi celle de Russie. Elle est écrite avec beaucoup d'intérêt et de rapidité; mais je me méfie un peu du guide; je l'aime mieux poëte qu'historien. Le Genevois (j'ai plus tôt fait de dire son nom : M. Pittet) me disoit qu'à juger Pierre le Grand sur le recueil de ses ordonnances plutôt que sur le récit historique de ses actions, on ne concevoit pas de lui une aussi haute idée que celle qu'on se fait ordinairement à son sujet; il n'eut pas en vue le bonheur de ses peuples, mais la satisfaction de faire parler de lui; il négligea beaucoup de choses qu'il devoit et qu'il auroit pu effectuer; il en fit d'autres qui n'étoient point utiles. Il est vrai que dans son siècle on n'étoit pas encore parfaitement éclairé sur les vrais principes de la bonne politique; nous en savons plus sur cette matière depuis vingt ans, qu'on n'en avoit su dans tous les gouvernements anciens. L'auteur des deux articles *Fermier* et *Grain*, dans l'Encyclopédie (M. Quesnay), est le premier qui ait développé de nos jours toutes les vérités mises dans un nouveau jour par Rousseau, et dont les économistes ont fait tant de bruit.

Je suis bien aise que tu prennes goût pour la géométrie; de quels éléments te sers-tu? Seroit-ce de ceux de Clairaut, de Lachapelle, ou de Leblond? Commences-tu à élever des perpendiculaires, à faire des rectangles, à étudier les propriétés des triangles? parle-moi de tout cela, rends-moi compte de tes études, de tes découvertes et de tes progrès.

Je n'aime pas à te voir étudier la sphère avec Fontenelle; il est fort bon pour te donner une idée générale du système du monde; mais il y a longtemps que les tourbillons et la matière subtile, qu'il étaya vainement de son crédit et de sa plume, sont renvoyés au pays des hypothèses chimériques. Cherche plutôt la *Philosophie de Newton, mise à la portée de tout le monde*, par M. de Voltaire; cet ouvrage, qui n'est pas long, est intéressant et instructif. Tu pourrois encore consulter M. de Maupertuis; mais dispense-toi de lire son *Traité du bonheur;* rien n'est si triste à mon avis, et même rien n'est si peu vrai. Je le crois

estimable comme astronome; il s'en faut que je le trouve aimable comme philosophe.

Je me suis donné un abrégé de Locke; c'est le meilleur métaphysicien que je connoisse : sa clarté vive et nette fait disparoître aisément les bluettes éblouissantes de Malebranche; il me fait penser, et me retrace des notions que j'avois déjà prises dans ses sectateurs.

Où en es-tu de ta géographie? Est-ce dans les contrées immenses de l'Asie, où la nature déploie tour à tour sa rigueur et ses bienfaits, où l'ancienneté, la perfection et l'avilissement de l'espèce se montrent à la fois; où le despotisme semble avoir appesanti son joug de fer sur les malheureux habitants des plus plus beaux climats, que tu promènes ton œil observateur? Est-ce dans l'Afrique brûlante, où l'histoire naturelle présente des singularités par la diversité des races; où l'étendue des déserts absorbe l'imagination; où les peuples des côtes habitées vivent avec des mœurs si opposées aux nôtres? Seroit-ce dans l'Amérique, neuve et active, où les agitations présentes développent secrètement le germe des plus étonnantes révolutions; où l'homme, le climat, les sites, les productions, offrent des tableaux divers et intéressants? Seroit-ce enfin dans notre Europe, célèbre et industrieuse, dont toutes les puissances se balancent singulièrement; où les royaumes du Nord se policent comme les autres; où la Russie naissante étonne par ses progrès? — Fais un plan de voyage; dis-moi de quel lieu tu pars, quelle route tu veux tenir; je me joindrai à toi, nous observerons ensemble.

M. Roland est bien heureux de parcourir à son aise la belle Italie : combien son doux climat, ses riants aspects, doivent frapper et plaire! Que de chefs-d'œuvre à admirer avec délices et enthousiasme! que de réflexions à faire sur ce sol, fertile jadis en héros, où chaque objet rappelle des faits importants et d'intéressantes images! M. Pittet me disoit hier que chez ces Romains si changés on apercevoit toujours le principe des grandes choses et les étincelles du génie.

Je suis charmé de savoir que notre voyageur est en bonne santé. Il me semble qu'il y a contradiction dans le jugement

que tu portes à son occasion : tu lui accordes la pénétration, et tu lui refuses la finesse; l'une ne va guère sans l'autre. Quelle observation particulière te fait parler de la sorte? Tu lui crois des systèmes (je présume aussi qu'il n'en est pas exempt); mais sur quel objet? J'ai cru voir qu'à l'égard de la politique et des mœurs, il avoit les vrais principes, qui aident à bien observer. Je ne serois pas fort éloignée de ton avis sur le degré d'estime qu'on peut lui accorder; mais je pense qu'il gagnera toujours beaucoup à toutes les comparaisons; son goût et son enthousiasme pour le vrai, pour le simple, le distinguent avantageusement. Puisqu'il est question du mois d'août ou du mois d'octobre pour son retour, je vois qu'on ne peut guère compter sur lui que dans ce dernier mois.

J'ai bien fait de t'écrire; le sommeil a fui; mon cœur est reposé; le temps s'est écoulé doucement; j'ai repris avec toi mon courage et ma gaieté; je vais retourner au combat; les ennemis sont à ma porte... J'aime cette pensée, que je trouvai dernièrement assez bien exprimée en vers, qui cependant ne sont pas bien sonores :

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie,
Voilà les jours dignes d'envie.
Être chéri vaut mieux qu'être vanté!

Assurément, c'est le bien que je préfère; c'est celui dont je jouis; pourrois-je encore me plaindre!

Si je suis mal servie en parents, je le suis bien en amis; c'est un bonheur que j'apprécie tout ce qu'il vaut.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME. (*Inédite.*)

7 juillet 1777.

Les jours de la douleur sont arrivés, je suis dans une détresse inexprimable. O toi que l'amitié me rendit si précieuse et si chère, compatis à mes maux! Viens adoucir mes pleurs, et fais, s'il est possible, goûter quelque consolation à mon cœur déchiré! J'étois déjà pour mon père un objet incommode, je

lui suis devenue un objet odieux : il me craint et me hait; si pourtant une haine véritable peut entrer jamais dans le cœur d'un père envers un enfant qui ne l'a pas mérité. J'essuie des reproches que les apparences justifient. Je plains mon père, et je souffre de mes maux et des siens. Les hommes de la discorde m'environnent de toutes parts, la nature offensée se méconnoît au milieu du tumulte, ses douces impressions ont fait place à la défiance et au trouble.

Élevée par une mère honnête et délicate, sensible comme elle, je l'ai pleurée de bonne heure, et je voudrois ne lui avoir pas survécu. Deux ans se sont écoulés depuis la perte que j'en ai faite, peut-être vais-je me séparer de celui qui devoit réunir toute la tendresse qu'elle avoit partagée. Mon père, jeune encore, naturellement assez bon, mais sans ressource avec lui-même et incapable de se faire des principes, vivait en paix avec une femme aimable dont il avait besoin, et dont le mérite supérieur faisoit le bonheur commun. Privé d'une épouse qu'il regretta vivement au premier abord, puis bientôt distrait et consolé, éprouvant le désir de la remplacer, craignant de le faire à cause de moi et d'une famille qui l'auroit blâmé, ne sachant d'ailleurs se créer une société ni prendre des plaisirs qui remplissent son vide et fissent disparoître son ennui, il prit et soutint en ville quelqu'un de malhonnête. Insensiblement détourné, dominé, conduit par un penchant qu'il croyoit commander, il ne connut et n'aima plus qu'une chose. Sans être riche, il avoit assez, non pour se passer de son état, mais pour achever de faire avec lui une assez bonne maison; mais le défaut d'assiduité, les dépenses secrètes, détruisirent au lieu d'édifier. Je vis le désordre, je me tus, je m'assurai de ses causes, j'osai ensuite faire des représentations : elles furent inutiles et méprisées; le mal augmenta. Je reçus enfin un avertissement étranger avec des détails désespérants; je fis part, à ceux qui devoient me secourir, de mes inquiétudes : ils me plaignirent et ne surent rien faire. Je pris encore sur moi, et pour mon compte, des démarches qu'ils auroient dû m'éviter; elles aigrirent et n'avancèrent à quoi que ce soit, parce que je n'étois pas secondée. Enfin la continuité du mal, auquel je

m'efforçois vainement de remédier, leur ouvrit les yeux et remua leur âme engourdie. Mon oncle de la campagne vint passer ici quatre jours; il alla visiter celui de Vincennes et parla hier à mon père, mais il le fit assez maladroitement pour me compromettre et m'attirer par ce moyen l'animadversion de mon père. Celui-ci, persuadé que j'ai agi sourdement, me reproche de l'avoir dénigré dans sa famille, et m'accable de tout ce qu'un homme découvert et un père irrité peuvent dire de fâcheux et de déchirant. Je me suis défendue, expliquée, mais il s'en faut de beaucoup que je sois justifiée dans son esprit. Il m'est impossible de te rendre les conversations vives, longues et pénibles que nous avons eues ensemble. Il est outré que j'aie été moi-même m'instruire : « Non, mademoiselle, » — me disoit-il avec l'emportement du courroux, — « si je suis fait pour veiller sur votre conduite, il ne vous appartient pas de veiller sur la mienne. Renfermer vos soupçons et vous taire, voilà votre devoir. » Tu sens tout ce que j'avois à répondre et tu devines tout ce que j'ai dit. Au reste, il s'est comme brouillé avec mon oncle, en recevant très-mal ce qu'il lui disoit, et en déclarant que l'abbé seul pouvoit le forcer à faire l'inventaire, encore faudroit-il preuves juridiques d'inconduite, promettant cependant de le faire dans quelque temps. L'oncle est reparti pour la campagne et il a écrit à Vincennes. J'attends incessamment une nouvelle scène de ce côté. Je ne sais ce que tout cela deviendra. Jamais je n'emploierai la voie de la justice, je la trouve déshonorante pour moi-même, puisqu'elle flétriroit la réputation de mon père; d'ailleurs je mourrois plutôt mille fois que d'enfoncer si cruellement un poignard dans le cœur de celui qui m'a donné le jour. Je crois que les affaires se feront tant mal que bien; nous pourrons, pour son propre avantage, mettre à couvert le peu qui reste d'une petite fortune. L'ensemble ne m'offre pas un avenir gracieux, et le présent est détestable.

Lundi, onze heures du soir.

Les dispositions des hommes et les affaires du monde changent comme les aspects du ciel. Aujourd'hui, plus de reproches, un ton doux, un air sot; il y auroit du comique, si la personne

m'étoit moins chère. Il faut que, par la plus grande singularité, certain mal, que l'on cache sous une incommodité de commande, se soit déclaré ces jours-ci; on fait des tisanes dont je devine l'usage. L'embarras est d'autant plus grand, qu'on sait bien que je ne suis pas une Agnès, quoique je la joue quelquefois. Mon homme est si fort décontenancé de se trouver pris par là, que c'est une chose à peindre. Il me prend parfois des envies de rire malignes, mais j'en reviens à pleurer de son humiliation et de notre tracas; je suis sur les épines du choc du gros abbé. Ah! bon Dieu! ce sera encore quelque balourdise.

Je ne veux pas fermer ma lettre sans vous dire un mot de la petite l'Éveilly : elle quitte son père et sa belle-mère, et se met en chambre; mais, hélas! elle n'a ni lit, ni paille, ni pain : quelle misère! Je suis désespérée d'avoir donné mon argent à la bonne femme, qui ne valoit rien; j'en ferois aujourd'hui un si bon emploi! C'est la première fois de ma vie que je me repens d'un acte de générosité.

Adieu, adieu.

---

* LETTRE VINGT-SIXIÈME.

AUX DEUX SOEURS.

Vendredi 19 juillet 1777, à onze heures du soir.

Il fait si chaud, que je suis à peu de chose près comme dans l'état de nature; ma fenêtre est ouverte; mais heureusement je n'ai pas de voisins en vis-à-vis. Le temps est lourd et chargé; il ne fait point de vent : j'ai pour tout rafraîchissement un grand verre d'eau, que je vide et remplis sans cesse; j'attends avec impatience le matin pour aller me baigner.

Je vais être dans l'embarras la semaine prochaine : mercredi est le jour pris pour commencer l'inventaire : c'est enfin une affaire résolue, et je crois que l'ouvrage ne sera pas long. Aura-t-il beaucoup d'utilité, c'est ce que j'ignore; en effet, les choses ne se font qu'à moitié : l'émancipation n'aura probablement pas lieu. Au reste, il est toujours bon qu'un exposé précis fasse

connoître à mon père une situation sur laquelle il s'aveugle, et dont la connoissance, procurée à d'autres, devient un frein de plus. Il est fort singulier que, dans une situation paisible et assurée, vous voyiez tout en noir, mes amies, et que ce soit moi qui prétende justifier la nature et la considérer de l'œil du bonheur, au milieu des épreuves pénibles que vous n'avez jamais connues.

Je sens vivement que l'opinion et les préjugés sont les seules causes du plus grand nombre de nos maux, et de l'exagération que nous mettons aux réels d'entre eux. Pour quiconque est doué d'un corps sain, d'une âme pure et d'un esprit juste, l'infortune est peu de chose et le reste n'est rien. Les peines du cœur sont les plus violentes pour une personne sensible et délicate; mais la réflexion fournit encore bien des adoucissements. Plus on étudie et connoît les hommes, mieux on voit que les circonstances les entraînent et les maîtrisent, et plus on est porté à l'indulgence : dans les maux de cette classe on a coupé la racine même, quand on est parvenu à détruire le ressentiment qu'ils avoient fait concevoir. Une disposition douce, une pitié généreuse succèdent aux émotions, aux déchirements de la passion et du chagrin. La peinture que tu fais de nos douleurs, ma chère Henriette, n'est qu'une suite d'antithèses assez brillantes, dont la somme ne vaut pas moitié d'un raisonnement. Nous n'eussions pas connu le plaisir, si nous avions été impassibles : il est injuste de se plaindre de nos besoins, qui tiennent à notre essence et qui sont la source de nos biens. Ce sont eux qui nous font agir, qui mettent de l'intérêt à notre existence et qui développent nos facultés.

Je ne cherche pas aujourd'hui à te convaincre, je n'ai pas l'esprit assez recueilli pour suivre un raisonnement et fournir le détail des preuves. La facilité de méditer est suspendue chez moi; depuis quelque temps je suis préoccupée d'affaires désagréables, qui distraient et gourmandent mon imagination. L'âme se fortifie dans les contrariétés qui la tourmentent, mais l'esprit ne s'exerce que dans le repos de la solitude, ou dans la jouissance paisible d'une société intéressante. Je lis encore beaucoup; mais je n'écris plus, et je rêve peu; je ne raisonne

que sur ce que j'ai à faire, à dire, à prévoir, et non sur ce que j'ai à croire, à penser d'une infinité d'objets. S'il m'étoit permis de choisir une façon de vivre de mon goût, j'aurois une chaumière, un jardin pour fournir à ma subsistance, et je serois ignorée de l'univers.

M. de Sévelinges vient de m'offrir d'aller philosopher avec lui à Soissons : ce seroit déjà philosopher, dit-il, que de prendre la résolution d'y venir : il ajoute que je suis libre de me faire accompagner par une amie ; que je serai logée dans son jardin, très-loin de ses appartements, etc. Tout cela est fort bien sans doute ; mais les circonstances, les préjugés, opposent des difficultés sans nombre. Je lui réponds qu'il me désespère par son honnêteté même ; que sans avoir beaucoup de philosophie, j'en aurois assez pour aller le voir avec autant de confiance que de plaisir ; et c'est effectivement vrai. — Je lui ai confié mon méchant petit discours : j'aurois dû le soumettre à son examen avant de l'envoyer étourdiment à Besançon ; c'est un critique sage, délicat, éclairé, sincère [1].

Je vais toujours chez ma voisine, qui m'envoie chercher très-souvent. J'eus dernièrement avec elle une conversation singulière. Elle me croyoit riche (ainsi que le croient presque tous ceux qui me connoissent, je ne sais pourquoi) : je la désabusai si plaisamment, que notre dialogue pourroit s'employer dans une comédie. Je tenois d'autant plus à la tirer de son erreur, que je lui crois des vues : en effet, elle m'appelle souvent quand certain personnage qu'elle prône vient lui rendre visite.

Son parent, le grand M. Pittet, m'a demandé la permission de venir me voir, et, d'après mon consentement, est déjà venu deux fois. Il a beaucoup de ressemblance avec le pauvre Sage pour les goûts et les principes ; mais il a encore plus de douceur et de liant. Nous parlions un jour du malheur des unions mal assorties : « Je n'en connois pas de plus grand, lui disois-je, et je me crois incapable de survivre à celui-là, s'il m'arrivoit. »

[1] Nous donnons dans l'Appendice aux lettres de mademoiselle Phlipon, placé à la fin de ce volume, le discours que mademoiselle Phlipon adressa à l'Académie de Besançon, et les observations de Sévelinges publiées pour la première fois.

Il me répondit avec une sorte de transport qu'il étoit charmé pour mon propre intérêt de me savoir dans une résolution si ferme. L'air pénétré, réfléchi, prophétique, pour ainsi dire, dont il prononça ces paroles, mille idées qui se présentèrent en foule à mon esprit, me firent pâlir et frissonner. Je vois très-peu d'hommes avec lesquels je pourrois être heureuse. Je ne trouve mes idées et mes goûts que dans ceux qui, ayant déjà un certain âge, ont rectifié toutes les erreurs de la jeunesse, et dans ceux surtout qui ont connu le malheur et les vicissitudes du monde.

J'ai quelquefois la bonhomie de craindre de faire un jour ce que je ne voudrai pas, et je m'effraye, comme si j'étois au moment du sacrifice.

Il me semble, mes amies, que je vous entretiens mal : il y a du désordre dans mes idées, de l'embarras dans mes expressions : il faut que je vous communique, pour vous distraire, des réflexions qui me sont échappées, il y a quelque temps, sur la constance. C'est un petit chapitre que je mets dans mon journal pour le remplir, et pour remédier à la sécheresse de ma correspondance. Vous me direz peut-être, en voyant le titre, ce que madame de C. se disoit à elle-même :

Eh! que fait la constance à qui n'a point d'amour?

Toujours est-il que j'ai rêvé sur ce sujet : voici comment je me rendois compte de mes idées.

DE LA CONSTANCE.

La constance est la durée du sentiment. C'est un des caractères de la véritable amitié, laquelle ne devant s'établir que sur la ressemblance des personnes qu'elle rapproche, et sur la connoissance parfaite qu'elles ont l'une de l'autre, ne peut s'évanouir que par des motifs essentiels et rares.

La constance n'appartient pas aussi nécessairement à l'amour, ce feu brillant et passager, qu'un coup d'œil peut faire naître, que les sens entretiennent, mais que l'illusion allume, éteint tour à tour.

J'ai mauvaise opinion de celui qui change d'amis : c'est un hypocrite, qui jouoit l'amitié, ou c'est une âme foible, incapable de la connoître; j'excuse celui qui change de maîtresse : c'est un papillon qui se joue sur les fleurs.

Ceci n'est point pour les personnes sensibles et délicates : comme elles forment le très-petit nombre, je ne les comprends jamais dans les propositions générales. Sans doute, cet amour véhément et sublime de deux cœurs brû-

lants, unis et confondus par le rapport intime de tous les sentiments, doit être aussi durable que l'amitié, dont il partage l'excellence et surpasse l'énergie; c'est l'idole et le charme des âmes nobles et ardentes; c'est peut-être une chimère au dix-huitième siècle : du moins est-il assez rare pour qu'on puisse lui donner ce nom. S'il falloit n'estimer que ceux qui sont susceptibles de cette espèce d'attachement, on seroit réduit à mépriser presque tout le monde. En prenant les choses telles qu'elles sont, sans se préoccuper de la manière dont elles devroient être, on trouve encore des distinctions à faire. Dans ce nombre infini d'êtres que la galanterie d'une part, la coquetterie de l'autre, l'instinct de la nature des deux côtés, unissent, divisent et rapprochent sans cesse, il en est de plus ou moins sensibles, et pour qui le plaisir est plus que l'affaire d'un moment. Parmi eux, je fais une différence entre les légers et les inconstants.

L'homme léger n'aime jamais : il cherche à s'amuser, il se fixe sans attache, et change sans raison; l'inconstant cesse d'aimer parce qu'on cesse de lui plaire, ou parce qu'un nouvel objet sait lui plaire davantage. Le premier n'a pas même de goûts, le second est facile à séduire et à rebuter; celui-ci peut n'être pas sans délicatesse, et avoir eu les circonstances contre lui : on trouve à l'excuser; mais la légèreté vient autant de l'insignifiance de l'âme que de la petitesse de l'esprit. Nos élégants du jour, ces jolis hommes si sémillants et si agréables, qui font l'ornement des toilettes; les perroquets des cercles, les galants de profession, n'ont pas même l'honneur d'être inconstants : jouets du hasard, ils sont inquiets et mobiles comme ces insectes balancés par le vent, qui les pousse et les entraine à son gré.

On a souvent discuté la prééminence d'un sexe sur l'autre : cette question, qui au fond n'est guère raisonnable, ne m'a jamais paru bonne qu'à exercer pendant quelques minutes le talent d'un bel-esprit. Le mérite des sexes doit être nécessairement différent. S'ils avoient les mêmes qualités, ils cesseroient de s'être réciproquement utiles; si la nature a semblé favoriser l'un d'eux en lui donnant une certaine supériorité, qu'il faut reconnoître de bonne foi, elle a rétabli l'équilibre, en rendant chacun d'eux nécessaire au bonheur de l'autre. — Mais il est des vertus qui doivent leur être communes, et dans la comparaison de celles-ci, je ne crois pas que les hommes aient à gagner du côté de la constance (j'entends celle qui accompagne les liaisons du cœur). Plus vifs, plus impétueux, plus hardis que nous, ils sont moins tendres, moins attachés, moins fidèles; ils ont toute l'ardeur, l'activité, la souplesse, que donne la violence du désir; mais ils n'ont pas cette sensibilité concentrée, brûlante et délicate, qui anime, épure, vivifie toutes les actions; qui produit et perpétue cette chaîne imperceptible et forte d'égards, de soins et de ménagements. Toutes leurs attentions paroissent intéressées : on diroit qu'ils n'ont qu'un but, et que l'amour est chez eux un effet du tempérament, tandis que chez les femmes, le besoin d'aimer est un besoin du cœur.

Il est une constance d'esprit qui consiste à supporter les revers, et à poursuivre les entreprises; dans le premier cas, elle est spécialement le propre du courage : dans le second, elle est le résultat des lumières; et dans l'un et l'autre, elle est accompagnée de la patience, qualité qui emporte avec elle l'idée d'un effort sur soi-même, très-rare, et presque toujours louable. Cette espèce de constance est, à mon avis, moins ordinaire chez les femmes que chez les hommes : par une suite de leur grande sensibilité, ou plutôt de la mauvaise éducation qu'on leur donne, elles sont foibles et craintives; le malheur les abat, les mauvais succès les rebutent, les difficultés les effrayent. Rien

cependant de plus constant qu'une femme dans la poursuite de sa vengeance : c'est une conséquence de la foiblesse, qui la rend vindicative.

On procède à l'exécution d'un dessein avec d'autant plus de vigueur et de fermeté que l'on a mieux vu, examiné, réfléchi, senti les raisons de l'adopter : c'est ce qui m'a fait dire que la constance dans les entreprises est le résultat des lumières. Or, comme les femmes, en général, ne sont pas fort éclairées, ne méditent pas assez pour le devenir; comme elles agissent plus par sentiment que par réflexion, et suivent l'impression du quart d'heure plutôt qu'elles ne cèdent à des motifs raisonnés, il n'est pas surprenant que leurs résolutions s'évanouissent au moindre obstacle, et qu'elles soient si souvent inconséquentes et légères dans leur conduite.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME. (*Inédite.*)

Ce jeudi soir 24 juillet 1777.

La vie m'est devenue pesante... si elle pouvoit jamais l'être quand on est sans remords et même sans passions. Je n'ai plus qu'un sentiment : la tristesse a inondé mon cœur, je souhaite... hélas! je n'ose me l'avouer, je m'ignore moi-même. Je ne hais pas les hommes, mais leurs procédés m'ont aigrie : je voudrois la solitude ou la mort. Le prix des liaisons sociales diminue à mes yeux. La première et la plus intime des relations, celle qui est établie par la nature même, ne me donne que des disgrâces et me devient presque un supplice. Mon père me hait, sans me le dire, et en témoignant aux autres un sentiment contraire : l'idée de celle où il est véritablement à mon égard fait mon tourment le plus affreux. Du moment où j'ai paru le témoin éclairé de ses désordres secrets, et que j'ai demandé un arrangement dans les affaires, il m'a regardée et m'a peinte comme un enfant ingrat et dénaturé, que l'intérêt seul pouvoit animer et qui négligeoit les devoirs et les ménagements du respect et de l'amour filial. On a commencé hier l'inventaire : il étoit facile de voir qui des deux l'huissier favorisoit : mon père avoit choisi et prévenu son monde.

Il dit n'avoir retardé jusqu'à ce moment que pour faire mon avantage par les profits de la communauté. Son air, son langage, sont d'un père offensé, qui ne veut se venger que par des bienfaits. Victime d'une dissipation réelle que moi seule peux connoître, je le suis encore d'une fausse apparence, qui me fait

passer pour coupable près de ceux que mon père entretient. Peut-il ne pas s'accuser et me justifier, dans le for intérieur, par les reproches de sa conscience? Je doute si je dois me reposer sur l'équité de ce juge; on le dit incorruptible, mais on oublie que les passions le ceignent toujours de leur bandeau. J'ai perdu les plus doux des biens : la confiance et l'union, qui rendent la vie privée heureuse. L'estime du petit nombre d'amis qui me connoissent pourra-t-elle me dédòmmager de la bienveillance de mon père? Je serois foiblement touchée du préjudice que je souffre dans l'opinion de ceux qu'il prévient, si cette perte n'étoit son ouvrage. Eh quoi! faudra-t-il donc que je lui doive tous mes malheurs? Cependant nos affaires se conduisent à l'amiable; je ne veux pas demander d'émancipation. En vérité, sans les considérations que je fais sur l'utilité des précautions actuelles pour l'intérêt de mon père même, je crois que je me repentirois de les avoir prises, tant elles me sont douloureuses. Auroit-il mieux valu le laisser courir rapidement à une misère que je n'aurois pu soulager quand elle seroit parvenue à son comble? J'ai été tout le jour dans le trouble, l'agitation et la détresse que pouvoient causer la présentation des effets qui ont appartenu à ma mère, l'idée accablante des motifs qui la nécessitoient et le sentiment pénible de tout ce qui se passoit dans l'âme de mon père. Le notaire reviendra mardi finir ce qui concerne les papiers. Je suis encore dans l'étourdissement et l'effroi. Le peu que je reprends de mes sens me fait apprécier plus vivement l'horreur de ma situation. Je souffre dans toutes les parties de mon être... et vous vous taisez : tout isole les malheureux. Ah! ciel, tu vois mes terreurs et mon égarement : je m'en veux à moi-même. Va, je ne me pardonnerois seulement pas l'idée d'un reproche, et je serois punie avant de l'avoir pu concevoir, avant que tu l'aies aperçu. Mais pourquoi ton silence? Ne m'écris pas à mon adresse; excuse ton amie, je suis désolée.

Il me prend des envies de me jeter au cou de mon père, de lui dire tout ce que je sens; mais l'entendra-t-il?... A ces transports succèdent les serrements de cœur que je ne puis rendre; l'entends un propos, je vois un air, une démarche qui répan-

dent en moi le froid de l'indignation, je ne sais quoi d'âcre, d'égoïste et d'amer. Je pleure comme un enfant, je ne cherche pas à me soustraire au chagrin, je m'y abandonne sans réserve, il m'ensevelit et m'absorbe. Je trouve à peine des expressions : elles échappent à ma mémoire. Je ne sais que verser des larmes et je t'en fais dépositaire.

---

* LETTRE VINGT-HUITIÈME.

28 juillet 1777.

Nous nous sommes croisées encore une fois ; j'en suis dépitée; je hais ce brouillamini : il jette dans une correspondance je ne sais quoi de confus et de déplaisant. Sans doute, ma chère amie, tu attends encore de mon activité que je commence à répondre; c'est en présumer beaucoup dans les circonstances actuelles. Comment se fait-il que n'ayant pas ajouté foi au ton leste que je parois prendre à la fin d'une de mes lettres, tu aies compté sur mon attention et ma précision à saisir les différentes choses que tu m'écrivois? Tu me crois vivement affectée, fortement préoccupée d'affaires désagréables, de sensations pénibles, et tu me supposes en même temps assez de loisir et de tranquillité pour t'entretenir froidement de réflexions métaphysiques, de propositions géométriques, de calculs astronomiques. Assurément, cette idée n'est pas géométrique, ou bien tu me fais dans ton opinion plus philosophe que Socrate. Je baise humblement les traces de ce grand maître, mais sans parler des autres choses, mon âge et mon caractère me tiennent encore très-éloignée de sa sagesse. Plus modérée que la mienne, ton âme paisible ne connut jamais ces transports et ces déchirements tour à tour fous et sublimes, souvent l'un et l'autre à la fois. Les chagrins cuisants ont jusqu'à présent respecté tes pas, et combien déjà ils ont navré mon cœur! Tu m'as jugée d'après toi, et il n'est pas d'êtres moins ressemblants entre eux que les nôtres, par leur manière de voir et de sentir. Je t'écrivois jeudi dernier dans l'excès de l'accablement. Je me trouvois tellement abattue que j'imaginois, avec une sorte de douceur, devoir

succomber bientôt aux impressions qui m'entraînoient. Hélas! le temps, officieux avec barbarie, renouvelle toujours nos forces pour souffrir! Cependant, il faut aussi l'avouer, les maux et les sentiments extrêmes ne sont jamais de longue durée : il semble que la rapidité de leur passage soit en raison de leur violence; ce sont les flots impétueux qui, en un clin d'œil, vous transportent à la surface des mers, après vous avoir précipité dans leur abîme. Tout à coup, l'obscurité vous environne, la douleur vous oppresse, tout est perdu, on n'a plus qu'à mourir..... Le sentiment du bonheur renaît imperceptiblement, on est tout étonné de se retrouver dans le calme : cette peinture est mon histoire; quelque dieu plaça dans mon âme un principe de félicité qui renaît perpétuellement, et qui s'y développe malgré les coups du sort; j'ai mal vu, ou j'ai cela de commun avec tous ceux de mon espèce.

Mademoiselle d'Hangard vint me voir vendredi de bon matin : sa visite étoit inattendue; l'aspect d'une personne heureuse me toucha, me satisfit; je sentis que je pourrois encore éprouver du plaisir, ne fût-ce qu'en contemplant le bonheur des autres.

Madame Trude, sensible, intéressante, vint me chercher après midi pour me distraire, en me conduisant au Luxembourg; nous y fûmes sans autre compagnie; il pleuvoit, j'en fus bien aise. La verdure étoit brillante, l'air étoit frais et pur, j'étois à côté d'une amie instruite de ma situation, cherchant à l'adoucir; je m'ouvrois à la communication, je respirois avec aisance; l'équilibre se rétablit dans mes facultés, je rentrai consolée. J'avois travaillé à consoler autrui. Madame Trude, heureuse par ses vertus et ses sacrifices, ne l'est pas sans travail; elle étoit mélancolique et peinée par divers motifs; je voulus raisonner : il est si vrai qu'on se persuade soi-même en cherchant à convaincre les autres! Nous en fîmes l'expérience avec un égal profit. Des occupations de ménage me retinrent ici le samedi tout le jour; seulement, vers sept heures, je descendis chez ma voisine, qui va déménager au mois d'octobre prochain. Je n'en suis pas trop fâchée, parce que l'hiver ramèneroit le jeu, dont j'aurois peine à me défendre, et qui me déplairoit à

plus d'un égard. Pour répondre aux questions que tu me fais relativement à cette dame, je te dirai qu'elle est veuve d'un riche Genevois, qui faisoit le négoce et la banque; elle jouit elle-même d'une fortune convenable, sans être aussi brillante que bien des gens l'imaginent; elle a quarante-trois ans; douce, aimable, elle s'entoure d'un monde bien choisi. Deux demoiselles, l'une de dix-huit ans, l'autre de quatorze, l'occupent principalement et la rendent heureuse : il règne entre ces trois personnes une intimité qui fait l'éloge de toutes, et particulièrement de la mère: elles se tutoient, se traitent presque sur le pied de l'égalité; les égards du respect sont accompagnés d'une telle aisance, qu'ils ne paroissent donnés qu'à l'âge : le ton affectueux est le seul qui frappe, et il est enchanteur.

La fille aînée, grande, bien faite, fort blanche, n'est pas jolie; mais elle plaît par une douceur et une complaisance uniques, que n'altère point l'aimable vivacité de la jeunesse; la bonté, la bienveillance, le désir de se rendre agréable, paroissent animer toutes ses actions, et donnent à sa physionomie, à sa personne, une grâce touchante, un attrait vainqueur. — La plus jeune, un peu mieux de figure, assez fine et prompte dans ses reparties, a d'ailleurs un certain tour d'égoïsme qui est plaisant à cet âge, mais qui pourroit bien dans la suite rétrécir un peu l'âme en aiguisant l'esprit. Elle chante bien, touche du clavecin passablement, et deviendra bonne musicienne. L'aînée n'avoit aucune aptitude pour cette sorte d'agrément : elle apprit et sait fort bien l'italien.

On peut dire des trois que ce ne sont pas de beaux esprits, des femmes savantes, mais des femmes aimables, instruites, honnêtes, bien élevées, ayant un bon sens naturel et un esprit d'usage qui plaisent et qui réussissent toujours.

Tous les hivers, la bonne maman, habitante de Rouen, vient passer plusieurs mois avec elles; c'est une femme polie à l'excès (c'est-à-dire peu vraie dans ses démonstrations, dont elle n'est pas avare), très-causante, un peu dévote et fort curieuse, ainsi qu'il est ordinaire passé soixante ans.

M. Pittet, leur parent, et ami de la maison, est fort bien né :

c'est en songeant aux préjugés et à la mauvaise éducation des enfants nés riches, que je m'étois étonnée de lui trouver un goût si simple, un jugement si solide et si sain. (Voilà des S qui m'impatientent.) Il n'est point à présent dans une situation fixe; en vérité, on est outré de voir que le nom de protestant empêche une foule de gens de mérite de parvenir aux places, où ils pourroient se distinguer. — Sa femme lui convient, mais elle ne le vaut pas. Il n'a qu'un fils de onze ans, qu'il laisse entre les mains d'une tante et d'une bonne maman; il entretient avec cet enfant une correspondance très-suivie, et travaille à lui assurer, pour la fortune, une indépendance nécessaire au philosophe dans le temps où nous vivons.

Quant au personnage avec lequel je soupçonne qu'on penseroit à m'unir, c'est un homme fort ordinaire, bon, gai, point sot, assez riche, mais, mais... tu entends tous les *si*, les *car*, etc.... Au reste, je pense qu'on aura bâti ce projet sur la convenance supposée des fortunes : ainsi néant à la requête.

Mon père est moins mal disposé pour le présent : c'est la grande raison du soulagement intérieur que j'éprouve ; au fond, il me conserve sans doute quelque aigreur, mais il a déjà senti qu'il ne devoit pas me le témoigner en apparence, et je compte cela pour beaucoup. Nous faisons demain l'inventaire des papiers : c'est encore un choc assez vif à recevoir; je ne m'attends pas à des jours bien sereins, mais je me trouve assez de force pour ne pas m'effrayer des orages.

Tes observations m'ont paru justes et tes avis excellents : il y a peut-être bien quelque chose de ce que tu penses; j'ai beaucoup de sensibilité, de confiance et de bonhomie, mais je n'ai pas toujours assez de finesse, je parois trop volontiers ce que je suis, et je pense rarement à me déguiser. J'étois décidée, je l'ai laissé voir.

La vivacité émeut, les faits vous révoltent, la première réflexion vous aigrit, et toujours les circonstances déterminent. L'expérience seule rectifie.

Je fais ces observations non-seulement pour mon compte, mais beaucoup pour fonder mon indulgence envers les autres par une double application.

Je vais être bien dérangée de mon train de vie ordinaire. Madame Trude fait un voyage en Bourgogne; c'est une affaire de plaisir, d'amitié : elle va voir une parente. Le mari, toujours bon au fond, mais fort singulier, ne se prête à ce départ que sur la promesse faite par moi d'aller durant le jour tenir la place de sa femme dans la boutique et dans la maison; ainsi me voilà chargée d'un nouveau gouvernement. Il faut, pour achever la singularité, que madame Trude laisse chez elle un malade dont elle prenoit soin, et que j'ai commencé de voir dimanche, fort plaisamment. C'est un petit abbé bossu [1], peu fortuné, assez jeune, spirituel, grand littérateur, auteur d'une nouvelle Histoire de Lorraine, dédiée à la Reine; correspondant de M. de Buffon : il se trouve logé par hasard dans un petit appartement meublé, que madame Trude s'est, par un plus grand hasard, avisée de louer. Cet ensemble a quelque chose de grotesque qui sent l'aventure, et paraîtroit équivoque à ceux qui ne connoîtroient pas les personnages; c'est encore une découverte qui est faite pour moi.

Je n'aurai pas un champ si vaste pour l'observation que celui que tu as si bien parcouru à l'hôpital; tu études l'espèce collectivement, je l'examine dans chaque individu. Poursuis ta carrière dans la géométrie, cette science te plaira toujours davantage; je m'en occuperois davantage si j'étois moins distraite par les contradictions du moment; tu peux réussir dans cette partie, tu as un esprit patient et réfléchi, tout à fait convenable à ce genre. J'ai bien ri du mal que tu me dis de toi-même; tu me rappelois un passage original de Montaigne, dont je ne me souviens plus, et que d'ailleurs je ne pourrois écrire.

Il est huit heures du soir bientôt : le jour s'efface; je finis cette lettre sur la pierre de ma fenêtre, ayant la main plus basse que le bras, lequel est élevé par le rebord du châssis d'une manière fort gênante; je ne vois goutte, et ne m'entends guère.

Adieu.

[1] L'abbé Bexon.

* LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

2 août 1777.

Il est le 2 août, sept heures du matin, je suis déjà seule avec ma fidèle Mignonne; déjà depuis une heure mon père est parti..., c'est l'histoire de tous les jours; hélas! sa santé, son bien, son bonheur... tout est perdu. Je reçois des avis qui renouvellent mes chagrins, sans m'offrir aucun moyen d'en attaquer les causes. L'aveuglement est à son comble, je n'espère plus de retour d'aucune espèce. Les humbles remontrances, les pleurs, le sentiment, enfin des arrangements qui devroient lui ouvrir les yeux, ont été vainement employés; tantôt feignant d'être touché, pour se cacher sous les apparences; tantôt se défendant avec hauteur, montrant du vrai courroux, toujours niant avec assurance les faits ou les circonstances, quand il ne pouvoit révoquer les premiers; parlant aux autres avec un ton de modération, de bonne foi et de franchise fait pour en imposer, il m'arrache l'âme et se perd avec une sécurité qui n'a point d'exemple; je n'aurai rien à me reprocher, j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi, et même plus, à certains égards, qu'il ne m'appartenoit de faire; il ne me reste plus qu'à périr en silence. Je n'ai pas besoin de t'exprimer combien je suis touchée de ces avis, donnés avec l'intérêt et la chaleur de l'amitié : tu connois mon cœur et sa sensibilité. Je ne te reprocherai pas de t'être ouverte à ta mère sur mon chapitre, elle mérite cette confiance, puisque tu l'en as jugée digne. J'apprécie avec reconnoissance les dispositions qu'elle a témoignées, et qu'elle vouloit faire passer dans mon âme. L'éloignement où nous sommes empêche que tu n'aies connoissance de mille détails qui ne peuvent s'écrire et qui font varier les procédés. Vois combien l'on parle différemment, suivant le point de vue sous lequel on considère un objet. Toi-même me faisois observer dernièrement que j'avois peut-être montré trop de fermeté, et présentement tu crois que je ne saurois trop en avoir : tu m'exhortes à le soutenir. J'ai suivi les circonstances, je ne me

repens de rien. Il y a près d'un an que, sur les seuls indices, assez clairs d'ailleurs, je me suis permis des représentations dictées par la tendresse, prononcées avec le plus grand ménagement. Les mêmes choses réitérées me firent répéter du même ton les mêmes représentations. Cependant je cherche à m'instruire plus à fond : j'examine attentivement, je recueille tout, j'observe, je me transporte chez la personne même; comme je te l'ai dit dans le temps, je vois la grandeur du péril, je sens l'importance des précautions, je parle d'une manière aussi humble et plus pressante : négation, réponse vague ou silence; je préviens doucement deux parents qui doivent me tenir lieu de père; en ménageant celui-ci, je tâche de faire agir les autres. Je trouve, comme je m'y attendois bien, des machines qu'on ne pouvoit mouvoir qu'à force de bras, de temps, et toujours avec peu de fruit; le danger devenoit plus grand, le dépérissement augmentoit, je reçois une lettre anonyme, alors je la communique, mais en secret, et de mon côté je parle avec sérieux et nécessité, sans manquer au respect. L'un de mes oncles conseille un arrangement, mon père s'éloigne et se fâche. L'oncle, piqué, laisse échapper un mot qui fait voir qu'il est instruit; mon père ne doute pas que ce ne soit de ma part, il s'irrite et me fait essuyer sa colère et ses reproches. Néanmoins, pressé si vivement, il consent à s'arranger.

L'inventaire s'est fait à l'amiable, comme je l'avois toujours souhaité; je ne suis point émancipée, parce que d'abord mon curateur, le chanoine, n'a pas jugé cette mesure convenable (par ménagement), et parce qu'ensuite je n'ai plus que vingt mois à attendre pour être majeure. L'inventaire d'ailleurs suffit pour empêcher que mon père ne puisse vendre aucun effet à mon détriment.

Pour achever de t'instruire avec toute la confiance qui règne entre nous, je te dirai que le bien de ma mère, très-mesquin, ainsi que je te l'ai déjà fait entrevoir, se monte en total à six mille francs, en un contrat sur les domaines de la ville : voilà le plus important de ce qui m'appartient.

Mon père n'a point de propres; sa mère, qui vit encore,

n'avoit point assez de bien pour lui en donner; elle subsiste avec environ six cents livres de rente. Trente ans d'établissement, d'économie, trente ans d'un travail honnête et lucratif, sans pertes et sans charges, étoient la source du bien que mon père pouvoit posséder, formant ce qu'on appelle la communauté, dans laquelle j'entre pour moitié.

Je n'ai jamais été instruite à fond de nos affaires; mais je sais que lorsqu'il s'agissoit il y a quelques années de me marier avec un médecin, mon père s'avança jusqu'à promettre vingt mille francs pour ma dot : sans doute il se réservoit quelque chose. J'avois d'ailleurs connoissance certaine d'une somme assez considérable d'argent comptant qui se trouvoit chez nous à l'époque de la mort de ma mère. Or voici ce qu'on trouve aujourd'hui : quatre mille francs en effets payables au porteur; deux contrats, l'un de six mille francs, l'autre de mille écus, de ces effets royaux, réduits encore à moitié; à peu près mille écus de billets et d'affaires courantes; puis le mobilier, qui montera, je pense, à quatre ou cinq mille francs. Je passe sous silence le peu d'argent comptant qui est en caisse. Voilà donc ma fortune : le calcul n'est point difficile à faire.

Si je quittois mon père, il se trouveroit réduit à presque rien, et je me désolerois moi-même, sans avantage pour personne. Avec ces débris, nous pourrions encore nous soutenir, comme nous l'avons fait; mais il faudroit de l'assiduité, du zèle pour l'état. Malheureusement le contraire arrive : la vue baisse, la main se perd, les pratiques s'éloignent, et leur nombre diminue; comme des ouvriers sont nécessaires, le gain s'emploie à les payer; et l'ouvrage n'est pas fait avec soin, parce que le maître, toujours sorti, n'a pas l'œil à l'exécution.

J'ignore ce que tout cela deviendra; j'ai enfin arrêté la roue, et le peu qui reste ne sera point perdu; mais on peut avoir beaucoup à souffrir, et je ne supporte pas sans effroi l'idée de mon père vieux, infirme et mal à son aise.

Je te peins ma situation avec franchise; elle ne me cause ni honte, ni regrets. Je me croirois heureuse avec un avoir encore moindre, si mon père faisoit un retour sur lui-même, et renonçoit à des habitudes funestes, dont les suites le conduiront au

tombeau avec la douleur et les remords. Je n'ai plus rien à faire qu'à prendre mes chagrins en patience, et attendre constamment qu'ils augmentent. J'ai recouvré ma tranquillité d'âme, je dirai presque ma gaieté, si les spectacles journaliers ne serroient souvent mon cœur; je suis toujours la même extérieurement; ma santé est bonne dans ce moment: beaucoup de gens envient mon sort qu'ils croient désirable, plusieurs doutent et balancent; quelques-uns me blâment; très-peu me plaignent, parce que très-peu sont instruits; mais je l'ose dire, tous m'estiment ou sont trompés. J'ai reçu ta lettre chez M. Trude, où je vais souvent prendre la place de la maîtresse absente, quand tu m'écriras chez lui, tu peux mettre mon adresse toute simple; ton écriture est connue; d'ailleurs ils n'ont point d'autre correspondant à Amiens. Je me remets à mes petites études; je me console avec les lettres et avec l'amitié des caprices du sort, des injustices des hommes et des amertumes de la vie. — Il est très-vrai que les beaux esprits et les amateurs des lettres ont en général pour les affaires autant d'incapacité que d'éloignement. Je partage l'un et l'autre, non pas au premier titre, mais peut-être au second; cependant j'ai conduit celles qui me regardent aussi bien que je le pouvois, étant contrariée par les choses, les circonstances et mes parents. Je n'ai point à me reprocher cette indolence philosophique à laquelle je me sentirois fort portée pour tous les intérêts nécessaires. J'étois émue du malheur que mon père même encouroit; j'ai agi pour nous deux; je n'en recevois que des disgrâces, mais je m'y attendois; le frénétique que l'on attache mord cruellement ses bienfaiteurs. Au reste, l'excès de la mauvaise humeur est passé; mais les faussetés que je vois, que j'entends, que j'apprécie, me font frémir et me conduisent insensiblement à la misanthropie. Rien au monde n'étoit plus éloigné de mon caractère sensible et communicatif; j'ai l'âme aimante, confiante et pressée de se répandre. La connoissance des hommes me resserre et m'aigrit. Je deviens austère et triste. O mes amies, préservez-moi du malheur de haïr mes semblables!

LETTRE TRENTIÈME. (*Inédite.*)

9 août 1777.

Je vous écris, mes bonnes amies, au milieu du tapage et du bruit d'une rue passagère où les voitures et les gens de toute espèce ne cessent de passer dans tous les moments du jour. A m'entendre, on s'imagineroit que je suis sur le pavé : ma foi, il ne s'en faut pas de beaucoup; j'occupe la place de madame Trude dans une boutique tout ouverte, son mari travaille à côté de moi en causant, je réponds et je vous parle à la fois, sans trop savoir ce que je dis. En vérité, ma chère Henriette, ta lettre expressive et touchante m'a singulièrement émue : l'amitié me dédommage de tout. J'ai eu des crises d'une autre espèce depuis que je vous ai donné de mes nouvelles. Un bon moine qui confessoit ma pauvre mère s'est mis dans la tête, pour la troisième fois, de me marier à un de ses pénitents; il a parlé à mon père; celui-ci, fort disposé à seconder ses projets, témoigne de l'humeur parce que je ne veux pas accepter ce parti : ma résolution n'en est pas moins inébranlable. Ce seroit une affaire proportionnée à ma fortune présente, par conséquent très-peu avantageuse; quant à l'intérêt même, il s'agiroit de se livrer avec très-peu de fonds aux hasards d'un établissement; le tout ensemble est si peu d'accord avec mes goûts, ma façon d'être, mes habitudes, mon éducation, mes principes, que les moins clairvoyants n'y aperçoivent que de l'opposition; il n'y a qu'un moine et mon père pour y voir des convenances : ce sont peut-être les deux personnes dont je suis le moins connue. Assurément, la tranquillité qui me reste et dont j'espère toujours jouir est bien indépendante de toutes les révolutions de la vie. Je suis ballottée perpétuellement et dans tous les sens. J'apprécie comme je le dois l'avantage et l'utilité des épreuves que je subis dans un âge où communément on ne connoît encore que le bonheur; j'ai philosophé très-jeune, il falloit bien que j'exerçasse promptement les principes que j'avois adoptés sitôt. Sans doute, ma bonne amie,

on peut conjecturer avec vraisemblance que je ne manquerois jamais de ce qui fait le nécessaire; mais dans une décadence successive et journalière, on peut croire aussi et s'attendre qu'un jour viendra où la gêne excessive réduira mon père à une extrémité bien grande. Les suites de cette extrémité pour lui-même, son humiliation, son embarras, que sais-je? mille choses que je prévois, que je distingue et que je ne puis exprimer, font un tableau présent à mes yeux sans cesse, et fatigant à juste titre.

Au reste, toutes les précautions nécessaires que je pouvois prendre ne me laissent plus rien à faire pour le présent; il ne me reste qu'à attendre en paix les événements et les disgrâces sans m'en effrayer ni les craindre. Ne parlons plus de ces tristes affaires, reprenons notre correspondance ordinaire, nos réflexions, nos études : laissons les sots et les méchants.

Tu m'as fait un plaisir bien grand de prendre part à mes dispositions pour cette petite l'Éveilly; oui, ma chère, tu suivras l'inclination de ton cœur, mais tu ne le feras pas d'après mon silence. J'accepte tes propositions pour elle, mon plus grand chagrin en ce moment est de ne pouvoir lui donner que des conseils et des sentiments. Elle est réellement dans le plus grand besoin. Un méchant grabat, deux chaises et une table qui lui ont été prêtés, font tout l'ameublement dans une vilaine chambre au cinquième, dans laquelle la pauvre enfant travaille depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit. Son gain, suffisant pour la nourrir, n'est pas assez considérable pour qu'elle puisse se fournir de tous les ustensiles qui lui manquent et même d'un nécessaire d'habits dont elle est privée. Je serai ravie de lui avoir été utile au moins par les autres : je ne lui cacherai pas celle qui l'oblige; elle n'est pas dans le cas de refuser les dons de ceux dont on peut recevoir sans honte. Je compte sur sa vertu, j'ai d'elle des preuves récentes qui me touchent et m'intéressent, parce qu'elles confirment mon opinion en justifiant mon estime. — Je me souviens que tu me demandois dernièrement le catalogue des œuvres de Rousseau : voici les noms de celles que je connois : *le Contrat social*, l'*Émile*, *la Nouvelle Héloïse*, *le Discours sur les sciences et les arts,* avec les

réponses qu'on y a faites, les défenses dont il l'a soutenu : il ne faut pas négliger sa préface de *Narcisse*. La Lettre à M. d'Alembert sur le spectacle; surtout son Discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes; lettre sur la musique française; l'excellent Discours sur l'économie politique : je ne me remets pas à autre chose. Adieu; l'on m'étourdit, je vends des verres de montres et des lunettes, je parle à plusieurs, je ne m'entends pas.

Vous pouvez écrire à mon adresse, la tempête est passée.

LETTRE TRENTE ET UNIÈME.

Du 19 août 1777.

Il me tardoit beaucoup de vous répondre, mes chères amies. J'ai été ces jours-ci à mon gouvernement de la rue Montmartre [1]; ces sorties continuelles me dérangent singulièrement; je me trouve toujours en action, et le temps fuit sans que j'aie pu me recueillir et penser. Il est si vrai que tout dépend des circonstances! Je crois que le genre de vie actuel me feroit perdre insensiblement la faculté de méditer; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il me fait sentir vivement le charme et le besoin de l'étude.

Pour vous, mes amies, vous me faites goûter le plus grand plaisir dont je sois susceptible; qu'il m'est doux d'être la dispensatrice de vos bienfaits! C'est un bonheur qui fait évanouir tous mes chagrins; leurs impressions s'affoiblissent, un sentiment consolant et flatteur leur succède, mon courage s'éveille, je renais à la vie et à la félicité : il n'est point de situation désespérée pour celui qui peut encore être utile à ses semblables; ce bien n'a pas été apprécié à toute sa valeur par l'homme qui succombe à sa douleur en se délivrant de l'existence.

La petite l'Éveilly, au secours de laquelle vous venez toutes deux si généreusement, est arrivée par hasard au moment où l'on m'apportoit votre paquet : elle venoit auprès de moi

[1] M. Trude, marchand miroitier, demeurait dans la rue Montmartre, précisément en face de la rue Plâtrière, aujourd'hui rue Jean-Jacques Rousseau.

prendre de la force et chercher des avis : vos dons lui ont fait emporter bien de la joie. La robe lui sera fort utile; elle manque encore d'un déshabillé, de quelques jupes : je verrai à tout cela, et je ménagerai nos moyens pour aider aux arrangements d'une nouvelle chambre, où elle entrera au mois d'octobre, étant forcée de quitter celle qu'elle occupe pour plusieurs bonnes raisons. J'ai adopté la manière que tu m'indiques[1] d'administrer les secours : je fais les dépenses moi-même; la petite est trop jeune et trop vive pour que je lui laisse ce soin.

Vous voulez donc que je porte votre ouvrage : les manchettes sont charmantes, mais je pourrai seule apercevoir et sentir ce qu'elles ont de plus beau; je serai toute fière d'être parée par la main de l'amitié : elle seule pouvoit se mêler d'une toilette où la simplicité domine toujours.

Il faut vous dire que j'étois à la messe à huit heures quand le voiturier remit ici le paquet que mon père reçut et dont il écrivit la décharge à mon retour. Je vis par la lettre ce que ce paquet devoit contenir; je vérifiai et je trouvai de moins les mules dont il est question : il faut qu'elles aient été volées ou perdues par le côté, défait, suivant l'usage, pour faciliter l'examen. J'aurois eu de l'humeur si j'avois osé, j'aurois voulu savoir comment elles.... Mais enfin je n'ai pas été à la voiture, d'abord par impossibilité, puis par la vue de l'inutilité de ma démarche.

Le temps est si beau que j'en raffole. Madame Trude s'amuse extrêmement, et je m'en réjouis : jamais personne ne mérita mieux de goûter quelque relâche après le travail, et quelque récompense de ses peines; cette pauvre petite amie ne sait pas que je paye un peu, durant son absence, la joie de l'avoir fait partir. Son mari a le cœur si bon et la tête si folle, que tour à tour, si je m'écoutois, je l'aimerois et le détesterois avec une égale vivacité. Je ne puis vous peindre cet homme : c'est le composé le plus bizarre qu'on puisse jamais rencontrer; vif, emporté, plein d'âme et de feu, honnête homme, droit et franc, mais grossier, ignorant, rempli de préjugés, entêté comme personne, sans idée des bienséances, et sans ce tact qui les fait deviner; aimant jusqu'à la fureur, contrariant par caractère;

[1] Cette lettre est à l'adresse de Sophie.

prenant en mal tout ce qui peut être interprété de deux façons, il fait le tourment de ceux qui l'entourent, et se fait cependant aimer. Je le comparerois volontiers à ces hommes rassemblés par Romulus : ils devinrent des héros grâce aux lois de ce prince, tandis que pour la vie domestique ils devoient conserver toute leur brutalité première.

Malheureusement pour moi, mon cher cousin me regarde comme son *ami*, son mentor; je suis le seul être qu'il chérisse autant que sa femme; et mes représentations produisent plus d'effet que celles de ma cousine, à laquelle il ne cache pas ses dispositions. Nous avons eu deux scènes cruelles, l'une, parce que je l'ai prié de ne pas me tutoyer devant les étrangers, sa jeunesse et la mienne rendant cette liberté répréhensible; l'autre, parce que je ne veux pas sortir seule avec lui. Il appelle cette circonspection, politique, défaut de confiance, petitesse, manque d'amitié : il s'est désolé, fâché, désespéré jusqu'à se rendre malade et à écrire à sa femme, pour la faire revenir, une lettre, que j'ai déchirée à ses yeux. — Il faut ajouter que mon père, qui ne se soucie de personne, aime encore moins M. Trude que tout autre; les dimanches et fêtes, pour ne pas être obsédé de la compagnie de mon cousin, il sort du logis, va de son côté, et m'oblige à aller du mien; M. Trude, qui ne voit que moi, et qui n'a point sa femme, s'ennuie comme un malheureux de rester tout seul, et se plaint que je le fuis et l'abandonne; reproches de toute espèce, chagrins, etc.; explications, presque toujours insuffisantes avec une tête si mal organisée.... enfin, si, au milieu des tracas et des peines que tout cela me suscite, il m'arrive de pleurer de la meilleure foi du monde, alors ce sont des regrets, des excuses sans fin, des larmes même : c'est une amitié folle.... bref, je ne puis te rendre ces contrastes.

Je crois que je me débarrasserois d'un ami si difficile, si je n'étois pas aussi intimement attachée à son aimable femme, et si l'on pouvoit conserver l'une sans l'autre; il est vrai que, de la trempe dont je le connois, il pourroit fort bien après cet abandon se porter à quelque extrémité : la crainte d'un malheur me retiendroit encore. Ces âmes fortes sont bien étranges!

Il faut convenir aussi qu'elles sont souvent incommodes quand l'éducation ne les a pas dégrossies.

N'est-il pas plaisant que je sois d'une part l'amie, le guide d'un homme si rustre, la fille d'un autre si... je ne sais comment, la parente de plusieurs bonnes gens assez bornés; puis, d'un autre côté, l'intime d'êtres choisis, la société d'une élégante et de quelques hommes d'esprit? Qu'on ajoute à cela contrariétés de toute espèce, peines du cœur, chagrins domestiques, dureté du sort, on aura l'esquisse de mes alentours et de mes épreuves.

Tantôt, livrée solitairement à l'étude, amie des lettres et des arts, j'acquiers et je jouis en silence; tantôt, embarrassée d'affaires qui me répugnent, j'observe, je manœuvre, j'oppose des précautions prudentes et un front tranquille à l'orage qui me bat; tantôt, attirée par des prévenances flatteuses, je parois dans un cercle où l'on trouve de la politesse et du goût; puis, devenue tout à coup marchande de lunettes et de verres de montres, je passe mes journées dans un comptoir; je cause suivant l'occasion avec les survenants de toute espèce; je dirige une maison dont le maître m'embrasse, me querelle, me remercie, me craint, m'aime et me tourmente en vrai fou.

Il se repaît l'imagination de toutes sortes de chimères. Celle qu'il caresse avec le plus de complaisance, c'est le projet de se retirer à la campagne avec sa femme et moi, et de partager entre nous un bien-être dont il jouit déjà, et qui sûrement doit augmenter. Sans enfants depuis quatorze ans de mariage, il ne compte plus en avoir, et ne s'afflige pas de cette privation. Je me ris de ses idées, je le badine, et tu juges que les motifs ne me manquent pas.

Le petit abbé bossu se porte beaucoup mieux : je n'ai pas été le voir, parce que d'abord il commençoit à se lever et n'avoit besoin que des services de la domestique; parce qu'ensuite j'ai craint, à sa mine tant soit peu suffisante, qu'il ne crût mes attentions données plutôt à l'homme d'esprit qu'au malade. Quand je suis au comptoir, il passe en disant bonjour et adieu, sans rien de plus : d'ailleurs, la place et le bruit qu'on entend ne favorisent guère une conversation suivie.

Ce nouveau train me fait aller un peu plus rarement chez ma voisine. Cependant, un de ces dimanches, nous fûmes déjeuner chez un abbé qui montre à jouer du clavecin à la plus jeune des demoiselles : l'objet du petit voyage (car c'en étoit un : il demeure fort loin) étoit d'entendre le maître sur un forte-piano excellent et rare dont il est possesseur. Le grand M. Pittet, curieux de tout, s'intéressant à tous les talents, avoit demandé à être de la partie; eh bien, malgré une promesse faite, ma voisine s'est passée de lui, et lui a substitué un certain monsieur, gros garçon réjoui, dont je t'ai déjà parlé. J'ai vu à cela deux motifs : on vouloit d'abord me faire trouver avec ce dernier; puis on étoit bien aise (ce qui est moins obligeant) d'éloigner M. Pittet, qui paroît un peu trop me fêter, moi nouvelle venue, qui, je ne sais comment, et sans l'avoir cherché, suis remarquée par les deux hommes les plus estimables de ce cercle, et les meilleurs amis de la maîtresse de la maison.

En effet, à côté de M. Pittet, je remarque un autre personnage, plus jeune, c'est-à-dire près des quarante : avec un extérieur simple, une figure peu agréable, mais honnête et modeste, il ne semble pas être doué de toute l'énergie du premier; son esprit, à défaut de brillant, se distingue par la justesse; son âme est la plus belle et la plus généreuse qu'il soit possible de trouver. On diroit que les goûts, les principes, les vertus, qui sont chez la plupart des hommes le fruit du raisonnement et d'une longue expérience, sont naturels chez lui. Je l'ai peu vu encore : je n'ai fait qu'entrevoir les qualités dont je dois le tableau à M. Pittet. Voici à quelle occasion celui-ci m'entretint de l'autre.

On parloit depuis longtemps d'une partie de campagne à faire en famille et avec quelques amis; jamais je n'avois pensé pouvoir être de ce nombre; en effet ma liaison avec la dame n'étant point assez étroite, et mon père devant rester étranger par son éducation à cette société, j'aurois craint d'y paroître comme un hors-d'œuvre. — Le jour de la partie se fixa en ma présence : il étoit question des difficultés d'avoir M. L. C., celui-là même que je t'ai dépeint tout à l'heure. « Je sais un moyen sûr pour qu'il soit des nôtres, dit M. Pittet à ma-

dame A***[1]. — Lequel? est-ce de prier madame de L***? (c'est une femme d'âge et amie du monsieur.) — Non... c'est d'inviter mademoiselle Phlipon. » La maîtresse se tut; je plaisantai modestement; et M. Pittet de répondre : « Vous ignorez vos conquêtes, mais vous n'avez point à rougir de celle-là : L. C. est l'homme le plus vertueux que je connoisse; je n'ai qu'un mot à dire de lui, et toutes ses actions en attestent la vérité, c'est que l'intérêt des autres le touche et l'occupe toujours avant le sien propre; je donnerois tout au monde pour lui ressembler; et je crois valoir quelque chose, » ajouta-t-il en riant. — Je répondis à ceci plus qu'au reste, et la conversation tomba.

Je crois que la dame, malgré son bon sens et son aménité, n'est pas inaccessible aux atteintes d'une espèce de........ je ne peux dire jalousie, et je ne sais de quel terme me servir. Cette petite circonstance fait que son déménagement prochain me déplaît beaucoup moins. J'use présentement de la plus grande circonspection. Lors même que j'en aurois le temps, je ne ferois pas de visites plus fréquentes; j'ai même affecté de les faire dans un moment où j'étois sûre de la trouver seule : je ne veux point avoir l'air de chercher autre chose qu'elle-même dans sa société, et je serois effectivement mortifiée de blesser en quelque façon celle à qui je dois des connoissances intéressantes.

Je sens que ses vues pour le gros garçon se trouvent contrariées : tout ce petit manége me porte à observer et me fait agir avec un surcroît de prudence. Mes soins ne réussissent pas mal : je suis vue de bon œil; l'absence de prétention et ma timidité me servent à merveille; je suis ravie de paroître quelquefois un peu sotte, ou à peu près.

Il faut te dire que j'ai fait des folies comme un jeune chien, vendredi dernier, chez mademoiselle Desportes. J'avois été la trouver, dans l'intention de l'accompagner à vêpres; elle me retint à dîner avec deux invités, qui tous deux n'ont guère le parfum d'église. Il faisoit chaud, nous passâmes dans son salon, frais, agréable et simple; volets, rideaux, étoient à moitié fermés : ce demi-jour suffit au plaisir et fait briller l'imagination :

[1] Initiale du nom de la voisine.

la conversation devint agréable et vive. Le petit gouverneur de Gorée, homme inflammable et combustible comme le salpêtre et le soufre, galant, aimable, flatteur, spirituel, fait pour les bonnes fortunes, parloit de sa femme sans le vouloir, et se tuoit d'admirer combien je ressemblois à sa chère sœur : allusions fines et obligeantes, attaques, réponses badines, chansons, sérieux d'un moment, questions dignes de la Cour d'amour de notre ancienne chevalerie : enfin l'ensemble le plus plaisant nous fit passer des heures charmantes.

En revenant à la raison, nous nous sommes entretenus des Anglois, que j'aime beaucoup : mon officier, qui a été leur prisonnier au Sénégal, les déteste de toute son âme; il dit du mal de leur gouvernement, de leurs mœurs et de leur caractère : je les ai défendus avec beaucoup de chaleur, et après une longue discussion, nous n'avions changé de sentiment ni l'un ni l'autre. — J'étois si fort occupée de la cause de ma partie, que le lendemain, à mon comptoir de marchande, je fis une sorte d'apologie de mes bons amis, en forme de lettre à mon petit gouverneur : je l'aurois bien envoyée, mais j'ai craint de passer auprès de ma parente pour un bel-esprit, qui pousse trop loin ses jeux. J'ai même compris depuis, par quelques observations sur le caractère de son ami, qu'il ne falloit pas lui faire un accueil trop ouvert (dans l'intérêt de son repos soi-disant). Ah! que le monde est drôle! heureux qui conserve son indépendance, et n'est point la dupe de l'opinion qu'il paroît respecter. C'est là mon bonheur, je vous l'assure; je mettrai tous mes soins à satisfaire mes semblables; cherchant à mériter leur approbation, j'en jouirai s'ils me l'accordent, et je ne me chagrinerai point s'ils me la refusent.

Adieu, mes chères et très-chères; je vous aime et vous embrasse de toute mon âme : une autre fois je vous répondrai avec plus d'ordre et de raison. Je me meurs d'envie de reprendre ma cellule et mes livres.

J'allois oublier de vous dire que mademoiselle Philippe, la cadette, est mariée, jolie, triomphante et parée : je la crois fort occupée de ses robes, de ses perles et de sa figure.

Ma pauvre et chère Mignonne ne se porte pas bien; je n'ai

personne pour envoyer ma lettre; elle va rester dans mes poches : la sotte chose!

Adieu.

---

* LETTRE TRENTE-DEUXIEME.

Du vendredi 23 août 1777.

Je sais bien ce que je veux vous dire, mes chères bonnes amies [1]; mais j'ignore absolument comment je vous le dirai. C'est encore la petite marchande qui vous écrit : je suis au milieu du tumulte; j'éprouve cependant que le bruit extérieur n'est pas un obstacle au recueillement : j'ai l'esprit occupé par des considérations de plusieurs espèces; je sens le besoin de me communiquer, et je vais suivre mon penchant, au risque des distractions.

Madame Trude revient dimanche : j'en ai de la joie pour la liberté que me rendra son retour. La solitude et la réflexion me sont devenues nécessaires. Je suis dans une nouvelle crise dont j'appréhende les suites. Ma voisine s'est enfin expliquée d'une façon aussi obligeante que vive : celui dont je t'ai parlé sous la désignation du *gros garçon réjoui* l'a chargée d'être son interprète auprès de moi; il m'offre sa main et son cœur, et demande mon aveu avant de s'adresser à mon père. J'avois bien deviné ses intentions et celles de la dame; j'avois cherché à affoiblir de tout mon pouvoir l'opinion avantageuse que je leur supposois à l'égard de ma fortune : mes efforts n'ont rien empêché, soit qu'ils ne m'aient pas crue, soit que le désintéressement les ait fait passer outre. Puissé-je cependant me tromper relativement à ce dernier motif! je haïrois, en l'admirant, une générosité qui pourroit me contraindre.

Je voudrois résumer en peu de mots la conversation dans laquelle les propositions m'ont été faites; mais je me sens inca-

[1] Nous faisons remarquer, une fois pour toutes, que les lettres précédées seulement comme celle-ci du numéro d'ordre et de la date, sont adressées à Sophie.

pable de méthode ; l'agitation et la paresse me retiennent dans un désordre d'idées dont ma lettre sera le témoignage.

M. C***, âgé de trente-deux ans, me paroîtroit capable de faire le bonheur d'une femme, par la bonté de son cœur et l'égalité de son caractère, si d'ailleurs certaine convenance d'esprit et de façon de voir n'étoit pas aussi nécessaire pour la félicité d'une union dont les fruits exigent des soins pris en commun. Il demeure avec une tante bonne et gaie, riche de sept à huit mille livres de rente, fort attachée à son neveu, dont elle veut faire son légataire, et auquel elle donne en ce moment trente mille livres pour acheter une charge, qui feroit son état. A la vérité, une partie des rentes de cette dame est en viager : par conséquent, les espérances ne sont pas aussi étendues qu'elles semblent l'être d'abord. Il s'agiroit de demeurer avec elle : ce qui seroit un avantage du côté de l'intérêt, sans être probablement une peine relativement à sa société, qui est facile et douce.

M. C***, au moment de partir pour Reims, où vont, suivant l'usage, se faire recevoir avocats ceux qui n'ont pas fait leur droit, et qui ont besoin de ce titre pour occuper une charge, voulut me faire instruire de ses desseins et connoître mes dispositions : madame A*** l'a servi avec zèle. Je me suis rejetée sur la modicité de ma fortune et sur l'incertitude de ma situation, qui ne me permettoient pas de songer à un établissement. Ne pouvant m'ouvrir, ne pouvant prononcer crûment un *non* sans le motiver, j'étois nécessairement dans un fort grand embarras. « Vous me surprenez, me disoit-elle : monsieur votre père s'est expliqué de telle façon sur votre bien, dans tel temps, à M. tel ; dans son état de graveur, il ne peut guère souffrir des pertes : si sa fortune n'est plus la même, c'est donc sa faute ; je devine vos chagrins.... ce sont des motifs de plus pour vous établir ; si votre père se marie, vous ne pouvez rester avec lui : s'il mange son bien, qu'espérez-vous de mieux que le mariage? Je vais répondre à M. C*** que vous m'avez dit ne pas vouloir parler à monsieur votre père de ses propositions, parce que vous lui connoissez la plus grande répugnance pour quelqu'un qui n'auroit pas d'état ; cette ré-

ponse laisse au prétendant ses espérances, fait hâter ses démarches, et vous donne le temps de la réflexion.» J'ai trouvé sage sa réponse; je l'ai remerciée comme je le devois; nous avons causé fort longtemps avec le même embarras de ma part et la même vivacité de la sienne; enfin nous nous sommes quittées, assez contentes de nous, mais pas trop de nos affaires. Il n'est pas une personne de ma famille qui ne me portât à cette alliance, si elle en connoissoit la possibilité. Les convenances générales s'y rencontrent, ma situation semble devoir m'y porter: je ne dois prévoir avec mon père que la nécessité de me retirer un jour avec ma petite part, pour la conserver et me soutenir par elle comme je le pourrois, et alors je l'abandonnerois à l'indigence; ou bien de lui laisser cette ressource foible pour nous deux, en végétant avec lui dans la gêne et le chagrin, jusqu'à ce que la mort d'un parent, presque aussi jeune que mon père, nous donne plus d'aisance.

M. C*** me plairoit peut-être, si je n'avois connu des hommes qui lui sont supérieurs et qui me conviendroient davantage : il est tel, que je ne peux donner une apparence raisonnable à mon éloignement pour lui, du moins aux yeux du plus grand nombre (vous, mes bonnes amies, vous ne seriez pas étonnées de mon refus). C'est précisément ce qui met de l'embarras dans mes expressions : le vrai motif ne peut que se sentir; il faut voir comme moi pour le connoître : ceux auxquels il faudroit l'expliquer ne l'entendront jamais. — Jugez de mon malaise avec une femme de bon sens, et que l'intérêt qu'elle me porte fait agir avec feu. Je crains de la revoir, je la fuis; je suis troublée moi-même, parce que par instants je suis en balance; je voudrois éluder toujours; j'éloigne des considérations qui me contrarient et m'assiégent; je redoute des assauts justifiés par des raisons que je suis forcée d'avouer bonnes, du moins à certains égards.

Adieu.

* LETTRE TRENTE-TROISIÈME.

27 août 1777.

Je suis rendue à la maison paternelle, mais je ne le suis pas à moi; à peine rentré-je dans mon séjour ordinaire, que de nouvelles sollicitudes m'y assiégent. Je chérissois mon obscurité, pourquoi n'est-elle pas plus grande encore! Madame Trude est de retour, son mari est tout triste et mal portant; je fus les embrasser lundi, au sortir de Vincennes, d'où je revins à pied. J'eus beaucoup de peine à déterminer mon père à me conduire chez eux, quoiqu'il en eût donné sa promesse. Ce ne fut pas pour moi un médiocre embarras, que d'accorder ce que je devois à la reconnoissance et à l'amitié, avec les déférences et la soumission auxquelles j'étois obligée envers mon père; j'ai supporté toutes ces contrariétés jusqu'au dernier moment. Enfin l'épreuve est passée, j'ai satisfait au devoir, au sentiment; mes amis sont pénétrés, mon cœur est content, et si quelqu'un manque à l'être, il n'en sauroit trouver la cause que dans lui-même. J'ai reçu ta lettre hier au soir par madame Trude, qui me la remit en courant; elle m'est, comme tout ce qui vient de toi, un nouveau témoignage de cette amitié solide et vraie qui nous unira toujours.

Je ne saurois te donner tous les détails que tu me demandes, à cause de mon ignorance relativement à plusieurs points que tu voudrois éclaircir.

M. C***, né à Rouen, y a demeuré presque toujours : il y a reçu cette éducation ordinaire qu'on donne généralement aux hommes de la moyenne classe. Peu de goût pour le commerce, peu de moyens pour se faire un état, la douceur d'une vie commode chez ses parents et dans la société, paroissent l'avoir retenu dans cette indécision dont les secours de sa tante vont enfin le faire sortir. Tu as fort bien deviné que l'idée de se marier ne lui étoit jamais venue à l'esprit : il avoit au contraire témoigné assez ouvertement que cet engagement ne le tentoit pas. La prédilection de sa tante pour lui avoit toujours motivé

ses espérances : devenue entièrement libre, depuis un an, par la mort de son mari, qui ne lui laisse point d'enfants, elle ne veut s'occuper que du bonheur de son neveu, qu'elle aime et regarde comme un fils : il est fixé près d'elle actuellement.

La mère vit encore et demeure à Rouen. Tu me demanderas comment on peut connoître beaucoup un homme qui est resté dans sa province la plus grande partie de sa vie; mais il faut savoir que ma voisine est de Rouen, que sa mère y réside encore tous les étés avec une de ses petites filles, qu'elle ramène à Paris l'hiver; que toutes leurs correspondances, leurs liaisons de commerce et d'amitié sont principalement dans cette ville, où M. C*** est fort aimé, et dont il regrette le séjour, par son attachement à ses amis, à ses connoissances et ses habitudes. On a remarqué avec raison que, dans bien des circonstances, notre manière d'agir est le résultat de mille idées dont on peut à peine se rendre compte à soi-même.

Il est très-vrai que les procédés de madame A*** m'obligeoient à la plus grande franchise. Je répondois cependant avec ambiguïté, parce que je me sentois balancée intérieurement. Tu aperçois déjà tout ce que je pouvois dire d'après l'exposé qui m'étoit fait, d'après ma situation embarrassante et les raisons contraires qui m'approchoient ou m'éloignoient de ces propositions. Je sentois, pour ne rien cacher, que, si bornée que fût ma fortune, il ne dépendoit que de moi de faire réussir cette affaire.

L'intérêt que prenoit à moi la dame, les dispositions du personnage à mon égard, toutes ces choses que l'on connoît si bien avec un certain tact et que l'on rend toujours mal, m'assuroient que ma volonté dirigeroit les événements : il s'agissoit donc de décider avec moi-même si je favoriserois les vœux de M. C*** ou si je les rejetterois; il me falloit du temps et de la réflexion. M. C*** alloit partir pour Reims, une réponse trop nette l'eût mis dans le cas de me pousser plus vivement que je ne voulois; je parus incertaine, comme je l'étois effectivement, et je laissai des espérances, sans rien donner d'assuré. C'est alors que, dans l'agitation et l'inquiétude, je t'écrivis une lettre assez mal digérée; j'esquissois au hasard ce qui venoit de se

passer, ce que j'éprouvois à l'instant et ce que je prévois pour l'avenir. Si j'étois heureuse et tranquille sur les suites, comme je l'étois il y a quelques années, j'éloignerois sans hésiter un parti qui ne remplit pas parfaitement mes vues et mes désirs. M. C*** est fort bien défini par l'expression que tu emploies à son sujet; c'est une bonne pâte à mari : on peut espérer avec lui des jours paisibles. Mais il faut avouer que du côté de l'esprit, des connoissances et de la capacité pour élever des enfants, il ne diffère en rien de la classe commune. Seulement, la bonté de son cœur laissera sur lui beaucoup d'empire à une femme douce et raisonnable. Je supprime les réflexions que tu peux faire comme moi, sur ce que j'ai à craindre de la part de mon père; je te suppose transportée à ma place en voyant tout ce qui m'environne; souviens-toi que je suis à peu près maîtresse d'amener les choses au point qui me plaira, et décide ce qu'il faudroit faire. Quant à moi, je n'éprouvai jamais tant d'incertitude et d'irrésolution; il ne m'a pas été possible de me déterminer; je laisse l'événement aux circonstances, et je vais traîner en longueur le plus que je pourrai. En conséquence, je me suis ouverte franchement avec ma voisine : je lui ai fait connoître l'état de ma fortune, en disant qu'elle me paroissoit bien mince pour se joindre à celle de M. C***, qui auroit besoin d'une bonne addition pour former un total honnête. Il est arrivé ce que j'avois prévu : mon peu de bien a étonné, mais n'a point paru ébranler le projet; madame A*** n'en est que plus ardente à me servir dans ce qu'elle croit pouvoir m'être utile, et la connoissance qu'elle a des sentiments de M. C*** ne lui laisse pas le moindre doute sur la fermeté des résolutions de celui-ci.

Nous avons causé longtemps; madame A*** a employé avec chaleur tous les motifs qui pouvoient m'engager à seconder ses vues; elle a fini par me dire qu'au retour de M. C*** elle nous feroit expliquer ensemble, persuadée que notre franchise réciproque étoit un moyen de rapprochement. Me voici donc en repos pour une quinzaine de jours : je jouis de ce délai, et je voudrois l'allonger éternellement. Toutes mes réflexions augmentent mon incertitude. J'ignore entièrement ce qui pourra

résulter de tout ceci : je serai entraînée plutôt que résolue. Mes explications avec M. C*** n'affoibliront pas les sentiments que je lui ai inspirés sans le vouloir; il est même probable que, suivant la marche ordinaire, ils s'affermiront en proportion des efforts que je ferai pour les détourner ou les détruire.

Adieu, ma chère Sophie, adieu.

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME. (*Inédite.*)

A HENRIETTE.

Du mercredi 4 septembre 1777, à minuit.

Ton esprit fléchit sous des considérations accablantes; ton cœur, avide de sentiments, éprouve le besoin de la communication : quand j'aurois plus de capacité pour disserter, ce ne seroit pas le moment d'en faire usage, il te faut l'adoucissement de la tendresse et non le sérieux de la froide raison. Je n'ai à t'offrir que le sein d'une amie, mais tu peux t'y reposer dans le plus doux abandon; t'aimer, sentir ton état, partager tes différentes affections, voilà tout ce que je sais faire. J'aime tes reproches, ils te peignent, et je dirai qu'ils me font honneur, s'ils ne me faisoient pas justice. Non, ma bonne amie, rien de froid ne sauroit t'être adressé de ma part, le sentiment doit vivifier tout ce qu'il produit, et lui seul agit en moi à ton égard; mais ses nuances ne sont pas toujours aussi vives, ni les expressions qu'elle emploie également heureuses; d'ailleurs, les dispositions dans lesquelles on les écoute les font paroître plus ou moins justes et animées : lui seul ne peut fournir longtemps à une correspondance suivie, s'il ne s'approprie quelques objets du domaine de l'esprit. En amour même, dont la vivacité doit lui fournir quelques ressources de plus pour l'expression, sa peinture ne continue de plaire que parce qu'elle s'associe, se lie à tout ce qui se présente; la variété de ses formes assure sa durée et nécessite la constance. Dans un commerce d'amitié où la confiance est bien établie, le sentiment doit se manifester dans la négligence même qu'on semble avoir de ne pas l'exprimer précisément. Avec toi et Sophie, je me soulage ou

m'amuse; tantôt je me répands avec effusion et tendresse, tantôt je me communique sérieusement ou je peins légèrement ce que je vois, ce qui me frappe : réflexions, épanchements, confidences, badinages, récits, examens, résultats d'étude; je donne et je fais les uns ou les autres suivant l'impulsion du moment; ma liberté, ma franchise, disent que j'aime lors même que je me tais. Mais, par un inconvénient inséparable de l'éloignement, qui nous empêche de connoître à temps si nos dispositions sont correspondantes, il arrive que je fais une description étrangère ou quelque chose de cette espèce, lorsque tu aurois besoin d'une ouverture de cœur, d'une communication attendrissante. Je ne vois pas qu'il soit possible de prévenir ce désagrément, il tient à l'essence des choses et à ces vicissitudes qu'on ne sauroit deviner ni empêcher. Il y a néanmoins quelques règles dont l'observation seroit utile pour rendre un commerce de lettres aussi gracieux qu'il se puisse. La confiance, la diversité et l'ordre me paroissent également nécessaires. La confiance suit le véritable attachement, l'union sincère : voilà le fonds essentiel, la source première, l'appui indispensable. Mais comme l'on n'a pas toujours des aveux à se faire, il faut des ressources : les chercher et les faire valoir, c'est tout à la fois l'ouvrage de l'esprit et du sentiment. Tout le monde ne peut pas écrire comme madame de Sévigné, non-seulement faute d'un esprit comme le sien, mais parce que tout le monde ne se trouve pas comme elle au milieu de la cour et des brillantes compagnies, c'est-à-dire au centre où arrivent, où se rapportent les anecdotes intéressantes, les jolies choses, les grandes affaires, les riens importants, où le tour aisé, le ton aimable, la finesse, les grâces, se donnent, se joignent à tout ce qu'on fait, à tout ce qu'on voit. Dans une situation différente, le tour d'esprit ne sauroit être le même, car l'un tient à l'autre; ce que peuvent fournir l'observation, l'étude et quelques connoissances, est tout ce qui reste à mettre en œuvre. C'est ici qu'il faut de l'ordre : premièrement dans les idées, puis dans les communications et les réponses. Sans lui, on étouffe ses pensées dans la confusion, ou on les noie dans le vide; on parle sans se répondre, on ne s'entend pas, on se contrarie, on ne

s'amuse guère, on ne fait plus que se pardonner réciproquement en silence. Je sais bien que le sentiment fuit la contrainte; l'amitié est diffuse, elle aime à se répandre (j'en donne des preuves), et je suis bien éloignée de vouloir lui donner des rênes, moi qui trouve tant de charmes à m'égarer avec elle; je veux que l'on soit toujours soi-même, que l'on s'épanche en liberté; mais, en fait d'idées et de communication d'esprit, il faut se répondre exactement, se rendre clair et précis : voilà ce que j'aurois voulu établir avec Sophie, mais ce pour quoi sa situation ne lui laisse pas assez de loisir et de facilité. Eh bien, mes bonnes amies, le malheur n'est pas grand. Nous nous aimons bien franchement, nous jouirons des douceurs de la confiance, nous soulagerons nos âmes; cultivant nos esprits à part, si nous ne faisons pas grands progrès en commun à cet égard, nous en ferons dans tous les sentiments de droiture et d'attachement qui produisent la vertu et embellissent nos jours. Ma plume a voulu s'exercer sur ce sujet, que tu m'avois donné lieu de traiter; je l'ai laissée courir à bride abattue et je reviens sur mes pas. Je ne suis pas étonnée de l'impression que te fait l'ouvrage de M. de Paw : tu ne jugerois pas que je le regarde seulement comme matière à érudition, si tu avois observé que les réflexions et les conséquences ne pouvant, ne devant se déduire, la connoissance, l'examen, la discussion de ceux-ci doivent occuper d'abord; c'est en objets de cette nature, sur les faits bien constatés, qu'il faut asseoir ses réflexions

C'est d'eux que je devois te parler, et c'est ce que j'ai fait en donnant l'extrait de mes conversations avec M. de Sainte-L., après avoir donné celui de l'ouvrage de M. de Paw; d'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, ces objets ne m'étoient pas tous étrangers. J'avois déjà considéré (pour me servir de tes termes) « cet amas confus d'êtres pensants, plus foibles et plus abrutis les uns que les autres, incertains de leur origine. » J'en conviens, et je ne vois rien là que de très-naturel; probablement nous serons toujours ignorants sur ce chapitre, et cela ne fait rien au bonheur : « tous également mécontents de leur sort, » je le nie. Ces sauvages, que M. de Paw nous peint en noir, ne se trouvent pas aussi malheureux que nous les jugeons; le bien

et le mal sont relatifs : il ne suit pas de ce que nous nous trouverions à plaindre dans l'état sauvage, que les hommes qui y sont nés ne s'y trouvent pas heureux. J'avoue que si j'avois encore été préoccupée d'idées religieuses lorsque j'ai lu ce livre, il m'auroit singulièrement attristée; mais quand je l'ouvris, j'étois dans le doute parfait sur bien des choses et parfaitement incrédule sur d'autres. Je n'ai vu que des faits qui constatoient, qui affermissoient mes opinions sur la nature de l'homme : je n'ai point trouvé cela désolant, mais nécessaire. Il est vrai que les chimères brillantes de la création et de notre destination future sont bien plus séduisantes et flattent davantage notre amour-propre, mais des chimères ne satisfont pas ceux qui les regardent comme telles, et le sage se soumet sans chagrin et sans murmure aux lois irrévocables de la nature et de la nécessité. Tu sens à merveille où me conduiroit l'exposé de mes réflexions sur ces objets; je ne me suis pas pressée de t'en entretenir, et je ne le fais jamais sans quelque réserve, parce que je ne veux ébranler la foi de personne. Tout ce qui favorise la vertu dans les âmes bien nées, ou qui tranquillise les esprits, doit être respecté; la persuasion de l'existence d'un bien estimable qui nous est destiné, est un grand bonheur pour ceux qui la possèdent; ma félicité, ma vertu en sont indépendantes, mais toutes deux ne le seroient pas pour bien d'autres. Si j'avois dirigé tes lectures, je ne t'aurois pas donné M. de Paw, ni rien qui y ressemble; il y avoit dans les belles-lettres assez d'aliments pour amuser ton esprit, sans attaquer ce que chérit ton âme sensible; mais puisque tu en es là, je t'invite à lire, à méditer le Discours de Jean-Jacques sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. C'est plein de fèu et de nerf.

Il y a près d'un mois que M. Roland est parti, ainsi je n'avois rien à t'en dire.

Tu verras, par la lettre que j'écrivois à Sophie il y a quelques jours, et que je vais encore envoyer avant l'occasion dont le retard m'impatiente, que j'ai eu moi-même l'esprit bien agité et le cœur bien serré. Ah! ma chère, il est des souvenirs affreux : où est ma mère?

Adieu, je t'écrirai bientôt; ma tête se sent encore un peu de

tout cela; ma santé, fort belle en apparence, n'est pas sans quelque dérangement. Je crois que je me ferai saigner au pied. Agathe a quelques chagrins, elle vient à moi pour les adoucir; je lui écris, et, au milieu de toutes ces tristesses, j'entretiens en Provence une correspondance folichonne avec un pauvre pulmonique de vingt-sept ans qui, je crois, ne reverra jamais Paris.

---

* LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

Du 5 septembre 1777.

Mes chères bonnes amies, combien vos lettres m'ont charmée! C'est une chose si ordinaire, que je ne sais pourquoi j'en parle; mais, en même temps, c'est un plaisir si vif, que je sais encore moins comment je pourrois m'en taire. Au milieu des tracas et des sollicitudes d'une vie agitée, il est bien doux de trouver un asile commode et sûr où l'on peut oublier ses maux et se refaire de ses fatigues : le sein de l'amitié est pour moi le port assuré où je me sauve de la tourmente et des dangers de la tempête.

Je me hâte de répondre à l'intérêt que vous portez à mes affaires, en les prenant pour objet de notre entretien.

Je t'ai déjà dit, ma chère Sophie, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de te donner certains détails, parce que je n'étois pas moi-même parfaitement instruite.

La mère de M. C*** demeure à Rouen; elle vit, comme tant d'autres, sans le secours de personne; mais elle ne peut rien donner à son fils. Elle n'avoit que deux enfants, dont le premier est mort après s'être marié, et a laissé un fils, avec lequel la tante de Paris ne veut pas que son neveu partage : est-ce uniquement par préférence, ou pour réparer l'injustice de la Coutume normande, je l'ignore. Je ne sais pas mieux combien il y a de viager dans le bien de cette tante ; il n'y a de clair que les trente mille livres qu'elle donne pour l'acquisition d'une charge, et la disposition où elle est d'assurer à son neveu son mobilier et ses rentes foncières. Sans doute, il faut dans tous

les cas que cette assurance soit faite, et que la charge soit achetée avant de conclure un mariage : quant à moi, je ne voudrois me décider qu'après ces arrangements, et, certes, ce n'est pas une affaire à finir dans un mois.

Je ne suis pas inquiète de ce que j'ai à dire au jeune homme pour la discussion de nos intérêts communs : ce n'est pas là le principe de mon indécision : il s'agit de déterminer avec moi-même si, toutes convenances supposées, je voudrois accepter M. C*** pour mari, ou si je le refuserois, tel avantage qui parût dans cette union.

Si, après les réflexions faites, je ne puis me résoudre à l'accepter, il faut éviter les explications avec lui et rompre dès à présent la négociation : voilà le point où je balance.

Tu dis avec justesse que ma volonté n'est maîtrisée ni par les passions ni par l'autorité : d'accord; mais elle est gourmandée par la crainte. Je dois prévoir qu'après l'épuisement de certaines ressources, qui ne peuvent durer des années, mon père se trouvera dans un très-grand malaise; obligé à quitter dans dix-huit mois cette maison, que l'on doit abattre, il compte, ainsi qu'il s'en est expliqué, vendre une partie de ses meubles, afin de prendre un loyer encore plus modique : à cet arrangement, on reconnoîtra l'homme ruiné; il perdra tout à fait la confiance, et l'ouvrage, qui commence à souffrir une diminution sensible, lui fera défaut. Que faire alors avec l'insuffisance de ses revenus, et les dépenses occasionnées par une conduite invariable? Sera-ce parce qu'il approchera de plus près l'indigence, que je devrai le quitter? Il faut résoudre si je dois m'exposer aux malheurs de cette extrémité, qui devient de jour en jour plus probable, plutôt que de faire un mariage de *raison :* ou bien si je sacrifierai quelque chose de mon goût, pour éviter l'indigence, ou tout au moins le spectacle de celle qui accablera mon père, et la triste obligation d'être réduite aux bienfaits d'autrui.

Tu sentirois combien ces considérations ont de force, si, étant à ma place, tu voyois chaque jour des choses qui assurent et précipitent cet avenir effrayant; et tu avouerois que jamais on ne fut incertaine avec plus de justice. — Tantôt, en héroïne

de la délicatesse, je préfère tous les maux à ceux d'une alliance faite par nécessité; je vois l'illusion des premiers jours de l'hyménée se dissiper avec promptitude; je sens le poids des chaînes, l'amertume des contrariétés produites par des différences que les égards du moment n'effacent pas pour longtemps, et que la multiplicité des relations fait naître; je distingue les travaux et les disgrâces d'une éducation qui est pour moi l'objet principal, et dans laquelle je ne puis être secondée par un homme bon d'ailleurs, mais d'une capacité très-médiocre; les enfants conduits par une seule main, détournés par mille autres, préparant à mon âme sensible des inquiétudes cruelles, des soucis dévorants, et peut-être des chagrins intolérables. Tous ces objets, rapprochés par mon imagination, me font frémir et m'arrêtent. — Tantôt, je me demande aussi à moi-même si les qualités du cœur ne sont pas les seules nécessaires pour la douceur de la vie domestique : il est communément plus facile de rendre heureux un homme ordinaire et bon, qu'un philosophe, dont trop souvent l'esprit altier, systématique, s'irrite et ne souffre jamais d'opposition. Pourquoi ne pas prendre un état sortable, où je pourrois avec aisance remplir les devoirs de l'humanité, me rendre utile à la société; un état qui m'offriroit en même temps l'occasion de me soustraire à des peines violentes et presque certaines?

J'ai fait part de mes irrésolutions à madame Trude et à mademoiselle Desportes : toutes deux s'intéressent à moi, toutes deux m'aiment en bonnes parentes, en vraies amies, et toutes deux connoissent ma situation aussi bien que ma personne. La première, mariée depuis quatorze ans à un homme qui en avoit dix-neuf lorsqu'elle l'épousa, et dont les excellentes qualités sont accompagnées d'un caractère bizarre, paroît n'envisager que les dégoûts d'une vie laborieuse, où tous les instants sont marqués par des sacrifices : elle me détourne de toutes ses forces d'une affaire qui ne seroit pas entièrement de mon goût; elle préféreroit pour moi tous les maux quelconques avec ma liberté, à l'engagement de celle-ci sans le choix volontaire du cœur. L'autre, libre par goût, et devant toujours l'être, est bien plus préoccupée de voir mon sort dépendre de celui d'un père

qui se précipite dans l'abîme ; elle calcule les degrés de la chute, voit l'instant de la misère, et m'engage à le prévenir au moyen d'une alliance honnête, approuvée par la raison.

Je m'occupe d'autant plus de ces motifs qu'ils vont entrer nécessairement dans la combinaison que je suis forcée de faire : si ce n'est pour M. C***, ce sera pour quelque autre; car le peu de gens qui ne font même qu'entrevoir ma position cherchent à m'établir, croyant ne pouvoir mieux faire. Un de mes oncles m'a parlé aujourd'hui d'un autre parti qu'il désireroit précisément pouvoir me faire agréer, et à l'occasion duquel il a déjà fait des démarches à mon insu. Je fais remarquer à mes intimes que je risque beaucoup en me mariant, parce que, tel estimable que fût un homme, je ne saurois lui confier parfaitement ce qui regarde mon père; je leur représente que si ce dernier me devenoit un jour à charge, je pourrois me trouver dans une situation désagréable vis-à-vis d'un mari qui ne se seroit pas attendu à pareille chose, et qui peut-être me le feroit sentir, s'il n'avoit pas la plus grande délicatesse.

Réfléchis un peu sur ces circonstances; envisage le présent, porte tes regards sur l'avenir; et vois dans quel labyrinthe d'idées je dois errer avec inquiétude. Lorsque j'essuie quelque disgrâce nouvelle, je suis prête à quitter une maison où je n'ai plus que des aspects déchirants : mon père ennuyé à mes côtés, livré à une habitude qui fait sa perte pour jamais et dans tous les sens, ne connoissant plus les douceurs d'une vie réglée, paisible et confiante, regardant tout ce qui l'environne comme autant d'obstacles à son penchant, et détestant tout ce qui le contrarie : voilà le tableau que les heures cruelles retracent à l'envi sous mes yeux. Vient-il une occasion de sortir de cet abri paternel, où je croyois devoir respirer toujours avec délices, mille autres difficultés se présentent, et toutes réunies me balancent avec force par leurs poids opposés.

Enfin j'ai reçu ma voisine : elle m'a parlé de M. C***. Je lui ai répondu dans les mêmes termes que j'avois employés la dernière fois; mais j'ai appuyé davantage sur les difficultés; j'ai ajouté qu'il ne me paroissoit pas à propos qu'elle me fît expliquer avec lui; qu'il devoit avant tout songer à ses arrange-

ments, lors même qu'il ne m'auroit pas en vue, parce que son état une fois fixé, il lui seroit plus facile d'écarter les prétentions des autres ou d'augmenter les siennes.

Par ce moyen, je satisfais ma délicatesse, qui seroit blessée si je donnois de fausses espérances, ou si je favorisois étourdiment une inclination peu raisonnée; je laisse le temps de la réflexion, je le prends, et j'en attends paisiblement l'effet.

J'ai bien peur d'être tourmentée du côté de mon oncle; il m'a fort vanté son personnage : c'est un homme d'affaires. Je n'ai pas grand'foi à la probité de ces messieurs. On loue cependant l'honnêteté de celui-ci, honnêteté avec laquelle il se fait quinze mille livres de rente. Je crie à tous ceux qui veulent l'entendre que je suis sans fortune, que je ne puis rien accepter; on se bouche, je crois, les oreilles, tant la prévention est grande! on m'accuse d'être difficile, et moi je trouve les trois quarts des gens fous.

Il est minuit; c'est assez parler d'affaires. J'ai besoin de dormir. Adieu.

J'attendrai ton frère pour l'envoi du méchant petit discours; il n'est point du tout ce que tu penses; j'en suis presque honteuse depuis que je l'ai relu de sang-froid.

M. Pittet n'a rien mis dans le journal d'août; sa première lettre sur les Kalmouks, qui n'est qu'une introduction, se trouve dans celui de juillet. Il y aura deux lettres dans le journal de septembre.

Adieu encore, ma toute chère.

---

* LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

Au château de Vincennes, ce jeudi 11 septembre 1777.

Le chanoine s'en va à la messe; son bureau est libre; je m'y place et je vous écris. Je suis ici depuis samedi, et je dois y rester jusqu'à lundi. Un si long séjour n'étoit pas dans mes projets; mais j'ai pensé qu'il étoit important pour moi de faire trêve avec les soucis. Effectivement, l'absence de certains objets me soulage; je me nourris plus tranquillement des rai-

sons de courage et de résolution; la vue de la campagne me plait et m'attendrit; le bon air aiguise mon appétit, et l'exercice fortifie ma santé.

Je m'arrange fort bien de la petite société que nous voyons; la musique, la promenade, ont chacune leur tour; je lis un peu, et je cause avec mon oncle, qui, par la bonté de son cœur et sa vive amitié pour moi, me rappelle ma mère; nous avons un peu de société; je mets en elle de la gaieté, j'en prends moi-même; nous faisons de la musique et des folies; nous nous promenons beaucoup, je lis un peu; enfin je me sens très-bien de toute manière. Mon père m'envoya votre lettre avant-hier; je ne pouvois rien recevoir de plus satisfaisant; est-il donc vrai, mes chères amies, que je puisse aussi contribuer à votre bonheur? Combien cette idée me pénètre; non, jamais l'on n'est à plaindre, tant que l'on est utile en quelque façon à ceux que l'on chérit. J'ai trouvé dans ce pays de nouvelles propositions; elles me suivent partout. La femme d'un officier qui demeure au château[1], et qui est pour moi pleine de bienveillance, cherche à me marier avec un directeur qu'elle vante beaucoup, comme c'est l'usage. Ce pourroit être un assez bon parti; je l'ai éloigné, ainsi que les autres, mais par des prétextes différents. Je crois que de toutes ces affaires, il ne s'en fera pas une seule; chaque jour je me sens moins de dispositions pour conclure.

Avant de partir pour la campagne, je me suis entretenue avec mon oncle de Paris[2]; je lui ai fait sentir toutes les difficultés

[1] « Le château de Vincennes étoit habité par nombre de personnes que la cour y gratifioit d'un logement : là, c'étoit un vieux censeur royal, Moreau de la Garve; ici, un esprit, madame de Puisieux précisément; plus loin est une comtesse de Laurencier; plus bas, une veuve d'officier, et ainsi du reste..... une compagnie d'invalides, des officiers de laquelle les femmes faisoient partie de la société, formoient avec tout ce monde et le chapitre, sans compter les prisonniers du donjon, six cents habitants dans la seule enceinte du château. Mon oncle étoit reçu partout, ne se présentoit souvent nulle part, et ne voyoit chez lui qu'un petit nombre de personnes. Mais au retour de la promenade, on s'arrêtoit ordinairement le soir au pavillon du pont sur le parc, où se réunissoient les femmes. » (*Mémoires.*)

[2] C'est toujours M. Besnard, que mademoiselle Phlipon appelle tour à tour son oncle de Paris et son oncle de la campagne, parce qu'il habitoit tantôt Paris, tantôt le château de Fontenay.

qu'il y avoit pour moi à former un établissement quelconque; il est entré dans mes raisons autant que je voulois, sans les adopter entièrement.

Au milieu de la dissipation où je suis, je trouve à exercer et à satisfaire mon goût pour l'observation. Dans le nombre des personnes que je vois, je distingue surtout deux sujets d'étude bien différents. D'une part, c'est un jeune officier, spirituel, aimable, galant, étourdi; de l'autre, c'est un malheureux nègre, esclave humble et soumis, bon et fidèle. Le premier est le fils de la dame dont je parlois tout à l'heure, et qui, dit-elle obligeamment, ne s'emploieroit pas pour d'autres, si elle avoit de la fortune à donner à ce fils. Je suis fort aise qu'il ne se mette pas sur les rangs; je regretterois de le refuser, et je ne voudrois pas l'accepter; il seroit bon avec dix ans de plus. Je hais le ton de légèreté des militaires de notre nation; celui-ci le possède au suprême degré, quoiqu'il ait de l'esprit, des connoissances et des principes; mais il est gâté par nos mœurs, par nos femmes à grands airs.

Le pauvre noir est envoyé par les parents de la personne qui demeure avec mon oncle; il m'intéresse par son état et son bon naturel; j'étudie en lui les traces de l'esclavage, je saisis les traits communs à l'espèce, et je me convaincs de plus en plus que Pascal l'a calomniée.

Je suis interrompue, je vais vous quitter; ceci n'est qu'un billet jeté au vent; je reprendrai dans ma cellule le fil de notre correspondance.

Adieu.

---

* LETTRE TRENTE-SEPTIÈME.

Du 19 septembre 1777, à onze heures du soir.

Mes dispositions présentes diffèrent beaucoup de celles dans lesquelles je t'écrivis mon avant-dernière lettre; ma résolution est prise pour toujours; les dernières épreuves n'ont fait que lui donner toute la solidité qu'elle pouvoit acquérir. Au moyen de certains arrangements que mon oncle de Paris doit prendre

relativement à sa succession, et qu'il importe de tenir secrets, ma fermeté acquiert toute la prudence qui lui auroit manqué sans eux. Le présent n'est pas plus doux, mais l'avenir est moins affreux, cela me suffit; je suis tranquille dès que je n'ai plus à le redouter, jusqu'à un certain point, pour celui dont les erreurs me font gémir. Les entraves cruelles de la nécessité ne contraindront pas ma volonté dans l'action la plus importante de la vie. Je suis à moi, je puis y rester, et ne me donner que par un sentiment dont la raison approuveroit le choix. Je sens tout le prix d'une liberté qu'il m'est permis de garder et que j'étois sur le point de sacrifier à des considérations affligeantes. Que de révolutions se succèdent vivement dans le cercle étroit où s'agite mon existence! Si je n'avois de l'âme, j'en acquerrois nécessairement dans l'exercice perpétuel que donnent à mes facultés les événements dont je suis le jouet ignoré. J'ai senti à peu près tout ce qu'on peut éprouver de plus véhément, de plus triste et de plus flatteur; j'essuie encore des bourrasques, je prévois des orages, mais je goûte aussi quelque repos; j'avance avec courage, et je doute que rien désormais puisse me causer de l'étonnement ou de l'effroi. Tu peux en juger mieux que personne; tu as suivi ma course, et tu vois ce qui m'environne.

M. C*** est à Bolbec; il doit repasser à Paris avant d'aller à Reims; ce dernier voyage est remis au mois de novembre; c'est ce qu'a dit la tante à madame A***, qu'elle est venue voir, et qui m'a rendu ces détails avec l'intérêt ordinaire. Après ma détermination, mon plan n'est pas difficile à former : un bon prétexte, employé constamment, me délivrera des poursuites. Je dis un bon prétexte, parce que la véritable raison ne peut se donner à des personnes qui n'apprécient pas les analogies; d'ailleurs il y a tant de convenances, sans celles qui m'importent particulièrement, que le vulgaire s'étonneroit toujours de mon refus.

L'affaire de Paris est éloignée, celle de Vincennes est rejetée; ainsi je n'ai que l'autre sur les bras : c'étoit bien la plus embarrassante.

A propos de Vincennes, ma lettre aura dû t'apprendre que

je ne m'étois pas ennuyée dans ce pays, comme j'avois craint de le faire; je hais si parfaitement les bavards et les propos, que leur ombre me fait frémir; eux seuls me donnoient quelque éloignement pour un séjour qui me plaît en lui-même; mon bon oncle me chérit et m'intéresse. La grande femelle se maintient bien; j'avois la plus grande liberté de me soustraire à ses causeries en me sauvant à la bibliothèque; je me promenois beaucoup, nous avions un peu de monde, et nous faisions force musique; je me suis dissipée, ma santé s'en est affermie; j'ai rapporté moins de mélancolie; je suis enfin plus contente de moi. Cette absence m'a fourni cependant une nouvelle preuve de ce qui fait mon chagrin habituel; le mal semble incurable, il faut bien l'endurer patiemment. Je fus déjeuner une fois chez la dame dont je t'ai parlé; son fils me lut quelques-uns de ses petits ouvrages, dans lesquels j'ai trouvé beaucoup de délicatesse, de fraîcheur et d'agrément : une imagination riante, cette manière vive de sentir, si naturelle à vingt ans, animent ses tableaux et ses expressions.

Jeune élève de Mars, favori d'Apollon,
Il est couronné par les Grâces
Des lauriers du sacré vallon.

Si les mortelles ne le gâtent pas, il sera philosophe à trente ans et propre à être placé entre les sages.

Les Américains sont arrivés; ils forment une société intéressante, que je trouverai parfois à Vincennes. Ils n'ont point les vices ordinaires aux maîtres d'esclaves; l'un d'eux, qui est venu me voir en ville, me paroît estimable. Sensible et spirituel, instruit sans être profond, vif et facile, généreux par caractère et jusqu'à l'excès, il a des mœurs douces, un cœur excellent, et des procédés tout propres à lui faire dissiper une fortune assez brillante. Il est rare que l'esprit de conduite se trouve à certain degré avec l'esprit d'une autre sorte, quoiqu'il soit fort commun de rencontrer des gens qui manquent de l'un et de l'autre. Le chevalier que je viens de peindre est lié avec le marquis du Belloy, jeune officier qui, à force de constance et de sollicitations, est parvenu à se faire recevoir assez souvent

par Jean-Jacques, près duquel il est allé demeurer. En écoutant le récit des moyens qui lui avoient réussi, j'ai plaisanté de ma tentative, et nous avons ri du Cerbère (moins effroyable que celui des enfers, mais beaucoup plus ridicule) qui s'opposoit aux réceptions.

Je crois t'avoir fait part de la proposition de M. de Sévelinges, et de la réponse que je lui fis; il m'écrivit dernièrement une lettre que j'ai jugé à propos de garder pour moi à cause de certaines réflexions un peu hardies sur les préjugés, et dans laquelle j'ai remarqué entre autres choses singulières le passage suivant : « On n'a pu se dissimuler, mademoiselle, que votre démarche et votre séjour ici n'auroient rien eu de commun ni de fort ordinaire; mais on a dû voir que ce qu'il y a de meilleur n'est rien moins que commun; que la sympathie entre les âmes élevées n'est pas commune, parce que les âmes élevées sont rares; et que cette sympathie ne peut avoir que des suites honorables et avantageuses, etc. » — Bientôt après il me chargea, relativement à l'un de ses enfants, d'une affaire très-délicate, que je n'ai pu conduire comme je l'aurois voulu, à cause des embarras de ma position. Il est bien probable que notre correspondance va se ralentir et même s'arrêter.

J'ai vu cette après-midi Sainte-Agathe, mademoiselle d'Hangard et plusieurs autres. Pendant mon absence, M. Pittet est venu pour me voir : c'est au moins la quatrième fois qu'il manque à me rencontrer, moi qui ne sors que très-peu. J'en ai de l'humeur. Tu auras vu sa seconde lettre dans le journal de ce mois; j'aime les détails de mœurs dans lesquels il est entré; j'ai souri au commencement, parce qu'il répond tout juste à une observation que je lui fis légèrement, en causant avec lui.

Je voulois te dire que j'avois questionné mon Américain sur la querelle et sur l'état des insurgents; ils ont souffert des pertes considérables et réitérées; l'enthousiasme de la liberté n'a point tellement gagné les esprits, que la plupart des riches habitants ne tiennent dans le cœur pour la mère patrie : cette disposition des principaux, jointe au défaut de discipline parmi leurs troupes, pourroit bien donner l'avantage aux Anglois.

J'en suis un peu fâchée. Mais, à part l'affaire des colonies, ils sont jugés plus équitablement par ce brave chevalier, malgré la rivalité ordinaire, qu'ils ne l'étoient par le petit gouverneur de Gorée : il rend hommage à leur bravoure, et à la générosité du caractère national. J'aurois voulu pour tout au monde le mettre aux prises avec mon petit homme; mais celui-ci vient de partir pour le Havre, où il s'embarquera incessamment. Nous nous sommes querellés encore une fois sur ce même chapitre; il s'en est vengé en profitant de l'occasion des adieux pour m'embrasser si vivement que j'en ai eu mal à la mâchoire pendant trois heures. C'est un vrai fou, quoique bon officier et ingénieur habile.

« Il faut avoir un peu de folie, qui ne veut avoir plus de sottise », disent et les préceptes de nos maîtres, et encore plus leurs exemples. C'est la réflexion de Montaigne. Je me suis rappelé avec attendrissement, jeudi dernier, le plaisir que nous goûtâmes ensemble, Sophie, en allant chez M. Greuze, il y a deux ans; j'y fus pour la même cause qui nous y avoit conduites alors. — Le sujet de son tableau est *la Malédiction paternelle ;* je n'entreprendrai pas de t'en donner le détail; ce seroit trop long. Je me contenterai seulement de remarquer que, malgré le nombre et la variété des passions, exprimées par l'artiste avec force et vérité, l'ensemble de l'ouvrage ne produit pas l'impression touchante que nous ressentîmes toutes deux en considérant l'autre. La nature du sujet me semble donner la raison de cette différence. On peut reprocher à M. Greuze ce coloris un peu trop gris, que je l'accuserois de mettre à tous ses tableaux, si je n'avois vu ce même jour un morceau d'un autre genre, qu'il me montra avec une honnêteté toute particulière. C'est une petite fille naïve, fraîche, charmante, qui vient de casser sa cruche; elle la tient à son bras, près de la fontaine où l'accident vient d'avoir lieu; ses yeux ne sont pas trop ouverts, sa bouche est encore demi-béante; elle cherche à se rendre compte du malheur, et ne sait si elle est coupable. On ne peut rien voir de plus piquant et de plus joli. Tout ce qu'on seroit en droit de reprocher à M. Greuze, c'est de ne pas avoir fait sa petite assez fâchée pour qu'à l'avenir

elle n'ait plus la tentation de retourner à la fontaine. Je le lui ai dit; la plaisanterie nous a amusés.

Il n'a point critiqué Rubens cette année : j'ai été plus satisfaite de sa personne. Il m'a raconté avec complaisance ce que l'Empereur lui avoit dit d'obligeant. — « Avez-vous été en Italie, monsieur? — Oui, monsieur le comte, j'y ai demeuré deux ans. — Vous n'y avez point trouvé ce genre, il vous appartient : vous êtes le poëte de vos tableaux. » Ce mot est d'une grande finesse : il a deux ententes; j'ai eu la méchanceté d'appuyer sur l'une, en reprenant avec un ton de compliment : « Il est vrai que si quelque chose peut ajouter à l'expression de vos tableaux, c'est la description que vous en faites. » L'amour-propre d'auteur m'a bien servi : M. Greuze a paru flatté. Je demeurai chez lui trois quarts d'heure; j'étois tout uniment avec Mignonne; il y avoit médiocrement de monde : il étoit presque tout à moi.

J'avois envie d'ajouter aux éloges que je lui donnois :

On dit, Greuze, que ton pinceau
N'est pas celui de la vertu romaine;
Mais il peint la nature humaine :
C'est le plus sublime tableau.

Je me suis tue, et c'est ce que j'ai fait de mieux.

Je voudrois bien reprendre sérieusement l'étude; je n'ai jamais si peu travaillé que cette année. Hélas! jamais je n'eus tant d'épreuves à soutenir, ni tant de peines à dévorer! Jamais mon cœur n'eut plus d'exercice et mon esprit plus d'entraves. Qui le croiroit? je suis pourtant sans passion et dans la situation la plus douce en apparence. J'avois dessein de te donner des extraits, mais je n'ai jeté que des traits de plume sans ordre et sans goût. J'ai lu assez légèrement certaines recherches sur l'origine du despotisme oriental; préoccupée de mes tristes affaires, ce livre n'a pu me faire d'impressions assez vives pour me distraire et pour captiver entièrement mon attention. J'ai cru voir d'abord plus d'hypothèses que de raisons satisfaisantes; cependant l'ensemble m'a frappée et m'a fait trouver quelque vraisemblance dans le système qu'il veut fonder. Mon auteur fait précéder son ouvrage par une longue lettre (adressée à je

ne sais qui, peut-être à Helvétius) dans laquelle il trace son plan. Je rappellerai le tout en quatre mots, en disant qu'il attribue les erreurs en général à l'impression qu'auront dû produire sur l'esprit humain les grandes révolutions de la nature. C'est dans la nuit des temps, dont nos histoires ne donnent que de fausses peintures, c'est au milieu des inondations, du fracas du monde bouleversé, qu'il va chercher l'origine de ces terreurs religieuses, de cette attente du grand juge, et du renouvellement du monde, dont tous les peuples paroissent avoir été occupés. C'est à ces événements qu'il rattache le principe des premières institutions religieuses, dont l'abus a produit tant de maux. Les mouvements de la terre attestent de toutes parts les différentes secousses qu'elle a éprouvées. C'est l'homme échappé des ruines du monde qu'il faut considérer. Le premier effet du malheur dut être de tourner ses vues du côté de la religion et de la morale. Les institutions austères et rigides dont on trouve des vestiges dans l'histoire des peuples anciens, ainsi que ces règlements admirables sur l'agriculture, le travail et l'industrie, suivirent probablement ces tristes événements, qui avoient réduit l'espèce humaine, renversé son séjour et détruit sa subsistance. Les établissements religieux eurent d'abord pour objet de rappeler le grand spectacle de l'univers détruit et rétabli. Mais ces commémorations devinrent bientôt la source d'une foule d'erreurs. A ce sujet, l'auteur fait des applications assez justes, et il rapporte des traits intéressants. Occupé de la Divinité, on ne voulut que le grand monarque pour maître; lorsque les familles, après avoir été rassemblées insensiblement, formèrent des corps, auxquels il falloit donner un chef, des usages symboliques s'établirent dans le gouvernement civil, et la suite des siècles amenant l'oubli total des principes de l'institution, fit reconnoître pour roi celui qui étoit devenu le représentant du seul roi qu'on avoit voulu avoir dans l'Être suprême. Les fables uniquement nous présentent des vestiges du souvenir des anciennes théocraties dont les usages se conservent chez tous les despotes civils. Ainsi le gouvernement théocratique est jugé par l'auteur le premier que les hommes aient choisi, celui dont le despotisme est le résultat ou l'abus, et qu'on peut regarder

comme la cause accidentelle de l'idolâtrie. Il tâche de faire voir chez toutes les nations des traces des usages théocratiques; ses recherches à cet égard sont curieuses en elles-mêmes, et spécieuses dans l'application. Le choix d'un maître par des hommes libres, les entreprises d'un ambitieux chez des peuples civilisés, l'autorité paternelle, les dispositions résultant du climat, dans lesquelles on a été chercher les causes secrètes du despotisme, ne semblent pas à l'auteur des principes certains qui puissent servir de base à un système raisonnable. « Le despotisme, dit-il, ne s'est établi sur la terre ni de gré ni de force; il n'a été dans son origine qu'une triste suite et une conséquence presque naturelle du gouvernement que les hommes s'étoient donné dans des siècles extrêmement reculés, lorsqu'ils prirent pour modèle le gouvernement de l'univers, régi par l'Être suprême, projet magnifique, mais fatal, qui a précipité toutes les nations dans l'idolâtrie et l'esclavage, parce qu'une multitude de propositions qu'il a fallu faire ont ensuite été regardées comme des principes certains, et qu'alors les hommes, perdant de vue ce qui devoit être le vrai mobile de leur conduite ici-bas, ont été chercher des mobiles surnaturels qui, n'étant point faits pour la terre, les ont trompés et les ont rendus malheureux, etc. »

J'ai trouvé des répétitions, de l'emphase, quelques vérités, des faits singuliers et piquants, un style inégal et peu châtié.

L'*Histoire de Russie* de M. V. m'a beaucoup amusée; elle est écrite avec une rapidité qui vous entraîne; les événements qu'elle présente sont intéressants et racontés d'une manière agréable et précise. Ce vaste empire, peu peuplé d'habitants qui conservaient encore la grossièreté et les usages asiatiques et que la princesse Olga avoit rendus chrétiens vers le onzième siècle, ne figuroit pas dans l'Europe avant le seizième. Le trône n'étoit pas électif, mais l'ancienne famille des czars ayant manqué, des troubles intérieurs et des guerres étrangères s'étant élevés, une assemblée de vieux boyards élut Michel Romanov, jeune homme de quinze ans, fils de l'archevêque de R., surnommé Philarète. La paix se fit avec les Suédois et les Polonois, Michel Romanov régna tranquille sans faire aucun changement dans ses États et mourut en 1645. Son fils Michaelovitz lui succéda par

le droit héréditaire; il se maria comme son père, choisissant parmi les filles qu'il se fit amener celle qui lui parut la plus aimable. C'est lui qui le premier fit rédiger un code de lois, et qui mit une certaine discipline dans ses armées. Une mort prématurée l'enleva à quarante-six ans, avant qu'il eût pu perfectionner aucune de ses entreprises. Sous Fédor, son fils aîné du premier lit, tout retourna dans la confusion; cependant il travaillait à policer ses États. Bientôt il céda par sa mort le trône à Ivan et Pierre, ses frères, l'un du premier lit et disgracié de la nature à tous égards, l'autre du second lit et avantagé de ces qualités brillantes qui ont fait de son règne l'époque de la gloire de cet empire. Mais la princesse Sophie, leur sœur, s'empara de la puissance suprême, que l'incapacité de l'un et l'enfance de l'autre les empêchaient d'exercer. L'État subit des convulsions fréquentes et dangereuses, après lesquelles il reprit un extérieur tranquille. Les révoltes des strélitz, milice semblable à celle des janissaires; les entreprises de Galitzin, que la princesse Sophie avoit associé à son pouvoir, excitèrent le courage de Pierre, qui s'étoit vu d'ailleurs exposé à des attentats médités contre sa personne. Galitzin fut relégué et la princesse Sophie conduite au monastère de Moscou.

Dès ce moment Pierre régna, et Ivan n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes publics. Il mena une vie privée et mourut en 1696. — Les réformes de Pierre, ses voyages, ses guerres, ses traités, ses établissements, ses lois, forment l'ensemble le plus curieux qu'il soit possible de considérer. Le célèbre Lefort, d'une ancienne famille du Piémont naturalisée à Genève, l'aida à former des troupes disciplinées, après avoir cassé la milice redoutable des strélitz. Agrandir ses États, faire naître les arts, créer l'industrie, le commerce, faire des lois pour les soutenir et pour les étendre, parcourir en héros la plus longue carrière, telles furent les actions de Pierre le Grand. On applaudit à cette mâle simplicité qui lui fait choisir une épouse dans une fille obscure, dont les grandes qualités faisaient les seuls titres; on frémit de la sévérité avec laquelle il condamna le czarovitz Alexis Pétrovitz : aussi inflexible que Brutus, il fut peut-être moins louable et moins à

plaindre. Ce sont quatre femmes montées après lui sur le trône qui ont maintenu et perfectionné ses entreprises; il mourut au mois de janvier 1725.

« Le palais a eu des révolutions après sa mort, l'État n'en a éprouvé aucune. La splendeur de cet empire s'est augmentée sous Catherine première. Il a triomphé des Turcs et des Suédois sous Anne Pétrovna, il a conquis sous Élisabeth la Prusse, il a joui d'abord de la paix, et il a vu fleurir les arts sous Catherine seconde. »

Du 22, au matin.

Je me proposois de causer aujourd'hui avec toi; je quitte mademoiselle d'Hangard, qui m'apprend que ton frère doit venir incessamment chercher mon paquet : je vais le fermer. J'ai du monde, et je reçois un billet de mon grand-oncle, qui demande cette après-midi mon père et moi, parce que sa femme est tombée sérieusement malade : me voici craignant de nouveaux tracas. O la cruelle vie! Je suis debout, je cause avec ma compagnie, je fais la gaie et ne la suis guère.

Adieu, mes très-chères.

Du 24, au soir.

M. de Selincourt[1] ne vient point : je défais mon paquet, pour vous dire encore un mot. Je le fermai, il y a deux jours, avec une précipitation qui se sentoit de mon inquiétude : je voulois qu'on le trouvât tout disposé, au cas où l'on viendroit le chercher durant mon absence.

J'avois auprès de moi la femme de l'officier de Vincennes; elle vouloit me donner sa journée : je la trouvai tant soit peu leste, et je soupçonnerois volontiers une certaine curiosité dans son empressement à former des liaisons. Je n'ai pas beaucoup de foi aux amitiés si chaudes dans leur naissance : les promptes intimités et les fortunes rapides me sont également suspectes.

J'ai passé presque entièrement ces trois jours auprès de ma bonne tante. Elle a les droits les plus étendus sur mon attachement et sur ma reconnoissance : sa maladie m'occupe et m'af-

[1] Frère des demoiselles Cannet.

flige. Une fièvre continue avec des redoublements, des infirmités anciennes, soixante-douze ans avec tout cela, c'en est trop à la fois pour que sa vie ne soit pas exposée; je trouve dans son état un peu de mieux, mais j'ose à peine concevoir de l'espérance.

Il y a deux ans et demi que j'occupois dans son lit la place qu'elle y tient aujourd'hui : elle me prodiguoit ses soins dans l'état affreux où m'avoit mise la mort de ma mère. Je lui ai rappelé cet événement : elle et son mari ont gémi sur les conséquences fâcheuses qu'il avoit amenées; tous deux m'ont répété avec attendrissement : « Nous vous aimons et nous vous plaignons. »

Je n'ai pu me défendre ce soir de mille réflexions accablantes; je suis tombée dans une rêverie profonde; j'ai parcouru des degrés de chagrin que je ne connoissois pas encore. Mon âme est flétrie, mon œil est sec : je cherche des pleurs et je ne sais plus en répandre. Hélas! l'exercice pénible de la sensibilité pourroit-il l'affoiblir et l'éteindre chez moi! La scène magnifique de l'univers me paroît couverte d'un voile; une sorte de brouillard environne et confond les objets sur lesquels je voudrois fixer mes regards. Je ne reçois que des sensations languissantes; mes idées se succèdent sans chaleur; j'existe sans passions et sans goût. Je deviens étrangère aux transports de l'enthousiasme, aux déchirements de la compassion : le malheureux obtiendroit mes soins et mes secours, mais il ne me toucheroit point. Sans haine pour le genre humain, sans estime pour lui, sans désirs et presque sans regrets, j'use de la vie avec indifférence, et je me résignerois volontiers à la perdre. Triste fruit de la réflexion et de la connoissance de mes semblables! Je n'ai que vingt-trois ans : déjà les plus douces illusions se sont évanouies avant que j'aie goûté tous leurs charmes! Trop tôt éclairée par des épreuves affligeantes, j'ai perdu, avec mes plus chères erreurs, jusqu'à la faculté d'être abusée davantage. J'aimois mes semblables, je les connois; il ne me reste que la pitié. Comment pourrois-je estimer assez l'un d'entre eux pour m'unir à son sort? La nature m'a trahie : l'amour vaudroit-il mieux qu'elle! Vivre en paix dans l'oubli et mourir en silence,

ce seroit l'objet de mes vœux, si j'avois le courage d'en former!

Tu dois trouver ma correspondance bien changée depuis quelque temps; je te parle plus de moi que de toute autre chose. Les réflexions, le raisonnement et les recherches ont fait place au récit des faits dont la succession bizarre m'agite de mille sentiments opposés. Je suis toujours dans la balance, et je m'aperçois à peine de son mouvement. L'impression des objets diminue en proportion de l'attention qu'on leur donne, je vois et je prends la marche de l'indifférence. J'éprouve la plus grande disette de livres, et j'en souffre beaucoup, parce que je n'ai pas assez de loisir pour y suppléer. Je viens de te donner de méchants extraits plus propres à me rappeler ce que j'ai vu qu'à t'en donner une idée, mais je profite de l'occasion et je suis fidèle à mon habitude. J'ai repassé toute l'histoire générale de V.[1]. Quel tableau! Ce seroit à peu près l'histoire des crimes heureux, si l'écrivain instruit et philosophe n'appuyoit sur les mœurs pour faire sortir de cette étude des vérités consolantes ou tout au moins utiles. Je suis restée avec Platon, j'ai presque autant de peine à le lire que Pascal; tous deux ont du génie, une plume élégante, mais le dernier est sombre, atrabilaire, despotique; le premier me paroît souvent bavard et subtil; il tourne autour du sujet; à force de méthode et de gradation, il allonge tellement le chemin que mon esprit s'échappe avant d'arriver au but, et je ne sais plus où j'en suis. Au reste, j'en attribue la faute au traducteur : c'est par cette excuse que je ferai ma paix avec ses admirateurs. D'ailleurs, je rends justice à l'élévation de ses pensées et à la bonté de sa morale. J'ai trouvé l'autre jour sur ma table les Discours politiques de Mahiavel, avec l'Abrégé de Locke et les Commentaires de César (on me les avoit envoyés pendant mon absence) : la plaisante compagnie pour une jeune fille! En vérité, de pareils tête-à-tête ne peuvent être avoués qu'à l'amitié. Je le sens si bien que je suis devenue habile à ôter tout soupçon; je parle chiffons et bêtises avec une profondeur étonnante. Il me semble que tu ne m'as pas écrit depuis longtemps, je présume que tu attends le paquet, etc.

[1] *Essai sur les mœurs des nations.*

Adieu, ma chère bonne amie, et toi, ma chère Henriette; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

J'oubliois la petite protégée : je lui ménage de mon mieux les ressources qu'elle vous doit. Son travail, et ces secours donnés à propos et peu à peu, la soutiennent et la tireront d'affaire.

---

* LETTRE TRENTE-HUITIÈME.

Du 4 octobre 1777.

Je crois, ma bonne amie, que, pour quiconque sait vivre, les heures sont toujours trop rapides; tu me félicites bien gratuitement de savoir les allonger : elles m'échappent, comme à tout le monde, avant que j'aie accompli ce que je m'étois proposé de faire. Cette suspension des projets entretient la continuité des désirs, nourrit l'espérance et jette de l'intérêt sur cette scène variée où nous sommes à la fois acteurs et regardants.

Je suis bien contrariée dans mes arrangements ordinaires, depuis la maladie de ma bonne tante, que je vais voir tous les jours. Le mieux sensible qui s'est manifesté au bout de sept jours m'a permis d'aller à Vincennes, où j'étois attendue la veille des deux fêtes. Je n'y fus que le lundi, dans le dessein de revenir le soir. Mon père ne vint pas avec moi, sous prétexte de lassitude. Accompagnée par Mignonne, je partis, et j'usai à mon tour d'un autre prétexte pour n'être de retour à Paris que le jeudi; je renvoyai ma bonne, et je respirai le bon air et la paix durant cet intervalle. Ces absences sont à mon esprit ce que l'exercice est au corps : elles régénèrent ses facultés. Il est difficile de s'imaginer combien l'aspect des campagnes me touche et me récrée; c'est près du laboureur qu'on oublie les méchants. Affaissée par le chagrin, je vais aux champs : je renais, je retrouve des pleurs aveo le sentiment.

Mais, pour mieux ressentir les transports que j'éprouve,
J'ai besoin d'autres cœurs où le mien se retrouve;
Mes foibles sentiments ne naissent qu'à demi :
Pour qu'ils puissent éclore, il me faut un ami.

C'est toi, ma chère Sophie, qui mets le prix à mon existence, en faisant valoir mes plaisirs. Que tu es douce et consolante!

combien j'aime ta situation! tu me fais oublier mes maux et jouir de ton bonheur. Tu m'émeus singulièrement par le tableau de l'avenir que tu aimes à espérer : j'avoue que l'idée de te voir embrasser mes enfants et partager mes soins de mère m'a touchée jusqu'aux larmes. — Je ne renonce point à un état dont mon cœur sauroit apprécier et goûter les biens; mais pourrois-je les trouver dans une union contractée sans goût avec quelqu'un qui ne m'intéresse pas? Tel estimable que puisse être à certains égards M. C***, il n'a point avec moi d'analogie : je ne le distinguerois pas même assez pour chercher à me faire de lui un ami; je le vois dans la classe de ces indifférents que l'on considère de loin, mais qu'on ne désire pas de s'attacher; j'établis entre lui et certaines personnes des comparaisons qui me désespéreroient s'il étoit mon mari : je craindrois d'avoir des amis qui lui fussent de beaucoup supérieurs, et qui me fissent paroître mon devoir trop pénible. — J'éloigne donc une décision que la crainte de l'avenir pourroit seule motiver.

Je me sens plus de courage pour supporter les peines de la situation où je m'obstine à rester que pour faire les sacrifices sans nombre qu'un tel engagement pourroit entraîner. Par une singularité assez remarquable, la tante de M. C*** est l'amie intime d'une de mes parentes que je ne vois point ordinairement, mais que voit beaucoup mademoiselle Dep., qui s'est trouvée plusieurs fois chez elle avec cette dame dont le nom m'échappa au hasard et la fit reconnoître.

Ma voisine déménage : l'éloignement ralentira son zèle, en gênant les moyens de l'exercer; je la verrai moins, et je ne rencontrerai guère M. C***.

Je suis plus inquiétée des dispositions de ma bonne tante et de son mari, parce que leurs appréhensions au sujet de mon avenir leur font désirer de me marier, avec une chaleur dont je redoute les effets. Ils en parlent à mon père, qui devient indifférent sur cet article; ils cherchent des occasions, et me mettent au supplice, à force d'amitié. Cette contrariété m'est d'autant plus sensible, que la reconnoissance me soumet et me lie à eux par les liens les plus forts et les plus multipliés : non

contents de partager mes chagrins et de les adoucir, ils ont fait tout ce qui dépendoit d'eux pour améliorer mon sort et prévenir les derniers malheurs. Ils ont instruit ma bonne maman, ils l'ont amenée au point où ils étoient eux-mêmes; et, du plus grand accord, tous les trois ont fait leur testament, par lequel ils me substituent leurs biens. La jouissance en est laissée à mon père, mais on lui ôte pour toujours la liberté de disposer du fonds, ou de le partager à des enfants d'un autre lit, s'il lui venoit une postérité nouvelle par l'effet d'un second mariage.

Ces arrangements ont été pris à mon insu pendant mon premier voyage de Vincennes, précisément la semaine qui a précédé la maladie de ma tante; ils m'en firent part à mon retour, tu juges de quels sentiments je dus être affectée. Il est doux de trouver dans ceux auxquels le sang nous lie une amitié aussi vraie : mais combien il est cruel de la voir se développer pour une cause semblable, et d'être l'objet de précautions outrageantes prises contre celui dont je devrois principalement attendre mon bonheur! Je suis faite pour éprouver les sensations les plus pénétrantes et les plus opposées.

Il est de la plus grande importance pour ma tranquillité de dérober à mon père la connoissance anticipée de ces arrangements. Je redoute le moment où il les connoîtra par la mort d'une de ces personnes; alors il passera peut-être de l'espèce d'indifférence qu'il me montre à la haine la plus décidée : cette image me désole et m'effraye. Ma consolation est de voir que son propre avantage se trouve assuré par la mesure dont il s'agit. On se précautionne contre l'aveuglement qui pourroit le porter à dissiper ses ressources et les miennes.

Nous sommes bien ensemble à l'extérieur : je conserve, comme j'ai toujours fait, et comme je le dois, les soins et les égards du respect; mais j'aperçois à la dérobée l'espèce de rancune qu'il me garde. Il me craint comme un surveillant incommode, dont on n'attend pas sans doute des réprimandes, mais dont on hait les lumières. Il règne entre nous un certain ton de liberté qui ne me déplairoit pas, si je le devois à une autre cause : nous allons peu ensemble; je commence même à sortir

tout à fait seule, sans qu'il s'en embarrasse, et je prends volontiers cette habitude, pour ma commodité et pour celle de Mignonne. Je ne me fais plus accompagner que pour les visites de cérémonie : ma réputation, mon âge et mon allure simple me permettent cette aisance et la font paroître naturelle. — Chacun fait à peu près ce qu'il veut; nous causons rarement, et jamais sur le ton de la communication; je sais des affaires ce que j'en puis voir : on ne m'apprend rien. Nous sommes comme sont tant de maris et de femmes, qui observent mutuellement l'honnêteté, ne s'aiment guère et le savent bien, mais le cachent au monde, les uns par dissimulation, les autres parce qu'elles en souffrent. Personne n'étoit moins fait que moi pour un pareil rôle : la confiance est l'âme de mon âme, et le charme de ma vie; je suis violemment privée de ne pouvoir en jouir avec celui à qui j'aurois aimé la donner entièrement : cette peine me laisse au fond du cœur une impression que je ne peux détruire.

Cependant j'ai repris ma santé, mon embonpoint, je dirois presque ma gaieté : je crois que l'on s'habitue même à la vicissitude des événements et à la diversité de leur nature.

Avec plus de loisir, je m'occuperois comme toi de la géométrie : elle satisferoit mon goût pour l'évidence, et cet avantage me dédommageroit bien de la contrainte que subiroit mon imagination. J'espère reprendre un jour cette étude, si les événements me le permettent. Mes études présentes sont très-superficielles; je vis peu en théorie : l'obligation de la pratique ne m'en donne pas le temps.

Je suis fâchée que tu n'aimes pas Rousseau, car je l'aime au delà de toute expression, et je n'entends pas bien les reproches que tu lui fais. Personne ne fut plus conséquent et plus ferme dans sa conduite. La prévention, la sottise, la haine et la méchanceté l'ont persécuté avec un acharnement et une violence dont on voit peu d'exemples : il s'est défendu en homme sensible à l'estime publique, et qui cherche à la mériter, mais à la fois en homme supérieur aux vaines attaques de l'envie; et il a fini par se soustraire à sa propre célébrité, en choisissant une vie obscure et paisible, digne d'un sage, et bien étonnante

pour un homme qui pouvoit attendre les plus grandes distinctions, si elles étoient le prix des lumières et de la vertu. Quelle est donc cette cause juste, soutenue par ses adversaires? il faut que tu t'expliques : je porte Rousseau dans mon cœur, et je ne souffre pas qu'on l'attaque d'une manière vague.

Les Américains dont je t'ai parlé ne sont pas des députés des colonies : ce sont de riches habitants de Saint-Domingue, gens de qualité et parents de cette personne qui demeure chez l'oncle de Vincennes. Je ne t'ai pas donné leurs raisons comme les plus vraies et les meilleures possible, mais comme celles de gens qui devoient être mieux instruits des affaires des insurgents qu'on ne l'est communément en Europe, parce qu'ils demeuroient plus près d'eux, et qu'ils avoient avec eux des relations immédiates. Au reste, il s'en faut que je regarde leurs jugements comme infaillibles; selon ma façon de voir, l'avantage que possèdent les Anglois par l'excellence de leur discipline, comparée à celle des troupes américaines, est compensé par les dangers de leur situation, provenant de la disette qu'ils doivent éprouver et de la difficulté des recrues. Washington ne doit pas combattre, et il évite de le faire; il temporise comme Fabius; son intérêt est d'épuiser et de détruire les Anglois par la famine et les fatigues. Je suis bien aise de penser comme toi sur l'importance de cette révolution; je la vois avec intérêt, et je souhaite la liberté de l'Amérique, comme une juste vengeance pour la violation du droit naturel dans ce continent malheureux et si peu fait pour l'être.

Je n'ai pas encore vu M. Roland; je l'attends avec une sorte d'empressement; je l'estime et je l'aime; une si longue absence rend son retour plus intéressant.

Du lundi 6 octobre.

Dérangée samedi soir en t'écrivant, je n'ai pu revenir causer avec toi que ce matin.

J'ai passé l'après-midi d'hier avec M. et madame Trude au Jardin du Roi. Ma cousine et moi, nous avons renvoyé le mari, pendant un certain temps, pour nous donner la liberté de causer à notre aise : il est rare qu'un tiers ne soit pas gênant,

surtout quand c'est un homme au milieu de deux femmes. Je ris à ce propos : en effet, les plaisants trouveroient qu'en pareil cas c'est une femme qui est de trop. Mais, ma foi, entre bonnes amies, un mari ou un cousin n'est pas bon à grand'chose.

Où est l'amie Henriette? comme elle se tait! comme elle est sérieuse! Je voudrois bien causer un peu avec elle; mais je ne sais sur quel ton le faire, puisque son silence me laisse ignorer ses dispositions. Ma folie ou ma gravité pourroit venir mal à propos : mon amitié sera toujours bien reçue : je lui en offre donc les nouvelles assurances, et l'embrasse bien tendrement.

J'oubliois de vous dire qu'à Vincennes je fus invitée à un exercice public que faisoit faire à ses élèves un maître de pension; cet exercice devoit être suivi d'une petite pièce et d'un ballet. Je m'y rendis. L'exercice fut pitoyable, la pièce fut mal rendue; le ballet, assez joli, valut mieux que tout le reste. Somme totale, je ne m'ennuyai point, parce qu'il me parut intéressant, quoique triste, d'observer les mauvais effets de cette éducation pédante qui consiste à remplir de mots de jeunes têtes dont il faudroit exercer le jugement; j'ai vu dans un perroquet les éléments de cette sottise que l'on rencontre si souvent dans les hommes, et qui a son principe dans la sottise des instituteurs, ou plutôt dans les défauts généraux de notre éducation publique.

Je dois retourner encore à Vincennes après-demain, si le beau temps continue. C'est plaisir d'avoir de bonnes jambes : je fais toujours la moitié du chemin à pied; un fiacre me conduit à la barrière et le reste se fait gaiement. Très-souvent je me passe de voiture et je fais une ou deux lieues pour une petite promenade. M. de S. V. L. m'écrivoit dernièrement la lettre la plus fine et la plus adroite qu'il soit possible d'imaginer; il souhaite extrêmement la liberté de m'écrire sans les inconvénients que je fus forcée de lui faire connoître, et il m'a priée d'employer un expédient, présenté de manière que nul autre que moi, en lisant sa lettre, ne pourroit l'entendre. J'étois embarrassée, j'ai beaucoup réfléchi, j'ai répondu avec le ton que je devois, et j'ai fini par lui dire que la liberté de peindre sa pensée étoit un avantage auquel on tenoit d'autant plus et que l'on méritoit

d'autant mieux qu'on avoit l'âme élevée: je ne pouvois le lui refuser à ce titre, d'après l'opinion que j'avois conçue de sa personne et que je lui laissois à justifier. En conséquence, je lui permets d'adresser ses lettres à mon oncle de Vincennes; elles me seront remises par cette voie, à laquelle j'ai donné le ton de réserve qui est convenable. Ainsi voilà ma correspondance soutenue contre toute apparence.

Il survient un à-propos bien singulier: pendant que j'écris ceci, on me remet un paquet de sa part; c'est un de ses discours envoyé à l'Académie françoise, dont il est membre [1]. Je lui avois demandé de ses œuvres, il les a brûlées en grande partie; ma demande le lui fait regretter, et j'entre en communication de ce qui lui reste.

Il faut te quitter : adieu, reçois mon âme.

---

* LETTRE TRENTE-NEUVIÈME.

Du jeudi 17 octobre 1777, à minuit.

Les chagrins ou les affaires, et surtout la diversité des affections dont ma sensibilité me rend susceptible, me font éprouver souvent cette distraction d'esprit qui confond les objets, met obstacle au raisonnement et gêne la communication. Je choisis vainement pour t'entretenir l'heure du repos et du silence : mon imagination bizarre me fatigue plus que les objets extérieurs, et j'ai peine à trouver la solitude dans ma retraite. Il faut me résoudre à laisser courir au hasard ma plume vagabonde, je n'ai pas le courage de me recueillir, et je jette sans dessein l'expression incorrecte de mes sentiments confus.

J'ignore si je suis triste ou contente : je deviens si fréquemment l'un et l'autre tour à tour! les transitions m'échappent. L'horizon est déjà changé : on diroit que l'avenir est pour moi un véritable Protée, qui se revêt tous les jours d'apparences nouvelles et de formes opposées.

J'arrivai lundi au soir de Vincennes, où j'avois passé la moitié

[1] Il y a là erreur. Nous n'avons trouvé aucune trace du nom de Sévelinges dans les Archives de l'Académie française.

de la semaine précédente; je goûtai le plaisir si doux de faire naître la joie par ma présence : cette pauvre Mignonne m'entoura de ses bras avec attendrissement : elle s'ennuie de mon absence, et je crois à la sincérité de témoignages qu'elle n'a pas intérêt à me donner. Hélas! celle qui me sert me chérit, et mon père me voit d'un œil froid.

Je fus voir ma bonne tante, et j'appris par elle la suite d'un projet auquel j'ai contribué dans la vue du bien, quoique son exécution ne puisse manquer de me procurer des disgrâces. — J'avois remarqué dans la maison de ma bonne maman une demoiselle de trente-trois ans, qui sembloit avoir une sorte d'estime pour mon père. Je dis à Mignonne de lui parler d'elle, et de lui suggérer que ce seroit un parti convenable, en paroissant d'ailleurs ne parler ainsi que d'après son propre jugement. Ces propos, jetés en l'air, ne sont pas restés sans effet : mon père s'en est occupé, au point que, sous quelque prétexte, il a obtenu ses entrées chez la demoiselle, dont il n'est pas mal reçu. Je sens fort bien que deux mille livres de rente sont précisément ce qui le touche davantage; mais j'espérerois aussi qu'un attachement légitime le détourneroit des habitudes fâcheuses qui font notre malheur; je lui verrois un bien-être présent et assuré, et je serois entièrement tranquille à son sujet.

Quant à moi personnellement, je n'aurois à attendre de ce mariage que des désagréments. Malgré mes résolutions de ne jamais manquer aux égards, de telle sorte qu'ils soient, il est indubitable que je déplairois à une personne avec laquelle je n'aurois pas la moindre analogie. On peut lui appliquer le portrait que faisoit Théophraste de la rusticité. — Mes occupations, ma retraite, mon silence, ma société, tout lui paroîtroit étrange, tout choqueroit ses goûts. Sans esprit, sans éducation, sans usage, uniquement et servilement occupée des derniers détails du ménage, ma belle-mère prétendue ne concevroit pas qu'on pût s'occuper d'autre chose que des tripotages de cuisine et de l'achat des provisions. Il faudroit donc faire comme elle, ou s'attendre à la jalousie, aux reproches, etc. Mais enfin, je crois que ce mariage seroit utile à mon père, et je le lui souhaite aux dépens de ma tranquillité.

Au reste, l'affaire n'est pas encore conclue : la demoiselle croit à mon père plus de fortune qu'il n'en a présentement, et le mécompte pourroit bien la faire changer d'avis. Ce qu'il y a de plus singulier, et ce qui prouve parfaitement en quels termes mon père en est avec moi, c'est qu'il ne m'a pas encore ouvert la bouche de tout ceci : il conte ses démarches à ma bonne tante, même à Mignonne; mais jusqu'au nom de la personne ne lui est pas encore échappé devant moi. Cependant je sais, d'une autre part, qu'il n'aime pas Mignonne et qu'il la renverra s'il se marie; je n'en suis pas surprise, c'est un agent qui m'est trop dévoué. Il va disant que je suis jeune encore, qu'il a besoin d'une femme chez lui, et cent autres discours, avant-coureurs d'une décision qu'il pense avoir besoin de justifier.

En même temps que ces choses se savent en dehors, il affecte mille attentions, il répète des formules apprêtées, propres à en imposer, et qui font place à leurs contraires, sitôt qu'il n'y a plus d'yeux pour voir les uns ni d'oreilles étrangères pour entendre les autres. Avec toi seule j'ose entrer dans ces détails révoltants, que je voudrois me dérober à moi-même; je hais cette maudite pénétration, qui dévoile je ne sais combien de circonstances que je dévore en secret; cette peinture te donne une idée de tout ce que j'ai à souffrir. En fait de sentiment, la mesure est relative, et j'avoue que la mienne me rend excessif ce que d'autres apprécieroient peut-être différemment. Il est pourtant une disposition pacifique et compatissante qui l'emporte sur toutes les impressions opposées : je suis contente de moi, je ne me sens pas à plaindre; j'ai pitié d'autrui, et je ne saurois concevoir de l'aversion pour personne. Le défaut de lumière, le malheur des circonstances, l'opposition des intérêts sont les uniques causes des fautes des hommes les uns à l'égard des autres : on a le droit d'en gémir, il seroit absurde de s'en plaindre.

J'ai passé la journée d'hier chez madame Trude. M. de Buffon vient assez souvent dans la maison, pour voir le petit abbé bossu. J'ai causé avec ce dernier : c'est un adorateur de Jean-Jacques. Je lui ai demandé s'il l'avoit vu; cette question m'a

valu le récit d'une petite anecdote. Animé du plus vif désir de parler à Rousseau, l'abbé n'imagina d'autre moyen que de faire une lettre et quelques vers qu'il fut porter lui-même; le Cerbère fit tapage, refusa même de remettre la dépêche, sans savoir ce qu'elle contenoit, et ne s'y résolut enfin qu'à force d'instances. Le porteur voulut attendre : ce ne fut pas sans fruit; après un intervalle, Rousseau parut. La conversation s'engagea, et tous deux furent tellement émus que leurs yeux devinrent humides, et qu'ils se quittèrent en s'embrassant avec le plus grand attendrissement. « Je le voyois, me dit l'abbé, pour la première et la dernière fois. Ma mère, connoissant mon enthousiasme, persuadée que je mettrois tout en œuvre pour parvenir jusqu'à lui, m'avoit fait promettre, mue par des principes sages et modérés sans doute, que je ne verrois Jean-Jacques qu'une seule fois. J'avouai à Rousseau que j'étois résolu à tenir ma promesse, quoique cette soumission filiale me coûtât beaucoup. Il parut m'en estimer davantage, ajoutant qu'après cet engagement je gagnerois plus à ne pas le voir. »

Je peindrois difficilement le plaisir que j'ai goûté en trouvant un homme de plus à estimer : je crois acquérir un nouveau bien, quand je fais pareille rencontre. Celui-ci n'est pas du nombre de ceux avec qui je communiquerois aisément : il nous faudroit beaucoup de temps pour nous connoître : son extrême vivacité le fait passer trop subitement d'un sujet à l'autre, et plus souvent au silence; je n'ai pas assez d'esprit pour lui, ou il est trop distrait pour moi.

J'estime plus que tu ne fais la manière dont Rousseau a traité l'existence de Dieu. Il me paroît inutile, incertain et même injuste, de forcer les expressions d'un auteur pour deviner les pensées qu'il n'a pas eu dessein de publier. Q'importe que Rousseau soit athée ou déiste, s'il est vrai que ses ouvrages renferment et font aimer les principes qu'il est utile d'adopter? Assez de théologiens et de philosophes ont établi l'existence de Dieu par des raisonnements métaphysiques : le docteur Clarke a poussé les preuves de ce genre jusqu'où l'esprit humain pouvoit les porter; Newton les a étayées de celles qui peuvent se

tirer de la considération de l'ordre et des lois admirables qui régissent l'univers; Descartes... et que sais-je!... mille autres, anciens et modernes, ont traité cette matière en raisonneurs profonds et abstraits.

Ces preuves, suffisantes pour beaucoup d'esprits, ne détruisent pas des objections insolubles, qui font douter quelques autres, ou les conduisent plus loin encore : dans l'impossibilité d'anéantir toutes les difficultés, celui qui veut faire valoir un parti doit employer le sentiment en sa faveur. C'est le moyen qui restoit à un esprit juste, à un écrivain habile, énergique et éloquent : c'est celui dont Rousseau s'est servi. Je le goûte beaucoup; c'est, selon moi, le plus propre à persuader, et le plus digne d'être employé par un homme de bonne foi qui chérit ses semblables. Chaque esprit a son genre de preuves, dont il est particulièrement affecté; les subtilités échappent à beaucoup de personnes, et les raisonnements n'entraînent que le petit nombre; mais le sentiment parle à tous. C'est toujours lui, définitivement, qui nous détermine et qui demeure victorieux, soit que l'illusion ou la vérité le produise. Aussi vous n'avez qu'à suivre et à presser les défenseurs de la religion, vous les verrez revenir à l'utilité de ses dogmes et de sa morale, aux avantages qu'elle donne et promet, etc.... Ils cherchent à mettre le cœur dans leurs intérêts, et ils ont raison : une fois le cœur gagné, tout le reste suit : c'est également vrai dans tous les cas.

Qui mieux que Rousseau a su manier ce ressort pour faire adopter et chérir l'idée d'un Dieu puissant et bon, la foi de l'immortalité, et la vertu appuyée de ces puissants mobiles? Assurément, si je n'avois lu que ses ouvrages, je serois moins sceptique. Vois son *Émile*, son *Héloïse*, sa *Lettre sur l'optimisme*, etc. : tout ce qui sort de sa plume vous embrase, vous inspire l'humanité, la bienveillance; en faisant connoître les hommes, il donne aussi de l'indulgence pour eux; il éveille et fortifie toutes les affections qui nous réconcilient avec l'existence.

Comment peut-on imaginer qu'il ait voulu abolir dans les cœurs la croyance d'un Dieu? S'il ne la possède pas, il a fait

au moins de son mieux pour la soutenir chez tous ceux à qui il importe de la conserver. Eh! laissons dans le silence des idées particulières qu'il n'a pas voulu nous révéler : il n'en est comptable à personne.

Je verrai, je pense, dans le *Mercure* de ce mois, les décisions de l'Académie de Besançon. Au reste, je n'attends que le silence sur mon discours : on ne parle que de ceux qui remportent le prix et les *accessit*, et le mien ne peut être de ce nombre. Celui de M. D. S. V. m'a satisfaite; je reçois encore à ce moment ses vers. Je voudrois vous communiquer ces choses, mais je ne pourrois que vous les lire, et nous sommes à vingt-huit lieues! Je dois respecter sa confiance et ne pas multiplier ses manuscrits[1]. Adieu, ma Sophie. Je veux dire un mot à ta sœur.

Ma chère Henriette, ta peinture est si touchante et si vraie qu'elle transporte à ta place et fait éprouver tes sensations; combien elle te rend intéressante! Vois-tu cette rose demi-ouverte et pâle, qu'un souffle passager fait plier sur sa tige? elle plaît, elle attendrit; comme on voudroit la ranimer! comme on voudroit que les pleurs si doux qu'elle attire fussent pour elle comme ceux de l'aurore! — Mais les pleurs de l'amitié pour une âme sensible ne sont pas moins efficaces : je n'ai qu'eux à t'offrir. L'expression répétée de mes sentiments n'ajoutera rien à l'idée que tu dois en avoir si tu connois mon cœur.

Adieu.

[1] M. Breuil avait abrégé cette phrase en ces termes : « M. de Sévelinges m'a envoyé des vers et un de ses discours *adressé à l'Académie françoise, dont il est membre.* » Nous ne nous expliquons pas comment cette grave inexactitude avait pu tomber de sa plume scrupuleuse. Avant que la pensée nous vînt de comparer le texte de M. Breuil avec le manuscrit, nous avions acquis la certitude que jamais Sévelinges n'avait fait partie de l'Académie française; mais comment admettre que mademoiselle Phlipon eût pu se tromper, elle qui avait dû être instruite par lui de ce fait? — Au reste, on voit, par la restitution exacte du texte primitif, que mademoiselle Phlipon ne dit pas ici que Sévelinges fût membre de l'Académie française; elle le dit dans une lettre précédente.

LETTRE QUARANTIÈME. (*Inédite.*)

Jeudi au soir, 30 octobre 1777.

Que direz-vous, mes bonnes amies? Je vous refuse un agrément qu'il semble en mon pouvoir de vous procurer : ce procédé ne paroîtra-t-il pas bizarre et injuste? Si vous n'entrez dans mes vues, il faudra vous résoudre, moi à avoir besoin d'un pardon à vos yeux, et vous à m'accorder celui que je solliciterai pour la satisfaction commune. L'un et l'autre est facile : il me coûteroit cependant d'y donner occasion. Après l'interruption de toute relation avec madame Audois, je ne me soucie nullement de lui écrire pour l'objet en question, et encore moins de lui envoyer mon paquet; vous me l'avez peinte autrefois comme une de ces femmes curieuses dont la discrétion ne devoit pas être mise à l'épreuve. Ce que vous me dites du cousin, porteur futur des dépêches, ne m'en donne pas meilleure opinion. Je hasarderois volontiers ce qui m'appartiendroit en propre; mais j'ai de la répugnance à remettre en main tierce ce qui me fut donné par confiance. Le petit discours de M. de S. L., sur la faculté de parler, lu à l'Académie, peut l'être sans doute à d'autres personnes; je me donnerois sans scrupule quelques auditeurs pour l'écouter; mais la production d'un homme qui ne l'a pas rendue publique et qui la communique à l'amitié, ne doit pas être exposée aux inconvénients d'un transport et d'un passage dans plusieurs mains. Si je suis petite dans mes précautions, c'est un ridicule qu'il faut me passer, avec d'autant plus d'indulgence que je suis la première victime de son excès, par rapport à vous, dont j'aimerois à prévenir jusqu'aux moindres souhaits. Le plaisir de me communiquer sans réserve, de vous instruire de tout ce qui m'arrive et m'affecte, m'a fait vous parler de M. de S. L. et de son savoir : l'attachement aux moindres besoins de la confiance m'empêche de vous les faire parvenir : connoissez-moi et me jugez. L'approbation que ma conduite peut trouver dans votre estime m'oblige à déduire mes raisons.

Au reste, ce que j'ai de M. de S. L. est plus propre à faire connoître ses talents et son esprit qu'à peindre son âme et ses sentiments, que tu aimerois à pénétrer. Son exemple confirme bien la remarque que j'ai faite, et la persuasion où je suis que les écrits des hommes présentent moins les opinions qu'ils ont que celles qu'ils sont obligés de paroître avoir. Il n'y a que les opuscules secrets, destinés uniquement à recevoir l'expression des pensées qu'on n'exposera jamais à la critique, qui puissent être regardés comme l'exemplaire de l'auteur et son véritable portrait. M. de S. L. est d'une trempe extrêmement sensible et fort porté à la mélancolie; la nature, ou plutôt son naturel, pour me servir de son expression, en le portant à la méditation, l'a fait métaphysicien; il a plus d'idées à lui que d'idées acquises par l'étude : il est plus réfléchi que savant. Il a beaucoup de candeur et de délicatesse : peut-être un peu de je ne sais quelle estime de son rang et de son état; mais si ce défaut fut celui de son caractère, la philosophie l'a détruit, et il faut chicaner comme je fais pour en apercevoir les traces presque insensibles; je pense que malgré l'envie d'entretenir une liaison avec moi, les difficultés de la soutenir et la lenteur des moyens qui me restent jetteront du froid et de la langueur dans notre correspondance, de laquelle sa situation et ses engagements doivent en outre le distraire infiniment; il restera toujours du passé que nous nous connoissions assez pour nous estimer réciproquement et nous retrouver avec plaisir.

J'ai été ces derniers jours bien en l'air. Je fus avec M. et madame Trude premièrement à Neuilly, où depuis deux ans nous nous proposions d'aller voir le pont : c'est un ouvrage intéressant par la hardiesse, la légèreté et l'élégance avec lesquelles il est construit; mais la rivière n'en est pas digne, et sa médiocrité en cet endroit fait un contraste choquant avec ces belles arches en voûtes surbaissées, dont la largeur est considérable. Dimanche dernier nous allâmes à Sceaux; c'est un château appartenant au duc de Penthièvre : le grand Colbert le fit bâtir, Lebrun fut chargé des embellissements et le Nôtre de la décoration du jardin. Celui-ci m'a plu infiniment, par un air de grandeur simple et noble, et même parfois d'aban-

don. Du parterre, en face de l'édifice, la vue s'étend et s'abaisse sur un canal immense, bordé de beaux frênes bien filés et de quelques sapins qui s'élancent avec fierté; le parc s'élève sur la gauche en amphithéâtre, ce qui laisse apercevoir une partie des distributions; excepté les chemins de propreté, tous les fonds sont couverts d'une verdure au milieu de laquelle les arbres s'élèvent agréablement. La quantité des eaux, leur netteté, l'étendue des canaux où elles sont renfermées, ces grandes masses de verdure, la hauteur de ces arbres en futaies, donnent à ce lieu un air de vie, de singularité, d'intérêt, qui plaît, attache et fait penser. Madame Trude étoit d'une excessive gaieté, qui me contrarioit beaucoup : elle chantoit sans cesse, je sentois trop pour me répandre en dehors de cette manière. Occupée des situations que j'avois considérées et des sensations qu'elles avoient produites chez moi, fatiguée de la route que je fis à pied en revenant, je me disposois à rester tranquille le jeudi, lorsque mademoiselle Desp. m'envoya prier de dîner et de passer la journée chez elle : je m'y rendis.

Sa société est aisée, libre et douce; on n'y joue pas à l'esprit, mais tout son monde est honnête, vrai et bon. Je m'égayois réellement et je revins délassée. Le lendemain, ma grand'maman vint me voir pour aller ensemble l'après-midi faire visite à la mère du Sage défunt. Elle s'est retirée dans un couvent. C'étoit pour moi une affaire de complaisance : je hais cette femme autant que j'aimois son fils; personne comme elle ne m'inspira jamais autant d'aversion : elle est fausse et vaine à l'excès; j'en portai ce jugement la première fois que je la vis, il y a dix ans, toute petite fille que j'étois, et l'observation a justifié cet aperçu; elle nous fit mille amitiés, compliments, m'invitant fort à me marier, etc.... Mon père trouva chez elle, il y a quelque temps, la belle-sœur de feu l'abbé de Voisenon, femme spirituelle, mais originale, dont je tracerois le portrait si j'en avois le temps, et qui lui parla beaucoup de moi, parce que le Sage lui avoit montré mes manuscrits, ce que j'ignorois jusqu'à ce moment. Hier, j'ai eu l'oncle de Vincennes, chez qui je ne puis aller en fête, comme nous l'avions projeté, parce

Au reste, ce que j'ai de M. de S. L. est plus propre à faire connoître ses talents et son esprit qu'à peindre son âme et ses sentiments, que tu aimerois à pénétrer. Son exemple confirme bien la remarque que j'ai faite, et la persuasion où je suis que les écrits des hommes présentent moins les opinions qu'ils ont que celles qu'ils sont obligés de paroître avoir. Il n'y a que les opuscules secrets, destinés uniquement à recevoir l'expression des pensées qu'on n'exposera jamais à la critique, qui puissent être regardés comme l'exemplaire de l'auteur et son véritable portrait. M. de S. L. est d'une trempe extrêmement sensible et fort porté à la mélancolie; la nature, ou plutôt son naturel, pour me servir de son expression, en le portant à la méditation, l'a fait métaphysicien; il a plus d'idées à lui que d'idées acquises par l'étude : il est plus réfléchi que savant. Il a beaucoup de candeur et de délicatesse : peut-être un peu de je ne sais quelle estime de son rang et de son état; mais si ce défaut fut celui de son caractère, la philosophie l'a détruit, et il faut chicaner comme je fais pour en apercevoir les traces presque insensibles; je pense que malgré l'envie d'entretenir une liaison avec moi, les difficultés de la soutenir et la lenteur des moyens qui me restent jetteront du froid et de la langueur dans notre correspondance, de laquelle sa situation et ses engagements doivent en outre le distraire infiniment; il restera toujours du passé que nous nous connoissions assez pour nous estimer réciproquement et nous retrouver avec plaisir.

J'ai été ces derniers jours bien en l'air. Je fus avec M. et madame Trude premièrement à Neuilly, où depuis deux ans nous nous proposions d'aller voir le pont : c'est un ouvrage intéressant par la hardiesse, la légèreté et l'élégance avec lesquelles il est construit; mais la rivière n'en est pas digne, et sa médiocrité en cet endroit fait un contraste choquant avec ces belles arches en voûtes surbaissées, dont la largeur est considérable. Dimanche dernier nous allâmes à Sceaux; c'est un château appartenant au duc de Penthièvre : le grand Colbert le fit bâtir, Lebrun fut chargé des embellissements et le Nôtre de la décoration du jardin. Celui-ci m'a plu infiniment, par un air de grandeur simple et noble, et même parfois d'aban-

don. Du parterre, en face de l'édifice, la vue s'étend et s'abaisse sur un canal immense, bordé de beaux frênes bien filés, et de quelques sapins qui s'élancent avec fierté; le parc s'élève sur la gauche en amphithéâtre, ce qui laisse apercevoir une partie des distributions; excepté les chemins de propreté, tous les fonds sont couverts d'une verdure au milieu de laquelle les arbres s'élèvent agréablement. La quantité des eaux, leur netteté, l'étendue des canaux où elles sont renfermées, ces grandes masses de verdure, la hauteur de ces arbres en futaies, donnent à ce lieu un air de vie, de singularité, d'intérêt, qui plaît, attache et fait penser. Madame Trude étoit d'une excessive gaieté, qui me contrarioit beaucoup : elle chantoit sans cesse, je sentois trop pour me répandre en dehors de cette manière. Occupée des situations que j'avois considérées et des sensations qu'elles avoient produites chez moi, fatiguée de la route que je fis à pied en revenant, je me disposois à rester tranquille le jeudi, lorsque mademoiselle Desp. m'envoya prier de dîner et de passer la journée chez elle : je m'y rendis.

Sa société est aisée, libre et douce; on n'y joue pas à l'esprit, mais tout son monde est honnête, vrai et bon. Je m'égayois réellement et je revins délassée. Le lendemain, ma grand'-maman vint me voir pour aller ensemble l'après-midi faire visite à la mère du Sage défunt. Elle s'est retirée dans un couvent. C'étoit pour moi une affaire de complaisance : je hais cette femme autant que j'aimois son fils; personne comme elle ne m'inspira jamais autant d'aversion : elle est fausse et vaine à l'excès; j'en portai ce jugement la première fois que je la vis, il y a dix ans, toute petite fille que j'étois, et l'observation a justifié cet aperçu; elle nous fit mille amitiés, compliments, m'invitant fort à me marier, etc.... Mon père trouva chez elle, il y a quelque temps, la belle-sœur de feu l'abbé de Voisenon, femme spirituelle, mais originale, dont je tracerois le portrait si j'en avois le temps, et qui lui parla beaucoup de moi, parce que le Sage lui avoit montré mes manuscrits, ce que j'ignorois jusqu'à ce moment. Hier, j'ai eu l'oncle de Vincennes, chez qui je ne puis aller en fête, comme nous l'avions projeté, parce

que le grand-oncle de Paris nous retient chez lui le dimanche.

Enfin, je suis libre aujourd'hui, et j'emploie mon premier loisir à m'entretenir avec toi. Nos affaires, car entre nous je puis nommer ainsi les miennes, sont toujours dans le même état; au moins ne suis-je pas instruite qu'elles aient fait aucun progrès. Je doute fort qu'il arrive ce que je souhaite : je pense que, d'une part, certaines habitudes chéries empêchent de cultiver ce qui exigeroit qu'on les rompît, et que de l'autre la vue d'un empressement médiocre, joint au mécompte de la fortune, produisent une sorte d'éloignement; j'ignore ce que le temps doit amener, je me sens du courage autant qu'il en faudra, je crois, pour tous les cas, mais je n'envisage pas les choses sous le même point de vue que tu les considères. Premièrement, il est clair que je ne serois pas libre de choisir ce qui pourroit me plaire davantage; il ne faut pas se repaître de chimères : rien au monde ne seroit moins faisable que ma retraite avec toi. Celle chez l'oncle et la tante n'entreroit guère dans leurs goûts, leurs projets, leur façon de vivre, et le couvent, le plus honnête parti, le plus convenable dans cette circonstance, ne seroit pas sans difficulté. Resteroit Vincennes, où tout demeureroit dans l'ordre et se trouveroit bien d'ailleurs, si le caractère de celle qui régit la maison ne m'y préparoit bien des amertumes. Mais telle chose qui arrive et tel lieu où je sois, la paix n'abandonnera pas mon cœur, et nul des endroits que j'habiterai ne sera troublé; pour conserver celle-ci, je saurai faire tous les sacrifices dont il sera besoin.

N'est-il pas singulier, ma chère Sophie, que ce principe que tu soutiens avec tant de chaleur : toute erreur est nuisible, — soit précisément le grand axiome des matérialistes et des athées, et que ce soit moi, incrédule, qui y mette des restrictions, tandis que toi, philosophe chrétienne, l'établis dans toute son étendue? Je suis bien convaincue que l'amour du vrai est la passion des âmes honnêtes, et la recherche de la vérité la plus digne occupation d'un être intelligent et raisonnable. Je crois fermement que toutes nos fautes ne sont que des erreurs, et que l'unique but de l'être sensible étant son bien-être, il iroit à lui sans s'écarter, s'il le voyoit où il est. Mais je n'en

suis pas moins persuadée que la vérité est rarement le partage de l'homme, et qu'elle ne seroit pas également avantageuse dans tous les cas et à tous les égards, pour des êtres foibles, bornés et réunis en société. Il faut des chimères aux imaginations ardentes; et où en serions-nous tous, sans les illusions de l'espérance? Il est essentiel que les hommes soient instruits des vrais principes de la morale, qu'ils soient dirigés par de bonnes lois, et qu'ils connoissent les moyens de maintenir ces lois; mais il n'est pas nécessaire que le peuple soit éclairé et sache sur toute autre matière : toutes les vérités ne sont pas bonnes pour tous les hommes, parce que tous ne sont pas capables d'en saisir les rapports et l'ensemble. L'ignorance et la crainte, qui naissent l'une de l'autre et qui sont leur apanage naturel, se fournissent des aliments qu'il est plus sage d'épurer que de détruire. Je suis assurée qu'avec ton sens et ta pénétration, tu ne pourras t'empêcher de relire le discours de Jean-Jacques, et de l'étude de ses idées tu verras en naître pour toi de nouvelles; je ne sais pourquoi ni comment tu trouves que son raisonnement ébranle l'existence de Dieu; dans son *Contrat social* il n'a nullement discuté cet objet, et il ne traite que de la religion civile. L'idée d'une volonté qui nécessite et d'une puissance qui fasse agir, soutenue dans l'*Émile*, est bien l'idée la plus simple, la plus distincte et la meilleure que l'on puisse se faire du premier Être; tous nos subtils théologiens ou métaphysiciens ne pourront jamais rien dire de plus précis et de plus sage. Enfin les avantages du théisme ne peuvent être mieux développés que dans l'*Héloïse*. Henriette se fâche de ce que Volmar est athée, mais dans tous les romans ou les drames, les personnages diffèrent par leurs caractères, pour l'intérêt de la vraisemblance et le plaisir du lecteur. Rousseau nous a peint, dans un homme sans religion, le modèle que doivent suivre ceux qui ont le malheur de n'en pas avoir, et dans Julie dévote, il nous fait aimer et désirer les charmes de la persuasion. Il résulte de tout cela que son ouvrage est d'une utilité plus générale, et qu'il inspire la vertu à chacun, malgré la diversité des opinions. Je voudrois que vous lussiez l'arrêt du Parlement qui condamne son *Émile*, et le man-

dement de l'archevêque contre lui : je ne connois pas de contraste plus propre à faire ressortir le mérite et le ridicule chacun de leur côté : il faut lire aussi sa lettre à M. de Beaumont. N'oubliez pas son *Discours sur l'inégalité*, quelques-unes seulement des *Lettres de la Montagne*, si les détails politiques des autres vous ennuient, amusez-vous de celle à M. d'Alembert ; quant à la publication des lettres concernant l'affaire du sieur Palissot, j'ignore si Rousseau fut le premier à la faire, mais il paroît, par la seconde lettre du comte de Tressan, que celui-ci commença à répandre des copies de la première de Jean-Jacques. Cette remarque suffit pour fonder une bonne justification de l'inconséquence que tu lui reproches. O mes amies ! nourrissez-vous de cet auteur, aucun n'est plus propre à éclairer l'esprit au profit du cœur et de la félicité. A propos de félicité, d'enthousiasme, il me prend envie de vous transcrire un conte oriental que j'ai trouvé il y a quelque temps.

« A quelque distance de Bagdad, un derviche renommé pour sa sainteté passoit des jours tranquilles dans une solitude agréable. Les habitants d'alentour, pour avoir part à ses prières, s'empressoient chaque jour à lui porter des provisions et des présents. Le saint homme ne cessoit de rendre grâces à Dieu des bienfaits dont sa providence le combloit. « O Allah ! disoit-il, que ta tendresse est ineffable pour tes serviteurs ! qu'ai-je fait pour mériter ces biens dont ta libéralité m'accable ? O monarque des cieux ! ô père de la nature ! quelles louanges pourroient dignement célébrer ta munificence et tes soins paternels ? O Allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfants des hommes ! » Pénétré de reconnoissance, notre ermite fit le vœu d'entreprendre pour la septième fois le pèlerinage de la Mecque. La guerre qui subsistoit alors entre les Persans et les Turcs ne put lui faire différer l'exécution de sa pieuse entreprise. Plein de confiance en Dieu, il se met en voyage. Sous la sauvegarde inviolable d'un habit respecté, il traverse sans obstacle les détachements ennemis : loin d'être molesté, il reçoit à chaque pas des marques de la vénération des soldats des deux partis. A la fin, accablé de lassitude, il se voit obligé de chercher un asile

contre les rayons d'un soleil brûlant, il le trouve sous l'ombrage frais d'un groupe de palmiers, dont un ruisseau limpide arrosoit les racines. Dans ce lieu solitaire, dont la paix n'étoit troublée que par le murmure des eaux et le ramage des oiseaux, l'homme de Dieu rencontra non-seulement une retraite enchantée, mais encore un repos délicieux : il n'a qu'à étendre la main pour cueillir des dattes et d'autres fruits agréables. Le ruisseau lui fournit le moyen de se désaltérer. Bientôt un gazon vert l'invite à prendre un doux repos ; à son réveil, il fait l'ablution sacrée, et dans un transport d'allégresse il s'écrie : « O Allah! que tes bontés sont grandes pour les enfants des hommes ! » Bien repu, rafraîchi, plein de force et de gaieté, notre saint poursuit sa route ; elle le conduit quelque temps au travers d'une contrée riante qui n'offre à ses yeux que des coteaux fleuris, des prairies émaillées, des arbres chargés de fruits. Attendri par ce spectacle, il ne cesse d'adorer les mains riches et libérales de la Providence, qui se montre partout occupée du bonheur de la race humaine. Parvenu un peu plus loin, il trouve quelques montagnes assez rudes à franchir ; mais une fois arrivé à leur sommet, un spectacle hideux se présente tout à coup à ses regards ; son âme en est consternée : il découvre une vaste plaine entièrement désolée par le fer et la flamme ; il la mesure des yeux, et la voit couverte de plus de cent mille cadavres, restes déplorables d'une bataille sanglante qui depuis peu de jours s'étoit livrée dans ces lieux. Les aigles, les vautours, les corbeaux et les loups dévoroient à l'envi les corps morts dont la terre étoit jonchée. Cette vue plonge notre pèlerin dans une sombre rêverie. Le ciel, par une faveur spéciale, lui avoit donné de comprendre le langage des bêtes : il entendit un loup, gorgé de chair humaine, qui dans l'excès de sa joie s'écrioit : « O Allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfants des loups ! Ta sagesse prévoyante a soin d'envoyer des vertiges à ces hommes détestables, si dangereux pour nous. Par un effet de ta providence, qui veille sur tes créatures, ces destructeurs de notre espèce s'égorgent les uns les autres, et nous fournissent des repas somptueux. O Allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfants des loups !... »

J'apprécie comme je le dois, ma chère Sophie, les ménagements délicats que ton bon cœur conserve dans nos petites discussions et tout ce que tu me dis à cet égard. Nous sommes au même point dans ces dispositions ; je désavoue d'avance toute expression qui sortiroit du ton simple et communicatif de la douce amitié. Je suis également jalouse de mon bon sens avec toi, parce qu'après ma propre estime la tienne est celle dont la possession m'importe davantage. Sois heureuse et aime-moi toujours : c'est ma béatitude. J'y compte pour jamais, d'après la connoissance que j'ai de nos âmes et de la solidité des liens qui les unissent. Et toi, ma chère Henriette, dont la sensibilité pénétrante m'émeut et me transporte, comment te peindrois-je mon attendrissement ? Tu t'occupes de moi, de mes chagrins ; tu te rappelles mon image dans le calme des nuits ; tu m'as vue triste : hélas ! il m'arrive quelquefois de l'être, mais je ne le serois pas à tes côtés. Il ne m'est rien arrivé d'extraordinaire ni d'important ; je ne pleure plus que de tendresse et de plaisir, en songeant à mes amies.

Les forces s'augmentent en raison de l'exercice qu'on en prend ; ma part des misères humaines ne me semble plus insupportable ; j'en vois toute l'étendue sans fléchir sous son poids. L'existence est un bien tant qu'on a des amis et du goût pour la vertu. Il est donc vrai que je contribue à te faire sentir agréablement : cela seul en seroit assez pour ne pas me plaindre.

Adieu, mes bien-aimées, je demeure toute à vous.

---

* LETTRE QUARANTE ET UNIÈME.

Du 16 novembre 1777.

Retirée près du feu, dans le fond de cette chambre que vous connoissez, je m'y tiens en paix avec mes réflexions et mon cœur. Je peux sans doute jouir souvent de cette situation, mais jamais aussi parfaitement tant que je sens quelqu'un dans la maison. L'idée de pouvoir être interrompue me trouble et m'incommode ; aujourd'hui tout est fermé, je suis inaccessible à tout l'univers. On a tant de choses à se dire, qui ne peu-

vent se trouver que dans la solitude! C'est avec elle que l'on s'éclaire et se fortifie; par complaisance, imitation, exemple ou foiblesse, on prend insensiblement dans la société une légère teinte du goût ou des opinions de ceux avec qui l'on se rencontre, et jamais l'on n'est moins soi qu'en vivant beaucoup avec les autres.

Le temps est serein, le ciel pur, le soleil vif, l'air un peu froid; je n'ai pas le courage de sortir. J'ai gardé la chambre toute cette semaine; je ne me suis pas bien portée; on peut me mettre du nombre des gens chez qui le cœur fait mal à la tête; tant de choses affectent le premier, que l'autre s'en ressent à la fin. Une mauvaise dent, de tristes souvenirs, des inquiétudes fâcheuses, c'est plus qu'il n'en faut pour déranger notre frêle machine. J'ai éprouvé ce matin, en allant à la messe, une sorte de foiblesse et d'étourdissement, comme il arrive à ces convalescents qui sortent pour la première fois après une maladie sérieuse. Je possède enfin une lettre dont le retard ajoutoit à mes peines; tout blesse quand on est malade, et la mélancolie est une sensibilité douloureuse qui s'irrite des plus légers froissements.

Nos projets à l'égard de la demoiselle sont évanouis; mon père, en faisant sa cour, a laissé voir trop clairement le but de sa recherche; la demoiselle, après avoir balancé, consulté, pleuré même, a fini par donner un refus. Mon père n'en paroît nullement fâché; il est aisé de voir que les intérêts de son cœur ne s'accordoient pas avec ceux de sa fortune, et qu'il se trouve soulagé de ne plus les avoir en opposition directe.

L'ouvrage ne va pas mal depuis un peu de temps; s'il pouvoit se soutenir ainsi, je cesserois de craindre, et je dirois de mes affaires ce que disoit Montaigne des mœurs de son époque : « Si je pouvois planter une cheville à notre roue et l'arrêter en ce point, je le ferois de bon cœur. »

Si je t'estime autant que tu m'aimes? Sophie, peux-tu me faire cette question! Est-ce une chose encore douteuse? Je ne sais pas y répondre. Il est tels gens assez généreux pour faciliter ma retraite au couvent, ou pour me vouloir avec eux, qui ne me pardonneroient pas de choisir pour asile ce qu'ils appellent

une maison étrangère, et ces gens-là ont sur moi des droits que peuvent donner les titres les plus sacrés pour un cœur honnête. Mais la situation supposée s'éloigne, et peut-être ne se trouvera-t-elle jamais, car mon père restant veuf, comment son infortune (même méritée) m'autoriseroit-elle à lui ôter la ressource de mon bien, en me séparant d'avec lui? Cette ressource seroit foible, il est vrai, et dans pareil cas je pourrois être imprudente de la lui laisser; mais je doute de trouver jamais en moi le courage assez froid pour me la conserver à ce prix. Au reste, je me flatte actuellement de ne pas arriver à cette épreuve; soit l'habitude de considérer les choses avec moins d'effroi, soit un espoir fondé sur une correction apparente, réelle ou passagère, que j'aime à imaginer, je ne pense pas me trouver à ce point; je ne redoute que le zèle de mes parents pour m'établir. Comme ils sont tout à fait incapables d'apprécier les convenances personnelles, je ne puis avoir que des disgrâces si leurs vues se déterminent sur un objet qu'ils jugeroient convenable à leur manière. Mais là s'arrête et finit l'obligation de la soumission et la dépendance de leur obligée; je n'immolerai jamais ma liberté, mon bonheur et ma vie, aux opinions d'autrui; je les crois faits pour un meilleur emploi.

J'ai reçu des nouvelles de M. de S. V. L. Il y a dans sa correspondance toute la finesse et la délicatesse d'esprit que sa critique t'a fait apercevoir; il a de plus une sensibilité, une élévation d'âme qui le rendent estimable, autant qu'il est distingué par les premiers avantages. C'est le Sage ressuscité, je le retrouve en lui, mais plus facile et plus communicatif; le clandestin de tout cela me paroît plaisant et me fait quelquefois de la peine; ce n'est pas le secret qui me fâche, à beaucoup près, mais c'est la ressemblance du moyen avec ceux qu'on prend pour d'autres fins, qui me déplaît. Il faut toute l'estime que je lui porte et qu'il mérite, et enfin l'aveu d'un oncle, pour dissiper ma répugnance. Adieu, ma très-chère; je t'entretiendrai mieux une autre fois; je t'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE QUARANTE-DEUXIÈME. (*Inédite.*)

A HENRIETTE.

Du 17 novembre 1777.

Il est donc vrai que l'enchaînement des circonstances détermine encore plus nos actions que le simple acte de la volonté. J'écrivois hier à notre chère Sophie, bien résolue de ne pas quitter ma chambre et mon feu. Mignonne est rentrée; M. et madame Trude arrivent; il faut partir et se promener. Je suis donc sortie avec cette compagnie, qui ne m'a point quittée de tout le reste du jour et le soir en entier. L'exercice ne m'a point mal fait; l'aisance de la circulation s'est rétablie; les esprits se sont élaborés; j'ai dormi paisiblement, et je me suis levée assez gaie. En vérité, moi tout à l'heure et moi tantôt, sommes bien deux; mais quand meilleure, je ne puis dire. Tu veux, ma chère Henriette, que je te réveille par mes douces communications; hélas! plus riche en sentiments qu'en idées, j'agirois pour toi avec plus de zèle que je n'écrirois avec agrément. Tu vois que depuis quelque temps nous avons fait à peu près la même vie; je n'ai guère plus de ressource que toi dans mes alentours prochains; j'éprouve une disette de livres, et, ce qui est bien pis, une incapacité d'application qui me paroissent fort étranges. Je crois qu'il faut un peu de ces misères pour estimer tout ce que vaut une existence plus heureuse.

Mais parlons un peu de ce pauvre M. Roland; ce que tu m'en apprend me donne de l'humeur. Quoi! après quinze mois d'absence et de fatigues, au moment du repos, quand nous nous attendions à le revoir, il tombe malade, et peut-être pour tout l'hiver! cette nouvelle m'affecte. Je l'estime assez pour désirer sa conservation, et pour redouter sa perte comme un accident.

Je suis fâchée que tu trouves mes raisons mauvaises, mais je ne ferai pas les frais d'en chercher d'autres; je suis fort éloignée de regarder l'*Héloïse* comme un roman ordinaire, j'y mets beaucoup d'importance par les vérités qu'il présente, et surtout à cause des sentiments qu'il inspire, mais je n'en approuve pas

davantage le procès que tu intentes à Rousseau sur son volume. S'il arrivoit qu'il eût exposé ses principes dans ceux de ce personnage, je ne pourrois prendre sur moi de le blâmer, parce que je conclurois, d'après sa façon d'écrire sur le contraire, qu'il a jugé que certaines vérités n'étoient pas faites pour tout le monde, et je ne trouverois là que ma pensée. Ceci en dit peut-être beaucoup sur mon compte, tu le sens, et c'est un travers de plus à me pardonner. Je voudrois bien revoir encore toutes les œuvres de ce bon maître; au défaut des autres, je lis et relis ses discours, et son *Contrat social,* que je ne me flatte pas d'entendre d'un bout à l'autre. C'est un livre à étudier, non pas qu'il ne soit clairement écrit, mais parce qu'il renferme trop de choses pour que l'ensemble et la liaison puissent être saisis sans effort. En parlant de cet excellent Jean-Jacques, mon âme s'anime, s'émeut et s'échauffe; je sens renaître mon activité, mon goût pour l'étude, pour le vrai et le beau en tout genre. Le tableau s'égaye, la vie me sourit, j'approche, j'attends l'enthousiasme, cette plénitude de sentiments d'où renaissent épurées les affections sans nombre qui font le bonheur de nos jours.

---

* LETTRE QUARANTE-TROISIÈME.

Du 29 novembre 1777.

Il faut peindre l'attendrissement que vous faites éprouver, ou mourir de n'avoir pu le peindre quand on vous a lues, mes bonnes amies, et qu'on a pénétré dans vos cœurs; la franchise et la vivacité de vos sentiments ravivent mon âme et la déchirent tour à tour; vous me forcez d'être ingrate ou de détester les obstacles qui m'empêcheroient de me réunir à vous. Je passe successivement du délire de l'enthousiasme à cet état d'anéantissement où nous réduit la violence des affections qui se combattent, ou la force d'une idée qui nous absorbe. Le vaisseau poussé par les vagues et battu des vents contraires est bien une fidèle image! Dans ma situation extraordinaire et pénible, les amis qui se sont élevés pour me secourir sembleroient ne

s'être multipliés que pour ajouter à mes douleurs celle de ne pouvoir jamais les satisfaire également. Ma vie sera-t-elle bientôt paisible? Non, le bonheur constant ne peut devenir le partage des âmes vraiment sensibles. Elles trouvent dans les liens qui leur font chérir l'existence la source des maux qui l'empoisonnent. J'ai fait du chemin en peu d'heures; quoique jeune encore, ma carrière est avancée; j'ai vécu assez pour connoître le peu que valent les hommes, pour sentir tout le charme de la vertu et le prix des amis; appuyée sur la première, soutenue par les autres, il ne me reste plus qu'à exhaler doucement mon dernier souffle. Il n'aura rien d'affreux pour moi, ce moment que tant de personnes envisagent avec effroi; j'hésite cependant à le hâter par mes vœux. Les prestiges de l'espérance me présentent par éclairs une lueur attrayante.

Le même excès de sentiment me détache et me rapproche alternativement des objets qui m'environnent; il ranime l'amour de la vie par les plus douces insinuations, après l'avoir presque éteint par ses ravages. C'est le soleil dont les aspects variés et les différents degrés de proximité font dessécher et périr les productions du sol qu'il embrase, dont les rayons moins brûlants fertilisent, embellissent, et dont le trop grand éloignement laisse reprendre l'empire à l'inaction et à la mort. Je suis parfois d'une mélancolie profonde; puis des souvenirs chéris, l'occasion d'être utile, me font de nouveau sourire à la joie.

Ces fréquents changements ne sont pas aperçus de tout le monde; assez sérieuse en tout temps, mais toujours contente auprès de ceux que j'aime, je m'ouvre avec eux à la gaieté, sans être dominée par elle.

Je parle moins que jamais; j'ai une maladresse à écrire et une paresse à m'y résoudre qui seroient inconcevables si l'habitude et le goût du silence n'en donnoient la raison. Je ne cherche quelquefois ce qu'on appelle dissipation que par effort de jugement; si je m'abandonnois à mon inclination, je deviendrois plus concentrée qu'il ne convient de l'être à ceux qui veulent compter leurs semblables pour quelque chose. Cette pente n'est pas chez moi l'ouvrage de la nature, elle m'en avoit donné une toute contraire. L'étude me distrait plutôt qu'elle

ne m'occupe; actuellement, j'ai peu très-peu de secours; et puis mon cœur est trop plein pour que mon cœur soit bien libre. Je recommence pourtant les veillées; je pleure, j'écris, ou je m'amuse jusqu'à deux heures du matin; je me lève entre huit et neuf; une simple camisole, des cheveux relevés sans poudre et sans bonnet, me sauvent l'ennui d'une toilette; je range, je rêve, je travaille; je fais, en cousant une chemise, une chanson que je chante le soir languissamment sur ma guitare, et que j'oublie le lendemain. Deux fois la semaine je m'arrache à ma retraite pour voir des parents chez qui le devoir m'appelle et l'attachement me conduit. Hier je déridai mon front chez mademoiselle Desp., après avoir pleuré de tout mon cœur au récit d'une scène qui venoit de se passer. Elle étoit seule, il faisoit demi-jour. Un homme que l'affoiblissement du jour l'empêchoit de reconnoître entre sans être annoncé, se jette à son cou, la presse dans ses bras, se retire, frappe des pieds, parcourt la chambre à grands pas, pleure et tombe sur un siége, où il reste anéanti. Après la première surprise elle reconnoît M. de V., lieutenant aux gardes, de ses amis, qu'elle n'avoit pas vu depuis six mois; troublée, saisie, elle questionne, et n'entend que des sanglots pour toute réponse. M. de V. avoit un frère auquel il étoit tendrement attaché, avec lequel il vivoit, et qui, marié depuis dix-huit mois, avoit fait depuis un an une chute dont les suites le retinrent longtemps au lit. Mademoiselle Desp. comprit aussitôt que ce frère ne vivoit plus; il fallut bien du temps pour que son ami fût en état de l'instruire comme elle le désiroit. M. de V. arrivoit de la campagne de son frère, où ils étoient réunis ensemble dimanche dernier; la jeune femme, enceinte de sept mois, fraîche, charmante, adorée, alloit sortir pour faire une visite; les chevaux étoient mis, elle attendoit son mari, qui étoit monté dans sa chambre où il faisoit sécher ses fusils; ennuyée de ses longueurs, elle va pour le chercher, on entend dans le salon un bruit sourd; M. de V. sort sur les pas de sa belle-sœur, arrive, et lui voit le visage couvert du sang de son mari, qui venoit d'être tué par la décharge accidentelle d'un de ses fusils, au moment où sa femme entroit dans sa chambre pour l'em-

mener avec elle. Cris, désespoir, rage, convulsions, tout cela s'imagine aisément. Ce coup est affreux, j'en ai la tête étonnée, remplie; il faut que vous en ayez l'histoire.

Je reviens à la mienne : vous voyez que mon genre de vie est toujours à peu près le même, quoique je subisse personnellement bien des révolutions sans changer de barque, emportée rapidement par le même fleuve, je suis spectatrice de scènes opposées, qui rendent ma navigation orageuse.

Vous connoissez ceux qui m'entourent, il est inutile de rapporter leurs portraits. Le gentilhomme malheureux est plus à plaindre que jamais; il est aussi plus grand et plus courageux. Au sein de l'infortune, il a la force d'être tranquille et même gai; dans le commerce de l'amitié, on le retrouve spirituel, instruit et comique; mais avec le commun des hommes, il n'est que singulier.

Le philosophe républicain ne fait plus maintenant de visites aussi fréquentes, et son motif est tout autre que celui qui se présente d'abord à l'esprit. Avant tout, je dois convenir qu'il me donne quelquefois des mouvements d'impatience extrême : son âme est une des meilleures que je connoisse; il aime le juste et le vrai; il est pétri de douceur et d'humanité; son esprit est droit et réfléchi; mais en même temps d'une lenteur dont on ne se fait pas d'idée; il marche à pas de tortue, et ses expressions se succèdent encore plus pesamment que ses pas. Il est des jours où je m'accommode du personnage; mais quand je suis vivement affectée de quelque chose, et qu'il vient me dérouter par des réflexions étrangères, qui ne finissent pas, j'éprouve une torture inexprimable; comme je me commande avec empire, il n'en paroît rien : mes nerfs souffrent, et je fais de la bile à revendre.

Il n'aime pas qu'on prévienne sa pensée : cela m'arrive cent fois; je m'aperçois de la contrariété, je l'efface en quatre mots : il le sent et m'en sait gré.

Au milieu de tout cela, il s'est mis en tête que je pourrois ajouter à son bonheur; mille fois il a tremblé pour me le dire, mille fois il me l'a fait entendre, et je n'ai rien compris ou voulu comprendre. Je lui fais gravement l'éloge de la solitude

et de l'indépendance : il l'affoiblit, je l'exagère; et quand il me presse trop, je me jette sur les empêchements, les obstacles, etc., qui contrarient les vues de chacun. Ennuyé de mes froides raisons, il m'interrompit l'autre jour avec une vivacité qui ne lui est pas ordinaire : « Eh bien! dit-il, je puis vous l'attester avec connoissance : il n'est pas de vieux garçons qui ne soient fâchés de l'être. »

J'ai argumenté de mon mieux pour lui ôter, au moins à mon sujet, des espérances qui seroient vaines. Depuis ce temps, il vient plus rarement; mais il reste des heures triste et silencieux; il se dit malade et mélancolique. Quoique je n'aie guère foi aux grandes passions, surtout à celle d'un homme de soixante ans, et que je n'en craigne nullement les suites pour sa tranquillité, je trouve déplaisant qu'un contre-temps de cette espèce soit venu troubler une liaison paisible, dont je faisois quelque estime. J'en ai des regrets et de l'humeur, mais je ne saurois avoir rien de plus.

Une autre contrariété de la même espèce me touche plus vivement, parce que celui qui en est la cause m'intéresse davantage. Ne seroit-ce pas une situation singulière, que celle où par les motifs raisonnés la délicatesse m'obligeoit à détacher quelqu'un d'un projet qui le flatte, et qui me seroit avantageux? Ne seroit-ce pas une singularité de plus, si ce quelqu'un et moi s'expliquoient sur ce sujet presque sans le traiter, la finesse du sentiment en produisant une dans l'expression telle, que d'autres l'entendroient difficilement? Ceci est un peu labyrinthe, et tout brouillé qu'il soit, je me reprocherois de le faire entrevoir à d'autres qu'à mes seconds moi-même; il y a des je ne sais quoi à l'infini que le temps seul peut éclaircir. A propos d'affaire et de singularité, les espérances de mon père se réveillent : la demoiselle a témoigné le regret d'avoir fait une réponse défavorable; les choses se renouent, mais je crois qu'elles ne se serreront pas. Le caractère de cette femme ne me permet de rien affirmer : c'est l'inconséquence personnifiée; il faudra l'enchaîner par quelque charme, comme Aristée saisit Protée, sans quoi l'on ne tiendra qu'une ombre.

Mon père, qui ne me dit rien de cela, se met d'ailleurs avec moi sur un ton d'attention, de douceur et de gaieté, qui me semble nouveau après l'interruption qui étoit survenue : je sens qu'il veut me préparer au cas d'une décision, et je lui sais toujours gré de prendre ces moyens, puisqu'il seroit libre de les négliger. Cette apparence d'intimité me touche : mais, hélas! pourquoi n'est-ce qu'une apparence? Mon père n'est pas d'un naturel méchant; si l'éducation lui avoit donné l'empire sur des passions qui, par le malheur des circonstances, le maîtrisent aujourd'hui, c'eût été, j'en suis certaine, un homme adorable. Combien j'aime à lui rendre mon estime, lorsque j'en aperçois quelque sujet! Pourquoi n'est-il pas susceptible de confiance et de communication! Que je me plairois à lui ouvrir mon âme, à lui peindre tout ce qui s'y passe! Mieux nous sommes ensemble pour le cours ordinaire des attentions, plus je gémis de ne pas lui trouver ce sentiment qui rapproche et réunit les âmes.

Le penchant naturel, la postéromanie, me rendoit autrefois chère à son cœur, et le rendoit glorieux de moi-même; la différence actuelle de nos intérêts, l'obstacle que je fais malgré moi à ses plaisirs, le peu d'analogie entre nous que je m'efforce en vain d'effacer, m'ont rangée dans une autre classe. Il m'estime et me veut du bien, mais ce bien ne seroit plus le sien et ne faisoit qu'un avec lui quand il me portoit dans son cœur : nous sommes deux aujourd'hui, et comme de raison il se regarde avant moi. D'après ce que vous savez de ma façon d'être et de tout ce qui me concerne, il est facile de vous représenter combien mon cœur et mon imagination peuvent avoir d'exercice.

Je suis fidèle à ton cœur, ma bonne Henriette; tu demandes que je te parle de moi! Que je vois de délicatesse dans ce que tu exiges! Tu sens qu'un épanchement libre de ce qui nous affecte chaque jour, avec des amies que l'on sait y prendre part, est le plus doux des soulagements; tu le demandes pour ta satisfaction, et tu cherches à me faire un mérite de celle dont j'ai besoin.

Tu me donnes une bien mauvaise idée de l'espèce qui est dans ta ville, puisque l'homme supérieur aux autres se plaît particulièrement avec ceux qu'il peut dominer à moins de frais. Je te vois dans une société bien misérable par la médiocrité

des êtres qui la composent et le peu de ressources passagères. La froideur de cette dame me fait la même impression qu'à toi, j'ai presque envie de la haïr; je déteste ces âmes sourdes dont rien ne peut tirer de l'intérêt et de l'action. Dis-moi d'abord à quel point M. Roland est lié avec elle, pour que j'apprécie encore mieux sa tranquillité; peut-être n'est-elle qu'apparente et de discrétion. Il est bien cruel que notre voyageur subisse encore l'épreuve d'une maladie, après les fatigues qu'il aura sans doute essuyées. Absent depuis quinze mois, on se félicite de son retour, on croit le revoir. Zeste! l'espoir fuit, la mauvaise nouvelle arrive et substitue le chagrin de ses souffrances au plaisir de sa présence!

Je ne sais comment j'ai oublié dans ma dernière lettre de vous parler de la petite l'Éveilly; il étoit bien dans mes intentions de dire un mot à son sujet. Je vois très-souvent la pauvre enfant; grâce à vous, je suis son recours; le travail n'auroit jamais suffi à la tirer de ses embarras. Elle ne se porte pas très-bien; comment la peine, l'inquiétude, les désagréments de tout genre, n'altéreroient-ils pas la santé la plus robuste? Sa vivacité la distrait un peu, et quelquefois aussi lui prépare des disgrâces. Je la voudrois un peu plus réfléchie, un peu plus expérimentée, pour son propre bonheur; mais quand l'esprit est perpétuellement tendu sur des actes mécaniques, et maîtrisé par le besoin, il n'a pas la facilité d'acquérir beaucoup de raisonnement. Elle est vraiment sage et vouée à l'honnêteté, son état le prouve; il pourroit être adouci à des conditions que l'on ne manque jamais de trouver quand on est jeune, pauvre et gentille. J'ai su les tentatives d'un homme aisé et libertin, qui est son parent et même son subrogé tuteur; elle s'est conduite avec l'assurance et la fierté qui conviennent à la vertu qu'on veut surprendre.

Son père, plus malheureux qu'elle, parce qu'il ne sait rien faire, et qu'il est d'ailleurs paresseux et gourmand, a eu la lâcheté de lui demander souvent des secours; elle faisoit son possible avec son bon cœur, et sans réflexion. Ayant appris cela, je me trouvai dans une position bien délicate; il me paroissoit détestable d'empêcher un enfant de soulager son père;

cependant cet homme a des vices qui épuiseroient des secours mille fois plus abondants que ceux que sa fille peut lui donner; celle-ci ne sauroit suffire qu'à sa propre subsistance et à son entretien; enfin c'étoit elle, et non une famille entière, que je pouvois soulager. Je lui ai fait mes observations; il est arrivé précisément que le père retournant à la charge au moment où elle n'avoit rien, s'est irrité de son refus; il a pris du froid, chacun se tient chez soi, et c'est ce que j'approuve; le père a une femme qui peut travailler, et lui-même pourroit se retourner avec plus de courage; ainsi c'est à la petite à éviter des épreuves extrêmes, qui conduisent plus loin qu'on ne pense; j'y contribuerai de tout mon cœur.

En voilà bien long, et j'ai encore à traiter l'article de Jean-Jacques; mais que veux-tu? je ne prétends pas affirmer ce qu'il pense de certains objets : je le répète, il me paraît incertain, inutile de chercher à découvrir les opinions d'un homme lorsqu'il s'occupe à les déguiser, ou de prétendre qu'il les déguise lorsqu'on n'en a pas les preuves. Je t'avoue que ces deux choses sont également étrangères à mon tour d'esprit. J'aime en Rousseau l'honnête homme et l'habile écrivain, j'admire en lui le génie, le talent, et j'applaudis à l'usage qu'il a fait de l'un et de l'autre; il a ramené les esprits aux objets qu'il leur importe le plus de connoître, il s'est occupé des mœurs et de ce qui pouvoit les améliorer. Touché du malheur de ses semblables, il les rappelle au vrai, à la nature, à la vertu; si dépravé qu'on soit avant de le lire, on sort meilleur de sa lecture. Je ne sais si Rousseau fut athée dans quelques moments de sa vie, mais je me persuade que quand il l'étoit, il n'auroit pas travaillé à se faire des prosélytes. L'idée d'un Être juste et bon, la foi dans une Providence aimable, lui auroient paru trop essentielles au bien général des hommes, trop indispensables pour nourrir les imaginations ardentes, consoler les cœurs sensibles, maintenir le vulgaire, pour qu'il employât ses talents à ébranler une croyance utile, ne fût-elle qu'une erreur. Il se peut que son active sensibilité lui ait donné le besoin de cette créance, dont ses lumières lui faisoient connoître les fondements incertains. Le plus hardi systématique n'est jamais constamment sous le même point de

vue; on varie sur ses degrés d'assurance selon l'aperçu des raisons. Il n'y a que la crédulité qui demeure toujours la même, parce qu'elle ne raisonne plus sur les objets qu'elle a une fois jugé bon d'admettre.—Je crois un Être nécessaire, mais je ne sais ce qu'il est, et je ne me mêle pas de le définir; il est impossible aux hommes d'en avoir des idées justes : je rejette les définitions qu'on m'en donne, parce qu'elles me paroissent contradictoires. Nous ne connaissons pas assez l'essence des choses pour assigner à la matière toutes les propriétés dont elle est ou n'est pas susceptible. La substance spirituelle ne me paroît qu'un assemblage confus de négations d'une part, et de l'autre de notions vagues indéterminées. Je ne sais rien, et je ne m'en plains pas, c'est le sort de ma nature, qui ne m'a pas faite pour raisonner sur des choses auxquelles je ne peux atteindre. La science de vivre est la seule qui m'appartienne, et elle est indépendante des spéculations chimériques dont l'examen m'a donné la plus grande indifférence.

Rousseau a pu défendre la cause de Dieu comme une opinion chère à son cœur et nécessaire à ses semblables; Rousseau a pu se peindre dans Volmar lorsque le flegme du raisonnement faisoit évanouir l'illusion favorite du sentiment. Il n'y a pas un esprit juste, libre et exercé, qui ne soit choqué des bizarreries et des contrariétés du Dieu théologique, s'il vient à considérer ce fantôme avec les yeux de la raison; mais il n'y a pas non plus de cœur tendre et d'imagination vive qui n'aime à se représenter un Être sensible, intelligent, puissant et bon.

Nous exaltons nos propres qualités, nous les attachons à plusieurs abstractions, et nous nous en formons un Être devant lequel nous devons trembler comme le statuaire devant son ouvrage. Aussi cet Être est-il différent dans l'esprit de chacun, par lequel il est modifié : j'aime comme une autre cette douce chimère; elle m'attendrit, et je me plais parfois à m'en repaître, mais je n'y crois pas, et je ne m'en inquiète guère. Avec tout cela, si j'avois le génie et la plume de Rousseau, j'écrirois comme lui, je prêcherois la Divinité, et à force de la peindre aimable, je pourrois bien me persuader.

Tu as voulu que je déraisonne, me voilà en train, et si je ne

me pinçois pour m'arrêter, je défilerois longuement un chapelet bien indévot. — Minuit sonne, mon papier s'avance, et, rappelée par les contraires, je vais m'adresser particulièrement à Sophie.

Ma tendre amie, pourquoi faut-il que je t'afflige? cette idée me fait mal. Que puis-je faire? Il me semble que la gêne que tu t'imposes n'est pas tout à fait raisonnable; si je m'oblige souvent au silence sur des objets que nous voyons différemment, ce n'est pas que je doute de ton indulgence, mais je sais que tu regardes ma façon de voir comme un malheur, et que chacune de mes expressions t'est une occasion nouvelle de gémir. Tu n'en es pas de même à mon égard; je ne te trouve pas à plaindre de juger autrement que moi de choses qui t'affectent d'une manière opposée, tu n'as pas la même raison de retenue. Je me permets cependant une sorte de liberté, parce que sans cela il y aurait du déguisement, et ce n'est pas une marchandise de notre commerce : à plus forte raison dois-tu jouir de toute celle qui peut régner entre nous. On peut avoir une belle âme, un esprit droit, éclairé, et parvenir à des résultats différents dans les combinaisons métaphysiques. Si l'une de nous devoit être lésée, il me semble que ce seroit moi, sur qui tombe la pitié; mais je ne me trouve pas humiliée de cette pensée, et je ne sens que confusément ce qui peut t'arrêter. Ne devons-nous pas avoir l'entière liberté de nous tout dire? Ne supprime donc pas de feuilles, envoie toujours; si je ne t'entends pas, je te le dirai, je me reporterai bien dans mon ancien temps, du moins pour l'opinion, car je sais très-bien qu'en sentant de même tu raisonnes différemment, et, me supposant dans cette situation, je parviendrois à te goûter et peut-être à te répondre.

Il ne dépend pas de moi de changer mes idées, et si j'en changeois quelques-unes en écrivant au public, dans le cas où je le ferois, je n'en serois pas plus disposée à suivre cette méthode avec une amie telle que toi; non, si tu trouves dans ton amie de l'aveuglement et des erreurs, tu y reconnaîtras un cœur droit, simple et franc, qui chérissoit la vérité, et sembloit mériter de la connoître au moins par sa bonne foi.

Si j'aperçois des lacunes dans notre correspondance, je ne vois pas de brèches à notre union; elle est fondée principalement sur le goût du bien, et ce principe est inaltérable. Adieu, chères amies.

LETTRE QUARANTE-QUATRIÈME. (*Inédite.*)

16 décembre 1777.

Hélas! j'éprouve vivement le désavantage d'une correspondance épistolaire, sur une communication immédiate; dans une opposition d'idées telle que celle où nous sommes actuellement, l'expression de ce que l'on pense ne peut manquer d'avoir par le contraste quelque chose de choquant, qui serait adouci par l'accent de la voix, et que de froids caractères laissent dans toute leur âpreté. Sophie, tu me pénètres; mais je sens que tu pleures sur moi; cette idée me déchire, que me veux-tu? La sensibilité, la droiture et l'honnêteté ont rapproché nos âmes, dès qu'elles se sont aperçues; la confiance et l'intimité ont établi entre nous un commencement de sentiment de plaisirs et de peines, qui a fortifié les uns, épuré les autres, adouci les dernières; depuis nombre d'années, nous jouissons en paix de ces délicieux avantages; tu trouves aujourd'hui que notre union s'altère, je ne m'en aperçois que par tes plaintes. Ménage un cœur brûlant que la vivacité rendroit peut-être injuste; prends garde de me faire haïr des choses qui jettent du trouble dans une liaison à laquelle je tiens plus qu'à ma vie. Je t'ai vue tranquillement adopter les principes dont l'évidence ne me frappoit pas autant que toi; des combinaisons différentes m'ont amenée à des idées contraires; tu n'as rien perdu pour cela de mon estime, et ma tendresse n'en a pas souffert; toujours confiante et sincère, je t'ai peint librement mes travers ou mes raisons; je n'ai pas prétendu t'entraîner à mon avis; tu es sage et heureuse, que m'importe le reste? Mais tel est au moins l'inconvénient d'une opinion qui me représente à tes yeux comme fort à plaindre, pour le présent et pour l'avenir, qu'elle

te tourmente sur mon sort, et m'oblige à te savoir gré d'une douleur que je te cause malgré moi. Tu souffres de mon aveuglement; je suis peinée de tes inquiétudes; nous nous faisons l'une à l'autre un mal qu'il eût été facile d'éviter. Rassure-toi donc à mon sujet, afin de diminuer mes regrets. Dis-moi, ma chère amie, tu penses, du moins j'ose m'en flatter, que j'aime la vérité, la vertu; que je veux être fidèle à celle-ci, et que je cherche celle-là? Tu crois d'ailleurs à un Être tout-puissant, juste et bon; tu es persuadée, ou tu dois l'être, que je n'ai pas la volonté de l'offenser; d'après ceci, peux-tu imaginer que cette sagesse suprême me laisse cruellement dans des erreurs dangereuses, et qu'un jour elle punisse sévèrement de son ignorance l'être simple ou abusé qu'elle dédaigne d'éclairer? Les notions que nous acquérons s'établissent dans notre entendement par l'action des objets extérieurs indépendants de notre volonté; elles s'adaptent à notre intelligence, selon l'analogie qu'elles se trouvent avoir avec elle; le jugement est le résultat nécessaire de nos perceptions; si je vois faux, c'est un malheur; mais comment ce malheur peut-il me rendre coupable? J'ai dit que je ne croyois pas au Dieu que l'on me dépeint; cela ne dépend pas plus de moi que de ne pas croire à la blancheur du papier sur lequel j'écris. Je ne vois dans les définitions que l'on me donne qu'un assemblage de contradictions; on dit bien ce qu'il n'est pas, mais on déraisonne dès qu'on veut dire ce qu'il est; dans tous les portraits qu'on en fait, on retrouve toujours, comme je te le disois l'autre jour, un bout de l'oreille humaine. Ce qui s'est dit de mieux se réduit à ceci : Il y a un principe universel des choses, d'une essence incompréhensible et infiniment supérieure à ce que nous connoissons. — J'admets de grand cœur ce principe, mais je ne m'en trouve pas plus savante, et je n'en vois pas plus clair dans les opérations que l'on prétend attribuer à ce grand Être. Je ne suis convaincue que de la fausseté des vues qu'on lui prête, quand on le fait penser, s'offenser, agir à notre manière. Je souris à l'adresse de ceux qui emploient ces idées pour le bien d'un vulgaire qui a besoin d'être maintenu par toutes sortes de liens; je gémis de l'abus qu'on en fait ou qu'on en peut faire, et j'applaudis à la sainteté

des conséquences que les persuadés éclairés savent en tirer pour leur conduite et leur félicité. Je laisse chacun suivre en paix la route qu'il croit la meilleure dès qu'il y pratique le bien, et je crois avoir le même droit de suivre la mienne sans trouble et sans tourment.

Tu me reproches un ton affirmatif que je ne croyois pas avoir et que très-certainement je n'ai pas envie de prendre. Je n'affirme pas que telles choses sont ou ne sont pas, seulement j'avoue avec franchise qu'elles me paroissent vraies ou fausses selon que mon esprit les juge d'après les idées qu'il acquiert successivement. Je n'adopte pas de parti; je suis moi, sans prétendre ressembler à personne qu'aux gens de bien de toutes les sectes indifféremment. Tu veux me persuader que ma sécurité ne sauroit être parfaite; cela pourroit être sans favoriser ta cause; ce seroit une suite naturelle des premiers préjugés; mais ce que je sais encore bien mieux, c'est que jamais je ne fus plus éloignée des terreurs religieuses, de ce qui peut avoir rapport à elles, ou les exciter en nous. Je relisois dernièrement un passage de l'abbé Gauchat, sur la justice et la bonté de Dieu, et je trouve bien fautive la comparaison qu'il fait de Dieu à un juge de notre espèce. « Ce juge, dit-il, en qualité d'homme, vouloit sauver un criminel, il frémit de son supplice; est-il sur son tribunal, il le condamne à la torture et à la mort. Il conserve ses sentiments de bonté, et néanmoins il suit ceux de la justice. » Fort bien; mais pourquoi résiste-t-il au mouvement de cette compassion, qui attendrit son âme et la porte à l'indulgence? C'est parce que l'intérêt général exige la punition du malfaiteur pour la sûreté des gens de bien; sa justice est une bonté réfléchie; elle sacrifie un coupable à l'assurance du bonheur de tous. Le souverain Être ne se trouvera pas dans le cas de ce juge, lorsqu'il fera paroître devant lui les foibles ouvrages de ses mains; il n'aura pas à ménager les intérêts d'une société pour qui la peine du coupable soit nécessaire; seul offensé, il n'aura que sa propre cause à venger, et comme il ne s'offense pas à notre manière, qu'il ne peut recevoir de mal, de dommage d'aucune espèce, sa bonté infinie doit l'empêcher de sévir avec cette cruauté inutile et odieuse qui feroit de lui un

monstre, s'il en était revêtu, contre des créatures imparfaites, qu'il doua d'une liberté dont il savoit bien qu'elles pourroient abuser; à peu près comme feroit une nourrice qui, ayant donné un couteau à son enfant, le puniroit ensuite de s'en être blessé. Ajoutez encore, pour augmenter la différence, que ce juge humain prononce d'après les lois dont il est obligé de faire l'application, et qui ne sont pas toujours aussi sages, aussi douces qu'elles pourroient l'être; au lieu que le Juge suprême n'agiroit que par le conseil de sa propre sagesse. Le dogme de l'éternité des peines est injurieux à la Divinité; il ne peut être que l'ouvrage des imaginations ardentes, des âmes atroces ou des politiques. Je conviens très-volontiers de l'utilité dont peut être la religion; aussi quand j'aurois le talent d'écrire, je ne plaiderois jamais la cause de l'athéisme.

Tu remarques mes langueurs et mes tristesses; je le crois, cela t'est d'autant plus facile que je ne choisis pas les moments pour t'écrire, que mes lettres sont toujours la peinture de mon état actuel, et que les ombres du tableau ne m'empêchent pas de te l'envoyer. Je n'ai jamais rien jeté au feu de ce que j'avois commencé pour toi, si noirs que fussent mes crayons; parce que mon plus grand plaisir est de soulager mon cœur par l'effusion de ses sentiments, et mon premier but de t'instruire de tout ce qui m'affecte.

Indépendamment de l'extrême sensibilité qui nous fait trouver dans le spectacle de la société et des vices qui la défigurent des sujets de mélancolie, celle dont je suis parfois atteinte ne manque pas de causes auxquelles on peut l'assigner, sans que les craintes d'une certaine espèce y contribuent aucunement. Je n'étois pas plus ferme croyante l'an passé, quand je fus malade; j'imaginois être dangereusement attaquée, je ne m'en trouvai pas plus émue. Au reste, tu le dis fort bien : *L'esprit ne se paye pas des raisons d'utilité pour croire.*

Il me semble que ton arrangement de l'éternité des deux substances effaroucheroit bien des gens, autant que mon indolent scepticisme t'effraye. Si la matière est éternelle avec Dieu, elle est donc aussi indépendante? Mais supposé que Dieu l'ait produite ou seulement formée, pourquoi s'est-il pris si tard à

l'une de ces opérations? Qui lui donnoit le besoin d'agir, s'il se suffisoit à lui-même? et s'il n'avoit en vue que de faire des heureux, pourquoi réussit-il si mal? Quand on rêve à ces objets, on ne peut s'empêcher de revenir au raisonnement d'Épicure : « Ou Dieu veut empêcher le mal, et il ne peut y parvenir; ou il le peut et ne le veut pas; ou il ne le veut ni ne le peut; ou il le veut et le peut. S'il le veut sans le pouvoir, il est impuissant; s'il le peut et ne le veut pas, il auroit une malice qu'on ne doit pas lui attribuer; s'il ne le peut ni ne le veut, il seroit à la fois impuissant et malin, et par conséquent il ne seroit pas Dieu. S'il le veut et s'il le peut, d'où vient donc le mal ou pourquoi ne l'empêche-t-il pas? » Quelqu'un ajoute avec bon sens : « Dieu est l'auteur de tout, cependant on nous assure que le mal ne vient pas de Dieu. D'où vient-il donc? des hommes; mais qui a fait les hommes, c'est Dieu. »

Mon dessein n'est pas d'écrire un catéchisme d'incrédulité; je me tairai sur ces articles lorsque tu le voudras, ou je continuerai de te répondre avec la même franchise. Je chéris en toi l'être juste, sensible et vrai, que mon cœur a distingué, et auquel je puis me confier sans réserve. J'allége les soucis dont je te fais dépositaire; je me dédommage avec toi de la réserve que je suis forcée de garder avec les amis ordinaires; je t'associe à mes plaisirs, je jouis de ta félicité, tu veux la mienne; que ne peux-tu la croire, comme je la sens, indépendante de certaines opinions?

Je n'ai pas besoin de t'exprimer combien je suis touchée de ce que tu fais pour la petite; le principal motif qui t'anime ne m'a pas échappé, mon cœur m'en eût instruite si le défaut de pénétration me l'eût voilé. Mais mieux je le connois, plus je peux en attendre, moins je dois en exiger. Je peins l'état des choses; je laisse en juger et je ne demande rien. Le plaisir de m'obliger, en secourant par mes mains une infortunée que j'aime à soulager, ne doit pas l'emporter sur des obligations plus étroites que tu peux avoir, et que je ne suis pas à portée de connoître. Tu crois voir de l'art dans ma façon de t'intéresser pour elle, il faudroit supposer que j'eusse la volonté d'en mettre. Je ne l'ai jamais eu avec toi, et je rougirois de le sentir

s'il arrivoit qu'il se formât à mon insu, et que je l'aperçusse après coup.

J'avoue que cette idée est celle qui m'a le plus peinée dans ta lettre avec ce que tu y ajoutes. Elle a je ne sais quoi d'amer et de piquant qui laisse une sensation désagréable et douloureuse. Il est également faux que l'art me devienne familier, et que ma situation actuelle me nécessite à l'employer. Il faut que j'use de réserve dans l'exposition de mes idées par ménagement pour celles d'autrui, mais cela n'existe que pour certains objets, et mes sentiments ni ma conduite n'ont pas besoin de dissimulation. Les tristes affaires qui m'obligèrent d'en user à quelques égards sont achevées depuis longtemps, et je puis m'abandonner sans danger au caractère ouvert et uni que ceux qui me voient journellement paroissent mieux connoître que tu ne fais.

Puisque j'en suis à mes affaires, il est bon de t'apprendre que le mariage de mon père est tout à fait rompu, par défaut de convenance dans la fortune; on lui a demandé un avantage qu'il ne pouvoit pas faire. Il m'a parlé non pas trop des circonstances, mais de la chose, s'en faisant un peu de mérite auprès de moi; je ne suis entrée dans cette confidence que malgré moi, parce que la bonne maman lui avoit dit qu'elle m'en entretiendroit.

Au reste, nous sommes ensemble aussi bien que nous pouvons être, en ne nous ressemblant guère; il agit de manière à me laisser sentir que je l'aime, et à ne sentir que cela. Je crois qu'une sorte de nécessité, avec un peu de retour sur moi-même, a placé *la cheville* que je souhaitois voir à notre roue. D'ailleurs je ne cherche plus à éclairer ses démarches; j'ai fait ce que je devois, en prenant des précautions nécessaires pour lui-même, quoique pénibles pour tous deux; je ne veux plus que la paix, et si je n'avois que les apparences, je m'attacherois à les fortifier, pour m'abuser le plus possible. Les affaires extérieures vont assez bien; rien pour ainsi dire n'a changé pour moi : si les fonds ont diminué, l'aisance est restée la même, parce qu'elle étoit modérée, et que le travail de l'état la soutient. Aussi, quoi que tu puisses dire, je ne me crois pas exempte d'user à

ma façon du peu dont je suis maîtresse; comme je ne dispose de rien que de quelques dons destinés à mes fantaisies, je puis, selon l'étendue des premiers, satisfaire une petite partie de celles-ci, dans la seule espèce qui me domine. Il se fait tard, et je m'aperçois du froid; bonsoir, ma tendre amie; je causerai demain avec notre sœur.

Tu reposes à présent, et ton imagination, aussi pure que ton cœur, ne trouble pas ton sommeil par des tableaux affligeants. Cette idée me dispose à un sommeil gracieux et doux.

---

* LETTRE QUARANTE-CINQUIÈME.

A HENRIETTE.

Du 17 décembre 1777, à six heures du soir.

Le temps a été clair et serein tout le jour; je me porte bien, et je serois gaie, si j'avois quelqu'un auprès de moi qui fût disposé à partager ma bonne humeur. J'habite la petite cellule que tu connois; munie d'un morceau de pain, d'un verre d'eau et d'une pomme rouge, je mange, je croque, j'écris quelques mots; et, tout en rêvant, je viens de tremper mon doigt dans l'encre, croyant faire autre chose.

J'ai donné ce matin le chocolat à ma petite et charmante amie madame Trude, ainsi qu'à deux dames, c'est-à-dire, à la mère et à la sœur du petit abbé bossu. Elles sont de Remiremont, et viennent à Paris pour la première fois. La mère, âgée de près de soixante ans, me rappelle la mienne, par ce ton de bonté, de douceur, de raison, qui inspire le respect et la confiance. Elle a cependant une figure commune, et même triste : on voit qu'elle a connu et supporté les chagrins. Sans aucune prétention, facile et singulièrement polie, elle s'exprime heureusement et avec la plus grande aisance.

Sa fille, dit-on, n'a que dix-huit ans : elle paroît en avoir vingt-quatre par son embonpoint et sa taille, beaucoup plus grande que la mienne. C'est une brune intéressante; de beaux yeux, de belles dents, un tour de visage agréable, un parler gracieux, de la naïveté, du désir de plaire, assez d'esprit, beau-

coup de légèreté, font un ensemble joli, mais non pas bien rare. Grande toilette sans goût, élégance qui n'est point soutenue, ancienne et vilaine robe, bien falbalatée; coiffure d'actrice, chaussure de cuisinière : voilà pour la mise de la jeune personne. Les médisants se retournent, hésitent..... et, voyant une figure sage, disent : c'est de la province.

L'abbé chérit sa mère et sa sœur avec une vivacité de sentiment qui fait honneur à son bon cœur : il me paroît même qu'il les soutient en partie; car le père est un avocat peu fortuné présentement. J'entrevois que ce voyage est une suite des espérances fondées sur l'avancement de ce fils, que des talents distingués pourront conduire assez loin. Il est particulièrement protégé par M. de Buffon, chez lequel il va fréquemment, avec lequel il travaille, et qui le visite même dans son réduit obscur et philosophique. Je dînai dimanche chez ma bonne amie et parente, avec ces deux dames, qui nous quittèrent le soir pour recevoir M. de Buffon le fils, qu'on leur envoyoit avec son gouverneur. Le premier est un joli enfant de treize ans, d'une pétulance extrême, de l'air le plus distingué, annonçant beaucoup d'esprit et les meilleures dispositions. Son père a déjà soixante-dix ans; il s'étoit marié à cinquante-six, et il est veuf actuellement. Ces détails ne sont rien, mais ils tiennent à un homme célèbre, et c'est là quelque chose.

Il faut actuellement que nous fassions un petit voyage dans le pays de mes Lorraines; je m'enquiers toujours aux étrangers des lieux qu'ils habitent : ces conférences sont pour moi des cours de géographie.

Remiremont est une petite ville qui n'est guère fameuse que par son chapitre de chanoinesses, lesquelles sont obligées de faire preuve de seize quartiers de noblesse. Le voisinage de Plombières, où les eaux attirent les étrangers dans la belle saison, amène aussi, à cette époque, du monde à Remiremont. Située sur la Moselle, à sept lieues de la source de cette rivière, la ville est traversée par un ruisseau d'eau vive qui y maintient la propreté, répand de la fraîcheur, et donne beaucoup d'agrément.

Les hivers sont longs et rudes dans ce pays; l'air est froid et

rongeur, pernicieux aux personnes délicates : cela vient de ce que les montagnes des Vosges y font régner presque toujours le vent du nord ; ces montagnes sont en grande partie couvertes de sapins, arbres résineux, élevés, qui arrêtent les brouillards et augmentent la fraîcheur. On n'y voit point de villages, ou très-peu ; les maisons se trouvent éparses, et situées au milieu des propriétés de chacun ; le soin avec lequel leurs environs sont cultivés, cet air d'indépendance et de fertilité, la variété des aspects que donnent les coteaux, tout cela forme l'ensemble le plus flatteur. Les mœurs se ressentent de cette disposition champêtre : elles sont simples et pures ; ces bons paysans des montagnes des Vosges semblent offrir l'image frappante de la vie patriarcale et du bonheur attaché à la simple nature. Aussi les buveurs qui vont à Plombières ne négligent pas de visiter les Vosges.

Je n'imagine guère de préférable à ces montagnes que le pays de Vaux et les bords septentrionaux du lac de Genève. C'est avec mon bon philosophe républicain que je voyage dans le Valais, chez ces bons Suisses, qu'il aime avec raison, et parmi lesquels je fixerois, je crois, ma demeure, si j'étois libre de la choisir.

Tout ce babillage ne répond pas à ta lettre, mais il fait diversité : dans ce sens, il ne s'éloigne pas de mon plan. Si j'étois en ce moment près de toi, je raisonnerois peu, je m'abandonnerois aux impressions passagères et gracieuses que le hasard nous fourniroit ; nous chercherions ensemble des distractions ; et bientôt, raccommodées avec la vie par le charme du sentiment, par les attraits de la nature, nous pourrions arriver au point de rire de notre dégoût. Il me semble que le vice dont il nous importe le plus de nous défendre, c'est la paresse : la vertu n'est qu'une lutte perpétuelle contre cette force d'inertie qui nous concentre en nous-mêmes. L'activité est bien le meilleur présent que le ciel nous puisse faire, et le plus sûr préservatif contre l'ennui de l'existence : c'est le feu sacré qu'il ne faut jamais laisser éteindre.

Ta résolution m'a paru étrange ; il ne m'est jamais rien venu de semblable dans l'esprit ; cependant je conçois les gradations

imperceptibles qui t'ont conduite à la former. Le plus grand mal que je te connoisse, c'est de n'avoir pas d'occupation, de ne pouvoir t'en faire une réglée. Je ne voudrois que cela pour m'assurer de ton bonheur, et ne plus craindre certains excès. Je sais bien qu'une fermentation rapide, mais violente, avoit aigri tes dispositions; hélas! comment pourrois-je t'en blâmer? Je ne sais que te plaindre. J'apprécie le peu de distance qu'il y a de l'état le plus paisible à ces crises terribles où la raison étonnée cherche en vain son empire et s'éteindroit d'un souffle.

Viens au moins, sur le sein de l'amitié, verser les pleurs que la foiblesse nous arrache et que la vertu fait couler avec plus de douceur. Elles soulagent et fortifient; c'est la fin de l'orage et l'annonce d'un temps plus serein. Ta guérison est trop avancée pour que je puisse rien ajouter à tout ce que tu te seras dit; l'intérêt que tu m'inspires, et le partage de ce que tu éprouves, sont ce que je possède dê meilleur à t'offrir.

Ouvre les yeux; la scène de l'univers est encore intéressante pour une âme saine : vois les liens qui t'arrêtent, sens combien ils sont doux et sacrés; occupe-toi enfin, le travail quelconque maintient les forces par leur juste emploi : c'est le lest de la machine; sans lui, elle arrive à la défaillance, et nos facultés se trouvent en désordre : le travail est nécessaire à l'homme aussi bien que les aliments.

Je voudrois que tu pusses délasser ton attention par des lectures faciles et pénétrantes; ton esprit a besoin de se promener sur des images douces et riantes : une muse champêtre te seroit de bonne compagnie. La poésie pastorale est l'amie des cœurs sensibles : c'est comme le lait aux poitrines foibles. Les *Géorgiques* de Virgile, les *Saisons* de Thompson, attachent doucement, plaisent et touchent, sans produire ces grands mouvements qu'il n'est pas toujours à propos d'exciter.

Je suis dans la plus grande disette de livres; je me trouve bien heureuse d'avoir des extraits qui m'en tiennent lieu, et qui me rappellent le meilleur de tout ce que j'ai lu. Je travaille humblement de l'aiguille (pour mon service s'entend); je deviens tailleur, couturière, et je mets de l'intérêt à faire un corset, un déshabillé, comme si c'étoit quelque chose d'important.

Mes journées sont remplies, et le temps ne me laisse pas de regrets. Le bonheur est près de nous : une vie simple nous en rapproche toujours davantage.

Mon ancienne voisine envoie savoir de mes nouvelles ; je ne vais pas chez elle. Je n'ai jamais si peu sorti, et je n'ai jamais aimé si fort ma solitude ; on peut la chérir sans être misanthrope : les âmes sensibles se retirent de la foule.

Je t'aime, tu le sais : je te le répète pour mon plaisir.

Adieu.

ANNÉE 1778.

*LETTRE PREMIÈRE.

Du 1er janvier 1778, à onze heures du soir.

C'est à toi, ma douce amie, que sera consacré le premier soir de l'année. Depuis deux jours je veux te donner des heures qui me sont dérobées, pour ainsi dire, à mon insu. Hier je me réjouissois du projet de t'entretenir avant de me coucher, lorsqu'il m'arriva certain vieillard vénérable, commissionnaire du républicain, avec une lettre et un paquet. Ayant ouvert la première, j'y vis le plus ingénieux mensonge, inventé pour me faire accepter ce que contenoit le second : c'étoit une édition complète des œuvres du bon Jean-Jacques. Émue plutôt que surprise; flattée, mais incertaine; presque fâchée d'une attention touchante et généreuse qui me paroissoit exiger trop parce qu'elle m'obligeoit beaucoup, je cédai, vaincue par la délicatesse; et je répondis sans remercier, en grondant d'y être contrainte.

Avoir tout Jean-Jacques en sa possession, pouvoir le consulter sans cesse, se consoler, s'éclairer et s'élever avec lui à toutes les heures de la vie, c'est un délice, une félicité qu'on ne peut bien goûter qu'en l'adorant comme je fais. Dans le moment de l'enthousiasme, mes mains, prenant tous les volumes les uns après les autres, gardèrent, je ne sais comment, un tome de l'*Héloïse* : avec ce précieux dépôt, je m'enfuis au coin de ma cheminée, et je m'y tapis en silence, dans le plus grand recueillement. J'en étois à cette lettre où Saint-Preux entretient Julie des effets de la musique qu'il avoit entendue chez mylord Édouard, lorsque, par un à-propos que tu trouveras ressembler à une fable, le son flatteur de plusieurs instruments vint frapper mon oreille; étonnée, hors de moi, j'arrive près de la fenêtre; j'écoute une sérénade charmante, composée de

clarinettes, de cors de chasse et de bassons; et je distingue, à la lueur des réverbères, les joueurs groupés au bas de la maison voisine. Captivée par une harmonie qui me trouvoit si bien disposée, je tombai sur une chaise, dans un saisissement de plaisir; je pleurois en écoutant (car il faut jeter des larmes sitôt que les sensations acquièrent une certaine vivacité). Je demeurai longtemps attentive après que la musique eut cessé. Au délire enchanteur succédèrent des réflexions douces et tranquilles; je voulus reprendre ma lecture : mon père arriva, et nous soupâmes.

Je songeai enfin que ma réponse au républicain avoit dû conserver dans sa franchise originale quelque chose de dur et de mortifiant; je fis une lettre, que j'allois envoyer ce matin, lorsqu'il m'en vint une autre. Je me sus bon gré d'avoir devancé cette dernière : elle avoit ce caractère de noblesse et de dignité qui m'obligeoit de convenir en moi-même que j'avois raison d'accepter, et que je serois au-dessous du donateur, s'il me coûtoit de lui être redevable. En vérité, c'est un maître habile qu'un cœur honnête et délicat : celui de ce bon républicain est réellement supérieur à son esprit. J'ai toujours distingué sa personne; j'aimois à trouver en lui un ami; par malheur, sa timidité repoussoit l'aisance que j'aurois voulu goûter avec lui, parce qu'elle annonçoit je ne sais quoi de confus, de soumis et de vif, qui ne sied pas à l'amitié : à soixante ans, pourquoi passer au delà? Voilà précisément ce qui me gênoit dans cette circonstance, et ce qui m'a fait insinuer dans mes réponses, que ma reconnoissance ne vouloit plus avoir d'autres sujets de rejeter l'impossibilité de se témoigner. Mille détails m'échappent, qui rendroient ceci plus clair, mais ce trait suffit au tableau.

Ma sensibilité fut exercée aujourd'hui d'une manière bien vive; ce n'est pas que mes hommages à mon père aient été l'occasion de l'épancher avec liberté. Hélas! je ne trouve point en lui cette ouverture d'âme qui donne et attire la confiance; je ne le lui reproche pas, il ne peut l'avoir avec personne; il ne veut pas m'en priver, elle ne lui a pas été départie. Il m'aime autant qu'il peut, et je lui tiens compte de sa volonté; je sens qu'il

m'est cher par le serrement que me fait éprouver l'idée de lui causer du déplaisir. Ceux qu'il m'a forcée de lui donner, en m'aigrissant pour l'instant, m'ont plus attachée à lui par les peines qu'ils m'ont coûté. Nous avons dîné ensemble chez mon grand-oncle, avec notre bonne maman; l'amitié plus vive encore que de coutume que ces chers parents m'ont témoignée m'a pénétrée profondément; j'étois peinée en moi-même de la disproportion qu'ils me laissoient apercevoir; je voulois rejeter sur mon père des choses qu'ils m'adressoient trop particulièrement. La connoissance des dispositions dont je t'ai fait part, jointe à un contraste qu'elle augmentoit encore, portoit à mon âme des impressions dont l'effet m'absorboit. Les tendresses, la reconnoissance, et quelques pointes d'affection douloureuse, m'animoient et m'accabloient successivement. J'avois une gaieté sérieuse, une mélancolie adoucie, dont les nuances varioient à l'infini. A mon retour ici, je reçus M. et madame Trude; vrais, fidèles et chauds amis, ils achevèrent de donner à mon cœur toute l'émotion dont il pouvoit être susceptible; je ne me retins plus, nous pleurâmes ensemble, pour nous mettre à notre aise en nous embrassant cordialement. Le matin j'avois eu la petite l'Éveilly, Mignonne et ses enfants, le gentilhomme malheureux. Enfin, j'ai vu assez de monde, et dans ce monde il n'y a pas une personne dont la sincérité me soit suspecte, pas une à laquelle je n'aie droit de croire au moins la plus douce bienveillance, et pour qui je ne ressente un intérêt très-vif. J'éprouvai à la messe une dévotion extrême, mais une dévotion à ma mode. Soustraite à tout ce qui m'environnoit, occupée, attendrie, je disois à ma divinité : « O Vertu! belle, touchante, inaltérable, tu seras toujours mon trésor et ma joie; l'empire que tu conserves sur mon âme me préserve du besoin de te réitérer mes serments. » Les hommages ne sont plus nécessaires à ma fidélité, mais ils sont indispensables à mon amour; je les répète avec transport. O ma Sophie, nous nous réunirons dans le sein de l'Être parfait que tu adores, ou il n'existe pour personne. Si je ne le connois pas, j'aime et veux suivre le seul modèle sensible qu'il puisse donner aux humains. La vertu ne se démontre pas, elle est faite pour être sentie;

il faut l'inspirer et non pas la prêcher. Quelqu'un a dit d'elle : « On s'y attache moins encore par les charmes qu'on lui trouve que par les sacrifices qu'on lui fait. » J'aime ce mot! il me plaît, me touche et me pénètre. Je laisse aux théologiens leurs définitions : j'aime, j'adore ce qui me rend heureuse du bonheur des autres, ce que je conçois, ce que je sens. Mais en soulageant mon cœur par l'effusion de ce qui l'affecte aujourd'hui, je tarde à le satisfaire entièrement, en éloignant l'expression de ce que ta lettre m'inspire. Tu t'accuses, te défends ou t'excuses avec une bonté, une douceur, un ton qui me pénètrent de la façon la plus vive. Ma chère amie, la volonté seule peut avoir des torts, et sur cette règle, je ne crois pas que nous soyons jamais coupables l'une envers l'autre. L'avertissement de ce qui déplaît n'est qu'une simple remarque, et non pas un reproche, quand on est si bien unies. Je ne fus pas blessée de ce que tu me disois, mais bien de te voir une idée qui me rendroit répréhensible si elle étoit fondée, ou qui te feroit injuste si elle étoit fausse. Cependant l'alternative n'étoit pas inévitable, je m'abusois moi-même; les apparences t'avoient trompée. Je conviens, et je te l'écrivois, que mes lettres devoient te paroître singulières; dussé-je encourir de nouveau quelque blâme, je te l'assurerai dans celle-ci : si j'avois été moins franche, je te l'aurois paru davantage. Tu vas prendre ceci pour une phrase, je le sens bien; je m'attirerai une réprimande pour la chose même qui m'empêche de la mériter. Ne me chicane pas, épargne-moi des raisonnements, rends justice à mon cœur, pardonne-moi mes ridicules, laisse au temps la correction de certains défauts, crois au moins que je travaillerai ardemment à détruire jusqu'à l'ombre de ceux qui pourroient faire tort à notre union ou te causer quelque disgrâce. Si je n'ai pas répondu à ta réflexion, de cette *pente de l'âme vers le non-être*, c'est qu'elle n'est pas à ma portée. J'ai mieux aimé me taire que de balbutier sur ce que je ne comprenois pas. Je conçois l'être sensible tendant perpétuellement vers son bien-être, et cherchant avidement tout ce qu'il juge le favoriser. Voilà le principe d'action, la force motrice qui n'est jamais ralentie. J'envisage la vertu comme une suite de sacri-

fices de ce bien-être particulier au bien général de l'espèce; elle est bien la chose du monde la plus délicieuse, mais c'est pour ceux qui l'aiment; c'est un exercice laborieux, dans lequel nous avons besoin d'être soutenus par la raison éclairée, pour ne pas retomber sur nous-mêmes par l'effet accéléré de cette première force dont j'ai parlé. C'est sans doute ce rapport à soi que tu appelles le non-être : et dans ce cas nous nous entendons, en disant différemment les mêmes choses. Je n'ai pas eu la crainte, ni même la pensée de t'effrayer, en prétendant que ton accommodement des deux substances pourroit effrayer bien des gens; j'ai été sincère, je vois ainsi. Mais apparemment ce n'est pas sur l'opinion des autres que tu règles la tienne, ce doit être sur des raisons; je les suppose assez bonnes pour souffrir mes objections. D'ailleurs, je ne mettrois pas à ton changement l'importance que tu attaches au mien; tes variations n'auroient rien d'inquiétant pour moi, et, comme je te le disois il y a quelque temps, pourvu que tu sois sage et heureuse, que m'importe le reste? Il est tout naturel que tu cherches à l'être de la manière que tu estimes la meilleure; mes intentions ne sont pas de te détourner du chemin que tu préfères; dévote ou non, je ne vois que ma Sophie, toujours respectable et chère. Pour moi, j'avoue que l'existence d'un être comme on nous le dépeint s'accorde peu dans ma tête avec l'existence du mal; toutes les bornes du possible, dont on fait grand bruit, me paroissent fort légèrement posées par des esprits qui font trop de distinction pour embrasser l'ensemble. Dieu existe, je le veux; le mal existe, c'est évident; si celui-ci n'est pas l'ouvrage de l'autre, d'où vient-il donc? Si le premier ne détruit ou n'empêche ce qui contrarie sa nature, il n'est donc pas tout-puissant? J'adorerai tant qu'on voudra les décrets d'une justice éternelle, mais croire ce que l'on m'avoue être inconcevable, voilà ce qui ne dépend pas de moi, quand on me feroit griller comme un porc.

Je suis bien aise que tu ne te fasses pas de l'enfer les idées grossières que l'on nous en donne; mais tout ce que tu me dis à ce sujet ne sert qu'à m'assurer que dans la religion même qui retient l'esprit par le plus de liens, les gens de bon sens

s'accommodent toujours à leur façon particulière; va, va, ma chère Sophie, les personnes les plus pieuses ne se soumettent, ainsi que je me soumets, qu'aux choses qui ne choquent pas violemment leur esprit; le grand sacrifice de ses lumières n'est qu'un hommage à la prudence, par lequel on fait vœu de travailler pour se persuader, pour éviter ce que l'on craint. J'admets cette proposition; *le seul enfer connu, c'est le remords que fait le crime*; cela est vrai, juste et sensible. D'après cette considération, je regarde l'athéisme comme dangereux dans un certain ordre de choses, parce qu'il peut affoiblir dans les âmes vulgaires l'espèce de remords dont elles sont susceptibles. Pour l'homme droit, juste, éclairé, le regret d'avoir fait une faute a son principe dans la même cause qui lui fait regretter la perte de son ami, d'un bien qui lui fut cher; chaque faute est une perte sur le premier des biens, sur notre propre estime. Humilié d'avoir été le jouet de l'erreur, le sentiment de sa foiblesse lui donne de la honte; des impressions étrangères ont voilé les idées du vrai; elles renaissent pour le désespérer, si elles ne l'éclairent pas suffisamment, ou pour le consoler en redevenant ses guides. Quand on a connu tout ce que valoit la vertu, on n'aperçoit pas l'affaiblissement des titres à sa possession sans le plus amer déplaisir. Le remords n'est que le sentiment de son indignité; il est clair, par cela même, que les âmes honnêtes sont faites pour en apprécier toute l'horreur, et pour s'en délivrer plus promptement par le retour au bien.

L'Académie de Besançon n'a pas tenu ses séances ordinaires, du moins elle n'a couronné aucun discours; ainsi je n'ai pas même la consolation de celui qui se réjouissoit de ce que la république possédoit des défenseurs qui le surpassoient en mérite. On ajoute que les raisons qui l'ont empêchée d'accorder aucun prix résultent moins encore des discours que de la question même, et n'avoient pas été aperçues lors de la proposition; mais cela n'a pas le sens commun, et je n'en crois pas un mot. Les journaux, que je sache, n'ont encore rien dit : je tiens ceci du républicain, par un correspondant à Bâle, lié avec plusieurs des académiciens. (J'ignorois cette relation.)

Je suis peu au fait des affaires de l'Amérique, telles intéres-

santes que je les trouve; je vois si peu de monde, et dans ce monde si peu de gens instruits, raisonnants, que mon Paris ne vaut guère mieux que la province. Il paroît que l'amiral Howe a subi le même sort que le général Burgoyne. — Notre loterie s'accrédite mieux que tu ne le penses; tout est retenu, et l'on n'a plus de billets que sur la place, au courant de chaque jour, c'est-à-dire qu'ils se vendent plus cher que leur valeur spécifiée; il est vrai qu'ordinairement ce sont des riches ou des associés qui s'empressent de tout retirer d'abord, pour s'assurer le profit de les revendre. Je suis embarrassée de te donner conseil: on peut hasarder un superflu pour s'amuser d'une tentative; il y auroit de la petitesse à se refuser ce plaisir quand on peut se le procurer sans gêne, et que l'on n'y court pas de gros risques; mais je t'avoue que je ne donne pas à la vraisemblance, et que je n'aime pas les loteries, soit par rancune du mal qu'elles m'ont fait sans que j'y aie jamais mis, soit par défaut d'entendre leur calcul, que je hais souverainement. La guerre ne paroît pas prochaine, mais le ministère et les termes reculés du remboursement de cette loterie ne m'inspireroient pas beaucoup de confiance. — Je m'acquitte assez mal de tout ce dont je suis chargée par la petite; sans que je lui rende compte exact, elle n'ignore pas d'où peut venir l'aide à ma bonne volonté. Je n'ai pas jugé à propos de tout lui donner à la fois, elle n'a reçu que les effets; le reste sera meilleur et plus utile par des distributions faites suivant le besoin et les crises. Elle est pénétrée, ardente, laborieuse. Quel plaisir de soutenir la sagesse dans le malheur, et de lui prêter un appui consolant! Je vois souvent cette enfant, je l'encourage, je la prêche, je gronde aussi; mais j'ai beau faire, je ne la fâche jamais.

Les souliers sont faits; j'ai vu avec déplaisir que le vert noir du fil faisoit le plus vilainement du monde sur la couleur plus claire de l'étoffe, je l'ai observé. Mais quoi! c'est fait.

Ta réflexion est bien juste, ma chère Sophie; ce n'est pas mal finir que de rester où nous sommes quand on peut être pire; c'est beaucoup que de ne plus remuer. Je crois bien que nous nous tiendrons coites; mais pour améliorer, je ne m'y attends pas. La réforme est plutôt forcée que raisonnée.

Voici une bonne année de passée, je donnerois ma vie pour ne pas la recommencer, si je ne pouvois m'en dispenser qu'à ce prix. Hélas! comme le temps fuit! Toujours égal dans sa marche, il s'écoule malgré nos regrets, sans se hâter par nos désirs. Terrible dans sa puissance, mais souvent officieux en nous paroissant cruel, il émousse toutes les sensations, et par leur affoiblissement renouvelle nos forces pour supporter les plus douloureuses. Ma tendre amie, ta route est à peu près tracée; je te suis de l'œil dans l'avenir; et moi, que sais-je? tout est obscur... Mais non; les résolutions pourront être bizarres, mais je serai toujours ton amie, la mienne et celle des honnêtes gens. Mon caractère est déterminé, je ne crains plus de subir un joug involontaire; mon courage m'assure de ma liberté, ou m'honorera de son sacrifice.

Madame T. vous dit mille choses tendres à toutes les deux; ma petite pleure et voudroit embrasser vos genoux; moi, je vous aime, comme vous savez bien, et comme je ne puis dire. Adieu, mes très-chères; je fais mon paquet pour l'envoyer à M. Guérard, afin de ne pas manquer l'occasion.

---

* LETTRE DEUXIÈME.

Du 23 janvier 1778.

Je reçois en ce moment un billet de M. de Sélincourt, qui me fait part d'une occasion prochaine : sensible à l'attention de ton frère, je me hâte d'en profiter; c'est à lui que tu auras l'obligation de cette lettre; je ne devois pas t'écrire aujourd'hui, mais aussi ce ne sera qu'un babillage. J'ai la tête préoccupée d'objets que je ne puis te détailler; je suis dans une fermentation cruelle; chaque pas que je fais dans la carrière découvre une nouvelle singularité. M. Guérard m'a laissé entrevoir que peut-être vous feriez cet été un voyage à Paris; je me nourris en tremblant de cette douce espérance; il faut que tu la remplisses, ou tu ne sauras pas la moitié de mes affaires. Le désavantage du commerce épistolaire m'est sensible à un point que je n'aurois jamais soupçonné; j'ai toujours su t'écrire tout

ce qui ne regardoit que moi, ou seulement quelques autres; mais il y a des choses tellement extraordinaires, qu'il faut renoncer à les écrire ou se résoudre à faire des Mémoires. La correspondance de S., le développement de ce qui s'y traite, l'influence de ces choses sur les dispositions, les idées qu'elles font naître, les sujets étrangers qui viennent à la traverse, que sais-je? c'est un labyrinthe comme je n'en connois pas. Je serois étonnée de la fermeté que je me trouve au milieu de ces chocs différents, si l'exercice perpétuel que j'en fais depuis longtemps n'étoit tout à fait propre à la rendre inébranlable. Il est doux de se sentir supérieure à tant de choses faites pour produire de vives impressions, et d'avoir dans son cœur le prix de tous les sacrifices. Joignez à cette satisfaction pénétrante l'estime de quelques sages sensibles et délicats, voilà le vrai bonheur que l'infortune ne peut affoiblir. Sophie, ton amie est digne de toi; tu n'en doutes pas; mais je suis d'autant plus glorieuse de te le prouver, que nous ne raisonnons pas de même. Tu souris à cette expression, tu rirois aussi à mon aspect; je pleure avec gaieté, je suis tour à tour enthousiaste et naïve; d'un accès de vivacité puérile, je passe au recueillement profond d'une âme forte; je m'impatiente de ton absence; j'aurois dévoré cette contrariété en silence, comme je fais si souvent, si l'occasion n'étoit venue m'exciter à tracer rapidement ce qui m'affecte. Il s'en faut bien que je sois aujourd'hui *la petite philosophe* écrivant froidement des réflexions métaphysiques; j'ai pourtant fait une épître bien sérieuse ce matin en me levant, à quelqu'un dont les yeux reviendront plus d'une fois sur elle. J'osai former hier en rêvant un projet qui seroit jugé fou ou divin, selon l'espèce de ceux qui voudroient l'apprécier. Il faut le laisser mûrir... ou se dissiper. Que de galimatias! Brûle cette lettre ou prends patience. Autre affaire. La femme de l'officier de Vincennes, mère de ce petit Apollon guerrier..... tu sais....., vint, il y a huit jours, avec un homme ni grand ni petit, blond, sérieux, complimenteur, en visite de jour de l'an, mais en visite de trois heures. L'air, les propos, etc., me firent deviner tout juste. J'examinai aussi du coin de l'œil, et au bout d'un quart d'heure je me sentis à l'aise:

ce fut tant pis pour le nouveau venu, qui s'en alla plus intimidé.

Le lendemain, l'oncle de Vincennes s'expliqua en règle, avec tout le sérieux possible, comme chargé de la commission; il ne s'agissoit de rien moins que de s'en aller avant le carême, à quinze lieues d'ici, après avoir vu trois ou quatre fois le nouveau Pluton. État et fortune honnêtes; éloges, emphase, exhortations, comme c'est d'usage. Mais j'avois des raisons; je les déduisis, et je disposai si bien le cher oncle, qu'avant les vingt-quatre heures, il avoit eu la complaisance d'écrire sous ma dictée la lettre de remercîment.

Tu me demanderas quelle mine faisoit à cette menée le troisième dont je ne parle pas; il me parut que ma résolution s'accordoit avec la répugnance de compter quelques espèces; je crois que cette disposition l'emporte aujourd'hui sur l'envie de se débarrasser. Je l'aime mieux ainsi, puisque je ne puis rien attendre de meilleur; du moins on me laisse tranquille; je l'écrivois ce matin à quelqu'un dans l'épanchement de la confiance : « J'ai apprécié la vie; je me suis fait une étude d'établir en moi ce qui peut la rendre supportable; tout est resserré dans mon cœur : j'ai peu de choses à perdre au dehors. Couler ses jours en paix au sein de l'amitié, les finir enveloppé de ses vertus, honoré des regrets des sages, c'est un bien que l'on goûte plus aisément aux derniers rangs que sur le premier trône du monde. »

Ma chère Sophie, tu me connois depuis longtemps; tu as lu tout cela dans mon âme : crois-tu que rien de ce qui y est empreint puisse jamais s'effacer? — Je ne me lasse pas de répéter ce mot si touchant et si vrai : « On s'attache à la vertu moins encore par les charmes qu'on lui trouve que par les sacrifices qu'on lui fait. » A ce prix elle m'est bien chère; il faut l'acheter ainsi, pour connoître tout ce qu'elle vaut.

Mon ancienne voisine est venue avant-hier; elle m'a fait beaucoup de reproches obligeants; je suis engagée à dîner chez elle la semaine prochaine. J'ai compris que le voyage de Reims étoit fait, mais elle n'y gagnera pas davantage; sa bonne volonté me tue, la constance de M. C*** me désole. Je crains de le trouver chez elle..... quelle misère!

Madame Trude et moi, nous avons dîné dimanche dernier chez mademoiselle Desportes; la petite cousine se portoit assez mal, j'étois violemment occupée; nous en avons imposé à tout le monde par une gaieté de commande, en nous souriant amèrement l'une à l'autre par instants.

Les deux Lorraines sont toujours à Paris. La mère est une femme foible, malgré tout son mérite; la fille n'est qu'un joli papillon, qu'on pourroit fort bien attraper; le pauvre abbé se mord les lèvres, et travaille à se rendre malade.

J'ai lu avec plaisir le premier volume de son *Histoire de Lorraine*[1]. Le style, en général, est convenable et coulant, quelquefois vif, animé, chaud, élevé, quelquefois aussi laissant apercevoir l'effervescence de l'imagination plutôt que l'expression simple et juste de l'écrivain correct.

La raison, l'humanité, les sentiments honnêtes, respirent dans cet ouvrage et honorent son auteur; en ménageant les opinions reçues, il n'a rien donné aux préjugés nuisibles; on reconnoît partout ce caractère de philosophie, de bienfaisance, fruit précieux des lumières qui distinguent notre siècle.

Je remarque et j'applaudis les traits fréquents qui, dans cette histoire, rappellent les différents temps; ils font la base de l'intérêt pour le lecteur judicieux, et sont la preuve la moins équivoque du jugement de l'historien. A quoi sert, en effet, le récit des faits éclatants et funestes, la liste vaine et superbe d'une file de souverains, si l'on ne distingue l'influence des événements et celle du gouvernement des princes sur l'esprit des hommes et sur le bonheur des nations?

Quand la suite de cette histoire aura paru, je verrai à t'en donner un extrait.

Je ne suis plus au courant de rien; je n'ai plus de livres; mais j'ai mon bréviaire, mon excellent Jean-Jacques; lorsque j'aurai pu lui joindre pour toujours Plutarque et Montaigne, ces trois bons guides feront ma société journalière. Si ma situation prenoit plus de fixité, si j'avois plus de repos, je pourrois m'appliquer à l'étude de quelque langue; c'est un remplissage dont je n'ai pas encore besoin.

[1] *Histoire de Lorraine*, par l'abbé A. Bexon. Il n'a paru qu'un volume.

Embrasse ma chère Henriette, que son doigt se guérisse et qu'elle m'écrive un peu dans sa gaîeté. L'aspect de tes premières lignes me fait deviner avec quoi elles étoient tracées, je fus singulièrement émue; mais, tu as bien raison, c'est inutile pour nous: Je ne suis pas raisonnante, tu n'auras rien sur la liberté métaphysique, politique, etc. D'ailleurs, ma belle, on ne change pas en si peu de temps. La pauvre petite L.....[1] a essuyé encore de nouveaux accidents; ce parent, ce curateur malhonnête joue l'abomination pour en venir à ses fins. Ces histoires ne finiroient point. Tout assaille les infortunés; elle est sage et ferme.

Adieu, je t'aime, comme tu sais.

---

* LETTRE TROISIÈME.

Du mardi 24 février 1778, à midi.

Il n'est guère possible d'éprouver un plaisir plus vif que celui que je viens de ressentir; tu dois le partager avec moi; c'est toi qui me l'as donné. J'arrivois assez échauffée, avec l'étoffe dont je n'ai pu faire l'emplette qu'aujourd'hui, faute d'avoir trouvé plus tôt un à peu près passable; ta lettre étoit sur ma table; je m'empresse de la lire, et je me repose délicieusement avec toi d'une course faite à ton intention: peut-on jouir d'un à-propos plus charmant? La douceur du temps, l'exercice, un entretien amical avec madame Trude, avoient préparé, développé mon émotion: tu y as mis le comble par tes nouvelles; j'ai pleuré avec une douceur infinie. C'est un moment d'attendrissement et de bonheur, digne de faire époque dans ma vie, et d'effacer bien des heures pénibles. Il est vrai que tu touches à beaucoup de cordes; je ne puis songer à toi sans me rappeler tout ce qui m'intéresse; ton souvenir est le signal auquel se rassemblent toutes les images agréables et tous les sentiments flatteurs. Mais avant de me laisser entraîner au

[1] Il est fréquemment question de la petite Leveilly dans les lettres à Sophie. Madame Roland avant de mourir ne l'avait pas oubliée; elle en parle encore dans les dernières lignes qu'elle a écrites (page 183 de notre édition des *Mémoires*). Ce fut une amertume et une déception de plus dans une vie qui allait finir.

plaisir de te répondre, je veux te rendre compte de ma commission. Je t'avouerai franchement que je l'ai remplie avec répugnance : cette étoffe lourde et gothique est peu convenable pour la forme élégante d'une polonaise, et pour une personne de ton âge ; jamais je n'aurois eu le courage de l'acheter, si la précision de ta demande et même les bornes du temps donné pour y satisfaire ne m'eussent enfin déterminée, à force de te relire. Il ne m'a pas été possible d'avoir un dessin semblable, les marchands et les juifs n'ont plus rien de si ancien ; ce n'est que chez une fripière que j'ai rencontré ce que je t'envoie, on me l'a vendu seize francs l'aune ; j'en ai pris deux et un quart, je les mettrai demain à la diligence.

Ton paquet parvint ici par la petite poste, mercredi dernier. J'étois avec M. et madame Trude, au lendemain d'une noce où ils m'entraînèrent malgré moi : sérieuse, occupée, affamée de retraite, je ne me sentois aucune disposition à danser ; la nécessité de le faire par complaisance me contrarioit. Je me prêtai aux circonstances ; madame Trude vouloit avoir une compagne ; son mari n'auroit pas trouvé la fête belle si la *bonne amie* n'y eût été ; j'allai donc danser avec de bonnes gens sans façon ; je rêvai, j'observai ; bref, je revins à quatre heures du matin. Ma pauvre Mignonne n'avoit point voulu se coucher, de peur de me faire trop attendre, au cas où elle auroit été endormie au moment de mon retour ; je jugeai que c'étoit perdre le temps à plaisir que de me mettre moi-même au lit à pareille heure ; après m'être déshabillée, j'écrivis, et je ne fis autre chose toute la journée suivante, que je passai sans éprouver la moindre envie de dormir. J'avois passé les fêtes précédentes à Vincennes. Il est singulier combien, malgré la saison et le brouillard, l'air de la campagne me parut plus pur que celui de mon séjour ordinaire.

Je fis une visite à la dame en question : elle me la rendit avec son fils. Ce dernier me lut des vers assez jolis ; nous causâmes poésie, littérature : tu peux le connoître un peu par deux petites pièces insérées dans l'*Almanach des Muses* de cette année : *Épître à mon ami*, et *l'Orage*, conte, par M. Duchâteau de Roche-Baron. Il a du sentiment, de la facilité, des

grâces; mais je le crois heureux de n'avoir pas de fortune : les dons de Plutus joints à ceux d'Apollon l'auroient rendu fat et insipide. Puisque me voici chez les Muses, il faut te dire que je rencontrai dernièrement, chez madame Trude, l'abbé Bexon, avec un de ses intimes amis, M. François de Neufchâteau, dont les journaux ont tant parlé, et que l'on avoit fait mort. C'est un homme doux, timide, sensible, intéressant, mais d'un caractère peu stable, bizarre et inconstant, peut-être à force de délicatesse. Il peut avoir trente-six ans[1]. Il vouloit passer à de secondes noces l'année dernière; il s'étoit attaché à une jeune personne qui lui paroissoit digne de son estime, et dont la fortune suppléoit à la modicité de la sienne; les affaires étoient conclues, on n'attendoit plus que le jour de la bénédiction, lorsque M. de Neufchâteau disparut. On ignora longtemps que Bordeaux étoit le lieu de sa retraite. Comme on ne pouvoit soupçonner le motif de cette fuite, on épuisa les conjectures, on s'égaya sur son compte, la calomnie se mit à l'œuvre : il eut le courage de la dédaigner et de se taire.

J'ai su de l'abbé que son ami, au moment décisif, avoit appris que celle à laquelle il vouloit s'unir étoit enceinte, et le trompoit ainsi de la manière la plus odieuse, après avoir oublié ses devoirs[2]. Trahi, désespéré, il ne sut que fuir; son seul tort peut-être, c'est d'avoir abandonné une place qu'il avoit à Remiremont, et que son absence lui fit perdre : les cœurs sensibles lui pardonneront aisément ce tort-là.

Mais de quoi vais-je t'entretenir? Je griffonne maussadement des histoires étrangères, tandis que je devrois te parler de celles qui me regardent.

[1] Mademoiselle Phlipon se trompe : François de Neufchâteau, né le 17 octobre 1750, n'avait encore que vingt-sept ans et quelques mois.

[2] On ne peut s'empêcher ici de faire ressortir la fatalité singulière dont la destinée conjugale de François de Neufchâteau fut accompagnée. En 1775, lorsqu'il était avocat au parlement de Paris, son premier mariage avec la fille d'un ancien danseur de l'Opéra, nièce de Préville, fut regardé comme une mésalliance par l'ordre des avocats, et le fit rayer du tableau. Après cette disgrâce, sa femme, qui en avait été la cause involontaire, contracta une maladie de langueur, et mourut le 18 avril 1776.

François de Neufchâteau se remaria en 1782, et vingt-trois ans après cette seconde union, sa femme périt misérablement assassinée. (Note de M. B.)

Tes retours sur M. C*** et ta bienveillance pour lui m'ont fait sourire; il me semble que tu te préviens aisément, et que tu aurois pu lire avec plus d'attention le portrait que j'ai fait de lui dans mes lettres.

Ma situation est équivoque, les apparences de ma fortune se sont évanouies; je n'en suis que plus exigeante sur les qualités de celui qui voudroit me faire un sort: il lui faudra bien du mérite pour me faire consentir à lui devoir tout. Crois-tu supportable l'idée de se rendre l'obligée de quelqu'un qu'on n'estimeroit pas au-dessus de tout ce qu'on connoît? J'aimerois mieux mourir pauvre, que vivre opulente grâce aux dons d'un homme que je ne croirois pas le premier de son espèce, au moins par le cœur. Non, je n'estime pas assez M. *Coquin* (c'est son nom) pour lui pardonner ses avantages. Sa générosité m'a toujours paru l'effet d'un délire passager plutôt que le désintéressement d'une âme noble; et je me félicite sans cesse du parti que j'ai pris à son égard. Il me semble que je ne manquerois jamais de force ou de fierté pour supporter, même joyeusement, les épreuves de l'adversité; mais les bienfaits de ceux que nous ne jugeons pas nous être supérieurs sont des affronts auxquels je préférerois la mort. Je sens que ma propre estime est le premier de mes biens, et rien de ce qui pourroit lui porter atteinte ne me paroît médiocre. J'ai le droit de croire à présent que la réunion de toutes les circonstances imaginables ne me fera pas déroger aux principes que j'ai adoptés pour le choix d'un époux; je ne serai à personne, ou je n'appartiendrai qu'à celui qui me vaudra par ses sentiments et qui me sera supérieur par l'esprit. Dans l'ordre de choses établi, il faut avoir un second d'un mérite distingué, pour avoir l'audace de donner des membres à une société si propre à les corrompre, quand une éducation excellente ne les a pas prémunis contre les plus grands dangers.

Que dirois-tu, ma chère, si j'avois trouvé un second tel que je puis le souhaiter, désirant vivement de s'unir à moi, et que la délicatesse m'eût fait un devoir cruel de le refuser, par des considérations qui se rattachent à un premier engagement de sa part et à mon peu de fortune? Cette épreuve n'est pas la

moindre de toutes celles que j'ai subies; elle est encore récente, je devrois dire présente. Penses-tu qu'après cela je succombe un jour au désir de me faire un état, et d'échapper à l'incertitude d'une situation précaire, en formant une union qui ne satisferoit pas entièrement mon cœur? J'avoue que M. de Sévelinges entre pour beaucoup dans mes réflexions; j'ai entré pour quelque chose dans ses projets, et sa connoissance influera sur ma vie, sans pouvoir peut-être jamais rien changer à ma situation[1]. Je te fais entrevoir confusément ce qui peut m'affecter; tu seras loin de tout apercevoir, car il se mêle à la traverse d'autres objets et d'autres idées, dont je ne puis faire mention. Mon avenir est plus obscur que jamais; le tonnerre et le soleil se succèdent autour de moi; cependant je jouis de la paix avec moi-même; je me contente de l'estime et de l'amitié d'un petit nombre d'élus; j'use de la vie sans dégoût, je la perdrai quand il faudra.

Notre voyageur m'intéresse beaucoup; je le vois très-peu : il me paroît surchargé d'occupations. Pour être mal portant, il n'en est pas moins actif; je ne sais s'il devra renoncer aux voyages, mais je le crois d'humeur à ne quitter l'étude qu'avec la vie. J'ai bien vu que la perte de M. de Trudaine l'affectoit vivement; je ne savois pas qu'elle touchât de si près à sa fortune : cette dernière année est douloureuse pour lui.

Ma lettre vient d'être interrompue par la visite du gentilhomme malheureux, oh! bien malheureux, en vérité. Il est affreux de voir un homme sensible, fin, délicat, éclairé, réduit aux dernières extrémités, et de ne pouvoir lui donner qu'une admiration pénible et des sentiments gênés. — J'avois été chez lui dimanche matin; sa femme étoit mal portante : je crus voir l'original du tableau de M. Greuze. Tu sais combien ce tableau nous fit pleurer : juge de l'effet du modèle.

Je suis actuellement la seule personne qu'ils honorent du récit de leurs douleurs; tandis qu'ils se dérobent à tout le

1 « Sévelinges paroissoit s'inquiéter de ma situation, et s'ennuyer d'être seul; il faisoit beaucoup de réflexions sur les charmes d'une société *pensante*. Je les trouvois d'un très-grand prix; nous raisonnâmes longuement sur ce sujet : je ne sais pas bien ce qui s'ensuivit dans sa tête. » (*Mémoires*.)

monde, ils veulent bien ouvrir leur cœur devant moi, et trouver de la consolation dans ma présence. Je voudrois que mon père consentît à me faire apprendre le latin : ce seroit un prétexte admirable pour donner quelque soulagement, en paroissant offrir une juste rétribution; mais le moyen de lui faire adopter cette idée? Il faudroit, au contraire, cacher mon but véritable, ne présenter que l'apparent, et celui-là même ne seroit pas trouvé raisonnable aujourd'hui.

Je suis préoccupée en ce moment d'idées pénibles, je ne puis t'écrire davantage, et je vais sortir un instant.

Mille choses à ta sœur. Adieu, adieu.

---

* LETTRE QUATRIÈME.

AUX DEUX AMIES.

L'après-midi du 6 mars 1778.

J'emploie l'occasion de mademoiselle d'Hangard avec moins de plaisir que de regret; j'aimerois mieux l'accompagner à Amiens que lui donner mes dépêches. Le dirai-je?..... la vivacité du désir m'a fait assez illusion pendant quelques instants pour que j'aie osé espérer de vous voir, et m'occuper des moyens d'y parvenir. Cette courte lueur m'a laissé retomber dans un accablement douloureux; les vains efforts des captifs aigrissent le sentiment de leur contrainte, et semblent ajouter au poids de leurs chaînes : je ressemble actuellement à ces hommes. La raison et la nécessité font évanouir un rêve agréable; je m'éveille attristée, prête à demander encore le voile du mensonge et des douces erreurs. Mais pourquoi vous associer à ma peine, en vous exprimant combien elle m'affecte, puisque nous ne pouvons en détruire la cause?

Savez-vous que, ces jours derniers, j'ai dû m'arracher à ma chère solitude, me revêtir d'un extérieur folâtre, et me prêter aux circonstances? J'ai dîné deux fois chez mon ancienne voisine, en bonne amitié, sans apprêts et sans bruit. Son intention étoit de me faire trouver avec M. Pittet, que nous n'avions pas vu depuis plusieurs mois. Des occupations importantes et la

fréquentation d'une grande société qu'il cultive par des raisons d'utilité, paroissent lui avoir dérobé son temps. Il est toujours tel que je vous le dépeignis une fois, c'est-à-dire, grand jusqu'au ridicule, sec et décharné comme Voltaire, dont il a un peu la mine; louchant de manière à désespérer ceux qui cherchent à lire dans ses yeux; mais plein de sens, d'âme et de feu.

Je lui dis que M. Dorat[1] devoit l'accuser de paresse, et que, pour mon compte, je lui ferois bien un reproche semblable; il me répondit d'une manière obligeante, en convenant du fait avec modestie.

Il aime l'abbé Raynal, le voit souvent, et fait assez de cas de son ouvrage; peut-être, malgré sa bonne judiciaire, n'est-il pas exempt de partialité : il est partie dans l'affaire, il fournit à l'abbé quelques instructions sur la compagnie de Danemark. — Je répétai librement le mal que certaines personnes pensoient de l'*Histoire philosophique;* la discussion ne fut pas très-suivie; j'appris seulement que, dans l'édition qui paroîtra incessamment, on verroit que l'auteur a su profiter de sages conseils et de communications utiles.

Je demandai s'il étoit vrai qu'un abbé de dix-neuf ans eût prêté à Raynal le secours de sa plume pour les descriptions voluptueuses : — « Oh! me répondit M. Pittet, je vous garantis que l'abbé Raynal n'a besoin d'aucune assistance pour cet office; je ne connois personne à lui comparer pour la vivacité, la chaleur avec laquelle on le voit embrasser les femmes dans un cercle. » — Je me suis gardée de tirer la conséquence : je l'ai sentie; nous nous sommes bornés à sourire de l'activité surprenante d'un homme de soixante-dix ans.

Je ne sais comment il se fit que la conversation tomba sur les mariages. M. Pittet a soutenu qu'il n'en connoissoit pas un seul excellent, et que dans nos mœurs il étoit presque impossible d'en faire de bons, parce que l'éducation des femmes étoit trop négligée, et parce que le préjugé des hommes étoit de se croire les maîtres, et les portoit à affecter la supériorité. Il avoit, disoit-il, failli se faire dévisager la veille chez madame Necker,

[1] Dorat était un des directeurs du *Journal des Dames,* dans lequel écrivait M. Pittet.

en appuyant cette thèse, dont la dernière partie avoit seule été reçue sans contradiction. Il trouvoit en moi un auditeur bénévole ; et si madame A*** ne m'eût paru peu flattée qu'on raisonnât sur cette matière devant sa fille, j'aurois obtenu sans peine de M. Pittet un plus grand développement de ses idées, qu'il se propose de rédiger et d'adresser à M. Franklin, comme pouvant intéresser un législateur par leur objet.

Nous nous sommes beaucoup entretenus de M. de Voltaire, dont l'arrivée dans cette ville a fait un certain bruit, et auquel il avoit été rendre visite, comme ancienne connoissance. Nous pensons tout à fait de même sur le compte de ce personnage célèbre : nous l'admirons comme poëte, comme homme de goût et d'esprit; mais nous ne lui donnons qu'une autorité très-bornée en politique et en philosophie. Nous croyons également qu'il auroit dû continuer à jouir paisiblement de sa gloire dans son château de Ferney, environné de sujets qui l'adorent, plutôt que de venir exposer les ridicules d'un vieillard avide d'encens au milieu d'une foule maligne.

J'ai dîné chez madame Trude, en grande assemblée, avec l'abbé Bexon. Il est aussi aimable en compagnie, aussi facile en conversation, qu'il est habile et savant, la plume à la main, dans son cabinet. Nous étions voisins, et dans notre enthousiasme commun pour le bon Jean-Jacques, nous avons fait, sans changer de place, un petit voyage à Clarens. La politesse et la nécessité nous ont bientôt rappelés dans notre société, où madame Trude nous paroissoit mériter le nom de Claire.

Mardi dernier, nous fûmes chez mademoiselle Desportes. Son monde étoit vif et gai; on envoya chercher le violon, la guitare; je jouai et chantai pendant près de deux heures avec une hardiesse que je n'avois jamais eue devant le monde. Je m'embarrassois assez peu du succès, j'étois tout à la musique, et j'en tirai meilleur parti. Nous avons dansé, joué comme des enfants; jamais je ne fus si folâtre : je n'étois plus qu'un vrai lutin. Rentrée à minuit, j'ai repris ma gravité; et tandis que l'on doutoit si je pouvois me soutenir et parler, je veillois pour lire, sans penser à me coucher.

Je vous disois dernièrement que les secours littéraires me

manquoient; j'ai pris la partie théorique et mathématique de la musique pour dédommagement; il me faut une étude, et celle-ci me ramène insensiblement à la géométrie, dont je fais mon remplissage, faute de mieux.

Je n'ai pas cependant l'esprit assez libre pour étudier avec beaucoup de profit; il faut convenir que cette année j'ai fait peu d'acquisitions pour l'entendement. Ma plume devient paresseuse, mes loisirs m'échappent, le cœur me vole tout.

On vient de me donner *Clarisse* de Richardson : cette lecture ne me va point mal. Ces jours-ci, j'observois combien j'étois déjà modérée par l'âge, et je ne saurois trop dire si cette découverte m'a fait peine ou plaisir. Il y a cinq ou six ans, j'aurois eu la fièvre si j'avois été forcée d'interrompre une telle lecture; l'impatience de la finir m'auroit rendue malade : je l'ai commencée dernièrement, et j'ai eu la bonhomie d'aller me coucher sans entamer le sixième volume, auquel j'étois parvenue dans ma longue soirée.

Je me félicite de n'avoir pas lu plus tôt cet ouvrage : j'y trouve une infinité de choses que j'ai pensées, senties et exprimées nombre de fois; je croirois les devoir à Richardson si je le connoissois depuis longtemps, au lieu que j'ai le plaisir de voir justifié ce que je sens m'appartenir.

Mademoiselle d'Hangard a fait l'été dernier la même lecture, et n'en a été que foiblement touchée; cela me peine pour elle : c'est un mauvais signe.

Le roman de *Clarisse* est la production d'une imagination forte et féconde, d'une âme honnête et sensible, d'un esprit éclairé, fin, habile à saisir les plus légers mouvements de la passion et à les rendre adroitement. Les caractères y sont distingués, développés et soutenus avec un art que j'admire. Il y a, je crois, des longueurs; car, à la première lecture, j'ai sauté quelques lettres, pour arriver à celles qui devoient satisfaire mon impatience; cependant, il faut convenir que je suis revenue sur toutes avec attention et avec plaisir.

Il falloit connoître les hommes et le monde pour inventer cet ouvrage; il aide, selon moi, à l'observation de l'un et des autres; il fait remarquer et saisir je ne sais combien de fines

bienséances, d'utiles réserves, de précautions délicates, dont la pratique est avantageuse. Enfin, depuis que je le connois, je suis mortifiée de savoir ce que notre amie d'Hangard en pense.

J'ai trouvé chez elle un volume de l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, appartenant à son frère. Heureusement c'est le centième, qui renferme une récapitulation des objets traités dans les précédents. Vous trouverez joint à cette lettre un extrait grossier du discours sur la physique générale. Je vous ai fait grâce d'une longue discussion entre M. Hales et M. l'abbé Nollet, sur la manière dont se gèlent les rivières; et je suis persuadée que ma chère Henriette m'en saura bon gré. Il se pourroit bien que, malgré cette suppression, elle jetât mon cahier à l'écart, et envoyât ma physique à tous les diables.

Il est assez plaisant que je me sois engagée dans ce travail à tort et à travers; il est dit que vous devez être assaillies de tout ce qui me passe dans la tête. En vérité, cette pauvre tête n'est pas aussi tranquille que je le voudrois : c'est un centre où tout vient se réfléchir avec vivacité. La machine en souffre; sans me porter mal, j'ai de ces états équivoques qui insinuent le dégoût dans l'âme par l'engourdissement des sens. Le fils du Sage disoit à mon père qu'il me trouvoit fondue et changée; il est peut-être le seul de ceux qui me voient qui s'en soit aperçu; je ne le croyois pas si bon physionomiste. Il est vrai que je resserre un peu mes habillements, et que la garniture des jolis coussins est bien diminuée : je ne m'en fâche ni ne m'en soucie. Il est bien difficile de conserver une grosse santé, à moins que l'âme ne soit aussi un peu épaisse; ou bien il faudroit jouir d'une félicité parfaite.... chimère! Le gouverneur de Gorée, dont je vous parlois l'été dernier, a donné de ses nouvelles à mademoiselle Desportes, en les accompagnant de beaucoup de choses obligeantes pour moi. J'ai présentement dans les quatre parties du monde des gens de ma connoissance que j'estime assez, et qui me le rendent; je me transporte à ces divers antipodes, j'y retrouve avec plaisir des visages de mon pays et des humains de mon goût.

Adieu, mes très-chères; aimez-moi un peu.

LETTRE CINQUIÈME. (*Inédite.*)

Du coin de mon feu, à huit heures du soir, 12 mars 1778.

Je devois t'écrire aujourd'hui pour mon plaisir : une raison plus pressante encore s'est jointe à ma disposition. J'ai vu ce matin la femme du gentilhomme malheureux; elle a trouvé ce qu'elle cherchoit[1], une classe, qui lui fournira sa subsistance et celle de son mari. Il ne s'agit plus que de leur procurer l'argent nécessaire pour l'acquisition du fonds, les droits à payer, les frais de déplacement, etc. Je suis la seule personne qui soutienne leur espérance. Mon père manque de pouvoir pour leur donner les secours importants dont ils ont besoin, et que l'occasion rend essentiels : c'est à toi que je m'adresse; je te demande de leur prêter deux cent cinquante livres; la promptitude du service en augmentera le prix et m'obligera doublement. On attend une réponse, qu'il ne nous sera possible de donner que lorsque nous aurons acquis la certitude de satisfaire aux engagements. Je ne me plaindrai plus de mon insuffisance dans ces rencontres pénibles pour mon cœur, en trouvant chez toi une aide consolante. J'use de ta bourse avec confiance et j'attends fermement ce que je souhaite, si tu peux me l'envoyer.

Mon oncle de Vincennes a passé deux jours à Paris; je me repens un peu des soupçons, que je ne crois plus aussi fondés. J'ai reçu à la fois les deux lettres dont j'appréhendois en quelque sorte la soustraction. Des raisons assez vagues, mais peut-être vraies, avoient empêché mon oncle de faire plus tôt, selon qu'il me l'a dit, le petit voyage que divers motifs m'autorisoient à attendre le mois passé. Si j'avois reçu dans son temps la première épître de M. de S. V. L., j'aurois été dispensée de lui écrire celle dont tu as une copie : sa dernière m'a paru assez étrange. Je t'avois bien dit que je pourrois bien voir un réavis. M. de S. convient n'être pas à l'abri de la séduction des sens et d'une illusion passagère; en conséquence, comme il se garderoit bien de promettre

[1] Voyez la lettre du 24 février 1777.

ce qu'il ne seroit pas sûr de tenir, quelques années de plus lui paroîtroient nécessaires pour assurer le triomphe de la raison, finir ses arrangements avec ses fils devenus majeurs, faciliter sa retraite à Paris et produire le retour de son ami, dont la fortune augmenteroit les moyens de remplir ses intentions. Je trouve ces réflexions judicieuses; j'ai à dire seulement qu'elles auroient dû précéder et retenir les avances qu'il m'a faites. Mais voici bien autre chose : il se défend de m'avoir offert sa main! Il avoue cependant que, toujours occupé du bonheur inappréciable de m'avoir pour compagne autant que frappé des inconvénients terribles qui s'y opposoient, il s'étoit plu d'imaginer un expédient que j'avois eu la bonté de saisir, ajoutant qu'il y avoit une extrême différence entre concevoir un expédient comme démontré propre à la chose et comme pouvant être pratiqué par celui qui l'imagine. As-tu jamais vu que l'on entretienne quelqu'un de l'extrême désir que l'on a d'une chose et des difficultés que l'on sait vaincre pour l'obtenir, que l'on cherche à connoître ce qu'on en pense et que l'on propose un expédient pour la rendre praticable, lorsque intérieurement on est persuadé qu'elle sera toujours impossible pour soi? La première vue me fit presque éprouver un sentiment d'offense; la seconde réflexion m'a fait éclater de rire. J'ai repris toutes ses lettres, je me suis réportée à l'instant de la réception, et malgré la finesse des expressions, j'ai vu la succession des mêmes idées se renouveler dans mon esprit. Je trouve dans l'ensemble une singularité assez indéfinissable; la vivacité d'une imagination qui se livre à des biens souhaités, la délicatesse qui peut faire craindre aujourd'hui à M. de S. L. que je ne l'aie cru dans le dessein de m'offrir sa main, sans égard aux considérations qui devoient l'arrêter, donnent, il est vrai, une explication supportable de ces premières expressions d'une part, et de son espèce de récrimination de l'autre. Cependant, il reste au fond du creuset quelque chose de louche et d'incertain. S'il a prétendu me pénétrer et m'éprouver, je lui pardonne, parce que ses découvertes ne me sont pas désavantageuses. J'ai fait une réponse ménagée, agréable, d'un ton d'aisance et de dignité. M. de S. me demande actuellement s'il ne seroit pas possible

qu'il m'écrivît *directement*, de temps en temps et même tous les quinze jours, en ne m'entretenant que de belles-lettres et de philosophie; je n'ai pas rejeté cette requête. Je suis fâchée de n'avoir pas fait copie des lettres que je lui ai écrites; cette collection ajoutée aux siennes t'auroit offert quelque jour des tableaux originaux et singuliers. C'est donc du retour de son ami qu'il fait dépendre les moyens de faire l'action la plus belle (ce sont ses termes) de sa vie, la plus honorable et la plus heureuse. Tu me connois trop pour me supposer fort occupée d'un tel avenir; mais ce que la presse des détails m'empêche de te montrer évidemment, ce sont les observations réfléchies qui me fixent à la résolution de garder le célibat. Les hommes les plus estimables, ceux qui sont vraiment supérieurs, ont encore des jours sous lesquels ils ne gagnent pas à être examinés. Plus j'avance dans l'étude de mes semblables, moins je les estime; la pitié pour tous, le mépris pour beaucoup, l'amitié pour très-peu, sont les seuls sentiments que me laissent mes découvertes.

Je suis médiocrement en train de causer : je voudrois que tu aies cette lettre pour le premier article; quant à l'autre, nous y reviendrons dans d'autres moments. Celui de notre attachement est l'unique où je ne voie point de remarque désagréable.

Adieu, ma très-chère.

LETTRE SIXIÈME. (*Inédite.*)

15 mars 1778.

Mes sentiments m'oppressent, je suis attendrie, inquiète, déchirée; que cette chère Henriette est pénétrante!... O mes bonnes gens! ne pourrai-je vous secourir? Je les quitte, ils souffrent, ils espèrent, et... mais qu'est devenue ma lettre? Je t'écrivis jeudi au soir, tu m'entretenois hier, et tu ne parois pas avoir reçu ces dernières nouvelles. Ma plume est mal assurée, tout se ressent de mon désordre, je voudrois exprimer mille choses, en un mot, les moyens m'échappent.

Je viens de m'interrompre un moment pour reprendre dans le silence la force de commander à mon agitation; je vais, s'il

est possible, mettre de l'ordre dans mes idées, en m'occupant cependant de l'objet qui me maîtrise avec le plus d'empire. Ma dernière lettre, si je puis espérer que tu l'aies reçue après un tel délai, te donnoit avis de l'occasion et du moment de m'obliger plus ou du moins autant que tu pourrois jamais faire, en me procurant des secours pour les personnes respectables dont je t'ai parlé. Dans la crainte que cette explication ne te parvienne pas, il me paroît indispensable de la réitérer.

C'est après avoir épuisé les ressources d'un foible talent pour la peinture, après avoir lutté contre un excès d'infortune dont les détails seroient inutiles, que M. et madame de Châlons se sont déterminés à choisir l'état en question. Songe qu'il ne s'agit de rien moins que d'arracher deux époux, pleins d'honneur et de délicatesse, à la situation la plus horrible; ah! Sophie, deux victimes de l'indigence, qui ont épuisé les plus amers calices, sont une assez belle proie à ravir au désespoir! Des principes de religion, que j'admire et que j'osois encore fortifier aujourd'hui chez eux, toute sceptique que je suis, les ont soutenus jusqu'à présent; mais le mal est au comble : si le rayon qui luit vient à s'éteindre, qui sait à quelle extrémité peut conduire la perte d'une attente unique? Je fais cause commune avec eux, j'éprouve leur détresse; c'est moi qui prie, demande, implore. Si tes propres ressources sont insuffisantes pour le prêt de l'argent, porte mes désirs et mes pleurs à ta mère : je suis sûre qu'elle se laissera toucher.

Dans tous les cas, il faut, ma chère Sophie, que tu me répondes par le même ordinaire; si les secours pécuniaires n'arrivoient pas en même temps, il seroit possible d'attendre quelques jours, au moyen d'une promesse qui me permette de les assurer et de les faire rendre réponse jeudi; cette réponse de leur part devant être un engagement ou un refus, tu sens l'importance de la mienne ou plutôt de la tienne. Je l'attends avec une ardeur, une impatience inconcevables; les heures m'assomment, ayez pitié de moi. Tu peux faire observer à notre maman que c'est un prêt dont la remise se feroit petit à petit par mes mains; je conviens de la lenteur des rentrées, je me charge de la certitude autant qu'il est possible, Je sais qu'il faut de la prudence

et des ménagements dans la dispensation des bienfaits; je suis persuadée de vos dispositions pour le don, mais j'estime que lorsqu'il est possible de rendre service par le seul prêt, c'est multiplier les moyens d'obliger que d'employer celui-là. Tu pourrois me faire toucher l'argent ou m'indiquer à quel endroit je pourrai l'aller chercher, sous prétexte de quelque commission. Sur toutes choses écris-moi sitôt la présente reçue. Je t'en conjure au nom de notre amitié, tâche de savoir le sort de ma lettre : je t'apprenois par elle que j'avois vu mon oncle de Vincennes. Je me dispose à te donner un détail circonstancié, pour l'intérêt de mon jugement; car, en attendant à peu près cette définition, j'étois loin de songer à la manière, et tu dois la trouver étrange. Mademoiselle d'H. avoit envoyé ici vos dépêches, que j'ai trouvées, baisées, mouillées de larmes, en revenant de chez M. et madame de Châlons, où j'avois versé de ces dernières avec un attendrissement égal. Le temps, mon goût, ma santé, me faisoient garder la chambre aujourd'hui; je lisois paisiblement à trois heures et demie, lorsque je me suis apostrophée moi-même avec transport : Comment est-il possible que je demeure ici nonchalamment occupée de méditations stériles, tandis que ma seule présence peut être un témoignage flatteur pour des gens de bien dans la souffrance? Animée par ce souvenir, j'ai pris mes gants, mon mantelet, et fermant les portes sur moi, car j'étois absolument seule, j'ai volé rapidement près de la cathédrale, dans l'asile étroit et solitaire de mes amis... oui, de mes amis, ils le sont puisqu'ils m'honorent du partage de leurs peines.

Le pauvre gentilhomme, attaqué depuis trois jours d'un rhumatisme dans les reins, se traînoit douloureusement, pour sortir avec un honnête ouvrier auquel il a montré à lire, à écrire, et même à parler correctement. (C'est faire du bien jusque dans le fond d'un précipice). Un naturel bon et ouvert, des dispositions heureuses, sollicitèrent l'attention et l'intérêt de M. de Châlons: il donna ses soins au personnage, qui lui parut capable d'en profiter : son espoir ne fut pas trahi. Cet ouvrier, marié depuis peu, se soutenant par son travail dans un état abject, est devenu supérieur à son état; il pense, sent, se conduit et

s'énonce avec une raison peu commune et une décence qui surprend. Ce fait intéressant n'est pas nouveau pour moi; j'ai eu lieu d'en être instruite depuis longtemps; l'occasion me porte à t'en faire part.

Je suis persuadée que la noble jouissance d'un tel ouvrage adoucit plus d'une fois la tristesse accablante de M. de Ch. O ma tendre amie! celui qui dans le sein des angoisses trouva la patience, les moments, le courage, la persévérance d'employer ses efforts à faire le bien d'un de ses frères, périra-t-il sans retour à l'instant où une assistance favorable peut l'établir dans une situation plus calme? Je restai avec sa femme, malade moins encore par les effets d'un âge critique que par l'abattement des chagrins; je rappelai des sentiments plus doux dans son cœur flétri, déchiré, mais noble et pur. Ah! celui qui fit verser une fois les larmes de la reconnoissance, et qui peut encore chercher un plaisir plus vif que ce plaisir-là, ne connoîtra jamais tout le charme de bien faire. Notre conversation fut tendre et grave, un jour consolant succéda lentement aux sombres vapeurs de la mélancolie. Le mari rentra, nous continuâmes ensemble sur le même ton. La Providence, la vie future, existant au moins dans leurs souhaits, se placèrent naturellement dans nos réflexions; c'est la doctrine des malheureux, c'est un baume sur leurs plaies.: quel pourroit être le monstre capable de ravir à des infortunés ces idées bienfaisantes, le seul bien qui leur reste? M. de Châlons, avec de l'esprit, du goût, de la sensibilité, des talents, fut toujours poëte ou rhétoricien plutôt que philosophe et savant; une vie laborieuse et triste a resserré, gêné ses facultés, en exaltant ses qualités morales; il a conservé non pas une foi implicite, mais une croyance de nécessité. Chrétien par raison, adorateur d'un Dieu par besoin de caractère, il révère et chérit des dogmes qui lui font supporter l'existence. De ces grands objets, nous sommes revenus à l'attente présente et sensible qui les occupe; je ne leur ai pas caché qu'il me falloit encore quelques jours pour les assurer de ce qu'ils pouvoient faire : je souhaite passionnément de les en instruire mercredi. En les quittant à la nuit, je me proposois intérieurement de t'écrire ce soir, dans la pensée de hâter ta

réponse, si par hasard mademoiselle d'H. ne fût pas revenue aussitôt. Ta lettre n'a fait que presser ma résolution ; j'ai cette affaire singulièrement à cœur, mon désir est violent, le temps est court ; vois, consulte et me tranquillise. Dans cette disposition, je n'avois pas besoin de nouvelles impressions pour être excessivement émue, mais tu ne saurois croire combien notre Henriette a contribué à porter mon agitation au dernier degré. Quelle âme ! comme elle me remue, m'enlève et me transporte ! C'est mon feu, ma vivacité, moi-même ; j'ai partagé tout ce qu'elle m'exprimoit. Hélas ! elle n'est pas heureuse, et j'ai pu faire nombre dans les causes qui l'affligent, par ma réserve extraordinaire.

Cette idée m'abat et me désole, elle me perce le cœur. Je voudrois lui écrire, je n'ai pas la force de le faire directement aujourd'hui ; cette pauvre chère amie, elle s'abaisse trop dans sa propre opinion ! Que sa sensibilité lui procure d'amertume ! Qu'elle se repentiroit de s'y être livrée, si elle savoit combien je paye sa douleur ! Et toi qui ne me dis rien de ce que tu peux ressentir de ces contrariétés, immolée à l'amitié, tu gardes un silence modeste dont je ne puis trop apprécier la sublimité. N'aurois-je pas mieux fait de me taire que de porter ainsi le trouble par une confiance qui semble retranchée ? Non, je ne suivrai pas l'intention de notre amie, je n'attendrai pas qu'elle m'invite à lui écrire : des nouvelles de ma santé sont tout ce qu'elle demande. Je veux qu'il s'y joigne la peinture de l'émotion qu'elle m'a causée, l'expression de ma tendresse, laisse-la recueillir sur cette feuille les larmes qu'elle m'y a fait verser. O mes amies ! soutenez-moi toutes deux ; partagez mes affections, pardonnez à mon cœur ce qui peut vous blesser dans mes manières, la bizarrerie peut naître de l'excès même de la délicatesse : soyez assez généreuses pour attribuer ma singularité à cette cause ; je le dis à Sophie même, elle a sa part d'indulgence à exercer envers moi.

Mon père est rentré ce soir d'assez bonne heure, nous avons soupé, joué ; depuis quelque temps je m'applaudis de son humeur, l'ouvrage va bien, je ne m'informe plus du reste. Oui, je crois le pressentir, nous nous réunirons quelque jour,

ma façon d'être se modifie de nouveau, l'amitié seule me possédera tout entière. Adieu, mes très-chères.

---

* LETTRE SEPTIÈME.

Du samedi 21 mars 1778.

Si je tardois davantage à te donner de mes nouvelles, ma chère amie, tu pourrois te plaindre avec raison de ce qu'après avoir mis beaucoup d'activité à te demander ce que je souhaitois, je n'en mets nullement à t'instruire de l'accomplissement de mes vœux. J'entreprends donc la dépêche actuelle dans le seul dessein de t'accuser réception de ta dernière et de son contenu. Je compte délivrer demain les secours qu'elle m'a fait toucher. Tu peux goûter à loisir le bonheur d'avoir soulagé, probablement pour le reste de leurs jours, deux époux respectables et intéressants, et le plaisir d'avoir obligé ton amie de la manière la plus sensible.

J'ai été hier chez mademoiselle d'Hangard, la voyageuse; j'avois une sorte d'empressement de la voir : il semble que ceux qui ont joui de la présence de nos amis nous transmettent par la leur une partie de ce plaisir. J'ai pris le baiser que tu avois déposé pour moi sur ses lèvres; mais j'avoue que mon imagination, quelquefois si habile à me faire de douces illusions, ne m'a pas servie dans cette circonstance bien favorablement : j'ai recueilli froidement une impression déjà effacée sans doute par d'autres bouches profanes. Je ne soupçonne pas, d'après l'idée que je m'en fais, que les baisers de l'amour puissent se donner par procureur; mais je suis fort assurée que ceux de l'amitié et ses vives étreintes ne peuvent se rendre à un tiers.

Mademoiselle d'Hangard me paroît avoir pris dans sa famille un objet de comparaison désavantageux au genre de vie qu'elle mène aujourd'hui ; quelques jours écoulés dans ce tumulte imposant font un songe plein d'éclat, qui rend le réveil pénible. Elle raisonne assez pour convenir du vide qui se laisse apercevoir à la longue dans une dissipation si grande; mais l'éblouis-

sement a produit son effet : il faut quelque temps de repos pour rétablir l'harmonie de ses facultés émues.

Nous avons causé de sa ville, ou plutôt de la manière d'être d'un bon nombre des habitants; je ne m'appesantirai pas sur des réflexions que tu as faites cent fois avec une connoissance de cause beaucoup plus étendue.

Croirois-tu que cette grosse personne m'a donné envie de pleurer en me racontant son arrivée dans ce pays et chez sa mère, qu'elle n'avoit pas vue depuis dix ans? En vérité, c'est bien pour cette fois l'empire de l'imagination, car l'historienne étoit fort paisible au moment du récit. Le moyen de se représenter quelqu'un revoyant ses dieux pénates et sa famille après une longue absence, sans partager ou ressentir toute seule l'attendrissement que doit causer une pareille fête?

Je ne t'apprendrai rien en te disant que je me suis informée, avec un soin presque ridicule, de toi, de ta santé, de ton air, même de tes habits. — « Où, comment étoit-elle, que faisoit-elle, quand vous avez été la voir? — Sophie étoit occupée à rendre quelques services à sa mère. » Celle qui me faisoit cette réponse n'en sentoit pas le prix; mais combien j'ai senti le mérite du tableau qu'elle offroit à mon esprit! Le cœur m'a battu plus fort que de coutume, j'ai baissé mes yeux humides, en gardant un silence recueilli. « Avez-vous eu quelques moments de douce communication avec cette chère Henriette? — Aucun. » Je fus tentée de hausser les épaules.

Il m'a pris quelque envie de rire en me représentant l'assemblée des vendredis chez madame d'Hangard, où nombre de femmes et de demoiselles bien parées, bien droites et bien plâtrées, viennent recueillir la récompense des peines de leur longue toilette dans les regards admirateurs de quatre ou cinq nigauds impertinents, très-glorieux des dépenses qu'on fait pour leur plaire, et rendant leur hommage avec autant de hauteur qu'en met le Grand Turc à jeter son mouchoir. Bon Dieu! je suis persuadée que plusieurs de ces coquettes femelles enragent sincèrement de notre monogamie.

J'avoue que dans les circonstances actuelles, j'ambitionne excessivement de pouvoir soulager mon cœur en le versant

dans le tien sans réserve; ta présence achèvera de fortifier et d'enflammer les sentiments consolateurs qui me soutiennent au milieu de toutes mes épreuves.

J'attends avec impatience d'autres nouvelles avant huit jours. Il est assez utile pour l'intérêt de ma raison que je sois prévenue de mon bonheur; l'attente me donnera le pouvoir de conserver un peu de tranquillité. Tu penses que peut-être je t'aime trop, eu égard à ce que tu peux faire pour ma félicité : ah! ma chère Sophie, le produit du plaisir en amitié est proportionné à la mise plus encore qu'il ne l'est au retour; la vivacité de mes sentiments porte avec elle son charme et sa récompense; l'assurance et la solidité des tiens mettent le comble à mes vœux.

A HENRIETTE.

Tu serois bien vengée, si tu pouvois souhaiter de l'être, des impressions douloureuses qu'a produites sur toi ma réserve, par l'émotion violente et pénible que m'a causée l'expression de tes regrets. Amie trop ingénieuse à te tourmenter toi-même, ne saurois-tu me pardonner l'excès d'une délicatesse bizarre dans ses effets, sans te prendre à ton cœur des singularités du mien? L'amertume dont tu t'abreuves m'a pénétrée profondément, je suis accablée de ta tristesse; je serois tombée dans l'excès que je te reproche, si les suites de ton exemple ne m'avoient fait appréhender les dangers de l'imitation. Je me suis soutenue de toutes mes forces, pour n'avoir pas à te faire partager de nouveaux chagrins, je cherche à maintenir ma tranquillité afin de pouvoir contribuer au rétablissement de la tienne. Mais vainement travaillerois-je à l'opérer, si tu ne me secondes avec ardeur. Ton bonheur est dans tes mains; estime-toi ce que tu vaux, apprécie l'active sensibilité qui nous rapproche, ose attendre de moi ce que tu mérites, et ne pas t'attribuer mes erreurs. Toi, qui connois si bien les ménagements délicats du sentiment, l'espèce d'embarras qu'ils nous font éprouver par la combinaison de diverses circonstances, toi qui, de ton aveu même, n'as pas toujours le courage de tout dévoiler à l'amitié, peux-tu t'étonner qu'il y ait telle situa-

tion où il ne soit permis de s'ouvrir tout au plus qu'à une seule personne? N'avons-nous pas des ressemblances qui nous rendent chères l'une à l'autre, et qui te sont des garants de ma tendre estime? Non, je n'attendrai pas ton approbation pour t'écrire! Je t'adresserai mes plaintes ou mes excuses avec la même liberté, je solliciterai tes communications. Écris-moi si tu veux à part de Sophie, je te répondrai de même. La différence de son caractère avec le tien peut t'imposer une sorte de gêne, que plus d'analogie avec moi doit détruire entièrement. Au reste, ne va pas te persuader que j'imagine ce moyen pour entretenir avec chacune une correspondance séparée. C'est uniquement une liberté dont je t'engage à jouir, comme je la prends pour moi-même, lorsque je m'y crois autorisée; tu reverras sous peu ces lettres en commun, dont la suppression t'afflige si vivement et te rend si injuste à ton égard. Tout excès est puéril; je puis mériter le blâme par mes précautions extraordinaires; sois assez indulgente pour me passer des ridicules dont le principe n'est pas méprisable, et ne me punis pas si cruellement de mes défauts en t'appliquant les souffrances comme si tu étois coupable. Pourquoi prétendre interrompre notre liaison jusqu'à la perfection de je ne sais quelle réforme? S'il est vrai que tu en aies besoin, comme il te plaît de le dire, où pourras-tu trouver un aide, je ne dis pas plus puissant, mais plus doux et plus consolant que l'amitié? Si tu restes telle que tu es, toujours disposée à te gronder, à t'en vouloir, quel sera le médiateur pour réconcilier toi-même avec toi? Si nous étions parfaits, nous nous suffirions à nous-mêmes, et nous n'aurions pas besoin d'amis. La contemplation de sa propre excellence est le partage de la Divinité. Le support mutuel de nos imperfections et le partage de nos douleurs sont les vertus et les consolations données à l'humanité. Je ne suis pas étonnée de l'éloignement où te retient la froideur de Sophie; il me semble pourtant que tu ne prises pas assez cette égalité d'humeur que rien n'altère, et qui seroit incompatible avec plus de chaleur. Tu es irritée de la trouver trop parfaite, tu l'aimerois davantage si tu avois à lui pardonner. Eh! bonne amie, retourne la médaille; excuse un défaut d'énergie; fais généreu-

sement qu'on te doive un retour qu'on ne pourroit payer qu'avec ton activité, tu rétabliras ainsi l'égalité; plaçant ta sœur un peu au-dessous des anges, tu la verras comme ta compagne et ton amie. Pour moi, qui voudrois être à jamais l'une et l'autre, je te voue l'attachement le plus sincère, et je demande le tien comme le complément de mon bien-être.

J'ai été voir hier mademoiselle d'Hangard. Je me suis promenée avec elle dans le petit jardin dont toi et moi nous faisions le tour avec tant de rapidité, de plaisir, mettant alors dans nos entretiens un feu auquel rien ne ressembloit dans ma conversation d'hier; néanmoins le lieu et le temps me rappeloient vivement ce souvenir. Il avoit fait beau tous ces jours derniers; l'air étoit doux; les oiseaux chantoient; on voyoit sur les arbres le bourgeon rougeâtre s'échapper des extrémités des branches; tu sais combien ces nuances m'affectent : en vérité, je ne conçois pas comment on peut être malheureux au printemps! Je ne suis pas surprise que dans certains climats favorisés, la gaieté fasse un des caractères distinctifs des habitants; la température douce et saine, la beauté d'un ciel pur et sans nuages, l'aspect d'une nature animée et riante, entretiennent les humeurs dans un juste équilibre, flattent les sens, portent à l'âme des impressions délicieuses. Le soleil, les eaux, la terre et ses productions, frappent mes yeux depuis vingt-quatre ans; le concours de ces grands objets est encore nouveau pour moi. Jamais un azur resplendissant n'attira mes regards sans m'émouvoir et m'attendrir; je ne sais quoi de calme, de doux et d'imposant dans cette voûte majestueuse suspend, arrête, fait évanouir les idées tristes, les sensations fâcheuses, et m'établit dans une situation d'esprit paisible et agréable. La course rapide d'un fleuve me plaît d'une autre manière; elle absorbe davantage mon attention, m'entraîne et me plonge dans une rêverie profonde, qui pourroit devenir trop sérieuse. La campagne, sauvage ou cultivée, m'attache et m'intéresse : elle est vraiment le séjour de l'enthousiasme. N'as-tu pas senti au milieu d'un paysage, sur des coteaux élevés, ou dans une forêt tranquille, combien la respiration devient légère et facile? La tête se régénère, les idées s'éclaircissent, les passions pren-

nent un accent plus grave, les esprits s'élaborent, la vie circule dans nos veines : on est heureux, ou tout près de l'être.

Tous les ans, dans cette saison, je crois naître pour la première fois. La scène du monde naturel me frappe et m'émeut comme au jour où l'adolescence me la fit remarquer avec surprise et plaisir. J'ignore si la vieillesse impitoyable flétrira jamais assez mon cœur pour le rendre indifférent à ce spectacle. Hélas! il est trop vrai que son froid mortel anéantit l'une après l'autre nos facultés les plus précieuses et nos plus douces jouissances; mais j'aime à penser que pour celui dont le goût s'est conservé simple et sain, le sentiment ne s'éteint que lorsque le dernier souffle s'exhale; oui, je suis persuadée que pour le vieillard le plus décrépit, mais vertueux, un acte de bienfaisance et la vue de son jardin valent les biens factices que l'on souhaite avec passion, et dont on s'empare avec transport dans l'âge des erreurs. L'amitié nous aidera à passer le temps de notre jeunesse; c'est avec elle que l'on peut couler paisiblement ses jours, et qu'on apprend à les finir, enveloppé de ses vertus, honoré des regrets des sages.

Ma chère Henriette, n'aigris pas par des larmes brûlantes et contraintes une sensibilité qui peut servir à ton bonheur; verse-les en liberté, je les reçois dans mon cœur, donne à ton activité l'aliment qui lui est nécessaire dans les attachements que la raison approuve.

Je suis à toi avec la plus vive tendresse.

Adieu, ma chère Henriette, adieu.

LETTRE HUITIÈME. (*Inédite.*)

A HENRIETTE.

29 mars 1778.

Je destine à m'entretenir avec toi les heures qui me seront laissées par M. et madame Trude, que j'attends ce soir; l'arrivée de M. Guérard, que je suppose prochaine, me fera retarder l'envoi de ces causeries, et son occasion me donnera le loisir de les étendre sans gêne. Ma santé n'est pas excellente; elle

fut troublée la semaine dernière par une révolution d'humeur et un vomissement qui ont fatigué mes nerfs et mon estomac; néanmoins ce dernier commence à se rétablir et les autres à se calmer. Je me suis levée ce matin de bonne heure, avec le besoin de prendre l'air et de méditer; j'ai gardé mon bonnet de nuit; puis, revêtue d'une robe simple, la tête enveloppée en bonne femme, je suis sortie seule; j'ai porté mes pas partout le long des quais, près du Louvre, les regards fixés sur la rivière ou errants dans l'espace qui s'élevoit devant moi, profondément occupée de mes réflexions. L'air me parut agréable, le temps étoit couvert, mais élevé; ce sombre adouci me convenoit, un jour modeste me touche et me plaît; il repose mes yeux qu'un plus grand éclat éblouiroit; le chemin beau et libre n'exigeoit pas une attention capable de me distraire; la simplicité de mon extérieur m'ôtoit toute crainte d'être remarquée; je poussai assez loin et ne m'arrêtai que dans une église de Théatins, peu fréquentée alors, où je pris quelque repos, sans que rien y troublât ma rêverie. Cette promenade matinale et solitaire me fit grand bien; aigrie quelquefois par l'étude de mes semblables dans la société, je me réconcilie avec eux dans le calme et le silence; je rassemble avec indulgence mes diverses observations; repliée sur moi-même, je consulte ma raison, je m'affermis contre les séductions de l'opinion trompeuse; je pèse la vie et j'éprouve que tout son prix est dans la disposition de l'âme. Après une demi-heure d'absence, je rentrai prendre une tasse de chocolat, qui m'a beaucoup moins flattée en elle-même que l'intention de ma bonne qui me l'avoit préparée. Je l'ai partagée avec la petite, qui m'est venue voir en ce moment; je crains bien que son tempérament ne s'altère : elle a des indispositions fréquentes, qu'une nourriture mal réglée, peu saine, l'échauffement du travail et l'inquiétude d'une situation chancelante contribuent à faire naître et perpétuer; son état baisse beaucoup par la multiplication de gens qui s'en mêlent et par le genre que la mode fait adopter actuellement. Elle ne seroit pas fort éloignée de se mettre honnête femme de chambre, si le commerce n'amène pas quelque révolution avantageuse. J'ai fait mon petit dîner en bonne amitié avec mon père; c'est

le ton sur lequel je me tiens avec lui autant qu'il m'est possible, par goût comme par devoir; c'est aussi celui qui règne depuis qu'il n'est plus question d'affaires, et que je ne veux plus rien voir. Au reste, il n'existe aucune communication entre nous, il y a trop d'opposition. Hélas! combien de fois, depuis qu'il m'est ravi, j'ai cherché vainement le sein maternel, pour y verser mon âme brûlante et soutenir ma tête affoiblie!

J'ai sorti de nouveau cette après-midi, pour aller voir dans un faubourg une sœur de lait de ma bonne maman, vieille femme dont la fille, qui fait son soutien et sa consolation, est malade depuis deux mois. Elles sont l'exemple des sentiments naturels dans toute leur pureté; je ne connois rien de plus honnête, de meilleur et de plus simple que ces deux bonnes personnes. Tu ne saurois imaginer le plaisir que je goûte à retrouver la saine nature, si fort dépravée sous des masques polis, dans ces pauvres modestes et laborieux, contents d'un nécessaire ingrat acheté par leurs sueurs; humbles dans leur misère, sans être avilis par elle, et plus satisfaits du témoignage de leur cœur qu'irrités de l'insolence des riches, qu'ils regardent sans envie. Tranquille et pénétrée, je suis revenue avec une sensation secrète, charmante et modérée, qui m'anime, me soutient et me flatte. L'attendrissement heureux, la philosophie consolante, l'insouciance aimable me bercent, m'amusent et m'occupent tour à tour. Indifférente à des biens factices que je considère avec froideur, je savoure ceux dont la nature me promet la durée. Ta lettre est le premier objet qui s'est présenté à ma vue, lorsque je suis rentrée; quelle autre chose eût pu compléter parfaitement le bonheur de cette journée? Elle me fournit cependant plus d'un sujet à relever; non, ma chère, tu ne m'as point chagrinée, mais tu m'as émue, attendrie, pénétrée; je n'ai pas regardé comme des reproches indirects ceux que tu te faisois à toi-même. J'ai regretté d'être l'occasion qui te portoit à t'en faire avec une telle amertume. Combien plus vivement encore l'aurois-je regretté si tu avois cessé de m'écrire! C'est alors que, malgré moi, j'aurois tourné vers mon cœur la pointe de ces reproches, et que je me serois accusée de mon malheur. Tu t'abuses en imaginant que le besoin de répandre

mes affections m'ôte la faculté de recevoir l'épanchement de celles d'une amie, ou tu ne me trouves pas propre à partager tes communications intimes. C'est pourtant cette réciprocité d'effusions et d'aveux qui fait le véritable aliment de l'amitié, le baume de la sensibilité douloureuse, le charme et l'utilité de l'attachement. Sophie sait m'écouter sans pouvoir toujours me répondre; elle est la première à reconnoître qu'une analogie plus particulière sur certains chefs, entre toi et moi, peut nous faire retrouver l'une et l'autre ce qui nous manque en elle. Si j'ai des chagrins, n'est-ce pas une douceur de les confondre avec les tiens? Mon cœur est plein, il est vrai, mais il est libre et capable de se livrer au partage de ce qui touche le tien. Poussée rapidement aux extrêmes opposés, des épreuves subites, violentes et successives ont exalté tous mes sentiments depuis longtemps; je haïrois mon espèce si la haine pouvoit prendre racine en moi; éclairée sur l'incertitude et la rareté des chimères heureuses que j'osois espérer et chercher, sur la fausseté des apparences qui m'avoient séduite; familiarisée avec les crises pénibles, il ne me reste plus (ainsi que je le disois dernièrement à Sophie) que du mépris pour le général des hommes, de la pitié pour beaucoup d'entre eux, de l'amitié pour le très-petit nombre, de l'indifférence pour les événements, et assez d'estime de la vie pour la garder sans dégoût comme sans crainte de la perdre lorsque le temps en sera venu. Je me réjouis de te voir avec notre bonne Sophie dans les termes les plus favorables pour votre satisfaction commune; va, ma chère Henriette, il n'est pas besoin de justifier par un ascendant extérieur le choix d'un parti utile au bonheur et d'accord avec la vertu. Quoique tu puisses dire, l'amitié ne s'offense pas des moindres torts; elle suppose des raisons qui leur serviroient d'excuses, si elles étoient mieux connues. Ton explication a justifié cette pensée. Je veux parler de l'omission d'un mot de ta part dans la dernière de Sophie, dont tu crains que je n'aie mal pensé.

* LETTRE NEUVIÈME.

Du 31 mars 1778, au matin.

Il faut donc renoncer au bonheur de te voir. L'habitude de cette privation ne me la rend pas moins pénible; j'en éprouve un sentiment plus vif, lorsque l'espérance m'a présenté quelque dédommagement prochain. Si quelque chose peut me consoler, c'est de voir entre les motifs qui te retiennent à Amiens et ceux qui m'ont retenue à Paris une conformité singulière. Je ne t'avois point encore parlé des miens : je veux partager avec toi la joie d'une ressemblance qui nous honore.

L'occasion de mademoiselle d'Hangard avoit éveillé chez moi, comme je te l'ai marqué, le désir de partir pour Amiens, et le courage d'en tenter les moyens. J'étois disposée à lever l'obstacle que mon père pouvoit voir dans la nécessité d'une dépense assez considérable, en offrant de prendre cette dépense à mon compte; mais elle eût épuisé tous les fonds de mon année courante, et je n'ai pas voulu trahir leur destination. J'ai fait taire une ardeur indiscrète, et j'ai préféré le plaisir sévère de me maintenir toujours digne de toi, à la satisfaction désirée de te voir pendant quelques instants. Tel pénible que ce sacrifice ait été, je le trouve peu méritant pour moi, parce que dans ma façon de voir il est d'une justice rigoureuse, et ne peut être compté comme un acte de générosité. Étant déchargée du soin de fournir à mon nécessaire, plus je suis bornée dans les moyens qui restent à ma disposition, moins j'en dois employer à mes fantaisies : sans cette réserve, il ne me resteroit plus rien pour satisfaire à l'obligation la plus sacrée. Or, si j'étois capable d'immoler mon devoir à notre amitié, celle-ci perdroit nécessairement de son prix, de ses charmes, et bientôt de sa vérité.

Tu peux juger maintenant de quel œil j'ai regardé ta résolution, et si le premier mouvement du cœur a été à ton désavantage. Ce que tu me fais entrevoir de plus heureux pour l'année prochaine est sans doute un palliatif au mal actuel; je fais peu de fond sur un avenir éloigné, et je ne suis que foiblement touchée d'un espoir dont l'objet est comme voilé par un intervalle de temps aussi considérable.

Tu recevras les billets de M. de Châlons. Je sais d'avance tout ce que tu pourrois me dire pour me les faire garder; mais je puis mourir, il est dans l'ordre que tu les aies entre les mains.

La réflexion attiédit le désir que j'avois d'apprendre le latin : c'est une entreprise de trop longue haleine pour quelqu'un dans une situation aussi incertaine que la mienne; beaucoup d'événements possibles et probables, dans l'espace de trois ans, viendroient ralentir ou suspendre mon attention, et me faire perdre ainsi le commencement de mon travail. J'aime la science, il est vrai; mais je sens trop l'extrême rareté de la seule véritable et nécessaire, pour croire qu'une langue de plus m'en faciliteroit l'acquisition. Je ne veux pas être savante dans le sens qu'on entend ordinairement; je cherche encore moins à le paroître : ce seroit joindre une prétention méprisable à une opulence ridicule. J'ai du dégoût pour cette richesse de mots, de petits faits, etc., qui grossissent les ressources de la mémoire sans perfectionner le bon sens ni purifier les inclinations. Être sage et heureuse fait toute mon ambition : il faut pour cela plus de vertu que de science. J'ai besoin d'aliment à l'activité de mon esprit : l'étude peut m'en fournir dans ma propre langue; j'éprouve quelque répugnance à sacrifier beaucoup de temps au moyen d'acquérir en négligeant l'acquisition même.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une visite de M. Roland de la Platière; il étoit sérieux, j'étois rêveuse, nous avons causé des chagrins de la vie, des peines qui assiégent perpétuellement les âmes sensibles. Je me souviens d'avoir laissé échapper sans réflexion deux ou trois phrases qui me regardoient, et que la retenue, la délicatesse de M. Roland l'auront empêché de relever : mais comme je suppose qu'elles pourroient peut-être lui revenir dans l'esprit, si par hasard vous vous entreteniez de moi, je te prie dans toute occasion de ne rien faire entrevoir d'aucune manière qui soit le moins du monde au désavantage de mon père. Au temps de mes tracasseries, qui m'aigrissoient l'humeur en m'abreuvant d'amertumes, je me suis permis l'expression de tout ce qui m'affectoit avec une liberté que je blâmerois peut-être dans mon sang-froid actuel, et qu'à coup sûr je n'aurois pas prise si j'avois eu plus d'empire sur moi-même ou

moins d'amitié pour toi. Ne regretterois-je pas bien vivement cette liberté si elle devenoit le sujet de la connoissance ou même des doutes de certaines choses qui doivent rester voilées pour toute autre qu'une intime? Il ne falloit pas moins que la haute idée que je me fais de la prudence de ta mère pour m'empêcher d'être peinée de la part que tu lui fis alors. Je serois bien aise que tu misses à cet égard notre Henriette dans la disposition où je puis la souhaiter pour ce qu'elle sait sur ce chapitre. Fais-lui lecture de ce passage, ou amène le sujet avec ménagement, car aussi bien son imagination est tellement vive qu'elle pourroit voir de grosses raisons dans cette espèce de précaution assez inutile avec toi, et que mon cœur me force à prendre lorsque mon esprit la juge superflue. Cet épanchement est un soulagement que je me donne pour les considérations qui me sont parvenues, et que les suivantes m'auroient fait taire si je n'avois l'habitude de te tracer tout ce qui se passe dans mon âme.

Du 8 avril, au soir [1].

M. Guérard m'impatiente; as-tu jamais rien imaginé de plus déplaisant que de garder par devers soi de longues causeries faites pour ses amis? Je ne veux pas que tu sois si longtemps sans recevoir de mes nouvelles, je vais t'envoyer ce petit détachement en attendant le reste, c'est un bonjour que je te donne jusqu'au temps d'une conférence plus étendue. Il fait une chaleur d'août, je suis lourde et débile, j'ai le cœur faible et malade. Le printemps fait en moi des révolutions aussi sensibles que les changements qu'il produit à la surface de la terre. Mes humeurs sont en fermentation comme la séve qui circule dans les plantes. Ce n'est pas avec beaucoup de profit pour l'esprit, s'il en faut juger par les œuvres de ce dernier. Je n'ai rien fait de l'année, mais au moins ma raison n'a rien perdu; malgré leur vivacité, mes sentiments sont réglés; affermie dans les dispositions que j'ai crues essentielles au bonheur et à la vertu, je commence à revenir du pays des spéculations pour m'occuper bonnement de la pratique des belles choses que je contemplois avec enthousiasme dans les sujets inaccessibles à nos sens : je

[1] Nous reproduisons la date de l'original.

laisse croire ou raisonner qui veut, et je suis en paix mon chemin, sans m'embarrasser du reste. Après avoir jeté mes yeux au dehors et parcouru tous les objets qui se sont présentés, je replie ma vue en dedans, et la fixe en ce lieu pour diriger tous nos mouvements. Dégoûtée d'observations et de recherches, je me repose dans l'étude de moi-même et le soin de me modérer ; je me hâte de resserrer mes biens dans mon cœur, pour n'avoir rien à perdre à l'extérieur. Je n'ai pas une assez haute opinion de mes semblables pour m'inquiéter plus qu'il ne convient de l'estime de beaucoup d'entre eux : touchée de celle des sages, plus jalouse encore de la mienne, attachée à mériter celle-ci sans me tourmenter pour obtenir l'autre, je veux glisser dans une obscurité paisible, dont je fais ma félicité. C'est ce que je disois dernièrement chez mademoiselle Dep. à son médecin, Provençal plein d'esprit et un peu âgé, avec qui j'ai philosophé pendant deux heures. Nous causâmes d'un ton de confiance de sujets sur lesquels je me permets rarement de faire entrevoir ma pensée ; le docteur vouloit la pénétrer et ne s'en cachoit pas. J'ai conservé néanmoins plus de réserve qu'il ne l'auroit souhaité, mais je ne l'ai entretenu librement que deux fois. Il faut que je l'examine encore avant de le peindre.

---

* LETTRE DIXIÈME.

Du 31 mars après-midi.

Le sommeil me domine depuis quelques jours avec un despotisme qui ne me permet plus les veillées, ou qui me force à les abréger lorsque j'ose les commencer. Cette disposition languissante me fait perdre un temps prodigieux ; au lieu de six heures que j'employois à dormir, j'en mets jusqu'à neuf, et je ne m'arrache du lit qu'avec peine.

Tu ne sais pas ce que c'est que de faire chaque soir au coin du feu des cents de piquet avec son père, sans dire mot que pour compter son jeu ; j'aimerois autant réciter mon chapelet. En vérité, il faut que je ne sois guère bonne, si le plaisir d'amuser mon père n'adoucit pas l'effet de l'aversion que j'ai pour les cartes. Cependant, je fais de mon mieux ; je suis la première à

proposer la partie, je l'entreprends avec zèle; mais j'ai beau m'exciter, l'ennui me prend au milieu, je bâille sans pouvoir m'en défendre, l'assoupissement augmente par degrés; il devient tel qu'à la fin je balbutie, je ne vois plus clair, et je retrouve à peine le courage de me coiffer de nuit. L'action de me retirer dans ma chambre ne m'éveille plus assez pour me laisser le pouvoir de lire ou de travailler; je me plains donc, non du soporifique, qui n'est pas nouveau, mais de la force de son empire, auquel je ne puis me soustraire. Il faut que tu essuies cette complainte sur mon infirmité.

J'ai été voir hier mon ancienne voisine; elle m'a appris que M. Necker venoit de placer très-avantageusement M. Pittet. Ne connoissant pas le personnage, cette nouvelle ne peut t'intéresser que par le plaisir qu'elle me fait; aussi est-ce la seule raison qui me porte à te la communiquer.

Tu sais, ou tu ne sais pas, que l'*Irène* de Voltaire ne fait pas fortune au théâtre; on la dit foible, décousue, sans chaleur, enfin le pendant de l'*Agésilas*.

Ne trouves-tu pas plaisant que je fasse venir sur ma lettre des objets qui ont si peu de liaison et de rapport les uns avec les autres? Attends, je vais te faire voir les machines; tu admireras bientôt le fil auquel sont tenues mes idées.

Apprends d'abord que je me suis levée fort tard, que je viens de dîner tristement toute seule, que le temps est humide et lourd, et que j'ai pris la plume sans autre intention que celle de m'empêcher de dormir, en m'occupant de toi comme du sujet le plus propre à me tirer de ma léthargie. Cependant, par une suite de l'accablement que je veux dissiper, je n'ai su te parler que de ma situation; songeant ensuite à madame Trude, qui m'a chargée de beaucoup de choses obligeantes pour toi, et chez laquelle je fus hier dans mes courses, je me préoccupai, suivant l'ordre des événements, de madame A., que je vis la première; celle-ci me rappela M. Pittet, après lequel est venu tout juste M. de Voltaire, qui l'appelle son grand géant; puis, faisant attention à la marche bizarre de ma plume, il m'a pris fantaisie de t'en rendre raison. Pour achever cette marqueterie, je vais te faire l'extrait d'une histoire, renouvelée des Grecs

par je ne sais quel académicien, dans je ne sais quel discours, que j'ai lue je ne sais quand, et dont je me souviens je ne sais comment. Si, par hasard, je te l'avois déjà envoyée, ou bien (ce qui pourroit arriver), si je te faisois bâiller, pardonne aux efforts que j'ai faits pour m'empêcher de bâiller moi-même, et jette au feu ce griffonnage de ton amie dormante. Écoute bien.

Il y avoit une fois... bon Dieu! qu'est cela? Je te vois frissonner d'ici..... quelle pitié!..... Ah! ma belle amie, vous êtes dégoûtée du bon vieux style : c'étoit pourtant, s'il m'en souvient, celui de nos mies, lorsqu'elles nous racontoient des aventures de revenants; j'en sais trois ou quatre dont il seroit possible de te régaler, si j'étois plus sûre d'une révérencieuse attention. Mais trêve d'impertinences.....

Zarine, femme remplie de sagesse et de courage, adorée des peuples qui vivoient sous son empire, commandoit aux Saces lorsque les Parthes se donnèrent à eux, après avoir secoué le joug des Mèdes. Ce fut l'occasion d'une guerre avec les Saces, contre lesquels Cyaxare, roi des Mèdes, envoya son gendre Stryangée, prince le plus brave et le mieux fait de l'Orient. Zarine se mit elle-même à la tête de ses troupes (tu vois d'ici mes deux braves, et déjà tu penses qu'un homme et une femme d'égal mérite, vis-à-vis l'un de l'autre, n'y sont pas impunément). Les ennemis se trouvèrent bientôt en présence; une valeur égale fit longtemps balancer la victoire entre les partis; le chef de chacun d'eux admiroit la prudence et les qualités supérieures de son adversaire; on se donnoit réciproquement les éloges les mieux fondés, et de cette admiration justifiée par la voix publique, le passage étoit aisé à la plus tendre estime. On est porté à chérir dans autrui l'espèce de mérite qui nous est propre. La guerre alloit toujours son train, on la poussoit avec la plus grande ardeur; le hasard décida enfin l'avantage. Zarine est abattue de cheval par Stryangée lui-même. Honteux de sa propre victoire, il donne la main à la princesse, la relève, et loin de lui arracher le cœur, il lui donne le sien. Les hostilités cessèrent; Zarine reçut Stryangée dans sa tente avec cette noble confiance qui caractérise et rapproche les grandes âmes. La paix fut arrêtée entre les deux empires, à condition que les

Parthes rentreroient sous l'obéissance des Mèdes. Le vainqueur témoigna le désir qu'il avoit de saluer Zarine dans sa ville capitale. Il en obtint la permission, et l'héroïne partit aussitôt pour se préparer à l'y recevoir. Lorsqu'il arriva, Zarine fut au-devant de lui, mit pied à terre au moment qu'elle l'aperçut, le salua d'un baiser à la joue et voulut monter dans son char; elle s'assit près de lui, et l'entretint tout le temps du chemin avec la tendresse et l'enjouement d'une amante. La reconnoissance lui faisoit un devoir de ces honneurs, lors même que son cœur ne les lui auroit pas dictés. Tout le peuple applaudissoit avec transport à l'alliance jurée pour jamais entre les deux nations. Stryangée fut conduit au palais, ses officiers y furent magnifiquement traités. Dès que le prince, retiré seul dans son appartement, se trouva livré à lui-même, il sentit qu'il ne pouvoit plus vivre séparé de Zarine; tombé dans le plus grand accablement, il en confia le motif à son vagozès (premier eunuque). Celui-ci n'y vit d'autre adoucissement que de l'exposer à la reine. Stryangée se rend près d'elle; ses égards, son embarras, son silence auroient déjà tout dit; il se hasarde enfin et s'explique. « Mon cher Stryangée, lui répondit Zarine, je suis aussi » pénétrée que vous; mon cœur est aussi touché que le vôtre, » mais mon amour même me fait prendre plus de soin de votre » gloire. Je suis libre, grâce à vos bienfaits, et comme reine, je » ne dois compte de mes volontés qu'à moi-même. Vous, songez » que vous êtes le gendre du grand Cyaxare, le mari de Rhété, » qu'on dit plus belle non-seulement que moi, mais que toutes » les beautés de l'Orient. Ne soyons pas infidèles à la noble » vertu, qui fait la gloire de nos âmes. N'exigez pas de moi ces » indignes voluptés qui peuvent se goûter avec de viles cour» tisanes; sacrifions nos désirs aux vertus qui nous font aimer, » et auxquelles nous devons le sentiment qui nous lie. Suivez » l'exemple d'une femme; ayez la force de triompher de vous» même, et ne démentez pas votre courage. » Stryangée se sépara d'elle sans dire mot, avec un doux baiser à la joue. Abandonné à ses réflexions, il éprouva les plus violents combats; tantôt il sentoit une noble émulation d'imiter cette généreuse héroïne, tantôt il l'accusoit de cruauté et de perfidie.

Enfin il lui écrivit pour lui apprendre la résolution qu'il avoit prise de mourir, ne pouvant survivre à son refus. Ayant fait promettre à son cher vagozès qu'il remettroit fidèlement cette lettre à la reine, il se tua par un généreux désespoir. — Généreux, ai-je dit, je ne sais pourquoi; c'étoit se tuer pour moins que rien, et ce pauvre Stryangée fait un rôle assez sot. Denis d'Halicarnasse parle de cet événement, dans son livre de l'Élocution; l'histoire se trouve aussi dans l'extrait de Nicolas Damascène, par l'empereur Constantin Porphyrogénète. Il paroît, par les témoignages de ces écrivains, ainsi que par ceux de quelques autres, que les femmes sacides, en général, partageoient avec les hommes les hasards de la guerre, et qu'elles montoient à cheval. C'est peut-être la seule espèce d'amazones qui ait réellement existé. Elle prouve au moins que les amazones ne sont pas tout à fait une simple chimère, comme le prétend l'abbé Raynal. Au reste, tu donneras à tout ceci le degré de foi que tu jugeras convenable. Je n'ai pas envie de faire comme Scévola pour attester mon récit. Ne me demande pas de dates, je suis brouillée avec la chronologie; d'ailleurs, puisqu'il est question des Mèdes et d'un Cyaxare, il faut que ce soit dans le second siècle de Rome, cinquante et tant d'olympiades; un à peu près suffit pour des faits de cette importance. Souvent l'on n'a pas davantage sur les époques les plus sérieuses. Huit auteurs, d'égale autorité, donnent chacun une année différente à la fondation de Rome. Il y a une contestation entre les savants au sujet de l'état des Israélites en Égypte, et de la durée du séjour qu'ils y ont fait. Les uns prétendent qu'ils n'y furent que deux cent soixante-cinq ans, et qu'ils n'y habitèrent que la terre de Gessen; les autres veulent, qu'en outre de cette première entrée en Égypte, au nombre de soixante et onze ou soixante-douze personnes, des Israélites y aient fait une irruption à main armée, au nombre de deux cent quarante mille hommes commandés par Éphraïm, qui s'empara du trône, et dont les successeurs formèrent la dynastie connue sous le nom de dynastie des Rois pasteurs. Des raisons différentes et des autorités semblables sont employées pour faire valoir chacune de ces opinions. Le sage en abandonne la discussion aux savants,

et se dit avec Virgile : « Heureux celui dont les lumières ont pénétré dans les secrets ressorts de la nature, et qui, exempt des troubles qui suivent toujours l'ignorance et l'admiration, a mis sous ses pieds les objets effrayants qui remplissent les hommes de terreur; heureux qui, dégagé de l'horreur qu'inspire aux âmes vulgaires l'appréhension d'un destin inexorable, est sourd au bruit de l'avare Achéron. Mais plus heureux encore celui dont les opinions et les lumières le conduisent au culte des divinités champêtres, et dont la religion se borne à Pan, à Sylvain et aux nymphes de leur suite. » Ou bien, dans le langage mesuré de L. B. de L. (l'abbé Delille) :

Heureux le sage instruit des lois de l'univers,
Dont l'âme inébranlable affronte les revers,
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux et des nymphes des bois;
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadème,
L'intérêt dont la voix fait taire le sang même,
Le Danube en fureur vomissant les soldats,
La grandeur des Romains, la chute des États,
Et la Pitié pénible, et l'importune Envie,
N'altérèrent jamais le calme de sa vie;
Jamais, aux tribunaux disputant de vains droits,
La Chicane pour lui ne fait mugir sa voix;
Sa richesse, c'est l'art des moissons qu'il fait naître,
Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.

(*Géorgiques*, liv. II.)

Ah! cachons-nous, passons avec les sages,
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages,
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que nous laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure.
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras
Loin du méchant, qui ne te connoit pas!

(VOLTAIRE.)

C'est tout mon souhait; je m'en tiens là pour aujourd'hui. Adieu.

Du 2 avril, à dix heures du soir.

Point de piquet ces deux derniers jours; j'ai pu faire mon extrait de physique. Je viens de souper; il faut que je m'amuse

à t'apprendre une nouvelle qui me rafraîchit le sang. C'est le mariage d'un homme que je voyois depuis deux ans chez mademoiselle Desportes, et dont je craignois extrêmement les vues. J'éprouve à le voir engagé le plaisir que sentiroit un pauvre voyageur à voir arrêté dans un piége le brigand qui le poursuit. La comparaison n'est pas entièrement juste, parce qu'après tout l'on n'auroit acquis de titre pour me voler qu'avec mon consentement; mais enfin c'étoit dans mon chemin un poursuivant d'autant plus incommode que ses espérances de fortune et la faveur de ma parente lui assuroient la protection du reste de ma famille, dès l'instant où ses prétentions se seroient manifestées. C'est un homme d'affaires, de cette espèce de gens à ton, à argent, dont les soins rapaces fournissent à leur goût pour la représentation; habile et fin pour ses intérêts, borné sur tout autre article, doux et tranquille d'ailleurs, si l'on peut appeler douceur et tranquillité l'absence du sentiment et la léthargie d'une âme épaisse. Ses grands yeux bleus, tout mornes qu'ils soient, m'en avoient pourtant dit plus que je ne voulois en entendre; les témoignages affectés d'une bienveillance particulière donnés par plusieurs membres de sa famille, avec lesquels je me rencontrois quelquefois; les éloges marqués de sa personne qu'on me rebattoit tous les jours, tout cela déceloit parfaitement le but. Sans paroître l'apercevoir, je saisissois les occasions favorables de montrer plus que de l'indifférence pour un établissement; j'entretenois ma cousine de mon peu de fortune, afin qu'elle pût s'expliquer sur ce sujet, si on l'interrogeoit clairement. J'étois persuadée qu'une difficulté pareille arrêteroit tout court un homme de ce genre; j'ignore actuellement si elle eût été réellement insurmontable, parce qu'on se faisoit, malgré vent et marée, l'idée d'un lointain passable. Mais des incidents singuliers viennent d'engager mon personnage d'un autre côté, où il se trouve pris comme dans un traquenard. Je ne te donnerai pas de détails; ils ne peuvent être bien clairs que pour ceux qui connoissent les alentours; il est toujours certain qu'en dépit de ses regrets, des *si*, des *car*, etc., ce cher homme sera marié dans peu de temps avec une demoiselle de mon âge, qui n'est guère plus riche que moi, et que je crois lui convenir

parfaitement à tous égards. Il aime, dit-il, à se persuader qu'au moins je deviendrai la bonne amie de sa femme : la bonne âme ! ! ! — Mademoiselle Desportes, qui me paroît avoir calculé les événements avec confiance, sans prévision de ceux-ci, dit présentement que son ami n'est qu'un sot; peu m'importe; mais je suis fort aise que ce sot-là ne soit plus sur mes traces. Tu ne saurois croire combien cette affaire me réjouit; c'en est assez pour son compte; parlons d'autre chose. — Tu as fait un si bon accueil à la première partie de mon extrait des discours sur la physique générale [1], que je suis portée à penser que la suite te seroit agréable; je vais donc te la donner, aussi bien je dois cette réparation pour l'apostrophe que tu as rejetée.

La dureté des corps, leur ressort, la pesanteur, l'aimant, l'électricité, sont les objets intéressants qui se présentent. Je ne fais qu'effleurer leur plus légère superficie. Je rassemble à ma façon les traits essentiels des idées principales : c'est une esquisse destinée à me les rappeler, et propre seulement à t'amuser par le coup d'œil d'un moment. On avoit reconnu ou supposé la dureté des corps, sans savoir en quoi elle consiste. Des hommes célèbres ont prétendu l'expliquer. J'avoue que leurs hypothèses, appuyées, éclaircies par les raisonnements de ceux qui les ont commentées, ne me présentent rien d'une parfaite évidence. Il est étrange combien nous sommes encore ignorants, incertains, sur les causes des phénomènes les plus communs.

Descartes vouloit qu'il y eût dans le repos une force aussi réelle pour s'opposer au mouvement, que celle qui est dans le mouvement pour s'opposer au repos. Ainsi la dureté d'un corps ne venoit, selon lui, que de cette force que le repos où les parties sont les unes auprès des autres leur donne pour résister à tout ce qui tendroit à les séparer. D'autres cartésiens, sentant bien qu'on pourroit leur demander d'où venoit la résistance que les particules d'un corps solide opposent à leur désunion, imaginèrent de l'attribuer à la pression d'une matière subtile, environnante, plus ou moins grande, selon la matière subtile qui pénètre ses corps, affoiblit la compression de celle qui agit sur

[1] Bien que nous n'ayons pas donné cette première partie, nous reproduisons cette lettre qui en est la suite, parce que les matières qu'elle traite se rattachent aux idées philosophiques de madame Roland.

la surface extérieure, ce qui produit les différents degrés de dureté des corps, suivant leur porosité spécifique. Mais cette solution suppose la question, car les particules de la matière subtile doivent avoir elles-mêmes de sa dureté, pour agir sur les corps, comme on le représente; s'il faut avoir recours à l'action d'une autre matière, nous voilà rejetés dans les progressions à l'infini. Un M. de Varignon raisonnant dans le plein ne vit qu'un déplacement continuel et réciproque, au moyen duquel la division des parties d'un corps se fait par l'insinuation d'autres parties nouvelles, ce qui est d'autant moins aisé que les corps sont moins poreux; aussi les corps les plus durs ont-ils les pores les plus étroits. Rejetant ces explications, si l'on admet dans la matière une vertu par laquelle toutes ses parties s'attirent mutuellement, et s'attirent d'autant plus qu'elles sont les plus proches les unes des autres, on verra découler heureusement de ce principe la dureté avec tous les phénomènes qui l'accompagnent. Ces corps, dont les parties intimement liées laissent moins d'intervalles entre elles, sont les plus durs, parce que la gravitation sera plus forte, le contact étant plus serré. On reproche à l'attraction d'avoir pris la place des anciennes qualités occultes, qui ne sont que des mots à l'aide desquels on croit savoir sans être réellement instruit; je n'entreprendrai pas de la défendre dans une discussion dans les formes; mais il me semble que, par son moyen, on résout une infinité de choses d'une manière satisfaisante, particulièrement la dureté des corps et leur pesanteur. Sans remonter à la cause de celle-ci, Galilée en avoit curieusement examiné les effets: calculant l'accélération de la chute des graves sur la terre, il avoit trouvé que les espaces parcourus sont toujours entre eux comme les carrés du temps employé à les parcourir. Il falloit expliquer ce phénomène, dont il n'étoit pas permis de douter en assignant la cause de la pesanteur. Descartes, partant de ce principe que tout ce qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner, fonda l'hypothèse brillante de ses tourbillons, que Fontenelle réchauffa de son éloquence lorsqu'elle commençoit à perdre de son crédit; il supposa la terre environnée d'un fluide qui circule autour d'elle, et dont la force centrifuge

repoussant les corps terrestres, le mouvement de la terre sur son axe en vingt-quatre heures emportant avec elle les corps qui sont à sa surface, doit faire tendre ceux-ci à s'éloigner des autres, de sorte qu'en supposant la même vitesse dans la matière céleste, la pesanteur seroit nulle, les corps jetés en l'air y restant suspendus, continueroient à circuler dans le tourbillon où ils se trouveroient placés. A cette objection, M. Saurin répondit : En faisant tourner la matière céleste avec une vitesse dix-sept fois plus grande que celle que la terre peut avoir en tournant sur son axe, comment cette matière n'est-elle pas sensible? Son extrême subtilité et la grossièreté de nos sens suffisent pour nous le faire comprendre. En vérité, cela ressemble au mystère de la Trinité. Mais si cette matière est tellement subtile qu'elle pénètre aisément les corps, comment peut-elle les pousser vers la terre? elle doit les traverser. Il faut donc nécessairement admettre des particules solides que la matière céleste, composée des molécules les plus dures, ne divise et ne pénètre point. Insensiblement on revient aux vieux atomes d'Épicure. Je te fais grâce des raisonnements avec lesquels on étaye les tourbillons, dont Malebranche facilita le mécanisme en substituant à chaque globule des grands tourbillons un petit tourbillon mû circulairement sur son axe, ce qui permit de se passer de l'augmentation de dix-sept degrés de vitesse. Newton arriva : il porta d'abord ses regards dans le ciel, calcula les révolutions de ces globes immenses qu'il crut voir nager dans le vide : ils n'y pouvoient être suspendus que par une force secrète qui les tenoit en équilibre ; cette vertu inconnue il la nomma attraction ou gravitation mutuelle des corps les uns sur les autres, dont la puissance réglée par les masses et les distances étoit proportionnée aux premières, et en raison renversée du carré des secondes. La géométrie profonde des physiciens anglois, sa méthode sublime et savante, accréditèrent un système qui paroît en effet expliquer avec clarté les révolutions des corps célestes et les phénomènes de la pesanteur. Le ressort des corps, dont la cause physique ne me paroît pas bien démontrée, est une qualité dont l'effet consiste à rendre aux corps la figure qu'ils ont perdue par la compres-

sion. La vitesse des deux corps avant le choc se partage entre les deux corps après le choc, en raison inverse de leurs masses.

La vertu remarquée de temps immémorial dans l'ambre jaune, qui, frotté dans sa surface, attire les brins de paille et d'autres corps légers posés à une petite distance, a été nommée électricité, du nom latin de l'ambre, et conserve encore sa dénomination lorsqu'elle se trouve dans d'autres corps. Les corps électriques sont lumineux, mais les circonstances favorables à la lumière sont précisément les plus contraires à l'électricité. Un diamant mouillé ou seulement humecté par l'haleine, perd son électricité et conserve toute sa lumière. Les résines, les bitumes et les matières grasses qui ont assez d'électricité pour être inflammables, sont électriques, mais pas également. Toutes les pierres précieuses transparentes le sont aussi, de même que les verres de toute espèce et de toute couleur, et presque tous les verres blancs et transparents : la porcelaine, la faïence, la tôle, etc. Il suffit de chauffer avant le frottement les agates, marbres, et autres pierres opaques, pour les rendre électriques. Les matières filées, les poils, les plumes et les peaux d'animaux sont aussi électriques, mais il faut les chauffer pour que la vertu y soit excitée. Tous les bois le sont aussi de la même sorte, en observant la même analogie que pour les pierres opaques, c'est-à-dire que les plus durs, comme le buis, l'ébène, le gayac, doivent être plus vivement chauffés, pour rendre leur électricité sensible. Les corps sont électriques par eux-mêmes, c'est-à-dire les liqueurs et les métaux peuvent le devenir de deux manières, par le contact ou la simple approximation d'un corps dans lequel cette vertu a été puissamment excitée. La vertu électrique peut se transmettre à une grande distance; un académicien l'a vue aller jusqu'à douze cent cinquante-six pieds; il n'est pas absolument besoin d'un corps continu qui la conduise. Un physicien a poussé l'interruption à quarante-sept pieds anglois. Les principaux phénomènes de l'électricité sont : la force attractive et répulsive, la lumière qu'elle produit, le bruit ou petillement qui accompagne les étincelles lumineuses, l'affluence de matière qui se fait sentir comme une toile d'araignée flottante, la douleur qu'elle cause qui peut aller

jusqu'à tuer des animaux, si le corps est très-électrique, enfin l'inflammation des vapeurs et des liqueurs inflammables qu'on approche des écoulements de matières lumineuses. Toutes ces propriétés de l'électricité se trouvant être toutes celles du feu élémentaire, M. l'abbé Nollet en conclut qu'elles n'ont qu'un même principe, ou plutôt que ces deux matières n'en font qu'une. Quand on frotte un corps, une partie de la matière de feu qu'il contient s'échappe au dehors par les pores ouverts; ce premier fluide peut être appelé matière effluente : une matière semblable se porte de tous côtés au corps électrisé, venant de l'air environnant et des corps voisins. Ce second fluide, qui va remplacer les émanations de l'autre, est nommé matière affluente; c'est des deux courants opposés de ces matières que M. l'abbé Nollet déduit d'une manière ingénieuse les effets de l'électricité. Toutes les découvertes et tous les détails qui ont rapport à cet objet sont tout à fait propres à exciter la curiosité, l'intérêt; mais leur multiplicité m'empêche de m'étendre davantage, parce qu'elle m'entraîneroit trop loin. On conçoit un aimant comme un corps percé d'une infinité de routes parallèles, telles que par une cause quelconque une matière qui pénètre ce corps s'y peut mouvoir en un certain sens, du nord au sud, gardant toujours cette direction, sans jamais se mouvoir du sud au nord. La vertu de l'aimant d'attirer le fer n'a pas été ignorée des anciens, mais sa direction vers le pôle n'a été reconnue qu'au treizième siècle, et sa déclinaison au commencement du seizième. Ses phénomènes, tout singuliers et surprenants qu'ils étoient, sont devenus bien autrement importants, lorsqu'on s'est aperçu des avantages que la navigation pouvoit en retirer. L'estimation du chemin d'un vaisseau se règle sur la déclinaison de l'aiguille aimantée.

Je finirai ces extraits en remarquant que la physique peut se diviser en deux parties, une seule toujours éclairée du flambeau de la vérité : la physique expérimentale mérite uniquement notre attention et nos recherches; l'autre, toujours incertaine et douteuse, roule sur les principes généraux de cette science et sur les premiers ouvriers de la nature. C'est à ce sujet que Rousseau pouvoit faire la réflexion suivante : « Moins on

sait, plus on croit savoir. Les péripatéticiens doutoient-ils de rien? Descartes n'a-t-il pas construit l'univers avec des cubes et des tourbillons? Y a-t-il aujourd'hui si mince physicien qui n'explique hardiment ce profond mystère de l'électricité, qui sera peut-être à jamais le désespoir des vrais philosophes? » Mieux on examine toutes ces questions hardies et savantes, sur la nature des éléments et la manière dont ils s'assemblent, plus on est tenté de répéter ce que disait Cicéron, en parlant des divers sentiments sur la nature de l'âme. Quelque dieu décidera laquelle des deux opinions est la vraie; rangeons-nous donc de l'avis de Montaigne : « S'il faut étudier, étudions une étude sortable à notre condition », afin que nous puissions répondre comme celui à qui on demandoit à quoi bon faire ces études en sa décrépitude? — A partir meilleur et plus à mon aise, répondit-il. — Quelqu'un disoit que le meilleur fruit qu'on pouvoit retirer du commerce des grands, c'étoit de se dégoûter d'eux; je pense, de même, que le résultat le plus avantageux qu'on puisse former de ses études, c'est d'apprendre à se borner aux seules qui soient capables de redresser notre jugement et de maintenir la bonté de nos mœurs. Il n'y a, selon Confucius, qu'une chose précieuse, c'est la vertu; elle est entre les extrêmes, ajoutoit-il; celui qui a passé le milieu n'a pas mieux fait que celui qui ne l'a pas atteint. Je le crois comme lui, la raison est toujours modérée, et jamais le bonheur ne se trouve qu'entre l'indifférence et la passion. Ceci me fait souvenir d'une bonne réflexion de M. P. : « Deux forces presque toujours opposées, la raison et le sentiment, balancent tous les mouvements de notre âme. L'exercice de la sagesse humaine est d'augmenter l'une et d'affoiblir l'autre par l'habitude de réfléchir, et par le soin d'éviter ce qui donne trop de prise aux passions de notre cœur, car lorsqu'une fois elles y sont entrées, leur secousse violente rompt l'équilibre et nous entraîne. »

La raison dans sa marche est prudente et timide;
Le vol de l'amour-propre est ardent et rapide;
Mais pour en modérer la vive impulsion,
La raison le combat par la réflexion.
L'habitude, le temps, les soins, l'expérience,
Répriment l'amour-propre et règlent sa puissance.

(*Essai de Pope.*)

Que de confusion! Je te jette tout ce qui me passe par la tête. Bonsoir, tendre amie; je vais dormir.

Je suppose que les papiers publics vous auront instruites de toutes les anecdotes qui concernent M. de Voltaire. Je me prête volontiers au penchant de vous entretenir des honneurs particuliers qui lui ont été rendus avec éclat à l'Académie françoise et au théâtre, il y a quelques jours. M. le duc de Nivernois et un autre académicien de ce rang ont été le recevoir à la descente de sa voiture, lorsqu'il est arrivé à l'Académie. Le directeur actuel l'a prié de prendre son fauteuil, et d'accepter, à la réquisition de la compagnie, la direction par intérim, pour tout le temps qu'il seroit à Paris. Plusieurs harangues lui ont été adressées, et vous jugez que les éloges, les hommages, les acclamations n'ont pas été ménagés.

Au sortir de cette assemblée, M. de Voltaire s'est rendu à la Comédie, au milieu d'une foule qu'il avoit peine à percer. Lorsque la toile s'est levée, on a aperçu au fond du théâtre le buste de l'illustre vieillard; les acteurs et les actrices ont tour à tour placé une couronne de lauriers sur cette image. Avec une semblable couronne à la main, Brizard s'est approché de M. de Voltaire, qui étoit dans la loge de la Reine [1], et la lui a mise sur la tête, aux applaudissements de tous les spectateurs. Dans l'ivresse et le délire de sa gloire, celui qui recevoit de tels hommages s'est écrié : « Vous voulez donc me faire mourir!... » J'ai souri quand on m'a rapporté cette exclamation.

Au reste, je puis être inexacte dans quelques circonstances; je n'ai rien vu, je ne lis aucune relation, je vous fais part de ce qu'on m'a donné.

LETTRE ONZIÈME.

Du 17 avril 1778.

Du bord de ma fenêtre entourée de fleurs, je suis chassée de nouveau au coin de mon feu; le vent du nord a succédé aux

[1] Suivant la *Correspondance* de Grimm et de Diderot, Voltaire était placé aux secondes, dans la loge des gentilshommes de la chambre.

douces haleines que je respirois avec volupté. Au lieu de m'abandonner languissamment aux influences d'une saison qui portoit dans mes veines la fermentation qu'elle excite dans toute la nature, je me resserre et m'endurcis; je ne suis pas moins triste, mais plus tranquille; je sens, pour ainsi dire, plus distinctement, et mes réflexions prennent une assiette plus ferme.

Ma situation propre ne seroit pas sans douceur si je pouvois me défaire des chagrins de la prévision, et si je ne voyois que des gens heureux. Dégagée de toute espèce d'ambition, sans autre intention que celle de bien faire, sans autre désir que celui de conserver ma propre estime et de mériter celle des sages; vivant en paix avec mes alentours; moins agitée par cette inquiétude domestique, dont la cause me paroît s'adoucir, ou du moins se modifier, je jouis d'un bonheur sévère et laborieux, dépouillé de tous les charmes de l'illusion, mais aussi préservé de tous ses périls.

Cependant, il est dit qu'avec une âme sensible on doit avoir toujours à gémir pour ses infortunes ou pour celles d'autrui. En plaçant ma joie dans la satisfaction des autres, je n'ai pas plus gagné que si je l'eusse gardée pour mon profit; la pitié nous prépare autant de souffrances que l'intérêt. — Je m'aperçois que cette complainte te pourra paroître le prélude de quelque nouvelle peu agréable; tu jugeras aussi qu'elle ne me regarde pas directement. J'avoue que je me trouve vivement contrariée par un événement que je voulois te taire, mais dont je te ferai part, afin de me soulager en exprimant le déplaisir qu'il me cause.

La petite l'Éveilly, se trouvant sans commandes lundi dernier, avoit passé la journée avec moi. (Lorsqu'elle manque d'ouvrage, je l'engage à venir ici; je lui prête de bonnes estampes; elle dessine à mes côtés, je cause, je l'encourage; quelquefois nous chantons; elle me quitte consolée, plus forte et mieux disposée.) En me quittant ce jour-là, elle fut recevoir de l'argent et le porter à son logis, d'où elle sortit encore, pour quelques petites provisions. Pendant cette absence d'une demi-heure, on força la serrure de sa chambre, et à son retour elle vit qu'on lui avoit volé tout, linges et habits, à l'exception du

lit, qui n'étoit que défait : il sembloit qu'on n'avoit point eu le temps de l'emporter. Sa grande vivacité lui sert heureusement de préservatif contre les douleurs longues et renfermées; le premier moment est seul à craindre pour elle; j'ai affoibli de tout mon pouvoir la violence de l'impression : son caractère effacera le reste.

Je l'ai remontée d'une robe, d'un déshabillé et de quelque peu de linge; sans réparer ses pertes, mon assistance l'aidera à les supporter.

Cela est tout à fait propre à brouiller une jeune tête, plus capable d'une résolution forte et momentanée que d'un raisonnement suivi et d'une constance inébranlable. Conçois-tu quelque chose de plus contrariant par sa nature, par les circonstances et par ses suites? En vérité, je me suis senti une sérieuse impatience; mais j'ai su la cacher; après quelques témoignages d'une juste compassion, j'ai fait semblant de trouver ce malheur léger et très-supportable : on ne relève jamais le courage des gens en prenant leurs peines sous une forme monstrueuse. J'ai paru me rassurer par réflexion, j'ai raisonné à perte de vue, j'ai donné plus de consolation à l'infortunée que je n'en ai pris pour moi-même. Elle est déjà tranquille et même gaie : je le suis autant à ses yeux, tandis qu'au fond de mon âme je savoure une amertume extraordinaire, et me nourris de considérations mélancoliques. Hélas! les observations que j'ai faites m'ont toujours fait voir les maux de toute espèce accumulés sur ceux qui ne les méritent pas. Rencontrez-vous un homme honnête, délicat, sensible, soyez persuadé d'avance que si les misères extérieures l'ont respecté, les peines du cœur et les afflictions déchirantes ne lui ont pas manqué. Une jeune innocente, fidèle à l'honneur par instinct et par devoir, sera dévouée à toute la rigueur des plus cruelles épreuves, pendant qu'un sort paisible maintiendra l'apparence d'une vertu trompeuse chez celles que les passions ont subjuguées cent fois.

Retirée dans un coin obscur, je n'y puis être aperçue que par ceux qui se trouvent avoir quelque analogie avec moi; mais j'ai devant les yeux un espace éclairé sur lequel mes regards se promènent sans cesse; j'y ai rencontré des êtres tout différents

par l'état, le rang, l'esprit, les qualités personnelles..... je cherche encore le sage heureux. Je l'ai vu, sans doute, heureux par son courage à supporter les disgrâces et les revers, mais jamais par les circonstances qu'il étoit en droit d'espérer.

D'après ce que tu as fait, il me sembloit d'abord que la délicatesse m'obligeoit à ne pas te communiquer cette peine; mais comme j'y ai apporté les remèdes que mes ressources me permettoient d'appliquer, je ne vois pas de raisons suffisantes pour m'empêcher de goûter quelque douceur en la déposant dans ton sein. Ma communication n'a qu'un but, celui de vous inviter au partage de ma compassion : si elle avoit d'autres suites, vous m'obligeriez à m'imposer silence sur toutes les choses de cette espèce dont je pourrois être le témoin.

Tout espoir de te voir à Paris n'est donc pas encore perdu; je puis reprendre un peu de courage. Faut-il mettre sur le compte du voyage prochain le retard de vos nouvelles, dont je suis fort en peine?

Je reprends une partie de ce que je vous ai dit du couronnement de M. de Voltaire; il s'est fait plus gauchement qu'on ne me l'avoit peint et que je ne vous l'ai rendu. Brizard, l'acteur, porta seulement la couronne de lauriers dans la loge, et la déposa, comme un laquais feroit l'objet de sa commission; puis madame de Villette la plaça sur la tête du vieux génie à plusieurs reprises, parce que M. de Voltaire l'ôtoit toujours : il finit effectivement par ne pas la garder. Le reste s'est passé comme je vous l'écrivis. Vous n'ignorez pas que cette madame de Villette[1], nouvellement mariée au marquis de ce nom, est la fille d'un gentilhomme du pays de Vaud. Devenue orpheline, elle fut élevée dans le château de M. de Voltaire, où le marquis de Villette la connut et l'aima. Elle a trouvé en lui un époux aimable, spirituel et plein de jolis talents, auxquels il joint une fortune assez brillante, mais, en même temps, des mœurs telles, qu'il eût, dit-on, trouvé difficilement un parti

[1] La marquise de Villette était fille d'un lieutenant-colonel de cavalerie qui habitait le pays de Gex, et qui eut longtemps avec Voltaire des rapports de bon voisinage. Elle épousa le marquis de Villette le 12 novembre 1777.
(Note de M. B.)

parmi les demoiselles de son rang. Ce propos m'a surprise; je le tiens de M. Pittet, qui l'a ouï chez madame Necker, et chez d'autres personnes de cette classe.

On trouva mal qu'une femme pour ainsi dire sans nom se fût chargée de couronner publiquement M. de Voltaire, et que celui-ci l'eût souffert.

Vous saurez encore que M. de Voltaire, dans le temps d'une indisposition qu'il eut peu après son arrivée à Paris, s'étoit confessé au nommé Gauthier, honnête chapelain des Incurables, auquel on prétend que le pauvre abbé de Lattaignant avoit raconté ses fredaines, lorsque son esprit, à moitié déménagé, alloit partir pour un pays où l'on ne s'amuse guère de chansons. L'épigramme qui suit a circulé dans Paris :

Voltaire et Lattaignant, tous deux d'humeur gentille,
Au même confesseur ont fait le même aveu;
  Dans tel cas, il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille;
Monsieur Gauthier pourtant me semble bien trouvé :
  L'honneur de deux cures semblables
  A bon droit étoit réservé
  Au chapelain des *Incurables*.

Riez si vous voulez; mais aimez-moi et m'écrivez.
Adieu.

LETTRE DOUZIÈME.

Du mercredi 22 avril 1778.

Il m'est impossible de m'occuper d'autre chose que de toi-même et du bonheur que j'attends; il faut que je me soulage en te parlant de nos espérances. Ma Sophie, ma bonne et chère Sophie, je te verrai, je te presserai contre mon sein; je verserai dans ton cœur toutes les affections du mien, avec la liberté, la promptitude, la facilité que donne la présence! Malgré cette modération de sentiments que tu taxes de froideur, et dont tu fais des aveux si francs, tu sens bien tout le charme de ce plaisir, puisqu'il est capable de balancer et de fixer enfin tes résolutions. Ma joie n'est pas encore sans mélange; je préférerois ton éloignement perpétuel à des voyages que ta santé motive

en partie; avec le besoin que ta mère a de te voir toujours à ses côtés, elle ne t'engageroit pas à la quitter, si ton mal ne lui paroissoit de quelque importance.

Quant à mes indispositions, elles ne méritent pas tes inquiétudes; je suis d'un tempérament sain, d'une constitution assez forte, qui n'autorisent aucune crainte; mes douleurs ne viennent pas des infirmités, et tu es bien le plus savant, le plus habile et le meilleur des médecins pour guérir celles que j'éprouve. Tu as cependant manqué de me faire étouffer hier; j'ai été presque étonnée de l'impression : je me croyois plus ferme et plus tranquille.

Je m'attendois à passer ces trois fêtes à Vincennes; mais il en a été de mon projet comme de toutes les choses prévues auxquelles l'événement apporte des changements et des obstacles. En vérité, cette observation devroit bien modérer nos transports, délicieux ou pénibles. Triste raison, tu n'es qu'un trouble-fête! Laisse-moi, je reviens à mon récit.

Je restai seule, renfermée, le jour de Pâques. Le temps étoit admirable; mais toutes les personnes de ma connoissance étoient nécessairement si dévotes, qu'il ne falloit pas songer à leur proposer une promenade; d'ailleurs j'aime autant garder ma chambre que prendre l'air en compagnie de gens auxquels je suis obligée de me donner, au préjudice des sensations et des idées que la verdure et l'exercice réveillent en moi. J'ai donc demeuré tout entière à mes réflexions. Cependant j'ai peu gagné pour cette fois dans la solitude; une petite circonstance, dont je t'instruirai de vive voix, m'a préoccupée beaucoup plus que je n'aurois voulu; j'ai rêvé sans raison, j'ai pleuré pendant deux heures, je me suis donné assez gratuitement une oppression fort incommode. Tu dois trouver tout ceci un peu fou : il ne tient pas à grand'chose que je ne sois de ton avis; je me console par le talent des bons joueurs, qui tirent parti des mauvais coups pour augmenter le nombre de leurs combinaisons; et jamais je ne me retrouve plus de philosophie qu'après en avoir manqué pendant quelques instants.

Le lundi, nous étions engagés chez mademoiselle Desportes. Pour la première fois de ma vie, et je ne sais pourquoi, j'y ai

joué aux cartes avec une sorte de plaisir. J'ai besoin de me justifier à moi-même cette étrange singularité : voici ce qui me paroît le plus probable. J'éprouvois de l'épuisement et du dégoût, causés par la fatigue de l'application d'une part, et de l'autre par le résultat de sentiments trop vifs; il me falloit une dissipation ménagée, propre à écarter mon attention de sujets qui m'étoient nuisibles, sans la maîtriser impérieusement. C'est ce que me fournit alors la société de six personnes fort ordinaires et fort simples, mais bien honnêtes et estimables, qui s'amusèrent d'un jeu que l'on m'apprit, et qui me sembla supportable. Je songeai que déjà je ressemblois aux vieillards, dont l'esprit affoibli vouloit être égayé par un hochet.

A tout prendre, je dois compter la journée d'hier pour la meilleure. Je me disposois à recevoir mes bons parents, j'entends les anciens d'âge; puis M. et madame Trude, mademoiselle Desportes, auxquels mon père avoit voulu joindre la petite, qui ne leur est point inconnue. — J'avoue que si cette attention me toucha, elle me fut aussi bien pénible. La plupart de ceux qui composoient l'assemblée avoient su le malheur de cette enfant; en la voyant, il étoit facile de deviner qui l'avoit un peu réparé; je ne trouvois nullement délicat de la mettre ainsi en représentation, pour ainsi dire avec ma livrée; j'étois toute sotte et déconcertée, bien plus que la petite, qui ne sentoit que la joie d'être bien accueillie et de rester près de moi. Avant que personne fût arrivé, le domestique de ton frère me remit ta lettre; je la lus avec avidité dans ma chère cellule; j'étois tellement ravie de recevoir la bonne nouvelle et de n'avoir pas d'importuns qui m'empêchassent d'en savourer la douceur, que je me mis à marcher rapidement autour d'une grande table dressée dans la salle, sans savoir ce que je faisois, pouvant respirer à peine, les yeux humides et troublés, la bouche béante et l'haleine courte, précipitée, bruyante; sans rien dire à Mignonne, qui me faisoit par monosyllabes des questions qu'elle n'osoit me poser tout entières. L'étourdissement m'obligea de me jeter sur une chaise, où je repris une gaieté tranquille, et tout le bon sens qui m'étoit nécessaire pour recevoir mes convives.

Le dîner fut moitié grave et moitié plaisant. Mon cher cousin, grand babillard, nous étourdissoit tous de sa grosse gaieté; ma pauvre grand'maman, qui n'entendoit rien du tout, parce qu'elle est presque sourde, sourioit sans savoir pourquoi, et seulement par imitation; ma bonne tante, d'un sérieux et d'une naïveté sans pareils, grondoit son mari de ce qu'il mangeoit trop; celui-ci, fort paisible, répétant par intervalles des plaisanteries fort communes avec une affectation de finesse, se laissoit servir par mademoiselle Desportes, qui faisoit l'officier tranchant et se prêtoit à tout de la meilleure grâce, tandis que madame Trude, un peu enrhumée, avec un petit minois agaçant, se livroit de temps en temps aux saillies de sa gaieté..... ou de sa dévotion. — Mon père se remuoit beaucoup, ne parloit guère et faisoit de son mieux. La petite, toute timide, gardoit un silence parfait, et me serroit parfois la main. Pour moi, donnant mes ordres avec les yeux ou par un demi-mot, je tâchois d'être un peu à tous, sans bouger de ma place.

Après avoir chanté quelques couplets, il fallut faire un loto, qui nous conduisit à l'heure du départ des anciens; les autres passèrent auprès du feu. Ce fut alors que je reçus la visite de M. de Sélincourt : ayant eu l'attention obligeante de se faire précéder par ta lettre, il venoit compléter l'honnêteté; nous avons parlé de ton voyage, de ta santé, sur laquelle on ne m'a pas donné de craintes. Pourtant je suis impatiente de juger par mes yeux; je n'ose me confier au rapport de ceux d'autrui : savent-ils voir comme les miens?

Viens, ma chère amie, viens m'assurer de ton état, et recevoir toutes les effusions de mon âme.

Ce que tu m'apprends de Linguet m'a touchée jusqu'aux larmes; il me semble que tu as fait comme le défunt Sage, qui, me faisant part un jour, dans une lettre, d'une action à peu près de ce genre, ajoutoit : « Je vous mande ceci, parce que je connois votre façon de penser; qu'il fait chaud, et que j'ai ouï dire à M. de Mairan qu'un honnête homme étoit celui à qui une bonne action rafraîchit le sang. » — J'aimerois bien à lire ce Linguet; mais.... mais..... je n'en ai pas l'occasion, je ne suis

pas au courant, je ne vois rien de nouveau, je me replie sur mes vieux extraits.

Je ne veux plus rien dire; adieu : le plaisir de t'attendre va me faire engraisser; je veux que tu me revoies comme tu m'as laissée.

LETTRE TREIZIÈME. (*Inédite.*)

25 avril 1778.

Tu connois si bien mon cœur et l'empire que tu as sur lui, qu'il est superflu de te parler du plaisir que m'ont fait tes nouvelles inattendues. Tu verras par la lettre insérée dans le paquet, dont je destine M. G... à être le porteur, que la tienne m'avoit été envoyée le mardi, jour auquel je reçus aussi vers le soir la visite de ton frère et de ton beau-frère. Celui-ci m'offrant, avec son honnêteté ordinaire, à se charger de mes commissions, me fit entendre que son voyage seroit de courte durée; en conséquence, j'ai préparé et fermé mes dépêches, que je conserve ainsi depuis trois jours sans m'en rendre à moi-même de raisons fort claires, si ce n'est que dans l'incertitude du départ il est inutile qu'elles traînent chez ton frère. Il me prend même une sorte d'envie de soustraire ce que j'y ai mis pour toi, de le réserver pour ta propre occasion ou pour une autre prise sur-le-champ. Je ne sais ce que je ferai. Tu le verras. J'ai plus à cœur que toute autre chose de te répondre sur le peu de compte qu'il faut tenir de mon pouvoir pour obliger ton parent. L'idée d'être utile à un homme estimable auquel tu prends intérêt me flatteroit au point que celle de mon impuissance me semble insupportable. Sans compter M. P... [1] au nombre de mes amis, non qu'il ne fût digne d'en être, mais parce que les circonstances l'ont trop éloigné pour le devenir, j'oserois bien parler et même espérer de ses dispositions s'il étoit propre à faire quelque recommandation; une esquisse de sa situation te mettra dans le cas d'en juger. Je me dispenserois de ces détails, qui n'ont rien d'essentiel, si leur objet ne les rendoit intéressants et que l'occasion de les donner se présentât moins favora-

[1] M. Pittet.

blement. M. P..., que je t'ai représenté d'une âme fière et vigoureuse, d'un esprit juste et saillant, avoit été, par une suite d'incidents, conduit en Russie, où subsiste depuis plusieurs années une partie de sa famille; il y parvint à quelques emplois, et même à celui d'un des secrétaires de l'impératrice, lorsque des affaires malheureuses de la même famille, dans lesquelles il fut enveloppé, détruisant la base de sa fortune, l'obligèrent encore à quitter cette cour pour se rendre à Paris, où il attendoit plus de ressources qu'il n'auroit espéré d'en trouver dans sa patrie; son âge, son absence et le reste ne lui permettoient pas d'y reprendre avec succès la profession d'avocat qu'il y avoit d'abord exercée. Sa mère vit encore; elle jouit d'une aisance honnête, et s'est chargée de l'éducation de son petit-fils, seul fruit du mariage de M. P... avec une parente de madame A... La nécessité de s'occuper d'une manière utile, l'impossibilité absolue et présente de se passer d'un état, l'ont mis pendant longtemps au rang des solliciteurs; il y étoit déjà quand M. Necker parvint où il est. La qualité de compatriote, des relations de connoissances, un mérite personnel, lui donnoient droit à des distinctions; il fut reçu avec les égards de la politesse et les apparences de la faveur; les promesses lui ont été prodiguées, et ce n'est pourtant que depuis deux mois qu'il est entré dans une place à laquelle il ne borne pas ses vues. Dois-je charger de sollicitations pour autrui un homme qui pense en faire pour lui-même en profitant de l'avantage d'un premier pas? Lors même qu'il ne prétendroit plus à rien, la crainte de fatiguer un protecteur ne suffiroit-elle pas pour l'arrêter? Enfin s'il étoit capable de vaincre une répugnance naturelle en pareil cas, par effort de générosité, puis-je croire que ce seroit en ma faveur, pour quelqu'un d'ailleurs inconnu? Je saurois bien parler, peut-être la politesse reçue me vaudroit-elle une réponse flatteuse, mais j'avoue que je n'y ferois guère de fond d'après les raisons précédentes, et je ne veux pas te donner plus d'espoir que je n'en ai. Je t'ai dit que dans les visites que m'avoit faites M. P..., un hasard singulier et déplaisant l'avoit presque toujours amené lorsque j'étois absente; l'éloignement de madame A..., dont le voisinage faisoit une liaison de plus,

une occasion de rencontre, survint à l'appui des premières disgrâces; des occupations relatives à la place attendue achevèrent le dérangement. Je vois très-peu M. P...; sa parente, madame A..., n'a pas même de préférence à cet égard, elle ne le voit pas beaucoup plus que moi. J'estimerois que la connoissance de quelque fermier général seroit très-bonne pour l'avancement de ton parent, mais que les directions dont tu parles dépendent autant que je puis le savoir des fermiers généraux immédiatement. J'ai vu une fois ce personnage chez mademoiselle de la M...; ce que tu m'en dis me porte à l'apprécier plus que je n'aurois fait sur ce premier aperçu : il ne me présente qu'une écorce épaisse, un air de désœuvrement, et le besoin de jouer pour éloigner l'ennui. Je me serois bien gardée de le juger d'après un coup d'œil si superficiel, et tes observations me prouvent que ma réserve n'est que prudente. L'idée de ta maman me flatte comme un témoignage de son cœur : dans l'autre sens, elle me touche moins, parce que mes dispositions ne diffèrent que bien peu des tiennes, quoique le principe des uns et des autres ne soit pas le même.

L'impression que t'a faite le malheur de la petite ne me surprend pas plus que la fermeté avec laquelle tu l'as soutenue, parce que ta bonté m'est aussi bien connue que ton esprit; tes raisonnements sont admirables, c'est une heureuse substitution aux miens, dont ils ne détruisent pas d'ailleurs un seul mot. Tu crois que la raison de l'enfant y gagnera : je le souhaite; mais je sais que tout son être en souffre, et qu'elle y perdroit son courage sans l'appui de l'amitié. Personne au monde n'est mieux persuadé que moi de la douceur et de la force des idées religieuses pour charmer les maux de la vie; la philosophie ne nous impose que le joug inévitable de la nécessité. La religion applique à toutes nos douleurs le baume de l'espérance; elle les transforme en biens, puisqu'elle en fait des gages des plus grands dont nous puissions jouir, aussi je n'aurois jamais la cruauté de vouloir les arracher à qui que ce soit; en pensant comme je fais, j'aurois écrit comme Rousseau, si j'avois eu son génie : il nous faut des songes dorés et des illusions consolantes. Si j'étois législateur d'un peuple nouveau, j'établirois une religion, non

pour le rendre plus souple, mais pour donner un lien de plus à ses vertus, à son bonheur.

Tu n'imaginerois pas combien je prêche la petite, quels efforts j'emploie pour soutenir dans son âme la foi d'une Providence et d'un Rémunérateur! Comme elle n'est pas capable de s'attacher aux idées pures, je la ramène au culte : je l'ai conduite à faire ses pâques, mais j'ai bien peur qu'elles n'aient été faites bien plus pour l'amour de moi que pour celui de tout autre objet. Sans avoir beaucoup de jugement et de lumières, elle est peu crédule, par un effet des conversations qu'elle a entendues et peut-être de quelques lectures qu'elle aura faites; sa capacité n'est pas assez grande pour lui faire adopter sa religion par système (passe-moi l'expression), et le sentiment chez elle est trop vif pour qu'elle se soumette par préjugé; il ne resteroit donc plus que la voie de la persuasion, elle est fermée par une situation accablante, où les peines redoublées viennent sans cesse ébranler l'ouvrage de mes insinuations; il est soutenu seulement par l'attachement et la confiance qu'elle me porte. Elle a juré souvent dans mes mains, avec tout l'enthousiasme d'une âme sensible et pure, d'être à jamais fidèle à la vertu; elle y est attachée par instinct, par habitude, par fermeté, par l'amitié; aussi je ne crains pas qu'elle cesse d'être sage, et s'il était possible qu'elle cessât de l'être, j'admirerois encore qu'elle l'eût été si longtemps : mais se noyer ou s'empoisonner ne seroit pas une résolution fort difficile à prendre pour elle. Une éducation soignée, en moulant un peu mieux sa tête, auroit fait d'elle un sujet rare. J'ai beaucoup réfléchi dans mon particulier, et j'ai raisonné avec elle sur ce qui seroit le mieux à faire; son état baisse au point qu'il est clair qu'elle ne sauroit se soutenir avec lui. Son avenir est tellement affreux, son présent si pénible, ses ressources si bornées, qu'il ne lui resteroit pour s'assurer du nécessaire journalier qu'à se mettre femme de chambre. Mais c'est un pis-aller fort difficile encore à se procurer; il faut savoir coiffer; les frais pour l'apprendre, le temps qu'il faut sacrifier seroit une dépense de plus de quatre louis, après laquelle on ne seroit pas encore assuré de trouver bientôt une maison. Le sentiment de l'incertitude et des difficultés dans

toutes les suppositions l'ont vivement pénétrée; je l'encourage de mon mieux, je cherche de l'aide, j'espère en trouver un peu en mademoiselle D.:.. En attendant, elle s'applique à chercher et à faire l'ouvrage qu'elle peut trouver. Nous poussons le temps des deux mains. Je lui donne tout celui qu'elle peut prendre avec moi, c'est autant de passé, avec moins de chagrin pour elle et plus d'utilité pour moi.

Je suis au lundi 27. J'ai été forcée d'interrompre la suite de cette lettre sans qu'il me fût possible de la reprendre qu'à cet instant. Je ne me sens pas disposée à t'entretenir davantage, tu sais tout ce que je pourrois te répondre touchant ce qui fait ton chagrin, il ne dépend pas de moi de le dissiper, quoiqu'il me coûte beaucoup d'en fournir le sujet; à tel prix que ce puisse être, je ne dissimulerois pas avec toi, à moins qu'il ne fût question d'un secret imposé par d'autres, j'y serois aussi fidèle qu'au tien propre. L'amitié resserre toutes les obligations sacrées, mais je sens qu'il n'en est pas de plus douce que la confiance et qui soit plus chère à mon cœur. Je vais t'envoyer ceci par la poste; je garde toujours mon paquet jusqu'au moment de l'inspiration. M. de Voltaire doit partir dans deux jours, on me l'a dit; il s'est fait recevoir franc-maçon. Cette espèce de société est fort en vogue. M. de la Dixmerie fit l'impromptu suivant sur la réception du Nestor des poëtes :

Au seul nom de l'illustre frère
Tout maçon triomphe aujourd'hui.
S'il reçut de nous la lumière,
Le monde la reçoit de lui.

Il faut connoître un peu le langage des francs-maçons pour entendre l'explication de ces mots frère et lumière. Cela n'est pas merveilleux, c'est un éloge, et rien à mon avis n'est si froid que toute chose de cette espèce, à moins qu'elle ne soit le cri du cœur, l'élan de l'enthousiasme et du sentiment.

Je ne sais pourquoi l'amie Henriette garde un silence si profond; je n'ose lui dire qu'il m'afflige, mais elle doit savoir combien je l'aime et le prix que cet attachement peut donner à tout ce qui viendroit d'elle. Je vous embrasse, mes très-chères amies, avec toute l'affection et la cordialité d'une âme pénétrée.

* LETTRE QUATORZIÈME.

AUX DEUX SOEURS.

Du 7 mai 1778.

Vogue la galère! il faut que j'écrive. J'ai de l'ouvrage plus que je n'en peux faire : manchettes à broder, camisole à tailler, etc.... que sais-je? J'ai couru toute la matinée par le mauvais temps, et dans les boues jusqu'à la cheville; je viens de me mettre en toilette pour souper ce soir chez madame Trude; et c'est avec vous deux, mes chères et bonnes amies, que je veux me délasser.

J'ai dessein de vous quereller une bonne fois; vous me laissez impitoyablement jeûner de vos lettres; l'une, me croyant aussi sage qu'elle, pense que je suis capable de souffrir sans murmurer la privation des biens les plus doux; l'autre se tait obstinément, sans que j'ose penser au motif, tandis que la friponne sait très-bien au fond de son cœur que je l'aime à la folie, et que ses communications vives, touchantes comme elle, me flattent et me consolent. Pendant le saint temps, je me suis tenue paisible; je n'ai pas prétendu, moi petite créature, dérober l'attention que vous donniez au grand maître; j'osois espérer par la suite la récompense de ma résignation; n'ajoutez pas cruellement à la somme des mécomptes que je trouve tous les jours avec les pauvres humains.

Au moment présent, je souffre d'une contrariété dont l'espèce devroit m'être familière, si l'on s'habituoit aux choses qui vont blesser le cœur. Mon-grand oncle et son épouse sont à la campagne depuis peu; ils écrivent à mon père de m'envoyer auprès d'eux, d'un ton qui permet à peine de le leur refuser. Si j'évite de me rendre à cette invitation, j'indisposerai des parents à qui j'ai presque autant d'obligation qu'à ceux qui m'ont donné le jour, et, ce qui est bien pis, ils attribueront cette résistance aux volontés de mon père, qu'ils chargeront en secret de leur rancune : si j'use de l'espèce de liberté que mon père semble me donner à cet égard, je lui déplairai en effet, parce que la pré-

dilection que l'on me témoigne, avec peu de ménagements pour lui, donne un aspect désagréable à tout ce qui favorise l'intimité entre ces parents et moi. — Je suis dans un balancement qui me peine et me fatigue; je sens que mon bonheur est troublé par le mécontentement des personnes qui me sont chères; je vois que je suis destinée à demeurer la victime de l'opposition de celles qui m'environnent. Par un détachement dépourvu de cette délicatesse prudente et attentive qui prévoit l'inconvénient des procédés susceptibles d'interprétations diverses, M. et madame Besnard m'exposent à des chagrins, tout en gagnant de nouveaux droits à ma reconnoissance; puis la tendresse si juste et si naturelle pour un père dans toutes les circonstances imaginables, me rend cuisantes les mortifications les plus légères que le mien essuie à mon sujet et malgré moi.

Mon départ n'est encore ni résolu ni fixé, mais probablement il le sera la semaine prochaine. Je m'arrangerai pour être de retour dans les premiers jours de juin, ou dans les derniers du mois présent. Je ne présume pas pouvoir me dispenser du voyage.

Ce seroit une partie de plaisir pour moi, sans les circonstances dont je viens de parler; j'irai parcourir des lieux où je me promenois avec ma mère, et que je n'ai pas revus depuis ces temps heureux; j'embrasserai ma bonne nourrice dans cet asile obscur et pauvre qui fut le mien pendant les deux premières années de ma vie; je jouirai de l'aspect ravissant des campagnes, où je n'ai encore séjourné que dans une saison bien plus avancée : quels objets pour la sensibilité! que de souvenirs attendrissants! combien d'impressions à recueillir, à partager! pourquoi serai-je seule obligée de les taire et de les concentrer!

J'emporte au moins avec moi une grande tranquillité d'esprit sur le sort de la petite. La modicité de ses gains, le malheur qui lui étoit arrivé, l'avoient réduite à une extrémité à laquelle il falloit la soustraire. Madame Trude nous a fait, par une rencontre fort plaisante, la découverte d'un marchand rubanier, chez qui la petite doit entrer incessamment, comme fille de boutique. Ce sont des gens austères et minutieux avec lesquels

il faudra beaucoup de complaisance et de ménagements. Le maître est vieux et babillard; c'est un homme plein de probité, parlant morale et religion à tout propos; la femme, jeune encore, est infirme et mourante; deux petites filles un peu gâtées, une jeune domestique passablement impertinente, offriront d'une autre part assez d'exercice à la patience. Mais une retraite honnête, un nécessaire assuré, quarante écus d'appointements, l'occasion de se mettre au fait du commerce, d'acquérir la capacité indispensable pour se placer ensuite plus avantageusement, le bonheur d'échapper aux dangers qui la menacent: voilà des raisons puissantes pour lui faire adopter l'état qu'on lui offre.

Elle sera extrêmement assujettie et gênée; c'est une carrière nouvelle où la sagesse, la prudence et la souplesse de caractère doivent être ses seuls guides. Je suis à portée d'observer que l'effet de l'infortune est toujours relatif à l'espèce de caractère de ceux sur lesquels elle agit. Les esprits doux et modérés supportent l'adversité avec constance, égalité; ils s'attachent d'autant plus à leurs résolutions qu'ils ont plus réfléchi avant de les prendre; mais leur fermeté n'a rien de dur et qui sente l'affectation; s'ils gémissent et s'éteignent, c'est du moins en silence; le poison de la douleur les aigrit sourdement sans les révolter : il peut les miner et non pas les abattre. Les âmes fières et emportées se soutiennent avec hauteur; elles se heurtent impétueusement contre le malheur, s'épuisent par leurs efforts, ou ne recueillent de leurs épreuves qu'un dépit rongeur, à la suite duquel le désespoir se trouve presque toujours. — La petite seroit incapable de se manquer jamais à elle-même : l'indigence pourroit la conduire à des excès cruels, non pas honteux; mais le sacrifice de son indépendance lui répugne et l'abat; elle obéit et ne choisit pas; mes conseils la déterminent, parce que l'amitié agit sur elle plus efficacement que la raison.

J'aurois bien souhaité, dans le fond de mon âme, trouver d'honnêtes gens dont le rigorisme fût tempéré par le bon sens, l'aménité, si nécessaires envers la jeunesse; mais je n'ai pas de choix, le besoin presse, le parti n'est pas à rejeter, il faut le

prendre absolument.... voilà un beau texte à réflexions que je fournis à ma Sophie.

A propos de réflexions, tout le monde n'en fait pas d'aussi généreuses que les tiennes, Sophie, sur la proposition de Linguet [1] : on la regarde comme un nouveau trait de son impudence. Quelle présomption dans un particulier sans titres, que d'offrir une somme pour exciter les talents! Quel est l'homme capable de bonnes vues, qui voudra consentir à paroître avoir travaillé pour les louis de Linguet? Quel est celui qu'un gain sordide pourroit émouvoir, et qui voudra bien se soumettre à des juges institués par Linguet? On recherche les suffrages d'une académie, d'un corps éclairé, dont les distinctions sont honorables, dont l'office est d'appliquer ces distinctions à ceux qui paroissent les mériter; on secondera les vues d'un prince qui, autorisé par son rang à accorder des grâces, proposera un prix pour un objet louable : mais, encore une fois, qu'un homme sorti de la foule s'érige en arbitre du génie et prétende le payer de sa bourse, c'est une insolence ridicule, propre à révolter ceux qui seroient en état de fournir la carrière qu'il ose indiquer. Ajoutez encore qu'une académie avoit déjà proposé le même sujet; conséquemment Linguet doit s'imaginer que son argent et son nom seront plus attrayants que le prix et l'approbation d'une compagnie respectable. Son journal n'est pas non plus généralement estimé; et, s'il faut m'en rapporter aux jugements de quelques gens qui raisonnent, je ne dois pas regretter de ne pas le connoître.

Je ne reçois que des visites fort rares de votre M. Roland de la Platière; il me paroît être de ces hommes occupés qui ne se donnent pas à tout le monde. Vous aurez peut-être trouvé étrange qu'aimant à peindre, je ne me sois pas exercée sur son portrait : je ne le vois pas assez pour espérer de saisir la ressemblance. Je soupçonne qu'il auroit été digne des détails de mon pinceau; mais il est à mon égard au bout d'une si longue lunette, que je le croirois volontiers encore en Italie. J'imagine

[1] Linguet avait proposé un prix pour le meilleur Mémoire sur la mendicité; les curés de Paris devaient être les juges du concours. Cette proposition n'eut pas de suite. (Note de M. B.)

cependant qu'il n'a pas quitté cette ville; mon départ pour la campagne m'empêchera peut-être de recevoir ses adieux.

Une autre affaire m'occupe davantage : il est décidé que l'on abattra notre maison au mois de janvier prochain [1]; je ne sais encore où j'irai; je fais provision de philosophie pour supporter un déplacement désagréable pour beaucoup de raisons.

Si j'étois plus en train, je vous ferois la description comique d'une nouvelle conquête, faite dans la rue, en deux minutes; cela ressemble aux aventures de roman. Je quittois à ma porte la domestique de mademoiselle Desportes qui m'avoit accompagnée : un homme me suit, s'approche avec hésitation, embarras, et me demande une adresse : c'étoit celle d'un de mes voisins; je l'enseigne, en montant devant lui; il ne trouve personne, frappe où il m'avoit vue entrer, me prie de remettre quelque chose à celui qu'il ne pouvoit rencontrer, me quitte enfin avec force révérences très-profondes, et cinq ou six *belle dame!* gauchement répétés, de l'air le plus sot du monde. Au bout de quelques jours, propositions, pourparlers par voie indirecte, exposition de sa petite fortune; mon père ne trouvoit pas cela si méchant; enfin, que vous dirai-je?... avec un peu de bonne volonté, je devenois limonadière, et je m'établissois glorieusement dans un café.

Il faut avouer que si je représentois dans un tableau mes prétendants, chacun avec les attributs de sa profession, comme se promènent les Turcs dans une certaine procession qu'ils font tous les ans, ce seroit une bigarrure singulière. C'étoit bien la peine d'avoir devant soi tant de sentiers différents, pour garder obstinément la route solitaire du célibat!... j'ai trop réfléchi. Je suis faite pour ma place et non pour mes alentours. Je suis intimement convaincue que le rôle et le devoir d'une femme est l'obéissance et le dévouement. Je trouverois délicieux de m'immoler au bonheur d'un être chéri, mais je ne saurois supporter l'idée de prendre pour maître celui qui ne vaudroit pas

[1] On n'a point abattu la maison, sur laquelle il suffit de jeter un coup d'œil pour juger de sa construction, qui date de la construction même de la place Dauphine; mais on en a changé, à l'époque dont parle mademoiselle Phlipon, la disposition intérieure. (Voir une Note de l'Appendice.)

mieux que moi; je l'ai dit souvent, que mon chef et mon guide soit mon égal par les sentiments, mon supérieur par ses lumières. J'aime mieux rester isolée que de m'associer pour augmenter le nombre des hommes comme j'en vois tant, et dans l'ordre de choses où nous vivons, il y a presque de l'audace à se charger d'élever de nouveaux êtres; il faut compter beaucoup sur la faveur des circonstances et sur l'exemple que l'on se sent en état de donner; quel fond pourroit-on faire sur ce dernier appui, sans un second aussi vertueux qu'expérimenté? Il est plus d'un moyen d'être utile, tout se tient dans le monde moral comme dans l'univers physique. Telle place que l'on occupe, on a des heureux à faire, des devoirs à remplir, des services à rendre, des vertus à exercer, à acquérir et à conserver : pour qui sait penser, la vie ne sauroit être un ouvrage de paresseux. Enfin, toute fille que je suis et que probablement je serai toujours, je ne renonce pas à la gloire d'avoir vécu pour le bien de la société.

Je ne suis pas contente de vos santés, mes chères amies; tranquillisez-vous sur la mienne, elle devient beaucoup meilleure. La campagne et l'attente d'un voyage heureux achèveront de la perfectionner. Les coussins se remplissent, l'apparence n'en impose plus sur la réalité; j'ai toujours le même visage, mais du moins il ne ment plus. Je vais m'éloigner encore de vous, mais, Sophie, tu sais ce qui arrive aux corps élastiques : ils se rapprochent d'autant plus qu'ils ont été séparés par la violence. Adieu.

LETTRE QUINZIÈME. (*Inédite.*)

Jeudi 14 mai 1778.

Les lettres que je reçus lundi par la petite poste m'auroient fait te répondre aussitôt, si je n'avois été pour lors dans la disposition de sortir, à l'occasion de la petite dont je voulois parler à mademoiselle d'Hg. J'appris de cette part le retour de M. G. et par conséquent l'inutilité de tout ce que j'avois pu

te dire, sur le silence apparent que tu étois étonnée de me voir garder. La dépêche précédente te dévoile le mystère qui n'en auroit pas été un à tes yeux, si tu avois remarqué la mention que je faisois d'une autre épître, dans celle que je t'adressai pour M. P. J'avois soulagé mon cœur, je m'interdisois des répétitions et ne m'occupois que d'un objet. Combien la seule supposition d'un fait excite et développe l'imagination!

Il m'est doux de te voir au milieu de cette incertitude, créant des êtres de raison, pour justifier ton amie et la trouver toujours plus estimable. Il faut dépouiller l'espèce de mérite que tu m'avois prêté, je ne suis pas assez sévère pour trouver des motifs de blâmer ton voyage, je ne crois pas à leur existence; je ne suis pas non plus assez modérée pour goûter sans transports un espoir aussi flatteur; toujours la même, j'abandonne sans crainte au sentiment un empire dont je ne me plains pas. Je reviens aux premières lignes de cette page, qui doivent te fournir une observation particulière; pourquoi parler de la petite à mademoiselle d'Hang., si l'affaire dont je t'ai appris le commencement avoit été conclue? Cette question se présente si naturellement, que je ne doute pas qu'elle ne se soit élevée dans ton esprit. Tous nos projets ont été renversés, les tentatives dont nous attendions de si bons résultats n'ont servi qu'à donner à sa situation le surcroît de désagrément dont elle pouvoit être susceptible. Je t'ai fait le tableau de la maison où je comptois placer cette infortunée. Les bonnes gens dont elle alloit devenir la compagne s'étoient soigneusement informés de ce qu'elle étoit et de l'état de ses parents. Nous ne fîmes pas de difficultés d'annoncer un père peu fortuné véritablement, mais honnête homme, dont la petite n'étoit séparée que par nécessité, etc. On ne douta pas qu'il ne fît la démarche de se présenter avec sa fille : il fut averti et ne vint point; une hauteur aussi ridicule que mal séante ne lui fit pas trouver bon gré que l'enfant songeât à se placer, telle part que ce fût; les personnages, vrais rigoristes minutieux, ne voyant pas le père avant le jour fixé pour entrer chez eux, s'imaginèrent qu'il n'avoit rien de bon à dire de sa fille: quelque autre jeunesse, présentée peut-être dans l'intervalle, pesant encore sur la balance, en

aura déterminé le mouvement; on nous fit savoir la veille que les dispositions étoient absolument changées et qu'il ne falloit plus songer à rien. Avec un peu de chicane, on auroit pu faire trouver très-mauvais de retirer ainsi une parole donnée, qui avoit obligé la petite à prendre des arrangements; mais des discussions de cette nature procurent toujours plus de disgrâces que toute autre chose; par de nouvelles considérations, je ne crois pas très-fâcheux d'avoir manqué la société de gens scrupuleux à l'excès dans un certain ordre de choses, et peu délicats, quoique équitables sur tout le reste. Il n'appartient qu'à la raison de marcher avec égalité; la religion fait des merveilles dans une tête jeune, mais elle ne redresse pas les esprits tortus. On en peut dire comme de la philosophie, qu'elle rend sages ceux qui le seroient bien sans elle. Pour éclairer ma pensée, je ne veux que deux exemples. Je te prends avec ma petite. J'ai beau te supposer près du trône, à ta place, ou dans les champs, dévote comme sainte Thérèse, ou incrédule comme Phlipon, je te vois toujours des sens réglés, des inclinations heureuses, un caractère paisible, un esprit raisonnant selon les lumières et les idées que tu aurois reçues des circonstances. Que je fasse passer ma petite par tous ces changements, que je lui donne la piété la plus vive et la plus éclairée, la philosophie la plus sublime, les connoissances les plus étendues, ou la simplicité d'une bergère, je n'empêcherai pas que son sang bouillant, que ses nerfs délicats, agités par les moindres impressions, ne dérangent fréquemment l'ordre de ses pensées, n'altèrent sa tranquillité, ne l'affectent violemment, ne la rendent emportée, légère, et souvent à plaindre. Revenons à sa position. Dans la certitude de quitter son état, elle s'est trouvée engagée à prévenir deux de ses marchands qui vouloient lui donner un ouvrage très-pressé, la veille de son entrée dans la maison en question. Cette annonce sur laquelle il faut revenir est tout à fait déplaisante : joignez encore que deux autres marchands, qui l'occupoient le plus souvent, vont faire incessamment un voyage en Espagne, de façon que toutes ces circonstances imaginables se sont rassemblées comme à plaisir pour lui présenter l'aspect le plus désolant. Je ne connois d'autre

remède que de chercher promptement une maison; je parle à toutes les personnes de ma connoissance, et j'ai vu mademoiselle d'Hang. pour cette fin. Je l'ai trouvée toujours dans cette brillante santé que tu lui connois. Nous avons été seules au Luxembourg; mademoiselle de la M... ne sortant pas par indisposition; l'air étoit embaumé, la promenade délicieuse : on m'a parlé de toi, de ton voyage, j'ai tout écouté, j'ai répondu ce qu'il m'a plu, et non pas ce que je savois. Je t'ai mandé que je dois aller à la campagne; madame T. est invitée par mes bons parents à vouloir bien m'accompagner : je crois cependant partir seule et passer ainsi les premiers huit jours, après lesquels elle viendra demeurer huit autres jours et me ramènera ici. Cet arrangement s'accorde avec ses affaires et le temps que je dois donner à ceux qui me demandent, nous l'avons fait entre nous deux; il s'agit actuellement de le faire accepter par nos maîtres, sans qu'ils s'imaginent nous en devoir l'idée, car c'est ainsi qu'il faut agir avec des animaux à deux pieds sans plumes. On ne fait tout ce qu'on veut qu'en leur donnant à croire tout le contraire. Avoir toujours raison est un tort que personne au monde ne pardonne moins que les hommes à leurs femmes. Ces belles réflexions tombent en grande partie sur M. T., contre lequel j'ai de nouveaux sujets d'impatience.

J'ai lu avec intérêt les observations que tu as recueillies sur l'épizootie des années 70 et suivantes; je suis bien aise que tu me fasses part des bonnes choses que tu y rencontres. Je vais te quitter ici, tu n'imaginerois pas combien, dans l'espace d'une heure qu'il y a que cette lettre est commencée, je l'ai interrompue de fois, pour répondre sur des misères à mon père qui se promène dans la salle : il ouvre ma porte perpétuellement, et s'habille pour la messe de mariage dont je parle dans ma dernière lettre à ta sœur.

L'Académie de Besançon n'ayant pas été satisfaite des discours qui lui ont été adressés l'année dernière, a proposé de nouveau le même sujet. J'ai ri de l'enthousiasme étourdi qui m'avoit fait oser d'y concourir. J'ai peine à concevoir, dans mon sang-froid, comment j'ai pu laisser partir cette saillie. D'après cette disposition, vous ne demanderez pas si je jette de

nouvelles idées sur le papier. Je vois cet objet sous un point de vue tout différent.

Il vient d'être décidé que je partirois le 9 ou le 20 de ce mois, pour revenir le 3 juin. Cet intervalle sera suffisant pour le séjour que je veux faire, et l'époque du retour est bien combinée. Qu'en dis-tu, ma bonne et chère Sophie? O mes amies! aimez-moi, écrivez-moi.

---

* LETTRE SEIZIÈME.

Du 15 mai 1778.

Je n'aurai sans doute que de rapides instants jusqu'au souper, pour lequel j'attends mon père; mais ce sont les premiers que je puisse te consacrer en liberté depuis quatre jours que je me propose de t'écrire. Tu ne saurois croire combien mon temps s'est trouvé coupé; je le dépense en menue monnoie, croyant toujours épargner par les petites pièces, et la répétition de ces sommes légères n'épuise pas moins le total.

J'ai beaucoup sorti; je me trouve l'esprit dissipé, mes idées me paroissent vagues et confuses; je ne ferois pas sans efforts une lettre raisonnée : il faut toute l'aisance que je me sens avec toi pour en commencer une quelconque.

Il est donc vrai que tout est réciproque et balancé : on ne peut gagner à la fois de deux côtés opposés. Lorsque pendant quelque temps j'ai demeuré avec moi-même, dans un recueillement habituel, mes pensées nettes et suivies se développent facilement, je saisis sans effort les choses abstraites, et ma plume me sert à souhait; mais aussi j'éprouve de la peine à m'énoncer, j'ai la langue épaisse, et je cherche les mots dont j'ai besoin pour me remettre au courant. Il en est tout autrement lorsque j'ai communiqué davantage; je me trouve du babil comme à mille autres; le ton, l'air et les phrases n'ont plus rien de guindé; mais je suis toute sotte quand il s'agit de rentrer chez moi et d'y réfléchir avec attention; je ressemble à ces gens un peu étourdis d'avoir tourné en rond d'un même côté; tous les objets qui m'environnoient repassent devant mes yeux et me distraient en dépit de mon sérieux.

Que résulte-t-il de ceci? Je l'ai déjà dit un million de fois, c'est que le commerce du monde donne la facilité de s'exprimer vivement et avec grâce sur les riens d'usage, mais qu'il ne peut contribuer à former le jugement d'une personne qu'autant que ce jugement est déjà bien sain : on n'apprend en effet à penser fortement que dans le calme et le silence. On a dit avec raison que les hommes ressembloient aux pièces de monnoie, qui s'usent par le frottement et perdent de leur caractère dans le commerce. Je compare les sociétés ordinaires à ces écrits périodiques appelés journaux : ce sont des recueils d'objets mal rapprochés, de petites choses gauchement présentées, dont la variété vous occupe, sans profit pour l'esprit, auquel il ne reste rien de remarquable. Je fais aussi peu de cas des uns que des autres; mon dégoût s'étend même au delà malgré moi : je trouve actuellement aussi peu de livres intéressants que de personnes estimables. L'histoire moderne me déplaît souverainement : elle ne fait voir que des méchants ou des marionnettes; les orateurs et les poëtes ne sont en grande partie que des babillards et des charlatans; la métaphysique épure et motive le doute sans conduire au delà. Que reste-t-il dans le champ de l'étude? L'histoire naturelle et les arts. Ce sont encore d'assez belles parties; mais combien pour leur culture de moyens et de ressources difficiles à se procurer, surtout pour moi, que tu devines fort bien haïr ces longues jupes qui nous gênent de tant de façons! Je fais pourtant quelque grâce à l'histoire ancienne, où l'on reconnoît des mœurs simples, de grands hommes et de bonnes gens. Je disois hier à un homme aimable, dont madame Trude m'a donné la connoissance, et qui me surprit *Émile* à la main, que j'avois choisi Rousseau pour mon bréviaire, Plutarque pour mon maître et Montaigne pour mon ami; ce dernier n'est pas sans défauts, mais ce nom d'ami dit tout : c'est un homme auquel il faut passer ses fantaisies.

J'aimerois extrêmement l'histoire naturelle; l'observation dans ce genre fournit au moins des faits assurés dont on peut se faire une échelle pour atteindre la vérité. Il est vrai qu'il ne faut pas moins de tempérance ici qu'ailleurs : le système vous égare à perte de vue; des mystères impénétrables arrêtent et

mortifient l'avidité de savoir. J'ai retiré un fruit bien singulier de mes foibles connoissances, c'est d'avoir conçu beaucoup de mépris pour celles qui m'étoient jadis en vénération. Il fut un temps où je ne me trouvois contente qu'avec un livre ou une plume à la main : je suis présentement aussi satisfaite de l'emploi de mon temps lorsque j'ai cousu une chemise à mon père ou additionné un compte de dépense, qu'après avoir fait une lecture profonde. Je ne me soucie nullement d'être savante, je veux être bonne et heureuse : voilà ma grande affaire. Un sens droit, un cœur honnête, que faut-il de plus? Ceci me ramène naturellement à la réponse que je te dois; j'arrive sans y songer au point que je me serois d'abord proposé si j'avois été plus méthodique.

Il faut avant toute chose déployer le sens de l'expression employée au sujet de la petite; je disois d'elle que je la ramenois au culte parce que je la trouvois incapable de s'attacher aux idées pures : c'est-à-dire, en propres termes, que ne pouvant la faire déiste, je tâchois de la faire chrétienne; non pas que j'eusse tenté le premier ou que je le juge le plus vrai, mais parce qu'étant moins chargé de chimères, je le préférerois à l'autre dans la nécessité d'adopter un parti, en supposant une tête faite pour se l'approprier. La religion est un aliment nécessaire à l'activité de certaines imaginations; il y a aussi des natures impétueuses auxquelles on ne sauroit trop donner de frein; enfin il est des situations déchirantes tellement dénuées de toute espèce de biens réels, qu'il est humain d'en créer d'opinion pour donner le change à l'espérance affoiblie, faire illusion à la douleur, et soutenir un courage prêt à s'éteindre. Si j'étois riche et puissante, je ferois du bien à tous, sans prêcher jamais personne que par l'exemple de mes mœurs; mais, foible et bornée dans mes ressources, réduite à ne donner souvent que des pleurs aux maux que je voudrois détruire, je cherche à procurer au moins des consolations lorsque je ne puis prodiguer des soulagements. J'aime à faire croire aux malheureux qu'un Être juste et bon compte en secret leurs souffrances, et qu'il doit les en récompenser; ce sont des malades que je berce pour les endormir. Je leur

mets des oreillers sous les coudes ; je voudrois inventer de nouvelles erreurs, s'il en restoit encore à fabriquer, pour adoucir le sentiment de leurs peines.

---

* LETTRE DIX-SEPTIÈME.

AUX DEUX SŒURS.

De Fontenay-sous-Brie, ce vendredi 29 mai 1778.

Je rends grâces au mauvais temps, quoiqu'il me contrarie à certains égards, puisque je lui dois le loisir qui me permet de m'entretenir avec vous. Je prends à la volée des instants dont je ne dispose pas toujours à mon gré, et que même je ne puis vous consacrer sans partage. Me voici dans un salon vaste et résonnant, où mes deux parentes causent près de moi, tandis que le vent, la pluie et le serin m'étourdissent par des bruits tout différents. Je suis ici depuis dix jours ; madame Trude est venue me rejoindre avant-hier : c'est d'elle que j'ai reçu votre paquet. Je n'avois jamais quitté Paris pour les lieux que j'habite sans un transport de joie qui alloit au délire : je suis partie cette fois avec un sentiment vague d'inquiétude et de malaise que je ne pourrois bien rendre. Mon goût naturel et vif pour la campagne ne pouvoit me sauver de l'impression mélancolique du souvenir de ma mère, dont la compagnie m'avoit toujours resté dans mes précédents voyages. Ces lieux que nous avons parcourus ensemble, ma nourrice que je retrouve, les bons parents qui me reçoivent, mille circonstances particulières me rappellent des images attendrissantes, des idées qui me maîtrisent et me pénètrent. Dans l'impossibilité de me livrer à ces idées avec l'abandon absolu qui me satisferoit, je cherche à me distraire doucement en vous faisant l'histoire de mon petit voyage.

L'endroit où j'ai pris la voiture se trouvoit en face de la maison de mademoiselle d'Hangard, avec laquelle j'ai déjeuné, suivant la promesse que je lui avois faite ; nous avons, pendant une heure au moins, respiré la fraîcheur matinale dans le petit jardin que vous connoissez. J'ai celé ma situation d'esprit, car mon premier principe pour la vie du monde est de me borner

à la communication des idées et des sentiments que je juge pouvoir être aisément appréciés et partagés : c'est l'unique moyen de ne paroître extraordinaire à personne; et mon but sera toujours de rendre les autres contents d'eux-mêmes avec moi, en leur évitant la peine de me remarquer. Le hasard me donna pour compagnons, dans le carrosse, un abbé passablement ignorant et sot, embarrassé d'ailleurs de la figure la plus dégoûtante et la plus hideuse que j'eusse encore vue, et deux autres hommes assez communs, dont l'un cependant me parut mériter d'être écouté. C'étoit, je crois, un maître maçon ou charpentier; nous avons causé des carrières, des bois, de leur exploitation; enfin, j'ai reconnu de nouveau qu'avec le désir de connoître, et au moyen de questions modestes, on trouvoit à s'instruire partout. Malgré les causeries, je n'ai pas manqué de temps pour observer la route, qui est belle et commode. La vue ne s'étend pas d'abord extrêmement, mais le coteau qui s'élève sur la gauche au-dessus de Bicêtre, présente une sorte d'amphithéâtre, où les regards s'arrêtent avec plaisir. Je ne crois pas les terres excellentes; leurs productions sont plutôt dues à la culture et aux engrais qu'à la fertilité naturelle. Pendant près de deux lieues, on aperçoit beaucoup de carrières de pierre des deux côtés du chemin. A quatre lieues de Paris est situé Longjumeau, gros bourg que nous avons traversé; on y tenoit un marché où je n'ai vu vendre que des raves. — La roue de notre voiture frappa la croupe d'un cheval chargé de paniers, sur lesquels étoit une femme, que la secousse fit tomber; le cri que je jetai en m'élançant à la portière donna lieu de croire à mon voisin que j'avois un accès de frénésie; il me saisit le bras avec une violence et un air d'effroi auxquels je ne saurois rien comparer; les maudits chevaux redoublèrent de vitesse; je vis seulement de très-loin la pauvre femme se relever et remonter sur ses paniers, de manière à me laisser espérer qu'elle n'avoit pas eu beaucoup de mal. Cet accident me donna du noir, je devins plus rêveuse, et durant tout le reste de la route il ne se prononça point un seul mot. Vers Linas, on voit sur la droite commencer une chaîne de coteaux qui parcourent un espace de près de trois lieues dans les terres,

précisément du coté que j'habite; ces coteaux sont couverts de grès et de bruyères; le chêne et le bouleau y réussissent cependant assez bien.

On est venu très-loin au-devant de moi; je suis arrivée pour dîner chez mes parents, au château dont ils occupent une partie avec autant d'aisance que s'il leur appartenoit[1]. Il est situé vis-à-vis et à peu de distance du coteau dont je viens de parler, qui le met à l'abri des vents du nord; des fossés poissonneux l'environnent entièrement; la cour est partagée en deux carrés de potagers, bordés d'œillets et de giroflées; le côté du parc offre moins de vues que de promenades; un sable inutile ne s'y rencontre jamais sous les pieds; le trèfle, le millefeuilles, la mauve, l'argentine, tapissent toutes les allées.

Le pays est assez bien cultivé, passablement bon, un peu sablonneux; les terres sont légères : il y a cependant peu de vignes. Beaucoup de bois, des prés, des plaines, des vallons, des eaux, font un ensemble riant et varié. Les habitants ne manquent pas d'aisance; conséquemment ils ne sont ni méchants ni voleurs. Le seigneur est un financier qui se plaît à faire parade de son opulence par des établissements et des dépenses extraordinaires. Je ne lui crois pas de grandes vues; mais la vanité produit quelquefois autant de bien que le désir d'être utile. Cet homme a éveillé l'industrie; on voit ici des ouvriers de toute espèce, charrons, serruriers, menuisiers, tourneurs, charpentiers, fabricants de bas; on fait de la tuile et de la brique; tout est occupé. Seulement, on peut remarquer qu'il en est de ces établissements en petit, comme de ceux du roi de Prusse en grand dans son royaume : ils tiennent à l'existence du maître, et doivent, pour la plupart, périr avec lui.

Il me semble aussi que ces opulents qui s'occupent à le paroître font plus de mal par leur existence que de bien par leur argent; le faste énorme et la suite nombreuse des seigneurs dans leurs terres, fournissent à l'homme champêtre des objets de comparaison qui l'éblouissent d'abord, l'irritent bientôt, et finissent insensiblement par le soumettre au joug de l'opinion

[1] Le château de Soucy. Besnard était régisseur d'Haudry, auquel appartenait le château.

et des préjugés funestes. Les ouvriers des villes qui ont été appelés ici ont altéré les mœurs; la sagesse des filles devient équivoque; leurs fautes produisent moins de scandale, et la vertu n'a plus la même considération.

Cette paroisse peut être de deux mille personnes répandues dans deux villages principaux et dans plusieurs habitations semées çà et là. — Une chose qui m'a paru singulière, et dont la cause appartient probablement à la qualité des eaux, c'est que les jeunes gens des deux sexes n'ont presque pas de dents; ils les perdent de très-bonne heure, du moins pour la majeure partie. Le curé, jeune encore, est un bon enfant, de trempe paresseuse, assez liant et gai. La vie que je mène n'est pas de mon choix; on ne sort jamais le matin; de plus, ma bonne tante redoute beaucoup de choses dont je ne m'embarrasserois guère, comme le vent, le soleil, les fraîcheurs, les vaches, les cousins, les chenilles. Ces dernières sont en quantité prodigieuse; elles ont dévoré toutes les feuilles des chênes; on fait des processions pour les empêcher de se jeter sur les arbres à fruit : je me suis rappelé l'expédient de cet ancien official de Champagne qui, en pareil cas, jugea plus efficace d'excommunier ces insectes. Au reste, je dis *amen* et *libera nos* avec un air aussi dévot qu'il est besoin. Je ne danse plus avec le même plaisir que par le passé; les fêtes ne sont plus des saturnales, où l'on voyoit le villageois et le citadin, tous les rangs et toutes les conditions réunis pour le plaisir; maintenant les bonnes gens sont à part; l'idée d'égalité, de réunion, me rendoit ces assemblées intéressantes; elles ont perdu pour moi leur principal attrait. Je ne me soucie nullement de faire des dépenses d'agrément pour les yeux de personnes que je n'estime guère. Nous sortons un peu; la promenade me ravit; je me rassasie du spectacle des campagnes; j'ai répété plus d'une fois cette exclamation que vous avez déjà entendue :

Que je t'aime, ô simple nature!
Toujours belle, sans imposture,
Tu plais en tout temps, en tous lieux :
Non, il n'est que toi d'immortelle;
Toujours vraie et toujours nouvelle,
Tu charmes le cœur et les yeux.

J'ai reçu des nouvelles de la petite ; j'avois parlé d'elle à Sainte-Agathe, qui va la faire entrer chez mademoiselle Chenavier.

La compagnie de madame Trude m'est ici d'une grande douceur; c'est une bonne amie; elle m'intéresse, me plaît et me satisfait autant que sa peste de mari me tourmente. Ce diable d'homme, dont je crois la tête un peu fêlée, a, ma foi, tout l'air d'être amoureux de moi. Ce bavard étoit à la maison lorsque votre frère et M. Guérard vinrent m'annoncer le voyage de Sophie, la dernière fête de Pâques; jaloux de montrer et de dire tout ce qu'il peut savoir, il a parlé dernièrement de ce voyage chez M. Cannet, l'auditeur, où il s'est trouvé pour affaire de son état. Je viens d'apprendre ceci de sa femme, et j'en suis tout en colère, parce que j'ignore s'il n'est pas hors de propos, ou plutôt je trouve décidément déplacé que ce soit ce personnage qui aille annoncer cette nouvelle. J'ai ce trait sur le cœur; il vous servira d'une esquisse pour le portrait de l'incommode cousin. Je voudrois ne pas connoître ma charmante cousine; la paix de celle-ci exige que je ménage le magot. Oh! le mauvais meuble qu'un mari ou un parent à demi fou et rustique comme un bouvier! J'ai de l'humeur malgré moi quand je vois une alliance si mal faite et que je sens tout le poids d'un tel être.

J'écris comme un chat; vous aurez de la peine à *défricher* ma lettre.

Adieu.

---

* LETTRE DIX-HUITIÈME.

A HENRIETTE.

Du samedi 13 juin 1778.

Le temps les réunit enfin ces deux amies si différentes entre elles, et si chères l'une à l'autre. Elles se sont vues, se verront encore, voudroient se voir toujours, parleront de toi et ne cesseront jamais de t'aimer. Sophie occupoit ce matin la place où je suis présentement; j'entends encore ce son de voix qui venoit m'apporter l'expression de la franchise et du sentiment;

mes regards se promènent et croient la distinguer dans les lieux qu'elle parcourt; son souvenir me pénètre, son image m'environne, et je savoure au fond de mon cœur l'espoir de me retrouver près d'elle. Je ne l'attendois pas mardi; mademoiselle d'Hangard, que j'avois vue la veille, ne me l'avoit annoncée que pour le jour d'après. Songeant à son voyage, je faisois négligemment une toilette souvent importune à mon gré; on entre..... je l'aperçois, je vole, je la presse.... tu connois son sang-froid, cet extérieur doux et paisible où la joie se peint sans transport et sans agitation; au bout d'un quart d'heure, elle raisonnoit déjà, tandis que mes larmes brûlantes voiloient encore mes yeux et que je me livrois tout entière au plaisir de la rejoindre. Dans les entrevues suivantes, plus tranquille et plus à moi, j'ai su goûter le charme de la communication. Il faut du loisir, et j'ajouterois volontiers de l'habitude d'être ensemble, pour se développer parfaitement; on a beau se voir fréquemment : si les instants sont trop rapides, on erre vaguement au milieu des objets que l'on avoit dessein d'examiner en détail. Au reste, quoi qu'on fasse près d'un ami, on ne perd jamais son temps; il est si doux de se trouver avec un être auquel la seule vertu nous rend semblable et précieux! Chaque regard que l'on se porte est une exhortation au bien et une récompense de l'avoir fait; chaque mot qui s'échappe va peindre une vérité, qui soulage celui qui l'exprime, intéresse celui qui l'écoute, et sollicite l'un et l'autre à multiplier tour à tour ce plaisir réciproque.

Je me plais à t'entretenir de ces choses que tu sais si bien apprécier et faire éprouver; que ne viens-tu en prendre ta part! Tu peux me répondre, il est vrai, ce que j'ai moi-même à dire sur le voyage dont tu me parles; n'éveillons pas l'imagination par le tableau des biens qui ne sont pas en notre pouvoir; c'est irriter le désir en pure perte, et se préparer des regrets. — Il manque à la plénitude de ma joie de t'avoir à mes côtés pour te faire dépositaire de ces excès de sensibilité que la sage Sophie méconnoît. Dans la sublimité de sa raison, elle désireroit, j'en suis sûre, que je l'aimasse moins; son esprit n'accorde pas l'idée d'un sentiment vif avec celle de la félicité;

je ne suis pas entièrement de son avis, et tu te rappelles plus d'un objet sur lequel notre opposition est encore plus marquée; mais l'intimité de notre union n'en souffre en aucune manière. Également droites dans nos intentions, franches dans nos idées et libres dans leur exposition, nous dévoilons nos esprits comme nous ouvrons nos cœurs, sans contrainte, sans réserve. Nous sommes l'une à l'autre un spectacle singulier, et nous formons ensemble un étrange phénomène pour ceux qui voient notre liaison en distinguant nos différences. La ressemblance de nos goûts et l'uniformité de notre morale nous rapprochent davantage que ne pourroit nous éloigner le contraste de nos opinions. D'après l'effet de ce dernier, je serois portée à croire que nous lui devons beaucoup de charmes de notre société, par le piquant et la nouveauté qu'il y maintient toujours. Éclairée par des lumières prises ailleurs que dans l'Évangile, Sophie dévote n'en est que plus heureuse, sans être moins tolérante, moins aimable et moins aimante. Le calme de son âme se peint sur son front modeste; l'accord de ses facultés se répète dans ses actions; sa croyance anime et soutient son élévation, sa gaieté, son courage, en nourrissant son espoir, en excitant son activité. Si jamais je me sens la fantaisie d'être chrétienne, je veux l'être à sa façon ou ne pas m'en mêler. J'avoue cependant que la déduction de ses idées n'est rien moins que propre à ébranler mon incrédulité; elle se fait un système à elle, dont la théorie me paroît tout à fait plaisante : de vraies bulles de savon jetées en l'air. C'est une chose curieuse que d'observer ses inventions pour éviter de damner tant de gens qui devroient l'être selon l'Église, pour arranger le péché d'Adam, les effets de la corruption originelle avec les notions philosophiques qu'elle a su conserver de la nature de l'homme. La douceur de ces belles chimères, qui flattent son imagination, me séduiroit plus aisément que le spécieux des raisonnements dont elle s'appuie dans son choix. Au reste, la religion n'a fait que donner un nouveau ressort à sa vertu. Je la trouve d'ailleurs plus propre que jamais à sentir et procurer tous les biens et les agréments de l'amitié.

*

Du-mardi 16 juin, à six heures du matin.

Comment se fait-il, ma chère Henriette, qu'après tant de plaisir à causer avec toi, je sois encore à finir une lettre commencée samedi? D'abord, je fus interrompue ce jour-là par une visite du bon Genevois; puis, le soir, un malaise dont je ne pouvois assigner la cause me fit coucher de bonne heure. — La matinée du dimanche, donnée en partie à ma bonne maman, s'écoula tout entière sans me laisser un instant pour toi; le reste du jour, passé au Luxembourg, dans la compagnie que tu devines, me fut également volé. Hier, autre débauche; rendez-vous à dix heures à la cathédrale, petite visite chez mademoiselle Chenavier, dîner de bonne amitié chez les cousines, rentrée seulement tout au soir. — Enfin, mes yeux viennent de s'ouvrir au jour le plus brillant; après m'être recueillie durant quelques minutes, je m'abandonne doucement aux impressions que ta lettre à Sophie est venue fortifier. Nous avons lu ensemble cette peinture touchante de l'image que tu te fais de notre réunion, à laquelle nous sentons que ta présence donneroit de nouveaux charmes. Je crois avoir saisi quelques expressions qui feroient espérer un voyage; les plaisirs ne se rassemblent pas, ils ne font que se succéder; j'en goûte un bien doux, et je n'ose plus former de souhaits. Il me semble que je réponds mal à ton épître; je te dois pourtant au moins l'aveu de la satisfaction qu'elle m'a fait goûter après la visite de Sophie; cet *après* te dit tout; toi seule alors pouvois être de mise, et ne pas perdre à la comparaison. J'apprécie mieux que jamais l'espèce de tiraillement que tu peux éprouver au milieu de deux êtres aussi persuadés, aussi fermes dans leurs dispositions, et aussi doux dans leurs manières; l'incertitude de l'esprit devient doublement fatigante, en pareil cas, et je conviens qu'une persuasion égale à la leur seroit le plus à désirer pour l'agrément de sa situation. Le moyen de l'obtenir?... serait-ce de moi, qui l'ignore, que tu pourrois apprendre à le distinguer? Je sens trop bien le peu d'utilité dont je te puis être dans cette partie, et ce n'est pas une légère contrariété que cette impuissance à t'aider sur un objet essentiel à ta tranquillité.

J'ai fait à la campagne une partie dont le récit seroit trop long; j'en plaisantai, à mon retour, avec mademoiselle d'Hangard, comme d'une chose dont je ne me cache pas, parce que la réflexion en avoit précédé l'accomplissement. L'histoire fut rapportée au tribunal que tu connois, et le grand juge a fait sa glose sur le ton que tu peux penser; le moyen aussi d'imaginer qu'une jeune personne choisisse un habit de paysanne, fasse douze lieues sur un âne, s'expose par son vêtement à manger avec des domestiques, et le tout, afin d'accompagner une parente avec le plus de facilité possible pour observer et mettre à profit son voyage [1]? Le grand juge te mettra au fait de l'aventure; j'abandonne volontiers aux autres ce qu'ils peuvent dire à ma place; il faut laisser quelque chose à savoir par les voies indirectes, ne fût-ce que pour se faire appliquer joliment le nom de *friponne;* cette injure ressemble aux petits soufflets que l'on efface bien vite par un baiser; je voudrois en recevoir cent par jour de cette espèce, d'une main de mon choix s'entend.

Je m'arrête ici; de petits soins de ménage me réclament.

Adieu, ma chère amie, je t'embrasse de toute mon âme.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

A HENRIETTE.

Du 24 juin 1778.

Je ne connois et n'imagine rien de plus doux que de passer de la société d'une amie aux soins d'une correspondance avec

1 Mademoiselle Phlipon veut ici parler d'un petit voyage qu'elle fit à Étampes, en compagnie de madame Trude, durant son séjour chez M. et madame Besnard. Cette partie de plaisir a été décrite par elle d'une façon charmante dans un opuscule intitulé : *Voyage à Soucis,* que M. Champagneux, second éditeur des *Mémoires,* a fait connoitre au public. La première partie de cet opuscule, où mademoiselle Phlipon reproduit presque textuellement plusieurs passages de sa lettre aux deux sœurs, du 29 mai 1778, n'aurait qu'un faible intérêt pour nos lecteurs; mais nous croyons qu'il leur sera agréable de trouver, dans l'*Appendice aux lettres adressées aux demoiselles Cannet,* sous le titre : *Addition à la lettre XVIIe de* 1778, tout ce qui concerne la promenade de Fontenay à Étampes. — En tête du *Voyage à Soucis* se trouve la date du 9 juin 1778; ce fut probablement ce jour-là que mademoiselle Phlipon commença à l'écrire.

une autre; l'esprit trouve à ce compte la variété qui le rafraîchit, tandis que le cœur, doucement remué, continue de goûter les charmes qui le remplissent. Je ne puis voir ma Sophie cette après-dînée, je m'en console, et je dirois même que je l'oublie avec toi, si tu ne servois encore à me la rappeler. Son souvenir vient se placer si naturellement entre nous deux, qu'il seroit non-seulement inutile de prétendre l'en chasser, mais aussi affecté de n'en pas faire mention. Je t'appelois hier avec elle, à plus de huit heures, au petit jardin des cousines : c'étoit le soir d'un de ces beaux jours d'été que l'on aime à peindre et surtout à passer; la verdure, les lis majestueux, la rose touchante, l'air embaumé, la fraîcheur, le calme qui règne à ce moment et se communique à l'âme par les sens, tout se réunissoit pour faire de ce lieu paisible une retraite convenable à l'amitié. Après la dissipation du jour, le travail des mains, l'application de commande, avec quel plaisir on recueille et partage les sensations ménagées, les réflexions faciles et les sentiments vrais que l'instant, le séjour, notre second, donnent et inspirent!

La scène est changée aujourd'hui : fatiguée d'une chaleur accablante, je suis restée négligemment dans la solitude que j'idolâtre. Tout Paris se promène; quelques sots achètent des verres enfumés pour voir une éclipse qui n'arrive pas; ta sœur fait complaisamment quelques reversis; et ton petit Phlipon, armé de sa plume, environné de paperasses, escorté d'un Jean-Jacques et d'un grand Xénophon gaulois, grimpé sur un pupitre, te fait en vrai lutin une lettre de hasard, commencée sans dessein, fabriquée sans raison, et dont la fin ne lui est pas plus connue que celle de l'univers.

A propos de lutin, aurois-tu jamais présumé que... le diable conduisît les saints à la messe? C'est pourtant ce qui est arrivé depuis le séjour de Sophie dans cette ville, où je la mène à l'église : Dieu sait s'il m'en arrivera bien. Au reste, si la fantaisie me prend d'être dévote, je veux le devenir comme notre amie, ou ne pas m'en mêler. Notre Sophie est une *Julie toute sage* et toute charmante : je crois que je l'aimerois moins, si elle étoit autrement, tant je l'aime comme elle est.

D'ailleurs, je lui confie toutes mes fredaines de raisonnement

avec autant de franchise qu'elle en met à m'entretenir des objets de sa piété. Nous sommes deux personnages originaux, dont nul ne soupçonneroit l'intimité, en connoissant les différences ; je les considère moi-même avec une sorte de curiosité, lorsque, dans la froideur de l'observation, je fais le rôle de spectateur. Il est donc vrai que la droiture du cœur, le goût du bien, les mêmes mœurs, sont les vrais principes des liaisons étroites et solides. Des rapports de caractère, de situation d'esprit, d'érudition, peuvent rapprocher quelquefois des êtres entre lesquels ils se trouvent, ou fournir des ressources et des agréments à ceux qui se sont déjà rapprochés ; mais il n'est donné de s'unir indissolublement qu'à ceux qu'une haute estime fondée sur une connoissance approfondie, rend sûrs l'un de l'autre, et porte à confondre leurs intérêts, leurs plaisirs, leurs existences.

Cicéron disoit avec une justesse qui m'a fait retenir ses expressions : « Ceux qui placent le souverain bien dans la vertu, le placent là où il est véritablement ; mais l'amitié est l'ouvrage de cette vertu, sans laquelle elle ne peut subsister. »

C'est à l'aide de l'une et de l'autre qu'on se conserve en état de parler comme cet ancien Grec, parvenu à l'âge le plus avancé, auquel on demandoit pourquoi il étoit si attaché à une vie qui duroit depuis si longtemps : « C'est, disoit-il, parce que je n'ai aucun reproche à faire à ma vieillesse. »

Quelque jour, je t'enverrai un extrait de mon Xénophon, auteur que m'a laissé M. Roland, dans une traduction du règne de Louis XIII ; ce style suranné n'a rien de rebutant pour moi : les mots m'importent peu, pourvu qu'ils rendent clairement la pensée [1].

Sophie a écrit sur la dernière page de la lettre adressée à Henriette :

(*Inédite.*)

J'ai pris son confesseur : c'est elle qui m'y a mené, qui a été l'appeler pour moi. La joie de l'honnête homme a été courte,

[1] Nous trouvons dans l'édition de M. Champagneux, au troisième volume, une lettre sur Socrate, précédée de la date du 28 juillet 1778, et commençant par ces mots : « Je ne résiste pas, ma chère amie, au plaisir de te donner une idée des mémoires de Xénophon. » Il est probable qu'Henriette avait remis à M. Champagneux quelques lettres restées entre ses mains. (Note de M. B.)

en apprenant que ce n'étoit pas pour elle, mais pour une amie. Cela a dû lui paroître bien drôle. C'est un homme qui m'a paru fort prudent, un esprit lourd, l'expression peu heureuse : ce n'est pas là le fait de notre amie. Sais-tu que je ne la vois pas beaucoup. Je ne l'ai vue ni mercredi ni jeudi : je n'ai dîné qu'une fois avec elle chez mes cousines; je n'ai pas encore passé une matinée entière : elles ont toutes été ébréchées par M. Louis [1], que je ne vois souvent qu'à dix heures, par mademoiselle d'Hangard au déjeuner, par les dimanches et fêtes, dont les matinées sont à Dieu, d'autant plus qu'on ne fait rien l'après-dînée chez les bonnes cousines : un petit quart d'heure aux Carmes pour dire les vêpres est tout ce qu'on peut obtenir. Elles veulent absolument qu'on vienne les dimanches et fêtes, cela ne me coûte pas peu. Adieu, ma chère, écris-moi bien longuement.—J'ai reçu une lettre de maman; tu lui as maladroitement déguisé ce qu'il y avoit de trop dans ma dernière [2], elle m'en témoigne quelque chose, je raccommode cela comme je peux. Est-ce que tu ne sais pas, avec une plume, barrer les lignes que tu ne veux pas lire, et remplir ces lacunes à ta mode? après cela on lit couramment et sans risque de se tromper. Ces petits ménagements ont leur importance.

LETTRE VINGTIÈME.

A HENRIETTE.

Du samedi 18 juillet 1778.

Il faut avouer, ma chère, que si je mérite le nom de lutin par mon exactitude à t'écrire, Sophie te doit bien celui d'ange par la raison contraire. Je t'ai cependant donné du relâche durant un assez long temps; tu devrois à ton tour descendre de ta perfection, pour communiquer un peu davantage avec les saints qui sont encore sur la terre. Tu devines à merveille que je ne parle pas ici pour mon compte; mais ce qui n'est pas

[1] Chirurgien que Sophie allait consulter pour sa mère.

[2] Concernant sans doute la santé de madame Cannet et l'opinion du médecin.

peut-être également clair à tes yeux, c'est que je le fais aussi sans commission, et seulement parce que je sais qu'on te garde rancune pour ton silence.

Je suis seule et tranquille, je prends la plume et je m'adresse à toi. Cette situation m'est devenue étrangère depuis bientôt quinze jours, que j'estime actuellement longs de deux mois, en me retraçant la diversité des objets et des impressions qui m'ont successivement modifiée. Il est très-vrai que la mesure du temps n'est autre que la succession de nos idées; une vie agitée nous ôte en quelque sorte le sentiment de sa durée; mais le souvenir de cette vie ainsi remplie et variée nous la présente plus étendue. Tel le mouvement rapide des flots qui se poursuivent mutuellement fixe les regards et l'attention; il attache, suspend, captive, entraîne; on est absorbé dans la rêverie, et l'existence s'écoule comme les ondes... une sensation nouvelle vient-elle produire le réveil et permettre à la réflexion de remonter au premier flot qui fuyoit sous nos yeux arrêtés, alors l'imagination s'étonne du nombre des flots qui le remplacèrent, et nous agrandit l'idée du temps qu'ils ont mis à passer. Je fus d'abord très-occupée des arrangements à prendre pour un changement de demeure; je fis rompre heureusement un engagement ruineux, pris avec légèreté. Je prévins une seconde affaire peu sortable, sans avoir pu en faire réussir une autre convenable à tous égards. Le sérieux de ces soins fatigants et d'une froide prévoyance s'est étendu sur quelques-uns de mes jours, sans les rendre trop sombres; la mélancolie suit chez moi la méditation; mais un fonds de sentiment et de gaieté fait pour embellir la vie réside toujours dans mon cœur : l'affliction, les épreuves peuvent bien les tenir captifs, mais non les éteindre : le plus léger souffle les anime et les fait briller. Je viens de passer cette semaine d'une tout autre manière : il y a, ce me semble, un concours particulier d'événements qui n'appartient qu'à ma destinée, et auquel je dois sans doute le développement de facultés qui, dans d'autres circonstances, seroient restées inactives.

C'étoit peu qu'à ma sensibilité je joignisse un scepticisme qui renverse des objets intéressants pour elle; c'étoit peu qu'avec

ce tour d'esprit j'eusse et je conservasse une amie raisonnante et dévote; il falloit encore que jeune, isolée, philosophe (suivant l'acception commune, car dans l'autre sens je n'oserois me revêtir de ce titre), je me trouvasse dans l'obligation de préparer un malade à la mort, et de l'exhorter suivant les opinions reçues. J'ai resté trois jours et trois nuits chez mademoiselle Desportes, près d'une fille qu'elle aime et qui mérite d'être aimée, et qu'une fluxion de poitrine avoit conduite en très-peu de jours aux portes du tombeau. Les personnes qui l'entouroient vouloient qu'elle reçût les sacrements, et cependant aucune d'elles n'avoit la force de l'avertir du danger. Comme je trouve que cet avertissement ne doit pas être laissé aux prêtres, dont la présence peut étonner et produire un effet fâcheux, je me suis chargée d'un rôle que mes propres sentiments pouvoient me faire remplir avec plus de ménagement. Je n'ai considéré que le bien de faire servir les opinions de la mourante à la tranquillité de ses dernières heures; cette vue m'a échauffée; j'ai disposé petit à petit, suivant la faveur du moment, aux objets qu'il falloit amener; j'ai prêché la religion, mais la religion consolante, aimable et touchante. Les sacrements ont été administrés; le mal est moindre depuis la cérémonie, et nous avons l'espoir d'une convalescence. J'ai senti combien le zèle de l'humanité pouvoit suppléer à celui de la foi; que m'importe la réalité du sujet, si l'image en peut être utile! Je prêcherois le Védam aux Indes comme l'Évangile à Paris, aux persuadés qui les révèrent. Je n'aurai pas la cruauté d'effacer des croyances qui peuvent servir à la félicité de mes semblables. Le nombre des vérités est borné, plusieurs d'entre elles sont fâcheuses; le champ de l'incertitude est vaste : laissons sur ce sol ingrat germer de douces illusions pour les voyageurs fatigués.

Le silence que j'ai gardé avec toi dans cette quinzaine n'est qu'apparent; j'ai fait plusieurs extraits à ton intention : ta sœur te les remettra. Le temps n'est pas éloigné où je vais perdre mon amie et où tu retrouveras ta sœur; je crains peu l'instant du départ, je redoute les moments qui suivront. J'aurai du moins quelque dédommagement à ma privation dans le plaisir

que tu goûteras à la revoir, et dans celui qu'elle va sentir en te revoyant. C'est mon tour de souffrir pour ma part, et de me féliciter pour la tienne; je reste seule comme toi, mais c'est pour bien plus longtemps.

Si je n'ai pas fini mon Xénophon à cette époque, je le garderai sur ton crédit; mais je ferai mon possible pour qu'il soit remis alors à M. Roland. La lunette de cet observateur ne me semble pas bien dressée : il faut n'avoir pas d'idée de mes goûts et de ma façon d'être, pour douter que Xénophon me plaise. Rien au monde ne me convient mieux; le vieux style m'est assez familier; si je lisois avec toi le Plutarque d'Amyot, je voudrois que tu le trouvasses délicieux.

J'ai pleuré notre bon Jean-Jacques[1], de la meilleure foi du monde, avec un de ses disciples, petit bossu, petit abbé, qui est tout âme, tout feu, tout esprit, tout savoir. — Je n'ai plus le courage de me livrer aux petits détails qui n'ont de valeur que par l'éloignement, et qu'en outre Sophie sait et pourra t'apprendre avec plus d'agréments. Cette lettre n'est qu'un *memento*, tracé négligemment dans un moment de loisir.

Ton maître de musique enroué m'impatiente : je voudrois l'envoyer à l'Hippocrène se désenrhumer ou se noyer tout de bon, pour finir l'histoire. Ton choix ne m'en paroît pas moins sage : je crois le tête-à-tête aussi sûr avec un tousseur perpétuel qu'avec toute autre espèce d'invalide. — J'enrage de ne pouvoir chanter et pleurer tour à tour avec toi; nous rendrions l'un plus aisé, l'autre plus doux, en le faisant ensemble. Vains souhaits! il faut les étouffer.

Adieu.

---

* LETTRE VINGT ET UNIÈME.

A HENRIETTE.

Du 19 août 1778.

Les occasions que je prévois, le loisir dont je jouis, me laissent le champ libre pour te tracer ces riens dont tu fais tes

[1] Rousseau était mort le 2 juillet 1778.

délassements et tes plaisirs. J'ai demeuré hier à la maison, chose remarquable depuis que Sophie est ici; j'avois le projet de m'entretenir avec toi, et je n'ai pu l'exécuter, parce que deux femmes sont venues me voler mon temps sans miséricorde. J'étois disposée à te faire un abrégé de l'histoire de la Suisse, d'après la lecture d'un dictionnaire géographique et politique de ce pays, les matériaux épars dans ma mémoire ont besoin d'être mis dans un ordre qui demande de l'application; je ne me sens pas assez laborieuse aujourd'hui pour entreprendre cet ouvrage, et je prends la plume sans autre dessein que celui de me récréer un instant.

Il est très-vrai que l'on participe à son insu à quelques dispositions de ceux avec lesquels on se rencontre; je n'ai jamais quitté les gens de mérite, lorsque par hasard j'en ai vu, sans me trouver plus d'émulation, de courage et d'activité; au contraire, les êtres médiocres m'entraînent dans un assoupissement ennuyeux et stérile, dont j'éprouve encore les influences après qu'ils ont disparu. Madame Trude, que j'aime toujours beaucoup (et dont le mari, plus fou que jamais, nous désole également), m'a donné la connoissance d'un homme honnête, doux, intéressant, assez instruit, aimant les arts, qui, m'ayant rencontrée chez elle, témoigna le désir de se lier avec moi; ce M. Gibert[1], duquel notre sœur pourra te faire un portrait plus exact, est devenu l'une de mes sociétés; je le vois ordinairement deux fois la semaine avec son fils, enfant de neuf ans, qui l'occupe beaucoup. Depuis quinze jours ses visites sont suspendues par des raisons d'affaires; pour le suppléer, sa chère épouse s'est imaginé de venir : c'est une petite femme vive et impérieuse, mais polie et sociable, avec laquelle je suis beaucoup moins liée qu'avec son mari, que j'estime infiniment davantage.

Mademoiselle Desportes m'a invitée à dîner prochainement en particulier avec un oratorien que je connois un peu pour l'avoir vu chez elle, et qui paroît former de grands projets à mon occasion. C'est un personnage de soixante ans, Provençal fier et rusé, rigide et austère à l'excès dans sa morale, cepen-

[1] Gibert était employé dans l'administration des postes.

dant facile et agréable dans ses manières; janséniste en forme, homme aimable en effet. Il m'honore de sa bienveillance, et voudroit m'unir, moi petite sceptique, qu'il n'a point devinée, à quelque dévot de sa connoissance. Flattée de son estime, parce que celle des honnêtes gens me sera toujours chère, je souris de ses desseins et j'observe sa marche. Je puis te faire part à son sujet d'une anecdote plaisante, qui te fera connoître son esprit.

J'avois passé gaiement une journée chez mademoiselle Desportes, dans une compagnie nombreuse où l'on me fit répéter plusieurs fois une chanson nouvelle, que diverses personnes me prièrent de leur donner; je la promis, et je l'envoyai le lendemain à mademoiselle Desportes, qui avoit dû s'en charger, avec une lettre de plaisanterie où je donnois toute licence à ma verve. Par le plus grand hasard, l'oratorien se trouve en visite au moment où cette lettre arrive : comme mademoiselle Desportes rit en la lisant, son hilarité excite la curiosité du père, qui ne laisse point de la témoigner adroitement. L'épître lui est communiquée, et aussitôt il se propose pour faire une réponse convenable, afin d'engager mademoiselle Desportes, qui s'en défendoit, à l'entreprendre sans hésitation. La partie est acceptée, sans que je puisse m'en douter, et je reçois le lendemain, à mon grand étonnement, ce qui suit, de la main de ma cousine.

« Ta lettre, chère cousine, a produit un effet singulier; elle » m'a rendue poëte, ou plutôt elle m'a fait faire des vers; et » en voulant te répondre, voici ceux qui coulent de ma plume :

Où prends-tu ces heureuses rimes,
Ces vers dictés par l'enjoûment,
Où la gaîté peint ses maximes
Avec les traits de l'agrément?

Les doctes sœurs te les inspirent;
Mais souviens toi que leurs présents,
Dons fort douteux, souvent conspirent
A ternir les plus beaux penchants.

Ta muse, légère et badine,
Veut en ses jeux un peu d'amour :
Un peu d'amour, chère cousine!...
Une étincelle allume un four.

Quand notre esprit, par son adresse,
S'en sert pour égayer l'humeur,
Quelque pointe de son ivresse
S'enfonce aisément dans le cœur.

Tel se fait honneur d'en médire
Qui dans ses filets se voit pris;
Le dieu fripon ne fait qu'en rire,
Et change en chaîne nos mépris.

Qui dit le mot nous dit la chose,
Et la chose te fait horreur :
Fais que jamais ta plume n'ose
Dire plus que ne dit ton cœur.

Si ma muse paroit austère,
J'en appelle à ton jugement,
Ta conduite est bien plus sévère,
Et ta sagesse est mon garant. »

Piquée d'honneur, mais bien loin de deviner quel étoit l'Apollon qui avoit inspiré mademoiselle Desportes, je répondis sur-le-champ, moitié prose et moitié vers, et je me hâtai d'aller voir l'après-midi ma cousine. Elle me dit, après s'être bien réjouie de l'aventure, qu'il la fâchoit de voir mon peu de pénétration; qu'elle avoit promis à l'auteur de faire la réponse comme venant d'elle-même, et que je devois bien fabriquer une réplique qui pût justifier ses avances. Je me pinçai les lèvres en voyant que l'on me demandoit sans façon des vers, comme s'ils devoient se faire à volonté; je me moquai de moi-même, pour m'être étourdiment embarquée; mais il n'y avoit point à reculer. Je fis bonne mine, je revins à mon logis, et, pour me débarrasser une bonne fois, je croquai ma besogne avant de me coucher. Je fis servir avec économie l'introduction en prose que j'avois d'abord employée, et j'y joignis des stances telles quelles; voici ma rapsodie :

A MADEMOISELLE DESPORTES.

Il s'est fait aujourd'hui un grand bruit dans l'Olympe, la belle Vénus se désole et craint pour la première fois de voir abandonner Cythère. On dit que la Philosophie, prenant votre air et vos traits, s'insinua près de la déesse et lui ravit adroite-

ment cette ceinture dont les charmes puissants maîtrisent la nature et subjuguent les cœurs; avec les secours de cette magie divine, elle enchanta les Muses mêmes, et se fit prêter leurs pinceaux.

La raison dicta vos maximes,
Le sentiment les applaudit,
Et des plus gracieuses rimes
Le dieu des vers les embellit.

Seroit-ce en chantant sur sa lyre
Qu'on feroit craindre ses présents?
Faites plus mal pour en médire :
Cachez vos vertus, vos talents.

D'Horace vous joignez les grâces
A la sagesse de Zénon :
Pourquoi m'enseigner par vos traces
Ce que défend votre leçon?

Mais de cette morale austère
J'ai peine à vous croire l'auteur;
Il me semble à ce ton sévère
Connoître un rigide censeur.

Du pinceau l'aimable élégance,
De votre art est un digne effet :
Si j'y voyois votre indulgence,
Je dirois : Vous avez tout fait.

Avec une adresse admirable,
Me faire parler de l'amour
Pour me le peindre redoutable,
De quelque malin c'est le tour.

Je ne méprise pas ses chaînes;
Je les crains ainsi que ses feux;
J'évite ses traits et ses peines.
L'amitié seule a tous mes vœux.

Si la vertu, le badinage,
Ont des droits sur cette amitié,
Votre second à mon hommage
Pourroit prétendre de moitié.

Offert par la reconnoissance,
Il est simple comme mon cœur,
Et j'en livre avec confiance
Le partage à votre candeur.

Nous en sommes restés là; le père garde toujours à l'extérieur l'incognito. Je l'ai vu depuis, sans qu'il ait été fait mention de ces plaisanteries; seulement nous avons ri tous deux, en ayant bien l'air de deviner pourquoi. Tu vois que ce janséniste n'a pas l'esprit tellement aigri par son rigorisme, qu'il ne sache l'exercer d'une manière agréable, et que la perspective d'un dîner dans sa compagnie n'a rien de désolant. Aussi j'envisage cette époque sans effroi; quels que soient ces projets, leur exécution peut toujours être aisément empêchée.

Le rappel que nous avons fait hier de ces petites misères est cause qu'elles se représentent à ma pensée. J'ai voulu causer quelques minutes, et je sens mon esprit trop engourdi par la paresse des dernières journées pour qu'il soit capable de te donner quelque chose de bon.

Il fait très-chaud, je suis un peu mal à l'aise; je vais avoir recours comme toi à la musique : quel plaisir nous aurions à la cultiver ensemble! La communauté des études ou des travaux quelconques leur donne une douceur, une facilité dont on ne les croiroit pas susceptibles. Je sens tous les jours le manque d'un second, et j'aperçois combien son aide me seroit utile. Le séjour de Sophie n'est qu'une passade qui ne permet pas d'entreprises; nous causons, nous dissertons, nous ouvrons nos cœurs aux épanchements de l'amitié, mais il est impossible de songer à travailler. Le temps est trop coupé; puis la vue présente des bornes prescrites à la totalité de celui qui nous est donné, s'oppose perpétuellement au commencement d'un ouvrage qui ne doit pas s'achever avec promptitude. Si jamais nous étions réunies toutes trois, j'imaginerois un partage d'occupations, un plan d'études, dont l'exécution rempliroit délicieusement tous nos jours. Cette chimère me passe quelquefois dans la tête, mais je l'appelle sérieusement chimère, lorsque j'envisage nos alentours et nos liens. Il faut avouer qu'il est charmant d'habiter le pays des illusions, et que ceux-là sont heureux dont l'imagination est assez forte pour les y transporter souvent : qu'importe qu'on rêve, pourvu que le songe soit doux, durable ou répété!

Adieu, ma toute bonne, adieu.

* LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

A HENRIETTE.

Du 6 octobre 1778.

En vérité, ma tendre amie, j'ai bien besoin que tu travailles à m'excuser sur les torts que je crains d'avoir à ton égard. Je me souviens très-distinctement des différentes choses qui, s'étant succédé, m'ont ravi le temps que je voulois te donner; mais, considérant en gros l'intervalle qui s'est écoulé depuis que je te dois une réponse, j'ai peine à me persuader qu'il puisse être aussi long, sans que je sois coupable de quelque négligence. Il dépend de toi de me désoler à ton gré; je ne chercherai pas à me défendre contre tes reproches, et je sens si vivement quel empressement je devrois mettre à ce que je fais pour toi, qu'il m'est impossible de me justifier à mes yeux de la lenteur que j'aperçois dans mes derniers procédés.

J'arrive de Vincennes, où j'ai passé cinq jours; il règne dans ce pays un certain air de paresse qui modifie ceux qui le respirent. La nécessité, la complaisance, puis l'exemple et l'habitude, vous plient insensiblement à ce genre de vie molle, dont le moindre inconvénient est de mettre à fonds perdus le plus grand nombre de nos heures. Des repas plus longs, mille petites recherches, augmentent le besoin du sommeil et la délicatesse. Le travail et la sobriété rendent l'exercice plus facile, le dormir plus léger, et donnent un nouveau ressort à l'activité. L'interruption d'une vie commune et laborieuse fait plus de tort qu'on ne sauroit croire; il est rare qu'on ne perde pas hors de chez soi, à moins qu'on ne voyage. Cinq jours d'inutilité me donnent une propension à la nonchalance, dont je suis effrayée; les petits froids qui commencent à se faire sentir me semblent rigoureux; je tiens au lit, je dors trop, je ne fais rien. Je suis d'une confusion inexprimable. Croirois-tu que je ne me suis levée ce matin qu'à neuf heures, non pas précisément par besoin de repos, mais vaincue par les charmes d'une douce paresse qui me faisoit sommeiller à demi, dans le calme de tous

mes sens, dont il ne me restoit d'usage que pour trouver du plaisir à n'en avoir qu'une partie. Mollement enchaînée, mon imagination laissoit échapper quelques lueurs semblables à ces feux légers qui, sur le soir d'un beau jour, s'élèvent du sein de la terre, et mes idées vacillantes sembloient s'allumer et s'éteindre de même que ces brillantes vapeurs. Sortie de cette langueur dangereuse, je me suis demandé avec étonnement où étoit la vigilante Phlipon; toi-même, à ce portrait, tu chercheras ta sévère amie, et je m'empresserai de te la faire reconnoître dans la sincérité de cette confession.

J'avoue que le séjour de Sophie dans cette ville fait un tort considérable à notre correspondance. Il est très-certain que beaucoup de ces choses dont je lui fais part à l'instant où elles naissent, seront oubliées par elle et perdues pour toi; mais la plupart ne peuvent être dites qu'une fois, et ne sauroient l'être davantage, sans valoir infiniment moins par la répétition, fussent-elles neuves pour la personne qui ne les auroit pas entendues. Ces nuances délicates que le sentiment saisit et peint, ne sont bien rendues que par lui; passé le moment où elles se manifestent, c'est la mémoire qui décrit, et elle est trop froide pour donner du prix aux objets qui n'en ont point par eux-mêmes.

Beaucoup de circonstances particulières et de petits événements ont varié ma situation et affecté mon cœur depuis ma dernière lettre; si j'avois été isolée, le besoin de m'épancher m'auroit fait traiter ces sujets avec la chaleur et la complaisance que donnent l'intérêt et la sensibilité; Sophie étoit auprès de moi; une visite, un mot, une conférence, une larme, ont tout dit et tout réparé.

Tu as vu, je crois, M. de Sainte-Lette; il étoit ici en 1776; je t'ai parlé de l'élévation, de l'énergie, de l'esprit et des voyages de cet homme intéressant..... Il n'est plus [1]! Cette nouvelle m'a serré l'âme; certaines particularités me l'ont rendue plus pénible. Son souvenir, joint présentement à celui du

1 « Un ulcère à la tête, dont il s'étoit déjà ressenti, s'ouvrit lorsqu'il étoit en mer; il arriva malade à Pondichéry, où il mourut six semaines après son retour. » (*Mémoires*.)

Sage, me pénètre et m'attriste. Une seconde perte me rappelle l'autre, et m'en fait craindre de nouvelles; je pleure deux hommes de bien, deux amis, que je n'ai bien connus que pour les regretter avec plus d'amertume. Mon existence s'attache à ceux que j'estime; je me sens déchirer lorsqu'ils me sont ravis. Je redoute le bonheur de rencontrer des êtres distingués, dignes de mon affection; et j'éprouve que sans ce bien la vie ne vaut pas la peine d'être conservée.

Au milieu de ces sensations douloureuses se sont placées des scènes consolantes. J'ai vu chez M. Gibert le spectacle le plus intéressant, un ménage heureux; j'ai vu un philosophe marié, un époux éclairé, un père tendre et sage, un homme de trente-deux ans, revenu de toutes les illusions, même de celle du savoir; exercé par l'adversité, instruit par l'étude dans tous les genres, par l'expérience, les voyages, l'observation, la sensibilité, le bon sens; devenu maître d'une fortune médiocre, satisfait de cet avoir, et renonçant à l'espérance et à la facilité d'acquérir des biens plus considérables. Il s'est choisi une patrie dans le pays de Vaud, sur les bords du lac de Genève, où il va mener la vie des patriarches, avec une compagne vertueuse, qui a peu d'esprit, encore moins de connoissances et de babil, mais un caractère heureux, une douceur inaltérable, des inclinations bienfaisantes, des goûts simples, un jugement sain, quelques talents et un extérieur passable. Elle montre la plus grande vénération pour son cher époux. Tu ne pourrois te figurer combien ce tableau réel et touchant m'a émue et satisfaite. M. Gibert m'avoit procuré à dessein une rencontre avec ces braves gens, qui lui sont alliés par le sang et l'amitié; je dînai chez lui avec eux avant leur départ, je passai la journée la plus douce dans cette compagnie; je me suis dit avec attendrissement : « Il y a des êtres vertueux auxquels le bonheur n'a pas été refusé »; et j'ai senti leur félicité contribuer à la mienne[1].

[1] Cet ami de Gibert, ce *philosophe marié*, n'est autre que Pache, que l'amitié et l'estime de Roland firent appeler au ministère de la guerre, en remplacement de Servan. On peut lire le chapitre que madame Roland a consacré à Pache, lâche et ingrat. (*Mémoires*, pages 309 et suiv. de notre édition.)

J'ai frissonné à la peinture de l'excessive mélancolie où tu étois tombée; M. Guérard nous a parlé de ces douleurs violentes dont tu as été travaillée; je conçois fort bien tout le mal qu'a pu produire une fâcheuse disposition physique, irritée par des causes telles que l'absence de ta sœur et le manque de nos nouvelles.

Je suis bien aise que Plutarque soit à ton gré; une fois familiarisée avec le vieux style d'Amyot, qui d'ailleurs a beaucoup de naïveté et ne manque pas de grâces, tu le trouveras plein de sens, de choses, et propre à fixer ton attention. Il est des expressions qui nous semblent étrangères et dont le sens ne peut s'apercevoir que dans l'ensemble de la phrase, à l'aide de ce qui suit ou précède; ce peut être le cas de celle dont tu me demandes l'explication, elle me présente un sens éloigné, un tour métaphysique, où je ne vois pas assez d'évidence pour le donner comme éclaircissement; je n'ai pas actuellement Plutarque dans les mains; il y a du temps que je l'ai lu, et l'objet en question ne m'est pas du tout présent; ainsi tu n'auras pas de moi, sur cet objet, les lumières qu'il te plaisoit d'en attendre. Quant à ces histoires fabuleuses, ou tout au moins douteuses, rapportées sérieusement par ce grave historien, il faut les ranger au nombre de celles qu'une longue tradition a consacrées, mais dont la vérité singulièrement altérée s'efface et disparoît sous le nombre des circonstances dont on les a chargées, et que les anciens auteurs rapportent sans les discuter, comme des opinions généralement adoptées. Tu sais que l'on divise l'histoire grecque en trois temps, savoir : un temps fabuleux, un temps obscur, incertain ou héroïque, et un temps historique. Les rêveries des poëtes, les récits informes d'une tradition éloignée, l'amour du merveilleux, avoient composé sur les premiers temps des histoires adoptées par les peuples des derniers. Les écrivains de ceux-ci, en supposant qu'ils fussent éclairés, étoient obligés de ménager des idées chéries du peuple, d'autant plus qu'elles tenoient presque toutes à la mythologie, et qu'ainsi la religion s'y trouvoit intéressée; d'ailleurs le génie le plus élevé tient toujours de son siècle. Le président de Thou, historien françois, très-estimé pour ses lumières et sa véracité,

étoit cependant, sur certains chefs, plus crédule qu'il ne seroit probablement aujourd'hui, et Plutarque pouvoit très-bien, malgré son grand sens, tenir à certaines opinions que les savants du dix-huitième siècle n'admettroient pas sur son autorité.

Je ne répondis pas à ta remarque sur Jean-Jacques, parce que je me souvenois d'avoir traité ce chapitre fort au long dans une lettre adressée aux deux amies, et qu'il me sembloit fort inutile de me répéter, chose qui peut arriver assez souvent. Je te renvoie à cette lettre par la même raison, et je dirai seulement ici, pour ta satisfaction plus prompte, que je ne mêle pas Rousseau au nombre des athées. Je crois que son génie perçant sut distinguer tous les nuages qui environnoïent l'existence de Dieu. L'impossibilité de la prouver incontestablement, par le raisonnement, lui fut évidente; s'il eût été plus froid, il seroit au moins demeuré sceptique. Il vouloit une Providence. La foi d'un être puissant et bon étoit nécessaire à son bonheur. Il sentoit d'ailleurs combien cette créance étoit utile pour le commun des hommes; il la soutint de tout son pouvoir, il ne la prêcha pas, il s'efforça de la persuader aux autres comme à lui-même.

Je n'ai pas fait d'études dont les fruits puissent se partager; je crains bien de ne fournir cet hiver que peu de chose à la société; je vais être singulièrement dérangée par les affaires de mon déménagement; sous deux jours je serai dans un désordre complet. Encore passe, si des affaires d'une autre espèce ne revenoient souvent mêler leur amertume secrète à celle qui ne manque jamais de pénétrer d'un côté ou d'un autre les personnes qui portent un cœur.

Je n'ai pas vu aujourd'hui ma Sophie. Il fait un temps abominable; j'attends la matinée prochaine avec inquiétude; je souhaite qu'elle soit belle et qu'elle me ramène une amie.

Adieu, divine, aie soin de toi pour nous.

* LETTRE VINGT-TROISIÈME.

27 octobre 1778.

Me voici donc en possession d'un supplément à ta présence; mes yeux dévorent avidement ces caractères que ta main a tracés; je t'entends, je crois te voir, je veux te saisir, t'embrasser : tu m'échappes et je pleure.

Non, ma douce amie, je n'avois pas encore pris la plume pour toi, je m'étois défendu de t'écrire, comme je m'étois interdit de te revoir la veille au soir de ton départ, je t'aurois dépeint trop vivement des sensations dont l'idée te déchireroit vainement aujourd'hui qu'elles sont adoucies. Pourquoi te présenter dans toute sa force l'image de mes peines à l'instant où la raison commence à les diminuer?

Tu m'as laissée dans un état affreux, je puis te le dire actuellement comme une crise passée, je me serois reproché de t'en parler lorsque j'en sentois toute l'horreur. Je ne sais ce qu'étoit devenue cette philosophie, dont les secours consolateurs relevèrent tant de fois mon courage abattu; ton départ m'arrachoit l'âme, il sembloit que la terre fuyoit sous mes pas, que je tombais abandonnée dans un nouvel univers où le silence et la nuit m'environnoient de toutes parts; je succombois sous la douleur, j'allois devenir stupide ou insensée. Il est incroyable combien l'exercice habituel et pénible du sentiment excité tous les jours par des causes renaissantes et multipliées, lui donne à la fois d'étendue et d'activité : il se nourrit, se fortifie, s'accroît par des degrés inappréciables; un nouveau sujet vient-il l'émouvoir et le solliciter, il se développe et s'exalte avec une violence imprévue, effrayante et dangereuse. C'est un feu souterrain et concentré, alimenté par diverses matières qui s'animent sans cesse; au moindre jour qu'on lui fait, il éclate avec fracas, jette le trouble dans tout ce qui l'environne. Dans une situation plus heureuse ou plus tranquille, mes facultés, reposées, ne seroient peut-être pas susceptibles d'un ébranlement aussi considérable; mais pour ceux qui s'affectent beaucoup de toutes choses, ne

seroit-ce pas aussi un état chimérique que celui d'une paix constante? Je crois, qu'indépendamment des circonstances, qui tiennent toujours chez moi le sentiment en haleine, je ne contracterai jamais impunément l'habitude de t'avoir à mes côtés pendant plusieurs mois. Quel charme peut remplacer celui de retrouver chaque jour un autre soi-même que l'attachement et la volonté vous ramènent, de pouvoir se livrer sans partage à la confiance, d'exister en commun, de donner et recevoir à toute heure dans les avis et les observations d'un esprit attentif, éclairé différemment, mais dirigé vers un but unique, les preuves touchantes et le prix délicieux d'une amitié véritable, solide et pure! Il est très-vrai, ma chère amie, que nous nous sommes gâtées l'une et l'autre; nous avons pris ensemble une manière d'être étrangère à l'ordre commun et au cercle où nous vivons; il y a longtemps que l'on auroit pu prédire que nous étions perdues. Sans doute deux âmes honnêtes ne peuvent se rapprocher par une liaison intime sans fortifier les inclinations qui les différencient toujours plus du grand nombre à proportion qu'elles les rendent entre elles plus analogues.

Tu ne me parles pas assez d'Henriette, je voudrois n'en rien savoir ou n'en rien ignorer. Sa santé, sa tête, m'intéressent et m'affligent; toutes deux me paroissent faites pour inquiéter. Les portraits de ceux qui t'environnent me satisfont et me contrarient, j'ai besoin de m'instruire de tout ce qui t'approche, je suis contente de ta description et désolée des objets qu'elle me présente. Nous ne pouvons pas changer la nature des choses, mais il dépendra toujours de toi de me faire connoître celles qui te regardent; c'est tout ce que je veux. Crois-tu que je puisse me passer de partager toutes tes affections? Je suis avide d'apprendre que tu as repris ta façon de vivre accoutumée. J'imagine que dans ce train commun et régulier, la paix, l'habitude et le bonheur d'être utile te feront retrouver ces douceurs qui tiennent lieu de la félicité.

Je ne puis reprendre actuellement les occupations, les études qui font le charme des jours passés loin de toi; je suis dans ce désordre où tu m'as vue. J'ignore à quelle époque j'habiterai mon nouveau logis, dont je hâte l'arrangement, et auquel je

commence à m'affectionner. Je suis rebutée de celui que j'habite; il semble qu'en perdant l'espérance de te revoir dans ce lieu, j'aie senti se briser tous les liens qui m'y attachoient et qui me le rendoient intéressant; je veux être absolument là où tu peux revenir et où je t'attendrai.

Je te fais cette lettre à l'abri de mon paravent, dans cet endroit qui faisoit jadis ma cellule chérie. Il est soir, je vais me rendre auprès du feu, accompagnée de ma bonne et du garçon[1], qui se donnent un mal étonnant, avec un zèle, une affection qui me pénètrent. — Je fais en petit ces veillées de campagne où l'on se rassemble en commun avec tant de bienveillance et de bonhomie; c'est un dédommagement réel pour les désagréments de ma situation. Je n'ai pas le loisir et la liberté d'acquérir des connoissances nouvelles par l'étude, la retraite et la méditation; mais j'ai des semblables à rendre heureux par le témoignage de ma gratitude et de ma satisfaction : c'est encore une assez belle œuvre. J'ai mon royaume et mes saturnales, je m'attendris et je jouis de l'un et des autres.

---

* LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

28 octobre 1778.

Je me suis hâtée de te répondre hier, me réservant de t'entretenir à loisir et de joindre ces dernières dépêches aux gants que je dois t'envoyer. J'ai quelques raisons pour appréhender que ma diligence n'ait été rendue vaine; tu m'apprendras si j'ai bien jugé, et pour lors je te dirai la cause de ce soupçon. J'ai été bien diversement et assez fortement occupée depuis ton départ; je dis occupée à la manière que nous l'entendons, pour l'esprit et pour le cœur. Rien de considérable et de frappant n'est pourtant arrivé dans mes alentours, mais tu sais combien de légers mouvements imperceptibles pour des yeux étrangers se communiquent vivement jusqu'au centre où je suis placée, comment leur agitation se transmet à ce point et me soumet à leur impression.

[1] L'ouvrier au service de M. Phlipon.

Il y a déjà huit jours que je te quittai vers deux heures, déchirée par ton éloignement. Mon père avoit dîné, je mangeai peu; je voulus rester avec moi-même et me retirer dans ma chambre. C'eût été pour toi un spectacle attendrissant et risible à la fois que de me voir, après quelques instants d'accablement, prendre et laisser un livre sans pouvoir m'en servir; tomber dans mes rêveries, la tête sur ma main; prêter l'oreille par intervalles aux histoires de ma bonne. Me voyant triste, elle étoit venue me tenir compagnie, et me racontoit, dans ce langage que tu entends d'ici, le chagrin qu'elle avoit éprouvé jadis en perdant une bonne amie qui étoit morte dans ses bras. L'orateur m'impatientoit d'abord, mais la crainte de causer quelque mortification par un air de dégoût, me fit garder bonne contenance; bientôt sa bonhomie et la candeur de son intention me suggérèrent quelques idées qui me servirent de distraction et d'adoucissement.

Le jeudi matin, madame Trude vint avec empressement partager mes regrets sur ton départ : je ne la trouve jamais plus vive, plus touchante et plus affectueuse que dans mes épreuves cruelles : son âme se déploie alors avec une noblesse, une sensibilité, qui la transforment en ange consolateur.

Le soir je reçus la visite de M. Gibert. C'étoit un personnage tout à fait analogue à moi-même par sa façon d'être et par la ressemblance de nos situations. Je l'accueillis avec cette plénitude de cœur, cette aise que ressentent les affligés à la vue de leurs pareils. Son ami n'étoit pas encore parti; mais il l'avoit aidé à faire ses malles le jour même où je t'assistai dans un soin semblable. Je lui parus si peu raisonnable, qu'il oublia ses propres douleurs pour chercher à me consoler; je le ramenai par reconnoissance et aussi par inclination sur les objets dont il étoit affecté. Nous ne nous étions pas retrouvés depuis le départ de sa Minerve (tu te souviens que c'est sa charmante sœur) : celui du digne ami fait en quelque sorte diversion au chagrin du premier; en vérité, les âmes sensibles ne goûtent quelque soulagement à leurs maux qu'au moyen d'un mal de surcroît qui les distrait du précédent. — Cette soirée fut délicieuse; car c'est une félicité que de se plaindre tout à loisir,

avec la vivacité, je dirois volontiers l'intempérance d'un sentiment que l'on sait être connu, apprécié, partagé par celui qui vous écoute. M. Gibert avoit inutilement formé le projet de donner une heure à son ami : nous nous entretînmes de cet ami avec tant d'action, que le moment de le voir s'écoula, et que celui de se retirer nous avertit, en nous étonnant, du temps que nous avions passé dans cette conférence.

Je me transportai le lendemain chez mademoiselle Dp., où m'appeloient la décence et la politesse, parce que je n'étois pas retournée la voir depuis le dimanche que j'avois été dîner, sur son invitation, avec cette compagnie dont je te fis le tableau. Je m'acquittai des choses honnêtes dont tu m'avois chargée. Elle m'a rendu la monnoie, suivant l'usage, et nous avons chacune notre compte. Je me retrouvai avec cette petite jeune femme, spirituelle et railleuse, dont les plaisanteries sur le grand cousin m'avoient étourdie toute une après-midi; sa patte légère voulut revenir sur ce digne objet; je crus avoir fait assez preuve de modération, et que mon silence n'annonceroit plus qu'une douceur moutonne, si je le gardois plus longtemps. Je me contentai d'une petite remarque bien appliquée, prononcée du ton le plus modeste, avec laquelle je lui fermai la bouche, au moins quant à ce sujet. Ma réplique me valut un certain air de considération et des honnêtetés marquées.

Je ne sais si le soleil a paru dimanche à Amiens, à peine nous a-t-il donné ici une foible clarté; il a plu tout le jour avec une force et une continuité qui ne pouvoient se comparer que l'une à l'autre; tu penses que ton amie, qui trouve tout le plaisir à garder son logis, ne l'aura pas quitté ce jour-là. Tu pourrois sur cela raisonner conséquemment et te tromper néanmoins malgré les apparences. L'air étoit doux, il ne faisoit pas de vent; tu connois ma toilette; j'avois envie de voir Sainte-Agathe et de faire une visite d'honneur à la rue Saint-Dominique, où je ne pourrois aller dimanche prochain, parce que je suis en doute d'un voyage à Vincennes, et où je n'aurois pas voulu avoir à courir dans la semaine. Je pris donc mon parti, je m'en allai tout rêvant en me promenant à la Congrégation, par une

pluie de déluge. Les ruisseaux étoient comme des torrents; les rues, propres et désertes, sans monde, sans voitures, me parurent avoir leur agrément. Je trouvai ma pauvre religieuse avec un rhume affreux, une voix éteinte, une poitrine fatiguée; au total, c'est une fille sacrifiée; sa santé se délabre tous les jours davantage, les disgrâces l'assiégent, et le dégoût de la vie s'insinue dans son cœur, où il fait le ravage des poisons lents et mortels. La seule vivacité d'un naturel actif peut la soutenir encore. L'aspect d'un tel être n'a rien de flatteur, mais il est touchant; je l'aime, je me suis sentie émouvoir; je n'ai su consoler, mais j'ai pu distraire. Au reste, cette sorte d'indifférence que je lui vois pour la vie me paroît assez sincère pour que je la croie capable de balancer l'impression des maux, ou du moins l'inquiétude souvent plus à craindre qu'ils ont coutume de produire dans ceux qu'ils attaquent sérieusement.

Je descendis à cinq heures chez les cousines, où j'avois donné rendez-vous à ma bonne; je trouvai le seigneur comte, la petite tante, notre amie, et le commandeur faisant un reversi, lourd et maussade comme ce dernier. Mademoiselle de Lamotte me reçut avec cette honnêteté simple et attrayante qui lui est naturelle, et que sembloit exciter de nouveau la présence d'une personne à qui elle pouvoit parler de toi. Je ne me vis pas sans émotion et sans plaisir dans un lieu qui t'avoit si souvent offerte à mes regards, et qui étoit encore tout plein de toi; je causai deux heures sans sécheresse, sans interruption avec cette bonne cousine, qui me parut plus parlante que jamais; elle fit beaucoup de frais, mais sans efforts; je la jugeai assez contente d'elle pour croire qu'elle l'étoit de moi. Notre long entretien ne fut interrompu que par la fin du reversi, auquel on fit succéder le bonhomme, dont mademoiselle d'Hang. sembla très-aise par la liberté qu'il lui laissoit de m'entretenir. Je feignois malignement de m'en aller; elle m'arrêta de cet air naturel, empressé, affectueux, que lui donne le désir; elle eût été un peu désœuvrée sans moi; cette utilité passagère me valut beaucoup d'amitié. Il fut question même avec mademoiselle de Lam. du projet de vous faire venir l'année prochaine; l'exécution en est vivement souhaitée et presque espérée. Je ne parle pas pour

mon compte; je fonde rarement mon espoir sur celui des autres, et j'en conçois difficilement des choses qui me sont extrêmement flatteuses. Le commandeur joue toujours le même rôle. Il est un peu dolent, mais honnête, attentif; d'ailleurs précieux et pédant, selon son heureux naturel. L'amie du cœur me paroît fort embarrassée de garder le ton uniforme, froid et poli qui peut seul lui convenir. Ses petites brusqueries s'échappent même au jeu; toujours l'humeur ou la crainte la porteront successivement aux extrêmes opposés. Elle m'a parlé de ce vieux jaloux, ce sont ses termes, avec certaines remarques qui tomboient de loin d'une manière assez flatteuse sur le neveu. Je souriois en l'écoutant, sans qu'elle se doutât de l'aperçu qu'elle me donnoit. La géographie est loin, mais on veut venir déjeuner avec moi, me conter ses petites affaires, me mettre à la place de Sophie; c'est une chaleur toute nouvelle; l'heureux état que d'être sans concurrent! Je jouis de ce privilége avec la meilleure foi du monde.

Le gentilhomme malheureux a été malade; je l'ai vu depuis avec un extérieur défait, abattu, propre et décent, que tu remarquois si bien être celui de l'indigence honnête. Il m'a demandé de tes nouvelles; il a senti ce que ton départ étoit pour moi; nous nous sommes donné et rendu beaucoup d'idées et d'expressions en peu de mots; sa visite a été courte; elle m'a pénétrée; il est déménagé. J'irai voir sa femme au premier moment. Quelle existence laborieuse! où se trouve le bonheur des honnêtes gens? Adorateur d'un Dieu, le gentilhomme se flatte que la félicité l'attend dans l'autre monde; il semble destiné à ne se repaître que d'espérances. Heureux encore de les avoir, puisqu'elles adoucissent ses maux. Que ne puis-je les multiplier autour de ceux qui souffrent, au défaut des biens réels!

Je te quitte tristement pour mon lit, où j'ai besoin de me mettre de bonne heure; ta commission n'est pas encore faite; je t'en rendrai compte avant de fermer ce paquet. J'ai choisi des gants aussi bien qu'il est possible, chez un marchand si peu fourni. Je crois avoir rempli ton intention, en m'éloignant de la lettre de ton expression; d'ailleurs il m'eût été impossible de

la suivre. Je t'envoie deux paires gris de lin, que tu nommes violet. J'ai vu très-peu de gants verts, et ceux de cette couleur, laids et sales, m'ont fait balancer de t'en envoyer; enfin, j'ai fait de mon mieux; mais la marchandise ne m'a pas paru belle. Le bon marché en fait tout le mérite.

J'ai hésité quelque temps à mettre ce babillage dans le paquet de gants; après bien des si, des car, je m'y résous et m'abandonne à la fortune, en prenant toutefois mes précautions pour une enveloppe totale bien conditionnée. L'ami de S. me vient parfois dans l'esprit; je n'ai pas de nouvelles récentes, et je persiste à croire ce que j'avois présumé. J'ai trouvé dernièrement, dans le premier volume d'Horace, une ode qui m'a paru parfaitement applicable à sa personne et aux circonstances. Horace l'adresse à Virgile sur la mort de Quintilius Virgilius, son parent; la voici : « Quelle honte peut-il y avoir à pleurer un homme qui nous étoit si cher, et quelles bornes peut-on donner à des regrets si justes? Melpomène, qui avez reçu de Jupiter une si belle voix, avec l'art de jouer du luth, inspirez-nous des chants lugubres. Quintilius est donc plongé dans un sommeil éternel; quand est-ce que la Pudeur, la Fidélité, sœurs inséparables de la Justice, et la nue Vérité, trouveront un autre Quintilius? Tous les gens de bien doivent être touchés de cette mort; et vous, Virgile, vous devez être plus touché que personne. Cependant, hélas! avec toute votre piété, c'est en vain que vous demandez Quintilius aux dieux, qui ne nous l'avoient pas prêté pour toujours. Quand même vous toucheriez la lyre avec plus de douceur qu'Orphée, qui se fait entendre aux arbres et aux rochers, le sang ne reviendroit pas animer une ombre que l'inexorable Mercure, avec son horrible verge, auroit une fois enfermée dans les lieux ténébreux. Cela est sûr, il est vrai, mais la patience rend supportable ce que l'on ne sauroit changer. »

J'ai lu ce morceau avec attendrissement; l'application des choses de cette espèce donne bien de la force à leur expression.

Adieu, ma tendre amie.

30 octobre 1778.

Les feuilles précédentes ne pouvoient guère avoir d'autre mérite que celui de te surprendre, lorsque tu les aurois trouvées dans le paquet de gants; telle étoit leur destination; je les avois bien arrangées avec soin; mais le sort, qui se joue de nos vains projets, en a disposé autrement. Écoute mon histoire, à laquelle, suivant moi, la sottise et le ridicule ne manquent pas. Ma lettre, bien cachetée, étoit placée dans les gants, que j'avois enveloppés d'une petite toile cirée, pour plus grande commodité, propreté et sûreté; j'envoyai ma bonne chez madame Audoit, hier après midi assez tard, avec charge de beaucoup de respects; on étoit encore au dessert chez ta cousine; le commandeur y étoit. Mignonne expose le sujet de sa commission; ce cher homme prend la parole avant la maîtresse de la maison, et dit qu'il n'y a pas d'occasion, que ce n'est pas là le lieu où on doit envoyer des paquets. On a beau représenter que c'est sur l'avis donné d'Amiens qu'on l'adresse chez madame, l'un et l'autre finissent par conclure qu'il faut le mettre à la diligence, et le font reporter à ma bonne. Après avoir bien ri avec moi-même du récit de cette équipée, j'ai fait une petite lettre, dans laquelle j'ai dit à madame Aud. : « Je n'aurois pas pris la liberté de vous adresser aucun paquet, si l'on ne m'avoit écrit d'Amiens de remettre celui-ci chez vous; il contient des gants, que j'étois chargée d'acheter. Je les ai enveloppés comme vous le voyez, pour la plus grande commodité de quiconque doit les emporter. On m'a spécifié de les remettre cette semaine chez vous; on doit les y prendre sans doute, c'est ce que je dois raisonnablement conclure, d'après la commission qui m'est donnée. Vous me permettrez donc, madame, de remplir l'intention de madame Cannet en vous les laissant, et de saisir cette occasion de vous présenter mes respects. »

J'ai retiré ma lettre afin de te l'envoyer d'avance, et aussi par excès de précaution; ayant remis mon petit paquet comme il étoit, je l'ai fait reporter de nouveau il y a une heure, escorté de mon billet. La divinité n'étoit pas accessible, on est venu

rendre à la bonne un *Cela suffit*, et l'histoire me paroît à sa fin. Je ne sais pas si l'air de précaution qui règne autour de mon paquet déplaît à ces âmes délicates; je croirois moins honnête de leur laisser prendre des soins qui me regardent, puisque c'est moi qui fais la commission. D'ailleurs ces misères, qui sont susceptibles de se tacher ou chiffonner dans le transport et par quelque négligence, me paroissent exiger une certaine attention.

Mais pourquoi tant de commentaires sur les raisons d'agir de gens qui n'en ont guère?

Donne-moi de tes nouvelles, car je t'aime toujours un peu.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

Du mardi 10 novembre.

Il est trop vrai, ma chère Sophie, qu'en amitié comme en amour, c'est une habitude douce et dangereuse que celle de se retrouver tous les jours; à force de se voir, on ne peut plus se passer de se voir encore : au besoin satisfait d'aimer succède celui de se témoigner l'attachement et d'en recueillir les fruits. On voudroit exercer sans cesse cette confiance admirable qui fait évanouir les chagrins par leur peinture et leur aveu, cette communication facile où l'esprit s'éclaire et s'instruit, où les âmes se confondent, se fortifient et s'ennoblissent. Il est bien faux que cette soif de se voir n'appartienne jamais qu'au délire de la passion : elle peut être, avec bien plus de raison, le fruit d'un sentiment paisible et éclairé. Comment deux êtres unis par le rapport des bons sentiments et des mœurs pures pourroient-ils être moins chers l'un à l'autre que ceux que rapproche l'illusion d'un feu séducteur? — Je disserte, sans trop savoir pourquoi, sur des sujets qui te sont aussi familiers qu'à moi, et sur lesquels nous n'avons plus beaucoup de connoissances à acquérir; ou plutôt je trouve dans ces réflexions un dédommagement au dégoût que j'ai ressenti en lisant une petite critique de M. de la Harpe sur un hymne à l'Amitié, dont plu-

sieurs expressions lui paroissent très-fausses, tandis qu'elles me semblent justes et bien appliquées.

J'éprouve bien vivement la peine de ton absence; il y a quelques jours, comme une certaine circonstance venoit ajouter à mes chagrins, je t'ai cherchée; je voulois reposer ma tête sur le sein de l'amitié..... tout étoit désert autour de moi..... je me trouvois dénuée..... je retombai sur moi-même, comme ces fleurs languissantes qui ploient sur leur tige...., et c'est à toi que je consacre les premiers effets de mon courage renaissant.

Ma bonne maman est malade assez sérieusement pour me faire craindre les suites de sa situation. Elle a quatre-vingt-trois ans, et les approches de l'hiver m'empêchent de compter sur un rétablissement. Tu sens à merveille quelles tristes idées doivent m'occuper, et combien de choses de détail peuvent ajouter à leur impression; mais ce que tu ne devinerois pas, c'est l'effet singulier que m'a produit la vue d'un individu qui vint, il y a dix jours, chercher un cachet. J'étais seule, je fis les conventions pour l'ouvrage et pour le prix; je remarquai seulement en moi-même, assez légèrement, que ce personnage avoit de l'air de M. de Sévelinges; il me quitta rapidement et avec des façons honnêtes, mais sans avoir, je crois, levé les yeux sur moi. Il revint hier; j'étois seule encore; il reçut le cachet, me paya et sortit aussitôt avec la même politesse que la première fois, et les yeux toujours baissés..... La ressemblance me frappa davantage; elle me parut assez grande pour me donner un doute; mais à peine étoit-il formé que je perdis le moyen de l'éclaircir par la disparition de celui qui l'avoit fait naître. Oui, c'étoit l'air pénétré de M. de Sévelinges à l'époque de la perte de sa femme; c'étoit l'air qu'il doit avoir encore après la perte de son ami Sainte-Lette; c'étoit ce sérieux que le commun des hommes appelleroit froideur, et qui montre aux gens sensibles une âme violemment affectée..... seulement j'ai cru voir un embonpoint qui n'est pas le sien..... D'ailleurs, pourquoi se taire et se cacher?... cela n'est pas convenable....; il est impossible que ce soit lui..... Ce qui est certain, c'est que je me suis trouvée dans un trouble d'esprit inexprimable

après la fuite de cette ombre. Enfin j'ai pris une de ses lettres, et je me suis persuadée que celui qui m'écrivoit ainsi ne garderoit pas l'incognito en me voyant [1].

Le républicain vient quelquefois me voir, ainsi que par le passé; comme je suis seule, je l'écoute avec un peu plus de patience que ce certain soir où je te parus si folle.

Je poursuis toujours mon italien, comme la seule étude qui me soit convenable dans le dérangement dont je désespère de sortir avant la fin de l'année. J'avois envie depuis longtemps de me procurer un *Télémaque,* en qualité de pièce essentielle pour ma petite bibliothèque : j'en ai acheté un en italien, et je l'ai compris assez bien pour n'avoir pu en quitter la lecture, dès qu'une fois je l'ai eu commencée. Je suis, à la vérité, bien loin de ce qui s'appelle savoir une langue, je ne lirois pas encore les poëtes, et je ne puis parler faute de quelqu'un à qui m'adresser. Néanmoins je suis si joyeuse d'entendre mon *Télémaque,* que je sens mon courage en croître de plus de moitié. Je n'avois lu cet ouvrage qu'une fois à l'âge de huit ans [2], et je ne me souvenois bien que de l'accueil de Calypso, des charmes d'Eucharis, des foiblesses de Télémaque, et de sa chute dans la mer, lorsqu'il y fut précipité par Mentor. Je suis enchantée d'avoir fait cette acquisition : c'est un meuble précieux dont je ferai souvent usage; j'attache la plus haute estime

[1] Il y a ici contradiction entre notre lettre et les *Mémoires*. Madame Roland, racontant dans ces derniers l'histoire du cachet, termine ainsi : « Je m'assurai bientôt par *ses lettres* que c'étoit effectivement *lui*. Cette singularité me fit une impression fort peu agréable, et que je ne saurois définir; notre correspondance se ralentit; elle cessa dans la suite, comme je le dirai. »

[2] Madame Roland rend compte dans les *Mémoires* des impressions que firent sur elle *Télémaque* et la *Jérusalem délivrée,* lorsqu'elle lut ces ouvrages pour la première fois. « Le tendre Fénelon émut mon cœur et le Tasse alluma mon imagination. Quelquefois je lisois haut à la demande de ma mère, ce que je n'aimois pas : cela sortoit du recueillement qui faisoit mes délices, et m'obligeoit à ne pas aller si vite; mais j'aurois plutôt avalé ma langue que de lire ainsi l'épisode de Calypso et nombre de passages du Tasse. Ma respiration s'élevoit, je sentois un feu subit couvrir mon visage, et ma voix altérée eût trahi mes agitations. J'étois Eucharis pour Télémaque, et Herminie pour Tancrède; cependant, toute transformée en elles, je ne songeois pas encore à être moi-même quelque chose pour personne; je ne faisois pas de retour sur moi, je ne cherchois rien autour de moi; j'étois elles, et je ne voyois que les objets qui existoient pour elles : c'étoit un rêve sans réveil. » (Note de M. B.)

à cet ouvrage, dont je n'avois pu connoître le prix dans mon enfance, quoique j'en eusse déjà senti les charmes et les grâces. Voilà un bon supplément à mon bréviaire.

Adieu, ma bonne amie, il faut mettre des bornes à ce babillage, que je ferois éternel si j'abandonnois ma plume à mon cœur. Embrasse notre sœur, dont la situation m'attendrit et me peine.

Adieu.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

Du samedi 21 novembre 1778, à six heures du soir.

Je ne sais pas du tout ce que je vais te dire; je suis enchantée d'avoir de tes nouvelles, que j'attendois avec une inquiète impatience; il me semble que mon cœur bondit d'aise; je dévore ta lettre par deux fois, et je prends la plume aussitôt, dans un même moment d'allégresse et de vivacité.

J'étois seule et rêveuse comme on l'est dans la solitude avec tant d'objets à méditer; j'entends frapper, je vais ouvrir avec une sorte de crainte, parce que l'affoiblissement du jour, le délabrement de mon logis, ma disposition mélancolique, cet air d'abandon qui m'environnoit, me donnoient une appréhension indéfinissable : j'ai été rassurée par la vue de ton frère. Sa visite m'a rappelé ton séjour; je me suis sentie émue : mais pour paroître modérée, j'ai placé ta lettre sur ma cheminée avec un tour d'indifférence. Je n'y ai pas beaucoup gagné : ma conversation est devenue sèche et stérile après les questions qui te concernoient : j'avois besoin de te lire, et j'ai laissé partir ton frère avec autant de joie que j'en avois eu à son arrivée. Il a prétendu, en s'en allant, que tu l'avois chargé de m'embrasser: il s'en est acquitté *subito*, et j'ai eu l'esprit de douter de la commission, quand elle a été faite. Je viens de rire de mon sang-froid et de ma réflexion, et je te permets d'en faire autant, à condition que tu me vengeras du mensonge, si c'en est un (comme je le suppose), en te saisissant, à la première vue, de ce que je n'ai laissé prendre qu'à ton intention. Tirons le rideau sur cette folie et parlons d'autre chose.

J'ai lu avec attendrissement les expressions de ta tendresse; elle te fait me placer à un degré où je ne me vois pas : le désir de m'y élever naîtroit aujourd'hui de celui de justifier ton opinion, s'il n'avoit pas toujours accompagné l'ambition de te mériter. Dans la carrière de l'amitié, comme dans le chemin de la vertu, on rétrograde à l'instant que l'on cesse d'avancer; le sentiment a ses bornes, il est vrai; mais le soin d'en exercer le pouvoir et d'en appliquer les effets n'en a pas d'autres que celles de la vie. L'estime est plus avide d'aliments qu'aucune des passions; celles-ci se nourrissent de l'illusion qu'elles produisent, elles parent et embellissent l'idole objet de leur culte; mais l'estime sévère, éclairée et paisible, veille sans cesse à la conservation des titres qui la fondent et veut qu'on les assure chaque jour. Quiconque ose revêtir le nom d'ami, doit se considérer comme un homme dont toutes les actions étant destinées à subir un examen rigoureux, ou pouvant avoir l'autorité de l'exemple, ne sauroient être trop exactes et trop épurées. Il ne doit pas avoir la présomption de se donner pour modèle, mais il doit se rendre tel qu'on puisse l'imiter sans danger. Non, ma chère amie, je ne crois pas que nous puissions demeurer chères l'une à l'autre, si nous cessions de travailler à nous rendre meilleures; de quel front remplirions-nous les devoirs de l'amitié, en nous reprochant en secret d'avoir négligé les premiers de tous, ceux de la vertu? Dès le moment où mon cœur te choisit pour partager tous ses sentiments, j'ai renouvelé l'obligation et le vœu de les rectifier et d'ajouter sans cesse à leur perfection; ton attachement est la sanction de cette loi, et il ne peut subsister qu'avec elle : tu es le garant de son observation, et tu me punirois si un jour je pouvois l'enfreindre.

Il faut à notre foiblesse un objet sensible de culte et d'hommage, qui nous tienne toujours présente l'image sublime à laquelle nous devons les adresser. En personnifiant des sujets, ainsi que faisoient les anciens, ne pourroit-on pas dire que la Vertu, forcée de remonter dans les cieux, parce que sa vive lumière éblouissoit les humains et les frappoit d'étonnement et de stupeur, envoya l'Amitié sur la terre rassembler ses sujets, faire observer ses lois et distribuer ses dons; l'Amitié, plus

accessible et non moins pure, aussi douce et moins éclatante, éleva des autels à la Vertu, dont les adorateurs furent seuls admis à sa cour.

Je jetai les yeux hier, par occasion, sur l'ouvrage de la Blancherie; j'y vis avec intérêt des descriptions, des traits et des préceptes qui nourrissent le goût du bien et font honneur à leur auteur; c'est un amas mal ordonné de choses saines et instructives, noyées dans quelques inutilités et beaucoup de répétitions; mais celui qui pensoit et écrivoit ainsi à dix-sept ans est doué d'une âme non commune. Je me suis rendu ce témoignage avec complaisance, d'après l'impression que cette lecture m'a faite; il est doux de se justifier dans tous les temps les sentiments que l'on a pu concevoir. Je reconnois que l'enthousiasme m'avoit transportée et m'avoit fait illusion; je jugeois être un Socrate celui qui n'étoit encore qu'un jeune homme, et qui par cette raison pouvoit être inconséquent; mais il méritoit réellement de l'estime : en donnant de l'amour, j'ai fait grâce, ou plutôt je me suis abusée sans m'avilir. Je ne fus jamais plus ardente pour le bien, plus prompte à le pratiquer, ni plus enivrée du charme de l'avoir fait, qu'au temps de cette heureuse passion. Il est impossible actuellement que j'éprouve jamais rien de semblable, et déjà je ressemble à ces gens sur le retour qui regrettent les erreurs de leur première jeunesse. Ah! Sophie, cette sensibilité, qui te paroît si vive et si neuve, me semble à moi déjà bien émoussée. Qu'il est triste de se dire : Je connois assez les hommes pour ne pouvoir plus les estimer beaucoup désormais! Sophie, ne me manque pas : l'amitié, par ton moyen, doit me faire oublier toutes mes pertes; si je te perds, je veux mourir.

Mademoiselle d'Hangard est venue passer avec moi l'après-dînée d'avant-hier. Notre grosse amie étoit en peine de toi; nous avons présumé l'accouchement de madame Guérard : quel dommage que des accidents fâcheux pour la mère accompagnent l'entrée joyeuse du petit Fortunat dans le monde!

A propos de ce monde et de ceux qui l'habitent, le fils du défunt Sage est venu hier ici pour affaire; l'élégance de ses habits, son ton léger, son air évaporé, ses manières du jour,

annoncent l'être éphémère qui veut plaire et briller par des agréments qui ne sont pas à lui. Ma présence paroît cependant lui en imposer, par ressouvenir; la sienne me fait regretter son père, qu'il ne saura jamais remplacer. Devenu son maître au temps où la fougue des passions tourmente et même emporte les mieux soutenus, il va s'épuiser et s'abâtardir : je le regarde comme perdu.

Dans toutes les situations imaginables, il n'est pour l'homme aucun bien sans travail; la gloire, la vertu, le bonheur, sont le prix du courage. La science de se vaincre renferme les éléments de toutes les autres sciences. Le premier enseignement de l'éducation devroit être de nous apprendre à souffrir; c'est à lutter contre la douleur qu'on acquiert le pouvoir de la surmonter. On croit avoir beaucoup fait quand on a fatigué les enfants par des études de mots dont ils ne recueillent que le dégoût de l'application, et souvent on les abandonne à eux-mêmes dans l'âge où de bons guides leur seroient le plus nécessaires. Les Lacédémoniens, dans leur sagesse, avoient multiplié les exercices et les occupations pour les jeunes gens au moment où l'adolescence impétueuse devoit éveiller les passions.

Je vois que généralement on ne réfléchit pas assez sur les suites fâcheuses qu'entraînent après elles quelques années passées dans l'oisiveté. Des plaisirs excessifs ou prématurés affoiblissent le tempérament, énervent l'âme, brisent son ressort, éteignent cette activité nécessaire au développement de ses forces, à la production des grandes choses et à la perfection des talents. L'inutilité des plus beaux jours de la vie répand sur tout le reste le découragement et l'ennui. C'est à l'âge des passions que le caractère s'annonce et se dessine : tous les grands hommes se sont montrés tels de bonne heure. On a vu quelques-uns d'entre eux s'abandonner parfois à des excès d'intempérance; mais il n'y en a eu aucun qui ne se soit familiarisé avec les travaux et les fatigues. Un méchant peut changer si son intérêt l'oblige à devenir bon : un paresseux ne peut que faire beaucoup de mal par sa négligence, sans être jamais capable d'opérer le moindre bien. Une nation simple et fière, les Germains, avoit avec raison regardé la lâcheté comme le

plus odieux de tous les vices. Il est très-vrai que le principe du bien réside uniquement dans cette activité précieuse qui nous arrache au néant et nous rend propres à tout; elle se nourrit principalement du sentiment de notre propre estime; la dignité, la noble confiance, l'élévation, la mâle fermeté, l'espoir heureux, en résultent et l'accompagnent. J'ai crié au jeune de Boismorel qu'il craignît de voir s'évanouir dans quelques illusions mensongères l'ardeur dont il pouvoit faire un si bon emploi; hélas! le mentor qui avoit employé ma voix n'existe plus; ses peines seront inutiles ainsi que mes leçons [1].

Je suis bien aise que la lecture de mes *Loisirs* t'occupe un peu dans cette saison où mes embarras ne me laissent pas la faculté de t'entretenir fréquemment et de te faire partager les fruits de mes études. Je te fabrique cette lettre au premier instant, pour satisfaire mon cœur en te faisant une prompte réponse, et en ne donnant rien au hasard, qui pourroit occasionner un trop grand retard.

Je ne sais pas encore à quelle époque j'irai dans mon nouvel appartement. Mon rhume se dissipe, mais ma voix en a souffert : je n'ai pas chanté depuis ton départ; adieu musique, instruments, gaieté, etc. J'ai voulu fredonner il y a deux jours, je me suis trouvé la voix entièrement voilée; rien n'est encore changé (car depuis cette triste découverte je m'essaye souvent), et s'il n'arrive quelque heureuse révolution, je me verrai condamnée à psalmodier comme toi.

Je t'aime et t'embrasse tendrement.

---

* LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Du samedi 12 décembre 1778, onze heures du soir.

Je reçus, mes chères amies, vos lettres avant-hier; j'aurois pris la plume, si j'eusse suivi le penchant qui me portoit à faire

[1] On trouvera dans les notes, qui forment l'*Appendice* à ces lettres, la lettre anonyme que mademoiselle Phlipon écrivit au jeune de Boismorel, à la sollicitation de son père, et à laquelle il est fait de fréquentes allusions dans cette correspondance.

abstraction de tout objet étranger pour m'entretenir avec vous dans la joie de mon cœur; mais je voulus me donner aux occupations que sollicitoit encore la suite de mon emménagement.

Je suis dans le nouveau logement depuis lundi; la nécessité, la fin d'un long embarras et des commodités réelles font que je m'y trouve très-bien. Mon lit est bien placé; mon cabinet surtout (et c'est l'important) me semble tout à fait joli; je l'ai rangé avec complaisance : mes livres et mes papiers y sont au mieux. C'est un sanctuaire uniquement consacré au culte de Minerve et de l'Amitié, c'est mon temple et mon asile.

Je n'ai pas eu le loisir de reprendre les différentes parties de mes petites études. Je veux repasser ma physique, et si tu n'as pas encore l'ouvrage en question, je pourrai bientôt t'envoyer d'avance un précis des leçons. On n'apprend jamais rien quand on ne fait que lire : il faut extraire et tourner, pour ainsi dire, en sa propre substance les choses que l'on veut conserver, en se pénétrant de leur essence.

Il m'est venu dernièrement le fameux *Dictionnaire philosophique* de Voltaire : c'est un de ses ouvrages où l'on trouve le plus de raisonnement; néanmoins le bel-esprit ne cesse de s'y montrer; et la fine plaisanterie, l'aimable enjouement, le sel attique, la satire françoise, s'y rencontrent à côté des plus graves discussions. J'y ai vu d'excellentes choses; les articles *Liberté, Beau*, *Vertu*, *Amour-propre*, m'ont présenté des idées qui me sont familières, et que j'ai reconnues avec plaisir. Je prends de toute main : la Bible est souvent placée sur mon pupitre; je me promène en rêvant dans ces antiques monuments que j'ai tant considérés autrefois. Je souris lorsque je me rappelle cette époque de mon enfance où le désir de connoître, aiguisé par la solitude, me faisoit dévorer alternativement l'Écriture sainte et de mauvais romans, Plutarque et saint François de Sales, suivant que je pouvois attraper l'un ou l'autre.

Nous avons fait l'un de ces soirs, le républicain et moi, une lecture fort édifiante dans l'Ecclésiaste et les Proverbes; le bon apôtre vouloit en venir au Cantique : je l'ai tenu impitoyablement dans ces recueils de sentences, dont le meilleur n'est que la morale de toutes les nations.

Ce brave Genevois me rend toujours visite une ou deux fois la semaine; il me donne souvent ces irritations de nerfs, cette fièvre d'impatience dont tu vis un jour les effets; je trouve qu'il est de ces hommes dont l'esprit ressemble à une lanterne sourde, qui n'éclaire qui celui qui la guide; mais il est véritablement vertueux, et je l'aime lors même que je suis tentée de l'envoyer promener. Si par hasard, ou pour cause, il est question de malheureux, on voit sa figure s'animer et s'adoucir; son flegme se dissipe, son embarras diminue, sa langue se délie; l'humanité, la bienveillance, l'échauffent, l'excitent et le transforment.

J'ai vu depuis peu M. et madame de Châlons; l'infortune les poursuit avec un acharnement qui n'a pas d'exemple; la fausseté des gens avec lesquels ils ont traité, des bizarreries de la part de ceux qui devroient aujourd'hui leur donner aide et protection, de fâcheuses circonstances dans l'enchaînement des faits, paroissent se réunir comme à plaisir pour les accabler. J'ai souffert horriblement au récit de ces douleurs que je ne saurois apaiser; je donnerois tout au monde pour les ignorer, dans l'impossibilité où je suis d'offrir un soulagement; je me sens de l'ardeur et de l'éloquence lorsque j'ai les mains pleines : autrement, je demeure immobile et muette, on me déchire à chaque mot, je frémis et je glace; c'est ainsi que j'ai passé mon dernier dimanche. O l'affreuse vue que celle des malheureux qu'on ne peut consoler! c'est un supplice inexprimable; je doute s'il ne conduiroit pas à la longue jusqu'à l'insensibilité : on s'irrite malgré soi contre ceux qui vous font souffrir; on viendroit enfin à s'étourdir sur leurs plaintes si l'on étoit forcé de les entendre longtemps...... ou bien il faudroit mourir.

M. Gibert me demande de tes nouvelles et me donne de celles de son ami. Le lieu de la retraite de ce dernier n'est pas celui qu'il avoit d'abord choisi : des raisons particulières ont tourné les pas de cet homme intéressant vers le midi du Languedoc. Il est arrivé dans sa résidence et commence à réaliser ses projets. M. Gibert change et n'annonce pas une bonne santé; il se tait, il souffre; son fils le console, l'attendrit et le fait souffrir encore.—J'ai déjà reçu dans cette habitation la visite de made-

moiselle d'Hangard; elle me témoigne un accès d'amitié qui n'est pas sans agrément; la bonne cousine, la grogneuse et le commandeur sont toujours les mêmes, mais il ne paroît pas que l'arrivée du neveu ait augmenté les tracasseries, comme je l'aurois volontiers présumé; au reste, il n'y a pas moins dans la sainte maison le sujet d'une bonne comédie. Le tourment du pauvre jaloux me rappelle sans cesse cette idylle de Moschus :

Pour Écho le dieu Pan soupire,
Écho brûle pour un satyre
Que les yeux de Lydas consument jour et nuit,
Et dans le feu qui les dévore
Chacun hait l'objet qui le suit,
Autant qu'il est haï de celui qu'il adore :
Toi qui des feux d'amour sens ton cœur enflammé,
Pour éviter ce mal extrême,
Aime toujours l'objet qui t'aime,
Et n'aime point celui dont tu n'es pas aimé !

Malgré la sagesse de cette vieille leçon, chez nous comme chez les Grecs de vieux pédants tout maussades perdent leur temps à soupirer pour des objets qui les détestent; c'est un jeu du malin enfant!

Du dimanche 13 décembre, à dix heures du soir.

L'obligation de me lever aujourd'hui de bonne heure, jointe à quelque fatigue, me fit laisser hier mon épître inachevée; j'étois d'ailleurs bien aise de te rendre compte des événements du jour.

Ton frère a passé près d'une heure avec moi ce matin; il s'est plaint de la rareté de tes lettres : je me suis expressément chargée de te présenter ses observations; je voudrois te gronder, si je ne croyois encore meilleur de te pardonner dans l'espoir que tu viendras à résipiscence. De tous les torts que l'on peut avoir, il n'y en a pas de plus grands pour les offensés que ceux qui les privent des agréments auxquels on les avoit accoutumés. Je suis peut-être la seule personne qui puisse apprécier avec justesse la faute dont tu te rends coupable; l'amitié est clairvoyante, parce que la familiarité qu'elle produit lui fournit des remarques faites pour échapper à d'autres yeux que les siens.

Nul mieux que moi ne peut juger tes négligences et sentir ce qu'elles font souffrir ; c'est un droit que je m'arroge, un avantage qui m'appartient ; et d'après ce titre légal, je te condamne à réparation, j'ordonne une lettre au frère sous deux jours ; je veux qu'elle soit bien détaillée, bien jolie, bien tendre. Je défends à mon égard les excuses et les raisons : les premières me contrarient lorsqu'il me plaît de tracasser, et je n'aime point à voir les secondes dans les sujets où je n'en ai point mis.

J'ai dîné aujourd'hui chez mon grand-oncle avec ma bonne maman, qui s'est tirée d'affaire tout au mieux, et que j'ai conduite à la messe pour sa première sortie depuis sa maladie. Un homme fort spirituel, que je connois depuis longtemps, et un autre homme (non spirituel) que je n'avois jamais vu, et dont mon oncle m'avoit parlé comme d'un voisin, d'un sien ami fort estimable (il le connoît depuis six mois), étoient les seuls convives étrangers ; et c'étoit beaucoup dans une maison où l'on ne voit presque jamais personne. Le ton sérieux, l'air affecté avec lesquels on m'avoit fait d'avance l'éloge du dernier personnage, en me répétant qu'il étoit riche, me donnoient tristement à penser que ce manége servoit de préparation à une entrevue. J'étois bien tranquille, fort certaine de ne rien trouver d'excellent, et croyant même rencontrer quelque chose d'assez mal pour justifier mon refus, si l'on devoit par la suite me fournir l'occasion de l'exprimer. Eh bien, ma bonne, j'ai vu...... j'ai vu un petit être fort ressemblant à M. Gouet, et pour la taille, la corpulence et la figure ; il n'a point au même degré le ton d'importance, mais ses prétentions sont déjà fort passables ; sans brillant et sans babil, il diffère du moins en cela de son objet de comparaison ; il a beaucoup d'usage, manque d'esprit, de connoissances, parle assez peu pour se faire donner du bon sens sur sa mine, et trop mal pour laisser croire qu'il ait de l'ordre dans ses idées. C'est un homme épais, à le prendre à la lettre et au figuré : sitôt que j'ai vu cet ample embonpoint, cette belle figure sans âme, ces mains courtes et grosses, cette encolure large et guindée, j'ai reconnu les caractères communs de la lourde espèce. Je suis bien de l'avis de César, auquel on faisoit remarquer Marc-Antoine comme un jeune homme qui

pourroit exciter des troubles dans la république : « Je crains peu, disoit-il, ces gros garçons bien nourris. » Je crois en effet qu'en général on ne doit attendre d'eux rien de bien bon ni de très-méchant : leur machine embarrassée ne sauroit produire de grands effets; ils sont communément sans vertus et sans vices. Il est certains indices physiques auxquels je donne assez de confiance; la science des physionomistes me parut autrefois une chimère : des expériences réitérées m'ont appris à la respecter jusqu'à un certain point. J'ai été fort à mon aise au dîner, ne songeant qu'à m'amuser de la conversation du plus aimable convive, et voyant l'autre assez froid pour me tranquilliser sur l'impression que je pourrois lui faire. Je le regardois comme un zéro dont je n'aurois pas à me plaindre. Néanmoins, après le dîner, j'aperçus des attentions qui commencèrent à me donner de l'humeur, et cherchant à causer bonnement avec ma tante de misères qui l'intéressoient, je me retirai de la conversation générale, à laquelle je ne donnai plus qu'une attention silencieuse, par intervalles. Le plus contrariant de l'affaire ce fut au moment de se quitter : mon gros petit bonhomme s'en vint demander la permission de m'embrasser, avec un air si bête et si déplacé, que sans la crainte du scandale, j'aurois crié comme Henriette à M. de Clastre : Oh! pour cela non! Je ne répondis rien et me laissai faire, en rougissant de dépit. Je voyois mon oncle rire sous cape avec un air de triomphe, ma tante prendre le sérieux de la dignité, qui s'éclaircissoit malgré ses efforts; et ma bonne maman raffoler du petit amour, qui du reste n'a guère que quarante-cinq à cinquante ans. Quant à mon père, qui certainement ne s'est douté de rien, soit par préoccupation d'esprit, soit par indifférence sur la chose, il nous avoit quittés de bonne heure pour venir, ainsi que je l'ai su depuis, montrer son logis à quelqu'un : tu m'entends.

Je suis revenue tout au soir avec ma bonne et l'homme intéressant de ma connoissance. Je me sens déterminée à tout braver avec adresse et patience; les préventions sont contre moi, les circonstances ne sont pas heureuses; mais sans être Clarisse, dussé-je trouver des Harlowe, je ne ferai rien sans estime et contre mon cœur. Le meilleur, c'est que n'étant pas

riche, j'aurai le moyen de dégoûter une âme commune en affoiblissant les espérances qu'il pourroit avoir, d'une part, et en détruisant totalement ses calculs, d'une autre. Hélas! ma chère Sophie, ne me sera-t-il jamais permis de couler mes jours dans l'obscurité paisible que je chéris!

Je t'aime, et voilà ma joie; adieu.

LETTRE VINGT-HUITIÈME. (*Inédite.*)

Ce samedi 23 décembre 1778.

En vérité, ma chère Sophie, je suis d'une foiblesse que j'ai peine à me pardonner moi-même : depuis deux jours, je vais pleurer dans tous les coins sans pouvoir m'en empêcher. Il faut bien que tu partages mes douleurs, puisque tu es la seule qui sache les adoucir; j'ai eu d'abord une sorte de honte de ne pouvoir supporter mes chagrins sans aide, et je me défendois de t'écrire, mais avec un peu de réflexion je me suis reproché cette honte même, car en supposant qu'elle soit juste, j'en dois au moins l'aveu à l'intimité de notre communication. Les défauts sont pardonnables à tous, puisque notre nature est imparfaite, mais s'étonner de s'en trouver et prendre soin de les cacher à son amie est un orgueil extrême, une sensibilité d'amour-propre indigne d'une âme noble et de la candeur de l'amitié. Je te dirai qu'entre plusieurs misères, dont la source ne t'est pas encore inconnue, et qui donnent chaque jour de l'exercice à ma sensibilité, une circonstance particulière est venue augmenter ces disgrâces, qui sont mon pain quotidien. Ton frère avoit chargé mon père de faire un cachet pour M. d'Hauvillé, qui témoignoit en désirer un; il s'étoit adressé ici avec cet honnête empressement que donnent à la fois le désir d'obliger et la confiance d'être bien servi. Ce cachet fut porté par mon père à M. d'Hauv. Mon père se le fit payer un prix exorbitant, vu la quantité de l'ouvrage, qui d'ailleurs est bien fait. J'ignorois absolument le prix qu'il en avoit reçu, j'étois même éloignée de le soupçonner, lorsque mardi dernier, M. d'Hauv., qui s'étoit informé de la valeur de l'objet, vint faire ses plaintes avec la

chaleur que donne le déplaisir d'être pris pour dupe. C'étoit l'instant de réparer la faute si mon père en avoit eu le talent et le vouloir; il pouvoit dire que la perfection de la gravure l'avoit mis en droit d'en exiger pareil prix, mais qu'il aimoit mieux en remettre une partie que de laisser croire à qui que ce fût qu'il avoit été capable de le porter au delà des bornes que la justice pouvoit y mettre, et en même temps offrir l'excédant réel dont il étoit chargé. Mais, ma chère, quand on manque de l'équité, de la délicatesse qui empêchent de faire ces sottises, peut-on avoir ce qui seroit nécessaire pour les effacer, et veut-on en sacrifier le produit? Mauvaises raisons, subterfuges, mensonges, débités au reste avec assez de front, furent toutes les réponses que put obtenir M. d'Hauv. à ses observations pressantes; il sortit très-mécontent, après s'être exprimé comme il en avoit le droit, pendant que j'étouffois de honte et de dépit dans mon cabinet, où je m'étois sauvée lorsque les premiers mots m'eurent fait connoître les torts de mon père et ses dispositions constantes; je lui fis alors des représentations inutiles et mal reçues. Ton frère arriva le soir du même jour, sans savoir que son cousin étoit déjà venu; il garda les plus grands ménagements : la délicatesse et l'honnêteté dictèrent tous ses propos; j'avois voulu être présente, mais il me fut impossible d'y tenir, chaque parole de mon père m'assommoit; je me retirai brusquement pour cacher une agitation dont les effets devenoient trop sensibles, et que la contrainte auroit rendus violents. Les désagréments sont très-grands pour ton frère, qui reçoit un démenti formel des éloges qu'il avoit avancés de l'homme qu'il proposa et qu'il se pressa d'employer; il est dans le cas de faire dire à M. d'Hauv. : « Me faites-vous donc payer ce que vous aurez fait exécuter pour votre compte? » Son extrême modération ne me fait point illusion sur ce qu'il doit éprouver; je sens vivement tout ce que je sentirois à sa place; je sais ce que je souffre à la mienne et ce que je dirois si j'étois autre. J'aurois désiré lui témoigner combien je suis pénétrée de tout ceci; je ne prétendrois pas accuser ni excuser mon père, ni l'une ni l'autre de ces choses ne peut me convenir vis-à-vis de ton frère, mais je ne pourrois me refuser de lui exprimer mes regrets; je t'en

laisse l'interprète dans l'incertitude d'avoir l'occasion de les lui manifester. Je ne puis te dire combien cette vilaine affaire m'a donné de noir dans l'âme : il est affreux d'avoir à rougir pour les autres, et surtout pour un père ! Que les fautes de ceux qui nous sont chers sont pesantes ! elles nous abattent et nous déchirent en même temps. J'aimerois cent fois mieux avoir à rougir pour moi, car je porterois du moins dans mon sein la confiance de réparer mes torts, et ce sentiment me sauvant de l'humiliation, ne me laisseroit que le courage de l'éviter désormais.

Vois-tu, ma chère, la filiation de toutes les foiblesses? Quel mal fait un homme qui s'amuse? Peut-on dire : Il suit un penchant naturel, dont les effets ne sauroient être pernicieux? Il est vrai, ce penchant en lui-même n'a rien d'odieux ni de nuisible; mais lorsqu'il n'éveille que les sens et nous attache uniquement au bien de les satisfaire, ce n'est plus qu'une passion brutale, avilissante, qui porte le désordre dans nos facultés par la dissipation, la mollesse et l'affoiblissement où elle nous entraîne. Alors un seul objet nous occupe, celui de la sensation vive que l'on voudroit sans cesse éprouver. Le physique s'exerce, la tête s'étourdit, l'application devient un tourment, le goût du travail se perd, et avec lui tout est perdu. On n'a plus d'activité que pour ses sens; il reste généralement une inquiétude dont on ne sait que faire ; l'ennui, le dégoût, se font sentir dans nos occupations ordinaires, l'impatience dans les contrariétés devient extrême, parce qu'on ne sait plus se commander ; dès qu'on abandonne aux sens les rênes de son empire, les notions du juste, les affections nobles s'obscurcissent par degrés. Cependant les besoins s'augmentent avec les fantaisies, les ressources diminuent à mesure qu'on en use; devenu moins délicat sur le choix des moyens, on cherche et on se procure en cachette ceux que l'on trouve sous sa main; la pudeur qui demeure encore à l'homme qui fut honnête s'efface avec le reste, et bientôt il ne manque plus que l'occasion pour être et paroître un fripon. Joignez à tous ces maux la force presque incroyable que donne l'habitude aux chaînes dont nous nous sommes liés, de manière que le vice qui nous plaît nous est

devenu nécessaire lorsqu'il cesse de nous plaire autant; et puis cédez, si vous l'osez, à ses flatteuses séductions avec le trompeur espoir de vous y soustraire à l'instant que vous le voudrez! Oh! combien la première infidélité que l'on fait à la vertu nous devient coûteuse et pénible! On n'insulte jamais impunément cette effigie sacrée qu'elle imprima dans nous-mêmes, et des vestiges qui ne peuvent s'extirper font le tourment des cœurs corrompus où elle est défigurée. Cependant le malheur d'une éducation négligée, des circonstances fâcheuses, peuvent entraîner une âme commune dans un abîme qu'elle auroit évité avec un peu plus de lumière; alors elle mérite bien plus notre compassion et notre pitié que le mépris et l'indignation.

Je ne sais comment il se fait qu'à chaque fois que mon père me fournit un sujet de chagrin, j'éprouve un mouvement de tendresse qui semble ne se trouver là que pour aiguiser ma peine. Le défaut d'estime qui se place ensuite tout à côté de l'attachement achève de donner au poison dont je me sens dévorée toute l'action dont il peut être susceptible; je me trouble alors malgré moi, je crois me sentir défaillir, la vie me paroît triste et pesante; alors, il ne faut pas moins que le baume de l'amitié et (si j'ose m'exprimer ainsi) la rage de la vertu pour me soutenir encore et me préparer à d'autres épreuves. Les observations journalières de ce qui m'entoure me ramènent souvent aux réflexions que je viens d'exprimer; je les suggère et les développe quelquefois, avec les ménagements convenables, au jeune L. F., qui se hasarde aussi à me témoigner combien certaines choses l'affectent. Les occasions de ces entretiens se trouvent aux repas que nous faisons seuls, ayant ma bonne pour tiers. Je profite de ces ouvertures pour semer de bonnes choses dans un cœur susceptible d'être modifié et fort sensible à l'estime. La tristesse que me causent les démarches de mon père se trouve adoucie par l'espérance de les rendre utiles à un sujet que cet exemple mis à profit peut acquérir à la vertu.

Mes leçons ne sont pas infructueuses, et entre autres preuves qui m'ont satisfaite, il faut que je t'en donne une réjouissante, propre à faire diversion aux idées mélancoliques dont je crains

que ma lettre ne soit trop remplie. Tu sais, je crois, que l'on travailloit dans le nouveau logis six semaines avant que je vinsse l'occuper; pendant ce temps, L. F., toujours seul, et auquel on apportoit à manger pour ne pas le détourner, fit connoissance avec une fillette de dix-huit ans, qui est en service dans cette maison, chez la propriétaire, une vieille demoiselle radoteuse dont elle n'est pas trop bien traitée. Lolotte est le nom de cette fillette; Lolotte est gentille, elle aime à causer et sans doute à plaire, tout comme une autre. Un voisin de vingt ans, propre, bien portant, vif et timide à la fois, n'étoit pas une mauvaise rencontre.

Nos jeunes gens, après s'être examinés, se parlent bientôt, les petites confidences se font réciproquement : Lolotte est souvent brusquée, elle conte ses chagrins, elle intéresse, elle est plainte, et la friponne voudroit être grondée toujours par sa vieille maîtresse pour être consolée par son jeune voisin. D'abord on n'y entendoit pas finesse, et lorsque L. F. venoit de l'autre côté, il me parloit de sa société; j'en vis la suite avant qu'il la sentît, je ne parus pas m'en douter; peu après l'on n'osa plus rien dire, et je faisois rougir lorsque je demandois des nouvelles de la pauvre Lolotte...

L. F. ne pouvoit plus manger, il quittoit souvent son travail, les conférences se répétoient souvent; je savois tout par Mignonne, qui voyoit les choses de plus près, quoique à la dérobée. J'affectois de marquer beaucoup d'estime au jeune L. F. lorsque l'occasion s'en présentoit. Je faisois tomber la conversation sur des sujets graves, et je plaçois toujours quelques expressions qui annonçoient ma confiance dans sa raison, je le rendois d'une confusion que je ne faisois pas semblant d'apercevoir. Une fois que j'arrivois chargée de paquets, les deux oiseaux s'entretenoient sur l'escalier avec beaucoup d'action, ils ne m'aperçurent qu'assez à temps pour se sauver, mais avec une telle précipitation, que la soubrette manqua faire un grand saut, et baisa quelques marches. L. F. entra, puis vint audevant de moi, mais si pâle et si troublé, que je crus qu'il alloit s'évanouir. J'avois entendu quelque bruit sans rien voir, et pour cette fois je n'eus pas la peine de feindre en paroissant igno-

rer; néanmoins j'avois assez de doute pour prendre un sérieux que je pouvois motiver d'ailleurs, et qui acheva de déconcerter le jeune homme, que je laissai dans ce malaise. N'osant m'adresser la parole, il questionna Mignonne le lendemain; elle avoit tout appris par un autre petit bonhomme, et après avoir fait une leçon à sa mode, elle assura, comme je lui avois dit de le faire, que je n'avois que des doutes, et que sa conduite à venir pourroit seule déterminer mon jugement. Depuis ce moment, la liaison est rompue; la gaieté, l'appétit, l'application, sont revenus, ses attentions à mon égard sont encore augmentées, sa sagesse est exemplaire, et la peur qu'il a que je puisse en douter me donne quelquefois des scènes où j'ai besoin de toute ma force pour conserver la gravité nécessaire.— Une autre anecdote m'apporta cette semaine des sensations différentes : je découvris dans le second jeune homme que nous avons un vice inquiétant par les suites qu'il peut avoir dans la société, où la propriété est regardée comme le droit le plus sacré, quoique ce vice me paroisse très-excusable dans un enfant mal instruit et indigent. Cependant il est de la plus grande importance de le réprimer promptement. J'ai suivi ma méthode accoutumée : je n'ai pas grondé, j'ai plaint et j'ai exhorté. « Un tel, dis-je au coupable, vous m'avez affligée; je ne veux pas vous gronder, je crois que vous êtes assez humilié par la vue de votre faute, qui m'est clairement prouvée; il est triste de nous obliger à nous méfier de vous et à vous surveiller comme un étranger que l'on craint, après nous être confiés dans votre probité; je frémis, mon enfant, en songeant aux malheurs où vous êtes exposé si vous ne vous hâtez de vous corriger; les plus grands criminels ont commencé comme vous. Je sais que ce n'est qu'une légèreté de votre part et que votre situation est fort pénible, mais ce n'est que par vos sentiments et votre bonne conduite que vous obtiendrez des égards. Une première faute ne me fait pas désespérer, parce que je vous crois du cœur; je me repose sur vous-même, et j'attends tout de vos résolutions. » Le petit malheureux pleuroit de toute son âme, j'étois si peinée que je me sentois prête d'en faire autant; il est bon dans certains cas d'y mettre de la fermeté, mais il faut toujours laisser une porte

ouverte au repentir, et persuader aux gens qu'on n'est pas loin de les estimer, s'ils veulent prendre la peine de le mériter. Je crains bien néanmoins que cet enfant ne nous donne du chagrin; il est malheureusement engagé pour six ans, c'est un effronté de premier ordre; une hardiesse décidée me paroît de très-mauvais augure dans un garçon de quinze ans. Pourtant je le trouve plus craintif et plus timide depuis sa faute; je suis obligée de me mêler de ces affaires, parce que mon père ne s'en mêle pas assez.

Ma Mignonne m'inquiète, je trouve qu'elle vieillit; elle a été toute malade, je l'ai fait purger avant-hier; cette bonne fille est une de mes consolations, j'ai toute la peine du monde à maintenir la paix entre elle et mon père, parce qu'il la tracasse perpétuellement. Je vois qu'il la prend en grippe et que son ancien projet lui revient à la tête; il n'ose pas l'exécuter ouvertement, mais je soupçonne entrevoir qu'il voudroit l'amener à force de chicanes et de méchants procédés. Cette pauvre bonne ne s'en doute pas et se conduit très-bien. Voilà beaucoup de détails domestiques fort sots pour toute autre que pour toi. J'avois encore, ce me semble, bien des petites choses à te dire, mais mon objet principal est rempli.

Adieu; bonjour, mes amies.

ANNÉE 1779.

LETTRE PREMIÈRE. (*Inédite.*)

De Paris, dimanche soir 10 janvier 1779.

Il me semble, ma tendre amie, qu'il y a bien longtemps que je ne t'ai donné de mes nouvelles; je commence à me reprocher d'occasionner peut-être tes inquiétudes par mon délai, et pour détruire ou prévenir tes craintes, je me presse de m'entretenir avec toi, sans qu'aucune considération puisse m'engager à retarder davantage. N'ayant pas de bonnes raisons pour justifier mon silence, je n'en fabriquerai pas d'imaginaires; malgré diverses occupations, j'aurois pu trouver l'instant de t'écrire, et si j'ai différé de le faire, c'est que je n'ai pas eu plus tôt une ferme volonté de le faire. L'Italien a été un peu ton rival, je lui ai consacré les heures de loisir d'un temps employé, pour la plus grande partie, aux petits ouvrages manuels nécessaires au bon ordre du ménage et à l'économie domestique. Les visites et la toilette de cette saison, en m'occupant moins qu'une autre, me dérangent davantage, parce qu'elles contrarient mes goûts et mes habitudes. J'arrive aujourd'hui de Vincennes, c'est le lieu où je suis allée avec le plus de plaisir. Mon père a fait les derniers jours de l'année une vente, à laquelle il a voulu que j'assistasse. Elle étoit formée par un nombre de bonnes estampes dont il vouloit se défaire, quelque peu de bijoux, et certains restes de meubles que nous n'avons pu emménager; ces objets réunis ne faisoient rien de conséquent, ma présence n'étoit bonne à quoi que ce soit; il m'a coûté de la donner, parce que plusieurs circonstances m'ont rendu ces affaires assez désagréables. Quelque chose de plus pénible pour moi a été une maladie (s'il faut lui donner ce nom) dont madame Trude s'est trouvée affligée : c'est une fausse esquinancie, dont les progrès furent assez rapides pour effrayer le médecin; j'ignorois cet

événement, que la malade me fit cacher à dessein et par ménagement. Je me rendis, il y a huit jours, chez mademoiselle Dp., où nous nous retrouvons ordinairement en famille; je marquai mon étonnement de n'y pas rencontrer madame Tr. « Eh quoi! ne sais-tu pas qu'elle est malade? » fut plus tôt dit que réfléchi : je sentis un froid inconnu se répandre le long de mes membres, et je restai immobile. Le premier usage du retour de mes sens fut de quitter mademoiselle Dp. pour aller voir ma pauvre amie : elle étoit beaucoup mieux. Cette espèce d'indisposition, quoique perfide et dangereuse parfois, n'est pas d'ailleurs d'une très-longue durée. Mais la foiblesse où la malade me paroissoit être encore, le lit, les alentours qui l'environnoient, les suites de l'impression que j'avois reçue, me suffoquèrent au point que je ne pus retenir mes larmes, et qu'après une demi-heure je sortis sans avoir proféré quatre paroles. J'ai retourné près d'elle ces derniers jours; sa convalescence s'établit, et je crois qu'elle s'avance un peu et va lui permettre de sortir. Tout ce mal fut en partie la suite de la peine qu'elle avoit ressentie par la mort subite d'une femme de vingt-quatre ans, qui étoit aussi de notre famille. — Pour compléter les sensations douloureuses, je viens d'apprendre la perte du gouverneur de Gorée, duquel je t'ai beaucoup entretenu l'année passée : je l'avois connu chez mademoiselle Dp., dont il étoit l'ami; c'étoit un des êtres estimables et distingués que j'aie rencontrés, une âme noble et forte, un esprit vif, des connoissances intéressantes; une valeur bouillante, un caractère impétueux, contribuèrent à ses malheurs, remplacés enfin par un éclair de prospérité, et lui suscitèrent des ennemis, dont les intrigues horribles ont terminé la scène en abrégeant ses jours.

Je t'avouerai, ma chère Sophie, que je me suis défendue de répondre à ta grande lettre aussitôt après sa réception. Je n'étois pas assez refroidie sur l'objet en question pour bien goûter tes raisonnements; je sentois vivement toute la tendresse qui conduisit ta plume, et tout l'intérêt qu'elle t'avoit fait prendre à mes disgrâces, en éveillant ton zèle et ton ardeur pour les adoucir; mais j'aurois craint de te faire douter de la manière dont j'avois apprécié les efforts de ton amitié, par la

chaleur avec laquelle j'aurois argumenté contre tes raisons. La plupart ont cependant beaucoup de justesse; il est très-vrai que l'on doit être plus humilié des fautes de ses enfants que de celles de ses pères ou mères; mais s'il est vrai que ces dernières inspirent contre nous des présomptions désavantageuses, et que l'estime de nos semblables soit un bien qu'il est permis à l'homme raisonnable de désirer et de chercher, il ne s'ensuivra pas moins, malgré la philosophie et même quelque chose de plus, qu'elles sont fâcheuses et pénibles pour nous. Je dis ceci en passant et seulement par occasion, car ce n'est pas de ce côté que je suis affectée. Par exemple, dans le cas dont il s'agit, je me sens assez la confiance d'annoncer ce que je sais, dans le peu qu'on pourroit me connoître, pour ne pas redouter l'ombre d'une faute dont je ne saurois être cause. Mais ce qui me semble douloureux et déchirant, c'est de recueillir des motifs trop valables de ne pas estimer ceux que l'instinct de la nature nous porte à chérir, et que le devoir nous ordonne de respecter. Si tu savois avec quel embarras et quelle confusion je me sens devant mon père, lorsque j'ai lieu de le croire coupable! Je rougis de mes découvertes, je m'en veux de les avoir faites, et dans le trouble qui s'élève en mon cœur, je craindrois presque de n'être pas innocente, si la conscience pouvoit jamais nous tromper. Je n'étendrai pas davantage cet article, je ne puis m'arrêter sur l'objet qu'il contient sans éprouver un malaise que je ne veux pas te communiquer! Ne me dis plus *que nous sommes obligés de porter les livrées du moral de nos pères comme celles de la naissance.* Cette phrase me déchire les oreilles; l'idée qu'elle exprime est fausse, elle ne vaut rien, je la déteste.

Il faut revenir à la dépêche envoyée de Sével. Je ne l'ai pas trouvée aussi foible qu'elle t'a semblé; elle m'a fait un plaisir dont tu ne te serois pas doutée, et je crois lui devoir un éclaircissement précieux. Le tour d'esprit, la manière d'être, de voir et de sentir qu'elle annonce, sont parfaitement d'accord avec ceux qui se dévoilent dans les premières lettres qui m'ont fait illusion: elle dessine avec le reste une uniformité de caractère qui m'assure de la sincérité. Il n'y avoit peut-être que cette

circonstance singulière qui pût me le montrer aussi clairement. Repasse un peu sur la correspondance, examine cette sensibilité exquise, cette finesse dont elle est accompagnée, et qui le rapproche de l'autre sexe à plus d'un égard, en lui donnant des ressemblances avec lui. Tu distingueras alors la vérité de ce qu'il exprime, par sa constance à représenter toujours le même fond sous des nuances variées. J'ai répondu assez longuement, ainsi qu'il m'est ordinaire de faire lorsque je laisse courir ma plume; entre autres choses, je transcrirai les suivantes, que je soupçonne pouvoir te plaire. « Je vous crois très-autorisé à vous inscrire en faux contre l'opinion du vulgaire, sur l'espèce de tendresse dont vous seriez susceptible pour une amie; si je n'en avois usé ainsi, je ne me serois pas entièrement dévoilée à vos yeux, parce qu'alors j'aurois craint de n'être pas envisagée sous mon véritable point de vue. On suppose rarement dans autrui les vertus dont on manque, et les sentiments qu'on ne sauroit éprouver. Je suis persuadée qu'il y a très-peu d'hommes dans le monde auxquels une femme tendre, délicate, raisonnable, susceptible d'une amitié réelle et dégagée de sensations étrangères, puisse montrer toute sa sensibilité sans risquer de leur faire prendre le change. La connoissance du préjugé répandu généralement sur cet objet est faite pour gêner la franchise de celles qui n'ont pas assez de courage pour le mépriser, ou assez de confiance en elles-mêmes pour se justifier leur sincérité, ou bien enfin assez d'estime de celui qu'elles voudroient excepter pour le faire ouvertement et sans hésiter. »

J'avois formé le projet de joindre à ma première missive le commencement des Extraits de physique, mais je n'ai pas eu le temps de les faire; je mettrai à la place une petite pièce, qui ne ressemble à rien, et dont la création s'est faite plaisamment. J'avois beaucoup causé de l'excellent Jean-Jacques avec le bon Genevois; celui-ci me témoignoit, dans l'amertume de son cœur, combien il regrettoit pour sa part que ses compatriotes eussent été injustes envers le plus illustre de leurs concitoyens. « Je voudrois, ajoutoit-il, leur adresser succinctement mes réflexions, si j'avois l'art de les exprimer correctement; vous

devriez (reprenant avec vivacité) leur écrire quelque chose sur ce sujet : l'instant est favorable, Rousseau est mort, et le silence de sa patrie sur cet événement est une occasion de lui faire des observations. » Son air de bonne foi, son ton sérieux et plein de persuasion me divertirent ; je ris beaucoup, et je finis par lui représenter que les meilleures réflexions du monde, écrites par l'homme le plus éloquent, ne produiroient aucun effet sensible chez les Genevois, parce que le corps de magistrature, le souverain qui décréta Rousseau, ne voudroit jamais revenir sur ses pas, et qu'un gouvernement ne conviendroit pas qu'il avoit eu tort. Après de longues discussions nous nous séparâmes, et j'oubliai bientôt la conversation que nous avions tenue. Huit ou dix jours après, j'étois seule et triste, je pris l'*Émile* et je m'attendris sur son auteur ; alors, sans projet et sans préparation, je pris négligemment m plume et j'écrivis ce qui suit.

O SERVATIONS AUX GENEVOIS.

« Rousseau n'est plus. Cet homme vrai, sensible et juste, a disparû du milieu de ses semblables, qu'il éclaira par ses lumières, qu'il auroit dû rectifier par son exemple, si celui de la vertu même étoit toujours efficace. Ses écrits lui survivent, pour faire à jamais son éloge et pour consoler les honnêtes gens de sa mort. Mais ceux auxquels la nature fit présent d'une âme tendre ne peuvent refuser des larmes à la perte d'un sage, qui, dans l'obscurité d'une vie commune, faisoit le bien sans faste, après l'avoir prêché avec chaleur. La satire venimeuse et la jalouse envie exercèrent en vain contre lui leur odieuse malignité, ses talents et ses mœurs demeurèrent sans aucune atteinte. Il fallut admirer son génie, même en lui reprochant des erreurs, et les ennemis que lui donna son extrême supériorité furent réduits à taxer d'orgueil et de misanthropie la sagacité, la franchise et la noble intrépidité qui perçoient le voile imposteur sous lequel marchoient en silence le vice et la tyrannie. Que dis-je? la haine et la persécution ne l'ont pas inutilement poursuivi : il eût été le premier apôtre de la vérité qui n'en fût pas resté la victime. Si le disciple et l'émule de Socrate ne reçut point comme lui de ses concitoyens le poison qui devoit abréger

sa vie, il en éprouva du moins l'ingratitude et les traitements qui pouvoient obscurcir ses jours et pénétrer son cœur du chagrin le plus vif. Cette patrie qu'il aima, qu'il servoit, et dont il faisoit la gloire, le rejeta de son sein, comme si elle eût été oppressée de son mérite et indignée de ses vertus. Ainsi les compatriotes d'Aristide haïssoient en lui la justice, et bannissoient le censeur qui les forçoit de se voir coupables.

» Des ouvrages lumineux, éloquents, touchants et profonds, dont la méditation éclaire, attendrit et fait devenir meilleurs ceux qui ne sont pas des monstres, flétris publiquement à la honte des juges dans un pays de liberté, obligent leur auteur à fuir, pour avoir joui des droits de l'homme qui pense et rempli les devoirs du citoyen instruit. Accueilli, tourmenté tour à tour par une nation aimable et savante, mais légère et quelquefois dominée par la cabale et l'esprit de parti, ce n'est qu'après des années d'orage qu'il peut mener paisiblement une vie laborieuse, à la faveur d'une espèce d'oubli que la postérité ne pourra croire. Cependant Genève lui étoit chère (entre les affections sociales, toutes extrêmes dans une âme forte, l'amour de la patrie est la première et peut-être la plus vive); Rousseau avoit déjà bien prouvé son attachement pour elle, en lui faisant connoître, aux dépens de sa tranquillité personnelle, ses véritables intérêts et les moyens de soutenir ou de réparer sa constitution affoiblie. Il fit de plus une tentative généreuse, dans la vue d'obtenir un retour qui eût été pour la république beaucoup plus nécessaire et même plus glorieux que pour lui. L'homme timide ou sage, dépositaire de ses vœux, jugea que les vérités dont leur expression étoit accompagnée ne pouvoient être publiées sans danger. La prudence craintive, qui souvent n'évite de petits maux qu'en perdant des avantages considérables, fit soustraire le témoignage des souhaits du célèbre exilé, et Rousseau continua de vivre sur une terre étrangère, loin de la ville dont il auroit été le législateur dans un siècle plus heureux. Aujourd'hui que les prétextes de la calomnie et les craintes de la politique doivent s'évanouir et s'éteindre près de la tombe où repose l'ami de l'humanité, le défenseur de ses droits, ne verra-t-on pas les Genevois, ardents à célébrer sa

mémoire, s'empresser d'effacer par les honneurs qu'ils lui doivent rendre, la honte d'avoir sacrifié sa personne aux prétentions ambitieuses de quelques-uns de leurs chefs? L'Europe, attentive à cette époque, demeure en suspens pour juger, par leur démarche ou par leur inaction, si elle doit confirmer à ces républicains judicieux et honnêtes l'estime qu'ils avoient paru mériter, ou bien gémir et les plaindre de les voir dégénérés au point de se taire sur un outrage fait au patriotisme, sans profiter du moment favorable pour le réparer. Il est sans doute indifférent au nom révéré de Jean-Jacques que ces citoyens ingrats lui dénient la justice et la reconnoissance qu'ils lui doivent, mais peut-être ne l'est-il pas à un petit État, environné de voisins puissants ou avides, de prouver qu'il sait tôt ou tard honorer les vertus et reconnoître les talents exercés à son profit. — Toi qui, du sein de l'aveuir, t'avances lentement pour juger les peuples et les rois, équitable postérité, avec quel enthousiasme je t'aperçois élever ce génie brûlant, cet homme simple et bon, au nombre des bienfaiteurs du genre humain, décorer son humble tombeau, chercher sa douce image d'un œil inquiet et surpris sur les bords qui l'ont vu naître, et, pénétrée de son excellence, formée par ses préceptes, lui faire hommage des vertus que tu devras à ses écrits! »

Il est une heure après minuit et plus, la lumière va me manquer, mon feu s'éteint, je suis fatiguée d'avoir marché, je finis brusquement. J'ai fait porter chez ton frère le petit paquet qui m'est parvenu mercredi. Présente mes respects à notre maman, embrasse notre chère Henriette. Le reste (comme dans la gazette) à l'ordinaire prochain. Je n'ai pas encore vu le voyageur. Adieu, bonjour; je t'embrasse mille fois.

---

* LETTRE DEUXIEME.

Du lundi 1er février 1779, à onze heures du soir.

Je me sens fraîche, éveillée, satisfaite, comme si j'eusse mené la vie la plus douce et que je sortisse des bras du sommeil; cependant depuis dix-sept jours il ne m'a pas été possible

d'avoir une nuit entière pour dormir; je ne puis donner au repos que de rapides instants pris à la dérobée, à différentes heures, et arrachés par le besoin, la fatigue et l'épuisement. Il y a déjà deux semaines, ma tendre amie, que j'ai reçu de tes nouvelles sans t'avoir donné des miennes; que penses-tu de ton active Phlipon, si prompte autrefois à nourrir une correspondance suivie? Sans doute son cœur et sa tendresse, connus depuis longtemps, ne te laissent pas former le moindre soupçon sur la constance de son affection pour toi. Va, ma Sophie, nous ne serons jamais séparées. Je te quitte pour mériter de t'être toujours chère; mon silence est sur mes lèvres et non pas dans mes actions.

Ta dernière lettre vint heureusement adoucir une situation pénible. Il étoit dimanche, je me trouvois absolument seule près de ma pauvre bonne, sérieusement malade depuis trois jours; une fièvre violente, accompagnée d'accidents fâcheux, me faisoit craindre pour sa vie; transportée dans ma chambre et dans mon lit, elle étoit, sans distraction, l'objet de mes soins et de mes inquiétudes; je reçus ton épître : le baume de l'amitié se répandit dans mon âme, et lui fit goûter quelque douceur. Obligée de remplir l'office de domestique pour le service de la maison et celui de garde pour ma malade, faisant succéder des veilles laborieuses à des jours pleins d'agitation, je me trouvois excédée; mais la nécessité, l'attachement et le courage m'élevoient en quelque sorte au-dessus de la fatigue; mes forces se déployèrent en s'exerçant. Je trouvai dans nos élèves des aides attentifs et zélés; notre ancien L. F. surtout montra en cette circonstance son bon cœur et son dévouement. Pressé par l'ouvrage, levé dès quatre heures du matin pour le faire, il savoit trouver des moments de loisir pour partager mes peines. D'heureuses inclinations, l'exemple, je ne sais quoi, nourrissoient dans le logis une émulation commune; c'étoit à qui feroit les choses les plus rebutantes avec un empressement à la fois touchant et risible. Non, il n'est rien de vil de tout ce que l'humanité fait faire, et les plus rudes travaux deviennent doux et légers avec elle. Nous étions tous occupés à nous prévenir; et chacun, agissant de son mieux, se char-

geoit encore de la reconnoissance et se croyoit obligé aux autres. Bientôt la malade nous donna des lueurs d'espérance, et devint capable de répondre à mes soins avec cet accent que le besoin et la foiblesse rendent si touchant. Près de son lit, le soir, dans des moments de tranquillité, je faisois de petites conférences familières, suggérées par l'occasion. L. F., avide de mes conseils et de mes leçons, les demandoit sans cesse; elles rouloient toujours sur les mœurs et s'appliquoient à son état présent. Tu serois étonnée de voir combien cette âme commune, mais pourtant très-sensible, s'épure et s'améliore; le charme de l'honnêteté, le goût de la bienfaisance, s'en emparent et l'échauffent. Je commençois à recueillir le fruit de mes soins, Mignonne se levoit, et, sans pouvoir rien faire encore, elle se trouvoit hors de danger; je m'échappe un instant pour aller voir ma bonne maman, alors mal portante; je rentre, et je trouve L. F. presque évanoui, secouru par Mignonne, tremblante de foiblesse et de crainte. Il s'étoit extraordinairement fatigué à divers travaux, et le froid l'avoit saisi dans une sueur abondante; la digestion se trouvoit arrêtée. Je fais coucher ma convalescente et je m'occupe alors du nouveau malade. Mes exhortations, mes prières même, ne purent le déterminer à garder le lit les deux jours qui suivirent; enfin la maladie l'y a jeté et l'y retient depuis quatre jours. Je crains pour lui une fluxion de poitrine. Me voici donc entre ma chère Mignonne, foible, languissante, et mon pauvre L. F., souffrant, accablé autant par l'inquiétude que mes fatigues lui causent que par l'excès de son mal; si l'on meurt de reconnoissance, je dois le perdre immanquablement; il me désole. Je le veille toutes les nuits; rien n'est bon que ce que je donne et que ce que je veux; cependant il s'alarme de me voir veiller ainsi; il pleure et se tourmente parfois comme un enfant.

Jamais ma vie ne fut si rapide et si remplie; je passe les jours sans les compter, et je ne connois les heures que pour administrer exactement mes remèdes. J'ai eu deux accès de fièvre imperceptibles, et qui se sont très-promptement dissipés; j'ai pu dormir deux heures aujourd'hui après mon dîner; tout est réparé, je suis leste à plaisir.

Je te fais cette lettre par lambeaux; j'ai saisi le moment où je me suis trouvée capable d'écrire pour te donner quelque signe de vie et de souvenir.

M. Roland est à Paris, je l'ai revu avec plaisir; mais tu penses bien que les embarras qui m'environnent ne me permettent qu'à peine de jouir à la dérobée d'une visite intéressante; ton frère s'est rencontré avec lui ici, il y a trois jours. Mademoiselle d'Hangard m'a donné de ses nouvelles ce matin; j'ai reçu d'elle une petite lettre tout aimable; c'est la première qui me vienne de sa main. Dis-lui donc combien elle m'a touchée; je lui ai répondu brusquement et non pas comme je voulois; tu m'entretiens de grandes affaires; il me semble que le fils du commandeur n'est pas sans mérite à tes yeux; je souhaiterois que tu me fisses connoître plus clairement de quoi il est question; au reste, nous reviendrons à tête posée sur ce chapitre; il me paroît que nous aurons le temps de la réflexion. Je ne suis pas du tout étonnée du changement que tu m'annonces; je m'étois bien aperçue de son commencement avant son départ, mais il ne m'auroit pas convenu d'en faire l'aveu. J'ai reçu dernièrement la visite de l'abbé Morel; il m'a parlé de toi avec éloge et m'a proposé ton exemple avec une sécurité qui m'a fait sourire. — Il me semble que si tu avois gardé l'ordre dans lequel j'avois rangé mes cahiers, tu aurois vu que les morceaux cités sont tous extraits de l'abbé Raynal.

Adieu, mes très-chères.

---

* LETTRE TROISIÈME.

Vincennes, le 18 février 1779.

Je n'ai pas la facilité de t'entretenir longuement; mais, dussé-je ne t'écrire qu'un mot, je ne veux pas tarder davantage à te donner signe de vie et d'amitié. Je suis ici depuis six jours; je pars demain au soir pour rentrer dans la maison paternelle, jusqu'à nouvel ordre. Ma santé est un peu meilleure qu'au moment de mon arrivée dans ce lieu, où je suis venue chercher le bon air et la paix.

Tu me plains, ma tendre amie, pour les fatigues que j'ai eues en me rendant utile; mais, va, des travaux où le zèle de l'humanité fait trouver tant de charmes ne peuvent altérer ma constitution; ce sont plutôt les chagrins sourds et cuisants dont je t'ai dit cent fois la cause. Je n'ai pas envie de te tracer des détails aussi pénibles pour ton cœur que déchirants pour le mien; il suffira de te dire que l'équité, la prudence et la nécessité me portent à demander le compte de mon bien à l'époque prochaine de ma majorité. C'est même pour conférer sur cet objet avec mon oncle que je me suis rendue ici. Je n'ai pas pris cette résolution sans incertitude et sans douleur; il est dur d'user de ses droits contre l'auteur de ses jours; cette démarche est cependant indispensable pour éviter de plus grands maux. Je veux donner à mon père mon temps, mes soins et mon argent; mais il faut que j'aie mon bien pour le lui conserver, et mes sollicitudes ne lui seroient que foiblement utiles, si je ne pouvois les accompagner d'un autre secours. Son avantage est ma boussole, je la suivrai constamment malgré lui. Il me haïra s'il le veut, mais il ne m'empêchera pas de songer à lui, et d'assurer son sort pour tous les temps, autant qu'il dépendra de moi. On ne me ravira jamais ce plaisir sévère auquel je me suis réduite, de faire le mieux avec courage, et de m'en rendre le témoignage secret avec cette fierté pardonnable qui permet de se passer de toute autre approbation.

Je n'ai plus qu'un mois à attendre pour atteindre mes vingt-cinq ans; je te ferai participante des événements et des résolutions. J'ai tout sujet de présumer beaucoup de tracas; ce gros nuage noir que l'avenir me tient en perspective paroît plus approché que jamais; je m'enveloppe de mon courage comme d'un manteau, et j'attends l'orage en cheminant toujours.

Mes convalescents vont très-bien; c'est pour moi une douce consolation.

J'ai apporté de l'italien dans cette bénite maison; il m'a distrait durant quelques instants. On m'a fait reprendre le goût de la musique, ou plutôt on a trouvé le secret de réveiller celui que j'eus toujours pour elle, mais que la mélancolie assoupit quelquefois. J'ai rencontré une demoiselle qui joue de la man-

doline; ce petit instrument m'a plu, je l'ai examiné, j'en joue déjà un peu, et j'ai envie de m'en procurer un.

Cette demoiselle musicienne est la nièce d'un petit homme grotesque, que l'on appelle le médecin noir : c'est un chirurgien du pays, qui est botaniste, chimiste; il est instruit dans plus d'un genre et n'est nullement sot. Il peint sur verre d'une manière curieuse et singulièrement prompte. Je l'aime un peu; nous causons beaucoup; ses originalités, sa vivacité, ses connoissances me divertissent et m'amusent; j'ai gagné aussi tant soit peu son affection; il s'est offert à m'enseigner très-vite sa façon de peindre et le secret de ses couleurs.

J'arrive d'une grande et charmante promenade; j'écris cette lettre dans le salon que tu connois, sur mes genoux, en causant avec mon oncle, environnée de deux fileuses, et en attendant ma musicienne, avec laquelle je vais concerter.

LETTRE QUATRIÈME. (*Inédite.*)

Mardi 23 février 1779.

Combien je me reprocherois tes tendres inquiétudes, ma chère Sophie, si je n'étois assurée qu'elles sont présentement adoucies! Un peu plus tôt, leur expression m'auroit déchirée; mais dans ce moment je jouis de ce nouveau témoignage de ton amitié, sans avoir à souffrir d'une peine que tu ne dois plus éprouver. Je t'écrivis de Vincennes avec cette espèce de précipitation que donnent le défaut de loisir et la présence de plusieurs personnes; les amitiés que je recevois m'obligeoient à des égards qui diminuoient ma liberté sur le choix de mes occupations. Ma santé s'étoit altérée, moins par l'effet des fatigues que j'avois essuyées que par une suite de révolutions produites par les circonstances. Tu sais, qu'aidée par une constitution assez robuste, je puis supporter un exercice même violent et suffire à des travaux extérieurs sans en être incommodée; mais des causes d'une autre nature agissent plus vivement sur mon être, et les émotions du cœur dérangent bientôt cette machine, qui sembloit à l'épreuve des grandes agitations. La

maladie de mes bonnes gens avoit employé mon temps et mon activité; leur rétablissement me charmoit, et j'aurois goûté sans mélange le plaisir d'avoir rempli mes devoirs à leur égard avec avantage pour eux, s'il n'étoit survenu des misères dont l'influence pourroit à cette époque s'étendre loin sur ma vie. Je t'ai laissé entrevoir quelque chose des considérations qui me portoient à faire la petite campagne de Vincennes, indépendamment de ma santé; je ne reviendrai pas sur ces objets, parce qu'il me paroît fort inutile d'appuyer, d'une part sur des désagréments, et de l'autre sur des choses qui ne sont encore que des conjectures. Le bon air, un peu de raison et d'effort sur moi-même, sans compter l'amitié, m'ont rétablie dans une meilleure disposition; je me porte assez bien pour ne pas me plaindre, et pour que tu puisses être sans crainte; je me tiens au courage, au sentiment, comme Ulysse se tenoit à son mât, dans le détroit de Charybde, et j'attends la fin de la bourrasque. Je me distrais par l'application; je fais de l'italien, de la géométrie, du noir, quelquefois mieux... que sais-je? mais le tout en petite quantité, par morceaux et assez bêtement pour en être humiliée. Ce n'est pas sans un peu de honte que je rejette les yeux en arrière, sur notre correspondance, que je nourrissois jadis avec tant d'abondance; il faut être de bonne foi, je pourrois t'écrire un peu plus souvent; ne me demande pas le pourquoi du contraire; je suis toute sotte de ne pouvoir me le définir à moi-même.

Où es-tu? ma douce amie, où suis-je? Que le temps est rapide et lent à la fois! L'avenir ne me présente toujours que des nuages d'une obscurité effrayante; je nage pour ainsi dire entre le malheur et la félicité; les impressions de l'un et de l'autre, loin de s'affoiblir par le mélange, semblent se prêter réciproquement plus de force, et former un composé unique, d'où résultent des sensations qui ne sont rien moins que modérées. Tu vas être encore quelque temps sans partager les fruits ordinaires de mes petites études; je ne prévois pas de matières à des communications prochaines de cette espèce.

Tu lis donc le bon Jean-Jacques, et tu le lis dans *Julie?* Ah! sévère Sophie, prenez garde de devenir une petite pervertie,

précisément comme cette amie profane dont le commerce ne vous a pas fait grand bien! Il faut avouer du moins que l'avertissement est bien désintéressé.

M. de Sélincourt et ton beau-frère sont arrivés ici hier, dans le même instant, et sans s'attendre à se rencontrer; j'avois M. Rol., qui vient me voir parfois, et que je reçois avec plaisir. — Ta manière d'être actuelle ne me semble pas telle, qu'il faille regretter la précédente; je vérifie toujours ma vieille observation. Tout est compensé avec justesse. Comment et par qui? je l'ignore, avec bien d'autres choses et d'autres gens! Mademoiselle d'Hang. m'est venue voir il y a peu de temps; elle me fait ses amitiés ordinaires et j'en suis touchée; c'est une bonne enfant, dont j'aime le naturel; puis il y a vraiment un certain charme dans une société entre des femmes qui ont cette ouverture de cœur, cette franchise qui tiennent encore à la jeunesse; on se dit avec empressement des *bibus* qui ne signifieroient rien du tout, si les circonstances ne les faisoient valoir; on a cette liberté douce qu'on ne peut jamais goûter, ou du moins bien rarement se trouve-t-elle avec ces hommes dont la présence imprime je ne sais quelle gêne indéfinissable (on diroit que je fais cette réflexion avec humeur). C'est assez de folies; adieu, ma tendre et bien-aimée Sophie. En tout temps, à tout vent, je ne cesserai d'être ce que je te suis.

LETTRE CINQUIÈME. (*Inédite.*)

Vendredi 5 mars 1779.

Je perds toute espérance de trouver ce que tu désires; j'ai cherché autant, je crois, qu'il est possible de faire dans Paris, pour assortir ton étoffe; je ne puis rien te procurer de sortable; tous les blancs actuels sont mats, roux, blanc des Indes et de lait; aucun d'eux n'a cette teinte argentine et bleue qui distingue ton droguet, et le fait jurer à côté des autres. D'après le nombre de mes démarches et celui des comparaisons, je me détermine à renvoyer ton échantillon, en donnant l'avis de ne pas commander de glands. Je n'ai vu que du taffetas d'Angle-

terre dont le fond pût s'accorder avec le jupon; mais la différence de qualité et de consistance seroit trop choquante. Je suis un peu contrariée; cet habillement auroit été de mon goût; j'aurois aimé à te le faire savoir, et j'aurois travaillé avec plaisir à te le procurer.

Ta lettre m'a fait une impression que je ne saurois te rendre : la disposition de ton esprit ne me présente rien qui m'étonne, mais ta situation présente me fatigue et me blesse. Je suis moi-même dans une crise singulière où la variété des sensations que j'éprouve exerce prodigieusement mon individu, en développant mon existence. Je me sens préoccupée, partagée; l'inquiétude, le malaise m'agitent, me tourmentent; je ne suis pas à toi comme je voudrois être, et, malgré l'accusation généreuse que tu portes contre toi-même, je crois entrer pour beaucoup dans cette espèce de langueur qui semble s'être emparée de notre correspondance; je n'en suis pas étonnée, ce sont quelques moments critiques amenés par les circonstances, et après lesquels le train ordinaire se rétablira. Il s'en faut de beaucoup que mon genre de vie ressemble au tien; nous sommes à cet égard dans une opposition aussi parfaite que celle où nous avons été sur d'autres objets, et je conviendrai également que, malgré tout ce qu'il y a de fâcheux dans mes alentours, mes goûts sont jusqu'à présent plus favorisés que les tiens. Au milieu de mes malheurs, je jouis d'une liberté qui n'en est pas un foible dédommagement; tout en souffrant, j'acquiers, et cette sorte d'avantage mérite d'être comptée pour quelque chose. Tu me fais connoître la révolution qui s'est opérée dans ton esprit, sans m'instruire de la marche qu'il a suivie ni du point où il est parvenu. Je serois bien en peine de quelques bons détails sur cet article. Je suis mal disposée à ce moment, mon esprit est pesant, confus, embarrassé; je me trouve du dégoût et de la foiblesse. Ma santé est cependant meilleure. La petite m'inquiète et m'afflige; depuis assez longtemps ses affaires vont mal avec mademoiselle Chenavier. Il y a d'un côté beaucoup plus de jeu, de ton, de prétentions que de fond et de bonté réelle; de l'autre, c'est la plus mauvaise tête unie au meilleur cœur, à l'âme la plus sensible. Il y a du

froid, de l'aigreur, du mécontentement, des propos; toutes deux se désolent et se le disent à peu près; on en est aux regrets, et moi aux expédients. Je voudrois qu'elles se tinssènt ensemble jusqu'à ce j'aie trouvé une maison; opération très-longue et très-difficile pour moi.

Je n'ai pas encore fait renouveler les billets; ils ne sont que de la fin du mois présent; je veillerai à cela au premier jour. C'est encore une autre pitié, que ces braves gens en question. Il n'y a toujours que quatre écolières; la place n'est pas tenable; ils vont changer de quartier. Je ne suis pas sans tracasseries de toute espèce; L. F., qui s'aperçoit de la mauvaise tournure que prennent les choses, se désole quelquefois jusqu'à perdre le sommeil et le manger. C'est une tête qui m'effraye; je crains beaucoup de lui avoir fait mal en le soignant trop bien.

N'en attends pas davantage de moi aujourd'hui; j'espère revenir dans peu; je t'embrasse et t'aime toujours avec le même attachement.

LETTRE SIXIÈME. (*Inédite.*)

8 mars 1779.

Je ne sais s'il est encore le 8 mars. Minuit frappe ou va sonner, une nouvelle division de vingt-quatre heures va s'ouvrir et s'accumuler sur ces milliers de siècles évanouis pour jamais dans la nuit du passé. Je me sens dans cette espèce de recueillement que m'inspire volontiers le silence des ténèbres comme celui des campagnes. Les objets présents à mon esprit me font alors des impressions moins rapides et plus profondes, mes affections plus dégagées se rassemblent et s'exaltent : je pèse mes idées, et je m'écoute vivre. Rien ne semble respirer autour de moi, tout est solitaire et muet, cette sorte d'abandon a je ne sais quoi de mélancolique dont mon sérieux et ma sensibilité se nourrissent avidement. Je suis depuis quelques jours moins triste et moins abattue; l'usage de mon antidote favori n'a jamais trompé mon attente; le travail opiniâtre et l'application suivie me délivrent enfin des agitations de l'inquiétude et de l'accable-

ment de la douleur. J'avoue que j'ai souffert une crise violente, mais comme elle étoit en partie l'effet de la prévision, j'aurai recouvré toutes mes forces avant de subir le reste de l'épreuve. Il en a presque toujours été ainsi dans toutes les circonstances de ma vie; j'aperçois l'événement d'avance, et je suis déjà revenue de l'étonnement que son aspect m'a causé quand il survient à son époque.

Le soin de mes malades ne m'a pas fatiguée, comme bien des gens l'imaginent; j'ai des forces suffisantes pour une vie active et laborieuse, et ma façon d'agir habituelle est peut-être plus pernicieuse pour ma santé que ne le fut cette suite d'exercice extérieur; mais comme tout se combine et se nuance en raison de nos propres dispositions, je crois que l'attendrissement et l'émotion où me tenoit ma situation au milieu de ces personnes souffrantes et touchées de mon ardeur à les soulager, me rendoit plus susceptible d'être fortement ébranlée par toute cause quelconque qui se jetteroit, et que tel a été le principe qui augmente cette dernière révolution. D'ailleurs il est impossible de juger autre part que de ma place des coups que doivent me porter des mouvements très-légers en apparence; tout est réaction à mes côtés, et je suis le centre où tout vient frapper. Peut-être, dans des jours paisibles, je reviendrai sur ce temps, et je t'entretiendrai de tous les détails dont je t'ai frustrée.

Jamais ma correspondance ne fut si lâche, ni mon cœur si plein et si serré; j'ai connu pour la première fois le dégoût de me plaindre et de m'épancher : j'aurois pu me jeter sur le sein de l'amitié, mais je n'avois pas la force de lui peindre mes sensations. Je suis mieux portante et moins triste, je ne m'occupe plus avec effort et par raison, mais pour mon agrément et avec goût. Une teinte plus douce s'est répandue sur tous les objets. L'univers me paroît encore une fois intéressant, l'humanité pardonnable, et la vie plus que rien. Je me le disois dernièrement dans l'effusion de mon cœur, je sens, malgré toutes les disgrâces, que l'existence me sera toujours supportable, et même plus, tant que j'aurai du bien à faire et des amis à chérir. Va, ma tendre amie, quoi qu'en dise quelquefois la philosophie menteuse, on peut connoître son espèce et l'aimer encore

assez pour trouver de la douceur à lui être utile. Mais si des découvertes affligeantes m'inspiroient de l'éloignement de mes semblables, tu me réconcilierois avec eux.

La petite et sa maîtresse sont un peu mieux ensemble, j'ai l'esprit tranquille de ce côté, au moins jusqu'à nouvel ordre. Je n'ai pas eu hier une petite affaire; la tête du pauvre L. F. étoit presque entièrement démontée; j'ai réussi à rétablir le calme, et tout va bien pour le moment. Le grand cousin me laisse pourtant un peu en paix; je me suis expliquée d'un ton si net et si haut, qu'il a pris enfin son parti, moitié enragé, moitié confus. Il s'est tourné d'un autre côté, où il va s'ennuyer par dépit; c'est une comédie dont sa femme paye toujours les frais en désagréments, mais il ne m'a pas paru que je dusse entrer en contribution, puisque cela n'étoit bon à rien qu'à me déplaire excessivement. L'excellent M. G.b. me demande quelquefois de tes nouvelles : il est toujours honnête, aimable, intéressant, comme tu l'as vu, mais malheureux à un point que je n'aurois pas imaginé. C'est une cruelle union. J'ai envoyé ton échantillon à madame Boitelle, il ne m'a pas été possible de rien assortir, et j'ai fait inutilement toutes les recherches que j'ai crues nécessaires.

Je voudrois que tu me donnasses des nouvelles expresses de notre Henriette; écris-moi, ma douce amie; je ne t'entretiens pas de l'objet sur lequel tu es entrée en communication par une raison que tu peux soupçonner; d'ailleurs j'en attends davantage pour te répondre amplement. Je n'ai pas de nouvelles de S. V.; cette marche est conséquente, mais il me semble que les productions littéraires ne sont pas abondantes. D. L. B. fait parler de lui; j'en causerai une autre fois.

LETTRE SEPTIÈME. (*Inédite.*)

Jeudi 28 mars 1779.

J'étois singulièrement en peine de toi; j'avois à la fois de l'inquiétude et du besoin de tes nouvelles, je les ai reçues avec

une avidité plus qu'ordinaire, et ta lettre a porté dans mon âme l'attendrissement et la joie.

Qui l'auroit dit, mon amie, que tu devois revenir à mon point! Je te croyois fixée pour la vie, sinon par une conviction soutenue, du moins par attachement pour ce parti. Je suis loin de te plaindre, sans être portée à te féliciter; je sens l'espèce de perte que tu fais des chimères brillantes propres à échauffer et à nourrir ton activité, au défaut des goûts vifs qui te manquent, et que tu aurois cependant, si une longue contrainte n'en avoit empêché le développement. Sais-tu bien que je ne te trouve pas aussi froide que je te croyois être autrefois? Modifiée par ta situation, par la raison et la nécessité, tu as sur toi-même l'empire de la réflexion, et non la tranquillité de l'apathie. Des objets qui te seroient analogues éveilleroient bientôt tes facultés engourdies, et leur donneroient un ressort dont les effets pourroient surprendre ceux qui ne te connoîtroient qu'à demi. Te souvient-il de m'avoir dit cet été que j'avois encore bien des erreurs à perdre? Et toi, ma chère, n'as-tu plus rien à éprouver? Je t'approuve beaucoup de ne point t'arrêter aux craintes de dissimulation dont tu parois tentée de te troubler. En fait d'opinions, la première loi est de ménager celles qui peuvent être utiles à nos semblables : c'est le devoir de l'humanité; la seconde, de ne choquer celles de personne : c'est le ménagement de la prudence et l'obligation des personnes de notre sexe. La religion est l'étiquette de notre sagesse, qui sans elle n'inspireroit pas beaucoup de confiance, parce qu'il y a très-peu de gens vertueux, et très-peu par conséquent qui puissent avoir foi à la vertu fondée sur le goût du bien et les lumières du sens commun.

Il faut les singularités de ma situation pour me laisser la liberté dont je jouis sur cet article, encore suis-je obligée à quelques façons pour l'édification de ceux qui m'environnent. La connoissance de ta manière actuelle de penser seroit le tourment de ta mère : il seroit cruel de l'affliger. C'est une douceur que de pouvoir t'ouvrir à notre Henriette et te dédommager, dans la franchise de la communication, de la réserve gênante qui t'est souvent imposée. Tiens, si tu peux, aux deux

idées qui te restent, non sans peine; je voudrois aussi qu'elles fussent établies dans mon esprit avec la clarté de l'évidence, mais ma félicité n'y est point attachée. Après un certain temps de chaleur et de trouble, tu sentiras naître enfin l'indifférence de toutes ces billevesées de métaphysique si peu utiles au bonheur.

J'ai passé, depuis ma dernière, par une succession de révolutions qui varient prodigieusement mes jours, exercent mon cœur et pèsent sur mon être. Mon père, mes parents, mes affaires, sont également étranges et difficiles à bien conduire. Les uns m'inquiètent, les autres me dégoûtent, et le premier m'amuse, j'entends me mène, pour allonger la courroie. L'oncle de V. sommeille toujours : c'est l'homme le meilleur et le plus léthargique que j'aie jamais connu; il devoit porter les premières paroles, je l'ai vainement attendu, et j'ai fini par me passer de lui. Je serai forcée de recommencer souvent pour faire agir. On me paye d'une bonne volonté apparente qui me lie les mains, mais qui ne produit effectivement rien. Je suis peinée, je souffre vivement; les crises de cette nature ne sont pas faites pour moi, elles m'arrachent l'âme ou m'aigrissent sourdement. Je croyois avoir à t'apprendre quelque chose de nouveau en t'écrivant à cette époque, je me serai trompée encore pour cette fois. J'avoue que je néglige de te peindre les affections journalières qui se succèdent et se renouvellent en moi : j'ai des accès de mélancolie que je fais passer par le travail et que j'évite ainsi de partager avec toi. Au reste, je me sens une sécurité assez bien établie pour tout ce qui peut survenir, et je jouis quelquefois dans l'idée de l'impuissance de certains changements pour altérer l'espèce de bonheur qui me convient.

Je n'ai pas vu mademoiselle d'H. depuis un peu de temps, et nous ne sommes pas dans un moment à faire des visites. J'aime ce prétexte à la folie, je ne quitte pas ma chambre, si ce n'est le dimanche matin, par convenance, et une fois dans la semaine pour voir ma bonne maman.

Le brave M. G.b. vient toujours un peu. Le bon Genevois fait des absences dont je lui sais un gré infini pour le bien de mes nerfs; le grand cousin me laisse en paix. Je m'aperçois du

voisinage de M. Rol., qui ne demeure pas loin de moi, et qui vient assez souvent me donner une partie de ses soirées; nous causons assez, nous lisons un peu l'italien, et le temps se passe sans peine. Je lui ai dit les choses honnêtes que tu m'avois adressées à son intention, il m'a paru y être sensible; je suis chargée de te le témoigner en attendant qu'il t'en assure lui-même.

Du dimanche matin 8.

Il faut que je te fasse confidence de ce qui m'est arrivé ici hier. Je te fis cette lettre à minuit passé; j'étois un peu abattue, je ne sais comment il est arrivé que je me suis endormie. Je n'avois plus de lumière quand je me suis réveillée, et j'ignorois l'heure en me couchant. Je n'ai fait qu'un somme dans mon lit, et je te donne les premiers instants du jour pour réparer ceux que je t'ai ravis hier malgré moi. C'est la première fois que le sommeil exerce aussi vivement son empire sur moi : il falloit qu'il fût bien grand. Je vais prendre un peu l'air sur les quais dans le négligé que tu connois. Le temps est un peu sombre et m'en plaît davantage; je reviendrai ensuite lire Platon, rêver et coudre.

Adieu, ma très-chère. Je t'aime et demeure toujours toute à toi.

Mes respects à notre maman.

LETTRE HUITIÈME. (*Inédite.*)

De Vincennes, 14 avril 1779.

J'occupe depuis quatre jours ce petit appartement simple et propre, situé dans le haut de la maison de mon oncle, que nous avons visité ensemble. Le besoin de distraction et de repos m'a fait venir ici; la douceur de l'air, le charme de la saison, les promenades solitaires et bienfaisantes, une société originale, m'y font rester avec un certain plaisir, et n'ont pas été tout à fait inutiles à ma santé. Je ne cherche plus la vive et douce gaieté, fruit heureux de l'insouciance ou d'une situation qui ne laisse

rien à désirer; en résistant fièrement aux disgrâces du sort, je n'ai pu voir d'un œil sec la rareté des êtres estimables dans ceux de mon espèce, l'avilissement et le malheur de ceux auxquels j'appartiens; affectée d'une manière pénible, soulevée par le dégoût, j'ai tout fait, quand je suis parvenue à modérer assez ma mélancolie, pour l'empêcher de me rendre malade. Ce propos paroîtroit étrange à bien des gens qui ne savent pas distinguer l'avilissement de la flétrissure, et qui ne reconnoissent jamais le premier, à moins que l'autre ne le distingue : ils ignorent que la peine d'être environné par des âmes communes, étroites et abjectes, dans lesquelles il faut trouver l'objet de ses respects, de ses égards ou de sa reconnoissance, est la plus cruelle et la plus navrante qu'on puisse éprouver. L'enfer ne me sembleroit affreux que par la mauvaise compagnie qui devroit s'y rencontrer. Depuis qu'on s'est avisé d'y loger tant de grands hommes et de bonnes gens, je ne me ferois pas une affaire d'y descendre, j'aimerois mieux pleurer avec eux que de me délecter tristement au milieu des nigauds qu'on a fait monter de l'autre côté. Aucun de mes semblables ne m'est indifférent, et plusieurs d'entre eux me sont assez chers pour que je croie mon bonheur dépendant de leur félicité; mais dans ce nombre précieux d'élus de mon cœur, il en est qui ne me présentent pas encore toute l'élévation et l'excellence que j'espérois y trouver. O ma Sophie! reste-moi à jamais, afin que je me réjouisse d'avoir rencontré du moins un second. Non, cette exclamation n'est pas formée par un orgueil méprisable qui m'élèveroit vainement dans ma propre opinion; c'est l'expression d'une âme simple et droite, rebutée de ne voir que de fausses vertus sous les plus belles apparences.

Il semble que j'ai un poids sur le cœur, l'effusion de mes sentiments est arrêtée, gênée comme la respiration qui s'échappe d'une poitrine oppressée; laisse-moi demeurer en silence sur le sein de l'amitié, c'est là que je retrouve des forces pour supporter l'existence.

Je suis arrivée ici de samedi. J'ai beaucoup marché depuis cet instant avec une femme honnête qui est logée nouvellement dans cette maison; son mari, vieil officier, m'a déjà chargée de

lui tracer un plan, ouvrage que j'avois aussi à faire pour le frère de la demoiselle qui demeure ici. Tous ces militaires sont d'une ignorance dont on n'a pas l'idée, bouffis de leurs titres en parchemin et de leurs années de service, qui ne sont très-souvent qu'une somme d'inutilités. Ils conçoivent à peine tout ce qui n'est pas droit seigneurial, chasse, exercices et service de Bacchus. Ceux-ci ont d'ailleurs si peu de fatuité et tant de bonne foi dans le sentiment de leur incapacité, qu'ils révèrent jusqu'à l'image d'une médiocre habileté. Ils se sont fait de la mienne une si belle idée, qu'ils m'ont fait l'arbitre de leurs affaires et l'oracle qui les dirige. Je t'ennuierois par un plus grand détail, autant que je m'impatiente quelquefois en écoutant leurs raisonnements boiteux. J'ai apporté de l'italien, que je cultive avec plaisir, sans avoir cependant beaucoup avancé cet hiver : je me suis dépêchée de l'entendre avec une extrême vitesse, et si mes progrès successifs avoient été également rapides, je saurois assez bien cette langue charmante. Je puis l'écrire et la parler de manière à me faire comprendre, mais je ne fais ni l'un ni l'autre sans un peu de contention et d'embarras. La poésie m'est encore étrangère ; je saisis le sens, mais la mesure, l'expression, les grâces et l'harmonie m'échappent.

J'ai laissé à Paris M. Rol. ; je crois que je ne l'y retrouverai plus : c'est ton tour à le voir. Il doit avoir peu après son retour une occasion sûre, que je serai bien aise d'employer, pour ravoir mes *Loisirs*. Je te fais grâce des extraits, mais sous quinze jours à trois semaines au plus, il faut que tu m'envoies les neuf cahiers qui sont de moi ; tu les arrangeras convenablement, et, pour comble de singularité, tu y joindras l'extrait que je t'ai fait il y a un an de la correspondance de S. V., la lettre que j'écrivois à S. V., que tu as entière à part, et la copie que tu m'as dit avoir prise de celle écrite dans son temps à D. L. B. ; je te rendrai ces misères après que j'en aurai fait ce que je me propose. Ne me demande pas le pourquoi de tout ceci, si je pouvois te le dire, je n'attendrois pas que tu m'en fisses la question, et devant la taire, tu me causerois une peine de plus si tu me l'adressois. Tu connois assez mon cœur pour être convaincue qu'il ne peut avoir à ton égard d'autres réserves que celles qui

lui seroient imposées par le devoir, et ce devoir ne pouvoit exister sans doute que par le concours le plus bizarre des choses les moins prévues : ce que je sais, ce que j'éprouve, c'est que s'il m'eût été possible d'ignorer toute l'étendue de la confiance que tu m'inspires, je la connoîtrois à ce moment où je parois lui mettre des bornes. Je projette de retourner à Paris sous quelques jours; mon père a pourtant annoncé au notaire qu'il devoit travailler à l'arrangement de nos affaires. Je ne pense pas que la terminaison en soit fort éloignée, j'ai tout sujet de présumer beaucoup de désagrément des suites; ce gros nuage noir que l'avenir me tient en perspective depuis si longtemps, paroît plus approché que jamais : je m'enveloppe de mon courage comme d'un manteau, et j'attends l'orage en cheminant toujours. J'ai de temps à autre des scènes qui ne sont faites que pour moi; l'attachement de ma pauvre bonne, son âge et ses inquiétudes, l'excellent cœur et la mauvaise tête de L. F., me les fournissent à l'envi. Le travail seul me sauve; il ne manquoit plus à mes tracasseries que ces bonnes gens imaginassent que la cause de l'altération de ma santé étoit ce travail même, déjà ridiculisé par mon père, qui cherche éternellement à me blâmer, et trouvé étrange par ceux qui ne savent pas l'apprécier. Je ne serois pas étonnée qu'un jour la bonne volonté des uns, la malignité et la stupidité des autres, me fissent interdire les livres et la retraite dans mon cabinet. Il faut s'attendre à des persécutions de toute espèce, quand on a des goûts à soi et qu'on a l'air de savoir vivre seule sans s'ennuyer.

Ta lettre me fut apportée dimanche par mon père; elle n'a prévenu la mienne que de très-peu, car j'avois formé la résolution de t'écrire précisément aujourd'hui, que je prévoyois devoir en trouver l'instant. Tes nouvelles, toujours chères à mon cœur, ne pouvoient jamais m'intéresser davantage, mais elles me satisferoient plus si ta manière d'être étoit plus agréable. On diroit que tu as pris de la philosophie tout juste ce qu'il en faut pour empoisonner la vie, en la dépouillant des plus flatteuses illusions, sans leur substituer aucun sentiment vif, propre à fournir des charmes capables de les remplacer. Comme tu as l'air d'avoir besoin d'aimer! Il semble que tu sois encore à cette

première époque où le cœur, neuf et vide, éprouve un besoin inquiet, dont l'objet n'est pas indiqué à l'esprit, mais deviné par l'instinct. Cependant l'expérience ne t'est pas inconnue : mais il ne seroit pas surprenant que la crise se renouvelât dans un moment où se sont évanouies les chimères qui te remplissoient. Tu me ferois souvenir de ce que t'avoit dit un jour M. Rol. de l'effet qu'avoit produit sur son âme la lecture d'Helvétius : elle l'avoit resserrée, affligée, pénétrée d'amertume. J'avoue qu'elle ne m'a pas affectée d'une manière aussi vive ni aussi pénible. La vertu ne me paroît pas moins aimable, ni le vice moins odieux, pour être le résultat nécessaire de diverses combinaisons; quelle que soit la cause de l'un et de l'autre, leur influence sur l'espèce, sur la société et sur les individus n'en est pas moins grande et moins digne d'amour et de mépris. Les froides subtilités de la métaphysique auront beau me prouver que les plus nobles efforts de l'héroïsme ne sont que des actes déguisés de l'amour de soi, je n'en trouverai pas ces efforts moins louables, ils m'inspireront toujours de l'admiration et un enthousiasme capable de me les faire imiter dans l'occasion. Aussi tout environnée comme je suis de disgrâces, toute plongée que je suis dans la tristesse, cependant je ne suis pas malheureuse, et je conserve chèrement dans mon cœur la persuasion de ne l'être jamais, malgré tout ce que je prévois. L'opinion n'a pas d'empire sur moi ni d'action sur ma félicité, mes besoins sont singulièrement bornés, l'obligation de travailler pour les satisfaire n'auroit rien d'humiliant; l'habitude de réfléchir que j'ai contractée me tiendra toujours fidèle compagnie et me sauvera de l'ennui; l'économie du temps me donnera, dans tous les cas, une ou deux heures des vingt-quatre pour m'occuper suivant mes goûts; les biens communs à tous les hommes, le spectacle de la nature, les douces impressions qui naissent de sa contemplation, me donneront des plaisirs indépendants d'une multitude de révolutions. Enfin le témoignage consolant de ma conscience, ma propre estime feront dans toutes les situations ma paix, mon bonheur et ma gloire. Je sens intimement que sans la philosophie, ou malgré ses arguments, une âme saine, sensible, simple, droite et active, trouve en elle-même le principe de la félicité.

Avec ma trempe et ma façon d'exister, le seul ennemi redoutable que j'aie à craindre seroit cette passion si douce et si puissante qui pénètre tous les êtres, mais qui les modifie diversement. L'empire que le moral s'est acquis sur moi ne me rend accessible que par l'âme, mais après s'être assuré de celle-ci, il n'excluroit pas les sens, et l'effet n'en seroit que plus terrible. Heureusement le petit nombre de mes analogues assure en quelque sorte ma liberté; l'événement le plus cruel seroit de rencontrer assez de rapports pour être enchaînée, et de découvrir après quelques foibles qui diminueroient l'estime. J'ai connu cette affreuse douleur qui se fait sentir en pareil cas, et je crois que le développement acquis depuis cette épreuve me rendroit incapable d'en subir une semblable, qui, par cette raison, auroit beaucoup plus de violence.

Ta position te fournit un si grand nombre de contrariétés, qu'elle est dans son genre une des plus pénibles que l'on puisse imaginer. Je vois que je serois plus effrayée par elle que par un état beaucoup plus fâcheux en apparence. Cependant j'ai peine à me représenter ton esclavage tel que tu ne puisses trouver des instants pour les employer à ton gré, et ceux-là aident à supporter les autres. C'est une heure de repos qui rend au voyageur la faculté de continuer sa route avec courage et même avec gaieté. Le pis que je vois est dans ta santé, ou plutôt dans ton être physique, parce que les changements à faire dans cette partie sont les plus difficiles et les moins soumis à nos procédés. Je me replie avec complaisance, ou plutôt je prévois des événements probables qui te seront avantageux. Tu n'es pas dans un état fixe : plus de liberté ou des engagements plus doux donneront du ressort à ton âme, du champ à tes affections. Il est d'ailleurs impossible de goûter une certaine aise après de grandes révolutions; il faut du temps pour rétablir nos facultés dans un heureux équilibre quand elles ont été fortement agitées. Dans tous les moments, tu retrouveras ton amie, sinon aussi bonne que tu te plais à la faire, du moins aussi tendre, aussi vraie, aussi fidèle que tu peux la désirer et l'imaginer. Embrasse pour moi notre Henriette, rappelle-moi quelquefois entre vous deux; je m'y transporte souvent à votre insu.

Je me suis levée matin ; le temps est ravissant, l'air est délicieux, les oiseaux se font entendre de toutes parts... Que n'es-tu là !

LETTRE NEUVIÈME. (*Inédite.*)

26 avril 1779.

J'ai la volonté de t'écrire, le temps et le sujet, mais je me sens encore tellement préoccupée, que j'ignore absolument jusqu'où je conduirai la lettre que je commence. Je suis chez madame Trude, qui m'a enlevée hier sans que je le voulusse trop bien : son mari est absent pour plusieurs jours, et cette circonstance a fait que ma résistance n'a pas été invincible. J'arrivai de Vincennes il y a eu lundi huit jours : le mardi, ma pauvre bonne ne se trouvoit pas bien ; elle étoit au lit le lendemain, et les progrès du mal devenant toujours plus grands, la fluxion de poitrine fut reconnue; elle en étoit par conséquent au troisième jour, c'étoit peut-être le moment où un malheur de cette espèce pouvoit devenir le plus contrariant qu'il soit possible. Mes affaires avec mon père sont en train, et me valent déjà des mécontentements auxquels je m'attendois sans doute, mais dont l'épreuve n'est pas moins pénible. Je savois que la résolution étoit prise de se défaire de Mignonne ; j'apprécìois toute la peine qu'elle en ressentiroit par celle que lui avoit causée le seul doute de cet événement ; je souffrois de l'état où elle seroit peut-être réduite, état sûrement affreux, si elle recevoit cette nouvelle sortant de maladie ; j'avois le cœur serré en la soignant, je souhaitois et redoutois également son rétablissement. Le danger devint manifeste : trois saignées n'avoient produit aucun adoucissement ; il fallut penser aux précautions religieuses. On l'administra mardi, sa tête étoit saine et présente, elle connoissoit très-bien sa situation. « J'ai toujours souhaité, me disoit-elle, de mourir avec vous : je serai contente. » J'étois pénétrée, je m'occupai à me servir de ses opinions pour la consoler dans ses moments de douleur ; je ne sais ce que je disois, mais on pleuroit autour de nous. Les remèdes ne passoient

plus, la fièvre augmenta, une autre saignée, l'émétique, rien ne pouvoit procurer d'évacuation. La douleur de côté paroissoit insupportable, et la noirceur de la langue, l'odeur empestée, annonçoient la malignité. Hier, à dix heures du matin, elle tomba dans une agonie douloureuse; insensiblement le tour des yeux se noircit, les lèvres devinrent livides, les narines s'écartèrent, et la vue s'éteignit. Tant qu'elle put balbutier, elle me nomma, me vouloit à son chevet, prenoit mes mains dans les siennes; bientôt celles-ci se ridèrent et jaunirent, la force les abandonna, la connoissance se perdit tout à fait, et les dents se serrèrent. L'odeur que sa fièvre exhaloit étoit insupportable; le chirurgien et le confesseur qui étoient venus la voir me firent leurs derniers adieux. J'étois accablée de fatigue, émue, pénétrée; on n'attendoit que l'instant de lui rendre les derniers devoirs. Madame T. et mademoiselle Desp. voulurent m'arracher, mon père exigea que je sortisse, afin de partir au jour pour V. respirer un air dont j'avois besoin; je n'étois pas trop à moi : neuf heures du soir sonnoient, on me plaça dans une voiture, et j'arrivai ici assez étourdie. Je me déshabillai, et je dormis un peu.

Le plus pressé de nos soins fut d'envoyer savoir ce matin quelle avoit été l'heure de sa fin. Eh bien, les yeux se sont un peu ranimés, la toux a succédé au râle, elle avale, ne connoît pas, mais entend, enfin elle existe encore aujourd'hui à midi. Son gendre, que j'avois laissé près d'elle, retourna au chirurgien, fort étonné d'apprendre qu'elle eût besoin de son secours; on lui appliqua des vésicatoires. On ne veut pas souffrir que je rentre dans mon logis; madame T. y laisse sa domestique, y va elle-même, et me garde jusqu'à l'événement; alors j'irai à V., afin de donner le temps d'aérer ma chambre et de nettoyer mon lit. N'est-il pas étonnant qu'en pleurant sa mort, que nous avions regardée comme prochaine, je ressente une sorte de crainte de son retour à la vie? Tu juges ces choses, j'entends la maladie de cette fidèle bonne, que j'aime et qui m'étoit si singulièrement attachée! La connoissance de ce qui lui arriveroit si elle subsistoit un mois de plus, la crise où je suis avec mon père, et une infinité de circonstances résultant de ces dispositions, ont dû

m'agiter. Cependant ma santé n'est pas mauvaise, malgré la diète, les veilles, les tourments d'esprit, il faut que je sois d'une constitution singulière. Je n'ai mangé depuis mercredi qu'un peu de soupe, et souvent rien dans l'intervalle; mes forces ne sont pas diminuées, et mon visage toujours le même..

Les souliers sont très-jolis, je les aime beaucoup, et je les porterai avec plaisir.

Madame Tr., toujours sensible, tendre, aimable, mais toujours plus sourde, me charge pour toi de mille choses obligeantes.

Je n'ai pas eu le courage d'écrire à S. V.; je la ferai cependant, la lettre de réponse : autrement il sembleroit que l'annonce de son voyage me déplaît, et ce seroit du moins l'apparence d'un mensonge. Tu as bien raison de n'y voir rien que de l'amitié, je suis même persuadée qu'il n'y eut jamais autre chose, malgré ce bel enthousiasme d'une imagination exaltée qui me grossissoit un peu les objets. J'aime Henriette de tout mon cœur, il est doux pour moi de penser que j'ai toujours part à son souvenir, à sa tendresse. Adieu, mes amies, paix, santé, bonheur.

(*Inédite.*)

A HENRIETTE.

7 mai 1779.

Non, ma chère amie, ce n'est pas à Vincennes que j'ai reçu ta lettre ; elle et moi nous sommes arrivées presque au même instant dans mon logis. Pressée de revenir m'occuper des soins domestiques dont je vais être un peu plus chargée, et qui sont plus nécessaires que jamais dans les circonstances, j'avois surmonté l'espèce de tristesse que je sentois devoir m'accueillir en rentrant. Un nouvel objet m'a distraite : L. F. étoit au lit, de la veille. Ma présence devenoit doublement utile ; je suis rentrée de nouveau en exercice de garde-malade. C'est une rougeole assez sérieuse, par la force et la durée de la fièvre; elle est à la fin du quatrième jour. Le feu se jette sur les yeux; je redoute quelque accident pour cette partie. Sois tranquille sur ma santé, ses altérations n'ont pas été dangereuses; trois jours de

repos et de bon air l'ont heureusement rétablie. Je suis dans un tourbillon de tracasseries et de contrariétés, qui m'altèrent beaucoup plus que les fatigues extérieures. J'ai peu de loisir; je t'écris un mot d'amitié pour te dire seulement que j'existe. Tu m'inquiètes avec tes indispositions; peut-être aussi est-ce une cause de maladie qui fait que tu ne vois pas M. Roland. Tu devrois envoyer chez lui, tu m'en donneras des nouvelles; je ne vois et ne rêve que malades. Je n'ai ni le temps ni le courage de t'entretenir longuement. J'embrasse ta sœur tendrement. Seroit-il vrai que je pusse te voir cet été? Combien cette idée m'enchante!

Adieu, chère Sophie.

Il me semble que tu pourrois toujours faire remettre les cahiers à M. Roland; ma tête est mauvaise, elle me fait mal: je vais non pas dormir, mais me coucher.

Bonsoir. Il est minuit.

LETTRE DIXIÈME. (*Inédite.*)

Vendredi matin, 18 mai 1779.

Il est vrai, ma bonne amie, que les sensations de sentiments pénibles, les détails de circonstances affligeantes, des choses tristes, et la douleur enfin, semblent être devenus l'unique aliment de notre correspondance. Je ne doute pas que ce soit aussi les causes de l'espèce de lenteur qu'elle paroît avoir acquise. J'avoue, pour ma part, que, bien loin de m'abandonner comme autrefois au charme de verser dans ton âme tout ce qui peut affecter la mienne, je m'interdis souvent la consolation de te parler de mes chagrins; ce seroit un soulagement passager, que je fais payer trop cher par le regret réfléchi que me donne l'idée d'en avoir fait avec toi le pénible partage. Tout se modifie, s'altère et s'adoucit; les peines les plus poignantes ont déjà perdu de leur amertume lorsque celle à qui l'on en fit la peinture commence à les savourer; c'est presque toujours les étendre et les multiplier que de s'arrêter sur elles avec cette sorte de complaisance qu'une sensibilité douloureuse

fait trouver à se plaindre. A l'aurore de la vie, lorsque l'âme neuve encore ne fait que commencer à s'ouvrir aux impressions du sentiment, l'espèce d'étonnement que lui donne chaque émotion nouvelle la porte à s'en occuper longtemps même après qu'elle est faite; mais lorsque le développement et l'exercice de nos facultés ne nous laissent plus rien, dans l'ordre commun des choses, de surprenant à éprouver, on se recueille davantage, et la communication se resserre, à moins qu'un rapprochement habituel et une facilité particulière ne la favorisent extrêmement. Je suis convaincue mieux que personne de l'alternative immanquable des biens et des maux, et je crois que la connoissance de cette loi constante est toute propre à faire souffrir en paix et silence jusqu'au changement désiré. Ce n'est pas de ce dont le vulgaire est tenté de me plaindre que j'endure réellement des disgrâces dans ma situation présente; il n'appréciera jamais (et malheureusement il comprend les personnes qui m'environnent de plus près) ce qui est fait pour me toucher. Je suis avec mon père d'une manière qui me peine, et qui me déchireroit si ma fermeté n'étoit pas peu commune. Je ne le vois presque pas; je n'obtiens qu'au hasard un regard échappé, triste et sombre, toujours affecté; il faut cependant que je sois sans cesse à poursuivre un arrangement qui l'irrite et qu'il éloigne de tout son pouvoir. Je souffre et j'agis. Déterminée dans mes desseins, ferme dans la route que m'ont tracée la raison et mon attachement même pour mon père, soutenue par la droiture et la pureté de mes intentions, je conserve un visage égal et des procédés toujours les mêmes. On peut me méconnoître, me blâmer, me donner à supporter des humeurs ou des censures; mais on ne m'empêchera pas de bien faire. Je veux donner à mon père mon temps, mes soins et mon argent; mais il faut que j'aie mon bien pour le lui conserver, et mes sollicitudes ne lui seroient que foiblement utiles si je ne pouvois les accompagner d'un autre secours. Son avantage est ma boussole, je la suivrai constamment malgré lui. Il n'est pas en état de distinguer le motif qui m'anime; ce que j'ai pu lui répéter à ce sujet de sincère et d'affectueux glisse dans son âme fermée. Eh bien, il me haïra s'il le veut; mais il ne m'empê-

chera pas de songer à lui, de lier mon sort au sien, et d'assurer celui-ci pour tous les temps, autant qu'il dépendra de moi. On ne me ravira jamais ce plaisir sévère auquel je me suis réduite, de faire le mieux avec courage et de m'en rendre le témoignage secret avec cette fierté pardonnable qui permet de se passer de toute autre approbation.

Ne t'attends pas, ma chère Sophie, à des détails satisfaisants sur toutes les affaires qui m'occupent. Le moment de l'action n'est pas celui du récit; je le réserve pour quelque jour plus heureux. Mon malade est tiré d'affaire, il commence d'aujourd'hui à travailler; ce rétablissement me soulage et me rend un peu plus de temps que je ne pouvois en trouver. Tu n'auras pas incessamment rien qui ressemble aux *Loisirs*, qui tiennent de la lecture et de l'étude; affaires, tracasseries, ménage, soins domestiques, me préoccupent pour l'instant : c'est un chaos à débrouiller. Je tiens le fil, j'ai ma tête à moi, ma résolution inébranlable, ma route évidente, mon but éclairé, digne de moi; préparée à tout, je ne défie ni ne crains rien, et je serai toujours ton amie.

Je chéris et plains notre Henriette. Combien je voudrois la soulager!

Si par singularité il t'arrivoit une lettre de Soissons, je te prierois, par une autre singularité, de ne pas la décacheter. Ris, et embrasse-moi. Je te le pardonne. Ne suis-je pas bien difficile?

Adieu, ma Sophie.

LETTRE ONZIÈME. (*Inédite.*)

31 mai 1779.

Eh quoi! ma chère Sophie, ton amie n'est-elle plus rien pour toi? Tu gardes tranquillement un silence qui m'afflige; tu me laisses en proie à l'inquiétude, aux chagrins qui me pénètrent, flétrissent mon cœur et me font haïr la vie! Ne recevrai-je pas quelque témoignage de ta tendresse, quelque assurance de ta santé, de ton bonheur, dans un instant où le mien ne peut

naître que de la félicité de ceux qui me sont chers? Donne-moi de tes nouvelles; parle-moi de ta sœur, de tes alentours; arrache-moi, s'il se peut, aux objets qui m'environnent et qui m'enivrent de douleur. Mon courage n'est plus qu'un feu sombre qui me consume en m'animant; je sens mes forces défaillir, l'espoir s'éteindre et la tristesse m'accabler; si l'appui de la douce amitié me fut jamais nécessaire, c'est dans ce moment pénible : l'existence perd de son prix à mes yeux. Resserre, multiplie, si tu le peux, les liens qui m'attachent à elle; je ne resterois pas longtemps dans l'état où je suis sans désirer de la perdre. Je t'ai dit que l'époque de ma majorité avoit été celle d'un arrangement trop nécessaire que j'ai demandé à mon père. Ce malheureux compte, toujours traîné en longueur, est presque terminé; mais le ressentiment que mon père en conçoit semble augmenter tous les jours : il se manifeste à mon égard, tantôt par une indifférence dédaigneuse, tantôt par des plaintes amères et outrées. La pureté de mes intentions, le témoignage de ma conscience, qui m'ont dirigée, soutenue, déterminée, ne me sauvent pas des tourments d'une sensibilité si cruellement éprouvée. Je repasse avec amertume sur cet enchaînement de circonstances qui ont abusé mon père, dérangé sa maison, aliéné la tendresse qu'il avoit si vivement ressentie pour moi. Je considère ce triste composé de parents foibles, bornés, indolents, qui n'avoient d'activité que pour me dire de me servir de la mienne, et qui ne se sont mêlés de rien que pour ajouter à mes disgrâces, en me laissant à corriger et à poursuivre des entreprises mal commencées. On diroit que la nature marâtre rassemblât tout exprès à mes côtés des sots, des fous et des méchants, après m'avoir fourni le cœur le plus propre à souffrir horriblement de tous leurs procédés.

Tu n'auras pas de détails sur mes déplaisirs continuels, ils me déchirent trop vivement pour que je puisse les peindre ou les tracer. Le petit tracas du ménage, dont je m'occupe avec zèle, est une distraction forcée à laquelle je dois peut-être la santé que je conserve encore; mon esprit n'est pas assez libre pour s'appliquer à l'étude. Peu de lectures me conviennent; l'unique Rousseau me paroît supportable, parce qu'il m'aide à

pleurer avec une certaine douceur. Je fuis la campagne, je hais les promenades : tout me pèse et me fatigue.

Que fais-tu, ma Sophie? Tu passes tes moments peut-être dans l'exercice méritoire et pénible de consoler une mourante. Que devient ton amie mademoiselle Le Leu? Comment se trouvent ta mère et notre Henriette? Je veux me transporter dans ton monde pour me soustraire au mien. Apprends-moi donc ce qui s'y passe, afin que je n'y sois pas en aveugle. Je vois peu M. G. B.; il est tracassé de soins et d'affaires. Le bon Genevois que tu protéges et qui m'impatiente vint me rendre visite, il y a quelque temps, dans un moment où la mélancolie me rendoit sa présence encore plus insoutenable; je lui ai témoigné si bonnement que je voudrois rester seule, qu'il m'a fait la grâce de ne pas revenir. As-tu revu M. Roland? Il me semble que ses visites ne lui réussissent guère, puisque tu ne te trouves pas au logis, ou que tu y es en cercle quand il vous les rend; il est meilleur en comité, dans une conversation sérieuse et instructive. Je n'ai pas été chez mademoiselle d'Hg.; je suis tentée de te charger de lui dire combien je l'aime, je souhaiterois le lui témoigner si les circonstances ne me gênoient pas autant. Il est assez étrange de faire faire ses commissions de si loin, quand on est plus près soi-même. Faut-il ranger ton voyage au nombre des chimères dont on ne doit pas se flatter? Cause avec moi, ma Sophie; viens, fais passer le baume de l'amitié dans ce cœur malade, à qui tu ne cesseras d'être chère.

LETTRE DOUZIÈME. (*Inédite.*)

15 juin 1779.

Tu l'as bien dit, ma chère Sophie, je me plie pour me relever; ton amie pourroit-elle être lâche? Va, tu ne la distinguerois pas autant, et tu la chérirois beaucoup moins, si son âme n'étoit à l'épreuve des plus sensibles revers. J'avoue que depuis quelque temps je suis violemment exercée : les révolutions se succèdent avec rapidité, les circonstances ne varient que pour accroître la force des impressions. Il faut céder par-

fois à la douleur, pour ne pas user la faculté de la supporter par une résistance opiniâtre. Je ne prétends pas m'élever au-dessus de l'humanité, ni dédaigner le privilége qui lui est donné de se plaindre dans les souffrances, je ne veux qu'être raisonnable, et je suis loin du stoïcisme. Pénétrée de tristesse, j'ai versé confidemment dans ton sein l'extrême mélancolie dont j'étois accablée : cette effusion a soulagé mon cœur; j'ai senti mon courage renaître, mes forces se renouveler. Il semble que dans tous les genres l'aveu simple et franc d'une foiblesse soit le meilleur moyen de la surmonter; lorsque je me trouve abattue, je conviens de mon mal, je le dévoile sans déguisement, et j'apprends à le vaincre en le faisant connoître. Mes affaires vont être terminées dans deux jours : le ressentiment de mon père paroît se calmer un peu, mais plus par lassitude de le témoigner que par un changement heureux. Néanmoins cette espèce de mieux me soulage. C'est un avantage des situations fâcheuses que le prix qu'elles font mettre aux adoucissements les plus légers. Mais comme tout ne cesse jamais d'être rigoureusement compensé, je suis tourmentée par l'altération que j'observe dans la santé de mon père. Les signes que j'en aperçois ne me permettent pas d'asseoir un jugement sur leur cause, et je craindrois de deviner. L'état du jeune homme ne me satisfait pas non plus; de nouveaux arrangements que mon père a pris avec lui l'affectent péniblement, et par-dessus tout, sa tête assez mauvaise, jointe à beaucoup de sensibilité naturelle, en font un être malheureux dont l'aspect est affligeant. J'ai vu ce matin M. de Châlons, il y a de son côté des singularités remarquables dont je ne t'ai pas entretenue, par l'obligation d'une réserve qui n'est pas moins singulière et que j'aurois pu braver avec toi cependant, s'il y avoit eu la moindre importance à le faire et si je n'eusse pas été dégoûtée depuis longtemps de tous ces détails minutieux. Son état est bien languissant, néanmoins l'espérance commence à renaître, la classe est montée tout nouvellement à seize. Les vieux billets ont été convertis en simple reconnoissance qui me paroît suffisante pour constater la dette, d'autant plus qu'il ne seroit pas possible à ces braves gens d'assigner un temps précis, et que leur honnêteté le saisiroit à la première heure de possibilité.

Tu me parois tristement entourée. L'état de ta sœur me touche et me peine. Je partage les affections douloureuses que te donne le spectacle de ton amie mourante. O ma Sophie! malgré mes chagrins, je sens que nous trouverions encore dans la société l'une de l'autre un charme bien puissant. J'avois reçu jeudi la visite de ton frère quelques heures avant l'arrivée de ta lettre, j'étois déjà toute autre que je ne m'étois montrée à toi il y avoit peu de jours. Les crises violentes sont voisines d'une situation consolante. Je t'écris négligemment, en causant malgré moi avec L. F., qui s'ennuie, se déplaît, et reste à la maison beaucoup plus que je ne voudrois. Il est dimanche, le temps est beau et chaud; j'aime à garder le logis. Je me sers du prétexte des occupations domestiques pour me dispenser de sortir, et pour m'absenter encore plus des maisons où j'allois. Mademoiselle Desp. me querelle de tout son pouvoir, madame Tr. me tourmente, mais je réponds gravement, et je préfère goûter solitairement un moment de loisir plutôt que de le sacrifier sottement à m'ennuyer en compagnie. Le bon M. G. b. m'a demandé hier de tes nouvelles; j'ai fait tes honnêtetés. Adieu, tendre amie, tu es tout ce qu'il me faut pour me soutenir, et me consoler; j'ai plus besoin de ton cœur que de ta bourse.

LETTRE TREIZIÈME. (*Inédite.*)

30 juin 1779.

Combien je te devrois d'excuses si tu n'étois Sophie! ou plutôt combien ne t'en dois-je pas précisément parce que tu es? Mais tu ne voudrois pas en recevoir de ton amie, et j'accepte pour grâce le refus de vouloir m'en faire une. Il y a onze jours que je reçus cette lettre où tu me peignois d'une manière si vive et si touchante la tendre sollicitude de la douce amitié. Je lus avec attendrissement ces expressions énergiques d'un sentiment si propre à charmer mes douleurs; mais l'orage étoit dans sa force, le violent effort que j'avois fait depuis longtemps sur moi-même commençoit à produire l'épuisement : plus abattue que décou-

ragée, je pouvois bien encore dévorer mon chagrin, mais j'étois incapable d'en rien témoigner au dehors. Renfermée comme je suis souvent par goût, et comme je ne manque jamais d'être lorsque je ne puis montrer un visage gai, un cœur content, j'aurois eu tout le loisir de te répondre, si la faculté m'en fût restée. J'étois absolument seule, mais dans un malaise inexprimable : ta lettre ne fit seulement que tempérer l'amertume dont j'étois révoltée. Je me jetai sur mon lit, et j'y demeurai le reste du jour, dans la situation la plus triste où je me sois trouvée de ma vie. Je ne t'ai jamais donné de mes affaires ni de mes disgrâces des détails suffisants pour te les faire connoître dans toute leur étendue. Je me contenterai de te dire que tout ce qui peut blesser et déchirer plus cruellement une âme sensible, dont la droiture d'intention avoit seule soutenu la constance et la fermeté, paroissoit réuni à plaisir pour en faire la proie de l'affliction. Mon père, que j'aime, dont l'avantage particulier m'avoit occupée au détriment du mien propre à certains égards, étoit indigné jusqu'à la fureur, et vouloit que je sortisse de chez lui à tout jamais sous quelques jours. Des parents que j'estime peu, de qui je n'aurois rien voulu tenir, dont les avis tout différents n'étoient bons qu'à m'étourdir; un public à ménager, qui m'a toujours honorée d'une considération flatteuse, et près duquel une démarche équivoque suffit pour jeter un vernis désagréable sur la réputation la mieux établie; la nature, les convenances, la délicatesse, la fierté, ce que je devois encore à mon père lui-même, à moi, à ma famille, à la prudence, rendoient ma position la plus critique et la plus difficile qu'on puisse imaginer. Eh bien, ma chère, sais-tu où j'en suis aujourd'hui? Étroitement unie avec ce père transporté qui disoit hautement me haïr autant qu'il m'avoit aimée; tranquille dans sa maison; jouissant de sa bienveillance plus sensiblement que je n'avois fait depuis deux ou trois ans; occupée avec joie de petits soins domestiques qui me sont abandonnés avec confiance, je respire la paix et le bonheur. Mes affaires sont arrangées, mon père est content, il pense à son état, cherche de l'ouvrage avec ardeur, mange avec moi assidûment, et si certaine habitude se conserve, du moins le soin de s'y livrer passe

après celui de son enfant et de sa maison. Sa santé se rétablit, la mienne se raccommode, mes parents se regardent, et chacun en est aux hélas! Je me suis conciliée seulement avec mademoiselle Desp. comme avec l'unique personne de mes alentours capable de me seconder : elle a fait aller mon père chez elle sous quelque prétexte, et lui fournissant l'occasion de soulager son cœur, elle lui a fait les représentations convenables avec le bon sens et l'adresse que les autres n'auroient pas employés; à la dernière conférence, j'ai paru inopinément, au moment le plus favorable, je me suis jetée dans les bras de mon père, il a pu me comprendre, se rendre justice et nous satisfaire. Nous avons tous pleuré, nous nous sommes tendrement embrassés, et l'amitié s'est rétablie, plus vive et plus brillante que jamais. Je te broche grossièrement tout cela; il faut du temps pour expliquer ces énigmes et me permettre de les développer. Vivement affectée, je t'informe des résultats, et je ne sais pas encore t'instruire du comment. J'ai besoin d'un intervalle de repos pour que l'équilibre soit rétabli dans tout moi-même, et que je puisse recouvrer une entière liberté d'esprit. Depuis six mois, la vie me semble un songe par les révolutions singulières qui m'entraînent rapidement. Je suis au quatrième jour de la nouvelle scène. Nous sommes allés ensemble à Vincennes hier. J'aurois perdu l'esprit si le chagrin pouvoit me tourner la tête, et je n'existerois plus si je devois mourir de joie. Je me possède et je vis, pour ne cesser d'être ton amie. Adieu, jusqu'au moment de t'entretenir plus longuement.

LETTRE QUATORZIÈME. (*Inédite.*)

Jeudi 15 juillet 1779.

Ne cherches-tu pas encore cette active Phlipon, toujours en avance de lettres avec toi, toujours répondant sur l'heure, et nourrissant sa correspondance des fruits de ses études journalières? Oui, ma Sophie, tu peux la chercher, elle existe encore. Les temps sont changés, mais non pas elle. Tu la retrouveras telle qu'elle fut un jour, dès que les circonstances lui permet-

tront de reparoître ce qu'elle est. Depuis l'instant où j'ai reçu ta lettre, j'aspire à celui de m'entretenir avec toi, sans pouvoir le rejoindre qu'avec effort; je connois présentement mieux que personne l'effet de ces petites choses successivement multipliées sur le temps et l'attention qu'elles emploient. Ce ne sont plus de ces heures écoulées insensiblement dans le repos absolu d'une solitude rendue charmante par les douceurs de la méditation; ce sont des moments rapides coupés par le retour monotone des occupations d'une vie commune. Je ne sais plus veiller; soit la fatigue d'un peu plus d'exercice, soit une disposition passagère, le besoin de sommeil me commande impérieusement et me retient au lit près de huit heures. Je suis d'ailleurs beaucoup moins seule depuis que nous sommes moins de personnes : tel qui passoit loin d'ici les intervalles du travail vient me les donner aujourd'hui; je parle beaucoup plus, je suis également occupée, j'étudie moins, mais j'acquiers autant et je ne suis pas plus à plaindre. Je recueille véritablement les avantages d'un loisir bien employé. J'appréciai dans le silence tout ce qui pouvoit contribuer à ma félicité; je me suis préparé des ressources que je trouve avec joie, et je sens que rien ne m'est indifférent de ce qui tient au devoir, à la raison. Le tracas du ménage, les affaires domestiques, ne me présentent rien de rebutant; je me parois à cet égard d'une singularité que je n'aurois pas osé supposer. Avec un goût assez vif pour chercher l'instruction et me livrer laborieusement au soin de l'obtenir, je sens pourtant que je pourrois passer le reste de ma vie sans ouvrir un livre et sans en être plus ennuyée. Pourvu que la maison que j'habite soit embellie par la paix, le bon ordre et l'union, que je puisse me rendre le témoignage de contribuer à l'une et aux autres, que je trouve à la fin de chaque jour l'idée de l'avoir passé utilement pour le bien de plusieurs; j'estimerai l'existence, je bénirai le retour du soleil qui doit éclairer le même chemin, et je le recommencerai avec plaisir. Je fais moins de toilette que jamais; je me sers du prétexte de ma situation pour sortir moins encore, j'entends pour visite ou promenade, car je sors réellement plus fréquemment, à cause des besoins de la maison auxquels je suis obligée de fournir. Je

prévois l'avenir avec autant de sérieux que de sérénité : dans toutes les suppositions, les biens et les peines me semblent compensés, je goûte le présent, je songe à me rendre capable d'être ce que je dois pour toutes les occasions; je ne me livre point follement à l'espoir d'une félicité parfaite, je n'ai pas de ces craintes qui puissent me troubler; j'aime la vie, je la perdrois avec résignation; je la conserve, et j'en use avec douceur et modération. Telle est, ma chère, la disposition de mon âme. J'ai dévoré courageusement les plus violents chagrins; je goûte sans transports un état paisible, après m'être abandonnée sans résistance à l'enthousiasme que m'inspiroit le retour de mon père. Mais tu ne m'as point comprise, si tu as imaginé que je parlois d'un changement total. Eh! ma Sophie! les inclinations et les habitudes ne se détruisent pas si promptement. Je ne pense point que celles de mon père puissent cesser bientôt; peut-être subsisteront-elles encore après la faculté de les satisfaire. Tu vois que je suis loin de trop présumer. Jamais je n'ai prétendu opérer une transformation, ni me flatter de l'avoir faite. J'ai voulu, quant aux affaires, prendre des arrangements qui prévinssent de grands malheurs pour tous deux; j'en suis venue à bout. J'ai cherché ensuite à effacer les impressions fâcheuses, à détourner les résolutions violentes que ces arrangements avoient produites; cet ouvrage était plus difficile que l'autre, qui l'étoit beaucoup. Mon père étoit passé à un état de ressentiment par lequel il s'ôtoit en quelque sorte à lui-même la facilité de revenir sur ses pas. Une haine déterminée avoit remplacé des sentiments plus naturels; il ne voulait plus me voir, et nous ne pouvions plus rester ensemble s'il ne se fût adouci. Les choses portées à leur comble, j'ai déployé les dernières ressources; l'effet a passé mon espérance : mon père a senti la justice de mes procédés, il a reconnu mon attachement, et m'a rendu le sien. Je pouvois n'attendre que de la tolérance, comme une disposition moyenne pour ramener à l'accommodement sans rien ôter à la dignité paternelle, mais il est revenu au but sans détour; il ne s'est pas contenté de s'avouer que j'avois bien fait, il en convient avec moi, me voit de bon œil, vit en paix, s'occupe de son

état et met ses plaisirs à leur place en les rangeant après ses obligations. S'ils n'eussent rien occupé de plus par le passé, je n'aurois pas eu de sujet de craindre autant, de gémir et de me précautionner.

Ainsi, ma bonne Sophie, partage doucement avec moi le mieux de ma situation sans t'alarmer davantage. Je n'ai pas besoin que mon père se convertisse pour qu'il soit plus assidu, plus tranquille, et qu'il modère sa dépense; tout ce bien se fera parce qu'il est plus borné : ce qu'il possédoit m'est assuré, il en aura la jouissance avec moi, et n'en sentira pas moins que, n'étant plus à lui, les avantages de son état ne sont pas à négliger. Rien ne m'afflige davantage que le malaise où je le voyois courir et le mécontentement dont il m'accabloit : l'un est prévenu; l'autre est dissipé. Il ne me reste plus qu'à travailler sans trouble à notre satisfaction commune par ma vigilance, ma tendresse et mes soins pour sa maison, sa personne et tout ce qui le concerne. Je me suis fort occupée dans ces premiers moments d'une revue générale exacte et rigoureuse, qui me prendra bien encore un mois à peu près, après quoi je retrouverai ce loisir dont tu t'apercevras et que tu me souhaites. — Si j'étois moins empressée, je mettrois plus de temps à faire les mêmes choses, en me conservant toujours quelques heures de repos; mais j'expédie sans retard tout ce que je trouve à faire, parce que le courant fournit encore assez, et que je n'aime point à rien laisser en arrière. Ce que tu me dis de ton frère m'intéresse et m'affecte; je ne le vois en aucune façon. Il me paroît à plaindre et vraiment isolé au milieu de son monde : un ami digne de ce nom lui seroit bien nécessaire et bien utile.

Je te quitte pour dire un mot à notre Henriette.

LETTRE QUINZIÈME. (*Inédite.*)

A SOPHIE.

18 août 1779.

Je te l'avoue, ma chère amie, je ne t'ai pas encore écrit. Je me proposois de te répondre à la dernière d'Amiens, lorsque

j'appris par mademoiselle d'H... que tu étois partie subitement pour un voyage à Boulogne, et peut-être plus loin. Sans me transporter aussi loin que toi, j'ai été presque autant déplacée, et certainement d'une manière moins agréable. Avant tout, j'ai eu mon père malade assez sérieusement pour m'inquiéter et me donner beaucoup d'occupation; il se rétablissoit à peine, à force de régime, de soins et de ménagements, que mademoiselle Desp..., que j'aime et vois toujours beaucoup, s'est trouvée dans le plus grand chagrin par les dangers de cet excellent sujet qu'elle fut sur le point de perdre l'an passé, et près duquel tu me vis alors. Un mal secret, inconnu, négligé pendant des années, avait produit des accidents affreux qui nécessitèrent une opération cruelle; des souffrances inouïes, endurées avec une constance et une douceur qui ne se peignent pas, ont retenu pendant six jours cette malheureuse fille sur un lit de douleur. J'ai partagé mes instants entre mon père, auquel je rendois, une partie du jour, les soins que je devois à sa personne et à sa maison, et ma parente affligée, près de qui j'ai couché huit jours. Les soins de toute espèce ont été vainement prodigués; j'ai assisté la mourante à ses derniers instants, et je me suis trouvée obligée d'aider à l'ensevelissement de son cadavre. Mademoiselle Desp... perd non pas seulement une domestique de trente années de services, mais une compagne, une amie. Je perds moi-même un être qui m'aimoit beaucoup, et que j'estimois assez pour être touchée de son attachement. Ces tristes scènes de douleur et de mort ont navré mon âme par tout ce que le spectacle des misères humaines peut avoir de plus affligeant. J'ai fait du noir et de la mélancolie beaucoup plus qu'il n'étoit besoin pour mon bien-être et ma santé. Cependant celle-ci se remet depuis peu de temps; j'ai recouvré mon embonpoint. Mon père va mieux de jour en jour, et je me sens un peu plus d'aise. Madame Tr... est en Bourgogne, d'où je reçus hier une lettre qui me peint sa satisfaction. Je me réjouis beaucoup d'un voyage qui me paroissoit bien nécessaire à cette petite femme, dont le bonheur et la santé ne sont rien moins que parfaits. Mais comme il est dit apparemment que les contrariétés doivent se rencontrer dans tout, son

mari vient de tomber malade depuis son départ, événement qu'on veut lui celer tant qu'il sera possible.

J'aime fort que tu me rendes participante de tout ce que tu vois, éprouves et remarques. C'est à toi de fournir un peu matière à notre correspondance; lis, voyage, recueille, envoie à ton amie : sois la source de ses affections, de ses connoissances et de ses agréments. Quant à moi, je te répéterai volontiers ce que je disois à la petite cousine : je tiens humblement mon aiguille, ou la queue de ma poêle; je suis devenue toute active, et j'étudie aussi peu qu'un capucin. Je ne sais si je dois répondre actuellement à la précédente, que probablement tu n'as plus guère dans l'esprit. Tu me demandes des nouvelles que je sais peu. Il est très-vrai que mon père m'ennuie parfois à me faire lire quelque supplément de gazette, où l'on n'apprend rien d'assuré, même des affaires du moment. Mille gens aussi débitent, comme partout, leurs conjectures ou leurs rêveries pour des projets ou pour des faits; mais, au fond du sac, on ne trouve qu'incertitude et bavarderies. Mon Rousseau est de côté, l'italien dort, la géométrie n'est plus; je n'acquiers rien, qu'un peu de constance et de raison, si elles s'augmentent par l'exercice. Mon pauvre esprit se repose, et mon savoir tombe en quenouille. Je n'ai pas couché à V... depuis longtemps; c'est une petite privation. Au bout du compte, les jours s'écoulent, et le temps n'est pas perdu quand on peut chaque soir se prouver que les devoirs ont marqué les heures. J'amasse des facultés pour jouir; je ne sais s'il en doit être de moi comme d'un pauvre prêtre qui s'épargnoit singulièrement et ne mangeoit que de la merluche toute sa vie pour avoir du poisson après sa mort! Quoi qu'il en soit, je t'aime toujours, et ce plaisir en vaut bien un autre.

LETTRE SEIZIÈME.

Du 2 octobre 1779.

Tu me laisses bien longtemps sans me donner de tes nouvelles : sais-tu combien de choses étranges peuvent arriver

dans l'espace de six semaines écoulées depuis que tu ne m'as écrit? O ma Sophie! que de révolutions pénibles et déchirantes ont peut-être affecté, tourmenté ton amie! Un jour (encore éloigné), revenant sur le passé, nous remarquerons ensemble que le temps de ma vie où notre communication eut le moins d'activité aura été celui où je ne fus pas le moins exercée.

Tu me demandois, il y a quelque temps, quand viendroit l'instant où je souffrirois que ton amitié se développât envers moi par des services qui me fussent utiles : il est arrivé cet instant; fais usage des droits que mon estime t'accorde, je t'en abandonne l'exercice, et je t'offre l'occasion de les employer.

J'aurois besoin actuellement de trois à quatre cents livres; il seroit bon que je les touchasse sous douze jours à peu près : ce sera pour moi le moyen de prendre une détermination qui influera sur le reste de ma vie. Je ne puis t'en dire davantage : je ne me flatte pas assez pour espérer de pouvoir te remettre cette somme promptement, et je suis trop franche pour ne pas te faire cet aveu. Hâte-toi de me répondre; je vais à Vincennes passer quelques jours, et je désirerois savoir à mon retour ce que je puis attendre.

Adieu, ma bonne Sophie, adieu.

---

* LETTRE DIX-SEPTIÈME.

A Vincennes, le 9 octobre 1779.

Non, ma chère, je n'avois pu le prévoir; je devois attendre des circonstances bien différentes; tout a changé. Je n'ai jamais cessé de te considérer comme mon amie; je te retrouve, toi, Sophie; et je deviens ton obligée, sans gêne et sans confusion. Les révolutions les plus singulières, les plus flatteuses et les plus atroces se sont succédé autour de moi, pour varier mon supplice et prolonger mes tourments; c'est à présent qu'il n'est plus d'illusion pour ton amie, à moins que l'amitié même n'en soit une : s'il en étoit ainsi, j'espérerois que tu la ferois durer autant que notre existence. Quant à la vertu, elle est d'un grand prix, sans doute, puisqu'elle tient lieu de tout autre bien,

et que nul ne subsiste longtemps sans elle; mais, excepté les remords, elle n'évite aucun des maux, et semble au contraire les attirer tous sur elle. Le rocher inébranlable au milieu des flots courroucés ne fut jamais qu'un emblème chimérique du sage : celui-ci, dans son élévation, seroit plutôt comparable à la cime majestueuse de ces montagnes toujours frappées et défigurées par la foudre. J'ai connu tant de sacrifices, que d'autres personnes à ma place pourroient penser n'en avoir plus à faire : la bizarrerie de ma destinée m'empêche de me leurrer d'un semblable espoir. Enfin je commence de respirer, le calme se rétablit un peu dans mon âme. Il faut un terme aux choses; je vais le mettre par une résolution profondément méditée, soutenue des avis de ceux dont j'ai dû chercher et m'assurer l'approbation. J'entrevois l'ombre d'un état supportable, mais l'inquiétude ne peut plus me quitter, et si jamais le souris revient sur mes lèvres, ce sera celui de la pitié, plus souvent amer que touchant. J'ai cru au bonheur, malgré des épreuves cruelles : aujourd'hui..... (je voulois dire qu'il n'est qu'une chimère, tu m'empêches de le prononcer). Voilà huit jours que je suis ici; je croyois n'y être que vingt-quatre heures; on m'a retenue par des instances dont la douceur m'a vaincue. Je compte retourner à Paris lundi prochain; je ferai alors usage de ton billet, et je pourrai t'apprendre au commencement de l'autre semaine le changement que je projette. Je t'épargne des remercîments qui blesseroient ton cœur et ne peindroient pas encore ce qu'éprouve le mien. Ma confiance te dit assez tout ce que tu es faite pour sentir.

Oui, ma Sophie, tu le veux, aimons-nous. Tu sais combien tu m'es chère : tu ne sais pas encore tout ce que l'expérience et la comparaison te font gagner dans mon esprit. Va, rien au monde ne peut balancer la droiture et la sincérité; hélas! avec moins de l'une et de l'autre, je serois plus heureuse en apparence..... (et plus misérable en effet).

Du moment où je fus capable de réfléchir, j'établis le témoignage satisfaisant de ma conscience pour la base de ma félicité; je n'eus presque jamais que cette base, je la conserve précieusement au prix le plus cher qu'il soit possible de la payer. —

Encore passe, tant que les devoirs ne sont que pénibles; mais lorsqu'il y a contradiction entre eux, il ne reste plus que le choix des douleurs : c'est ma situation. Telle je suis, disois-je dernièrement dans un accès de tristesse : jeune encore, affligée, sensible, fière, oppressée, je porte mes pas errants dans un espace immense, où mes yeux ne distinguent que la variété des souffrances dans le trouble du chaos; j'avance en frémissant, je baisse la tête, et j'attends les derniers coups.

Ne t'affecte pas cependant de mes maux, ils sont moindres qu'ils n'ont été; tu les adouciras toujours. Je t'en dirai davantage quand il sera temps de m'expliquer.

LETTRE DIX-HUITIÈME. (*Inédite.*)

23 octobre 1779.

Sans pouvoir encore, ma chère Sophie, t'instruire de ce que je croyois faire, je veux au moins rompre un silence qui te donneroit de l'inquiétude. Mon séjour à Vincennes fut prolongé jusqu'à jeudi dernier. Cette vacance assez agréable, en retardant mes opérations, m'a fait d'ailleurs beaucoup de bien; ma santé, mon cœur, mon esprit, en avoient le plus grand besoin. Je suis mieux portante, moins accablée, plus résolue, et j'ose entrevoir, sinon du repos, du moins des peines supportables. Les ménagements dont je me plais à accompagner tout procédé qui peut faire de vives impressions, entraînent des longueurs qui retardent ma détermination, c'est-à-dire l'effet qui doit résulter de celle à laquelle je me suis enfin fixée, après des incertitudes cruelles, d'affreuses perplexités et le déchirement le plus horrible. Je me suis efforcée de réunir, autant qu'il m'étoit possible, tout ce qui se trouvoit capable de me guider avec le plus de sagesse et de sûreté. Il est des circonstances où l'évidence est presque inaccessible, et le moins de maux, le seul avantage à se procurer. Vertu, raison, courage, sensibilité, vous n'avez encore payé qu'en malheurs les sacrifices que vous m'imposâtes; je vous obéis cependant, et je sens mon existence attachée à la fidélité que vous exigez. Toi seule, Amitié, pus

m'offrir et me réserver constamment un appui consolateur au milieu de mes tourments.

Ma chère Sophie, combien de pleurs a versés ton amie depuis un certain temps! Que de douleurs étouffées en silence ou exhalées loin de toi! Nous nous verrons un jour : c'est mon espoir. Adieu! Je n'ai pas encore usé de la lettre de change que tu m'as envoyée. Je compte ne pas tarder beaucoup. Il faut en finir, et je m'arrange à ce dessein. J'ai donné tes souliers à faire, avec l'ordre de les porter chez mademoiselle d'H., que je n'ai pas eu le loisir de voir depuis mon retour; je ne les ai point pris pour moi : ils m'eussent été inutiles dans cette saison, où j'en mets d'une autre couleur; je n'ai point dit qu'on me les apporte, pour éviter un inconvénient probable dans l'instabilité de ma position.

Je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

---

* LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Du 1er novembre 1779.

De tous les états, sans doute, celui de l'incertitude est le plus cruel; ma situation n'est pas embellie, mais je souffre un peu moins depuis que je suis absolument déterminée à lui donner une nouvelle face. Je me tais avec toi depuis longtemps, ma chère amie; tu pourrois t'en plaindre si tu me connoissois moins, et je te connois trop moi-même pour chercher à m'excuser. Tu dois être si bien assurée de mes sentiments, que tu ne peux douter de la justesse de ceux qui, sans arrêter la communication ni diminuer la confiance, m'ont empêchée de te dévoiler parfaitement tout ce qui venoit m'affecter. Tu me parois avoir saisi très-bien l'objet présent de mes résolutions, quoique je ne te l'aie pas encore désigné clairement. Oui, ma chère Sophie, apprends-le, et plains-moi : il n'est question de rien moins que de quitter mon père et de me retirer au couvent. Ce n'est pas le choix de cet asile qui m'afflige; mes goûts, ma façon de vivre, me feront trouver assez douce une telle retraite; mais quitter mon père, l'abandonner, pour ainsi dire,

à l'époque où les soins vigilants d'une personne attachée doivent naturellement lui devenir plus nécessaires chaque jour; sortir d'une place où la convenance me retient moins encore que le sentiment; faire un éclat, donner à penser sur les raisons que mon père me fournit pour me porter à cette démarche, voilà ce qui est pénible et déchirant. Tu crois peut-être que mon père va passer à de secondes noces: il est possible qu'il le fasse quand il sera seul; mais il n'en est pas question, et ce n'est pas le motif réel de mon départ, quoique ce soit celui que je donnerai légèrement aux indifférents, en présentant ma retraite comme une chose faite par avance pour en prévenir la nécessité, et pour laisser M. Phlipon pleinement libre, en prenant un parti qui nous convient à tous les deux. La raison, la prudence, ma famille, ma santé, la vue de l'avenir, la considération du présent, me le font choisir pour ne pas nous perdre deux ensemble, sans profit pour personne. Tu sens que, par égard pour M. Phlipon, je ne puis découvrir ces motifs à d'autres, et qu'il m'est impossible de t'en donner à toi-même un détail satisfaisant par écrit, parce qu'il tient à une chaîne d'affaires et de circonstances longue à dérouler. J'ai senti toutes les horreurs de la perplexité : tantôt retenue par la voix puissante d'un attachement qui ne peut jamais s'éteindre, je voulois demeurer à tout prix, et sacrifier sans réserve ce que j'avois à perdre; tantôt frappée des inconvénients, je voyois au contraire dans ma retraite un port assuré que m'offroit la raison, avec quelques moyens de me rendre peut-être par la suite plus efficacement utile; je réfléchissois d'ailleurs que me séparer ainsi de mon père, c'étoit le stimuler dans son engourdissement et le forcer à mieux s'appliquer à ses affaires, à les mieux diriger. Enfin, après un balancement long et terrible, j'ai voulu m'ouvrir avec M. Phlipon lui-même, pour lui représenter sa situation, raisonner sur les moyens de la rendre meilleure; j'ai voulu sonder son âme encore une fois, et conserver, s'il étoit possible, dans tous les cas, la bonne intelligence et la paix. J'ai rempli toutes mes vues à force de soins, d'adresse et de ménagement. Je lui ai montré notre séparation non pas précisément comme la triste nécessité que m'imposoit sa façon d'agir : c'eût été l'humi-

lier et le décourager; mais comme un moyen de me faire un état et de remédier aux maux dont nous étions menacés ensemble, et qu'il subiroit enfin s'il n'y prenoit garde pour l'avenir. Voilà donc à quoi nous en sommes : j'ai loué à la Congrégation un petit logement de vingt écus, que je dois occuper dans cinq ou six jours; j'y serai à ma cuisine, et je compte me tirer d'affaire avec mes cinq cent trente livres de revenu employées avec la plus stricte économie. Le déplacement est un moment de dépenses assez considérables, auxquelles j'aurois pu rigoureusement suffire avec quelques fonds dont j'étois en possession : j'ai préféré recourir à ton amitié, afin de pouvoir employer ce que j'avois à faire à M. Phlipon une avance, très-utile par son à-propos, quoique peu importante en elle-même. Par ce moyen, je suis tranquille à son sujet, je fais face aux frais de nécessité, j'attends mon revenu, et je te dois la possibilité d'achever, d'accomplir tout ce que mon cœur pouvoit ambitionner pour adoucir l'amertume de cette séparation.

Je suis d'accord avec mon père; nous nous quitterons en bonne amitié (singularité très-grande et vrai coup d'État pour moi); je conserve le privilége de venir le voir souvent, de veiller à ce qui se passe, et d'être toujours prête à le servir en cas de maladie et d'accident. Quant à moi, j'ai le projet de me remettre dans mon particulier à cultiver ma géographie, ma guitare; puis je chercherai à me procurer quelques écolières, afin de m'occuper utilement et d'augmenter d'une manière honnête les moyens de satisfaire les besoins que mon cœur me donne. Je sens que l'exécution de ce projet ne peut être prompte; mais elle ne me paroît pas chimérique. Avec du temps, de la volonté, du talent, des connoissances, on vient à bout d'entreprises plus difficiles. Ce n'est pas sur ce ton que je m'annonce et que j'entre au couvent; mais quand une fois j'y serai, que j'aurai fixé la considération, l'amitié dont on me donne déjà des témoignages, je dresserai mes batteries et j'en préparerai l'effet. Je me fais ainsi l'idée d'un petit état conforme à mes goûts et capable de m'assurer une existence agréable.

Voilà, ma chère bonne amie, l'abrégé succinct des motifs

qui me conduisent, des circonstances où je suis et des choses qui m'occupent. Je ne compte pas sur le bonheur, très-peu sur l'avenir : j'ai la volonté constante de faire tout pour le mieux, afin de me conserver le témoignage favorable de ma conscience. — J'ai connu toutes les douleurs, je ne crains que les remords; je puis défier les autres maux. La vie n'est qu'un enchaînement de bizarreries, je la finirai sans effroi, ou je la supporterai sans impatience. Les hommes, toujours à plaindre, sont presque tous des fous qui s'abusent, ou des fripons qui se trompent, bien plus dignes de pitié que de haine; les passions ne sont que les mensonges riants ou terribles du bel âge; la science n'est que vanité, bluettes amusantes pour ceux qui ne l'apprécient pas au-dessus de sa valeur : la vertu seule est quelque chose, car elle soutient dans les chagrins et dédommage de toutes les privations; lorsque l'amitié l'accompagne, il faut remercier le sort.

Adieu; je suis, comme tu le veux, ton amie sans réserve.

Tu m'annonces qu'Henriette pourroit bien venir à Paris : je souhaite vivement le plaisir de la voir.

LETTRE VINGTIÈME. (*Inédite.*)

10 novembre 1779, au soir.

Ma lettre aura croisé la tienne, ma bonne amie; je regrette cette contrariété. Un peu plus tard, j'aurois joint ma réponse aux choses déjà exprimées, et j'eusse tout fait d'une fois. Tes nouvelles m'ont pénétrée; je te vois toi-même affligée par des causes secrètes et d'autant plus agissantes qu'elles sont plus concentrées. Combien ces chagrins de famille sont cuisants et amers! Hélas! c'est au milieu des siens qu'une âme droite, aimante, éclairée sur la fausseté, les disgrâces qui suivent plus souvent, trop souvent les relations multipliées, se plaît à se renfermer! Qu'il est triste de trouver la source de ses douleurs dans les mêmes liens qui devroient servir à charmer celles dont les événements ne nous laissent jamais manquer! En m'attendrissant sur tes maux, j'oubliai un instant les miens; ils se sont représentés dans toute leur étendue quand j'ai senti l'obstacle

qu'ils apportoient à la consolation que je cherchois à te procurer. Tu t'affectes pour moi, ma position t'inquiète et t'attriste. Mon amitié abusée vouloit jeter sur tes plaies un baume adoucissant, et je ne t'offre en moi que des malheurs à connoître et des sensations pénibles à partager. O mon amie, ma chère et fidèle Sophie! ne t'offense pas, ne te plains point de l'espèce de réserve avec laquelle je t'ai entretenue des sujets de mon affliction! Je n'ai jamais trahi la douce confiance qui fait la base de l'amitié, et si mon cœur serré, flétri, ne s'est pas toujours à ton égard livré aux effusions qu'elle produit dans des temps heureux, la faute en est aux circonstances, qui m'en ont imposé la nécessité sans le concours de ma volonté. Tu veux que je t'expose nettement les motifs de ma séparation d'avec mon père. Ils ne tiennent point, comme tu pourrois l'imaginer ou le craindre, à aucune révolution marquée dans ses affaires; ils résultent de la conduite soutenue et de la façon d'être de M. P..., développée journellement dans une suite d'actions et de petits événements impossibles à détailler, comme je l'ai déjà dit, quand on ne l'a pas fait à mesure qu'ils se sont succédé. M. P... n'est point un homme méchant ou abandonné; mais entraîné par des habitudes, dépourvu de cette justesse d'idées qui sait conserver un certain ordre jusque dans les plaisirs, devenu insensible aux moyens que je pouvois employer pour le ramener, blasé sur les choses dont le goût et la pratique constituent l'homme équitable et vrai, il étoit parvenu au point de faire redouter que le peu qui me reste ne fût pas à l'abri d'être altéré si je restois davantage avec lui. Sans attribuer une utilité bien grande à ce peu qui fait mon avoir, l'assurance des petites rentrées qu'il procure, telles qu'elles fussent, donnoit une sorte de confiance illusoire par la négligence qu'elle autorisoit sans que cela parût, et qui eût enfin amené le besoin de toucher au fonds. J'ai balancé prodigieusement, ainsi que je te l'ai fait connoître, à risquer tout au monde plutôt que de l'abandonner; mais quand j'ai bien réfléchi qu'en sacrifiant mes ressources je n'en fournirois pas de suffisantes pour l'avenir, lorsque je me suis bien assurée par différentes tentatives que ma présence ne pouvoit produire de change-

ment, qu'elle étoit à peu près inutile à plusieurs égards, que par mon absence le sentiment éveillé de la nécessité étoit plus propre à ramener l'attention et l'activité, j'ai compris qu'il m'étoit permis d'agir pour la sûreté de ce qui m'appartenoit, et que la prudence m'en faisoit une loi, comme mes parents le but de leurs avis. J'ai regardé autour de moi pour voir s'il ne seroit aucun état qui pût m'exercer et me fixer honnêtement; je n'en ai point vu qui n'entraînât d'abord l'obligation de quitter M. P..., ensuite celle de sacrifier du temps et de l'argent, sans détruire l'incertitude de réussir après en l'exerçant. Je jugeai que la retraite dont tout mon être avoit si grand besoin me présentoit un port où je pouvois m'arrêter, en cherchant à y perfectionner quelques talents dont, avec le temps, je ferois une application utile. Alors j'ai voulu raisonner avec M. P... lui-même de cet expédient. Son état m'inquiétoit, il avoit quelques dettes: quoique foibles en elles-mêmes, je les trouvai fortes par proportion; en employant à en éteindre l'essentiel l'argenterie que j'avois, je l'ai mis à peu près au pair. Ainsi, avec les recettes que M. P... a à faire et le courant de son état, il peut se soutenir passablement. Depuis mon départ, M. P... a pris des arrangements avec un jeune garçon, engagé gratuitement, pour le charger des offices grossiers de la maison, auxquels il est très-propre, sans perdre pour cela la faculté d'apprendre son état, s'il en est capable. Il se donne du mouvement pour avoir de l'occupation à donner au compagnon, et il n'en manque pas; il dispose son logis avec une sorte de complaisance, et parle déjà de faire abattre un petit cabinet construit à ma réquisition. Quant à moi, j'ajouterai, pour répondre à tes questions, que ma famille est parfaitement instruite de ma position, mais que je n'attends d'elle aucune sorte de secours; ceux d'entre elle dont je pourrois en accepter sont trop gênés dans leur état, quoique aisés extérieurement, pour m'en procurer de plus foibles; des autres, je ne puis ni ne dois en recevoir. Mes contrats sont tels qu'il ne m'est pas possible de les vendre pour en faire du viager: ce qui vient de ma mère est grevé d'une hypothèque; le reste est en effets royaux, sur lesquels je perdrois, en les vendant, tout le gain d'un place-

ment plus avantageux. Je ne crois pas impossible de vivre avec mon revenu, en étant comme je suis à ma cuisine. Je n'ai que pour soixante francs de loyer, au moyen d'une association qui me soulage de moitié sans m'apporter aucune gêne, à cause de l'absence continuelle de celle qui loue l'antichambre, uniquement pour avoir le droit d'entrer (et se procurer la facilité de voir ici une amie, chez qui elle loge quand elle vient en passant), sous le prétexte de s'assurer un asile pour l'avenir. Quelque dépense à faire en présents d'usage, aux temps marqués, est donc la seule de surcroît dont je paye le choix du couvent, indispensable d'ailleurs pour les convenances. Voici, ma bonne amie, l'exposé succinct et fidèle des choses qui te préoccupent pour moi. Sois plus tranquille; il est une sorte de bonheur auquel je puis encore prétendre, puisque tu me restes, et que je serai libre de savourer tous les charmes de la solitude et du silence, que je cherche uniquement. Je ne te dirai pas combien j'apprécie tout ce que ton attachement t'a fait faire, tout ce qu'il te fait exprimer et souhaiter. Tout est recueilli dans mon cœur : c'est là que doivent être gravés les procédés de la tendresse; on sent dans ma position ce que vaut la délicatesse qui les caractérise, et c'est parce qu'on le sent si bien qu'on en parle moins. Tu ne me dis pas si je verrai ta sœur; embrasse-la pour moi. Mademoiselle d'Hang... me témoigne en effet beaucoup d'intérêt; elle sait à peu près ma situation, je dis quant à mes facultés et mes projets, mais sans détails sur le reste. Adieu. Ménage ta santé. Ne t'afflige pas. Hélas ! tu es la consolation d'une mère : tu ne vis pas inutilement.

Je t'embrasse tendrement.

---

* LETTRE VINGT ET UNIÈME.

Jeudi 2 décembre 1779.

Tu avois bien raison, ma chère amie, de ne pas prendre d'inquiétude des conséquences que je pouvois tirer de ton silence; aucune de celles dont tu serois en droit de t'alarmer ou

de t'offenser ne s'est présentée à mon esprit, même du plus loin possible. J'ose dire que je fais trop bonne justice à nous deux pour me nourrir de tels soupçons ; je serois aussi peu faite pour les justifier, que moi je le suis peu pour les concevoir. S'il falloit que je changeasse d'avis sur ton compte, ou que j'eusse seulement le moindre doute à former, j'abandonnerois la partie, et je ne voudrois plus de la vie pour rien au monde, car je ne vois que l'amitié qui la rende supportable aux honnêtes gens affligés. Si ce sentiment est encore une illusion, je déteste la vérité, et je consens de demeurer abusée le reste de mes jours. Mais en avançant cette proposition d'aussi bon cœur, je suis intimement convaincue de la certitude du contraire. J'attendois d'ailleurs de tes nouvelles avec une sorte d'impatience. Je pressentois que tu ne pouvois être détournée de m'en donner que par des causes peu agréables ; hélas ! en supposant des malheurs ou des chagrins, on est presque assuré de ne jamais se tromper. Je te vois avec douceur dans une situation d'esprit plus tranquille. Cependant je ne me flatte pas sur ce principe toujours subsistant d'amertumes et de craintes ; je sens combien il est propre à troubler le charme de ton existence, et j'en souffre avec toi.

Je commence à revenir de l'espèce d'étourdissement où m'avoit jetée le trouble du déplacement. Ai-je gagné à cette modification nouvelle? c'est encore un problème. Je sens plus distinctement, c'est-à-dire que je puis compter mes douleurs. Il est pourtant certain que j'ai perdu de ma sensibilité ; je ne sais plus me désoler avec cet abandon auquel on ne se livre pas sans quelque charme ; je considère avec froideur et mélancolie des choses qui m'eussent autrefois transportée. Je me demande encore dans certains moments si je veille, et j'ai besoin d'appeler des témoignages pour me le persuader.

C'est ici le berceau de notre amitié, ma chère Sophie ; probablement je ne t'aurois jamais connue si je n'eusse habité cette maison. C'est là que j'ai passé cette année où le premier développement du sentiment changea mon être d'une manière si prodigieuse, et me fit éprouver à la fois le délire de la dévotion et celui de l'amitié. Ce souvenir m'attendrit encore. Il me

donnoit l'autre jour, à l'église, un air de méditation auquel je rougissois presque de devoir le soutien d'une réputation de piété que je ne mérite guère. Je commence à suivre depuis peu la division de temps que je me suis faite pour en remplir tous les instants; je tâche de me représenter mes petits travaux comme pouvant avoir une application utile, afin de me rendre le témoignage que je fais autre chose que m'amuser. Je donne la matinée, après les soins de mon ménage et de ma personne, à l'étude de la géographie et à celle de l'italien. Puis je fais quelque lecture, pour délasser l'esprit et nourrir le cœur; Jean-Jacques, Montaigne, Horace, me la fournissent tour à tour. Le temps qui me reste après le dîner est consacré aux ouvrages des mains, lorsqu'ils me pressent, et lorsque j'ai la force de ne pas reprendre un livre. Je donne le soir à la musique. Au reste, ne me fais pas l'honneur de penser que je sois déjà bien familière avec l'exécution de ce plan; il y a seulement deux jours que je tâche de le suivre, quoique je sois recluse depuis plus de trois semaines. J'avois besoin auparavant de me retrouver, et je me cherche encore quelquefois. Il est pourtant vrai que le temps ne me paroît pas long; je sors seulement deux fois la semaine pour voir mon père et ma famille; j'ai fait mes visites dans le couvent, suivant l'usage; je suis invitée à faire société; je me tire d'affaire avec honnêteté; mais je garde la chambre autant que je le puis, si ce n'est pour faire un tour de jardin, lorsqu'il ne pleut pas et que personne ne s'y promène. J'ai déjà eu occasion de sourire de l'étonnement de quelques têtes qui ne conçoivent pas comment j'évite l'ennui.

Mademoiselle Surugue est du nombre de ces têtes-là; je lui ai parlé d'Amiens : elle m'a chargée de beaucoup de choses pour toi. Sa sœur vit à la campagne, je ne sais où, avec son cher mari et trois ou quatre bambins qu'elle a nourris elle-même. — Sainte-Euphémie, toujours spirituelle, gaie et sensée, m'aime un peu, vient me voir quelquefois, et m'a parlé de toi avec beaucoup d'estime. Elle voudroit m'entraîner chez une personne de mon âge à peu près, qu'elle a presque élevée, qui est son amie, et qui ne manque pas d'agréments; mais je trouve à cette demoiselle plus de jeunesse et de ton qu'il ne m'en faut;

j'irai de temps en temps l'entendre jouer de la harpe, persuadée que mes oreilles seules peuvent profiter dans sa compagnie. Sainte-Euphémie réunit chez elle plusieurs autres personnes, dont la bruyante joie et l'étourderie ne me vont nullement. J'ai vu une autre demoiselle, plus âgée que moi, d'une trempe fort paisible, vivant ici sans voir qui que ce soit, si ce n'est pour les devoirs de bienséance; ayant plusieurs talents qui lui fournissent une agréable occupation, paroissant avoir éprouvé ou sentir encore de grands chagrins, annonçant une piété fort tendre, mais en même temps du sens et de la justesse dans les idées : nous nous convenons réciproquement assez bien. Elle m'a témoigné, en me rendant ma visite, qu'elle aimeroit à me voir, et je pourrai m'y prêter volontiers.

Tous les soirs, avant de me coucher, j'ai, pendant un quart d'heure, Sainte-Agathe, toujours tendre et toujours active : je ne la revois, du reste, que lorsqu'elle peut me rendre quelque service. Sainte-Anastasie est une des portières; elle t'aime aussi.

Je m'arrange pour faire mes petites provisions les jours où je vais au dehors [1].

---

* LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

25 décembre 1779.

J'avois appris par mademoiselle d'Hangard le jour de l'arrivée de notre chère Henriette, que je vis hier avec l'attendrissement et le plaisir dont je suis susceptible actuellement; je dis actuellement, car dans un temps plus heureux, cette entrevue m'auroit causé plus de transport et m'auroit fait paroître plus affectueuse. Mon cœur, trop éprouvé, ne connoît plus cette joie franche qui exalte l'imagination et développe nos

[1] La fin de cette lettre manque. Voici quelques détails que donne madame Roland, dans ses *Mémoires*, sur son séjour à la Congrégation : « Je calculai sévèrement ma dépense, en mettant de côté pour des cadeaux à faire aux gens de service de la maison. Des pommes de terre, du riz, des haricots cuits dans un pot avec quelques grains de sel et un peu de beurre, varioient mes aliments et faisoient ma cuisine, sans me prendre beaucoup de temps. »

facultés : l'habitude du chagrin produit enfin un certain sombre dont on ne peut plus se défaire. Je crois que ton amie te sembleroit à toi-même beaucoup moins aimable que tu ne te la représentes. Ta sœur ne m'a pas paru changée de figure : je lui ai trouvé une nouvelle nuance de modération qui la rend plus touchante. Elle vouloit aussi, cette bonne Henriette, participer au service que je t'avois priée de me rendre ; peu s'en faut, vraiment, que je n'applaudisse aux disgrâces qui me valent des preuves si évidentes du dévouement de mes deux amies : on peut bénir des malheurs qui mènent avec eux de telles compensations ; je me féliciterois des miens, si je n'avois à gémir sur leurs causes.

O ma chère Sophie, que ne puis-je te communiquer relativement à moi une sécurité, une satisfaction égales à celles dont je jouis en me reposant sur ta franchise et sur ton affection ! Il m'est pénible, au delà de tout ce que je puis dire, de t'avoir donné des occasions de t'attrister et de t'inquiéter. Je te sais pourtant bon gré de m'ouvrir entièrement ton âme ; puisque tu n'as pu te soustraire aux tristes idées qui te poursuivent, il ne te restoit rien de mieux à faire que de les jeter dans mon sein. J'apprécie tout cela comme je le dois ; je ne vois dans tes craintes que l'excès de ton amitié ; loin de me plaindre de ce qu'elles ont pour moi de douloureux, elles me feroient te chérir davantage, si quelque chose pouvoit ajouter aux sentiments que j'ai pour toi. Examinons donc ensemble les motifs qui t'affectent, et voyons s'ils doivent être capables de t'ébranler. Je t'ai redemandé des papiers [1] sans entrer dans le détail des raisons qui me faisoient souhaiter de les ravoir ; je ne t'ai pas parlé souvent de quelqu'un de qui je recevois des visites fréquentes [2] : voilà les deux principes dont tu pars pour me soupçonner d'une méfiance injuste à ton égard, ou d'une réserve coupable en amitié.

Je concevrois qu'habituée à partager la connoissance de tout

[1] Dans une lettre datée du 14 avril 1779, mademoiselle Phlipon avoit redemandé à Sophie neuf cahiers de ses *Loisirs*, un extrait de la correspondance de M. de Sévelinges, et la copie de la lettre écrite à La Blancherie.

[2] Roland, sans doute.

ce qui me regardoit, affaires, occupations, délassements, tu te fusses affectée de me trouver moins exacte et moins communicative, si tu n'avois pas vu ce changement se produire petit à petit par la perte de mon repos et le resserrement que me faisoit éprouver la mélancolie. — Dès l'époque de mon déménagement, au mois de novembre de l'année dernière, je commençai à ne plus t'écrire avec les mêmes détails; toute étude étant suspendue pour moi, à cause des occupations domestiques que me donnèrent des malades et d'autres désagréments, un grand vide dut se montrer dans notre correspondance. Désirant de repasser sur mes anciennes idées, de les faire servir à me distraire de celles qui m'obsédoient, je te redemandai alors les papiers en question; je me faisois d'autant moins de scrupule de satisfaire ma fantaisie en te les retirant, que tu les avois depuis assez longtemps pour m'en faire la remise sans difficulté. Je rangeois dans une même classe tout ce qui avoit peint mes jugements sur différents sujets, et je compris ma correspondance avec le reste. Je ne revis plus celle-ci avec les mêmes yeux; une lettre que j'écrivis alors à M. de S. V. L. fut relative à cette disposition : en conséquence, celle que tu me renvoyas de S. V. L. a été la dernière que j'en aie reçu.

Quant à M. Roland, il est très-vrai qu'il vint assez fréquemment chez mon père; je crois t'avoir dit que je le voyois souvent, et certes ses visites n'étoient point un mystère; aussi, lorsque ton frère me demandoit de ses nouvelles, je n'hésitois pas pour lui dire bonnement que je l'avois vu la veille, ou l'avant-veille, comme cela étoit arrivé. Je sus bien, d'après quelques mots de mademoiselle d'Hang., que des jaseries et radoteries avoient été par madame Desaillant jusqu'à ton frère, dont l'imagination ne restoit pas en arrière; mais je ne daignai pas même en ouvrir la bouche à ma bonne, persuadée que relever des propos auroit été leur donner de la consistance, et que le vrai moyen d'aiguiser la langue des domestiques sur les misères qu'elle débitoit étoit de s'occuper de celles-ci. Je ne voyois à tout cela d'importance que celle qu'on y mettoit, si j'en faisois mention, et je me tus avec tout le monde. M. Roland venoit parfois avec des cahiers qui le concernoient et qu'il dé-

posoit seulement pour les reprendre et les transporter le jour d'après, venant les rechercher en passant; tu n'ignores pas qu'on peut le voir souvent sans avoir beaucoup à fournir à la conversation, qu'il soutient très-bien, et que ses connoissances rendent intéressantes; je m'amusois alors de l'italien, il me montra dans cette langue une dissertation ou mémoire que je copiai. Mon père le savoit, ma bonne s'en aperçut, je ne me cachois de personne; il n'en fallut pas davantage pour faire imaginer à la pauvre Mignonne, toutes les fois qu'elle me voyoit la plume à la main, que c'étoit pour « ce grand *monsieur* qui étoit venu l'autre jour avec des papiers sous son bras. » Si je barbouillois, dans ce même temps, quelques figures de géométrie dans mon cabinet, ces figures étranges étonnoient encore la bonne, qui sans doute attribuoit au *grand monsieur* tout ce qu'elle croyoit remarquer de nouveau. Mes tracasseries particulières n'alloient pas moins leur train; je glissois légèrement sur bien des choses; je voyois en noir beaucoup d'autres, et ma manière de t'écrire s'en ressentoit. Je regardois M. Roland comme un ami, je le voyois à ce titre; je l'estime et le distingue toujours; je le verrai encore avec plaisir, mais sans doute beaucoup plus rarement dans ma nouvelle position. — Je n'entrai pas dans le détail de ses visites et de ses conversations, de même que j'évitai celui des misères dont j'étois accablée. Dégoût, abattement, langueur, rendoient ma plume paresseuse et ma communication stérile.

Voilà, ma bonne amie, ce que je puis te dire; si tu n'es pas satisfaite, nous resterons toutes deux malheureuses et tourmentées.

Après avoir répondu aux motifs de tes inquiétudes par des faits, il ne seroit peut-être pas mal de parler à l'esprit par des raisonnements. Je n'en ferai qu'un bien simple. J'établis d'abord que dans la persuasion de la droiture et de la sincérité d'une amie, on doit donner à celles de ses actions dont la raison n'est pas évidente, l'interprétation la plus favorable. D'après ce principe, que tu m'accorderas certainement, je dis que dans la supposition où l'on croiroit apercevoir quelque réserve dans son amie, il faudroit distinguer si cette réserve a

lieu pour elle-même, ou simplement pour des choses qui ne lui sont pas personnelles. Par exemple, il est clair que tout l'attachement que tu as pour moi ne t'autoriseroit jamais à me confier les secrets d'autrui, si tu en avois à garder. J'ajouterai que la réserve ne blesse jamais qu'autant qu'elle peut naître du défaut de confiance et d'estime (je joins l'une à l'autre parce qu'elles se tiennent) : or, du moment où une sorte de réserve quelconque seroit prescrite par l'idée du devoir ou même par un excès de délicatesse, personne n'a droit de s'en offenser, et nul n'en peut souffrir que celui qui se croit obligé de la garder.

Tu me défends, pour ainsi dire, de t'obliger à croire que je n'ai rien de caché pour toi : ma bonne amie, ce que je te demande avant tout, et ce que je crois avoir quelque droit d'obtenir, c'est de te rappeler assez bien mon caractère, ma franchise et mon amitié, pour être toujours convaincue que mon plus grand plaisir est de verser mon âme dans la tienne, et que l'obstacle à cette effusion pourroit seulement se trouver dans un devoir rigoureux, dont l'observation mériteroit à la fois des éloges et de la compassion; il est en effet certaines vertus qui ne semblent faites, par leur austérité, que pour désoler ceux qui les observent.

Sois donc plus tranquille à mon sujet; laisse-moi trouver dans la paix de ton cœur un supplément à celle qui me manque. La joie de mes amis est le seul bien dont il m'est permis actuellement de jouir : ne me l'ôte pas, et crois-moi toute à toi.

Adieu.

ANNÉE 1780.

LETTRE PREMIÈRE. (*Inédite.*)

Samedi 15 janvier 1780.

J'étois bien impatiente de recevoir ta lettre, et j'avois grand besoin de te savoir plus tranquille sur mon compte. Sans m'offenser de tes craintes, j'en ai été tristement affectée ; je voyois s'empoisonner la source des seules douceurs qui me restent ; le dégoût du misanthrope allait se joindre aux langueurs de la mélancolie : j'ignore jusqu'à quel point le dégoût de la vie auroit pu me conduire. Tu as bien fait sans doute de m'ouvrir ton cœur, puisque c'étoit l'unique moyen de le calmer ; en m'affligeant de tes doutes, je me félicitois encore de ta confiance à me les témoigner, et tu m'obliges à t'en savoir gré. Tel est le dédommagement que fait goûter la véritable amitié, jusque dans les peines qui naissent de sa propre délicatesse. Je conviens avec toi que l'innocence ne s'effraye pas des soupçons ; je ne sais si tu te représentes combien ils peuvent déchirer une âme sensible. Croirois-tu que cette anecdote m'a rappelé vivement mes réflexions sur les querelles fameuses de J. J. avec Hume? (Passe-moi l'orgueil de ma comparaison, je fais les différences que je dois.) Beaucoup de personnes l'ont trouvée inexplicable ; généralement on ne la conçoit pas. Pour moi, sans pouvoir jamais en définir le comment, parce que j'ignorois le détail des circonstances, j'ai toujours parfaitement senti que des occasions presque imperceptibles, des sujets très-légers aux yeux du grand nombre, pouvoient conduire bien loin et brouiller à jamais des gens qui réunissoient beaucoup d'énergie et de sensibilité. Je suppose, par exemple, que la bizarrerie des événements m'eût imposé la cruelle obligation de te celer des choses qui m'auroient touchée particulièrement. Peinée d'un si triste devoir, accablée par divers chagrins, dévorant mes

douleurs en silence, et ne trouvant d'appui que sur le témoignage d'une conscience sévère, quel affreux tourment n'auroit-ce pas été que de voir mon amie s'aliéner et perdre la confiance qu'elle avoit en moi! Aigrie par ce comble de maux, ne trouvant qu'injustice dans le sort et qu'amertume chez mes semblables, forcée de commander à mon agitation pour dissiper habilement des nuages inquiétants, ou de rester condamnable en apparence, j'aurois pu, dans un de ces mouvements qui transportent les âmes fières, abjurer à jamais toute relation intime avec mon espèce, et m'abandonner aux terribles effets du dégoût de toutes choses et de l'indifférence commune des êtres.

O ma Sophie! combien il est de possibles désespérants pour ceux qui sentent fortement et qui sont attachés au bien sans réserve! Je définirois volontiers comme toi la vertu : un effort utile, dont la continuité procure dans chaque situation l'espèce de bonheur qui lui est propre; — mais, dans l'état de maladie, on fait un effort utile pour prendre les breuvages rebutants dont on espère du soulagement, et tout en payant d'avance l'attente de sa guérison par des sacrifices, on meurt souvent victime de ses maux. Ainsi, pour quelques êtres infortunés, la vie s'écoule dans l'exercice de devoirs rigoureux dont ils ne peuvent obtenir la récompense.

Je te l'avoue, je me sens au-dessus des revers, je suis plus sérieuse que triste, mais je n'ai plus aucune prétention au bonheur et je n'attends point de succès. Je ne hais rien que le vice, je ne me plains de personne, je suis ferme et grave; désirs et craintes n'existent plus pour moi. La douce amitié m'attache et me console; hélas! elle-même encore n'est pas libre d'agir. Ta proposition m'a fait mal; les raisons de ne pas l'accepter se sont présentées à mon esprit; mais j'ai marchandé avec elles par le souhait de les trouver insuffisantes. Ta vivacité, tes instances me pénètrent et m'arrachent; la raison, la nécessité m'arrêtent et me retiennent. Mon père est ou paroît persuadé que le dessein de me faire quelques écolières, et les facilités que pourroit m'en donner mon nouvel asile, sont les principales raisons de ma retraite; voilà sur quoi il motive son approbation

et ce qui lui fait maintenir la bonne intelligence avec moi. Toutes ces apparences et ces réalités s'évanouissent si je fais une absence telle que tu me la proposes; elle feroit tomber à faux l'aveu de mon père, et m'attireroit de sa part un blâme dont tu sens toutes les conséquences. Ce n'est pas tout : j'ai des parents âgés, infirmes, dont les foibles têtes m'ont déjà causé quelques disgrâces; ils sont jaloux d'être cultivés, et me témoignent de l'humeur lorsque je demeure plus de huit jours sans les voir; ils n'approuveroient certainement pas mon voyage, et s'en tiendroient offensés comme d'un témoignage d'indifférence et de négligence à leur égard. Enfin, ma retraite elle-même, encore nouvelle, et qui devient de jour à autre plus publique, m'oblige pour prévenir toute conjecture à me montrer souvent, du moins dans ces commencements, dans ma famille, mes connoissances, chez mon père et dans son quartier. Ce n'est pas que la considération dont je jouis me laisse à concevoir la moindre appréhension, mais ma situation m'engage à ne mépriser aucun des ménagements de la prudence pour la conserver. Voilà l'exposé de mes motifs, je te charge de prononcer le jugement. Je ne dirai rien de mon penchant à seconder ton projet, du plaisir que je me promettrois de son exécution, de la contrariété douloureuse que me font éprouver les obstacles; tu dois connoître assez ton amie pour te persuader qu'elle entre au moins de moitié dans tout ce que tu ressens à ce sujet. Au reste, je ne sais pas jeter comme toi le manche après la cognée et dépouiller l'avenir de tous les charmes de l'espoir. S'ensuit-il de ce qu'une chose n'est pas faisable actuellement qu'elle ne le sera jamais? Je me repose davantage sur la variété des événements; elle est si prodigieuse! Pourquoi n'en pas attendre quelque bien au milieu de tant de contraires dont elle nous menace ordinairement? J'ai vu l'amie ce matin; elle éprouve un peu de mieux de son régime; j'ai dîné une fois avec elle, en tiers avec ton frère, et nous réitérons mardi cette petite partie. Où étois-tu, brave Crillon? C'est ce que je te dirois volontiers comme Henri IV à son capitaine. — M. Roland est venu me voir; nous avons causé philosophie assez bonnement.

Adieu, tendre amie; aime-moi toujours.

LETTRE DEUXIÈME.

Jeudi au soir, 27 janvier 1780.

Eh bien, ma chère Sophie, sais-tu comme la scène du monde se change quelquefois avec rapidité? Pourras-tu soutenir encore ta foi en ma franchise contre les apparences? Est-il probable que tu sois assez frappée de la diversité prodigieuse des possibles, pour te persuader que les circonstances et le devoir m'aient fait une loi de garder le silence à ton égard? Dois-je me flatter que le voile qui restera toujours sur le *comment* d'un événement inattendu, ne diminuera rien à la confiance, ou même à l'estime sentie que tu avois pour moi? Tu conserveras sans doute l'idée de ce que je valus à tes yeux, mais ne l'affoibliras-tu point en te persuadant qu'il y a eu de la dissimulation dans ma réserve? Dois-je enfin retrouver partout cette loi, sage en général, mais quelquefois triste, de la compensation, et perdre de ton côté ce que je gagne d'un autre? C'est à toi de compléter mon bonheur; mes vœux seront comblés si Sophie me rend pleine justice, et me croit toujours sa meilleure amie.

Fidèle aux lois de l'amitié, je ne connus pas de sacrifices qui ne dussent être faits dans l'occasion pour les observer rigoureusement. La droiture de mon cœur a été mon seul soutien dans les épreuves terribles et au milieu des chagrins les plus violents; j'ai à peu près épuisé les douleurs. Oppressée par elles et les dévorant en silence, j'étois enfin parvenue à ce terme de modération et presque d'insensibilité où l'on n'a plus rien à craindre, parce qu'on sent n'avoir plus rien à perdre à quoi l'on tienne fortement : un nouvel horizon se découvre, le bonheur me sourit et ma situation change. — Pénétrée intimement, sans être enivrée, étourdie, j'envisage ma destination d'un œil paisible et attendri. Des devoirs touchants et multipliés vont remplir mon cœur et mes instants; je ne serai plus cet être isolé, gémissant de son inutilité, cherchant à déployer son activité d'une manière qui prévînt les maux de la sensibilité aigrie. La sévère résignation, le fier courage, qui servent d'appui dans le

malheur aux âmes fortes qu'il éprouve, seront remplacés par la jouissance pure et modeste des vrais biens du cœur. Femme chérie d'un homme que je respecte et que j'aime, je trouverai ma félicité dans le charme inexprimable de contribuer à la sienne; enfin j'épouse M. Roland. Le contrat est passé, les publications se font dimanche, et avant le carême je suis à lui; je vais former cet engagement si saint à mes yeux, et si doux lorsqu'une estime profonde, suivie d'un sentiment tendre, fait de ses obligations autant de plaisirs.

C'est ma disposition. Je te la peins avec franchise, persuadée que ton âme honnête et vraiment attachée n'éprouvera que de la satisfaction, malgré l'espèce de mécontentement de n'en avoir pas connu plus tôt l'occasion. Il m'eût été difficile, même indépendamment de toute considération particulière, de m'en ouvrir plus promptement; au reste, si j'ai dû garder le silence, je ne le dois pas moins encore, et je ne reviendrai jamais sur le passé en aucune façon.

Quant aux conditions présentes, elles sont telles qu'un homme délicat et généreux peut les faire pour un objet qui l'intéresse. C'est tout ce que j'ai à t'en dire; j'ajouterai pourtant que ceux à qui je suis vraiment chère ont droit en même temps que lui à ma reconnoissance et à mon attachement.

Dans cette révolution, je n'oublie pas, ma bonne amie, que c'est par toi que j'eus la connoissance de celui auquel je vais unir à jamais mon sort. Je me plais à me représenter que tu es ainsi la cause de mon bonheur, et que je suis redevable de ce bonheur à ton amitié. C'est pour toi-même une jouissance délicate, et que ton cœur saura certainement apprécier.

Je suis depuis quelques jours dans l'espèce d'embarras que tu peux te figurer; je vais incessamment quitter le couvent et retourner chez mon père, pour aller de chez lui à l'autel.

Je n'ai pas vu ta sœur depuis un peu de temps; elle est venue dans mon cloître pendant mon absence; je lui fais demander à déjeuner pour dimanche; j'irai l'embrasser ce jour-là et je lui ouvrirai mon âme. Je lui remettrai les trois cent cinquante francs dont ton amitié et la sienne m'avoient fait le prêt généreux, non pas que je croie et prétende m'acquitter

envers vous (mon cœur apprécie mieux les effets du sentiment, et ne se dispensera jamais de ce qu'ils lui ont imposé; il y perdroit trop de charmes); c'est une simple restitution aux personnes de ta connoissance qui pourroient avoir besoin du même service. Sois persuadée, Sophie, qu'aucun des actes de ta tendresse ne s'effacera de mon souvenir. Je te prouverai toujours le plaisir qu'ils me font et la reconnoissance qu'ils m'inspirent.

Il est bien consolant pour moi de penser que nous serons rapprochées. Tu me verras heureuse, tu savoureras mon bonheur, qui s'augmentera par ta participation; et nous dirons qu'enfin la vertu n'est pas inutile, ni dévouée sans retour aux souffrances.

J'attends impatiemment de tes nouvelles; je jugerai par le ton de ta lettre ce que je dois me promettre de toi pour l'avenir. Pour moi, je t'estime et t'aime autant que jamais, et je suis toujours la même, ton amie vraie et fidèle.

Adieu, ma tendre et chère Sophie; va, tous les sentiments honnêtes se tiennent de près dans un cœur, et l'amitié ne perd avec aucun.

LETTRE TROISIÈME. (*Inédite.*)

16 février 1780.

Enfin, ma chère Sophie, me voici paisible et solitaire, conduisant la plume à ton intention; je pense à toi : chose ordinaire; je t'aime ainsi que je fis toujours; je te le répète, et voilà ce qui commence à devenir plus rare que par le passé. Ce n'est pas que ma situation nouvelle ait rien changé à mes penchants; l'amitié pourroit-elle recevoir quelque atteinte de l'affection intime et sainte qui me pénètre aujourd'hui? Le lien qui nous rapproche, formé par le goût du bien, seroit-il relâché, lorsque mon enthousiasme pour tout ce qui est beau et respectable parvient au dernier degré de développement dont il peut être susceptible? Non, ma bonne amie, tu ne peux cesser de m'être chère, tant que nous serons nous-mêmes; mes

dispositions à ton égard demeureront ce qu'elles étoient; tu resteras à ta place, mais il y en aura une avant elle. Mon cœur sensible, indépendant, se livroit avec transport à l'attachement qui nous unissoit; objet volontaire de ma confiance, tu la possédois sans réserve; je versai dans ton sein tout ce qui pouvoit toucher mon âme ou regarder ma personne, je ne me serois tue avec toi que par devoir, je partageois tout par goût et par besoin.

Fille et libre, je fus avant tout amie franche et dévouée, toujours aimante et sincère; je suis épouse aujourd'hui, cette relation devient la première, et tu n'es plus qu'au second rang. Mon confident, mon ami, mon guide et mon appui se trouve à mes côtés : devoir, inclination se réunissent et se confondent.

Du 17 au matin.

J'étois ici hier, lorsque ta sœur est arrivée pour passer avec moi une partie de la soirée. Je reprends ma lettre au sortir de mon lit et je vais courant après mes idées, toutes interrompues à l'instant où je te quittai. Je sais que tu as remarqué mon silence, parce que tu ne t'es pas représenté combien mon temps s'est trouvé rempli, malgré l'extrême simplicité que nous avons gardée dans tout ce qui n'est que cérémonies. Aussi ce ne sont point les affaires bruyantes et vaines, ordinaires dans ces circonstances, qui nous ont occupés; j'aurois su interrompre celles de cette espèce pour te dire un mot; mais d'une part le train de travail de M. Roland, de l'autre celui de la maison pour moi, et les petites gênes du local, ne m'ont pas laissé un moment à te consacrer.

Nous avons passé trois jours à Vincennes sans profiter beaucoup de la campagne; le temps étoit détestable; mais chez les autres on ne fait jamais tout ce que l'on veut. Me voici présentement rentrée dans ce logement dont tu vis les dispositions avant que je vinsse l'habiter; je vais voir aujourd'hui nos religieuses et mon cloître pour la première fois depuis que je les ai quittés. En vérité, les changements de scène sont assez singuliers. J'ai bien reconnu dans ta lettre et les dispositions de ton cœur et les véritables expressions d'un attachement qui

m'est connu; je m'attendois à l'impression agréable que tu recevrois de cet événement, parce que j'étois assurée de l'intérêt vif et sincère que t'avoit toujours fait prendre ta tendre amitié aux choses qui me touchoient. Cette considération n'ajoute pas peu à mon bonheur; non-seulement je jouis pour moi, mais je songe avec douceur que je rends participante de ma satisfaction une amie qui si souvent fut pénétrée des épreuves que je subissois. N'est-il pas enchanteur que ce soit dans ta ville que devoient enfin me conduire ces différentes démarches qui paroissoient m'en éloigner pour toujours? Ainsi, l'on avance aveuglément dans sa carrière sans savoir où elle nous conduit, et la prévoyance la plus sûre ne fait souvent que nous préparer des surprises à nous-mêmes. J'ignore le temps précis où je partirai pour la résidence; toutes les résolutions demeurent subordonnées aux affaires, et celles-ci ne donnent que des conjectures à former.

J'espère que tu n'auras pas oublié de présenter pour moi, à notre chère maman, mille choses respectueuses et tendres; en bonne amie, tu as dû me pressentir et me suppléer.

Reçois de mon mari beaucoup de civilités et de jolies choses.

LETTRE QUATRIÈME. (*Inédite.*)

Paris, 2 mars 1780.

J'ai reçu ta lettre, je la relis avec attendrissement; ton cœur et ton amitié s'y peignent d'une manière touchante. Il semble que tu veuilles te venger par une générosité de sentiment, du changement que tu t'obstines à voir en moi. Sans doute mon âme a subi de vives révolutions, et l'état où elle se trouve est nouveau pour elle; mais l'exposé de tes idées me fait connoître que tu me juges encore autre que je ne suis. Non, ma chère amie, cette franchise qui me valut ton estime, cette sensibilité que tu développas, n'ont point souffert d'altération. J'ai pu passer par des circonstances singulières, je n'ai cessé d'être fidèle aux lois de la confiance. Ferme dans leur observation, je goûte aujourd'hui le dédommagement de ce qu'elle m'a coûté.

Voudrois-tu donc affoiblir ma satisfaction, en me laissant penser que tu ne me crois pas exempte de tout reproche sur cet article? Il y a peut-être dans les possibles eu une situation avec l'alternative de passer pour fausse ou de l'être réellement. Cette idée m'est venue souvent dans les querelles précédentes que tu m'as faites; le souvenir de Fabius s'est présenté aussi à mon esprit; j'ai suivi opiniâtrément le devoir, sans écouter toute autre considération, à tel prix que ce dût être. Je sentois depuis longtemps que le témoignage secret d'avoir bien fait étoit pour moi un avantage nécessaire, que rien ne pourroit remplacer, et je ne connoissois pas de soin qui pût passer avant celui de me le conserver. Tu connois mes principes à cet égard; je te renverrois volontiers à certaine lettre écrite du couvent, en réponse à celle que ta sœur m'avoit apportée. Il en est quelques-unes de cette espèce que nous pourrions nous rappeler ensemble, et qui, bien méditées, ne te permettroient pas de me juger si légèrement. Au reste, je suis loin, ainsi que je disois alors, de t'en faire la moindre plainte; je sais ce que peuvent les apparences et combien elles justifient certaines inductions. Mon délai à t'écrire après mon mariage semble autoriser le raisonnement que tu fais à ce sujet. Il est pourtant très-vrai que ce ne sont pas, comme tu l'exprimes, des petits soins avant lesquels tu aurois pu passer, qui m'ont empêchée de m'entretenir avec toi, mais des occupations indispensables auxquelles je ne pouvois dérober mes instants. Les plaisanteries que tu essuyas ne méritoient de ta part qu'une ironie qui les eût fait tomber. Le monde est en possession de juger avec inconséquence les sentiments et les actions que même il ne sait point apprécier. Les sages sourient de son prononcé sans daigner lui donner de l'importance par la peine de le réfuter. Avoue, ma Sophie, que tu aurois été moins portée à t'en affecter si les observations de quelqu'un que tu supposois à même d'en juger ne t'avoient disposée ou ne t'eussent soutenue dans cette pensée. J'ai lieu de le supposer, d'après quelques mots de notre amie, qui me reproche de n'avoir plus cette ouverture de cœur qui me distinguoit autrefois. Tu connois cette chère Henriette, sa vivacité, ses saillies, ses questions; il est aisé de paroître en

défaut avec elle, surtout quand on n'a pas une tournure semblable à la sienne. Je la vois peu, parce que je ne sors guère, et que le local n'est pas favorable où je suis pour contenir à la fois quelqu'un d'occupé avec des gens qui causent.

Je me propose chaque jour d'aller voir aussi mademoiselle d'Hangard, chez laquelle je ne me suis pas transportée depuis qu'elle a perdu sa cousine et que j'ai acquis un mari; enfin, un peu confuse d'un délai qui n'a pas l'air honnête, parce que chacun ne peut pas se représenter ma manière d'être, je viens de lui envoyer un petit billet qui puisse me suppléer jusqu'à nouvel ordre. Je suis retournée une seule fois à mon couvent pour passer quelques heures dans l'intérieur de la maison où l'on m'a laissé le privilége de rentrer deux fois. J'ai revu avec joie un asile où mon âme goûta quelque douceur dans le calme et la paix; je rendis visite à toutes les personnes qui l'habitent, et je fis de ces comparaisons douces qui ajoutent à l'agrément du présent par le parallèle d'un temps différent. Il est assez singulier de penser que si je n'eusse été dans cette maison, je ne serois pas aujourd'hui destinée à devoir habiter Amiens. Ce fut pour moi le berceau du bonheur. Va, celui dont je jouis est d'autant plus pénétrant que je sens te le devoir en partie. Je mène une petite vie très-douce et bien conforme à mes goûts; l'avenir ne me promet qu'une satisfaction plus grande. Je n'aperçois toujours pas le moment de te rejoindre, et je ne puis le déterminer; rien n'est décidé quant au voyage qui t'effraye, et je ne sais que des peut-être à l'égard de toutes ces choses, parce qu'elles dépendent des circonstances. Les obstacles dont tu souhaites l'existence auroient bien leur agrément; c'est encore tout ce que j'en sais, et la prévision n'est pas plus facile sur cet objet que sur bien d'autres. Je suis extrêmement flattée des honnêtetés des tiens, et particulièrement de celles de notre maman; elle n'a pas besoin d'être suppléée dans le sens que tu l'exprimes, je n'avois aucun sujet d'attendre une lettre de sa part; je me repose dans l'idée que tu me tiens présente à son souvenir, et que tu me conserves son amitié; j'ai pensé aussi que tu serois mon interprète auprès d'elle pour tout ce que j'aurois à lui dire du plaisir de pouvoir par moi-même cultiver sa

bienveillance; voilà ta véritable fonction, et celle entre plusieurs autres que je te recommanderois, s'il étoit nécessaire de prendre cette précaution avec une amie.

Adieu, ma bonne et tendre amie, je reviendrai causer avec toi dans quelque autre instant, et je t'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CINQUIÈME. (*Inédite.*)

22 avril 1780.

C'est pour cette fois que je te prends en doute sur le compte de ton amie; nombrant par tes doigts les jours de son silence, raisonnant à perte de vue des causes de celui-ci, et ne sachant plus qu'en penser. Ma preuve, c'est qu'avec la persuasion qu'aucune espèce de négligence n'y contribueroit de ma part, tu ne te serois pas empêchée aussi longtemps de me témoigner ton impatience. La connoissance que j'ai de ton cœur et de ta manière d'agir en amitié me fait tirer cette conclusion, que je n'ai pas vue sans peine justifiée par les apparences. Ta dernière lettre, dont la date est déjà si reculée, ne m'a plus trouvée à la demeure où tu l'avois adressée; gêne, petites misères, qu'on ne sent bien qu'à l'user, nous ont fait chercher un autre local : les embarras du déplacement furent un surcroît passager à mes occupations habituelles, qui, loin de rien fournir à l'ennui, ne laissent même que des minutes à cette sorte de loisir qui permet le choix des distractions. J'ai cherché à voir ta sœur aussi souvent qu'il m'étoit possible dans une vie si bien remplie, je l'ai rarement rencontrée, et nous en sommes pour ainsi dire à renouveler connoissance chacune des fois que nous nous retrouvons. Je l'avois priée de me suppléer près de toi, de calmer ma propre inquiétude sur les idées que mon délai pouvoit te faire concevoir, de te rendre témoignage de mes dispositions; mais j'apprends qu'elle-même ne te donne pas fréquemment de ses nouvelles, et je vois qu'il ne faut rien demander à ceux dont la santé chancelante laisse aussi peu de liberté pour l'exercice de leurs facultés; il m'a paru cependant

qu'elle éprouvoit un peu de mieux. Je l'ai vue ce matin moins souffrante, plus gaie, plus heureuse par conséquent, qu'elle ne semble être ordinairement.

Je saisis à la volée quelques instants pour causer avec toi. Je souffre véritablement de ce que tu peux imaginer, et j'ai hâte de te ramener au vrai; j'ai trop bien aperçu que tu ne te faisois nulle idée de ma façon d'être active et occupée : tu compares la rareté de mes communications avec cette abondance qui les a toujours caractérisées, même dans les temps difficiles, et tu ne saurois te représenter combien la présence continuelle d'un objet chéri, des devoirs sans cesse renaissants, exercent l'âme et consument les moments. Tu résous fort sagement de cesser tes discussions et d'attendre à me voir pour me juger: j'espérois que dans aucun cas tu n'aurois plus besoin de cette ressource pour te déterminer à mon sujet; mais, au reste, je suis d'assez bonne foi pour convenir que les événements qui me sont relatifs présentent assez de singularité pour t'avoir causé quelque étonnement, et j'en appelle moi-méme à l'époque que tu viens de fixer.

On voit bien, ma bonne amie, que tu n'es pas distraite de tes petites études par des soins d'une autre espèce; tu me fais une dissertation sur Fabius, dont certainement je n'aurois pas su te donner aussi bien l'histoire. J'avois seulement conservé, et je fus toujours frappée vivement de l'idée d'un Fabius *le temporiseur*, qui, préférant à tout le bien de la patrie, aima mieux s'exposer pour sauver l'État au blâme de ses contemporains qui n'approuvoient pas sa conduite, que de s'attirer leurs éloges et risquer le salut public par une lâche complaisance pour les vues du peuple. La générosité de sacrifier l'approbation des siens et même d'encourir leur critique par un attachement au bien qu'ils ne savent apprécier, est à mes yeux une vertu héroïque dont l'exercice est peut-être plus fréquent qu'on ne le soupçonne ordinairement. Doit-on féliciter ou plaindre les âmes délicates qui ont souvent l'occasion de la pratiquer? Il faudra bien convenir, ma chère Sophie, que je suis vraiment céleste, comme tu le dis, si mon long silence n'a produit aucun nuage dans ton esprit et que j'aie su faire subsister ainsi ton

amitié sans lui donner d'aliments; mais ne seroit-ce pas toi qu'il faudroit plutôt appeler ainsi en pareille circonstance? Je pense que le sentiment qui nous rapproche est assez bien établi cependant pour ne pas souffrir d'altération par ces langueurs nécessitées d'une correspondance dont nous n'aurons bientôt plus besoin. Je dis bientôt, sans savoir encore le temps de mon départ pour la résidence. Enfin c'est une chose assurée, c'est un but auquel je dois arriver et dont je m'occupe souvent avec plaisir, je pourrois ajouter avec impatience, si le désir de me fixer dans ta ville et dans mon ménage n'étoit balancé par celui de voir la famille de mon mari, de lui témoigner les sentiments qu'elle m'inspire sur ce que j'en connois déjà, de m'assurer une amitié que son honnêteté me promet, et de serrer les liens qui m'attachent à elle. Ainsi tout se compense. En attendant, je goûte le charme d'une situation douce, d'une union selon mon cœur. Je me plais à t'en réitérer l'aveu, parce que je sais combien il est touchant pour toi, et que je suis pressée de faire succéder dans toute son étendue le partage de mon bonheur à celui des épreuves pénibles par lesquelles j'ai passé.

LETTRE SIXIÈME. (*Inédite.*)

16 juin 1780.

Je cherche et reprends ta lettre du 28 avril, et je m'étonnerois d'avoir passé un aussi long temps sans t'écrire, si le désir de le faire ne m'avoit déjà fait sentir plus d'une fois la longueur de l'intervalle en même temps que les retards nécessités par mes occupations. Il me semble, ma bonne amie, que tu n'envisages point les choses telles qu'elles sont lorsque tu m'attribues le projet de rompre l'habitude de m'entretenir avec toi de mille choses courantes et journalières. On ne projette point cela, mais on le fait nécessairement d'après le nouveau train de vie et d'affaires que fait prendre ma situation. Tu ne t'accordes point du tout avec toi-même en concevant d'une part combien je dois trouver les journées courtes, et t'étonnant de l'autre de la rapidité de mes communications. Tu veux que j'attende le

moment de mon cœur pour t'écrire : en vérité, tu mets les choses à la renverse; je n'attends jamais après mon cœur pour rien de ce qui peut l'intéresser, mais c'est à lui d'attendre mon loisir pour s'exprimer, et tu lui dois une bonne réparation pour l'avoir ainsi accusé d'indifférence et d'oubli à ton sujet. Je vois peu ta sœur, mais très-peu, malgré notre voisinage; visites rares, quelquefois nulles, faute de se rencontrer, éloignant les instants où l'on se retrouve; sa santé ne me paroît pas se rétablir aussi complétement que nous pouvons le souhaiter. La mienne est telle que tu la connois; celle de mon mari, quelquefois altérée par le travail, comme tu sais aussi. J'ignore toujours le moment où j'irai te rejoindre; il est très-vrai que je passerai à Vincennes le temps que je pourrai rester seule jusqu'au voyage de Beaujolais, s'il se fait; car c'est dans l'ordre des possibles et des projets, mais non des choses arrêtées, et tu te plains fort gratuitement de ne rien savoir de positif à cet égard, puisque je n'en sais pas davantage moi-même, aucun départ n'étant encore fixé. Je ne puis non plus t'instruire de ce qui sera que je ne pouvois te prévenir d'avance de mes lettres à Amiens, puisqu'elles furent des réponses aux honnêtetés qu'on m'adressa. Cependant l'imprévu ne m'effraya pas : je présumai que M. Roland pouvoit connoître assez bien son monde pour que ses avis me guidassent sûrement; ne pouvant d'ailleurs désirer d'approbation étrangère que pour justifier son choix, dans tous les cas, et mériter la sienne : en ayant celle-ci d'avance, je suis tranquille sur l'autre. Tu me parois trembler que je ne fasse peur; rassure-toi, ma bonne amie; me vis-tu jamais ce ton tranchant qui impatiente ou humilie les autres? Il se pourroit au contraire que l'espèce de timidité qui m'est naturelle, et que la vie solitaire m'a conservée, fît prendre l'avantage à quelques personnes si elles n'étoient persuadées d'ailleurs que je vaux autant qu'elles. L'égalité me paroît l'unique source de l'agrément dans la société; je ne suis pas faite pour m'élever au-dessus de personne ni pour être dominée d'aucune. Qu'elles me croient ce qu'elles voudront, elles me verront douce, honnête; c'est tout ce que je veux être envers elles. N'imagine pas, au reste, que je prenne le

change sur les motifs qui te font parler : nous connoissons trop bien nos cœurs réciproquement pour nous faire illusion sur nos réflexions réciproques et jamais supposer à l'une de nous deux autre chose que franchise et véritable amitié. L'italien ne souffre pas autant que tu penses de nos occupations ; nous le parlons quelquefois ; c'est une ressource d'agrément que nous cultivons par prévoyance, pour n'en négliger aucune. Ma musique n'est pas endormie toujours ; tu aurois pu t'en convaincre si tu étois venue l'autre jour me faire une visite (que j'aurois reçue avec plus d'intérêt que celle de M. de la Landé, tout astronome qu'il soit), dans un instant où ma moitié, demi-couchée sur un lit, m'écoutoit jouer et chanter à son chevet.

Je désire fort te voir et t'embrasser, mais j'ai aussi beaucoup d'impatience de voir réunie toute une famille aimable dont je reçois mille choses obligeantes, et le grand voyage me tient fort au cœur.

Adieu, ma chère et bonne amie : aime-moi toujours ; sois plus confiante, et ne compte pas tant avec moi, tu es avare de tes nouvelles ; tu n'as pas les mêmes raisons que moi pour écrire aussi peu.

Cette lettre, commencée depuis deux jours, étoit demeurée sans que je pusse la fermer ; j'avois taillé mon papier sur mon temps, j'ai passé les bornes ; tu auras mon épître plus tard, mais elle sera aussi un peu plus longue. Croirois-tu bien qu'il n'a tenu qu'à ta sœur que nous fissions ensemble une partie de spectacle, que nous lui avions laissé l'examen du jour à choisir, selon la pièce, et le soin de nous prévenir ; puis définitivement que chacun est resté chez soi ? Je ne vois pas mademoiselle d'Hangard, je ne puis pas faire de visites : les jours fuient comme l'éclair. J'ai vu M. de Bray avec plaisir dans un voyage qu'il vient de faire ; en revanche, tu as présentement dans ta ville une habitante de la mienne, madame Miot, que je vois ici, et à laquelle je trouve beaucoup d'honnêteté, de finesse et d'agrément.

Je dis encore *ma ville* de celle-ci, en attendant que j'appelle *nôtre* celle où tu es, et où j'irai avec douceur et satisfaction. J'irois au bout du monde avec mon second, mais c'est un

charme de plus que de te trouver où je dois me fixer. Peut-être ne sera-ce pas de cette année. Quoi qu'il en soit, et dans quelque temps que tu me voies, tu me retrouveras simple, franche, sensible, et toujours ton amie.

Adieu mille fois.

LETTRE SEPTIÈME. (*Inédite.*)

A SOPHIE.

28 septembre 1780.

Je n'ai pu trouver encore le moment de t'écrire, ma chère bonne amie, malgré l'extrême envie de me procurer ce plaisir. J'aurois mille choses à t'exprimer pour te prouver que si je ne t'ai point écrit avant mon départ de Paris, ce ne fut que le défaut de temps qui me força au silence; mais je te crois toujours assez mon amie pour n'avoir pas besoin de justification lorsqu'il s'agit de mon cœur et de ses dispositions à ton égard. Je pourrois ajouter peut-être avec chagrin que ta conduite autoriseroit d'ailleurs assez la mienne, puisque sans avoir autant d'affaires que moi, tu me donnes de tes nouvelles aussi rarement que tu reçois des miennes. Brisons là; tu m'as fait dire quelques-unes de tes raisons par notre sœur, et je n'ai pas perdu la foi à ta sincérité. Je suis partie le 1er de septembre, par un temps admirable, dont l'extrême chaleur rendit le voyage pénible. Courir jour et nuit, ne guère dormir, suer à toute heure et trouvant à peine celle de digérer, c'est la vie que nous menâmes jusqu'à Chalons, où nous montâmes sur la diligence d'eau. Cette voiture me parut charmante par sa tranquillité et tous les agréments de la navigation. La Saône est douce, pure et délicieuse dans ses rivages, surtout lorsqu'on vient à découvrir les riches coteaux du Beaujolais. Jamais la nature ne fut plus riante, plus belle, plus fertile et mieux secondée. A une demi-lieue de Villefranche, devant laquelle nous passâmes tout droit, nous trouvâmes un des beaux-frères qui venoit nous accompagner à Lyon. Je passai quatre jours

dans cette ville, dont la situation pittoresque, les quais magnifiques, le superbe Rhône, la richesse et la population, font une ville agréable, intéressante et considérable. Le spectacle, quelques édifices, les belles promenades, des amis, des parents à voir, employèrent bien notre temps. J'arrivai le 9 à Villefranche, au sein d'une famille respectable et considérée, qui m'accueillit de la manière la plus touchante. La maman, vive, de bonne santé, âgée de plus de quatre-vingts ans, pleine de gaieté, de mœurs austères pour elle et faciles avec les autres, me reçut avec attendrissement, revit son cher fils, que tous les siens accueillirent comme elle, avec le témoignage de la plus grande satisfaction. Après les visites et le brouhaha des premiers instants, nous nous sommes sauvés à la campagne, où nous nous livrons en écoliers aux plaisirs de la vie champêtre assaisonnée par tout ce que peut y joindre l'union, l'intimité des plus doux liens, de la confiance aimable et de la franche amitié. J'ai trouvé des frères à qui je puis vouer tous les sentiments que ce titre est fait pour inspirer, et je partage avec transport des liaisons, des rapports qui m'étoient inconnus, et qui donnent au bonheur une extension que la seule espérance peut faire apprécier. L'antique héritage est assez solitaire, mais agréable; le pays est montagneux, presque tout cultivé en vignes; quelques bois sur les hauteurs; les aspects sont variés; le ciel y est beau, l'air sain, les soirées délicieuses. Nous courons les champs : on fait vendange à force. Je ne sais comme il arrive, mais je m'aperçois que jouir est une affaire qui absorbe tout le temps et n'en laisse plus pour rien autre. Je me dérobe aujourd'hui, et, cantonnée dans le cabinet retiré du chanoine, je dépêche quelques expéditions.

Reçois mille choses honnêtes, que tu feras agréer pour nous à la chère maman, sans t'oublier dans tout ce que mon mari y met du sien. Je te fais passer cette lettre par notre sœur, à qui je n'ai pas le temps d'écrire très au long, et que je prie d'entrer en participation de ce que j'y renferme.

Adieu, chère amie, conserve-moi l'amitié qui répandit tant de charmes sur nos jeunes années, et dont le seul souvenir seroit toujours un lien si les autres pouvoient s'affoiblir. Mais nous

n'aurons pas besoin d'un pis-aller. Adieu, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

Villefranche, lieu de poste et d'adresse par conséquent, 29 septembre 1780.

LETTRE HUITIÈME. (*Inédite.*)

Paris, 12 décembre 1780.

Je suis arrivée du Beaujolais, fatiguée de la route, charmée de mon voyage, mais pénétrée de tout ce que j'y avois éprouvé de touchant et d'une séparation extrêmement pénible, après deux mois passés dans les plus grandes douceurs de la confiance et de l'intimité. La réciprocité des regrets les justifioit trop bien pour les diminuer; les affaires à reprendre, des nouvelles à donner, tout ce que fournit d'imprévu une ville d'aussi grande ressource pour l'instruction en tout genre, ont volé tous mes moments, d'autant mieux encore que mon séjour dans cette capitale ne sauroit être bien long. Je ne crois pas cependant me fixer à la résidence avant la fin de janvier, et j'irai faire un tour en Normandie avant de m'arrêter sur la Somme.

La satisfaction de te retrouver est certainement bien comptée par mon cœur; mais j'ai trop de bonne foi pour ne pas convenir de ce que tu observes si bien, et mon ami à mes côtés ne me laisse plus sentir le besoin d'aucun autre; d'ailleurs je te vois si tranquille à ta place, que je ne crois pas nécessaire de m'y transporter pour m'assurer de ton bonheur, que des goûts modérés te conserveront toujours. Mais si mon estime et ma tendresse y peuvent ajouter, comme je le crois d'après toi-même, tu n'auras pas à me reprocher de n'y pas contribuer en quelque chose. Vouée à des occupations suivies et importantes, si tu n'as de moi que des communications rares et courtes, en comparaison de ce qu'elles ont été, tu trouveras du moins la sincérité d'un cœur droit et l'ancienneté d'une liaison qui ne se remplace pas aisément.

Dis à notre sœur mille choses douces et tendres. J'étois

éloignée de la supposer encore à Paris lorsque j'y suis arrivée. J'ai regretté singulièrement de n'avoir pas été assez bien instruite pour pouvoir l'embrasser avant son départ, mais nous nous retrouverons, et nous pourrons alors goûter quelque dédommagement. J'ai vu dernièrement M. de Sélincourt, qui me dit que mademoiselle d'Hangard se propose de venir me voir; j'en serois véritablement charmée, mais j'ai trop de choses devant moi pour former le projet de l'aller trouver.

Je viens à l'objet intéressant dont tu m'as parlé. J'ai toujours conservé quelques relations avec M. et mad. de Chalon. J'avois vu leur situation, et je présumois bien qu'elle n'étoit pas changée depuis mon absence; mais je voulus les voir et m'en assurer de nouveau avant de te répondre. Ils ne sont nullement en état de prendre chez eux un pensionnaire; je ne leur en ai pas même fait la proposition, du reste; j'en voyois assez. Ç'auroit été les affliger en leur rappelant leur impossibilité. Je ne me suis pas flattée, depuis que je les vois dans cette nouvelle carrière, qu'ils fussent de sitôt près de remplir leurs obligations, et du moment où je me suis trouvée dans une autre position, j'ai fait de leur dette la mienne. J'ai gardé à dessein le plus grand silence avec toi sur cet objet, parce que j'imaginois bien ce que tu voudrois y répondre, parce que cette affaire ne devoit point, à mes yeux, souffrir de discussion, ni par conséquent se traiter par écrit, mais qu'elle devoit se terminer entre nous, lorsque nous serions rapprochées. Je ne t'en aurois parlé qu'à cette époque, sans la circonstance qui me donne occasion de m'expliquer. Aussi tu n'as rien à me répondre là-dessus, et quand je serai à Amiens, je prendrai mes arrangements pour finir entre quatre yeux ce petit compte d'amitié.

Adieu, ma bonne et chère amie, je t'embrasse tendrement, et je suis toujours ta fidèle. Mille choses honnêtes de mon mari à madame Cannet, à ta sœur, à toi.

ANNÉE 1781.

LETTRE PREMIÈRE. (*Inédite.*)

Ce lundi matin 12 mai 1781.

Aurois-tu ou connoîtrois-tu quelqu'un qui vît le *Journal Encyclopédique?* Il y a quelque chose que nous désirerions voir. J'ai une lueur d'espérance sur nos points de broderie, mais j'y compte foiblement, et je ne négligerai pas nos Ursulines pour la petite part qu'elles pourroient fournir. Il faut leur laisser le temps d'y songer : je les verrai dans la semaine. Notre sœur Henriette chante sans doute son duo à merveille, et moi je l'aurai peut-être oublié sans l'avoir jamais bien su, mais je l'apprendrai en l'exécutant ensemble. Ma pouponne fait sa petite chanson, dort comme moi, boit davantage, et rit comme une folichonne. Le *Grec* travaille, et *pousse* sa santé. Je voudrois travailler aussi, mais je ne suis pas merveilleusement disposée, pas aussi bien qu'à vous aimer, vous le dire et vous embrasser toutes les deux *toto corde*.

LETTRE DEUXIÈME. (*Inédite.*)

Amiens..... 1781.

Je te remercie, ma bonne amie, du petit point et des autres, sans te renvoyer encore ton canevas, parce que, voulant faire dessiner ces points, je trouve plus commode de les montrer exécutés que de les recommencer à cette intention. J'ai cru sans inconvénient de garder quelques jours de plus la pièce instructive.

Mais parlons un peu de la pièce de M. Brayer, car il faut justice en tout : on doit la rendre aux Béotiens comme à tout autre, sans considération particulière ni préjugé d'aucune espèce. Déterminé par ton invitation, et favorablement prévenu par elle, le Grec s'en est allé jeudi à la comédie, en aussi

bonne disposition que s'il eût été voir de l'Aristophane ou du Ménandre. On lui donna d'abord du Molière, et cela ne l'éloignoit pas trop de ces fameux comiques, sans valoir beaucoup mieux quant aux mœurs que certains ouvrages de celui qui osoit jouer Socrate. Vint humblement en scène le compatriote de Pindare, mais non tout à fait son émule; il s'étoit mis en quatre (actes) pour faire de son mieux sans doute, et si l'on doit louer l'envie de bien faire, il aura part aux éloges qu'on devroit au même titre à tant de gens qui vous impatientent en croyant vous amuser.

Richard, son héros, est celui de la Comédie, personnage amphibie, maître de musique et laquais à la fois, à cause apparemment que les Béotiens croient les talents à gages. Richard devient amoureux de son écolière et de sa maîtresse : car *Sara* est l'une et l'autre, et c'est un coup de génie que de présenter les gens sous plusieurs rapports en même temps. Une femme de chambre jalouse instruit le père, qui vient interrompre la leçon en menaçant de coups de bâton le serviteur maître. C'en est assez pour un acte. Le second, qui arrive sans qu'on sache pourquoi, transporte les spectateurs noblement au cabaret. Un officier s'y trouve; Sara, qu'une tante avoit ravie au courroux de son père, y arrive; l'officier cause précisément de Richard, qu'il cherche. Sara s'évanouit; il lui donne de *l'eau de la reine de Hongrie;* puis cette jeune personne remonte en voiture avec sa conductrice. Il faut bien que Richard paroisse à son tour à la taverne; l'officier le questionne et le reconnoît. On entend un coup de fusil, le brave militaire court au bruit; il revient avec un milord qu'il a sauvé des mains des voleurs, et qui lui offre une bourse pour reconnoître son service : manière fort noble de remercier un galant homme de lui avoir sauvé la vie! C'est ainsi assurément que feroient des marchands habitués à tout payer avec l'argent, et ne connoissant rien autre à échanger. Cela est excellent et bien chois. pour Amiens! Mais voici bien d'autres affaires. Cet officier est une femme, qui raconte sans façon qu'ayant fait jadis un enfant avec un homme qu'elle a épousé depuis, elle s'en est allée courir la prétentaine, abandonnant son fils, qui s'est fait laquais, et

qu'elle vient de retrouver dans la personne de Richard. Mais ce pauvre garçon est malheureux, parce qu'il aime Sara. Le milord, se trouvant fort à propos le frère de cette femme déguisée et l'ami du père de Sara, s'intéresse comme de raison à son neveu; *c'est pourquoi* l'auteur fait rassembler nos personnages dans ce même lieu. On instruit et apaise le frère; on appelle Sara et on lui propose le neveu de milord pour mari; elle n'en veut que quelques années après; mais voyant que c'est Richard, elle consent *subito*. Le père fait tout bonnement des excuses à son gendre futur d'avoir voulu le bâtonner. L'oncle fait une dot à Richard, tout s'arrange, et chacun s'en va content. Les spectateurs en font-ils de même? diras-tu. Je ne sais, car chacun a son goût; mais Thalès, après avoir vu ce morceau, disoit comme Alceste :

> J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchants;
> Mais je me garderois de les montrer aux gens.

Et puis allez dire qu'aux bords du lac Copaïs on n'a pas d'esprit! Si fait, ma foi, car en acceptant que ce soit une traduction, c'est faire choix de ce qui convient le mieux au pays pour lequel on travaille. Cela s'appelle fouiller courageusement dans la poussière pour y déterrer de quoi alimenter le goût de ses concitoyens; et, par une application naturelle et fort modeste, l'habile commis pourroit dire comme le législateur athénien : Je ne donne pas les meilleurs ouvrages possible, mais ceux qui sont bons pour les Amiénois. Vivat! Et moi je dirai avec Auguste prêt à finir la comédie de la vie : Battez des mains, et applaudissez tous avec joie!

Au bout de tous ces contes, j'irai demain déjeuner avec toi; je prendrai du café, j'en fais usage depuis deux jours pour restaurer mon pauvre estomac, qui fait des façons pour digérer. Ma petite prépare non pas une comédie, mais quelques dents. Thalès salue et remercie les amies. Je les embrasse de tout mon cœur.

FIN DES LETTRES AUX DEMOISELLES CANNET.

APPENDICE

AUX LETTRES DE MADEMOISELLE PHLIPON.

Nota. Nous ne nous sommes pas astreint à reproduire avec une fidélité rigoureuse l'orthographe, d'ailleurs généralement correcte, des lettres de mademoiselle Phlipon. Il nous a semblé qu'il suffirait pour en donner une idée exacte de nous borner à une reproduction d'une fidélité rigoureuse pour l'orthographe et la ponctuation des pièces qui composent cet Appendice.

Note sur le portrait photographié qui figure en tête du premier volume.

Cette photographie a été faite sur le dessin du portrait signé Heinsius, 1792, qui figure dans les galeries historiques de Versailles, à côté des portraits de différents personnages de la Révolution.

Achetée du temps du roi Louis-Philippe et placée à cette époque dans les galeries, comme représentant madame Roland, cette toile avait conservé cette attribution jusqu'à il y a environ deux ans, où elle lui a été retirée.

Nous avons voulu savoir pour quels motifs se trouve rejetée l'attribution ancienne donnée par les contemporains, qui avaient pu voir et connaître madame Roland, et entre autres le roi Louis-Philippe, dont la prodigieuse mémoire et l'extrême sagacité guidaient si sûrement les artistes dans la représentation des événements et des personnages de sa jeunesse. On nous a répondu : « Rien ne prouve que ce portrait ne soit pas celui de madame Roland; mais rien ne prouve qu'il le soit, et c'est pour ce dernier motif que nous lui avons enlevé son nom. » Comment! le témoignage des contemporains qui ont fixé l'attribution ne vous suffit pas! et il ne vous suffit pas non plus du rapport d'un portrait peint avec les portraits gravés! Mais alors c'est créer le doute à plaisir, c'est nier pour nier!

Nous n'en dirons pas davantage; nous pensons que le portrait signé Heinsius représente madame Roland, et nous le trouvons tout à fait d'accord avec les portraits gravés de cette femme célèbre. Nous n'avons donc pas hésité à en donner une reproduction aussi exacte que possible en tête de cet ouvrage.

Nous ne connaissons point de portrait authentique de mademoiselle Phlipon.

Note sur l'estampe placée en tête du deuxième volume.

Elle représente la maison qu'a habitée Phlipon, et qui se voit encore à l'angle du quai de l'Horloge et du pont Neuf. M. Valton est allé faire ce dessin sur place, et pour rétablir intégralement l'état extérieur tel qu'il était dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, il a dû s'aider des estampes du temps. Au reste, cette façade a parfaitement conservé le caractère de son style Louis XIII ; mais l'intérieur de la maison a subi des modifications considérables, que mademoiselle Phlipon fait pressentir dans ses lettres à ses amies. Pour retrouver l'état primitif de l'appartement qu'elle occupait au deuxième étage, il a fallu la sagacité d'un architecte habile et exercé. M. Duflocq a bien voulu dresser le plan que nous avons fait graver au bas du dessin de M. Valton. — E marque l'emplacement de la chambre à coucher des époux Phlipon ; — F celui de l'atelier de Phlipon ; — C le salon, la pièce que madame Phlipon appelait *la salle ;* — D la cellule de Manon éclairée par une petite fenêtre qui a disparu, ce cabinet pratiqué entre l'encoignure de la cheminée et le mur sur le quai, où ont été écrites, après le mouvement journalier de la salle et de l'atelier, dans le silence de la nuit, le plus grand nombre des lettres que nous avons reproduites.

TOME PREMIER.

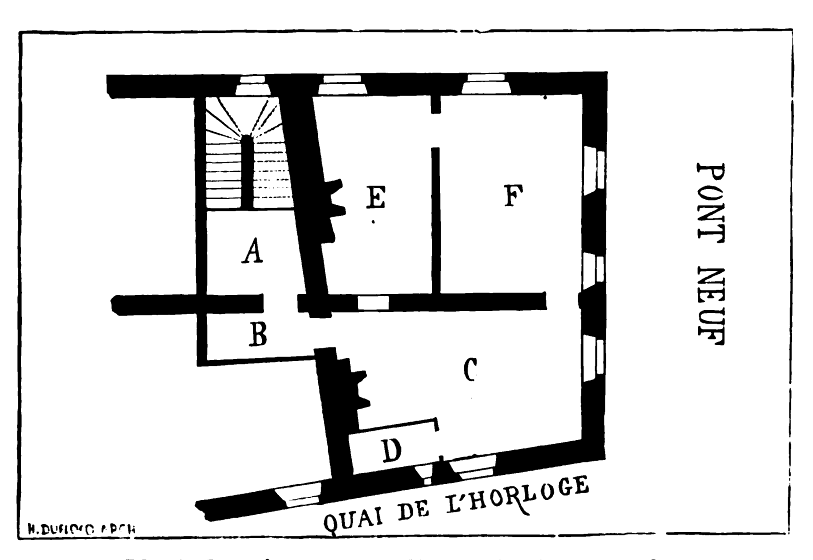
Addition aux lettres du 25 juin 1776 et du 8 septembre 1773.

Renseignements sur La Blancherie et Gardanne.

Nous reproduisons ici le jugement porté par mademoiselle Phlipon sur l'ouvrage de La Blancherie et qu'elle avait transmis à Sophie, avec la lettre du 25 juin 1776.

Ce jugement est un véritable feuilleton de critique, qui montre ce que Manon aurait valu, à vingt ans, dans la rédaction de la troisième page d'un grand journal. Il faut, bien entendu, y faire la part de la négligence d'une correspondance familière. Jamais mademoiselle Philipon n'a pour ainsi dire raturé un mot dans ce qu'elle a écrit : appréciation, rapport, lettre, tout a le caractère d'une sorte d'improvisation, traduite par une plume ferme, précise et sûre d'elle-même.

MAISON DE M. PHLIPON, PÈRE DE Mme ROLAND, SUR LE PONT NEUF.



PLAN DE L'APPARTEMENT DE M. PHLIPON.

Tome II, page 412.

Jugement sur un ouvrage qui a pour titre : Extrait du journal de mes voyages, ou Histoire d'un jeune homme, pour servir d'école aux pères et mères.

(INÉDIT.)

Qu'avez-vous besoin de mon avis puisque vous lisez l'ouvrage, vous allez être dans le cas de le juger vous-même; il vaudroit beaucoup mieux que vous le fissiez, d'après les combinaisons que vous en aurez prises que sur mes propres idées qui peuvent manquer de justesse. si c'est pour le plaisir de faire comparaison, à la bonne heure. j'espère que vous me donnerez ce plaisir à mon tour. En attendant je vais vous dire bonnement les idées que l'ouvrage a fait naître en moi, car je n'en ai encore entendu parler à qui que ce soit. Je ne cherche pas à m'en entretenir, parce que je pourrois l'approuver dans certaines choses où je trouverois peu de gens de mon avis; il faut éviter la singularité quand on est jeune et dépendante de l'opinion.

Je n'ai point analysé l'ouvrage en question; mais je l'ai lu et relu; tout ce que je puis dire de plus exact, c'est qu'il n'ennuie point et qu'il laisse de bonnes impressions. C'est un éloge sans doute, mais c'est un éloge vrai; du moins, c'est l'expression de l'effet qu'il a produit sur moi. Cependant, il ne suppose pas l'exemption de défauts, ni ne fait présumer le succès de l'ouvrage, aussi je ne m'en rends pas l'apologiste.

Pour entrer dans les détails, voyons le but de l'auteur, suivons sa marche.

Son intention, dit-il expressément lui-même, n'est pas de donner un traité d'éducation, mais d'intéresser les pères et mères et le gouvernement à l'éducation des enfants par la peinture des inconvénients qui suivent une mauvaise éducation, et par le tableau des avantages qui résultent d'une bonne. Conséquemment, son ouvrage doit être, non un recueil de préceptes, mais une suite de faits et d'images propres à fixer l'attention, à plaire, à persuader.

Pour suivre ce plan, l'auteur imagine l'histoire d'un jeune homme qui n'est autre que celle des abus et des défauts de l'éducation ordinaire, conduisant aux vices et aux malheurs. Dans un

épisode, si je puis appeler ainsi une autre histoire détachée de la principale, il trace le plan général d'une bonne éducation.

Les narrations m'ont paru coulantes et rapides, les tableaux ont de la vie et de la chaleur; le tout porte l'empreinte d'une sensibilité touchante, d'un louable désir d'être utile. S'il ne s'agissoit dans un ouvrage que de juger la personne de l'auteur, on auroit de celui-ci l'idée d'un homme échauffé du feu sacré de l'humanité, aimant la vertu avec enthousiasme, capable de la pratiquer dans toutes les situations, et désirant le bien général avec autant d'ardeur que le sien propre. Mais ce n'est pas ce qui fixe le public; il veut des idées neuves et intéressantes, fortement exprimées et présentées avec ordre; c'est à ce mérite qu'il donne une estime distinguée.

Les idées principales qu'on trouve dans l'ouvrage de M. de L. B. ne sont pas absolument neuves; elles peuvent lui appartenir en propre, et être chez lui le fruit de ses observations et de ses réflexions; mais Fénelon, Locke et Rousseau, me paroissent avoir dit les mêmes choses d'une autre manière. Il n'est pas le premier qui ait senti et publié les abus des collèges. Il nous donne, il est vrai, des détails que nous n'avions pas encore; il présente ces idées sous un nouveau jour, et c'est toujours une bonne chose que de multiplier les miroirs où la vérité nous est représentée.

Si ces idées eussent été liées ensemble comme une suite de réflexions, elles seroient moins à la portée de beaucoup de gens, mais aussi elles seroient moins asservies à la critique. Ce ne sont pas elles seulement qu'on examinera dans cet ouvrage, ce sera encore le cadre, l'histoire où elles sont placées. La morale mise en action, et les leçons en tableaux, valent sans doute beaucoup mieux qu'en sentences, elles rebutent moins; mais on trouvera une tournure romanesque dans la manière que l'auteur a choisie, et ce n'est pas là, le tour favori d'un siècle où chacun se pique de philosophie. Beaucoup de personnes qui ne regardent pas de bien près, diront, de ce ton et avec cet air que vous connoissez : « c'est une historiette, un roman » et cette idée affoiblira l'attention que pourroit mériter ce qu'il renferme d'utile. D'ailleurs, cette division par lettres, dans les-

quelles sont insérés les morceaux du journal qui contient l'histoire, a quelque chose de décousu qui déroute les esprits peu attentifs, et qui déplaît aux amateurs de l'ordre méthodique. Le style se ressent parfois de cette espèce de gêne que donnent aux choses les bornes d'une lettre, il est trop coupé.

En faisant mourir son jeune homme bien confessé et bien administré, l'auteur a pu garder la vérité de la peinture et la conséquence à ses principes; mais il a éloigné les suffrages des gens du monde qui riront de cette exactitude, et de bien des gens d'esprit dont la foi n'est pas toujours trop vive et auxquels cela semblera petit. Je ne dis pas qu'il ait mal fait, mais je dis qu'il n'a pas assez ménagé le goût du siècle pour plaire généralement. Il avoit cependant besoin de le ménager, parce que se mettant à dos tous les suppôts de colléges, la plus grande partie des éducateurs et de leurs partisans, indisposant les riches qui ne sont que riches par les vérités dures qu'il ne leur épargne pas, sàbrant beaucoup de préjugés sur lesquels le siècle se conduit, il ne lui reste que bien peu de suffrages. Ce peu lui suffiroit sans doute, s'il ne cherchoit que sa propre satisfaction; mais il vouloit être utile au grand nombre; il ne devoit donc pas effaroucher des esprits qu'il s'agissoit de corriger. Il faut se prêter au foible de ceux qu'on veut ramener au vrai. Les personnes impartiales et réfléchies aimant le bon partout où elles le trouvent, et qui le cherchent de bonne foi, rendront justice à ses intentions, adopteront les vues qui leur paroîtront estimables; mais, étoit-ce ces personnes qui avoient le plus besoin de son ouvrage? L'auteur voudroit fixer l'attention du gouvernement sur l'éducation publique; il propose des projets de réforme et d'établissement. Mais tous les jours on dit aux chefs d'un État qu'il est de l'intérêt public de veiller à former des hommes vertueux; ce n'est pas assez de dire pareille chose et de le dire éloquemment; il faut un autre ton avec les gouvernements, il faut leur prouver que leur existence et leur bien-être dépendent de ce qu'on veut leur faire adopter. Et dans un gouvernement monarchique, où, à la rigueur, on peut se passer de vertu, faire avec l'opinion, l'autorité, l'exemple, ce que l'on juge à propos, il est difficile d'intéresser for-

tement en faveur de l'éducation. Les soins qu'on pourra prendre de cet objet seront plutôt relatifs au maintien général de la tranquillité qu'à la perfection des individus.

Cette philosophie naturelle qu'on trouve dans le cours de l'ouvrage comme une espèce de traité, ne m'a pas plu à la première lecture; il m'a semblé qu'elle manquoit de cette force convinquante qu'on cherche toujours dans les ouvrages de cette nature; mais je me suis souvenue qu'elle étoit dans la bouche du jeune homme, qui cherchoit seulement les principales raisons de se déterminer prudemment, et je l'ai trouvé meilleur en me mettant à sa place. Je suis fâchée pour l'auteur qu'il se soit servi dans son intitulé d'une expression dont bien des gens ne manqueront pas d'être choqués. Personne n'aime à être envoyé à l'École, parce que nul ne croit avoir besoin d'y aller. Tout ce qui blesse la présomption naturelle à chacun prévient contre celui qui offense. Je me souviens d'avoir entendu parler à un médecin d'un petit traité fort estimable que personne ne lit, parce qu'il a pour titre *Erroribus populi.* Tous s'en croient exempts.

Pour revenir à notre sujet, je crois que le but ne sera pas rempli. Son ouvrage n'intéressera pas le gouvernement, et ce sera moins sa faute que celle des choses et des circonstances; il n'intéressera pas non plus le gros des pères et mères, parce qu'il ne leur inspire pas assez de confiance, et qu'il choque trop ouvertement leurs préjugés et leur amour-propre.

En général il pourra plaire aux âmes honnêtes, qui aiment toujours à voir les peintures de la vertu, la critique des abus et les moyens qu'on propose pour y remédier; il touchera le cœur par le sentiment dont il est plein, il amusera l'esprit par la multitude de traits choisis qu'il présente. Une âme tendre, une femme sensible, qui ne seront pas mal prévenues le liront avec intérêt; le jeune homme sur le penchant du libertinage pourra s'en trouver frappé : celui qui n'est pas parfaitement corrompu se sentira rappeler à l'honnêteté.

On trouve dans cette production, des vérités utiles, des images touchantes, de bons projets qui ne seront guère exécutés, des vues saines que rejettera le plus grand nombre; tel esti-

mable enfin que soit cet ouvrage à plusieurs égards, je crois prévoir qu'il déplaira au général par les défauts que j'ai remarqué ; par conséquent, je ne pense pas qu'il ait ce qu'on appelle beaucoup de succès, etc.

Je peux me tromper, cela ne m'étonnera pas; je compte si peu sur l'infaillibilité de mon jugement, qu'une opinion contraire à la mienne me trouve toujours prête à l'examiner, et à l'adopter si l'examen me la montre préférable. J'attends votre avis, et je suis de tout mon cœur, etc.

Nous avons voulu lire à notre tour l'*Extrait du journal de mes voyages* [1], ne fût-ce que pour faire comparaison, comme dit madame Roland, de nos idées avec les siennes, sur la valeur de l'ouvrage.

Le livre nous a paru parfaitement ennuyeux : mais nous n'avions pas pour nous y intéresser les raisons qu'avait Marie Phlipon pour s'intéresser à l'auteur. Ce n'est point que nous prétendions qu'il soit dépourvu de toute espèce de mérite. On y trouve la trace de nombreuses lectures, des idées justes, un style facile et élégant, des intentions extrêmement morales.

[1] Au moment d'en finir avec La Blancherie, le hasard nous fait rencontrer un billet d'une date postérieure, écrit par La Blancherie, qui donne la gamme sentimentale du personnage.

Aux Auteurs du JOURNAL DE PARIS.

MESSIEURS,

Entrant à l'hôtel de la police, je viens d'être témoin d'un trait qui méritera votre attendrissement et celui de vos lecteurs. Le nommé Richard, Savoyard, commissionnaire qui se tient ordinairement à la porte de l'hôtel, avoit nettoyé les souliers d'un particulier. Celui-ci étoit entré dans l'hôtel croyant lui avoir donné un gros sol pour salaire. Le Savoyard le fait demander avec empressement, et lui rapporte un double louis qu'il avoit reçu au lieu d'un gros sol..... Messieurs, quand Molière en pareille occasion s'écria : Où diable la vertu va-t-elle se nicher ! avait-il raison? La vertu est de tous les âges, et je suis charmé de vous en offrir un exemple.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LA BLANCHERIE,

Agent général de la correspondance pour les sciences et les arts.

(*Journal de Paris* du 9 janvier 1781.)

Mais celles-ci ne nous empêchent pas de douter un peu du bon sens de maître Pahin de la Blancherie. Voici pourquoi :

Le héros de Pahin est un jeune homme qui a été élevé au collége et qui y a contracté ce qu'on appelle, en termes couverts, de mauvaises habitudes. Une bonne partie de l'ouvrage est remplie par les confidences de ce sectateur d'*Onan* et de *Sodome,* qui retrace toutes les conséquences fâcheuses des effroyables pratiques auxquelles il s'est livré, et qui finalement meurt victime de son vice et de son crime. C'est le traité du médecin Tissot : *De l'onanisme*, commenté avec des élans pathétiques, des exclamations sans nombre, une pitié presque éloquente, mais aussi avec des détails anatomiques d'une crudité digne de la science.

Si on se reporte à la situation de La Blancherie, l'*amoureux des onze mille vierges*, qui alors faisoit la cour à Marie Phlipon, et à l'âge (vingt et un ans) de cette dernière, on trouvera passablement saugrenue cette idée de faire le siége du cœur d'une jeune fille avec un pareil livre. On se demande en quoi la connoissance des dangers de ces prétendues habitudes de collége pouvoit intéresser une personne élevée dans l'ombre discrète de la famille? Quelles étranges confidences, quelles singulières révélations de la part d'un amoureux! Par une exagération commune aux moralistes, La Blancherie fait de son vicieux un type. Si tous ceux qui étaient élevés dans les colléges ne sont pas morts comme son triste héros, tous mériteraient de mourir comme lui, et, à en croire l'auteur, il eût été aussi difficile de trouver sept individus qui fussent sortis exempts de reproche que de trouver sept *justes* à Sodome.

Il n'y a en ceci, on le voit, rien de bien attrayant pour une jeune fille sage. Après la surprise, après le dégoût, elle ne doit y puiser qu'une très-médiocre estime pour notre pauvre espèce masculine.

Marie Phlipon parle à plusieurs reprises de ce livre dans ses lettres à ses bonnes amies Cannet. Elle l'a *lu* et *relu,* mais elle n'a osé, dit-elle, en ouvrir la bouche à personne, de peur de laisser reconnoître, en en parlant, l'intérêt qu'elle portait à l'auteur. Qui sait? cette lecture, faite et recommencée, a pu

contribuer à donner à l'esprit de madame Roland les allures viriles qu'on y remarque et qui lui font aborder, sans hésitation et sans rougeur, certains points d'histoire naturelle. Conduite par La Blancherie dans ces questions délicates, appelée à vingt et un ans à en apprécier les plus cyniques mystères, elle a envisagé par la suite ce qui se rapporte à la partie physique de l'amour avec la liberté d'un esprit dont certains spectacles ont dû émousser l'impressionnabilité et la susceptibilité primitives [1].

Si Marie Philipon n'a osé parler de l'ouvrage à personne, elle n'a pu se défendre de le juger par écrit. Ici se manifeste la supériorité d'une intelligence à la fois précise, élevée, sagace. Elle a pensé que le livre manquerait le but et qu'on prendrait pour un roman cette longue divagation morale. Cela est si juste que quand nous avons demandé l'ouvrage de La Blancherie, à la Bibliothèque impériale, il a fallu aller le chercher parmi les romans, dans la lettre Y. L'élévation du point de vue où se place Marie Philipon, la sagesse avec laquelle elle traite certaines questions, l'adresse avec laquelle elle élude certaines autres,

[1] La pauvre Manon jouait de malheur, et je ne m'étonne point qu'à plusieurs reprises elle exprime à Sophie son mépris pour les hommes. Deux de ses prétendus avaient pu contribuer à les lui montrer sous un bien vilain jour. On se rappelle un certain docteur Gardanne qui s'était mis sur les rangs, recommandé par sa position, sa clientèle, et des ouvrages spéciaux, dit madame Roland, relatifs à sa profession. Voici le titre exact de ce livre spécial, titre que Manon a pu au moins connaître, et qui semblait devoir la préparer au fameux ouvrage préservatif de la Blancherie. Au milieu de combien de vices et de médecines notre pauvre espèce masculine allait apparaître à la jeune fille ardente et rêveuse! Et quel spectacle lui donnera son père! Il faut peser tout cela pour connaître et juger madame Roland. L'ouvrage de Gardanne est intitulé : *Recherches pratiques sur les différentes manières de traiter les maladies vénériennes,* par J. J. Gardanne, docteur de la Faculté de médecine de Paris, censeur royal des Académies de Montpellier, Nancy, et de l'Académie de Marseille. Paris, 1774, in-8°. Gardanne avait publié quatre ouvrages sur la même matière à l'époque où il rencontra mademoiselle Phlipon, qui avait dix-neuf ans (lisez la lettre du 8 septembre 1773). Ce Gardanne (Jean-Jacques de) était né à la Ciotat en Provence, et s'était fait recevoir docteur régent de la Faculté de Paris. Les biographes et bibliographes, qui ont donné la liste assez longue de ses ouvrages, ne sont pas d'accord sur le jugement qu'il faut porter sur l'homme. Les uns vantent sa bienfaisance et sa charité, les autres le taxent de charlatanisme, et vont jusqu'à l'accuser de s'être approprié des idées et des doctrines dont il avait eu connaissance en qualité de censeur royal.

font de ce petit morceau critique presque un chef-d'œuvre en son genre.

ADDITION A LA LETTRE DU 3 MAI 1775. (Note.)

Cette révolte populaire dont parle madame Roland dans sa lettre du 3 mai 1775, causée par le prix excessif du pain et apaisée par la réduction du prix à deux sous la livre, annonce de loin les scènes les plus tumultueuses de la Révolution. Le peuple devra penser que le prix des choses n'a de raison d'être que le caprice, la cupidité et l'avarice des détenteurs, et qu'il lui suffit de faire une démonstration menaçante pour le ramener aux limites du raisonnable.

ADDITION A LA LETTRE XV DE 1776. (Voyez p. 389 du Ier vol.)

Nous n'avons point retrouvé dans les papiers de mesdemoiselles Cannet le texte de la lettre adressée par mademoiselle Phlipon au jeune de Boismorel, et qu'elle leur avait envoyée. Nous en empruntons le texte à l'édition des *Mémoires de madame Roland*, publiée par MM. Berville et Barrière, en 1829.

Amiens (soi-disant), le 30 mai.

Oui, monsieur, sur les bords de la Somme vous êtes connu; l'on vous chérit. Une troupe d'admirateurs sincères de vos talents, de vos grâces et de vos finesses, me charge de vous présenter aujourd'hui l'hommage de son estime : c'est le constant apanage du vrai mérite, et sans doute une de ses plus douces récompenses, que cette estime qu'il sait acquérir quelquefois même à son insu. Aussi cette sorte de rétribution ne lui fut jamais dérobée; elle est payée par tous les cœurs comme un aveu de son empire sur eux : les plus sots et les plus pervers ne peuvent la refuser à l'esprit et au sentiment. Quoi qu'en dise le bon Lafontaine, je parierois qu'entre tous les Abdéritains plusieurs admiroient Démocrite; et dans ce pays, Monsieur, les esprits ne sont pas tellement épaissis des vapeurs de la tourbe que nous ne sachions reconnoître et louer le coloris inimitable, le brillant, la légèreté des mœurs de la capitale, surtout dans cette classe d'habitants distingués où vous me paroissez tenir votre rang avec avantage. L'un de mes concitoyens célébra jadis avec succès les gestes et les faits d'un perroquet

fameux : il est encore, parmi nous, plus d'un auteur capable de vous prendre pour un héros. Pour moi, qui n'embouchai jamais la trompette héroïque, je n'ai garde de m'élever à un aussi noble sujet ; et si, séduit par l'agrément, j'en saisissois quelques traits, ce seroit d'un ton plus modeste que je voudrois vous les offrir.

J'avoue que j'aurois peine à me taire de deux choses principales qui excitent mon enthousiasme ; mais quelle folle entreprise que de les louer et de les mettre dans tout leur jour ! La métaphysique n'a rien traité de plus délicat, la philosophie de plus important, l'éloquence de plus difficile. Platon n'oseroit en faire un nouveau dialogue ; je doute que l'habile Cicéron, le véhément Démosthène, l'insinuant Isocrate, remplissent cette tâche d'une manière qui répondît à leur réputation ; et si quelque nouveau Gorgias en faisoit la folie, il verroit trahir ses ressources. Je garderai donc le silence qui convient à un pauvre petit moderne, sans écouter l'indiscrète ardeur qui, dans le transport de l'admiration, me crie : *audaces fortuna juvat,* et je laisse à d'autres plus habiles le soin de relever le talent d'être aimable sans travailler à le devenir, et l'art précieux de goûter l'indépendance en multipliant chaque jour ses liens. Je vous demanderai seulement quel génie bienfaisant vous a fait ces dons rares par lesquels vous êtes à mes yeux un phénomène inexplicable. Imbu de vieilles leçons, je suivois une route laborieuse, votre exemple frappa mes regards. Je regarde, je m'arrête et je considère ; tel qu'un homme déçu voyant ses chimères favorites s'éclipser et s'évanouir, s'efforce encore de fixer l'image mobile qui fuit, je veux retenir mes erreurs : souffrez-en la revue.

A peine je commençai de vivre qu'attiré par cette soif de bonheur qui nous est commune à tous, je cherchai avec inquiétude tout ce que je croyois pouvoir l'apaiser. Ce qui plaît d'abord ne satisfait pas toujours ; la dissipation étourdit sans contenter ; je l'éprouvai plus d'une fois. Hélas ! pourquoi n'étois-je pas aussi heureux que tant de magistrats sans étude, tant de jolis abbés sans soucis, que tant de ceux qui ne font rien ! Peut-être, il est vrai, l'officieuse habitude m'auroit enfin

donné le droit d'être inutile sans remords et paresseux impunément; mais, en attendant ce commode privilége, mon imagination échauffée me fit de nouveaux chagrins.

Je me représente Minerve m'apparoissant sous ces dehors nobles et simples à la fois, qui caractérisent sa sagesse; ses doctes avis retentissent encore à mon oreille; leur souvenir me poursuit sans cesse; apprenez-moi à les oublier, ou partagez l'importunité avec laquelle ils m'obsèdent.

« Tu veux être heureux, me disoit Minerve; apprends donc à le devenir. C'est moi qui plaçai dans ton cœur un premier sentiment, source de mouvement, principe de vie, sans lequel, semblable à la brute, tu fusses demeuré inerte comme elle. C'est à la bien diriger que tu dois employer tes soins; c'est de l'exactitude de ta marche que résulte l'arrivée au but. Environné de tes semblables, dépendant par ta nature, c'est dans l'économie de tes affections, la justesse de tes rapports, que réside ta félicité : ton intérêt bien entendu, voilà le mot du système; mais c'est le comble de la pudeur humaine que d'entendre un intérêt comme il faut. Ne crois pas être heureux seul (c'est-à-dire sans égard pour le bonheur de tes pareils) : dans l'univers tout est uni, et dans la nature il n'est point de bonheur indépendant. Ces âmes rétrécies qui, jetées dans la foule, n'y voient jamais qu'elles, sont dans un tiraillement perpétuel, par l'inégalité du poids des forces résistantes; toujours en opposition avec ce qui les entoure, elles épuisent, dans ces chocs fatigants, les facultés destinées à maintenir l'harmonie de l'ensemble. Dans une machine quelconque l'excellence des parties consiste dans leur rapport avec le tout; ainsi dans la mécanique morale, pour ainsi dire, l'homme heureux est celui qui cadre le mieux avec ses alentours, c'est-à-dire avec son espèce, ses concitoyens, ses proches, son état, sa place, et tout ce qui tient à l'homme dans l'état social.

» Sois aimé, sois libre, voilà ton devoir et ton bien. L'amour de ce qui t'approche est cette correspondance méritée des parties environnantes, nécessaire à ton juste équilibre : la liberté est l'exercice d'une raison dégagée des préjugés asservissants qui le corrompent et l'enchaînent.

» Qu'il est doux d'être dans une situation qui vous assure l'attachement de tout ce qui vous approche ! c'est celle où sont tous les hommes tant qu'ils demeurent avec confiance dans le sein paternel. On n'a plus qu'à s'assurer cet attachement pour toujours, et cet ouvrage s'accomplit en faisant celui que nécessitent les autres devoirs.

» Les relations particulières à chacun désignent les différents devoirs de détails ; mais il en est de généraux dont rien ne peut dispenser et qui obligent tous. De ce nombre est celui d'être utile ; on y satisfait en se rendant capable. Voilà le premier ouvrage et l'exercice perpétuel ; car l'âge et les circonstances changent les situations, étendent les rapports, varient les obligations de nouvelles connoissances, de nouveaux talents, de nouvelles vertus. C'est à cultiver sa raison, son esprit et son cœur, que l'homme trouvera sa félicité. J'ai condamné à l'ennui, aux dégoûts, aux traverses et aux malheurs, l'indolent et l'insensé qui méprisent ma voix, négligent le travail ; et c'est dans le néant de l'inutilité que je replongerai leur âme de boue.

» Pour toi, que j'appelle au bonheur, viens, sous mon égide sacrée, braver les faux sages, goûter la paix et le plaisir. L'étude et la réflexion sont les seuls moyens de devenir et de faire quelque chose de bon : les connoissances adoucissent les mœurs ; une vie remplie et occupée est le pivot des plaisirs. Tout ne fût-il qu'opinions, l'existence ne fût-elle qu'un songe, il ne s'ensuivroit pas moins qu'il y a des règles pour rêver à son aise, et le sage les observeroit toujours. Laisse-moi souffler dans ton cœur le feu divin de l'enthousiasme pour le beau, l'honnête et le vrai. L'homme froid que rien ne touche ne fit jamais que ramper.

» Mais si tu me préfères la folle dissipation, la gloire légère de plaire et de briller par les riens du jour, va grossir le nombre de ces avortons méprisés qui, fiers d'en imposer aux sots par un appareil emprunté, sont toujours en embuscade contre la raison et le bon sens, et finissent par tomber les uns sur les autres dans le fleuve de l'oubli, aux éclats de rire des spectateurs. »

Minerve disparoît à ces mots, et je reste troublé, piqué, ému ;

je commençois à suivre la route qu'elle m'avoit tracée lorsque, vous voyant avancer lestement sur le chemin contraire, je sentis quelque désir de galoper à votre suite. J'y suis venu; m'y voilà; mais que ce soit pour vous ramener.

Il est inutile de pousser plus loin ma fiction : vous m'entendez. Je vous connois assez pour vous croire un naturel qui promet des espérances : j'ai vu un père qui mérite de recueillir le doux fruit de ses travaux; ne trompez ni l'un ni l'autre.

L'exhortation d'un homme qui vous reste inconnu ne doit pas vous être indifférente; le sentiment et la vérité guident ma plume; eux seuls doivent vous toucher, comme eux seuls me tiennent lieu d'esprit et de talent. Qu'il me seroit flatteur, en vous voyant à mon retour tel que vous pourriez être, de me dire tout bas : *J'ai contribué à son bonheur, à celui d'une famille respectable dont il est la consolation et l'espoir.*

TOME DEUXIÈME.

ADDITION A LA LETTRE DU 15 MARS 1777.

Nous empruntons aux *Mémoires* quelques passages relatifs aux relations de Sévelinges avec mademoiselle Phlipon.

« Durant le séjour de Sainte-Lette en France, son ami de Sévelinges devint veuf; il alla le trouver à Soissons, sa résidence, pour partager sa douleur, et l'amena à Paris pour l'en distraire. Ils vinrent me voir ensemble. Sévelinges étoit un homme de cinquante-deux ans, gentilhomme peu fortuné; il remplissoit en province une place de finance, et cultivoit les lettres en philosophe qui connoît leurs douceurs.

» ... Je fis passer ce discours à M. de Sévelinges, mais après l'avoir expédié à Besançon. Sévelinges me fit des remarques uniquement sur le style : ma tête s'étoit refroidie; je trouvai mon ouvrage excessivement défectueux par le fond, et je m'amusai à en faire une critique, comme s'il eût été d'un autre dont j'eusse voulu me bien moquer. On peut appeler cela se chatouiller pour se faire rire, ou se donner des soufflets pour

s'échauffer les joues; mais assurément on ne rit pas tout seul de meilleur cœur et plus innocemment. En revanche, Sévelinges me donna communication d'un discours académique de sa façon, sur *la faculté de parler*, qu'il avoit adressé à l'Académie françoise, et sur lequel d'Alembert lui avoit fait une belle lettre. Il y avoit, s'il m'en souvient, beaucoup de métaphysique dans cet ouvrage et un peu de précieux. Six mois et plus s'écoulèrent dans cette correspondance d'esprit, au milieu de laquelle cependant diverses idées prenoient place. Sévelinges paroissoit s'inquiéter de ma situation, et s'ennuyer d'être seul; il faisoit beaucoup de réflexions sur les charmes d'une société *pensante;* je les trouvois d'un très-grand prix; nous raisonnâmes longuement sur ce sujet; je ne sais pas bien ce qui s'ensuivit dans sa tête, mais il fit un voyage à Paris et se présenta chez mon père *incognito*, comme pour affaire. Ce qu'il y eut de très-plaisant, c'est que je ne le reconnus pas, quoique ce fût moi qui le reçus. Mais l'air excessivement mortifié dont il me quitta m'ayant frappée, réveilla dans mon souvenir l'idée de ses traits; je trouvai, après qu'il fut parti, que cet inconnu lui ressembloit beaucoup, et je m'assurai bientôt par ses lettres que c'étoit effectivement lui. Cette singularité me fit une impression que je ne saurois définir et fort peu agréable; notre correspondance se ralentit; elle cessa dans la suite, comme je le dirai. »

Addition a la page 132.

Il nous a paru intéressant pour le lecteur d'entendre la femme qui devait être un jour l'âme du groupe des Girondins déterminer quel doit être le rôle de la femme à propos d'une question où on lui attribue la véritable influence civilisatrice, la direction morale du monde. C'est pour ce motif que nous reproduisons le discours que mademoiselle Phlipon avait envoyé à ses amies au mois de juillet 1777. M. Faugère a publié ce morceau à la suite de son édition des *Mémoires*, d'après une copie qui lui a été transmise par le secrétaire de l'Académie de Besançon. Cette copie présente des différences de style assez importantes avec l'original, tout entier de la main de mademoiselle Phlipon, que nous avons sous les yeux. Nous donnons avec le texte exact du Discours son orthographe et sa ponctuation, et, de plus, le commentaire de Sévelinges

et celui de mademoiselle Phlipon elle-même, que M. Faugère n'a pas connus, et qui n'ont point été publiés.

Discours, sur la question proposée par une Académie, Comment l'éducation des femmes pourroit contribuer à rendre les hommes meilleurs.

Le sentiment est mon guide; puisse-t-il me tenir lieu d'esprit et de talent.

Frappée de la question proposée par l'Académie, touchée de l'honneur de mériter ses suffrages, j'ose élever du sein de ma retraite, une voix timide et mal exercée.

Des efforts que leur objet justifie ne sont jamais perdus, lors même que le succès se dérobe à leur poursuite; je ne regretterai pas les miens, quand ils ne m'auroient appris qu'à me défier de mes forces encore plus.

C'est au printemps de la vie que l'émulation nous anime de sa puissante chaleur, c'est alors qu'on pardonne plus aisément à l'audace qu'elle inspire une entreprise téméraire. Jeune, isolée, mais sensible, je prends un essor semblable à celui de l'oiseau foible encore qui bégaye en s'essayant dans les airs aux doux rayons de l'astre du jour. La nature est son seul maître, pourrois-je en choisir un meilleur? C'est à l'érudition, partage glorieux et pénible, d'un petit nombre de personnes, qu'il appartient sans doute de fixer et d'étendre nos connoissances et nos lumières, d'affermir et d'épurer les uns et les autres, de fonder et d'assurer nos jugements sur une infinité d'objets en donnant plus d'idées à joindre et plus de résultats à comparer, mais si l'instinct heureux du sentiment peut quelquefois suppléer à l'œil éclairé du savoir, c'est principalement dans les choses qui tiennent de plus près aux mœurs desquelles le sentiment doit être l'appréciateur et le juge, comme il en fut toujours la règle et le principe. Quoi de plus dépendant de son empire, que l'influence, d'une portion chérie du genre humain sur le bonheur de l'autre? Influence, dont les importants effets, fixant votre attention, vous ont fait proposer, Messieurs, de discuter aujourd'hui comment l'éducation des femmes pourroit contribuer à rendre les hommes meilleurs? Question inté-

ressante, que j'ai la hardiesse d'examiner, sans avoir la présomption de le bien faire, prête d'applaudir avec transport au triomphe des vainqueurs.

Pourquoi faut-il, que nous cherchions à comprendre, ce dont nous devrions être occupés à jouir? Esclaves des préjugés, nous gémissons asservis sous leurs chaînes qu'un vain éclat embellit, et nous empêche de rompre. On diroit que la perfectibilité, ce caractère distinctif qui dans la classe des êtres sensibles nous mit au premier rang, n'a servi qu'à étendre la sphère de nos maux; son plus beau résultat, la société même, en rapprochant les hommes, en resserrant entr'eux les liens de la communication et la rendant plus nécessaire, fit douter souvent si la dépravation et les erreurs, ne payoient point trop chèrement ses avantages. De la multiplicité des rapports et des connoissances naquirent à la fois, l'opposition des intérêts, le goût, les arts la délicatesse et les vices; comme on voit naître de la combinaison des mouvements divers, la confusion, l'équilibre, et tous les phénomènes effrayants ou gracieux. Mais assez sincères pour avouer les inconvénients attachés à la société, ne soyons pas assez ingrats pour méconnoître les biens dont nous lui sommes redevables. C'est du sentiment éclairé par elle que nous apprenons les remèdes aux maux qu'elle a produits. C'est à son aide, qu'observant la nature, nous pouvons remonter aux causes d'après lesquelles nous devons agir. La marche de celle-ci, nous annonce presque toujours la fin qu'elle se propose; c'est en l'étudiant dans les inclinations qu'elle a données aux femmes, que j'ai cru voir qu'elle les avoient formées pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux et qu'elle les avoient douées en conséquence, de toutes les qualités nécessaires pour remplir cette destination noble et touchante. Je tâcherai de le prouver, dans la première partie de ce discours; après avoir posé des faits, je rechercherai comment l'éducation doit seconder les dispositions naturelles, ce sera l'objet d'une seconde partie. Les femmes sont destinées à rendre les hommes meilleurs et plus heureux, c'est le but de la nature, manifesté par ses opérations que l'éducation doit imiter et suivre; tel est le plan que je me propose de parcourir.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est point une apologie que je prétends faire, elle seroit déplacée dans ma bouche : d'ailleurs je ne crois pas la gloire de mon sexe attachée à de vains éloges; mais je ne pense pas non plus que des considérations personnelles, doivent m'empêcher de rendre à la vérité, un hommage aussi pur que mon cœur. Puisqu'il ne sçauroit y avoir que des parties intéressées qui plaident dans cette cause, peu importe laquelle : et s'il y avoit dans l'espèce, un seul être à qui elle fut indifférente, malheur à lui! tel bon juge qu'il puisse en être!

Il faut connaître les propriétés du sol que l'on veut cultiver pour procéder avec justesse dans les moyens de lui faire rapporter, ce qu'on souhaite recueillir. De même dans l'éducation des femmes me paroît-il nécessaire d'étudier dabord l'ouvrage de la nature. S'il arrivoit que son but fut le même que celui où tendent nos désirs, nous appercevrions bientôt dans sa manière d'opérer le modèle que nous avons à suivre, et l'art ne seroit plus que le développement fidèle des germes heureux, qu'elle auroit fourni. Ainsi l'agriculteur fortuné, instruit par de sûrs indices, reconnoissant avec joye dans son terrain les qualités, qu'il lui importe le plus d'y trouver, sourit à l'image de son abondance et lui prête une main habile.

Soit que l'on considère l'homme en lui-même, ou dans ses rapports avec ses semblables, on voit que la société d'une compagne douce et sensible pourvoit seule lui faire atteindre le degré de perfection dont il est susceptible. C'est le complément de son existence, la base de ses vertus, comme la source de ses plaisirs. La bonté d'un être consiste dans la correspondance des parties qui le composent et dont il est l'assemblage; ainsi la bonté individuelle de l'homme réside dans l'économie des facultés et des affections qui constituent son essence. Il est une bonté relative, c'est celle de l'homme social, qui résulte de la justesse de ses relations avec ceux de son espèce, et de la subordination de sa félicité à celle d'un grand nombre; subordination, qui fait le principe de la législation et dont l'effet, doit être le plus grand avantage de tous produit par celui de chacun, unique but de

la société. Je dis, que les secours des femmes étoient nécessaires aux hommes pour acquérir ces deux sortes de bontés; le raisonnement et l'expérience m'aideront à le prouver.

Fait pour sentir, agir et penser, l'homme est heureux par l'exercice de ses facultés; il vit plus à proportion qu'elles sont plus étendues. Sortant des mains de la nature avec des sens et des besoins, l'indication des uns, les sollicitations des autres, deviennent ses premiers guides. Avec eux il désire et jouit tour à tour. Le bonheur et la misère ont une origine commune, le besoin leur donna l'être, lui seul les dévore et les reproduit sans cesse. Éclairé par lui, l'homme sent avant de connaître, agit avant de penser; déjà la présence des objets qui lui sont analogues le flatte et l'amuse; bientôt, l'expérience et sa mémoire doublent son être et ses jouissances, par le souvenir, la prévision et l'assurance. Son esprit acquiert des idées, ses sens de la justesse, son cœur, de l'activité avec de nouveaux besoins. Enfin de son développement parfait, naît ce penchant impérieux, qui doit le fixer et le multiplier. Jusque-là, isolé sans s'en apercevoir, il vivoit à l'aventure, ou plutôt il apprenoit à vivre; chaque jour étoit une école pour le jour suivant; il s'essayoit avec ses alentours et distinguoit les traits divers des objets qui se présentoient à ses regards.

Alors, il se distingue lui-même, se considère et s'éprouve; un vide affreux se fait sentir dans son âme, il est triste et languissant jusqu'au moment où l'union d'un second lui-même donne un nouveau principe à son activité, un nouveau but à ses efforts, à ses affections toute l'énergie qu'elles pouvoient recevoir. Le voile qui cachoit la nature s'est déchiré à ses yeux, le sentiment la colore et la vivifie; chaque chose paroît revêtue d'un charme, qu'elle n'avoit pas eu jusqu'à cet instant, tout s'anime et s'embellit. Attaché à sa propre existence, par le plus doux des liens, elle lui devient plus précieuse et plus chère, le vif intérêt qui le transporte pour l'objet qu'il s'est choisi, s'accroît et se partage sur tout ce qui l'environne; il aime, il vit doublement : l'univers devient un temple où la beauté préside et fait régner la félicité. Au nom d'époux se joint le titre de père, de nouvelles relations s'établissent; la

société se forme et s'étend, et ce qui lui donna naissance, sert encore à son maintien.

Le premier triomphe du sexe, lui fut acquis par les grâces: mais les grâces elles-mêmes ne doivent la durée de leur empire, qu'à la douceur qui les accompagne et qu'elles savent inspirer à ceux qui les chérissent. Cette qualité, est pour ainsi dire, le sceptre des femmes; elle semble leur être donnée comme le dédommagement de leur foiblesse; elle est, avec la sensibilité qui la produit, le trait essentiel qui les distingue et que je m'arrête à considérer comme la source de tous leurs avantages.

L'une et l'aûtre sont les armes avec lesquelles elles subjuguent les cœurs, dirigent leurs penchants, et substituent dans les mœurs l'aménité à la rudesse. Faites pour embellir le monde plutôt que pour le commander, les femmes ont la délicatesse de ces fleurs qui plaisent par leur éclat, et l'utilité de celles que l'on aime pour les fruits qu'elles promettent. Foibles de constitution, les grandes opérations, et les idées abstraites leur sont également étrangères; tout ce qui demande, des efforts puissants ou des méditations profondes, n'est pas de leur ressort.

Sans prétendre ici, Messieurs, faire un parallèle qui demanderoit une main plus habile, je pense qu'un simple coup d'œil sur l'espèce, suffit pour apercevoir la différence du caractère des sexes. Destinés aux travaux importants, aux occupations pénibles, l'homme est doué de la forme et du courage nécessaires pour les suivre, il a plus de moyens et de ressources pour agir. Ses membres souples et nerveux supportent avec facilité la pesanteur des fardeaux ou la fatigue du mouvement;

L'impétuosité de ses passions lui donne de l'élévation dans les pensées, de la hardiesse dans ses projets, de l'étendue dans ses vues. Ce sont ses bras vigoureux qui doivent fouiller au sein de la terre pour en arracher la subsistance commune; c'est à lui de créer l'industrie, de la suivre dans sa marche, d'en hâter les progrès, de conduire les sociétés et d'établir les loix. Tandis que législateur et maître, il croit agir d'après lui, un pouvoir secret le modifie et le dirige par les impressions du plaisir et le charme du sentiment. Les hommes régissent les empires les femmes gouvernent les cœurs, le premier effet de leur influence sur

ceux-ci, est cette disposition aux émotions vives et douces qui devient également la source de la plus pure volupté et celle des vertus sociales. Tel le regard pénétrant du soleil, sur la terre abandonnée, éveille aux beaux jours du printemps ce principe de vie dont l'action excitée fait croître la verdure et renaître les biens qui l'embellissent et la décorent. Entre tous les penchants, le plus noble et le plus utile est celui qui nous porte à compâtir aux maux des êtres qui nous ressemblent, en écoutant d'une âme attendrie le récit de leurs douleurs et versant dans leurs plaies le baume de la bienfaisance. L'origine de ce penchant si nécessaire à des êtres rassemblés par leur foiblesse et leurs besoins, devoit appartenir au sexe qui semble né pour souffrir. Exposées dès qu'elles naissent aux dangers qui peuvent en un clin d'œil trancher le fil délicat de leurs jours, on diroit que les femmes ne respirent que pour payer en douleurs la gloire de pouvoir être mères, ou l'honneur de l'avoir été. C'est à travers les ennuis de toute espèce qu'elles parviennent en chancelant au terme où l'adolescence leur ouvre les portes de la vie; c'est par un supplice inexprimable et lent que rendant le dépôt qui lui fut confié par la nature elles donnent le jour à de nouveaux êtres et c'est accompagnées des infirmités qu'elles achèvent une carrière où elles ne semèrent des fleurs qu'en marchant sur des épines. Nourries dans la souffrance, si elles n'ont point ce courage fastueux, qui brave les périls que des succès brillants accompagnent, elles acquièrent cette patience inébranlable qui résiste paisiblement aux épreuves, et les surmonte enfin, cette fermeté tranquille et modeste, capable d'apaiser les cris du désespoir, de prévenir ses excès et d'éteindre sa rage. Familiarisées avec la souffrance, le gémissement leur rappelle des sensations habituelles, il pénètre jusqu'à leur âme, il l'émeut, il la déchire, elles s'identifient nécessairement avec le malheureux ses maux leur deviennent propres, elles éprouvent ses tourments et ne connoissent plus d'autre bien que celui de les adoucir. C'est ainsi que leur foiblesse même, produit la plus touchante et la plus indispensable des vertus. O vous! dont je partage le sort et les privilèges, qui brillez un instant à la surface de la terre que vous arrosez des larmes de la sensibilité,

joignez vous à moi pour bénir la main puissante qui dans les douleurs, dont elle nous fit la proye, plaça le germe des vertus, auxquelles le monde doit son bonheur!

C'eut été peu sans doute, si le pouvoir de développer dans les autres ces penchants heureux, n'avoit été joint à l'avantage de les posséder en vous même. La réunion de l'un à l'autre est le bienfait le plus marqué de la faveur des cieux. C'est l'habitude d'un sentiment qui dispose plus particulièrement à le partager; l'homme robuste, audacieux, emporté dans ses désirs, violent dans les moyens de les satisfaire, eût-il jamais connu la pitié si l'amour ne l'avoit introduit dans son cœur? Mais, le tendre attachement pour un objet sait chérir son espèce et participer à ses qualités, ou s'assimile à la nature, et l'on s'adoucit avec lui. Ainsi le sexe le plus faible sert à la perfection de l'autre, en fixant ses désirs, en multipliant ses rapports et en maintenant ses passions dans un juste équilibre par le charme et l'utilité de celles qu'il lui inspire. La nature semble n'avoir mis les femmes au second rang que pour les faire travailler plus efficacement au bien de ceux qu'elle leur rendit supérieurs et dont la docilité à leurs impressions est la mesure de la bonté dont ils sont capables et du bonheur dont ils peuvent jouir, comme elle l'est de la vertu et de la félicité d'une nation. Soit que nous parcourions les différents âges de l'histoire ou les diverses contrées du globe, nous verrons l'état des femmes chez un peuple déterminer ce qu'il faut penser de ce peuple et de ses mœurs. Celles-ci furent toujours bonnes où les femmes furent respectées. Telles chez les Germains généreux, jouissant d'une considération distinguée, acquise par la plus grande fidélité à leurs devoirs, elles entretenoient, cette loyauté, cette franchise, compagnes de l'honneur et de la simplicité qui méritèrent d'être peintes par Tacite et admirées de la postérité. Leur esclavage dans plusieurs gouvernements anciens est une ombre à la sagesse que manifestoient quelques-uns sur les objets d'une autre espèce, on sent toute l'horreur de cet abus de pouvoir, en considérant cet autre qu'il entraîne à sa suite et qui n'outrage pas moins la nature. Je veux parler de cette mutilation affreuse, imaginée partout où la polygamie jalouse exigeoit des gardiens sévères

en qui l'on ne put craindre des rivaux. Auroit-on à reprocher l'atrocité de l'infanticide à une nation, trop louée peut-être, si les femmes moins séquestrées cessoient d'y vivre sous une tyrannie qui abâtardit leur âme, comme elle asservit leurs corps. Chez ces Chinois si vantés, l'intérêt le plus vil s'immole chaque jour, de la manière la plus cruelle, de tendres victimes dont les cris feroient ailleurs frémir la nature; mais comment sa voix touchante pourroit-elle se faire entendre, dans un pays où ses premiers interprètes sont réduits au silenee et languissent dans la captivité? Si l'empire établi par le législateur conquérant ne présente pas les mêmes abominations, quelle indigence de biens s'y fait sentir! Partout où les femmes reléguées dans des serrails traînent accablées leur fugitive existence, la rouille de la barbarie couvre leurs maîtres orgueilleux et les flétrit ensemble. C'est le souffle empoisonné du despotisme qui détruit la vertu dans son germe, éteint le flambeau du sentiment et tarit les sources du plaisir.

Au milieu des spectacles singuliers, étonnans, que nous offrit la découverte du nouveau monde, celui de l'infortune et des vices que produit l'indifférence brute et stupide du genre humain, pour celle qui devroient l'adoucir, ne fut pas un des moins frappants. La férocité la paresse et la cruauté signaloient ceux d'entre ces peuples sauvages qui plus dégénérés que les autres étoient incapables de vertu parce qu'ils étoient inaccessibles au sentiment qui les fait éclore.

Aux considérations générales et rapides je pourrois joindre des observations sur le caractère malheureux des individus dont les âmes léthargiques ne surent jamais s'attendrir. Concentrées en elles-mêmes, elles se corrompent par l'inaction, comme ces eaux stagnantes dont les vapeurs altérées n'ont que des influences malignes. Le sentiment est dans le moral ce que le mouvement est dans le physique, son absence ramène le cahos; c'est un ressort nécessaire, sans lequel tout se confond et s'anéantit. Les femmes en sont les moteurs et tous leurs efforts doivent tendre à le diriger vers son but légitime, l'ordre et la félicité qui le suit. Destinée à le développer, à le conduire, elles n'ont reçu pour cet effet que ce sentiment même dans un degré supérieur.

Ce moyen employé par la nature, est celui, que nous devons choisir. Voulez-vous rendre les hommes meilleurs? cultivez dans les femmes cette sensibilité précieuse qui tient à leur essence, qui détruit la bassesse du moi personnel et de l'intérêt particulier, en nous faisant exister dans les autres par le partage de leur joye et de leurs douleurs, qui réunissant ainsi tous les hommes par leur subordination au vœu commun produit cette harmonie satisfaisante que les meilleurs gouvernements, n'ont fait encore qu'ébaucher. Les femmes sont donc dans leur destination naturelle formées pour rendre les hommes meilleurs; elles seules font naître les affections qui les rapprochent et mettent dans les autres l'accord nécessaire à leur libre exercice. Nous avons vu dans les impressions qu'elles produisent l'origine de la société, et de tous les biens qui la rendent désirable, et dans le mépris de leur pouvoir ou l'oubli de leurs droits, une source des horreurs, qui la déchirent et la défigurent. Détournées chez nous-mêmes de leur but principal, par les révolutions inévitables de l'état civil, nous cherchons comment l'éducation peut réparer les torts faits à la nature; l'observation de celle-ci nous fait voir, que toujours simple dans ses moyens autant qu'elle étoit magnifique dans ses effets, l'utilité d'une partie de l'espèce pour le bonheur de l'autre, étoit le résultat de la foiblesse même qui la différencie, c'est-à-dire, de la sensibilité qui le caractérise, d'où il suit que l'extension et l'emploi de cette sensibilité sont les objets immédiats dont l'éducation doit s'occuper. Éclairés par cette vue qui détermine en quelque sorte, le point où nos recherches doivent aboutir, ayant fixé le terme auquel il faut arriver, je passe à l'examen des procédés qui doivent y conduire.

SECONDE PARTIE.

Sentir, c'est être ému. On ne peut regarder comme un bien la faculté de l'être vivement, qu'autant qu'elle a lieu pour les objets qui méritent de nous affecter ainsi, par l'agrément et par l'utilité qui revient de leur impression. Autrement, c'est une foiblesse qui nous asservit à l'inconstance des choses et nous fait le jouet des moindres vicissitudes. Il est une certaine délicatesse

d'organisation qui nous rendant, pour ainsi dire, accessibles par plus d'endroits étend notre sphère d'activité, varie les nuances du monde visible, multiplie les avertissements de notre existence, dont le sentiment profond constitue le vrai plaisir. L'ennui, le dégoût et les maux qu'il enfante, ne sont jamais que les fruits de l'engourdissement des sens, de la paresse de l'esprit et du vide de l'âme. Mais en servant de préservatif contr'eux, la délicatesse dont je parle pourroit avoir d'ailleurs quelques inconvénients, ceux des révolutions fréquentes qu'elle fait éprouver, et ceux de la puérilité qu'elle pourroit produire. Les uns viennent de son excès, les autres de son abus : tous doivent être prévenus et corrigés, et cet ouvrage est celui de l'éducation. C'est elle qui par la force de l'habitude, et sous le joug de l'autorité, nous dispose à remplir convenablement la place que nous devons occuper, suivant l'ordre de la nature et celui des conventions. Ainsi le jeune arbre façonné par les soins assidus d'un maître intelligent, étend à son gré ses rameaux flexibles, pousse au loin ses jets vigoureux ou les plie mollement en berceaux. Dans l'âge d'or chanté par les poëtes et dans l'état de nature décrit par les philosophes, dont le dernier n'a peut-être pas existé plus que l'autre, la vertu facile ou ignorée ne demandoit pas d'efforts; peu de besoins, point de propriété, ni de loix par conséquent, ou bien en très-petit nombre et seulement de nécessité, quelles causes de dissensions se seroient encore rencontrées? et là où il n'est pas de conflits d'intérêts, la vertu demeure sans exercice, comme le juste et l'injuste sans nom. Instruits alors par le sentiment que des institutions bizarres n'avoient pas encore perverti, les hommes au sein d'une ignorance paisible, couloient des jours exempts de soucis et jamais obscurcis par le crime.

Rapprochés, réunis, par les liens de la société obligés à plus de devoirs, eussent-ils gardés la fidélité à les remplir, ils étoient au période de la perfection. Mais la sagesse comme le bonheur, semble être un point indivisible, au delà duquel il est aussi aisé de passer qu'il est difficile de parvenir. La multiplicité des rapports qui les produit ou les augmente, nous empêche parfois d'en jouir : nous tournons autour d'eux sans cesse, et l'expé-

rience nous apprendra peut-être un jour, qu'ils n'existoient pour notre nature imparfaite et bornée que dans l'espoir et l'activité dont ils animoient notre courage, et remplissoient nos âmes. En attendant que cette expérience, ce juge irrécusable, fasse disparoître la variété du jugement comme disparoît, celle des rayons de lumière qui se croisent, par leur réunion en un faisceau, nous sommes éclairés d'un jour suffisant pour avancer dans la carrière, malgré les contradictions et les erreurs dont elle semble semée. La société est le foyer où les idées s'étendent et se propagent, où les petites parties que fournissent les individus forment une masse totale dont la part de chacun est augmentée. C'est pour ceux qui naissent au milieu d'elle, que l'obligation de s'y rendre utile devient irrévocable, et le soin de le remplir l'occupation de toute la vie. Mais, la manière de satisfaire à cette obligation n'est pas la même pour tous; l'étude de celle qui nous est propre est le premier de nos devoirs, c'est-à-dire, celui des personnes qui élèvent et conduisent notre enfance. Les femmes plutôt formées, demandent des soins particuliers, susceptibles de toutes les impressions, les plus légères peuvent laisser en elles des traces ineffaçables. L'avantage qu'elles ont d'être nées sensibles devient un écueil à craindre, au milieu des idées fausses qui circulent dans le monde, et qui altèrent souvent dans les meilleures têtes les plus simples actions du vrai. Considérées comme épouses et mères, deux rapports sous lesquels elles doivent exister un jour, leurs obligations sont aussi sérieuses que multipliées et n'exigent pas moins de jugement que de droiture. La connoissance de leur destination, le sentiment de son importance, me paroissent les mobiles de leur éducation; ce sont les deux objets vers lesquels doit être dirigée toute la capacité de leur esprit, et toute la sensibilité de leur âme. Il seroit aisé d'atteindre à ce but, déjà marqué par la nature, chez un peuple peu éloigné d'elle, et qui en garderoit encore toute la simplicité. Mais avec nos usages, nos modes et nos préjugés, la chose est-elle aussi facile? Je n'ai pas la jalouse manie de faire la satyre de mon siècle par un éloge outré des siècles précédens, ils ont eu chacun leurs vices, ainsi que tout homme a ses défauts. Je doute, qu'en rappelant les différentes

époques de notre monarchie, on puisse en distinguer une seule où il fut préférable de naître plutôt qu'à celle où nous vivons. La philosophie nous éclaire, la raison nous instruit, le génie a répandu sur nous ses bienfaits, les talents nous ont prodigué leurs chefs-d'œuvre et les arts leurs agréments, jamais la vertu ne s'est annoncée d'un ton plus éloquent et plus noble. L'humanité retrouve enfin des défenseurs et des apôtres, la vérité des adorateurs; nous unissons les grâces et le goût d'Athènes au langage austère de Lacédémone, nous avons nos Socrates et nos Démosthènes, nos Sophocles et nos Praxitèles, nous avons... tout, excepté des mœurs j'entends aussi bonnes qu'elles pourroient l'être, avec tant de moyens de les perfectionner.

Un des plus négligés, et des plus puissants, seroit l'éducation des femmes ramenée à son vrai principe, mais par un enchaînement funeste les abus naissent les uns des autres, et réagissent ensemble contre les efforts employés pour les détruire. C'est parce que la dissipation nous entraîne que la frivolité nous séduit, que l'éclat nous en impose, et que tout conspire à fortifier leur ascendant sur nous, qu'il est si difficile de nous donner ce sens droit, ce goût du vrai, ces idées saines, nécessaires pour éviter les écarts de la folie et le néant de l'inutilité. Encensées comme on encense les princes, nous partageons avec eux le malheur d'avoir des flatteurs en grand nombre, et d'être souvent sans amis. Nous sommes nées à peine, que le murmure enchanteur des éloges, se fait entendre autour de nous, donnés à des riens agréables, ils fixent sur eux notre attention et nous trompent, sur la réelle valeur des choses. Occupées à les mériter sans cesse par les petits agréments, qui nous les ont valu, nos vues se divisent et se rétrécissent, l'illusion de la vanité resserre et dessèche, en quelque sorte, notre sensibilité, ou la disperse sur mille objets indignes d'elle. Guidées par le caprice, maîtrisées par les sens, adorées dans la jeunesse, oubliées un peu plus tard, assez inutiles en tout temps, nous avons quelque ressemblance avec ces idoles auxquelles un peuple superstitieux rend ses humbles hommages lorsqu'il en attend des bienfaits, et qu'il néglige ou châtie dans sa mauvaise fortune. Chez une nation aimable et légère, où la

fréquentation des deux sexes introduit l'esprit de galanterie, excite l'esprit général de se plaire où la manière de vivre est aisée, facile et douce, les femmes doivent être vives, enjouées et charmantes; mais peut-on espérer qu'elles puissent rendre les hommes meilleurs, puisqu'ils veulent être seulement amusés, et qu'ils craindroient de leur voir perdre en grâces ce qu'elles auroient acquis en raison? C'est dans le principe de la législation qu'il faut chercher celui de la bonté nationale et de la félicité publique. Ce sont : l'équité des loix, l'exactitude de leur observation, la juste distribution des peines et des récompenses, et l'égale répartition des richesses, qui produisent la vertu, et fait devenir les hommes aussi bons qu'ils peuvent l'être. Les femmes n'ont jamais sur les mœurs qu'une influence subordonnée à celle de ces premières causes, qui les modifient elles-mêmes en déterminant l'éducation qu'elles reçoivent. Plus sédentaires et plus renfermées pour l'ordinaire, dans les gouvernements républicains, livrées aux travaux domestiques, nourries de ce patriotisme qui élève l'âme et le sentiment, elles travaillent au bonheur du citoyen et à celui de l'État, par le bon ordre et la paix qu'elles font régner dans l'intérieur des maisons, et par le soin qu'elles prennent de cultiver dans leurs enfants, ces germes de courage et de vertu qui doivent perpétuer l'une et l'autre avec la liberté. Concentrées dans leurs familles, elles ne sauroient s'y proposer d'autre but que de se faire chérir par les qualités qui peuvent les rendre recommandables. L'estime des petites choses, la recherche des distinctions vaines, n'existent guère que dans ces sociétés superficielles où chacun apporte des prétentions sans un mérite réel pour les soutenir. Trop répandues chez nous, et commençant à l'être trop tôt, représenter et plaire deviennent les seuls objets de leur ambition, comme ils sont presque les seules choses qu'on leur apprenne. Ce n'est pas au milieu des cercles formés par l'oisiveté, l'amour et l'ennuy, qu'une jeune personne apprend sa dignité, connoît son importance, apperçoit les avantages qui doivent lui revenir de leur accomplissement, se pénètre de leur amour et de la nécessité de les remplir. Ce n'est pas non plus l'éternelle et froide

leçon d'un moraliste chagrin qui peut inspirer ce noble enthousiasme de la vertu, ce goût de bienfaisance, lesquels doivent exercer et développer sa sensibilité : c'est dans une retraite modérée au sein d'une société choisie, d'une famille bien dirigée, qu'il faut élever ces jeunes plantes, l'espoir des races futures, et la joie de la génération actuelle.

C'est là que l'exemple de la vertu doit agir sur leur âme, avant même que leur esprit raisonne, et que tout ce qui les environne doit conspirer à leur en inspirer le goût. Quoi de plus intéressant et de plus propre à faire aimer le vrai que le spectacle de la vie domestique rendue heureuse par l'étroite union des chefs que les mêmes penchants et les mêmes principes font agir de concert? Jaloux d'ajouter encore à leur estime réciproque, ils travaillent toujours à la mériter par l'exercice de la plus grande équité, par la pureté des sentiments, la délicatesse des procédés, les égards de l'attachement, les actes de générosité. La sensibilité les pénètre de sa douce chaleur, leurs bienfaits vont chercher des cœurs à conquérir pour se les offrir en tribut, ils voudroient associer l'univers à leur félicité. Lorsque les ans impitoyables amènent sur leurs pas la foiblesse et les infirmités, le souvenir et l'espérance, si consolants et si flatteurs pour les gens de bien, adoucissent la pente qui les mène au tombeau. Il n'appartient qu'aux pères de famille d'être vieux sans chagrin; la présence d'une épouse chérie dissipe les nuages qui s'élèvent au soir autour d'eux, la douce habitude répare les pertes et tient la place des plaisirs qui ne sont plus; ils regagnent chaque jour dans leurs enfants ce que chaque jour enlève à eux-mêmes; cette riante jeunesse qui leur doit la vie, jette des fleurs sous leurs pas : les doux témoignages de l'amour filial et de la reconnoissance soutiennent le bonheur dans leur âme affaissée, et le sourire paroît sur leurs lèvres comme ces derniers rayons de soleil qui fait briller encore des plus vives couleurs l'hémisphère d'où il va disparoître.

L'image de la simplicité est si touchante, qu'elle ne peut manquer de fixer les inclinations de ceux qui l'ont sans cesse devant les yeux. Mais l'instruction doit s'y joindre pour préve-

nir les impressions étrangères que l'on pourroit recevoir des objets différents que les engagements de la société nous obligent de connoître. Il y a, ce me semble, deux inconvénients assez communs qu'il faut éviter dans l'éducation des femmes : l'un de trop négliger leur esprit, l'autre de ne pas rapporter toutes leurs connoissances à la perfection du sentiment. Un grand homme a déjà dit qu'une femme bel esprit étoit le fléau de son mari et de sa maison; je crois qu'une ignorante sotte ou frivole n'est pas un moindre fléau. Le vif amour du bien ne sauroit résulter que de la vue distincte de son prix. Cette vue suppose nécessairement un jugement éclairé et solide, l'habitude de réfléchir et le talent d'observer. L'ignorance est à l'esprit ce que l'aveuglement est au corps, elle nous retient dans les ténèbres et nous empêche d'agir. Le manque d'idées s'oppose à l'extension du sentiment, comme le défaut de rosée empêche diverses productions de naître. Chaque idée est un organe nouveau, un sens de plus pour l'esprit; mais la culture de celui-ci doit être faite au profit du cœur. La morale est la science des femmes par excellence; les spéculations stériles, propres uniquement à exercer l'imagination, leur sont moins convenables qu'une étude dont l'application à la pratique doit être journalière et perpétuelle. Destinées à se charger du bonheur d'un être imparfait, il faut qu'elles connoissent sa nature et ses défauts, ses passions et ses foiblesses; les moyens d'employer les uns à l'avantage commun et de prévenir les malheurs où peuvent conduire les autres. Il faut qu'elles aient l'art de rendre la sagesse aimable par la douceur du caractère, l'adroit ménagement et l'habile condescendance. Il ne leur est pas moins nécessaire d'avoir cette vigilance habituelle, cette patience des détails, cet esprit d'ordre et d'arrangement qui fait régir avec succès l'empire domestique. Chargées enfin de l'éducation des enfants dans le jeune âge, où se font les premières et les plus fortes impressions, elles ont besoin de connoître les moyens de rendre leurs corps sains et robustes, de développer leur intelligence, de l'aider dans ses progrès, de l'éclairer dans sa marche et de la mettre dès les premiers pas sur le chemin de la vérité. Nous ne sommes plus à ce temps où l'on imaginoit que l'igno-

rance des femmes étoit le gardien de leur vertu et le garant de leur sagesse; ce préjugé, j'ose le dire, seroit aujourd'hui plus nuisible qu'il ne fut jamais. Quand les mœurs ne sont pas sévères et qu'une nation est généralement éclairée, il faut une force supérieure pour résister au torrent de l'exemple, et des connoissances raisonnées pour adopter les meilleurs principes.

Penser juste et bien agir sont les deux règles auxquelles toute la morale se réduit. Connoître et aimer sont les deux points d'où partent les plaisirs; le plus parfait bonheur doit donc être pour celui qui sait le plus qui pense le mieux et qui aime davantage.

Ce bonheur s'étendra par degrés et deviendra celui du grand nombre quand la main de la beauté sera formée à jeter dans les cœurs les semences de la vertu, et que les femmes instruites de leur destination mettront toute leur gloire à la remplir. Elles sont nées sensibles : leur éducation pourra contribuer à rendre les hommes meilleurs lorsque donnant plus d'étendue à leur esprit, plus d'élévation à leur âme, elle développera cette sensibilité et la déterminera, vers les objets dignes de l'exercer. Nourries elles-mêmes des principes de justice, des sentiments de bienfaisance qui réunissent les intérêts divers, elles les inspireront à ceux que la nature leur donna droit de toucher. Fidelles épouses, mères tendres, femmes éclairées et modestes, elles rendront les hommes heureux et bons dès qu'ils seront obligés pour leur plaire de les mériter par des vertus. Citoyennes à Lacédémone, elles y étoient le prix de la gloire, et elles y faisoient des héros; délicates et généreuses, qu'elles soient chez nous le prix de l'honneur et du sentiment, et elles y formeront des hommes. Là, l'enthousiasme de la patrie exaltoit leur imagination, les rendoit fières et courageuses, ici que les sublimes transports d'une vertu douce et pure allument dans leur âme la noble ambition de régner par les mœurs en leur donnant toute la bonté dont elles peuvent être susceptibles, et la félicite des familles deviendra le gage assuré de celle de l'État.

Plus prompte à saisir les principes, que je ne suis habile à détailler les préceptes, je ne vous offre, Messieurs; qu'une esquisse imparfaite et légère des objets que votre question en-

gage à parcourir. Je crayonne d'une main novice quelques traits du tableau que vous nous donnez à peindre.

L'espoir de voir mieux traité par un autre un sujet où ma faiblesse a sans doute trahi mon courage, répand au terme de ma course, je vois une lueur consolante; semblable à cette douce lumière qui, succédant à celle du soleil, éclaire et guide encore les derniers pas du voyageur.

Mademoiselle Phlipon ajoute en s'adressant à ses amies :

Si j'avois été un peu moins étourdie, je me serois bien gardée d'envoyer ce discours : il est impossible qu'il obtienne la plus légère attention. Au moins aurois-je dû le communiquer à de sages personnes dont les critiques m'eussent éclairée et fait corriger les principales fautes. Mais il a parti avec autant de précipitation que de déraison. Il y a beaucoup de remplissage de propositions hasardées, surtout dans la première partie, et le total ne répond pas bien à la question.

Personne n'ignore que les femmes contribuent au bonheur des hommes et réciproquement; il y auroit de quoi faire des plaisanteries toutes propres à me déconcerter sur ce beau texte que je me suis avisée de choisir. Il est aisé de dire que les hommes seront meilleurs quand les femmes bien élevées sçauront les faire valoir plus; ce n'est pas une découverte : l'esprit le plus borné pouvoit avancer cette proposition. Il falloit examiner de quelle amélioration notre espèce est susceptible, actuellement et dans notre hémisphère, comment les femmes pourroient la produire : entrer dans les détails des procédés que l'éducation doit suivre pour les rendre capables de faire cet ouvrage. Une peinture de nos mœurs étoit le premier tableau à offrir : des recherches sur les moyens de les perfectionner devoient suivre, puis les principes d'une éducation des femmes relative à nos moyens, auroient achevé le discours et rempli son objet. Voilà le plan qu'une bonne tête se seroit dressé, mais, etc., etc...

Je m'étois dit toutes ces choses deux jours après l'envoy lorsque j'imaginai de la communiquer (trop tard il est vrai) à

M. de S. V. L. Il eut la complaisance de faire des remarques, que je vais vous transcrire pour vous donner une idée de son gout, et aussi pour que vous ayez le loisir de faire comparaison avec vos propres idées.

1re page. Commencement. — Assez bon.

Jeune, isolée, jusqu'à *du jour*. — Comparaison bonne. Terme plus heureux que bégaye. *Essayant* ne suffit point.

2e page. *Mais si l'instinct*, jusqu'à *et le principe*. — Bon, quoique la deuxième phrase traîne, à cause de desquelles. — (Moi, auteur, je remarque pour mon compte que dont me paroissoit trop brusque et que desquelles m'a semblé meilleur.)

En suivant : question intéressante. — Bon.

3e page. *De la multiplicité*, jusqu'à *gracieux*. — Fort bon.

4e page, Ire partie, jusqu'à *qu'il puisse en être*. — Bonne idée, bien placée.

La gloire de mon sexe. — Inutile et démentant l'humilité précédente.

Fin de l'alinéa suivant : *sourit à l'image*. — Imagination. Mais précieux, affecté.

Alinéa : *Soit que l'on considère*, jusqu'à *de ses plaisirs*. — Assez bon.

Alinéa : *La bonté d'un être*, jusqu'à *la félicité*. — Assez bon, inutile, dit et redit.

Enfin de son développement. — Pas assez bien amené.

Au nom d'époux, jusqu'à *la rudesse*. — A été dit cent fois; bien d'ailleurs.

Après *qu'elles promettent*. — Ce qui suit trop commun.

Tandis que législateur, jusqu'à *sentiment*. — Fort bon.

Tel le regard pénétrant, etc. — Bonne comparaison, bonne expression. Un peu de longueur.

Entre tous les penchants. Cette page et les suivantes. — Déplacé, trop simple, lieux communs.

Soit que nous parcourions, jusqu'à *l'esclavage*. — Bon.

On sent toute l'horreur, jusqu'à *captivité*. — Pas assez bien exprimé, excepté depuis *sa voix touchante*, etc.

Partout où les femmes reléguées, jusqu'à *sources du plaisir*. — Est exprimé avec force et élégance, et contraste avec plus d'un endroit du discours.

Le sentiment est dans le moral, etc. — Métaphore mal suivie.

IIe partie. *Tel le jeune arbre façonné*. — Comparaison inutile, affectée, préméditée. Ce qui suit languissant.

La sagesse comme le bonheur. — Bonne idée. Un peu d'obscurité.

Comme disparoît celle des rayons, etc. — Comparaison apprêtée.

Le soleil est le foyer, jusqu'à *augmentée*. — Bon.

Ce qui suit. — Simple, assez bien, coulant.

Je doute qu'en rappelant les différentes époques, etc. — Hasardé.

Tout, excepté des mœurs. — Hasardé, d'autant qu'on pourroit soutenir aisément que les mœurs sont meilleures que dans les siècles précédents.

C'est parce que la dissipation nous entraîne, jusqu'à *mauvaise fortune*. — Simple et cependant fort bon.

Chez une nation, jusqu'à *en raison*. — Bon.

C'est dans le principe de la législation, etc., et pages suivantes, jusqu'à *ils voudroient associer l'univers à leur félicité*. — Trop long.

Lorsque les ans, jusqu'*au tombeau*. — La fin est fort bonne.

Il n'appartient, jusqu'à *va disparoître*. — Excellente comparaison, assez bien exprimée.

Un grand homme, et pages suivantes. — Les pensées sont très-bonnes, très-essentielles en cet endroit, et bien exprimées.

Penser juste et bien agir, etc. — Bon.

Ce bonheur s'étendra, etc., — *la main de la beauté jette les semences*. — Style précieux. Le reste trop simple.

Citoyennes à Lacédémone. — Bien.

L'espoir de voir mieux traité par un autre. — *L'espoir répand une lueur consolante*, et cette lueur consolante est l'espoir lui-même. ... Mais si beaucoup de personnes ont travaillé sur le même sujet, comme il est à présumer, avez-vous dû vous contenter d'espérer? Cela est-il bien d'accord avec la grande modestie du début? Il est vrai que sans cette licence vous n'auriez pu finir par une comparaison qui est charmante, étant bien placée. Au reste, la seconde partie est très-supérieure à la première.

Telles sont les remarques de M. de S. V. L. à l'exception de trois ou quatre qui n'ont plus lieu parce que j'ai détruit leur objet [1]. Il est de mon sentiment pour le total et ne trouve pas qu'il réponde à la question; il ajoute : « Plus le sujet est brillant, plus on exige de l'orateur. Dans le choix que j'ai fait de vos opuscules, il n'en est pas un seul que je ne préfère à votre discours. »

Ainsi, mes bonnes amies, je ne vous envoie rien de bon, mais je ne vous cache pas plus mes folies et mes sottises, que mes sentiments et mes raisons. Je joins au paquet le résumé de Sophie; je l'ai copié parce que j'aime à recueillir tout ce qui peut instruire. Ce sont mes petits travaux littéraires qui me

[1] Le texte que nous donnons est donc le bon; c'est le texte publié par M. Faugère, mais *revu et corrigé* par mademoiselle Phlipon.

délassent des maux de la vie et de la malignité de tant de gens. Chaque instant me rappelle la plaisanterie du chevalier de Cailly :

De haine mon cœur abonde,
J'en regorge à tous propos :
Depuis que je hais les sots,
Je hais presque tout le monde.

A propos de vers et de misanthropie, je voudrois que vous vissiez un discours de M. de Pezai : l'homme sensible dans la capitale; il y a des vers heureux, de bonnes pensées et beaucoup de sentiment;

Je trouvai ce petit ouvrage tellement analogue à mes dispositions que je laissai couler quelques larmes en le lisant; je me sentois entraîner, par la mélancolie touchante qu'il respire, comme par le courant rapide d'un fleuve impétueux.

Il me prend envie, de vous envoyer une ode que j'ai trouvée fort belle, elle est d'un ami de M. P*** tout sert à faire connoître les personnes. Les comparaisons exercent et forment le gout; je pense que dans ce morceau, on peut trouver, à en faire quelques-unes avec Rousseau le poète.

(L'ode ne s'est point retrouvée jointe au manuscrit.)

Addition a la lettre du 16 juin 1778. (T. II, p. 313.)

Extrait du voyage à Soucis publié dans l'édition de Champagneux.

Une parente (ma cousine Trude) que j'aime, étant venue me joindre à la campagne, se ressouvint qu'elle avoit un débiteur à une ville qui n'étoit éloignée que de six lieues, et résolut d'y faire un voyage. Charmée de pouvoir lui donner un jour lorsqu'elle en sacrifioit plusieurs pour m'accompagner; flattée, d'ailleurs, de voir un lieu qui m'étoit inconnu, je me proposai de la suivre. Informée des personnes chez lesquelles nous allions, devant revenir le même jour, je réfléchis que tout aboutiroit à faire douze lieues, pour dîner et m'ennuyer, pendant trois heures, chez des gens que je n'avois jamais vus. J'imagine que, vêtue en paysanne, et passant pour une domes-

tique, je tiendrois également compagnie à ma parente, et que j'aurois de plus la liberté de me promener seule, pendant qu'elle feroit ses affaires. Il est vrai que je serois obligée de rester à la cuisine, et de manger avec un *Saint-Jean* et quelque nymphe potagère; mais, que m'importe pour quelques minutes? Je fais agréer mon projet, en plaisantant; on dresse les équipages : ma maîtresse monte un cheval, je me place sur un âne, dans mes habits d'emprunt, et nous partons joyeuses à quatre heures du matin, par un tems admirable. Le ciel calme et serein ne montroit encore, vers l'orient, qu'une nuance orangée; l'alouette vigilante s'élevoit en chantant dans les airs; les plantes humides laissoient exhaler un parfum enchanteur; bientôt l'horizon s'enflamme, l'astre éclatant jaillit comme un faisceau lumineux, sa face brillante s'élève, et ses rayons naissants colorent les gouttes de rosée répandues sur le calice entr'ouvert des fleurs. Émue, attendrie, transportée, je laissois, dans mon enthousiasme, échapper cette exclamation :

Que je t'aime, ô simple Nature!
Toujours belle, sans imposture,
Tu plais en tout temps, en tous lieux :
Non, il n'est que toi d'immortelle;
Toujours vraie et toujours nouvelle,
Tu charmes le cœur et les yeux.

Plus vive et plus gaie, ma compagne mêloit sa voix au chant des rossignols et des fauvettes : nous arrivâmes sur les dix heures à Étampes. Cette ville n'est pas peuplée à proportion de son étendue; elle a une lieue de traversée, non compris les faux-bourgs, et tout au plus huit mille âmes. Point de places, d'édifices en aucun genre, qui méritent d'être remarqués. Le marché Saint-Gilles est assez grand, et c'est tout. Notre-Dame, chapitre et paroisse, vieille église gothique, dont l'ensemble est assez laid, ne vaut pas la peine des détails. Les chanoines étoient au chœur; j'ai fait la paysanne lourdaude; j'y suis entrée comme ébahie, cherchant néanmoins à déchiffrer d'anciennes inscriptions qui ne m'ont rien appris. Entrée par la grande porte, je suis sortie par une des portes latérales, faisant devant l'autel une révérence très-courte : on m'a beaucoup regardée sans me

rien dire, tolérance qui m'a surprise. On voit dans la ville plusieurs maisons portant des inscriptions, qui annoncent que Louis XV s'y arrêta, en passant en ce lieu pour aller à Fontenoy : on y voit aussi une croix, sur les degrés de laquelle le peuple veut que Ravaillac ait aiguisé son couteau. Il y a cinq tanneries à Étampes; je suis entrée dans l'une, pour causer avec le maître, qui m'a prise pour une fermière : j'avois le prétexte de chercher des mottes que je savois bien ne se faire que dans la maison voisine, où j'allai ensuite, et où l'on m'attend la semaine qui vient, pour en enlever des centaines dans ma charrette, avec laquelle je dois m'y transporter. Je fis de petites acquisitions chez un marchand mercier, que j'ai questionné sur sa ville : celui-ci me croit dans le commerce, et prétend m'avoir vue à Limours, où je n'ai jamais été.

Il étoit plus de midi; j'étois en nage; j'avois couru la ville, un poing sur le côté, l'autre bras en balancier : je n'avois plus rien à voir, je fus rejoindre ma prétendue maîtresse, que j'avois laissée chez son débiteur, et qui, sans s'être remuée autant que moi n'étoit pas aussi contente.

C'étoit l'heure du dîner; on nous retint absolument : je descendis à la cuisine, où je trouvai une dame *Julie,* qui m'apprit dans cinq minutes ce qu'elle étoit, ce qu'elle avoit fait, depuis quel tems elle servoit dans cette maison, combien Monsieur étoit bon, comme Madame étoit humaine, diseuse pourtant, etc., etc. J'étois fatiguée; je dormois à moitié sur une chaise; je ne disois mot, et je songeois en moi-même qu'il valoit autant écouter ces propos que ceux de la maîtresse, qui m'eût étourdie de ses chiffons, ou de monsieur le baillif et de madame une telle.

J'admirois cette fille dans son aisance; elle faisoit son ouvrage, donnoit ses ordres à sa laveuse, parloit au laquais et m'entretenoit toujours. Enfin le premier dîner s'acheva; je fis le mien de grand cœur, en m'informant du prix des denrées et autres choses de cette espèce à la portée de mes hôtes, qui, s'apercevant que je ne leur parlois ni de moi, ni de mes maîtres, prirent le ton cérémonieux et l'air embarrassé; ce ne fut pas pour long-tems, nous partîmes aussitôt. Ma parente, fort em-

pressée de savoir comment j'avois employé le tems qu'elle avoit été obligée de donner courageusement à l'étiquette, et que j'aurois perdu comme elle, si je n'eusse choisi quelque rôle, désiroit de se mettre en route pour me questionner : je le souhaitois autant qu'elle, pour rire à l'aise de mes petites aventures, et lui faire part de mes observations. Le retour fut aussi plaisant que le départ l'avoit été. J'eus sujet de me féliciter de l'expédient, et j'arrêtai que si j'avois quelque jour le tems et le moyen de voyager, je le ferois en paysanne ou en homme.

Cette petite partie seroit jugée, par bien des gens, comme un écart d'imagination, et j'avoue qu'il ne siéroit pas à beaucoup de jeunes filles d'en faire de semblables; mais je ne crois pas que l'on puisse blâmer celles qui les feroient par des motifs tels que les miens, ni qu'on n'eût rien à craindre de l'exécution en pareil cas. Je ne demeurai que six jours encore à Fontenoy; je vins avec ma parente, prendre les voitures pour Paris à Arpajon.

Nous n'avons eu pour compagnie, dans la voiture, que des femmes, et l'on n'apprend rien avec elles, si ce n'est leurs propres affaires, communément fort ennuyeuses : encore passe, quand on ne dit rien; j'ai fait semblant de dormir pour obtenir le silence, sans pouvoir réussir.

L'air de Paris m'a suffoquée, j'éprouvois déjà le malaise que j'avois déposé en partant : l'amitié me rend tout mon bien-être; elle est mon sauveur, ma déité, ma consolation, mon appui, mon ivresse et mon tout, puisqu'elle n'est qu'un avec la vertu.

L'appréciation qu'on va lire se trouvait jointe à une des lettres écrites par mademoiselle Phlipon à Sophie Cannet. Nous l'avons fait suivre d'un morceau détaché de ces *OEuvres de loisir* dont il est parlé à plusieurs reprises dans la Correspondance, et que Champagneux a reproduites dans son édition des *OEuvres de madame Roland*. Paris, 1800. 3 vol. in-8°.

(*Inédit.*)

SUR LES SERMONS DE BOURDALOUE.

Le sermon du Père B.d.l. sur la passion, me paroit renfermer, ce que l'on peut dire de meilleur sur cet objet; je le juge aussi,

beaucoup plus propre à satisfaire les persuadés, qu'à convaincre des incrédules. La vénération, que l'on a pour une chose, dispose à écouter favorablement tout ce qui se dit à son avantage et rend moins difficile sur les preuves, moins clairvoyant sur les endroits foibles. Le but de l'auteur est de présenter dans ce mystère, l'étendue de la puissance de Dieu aux Juifs endurcis, et la manifestation de sa haute sagesse aux gentils et aux sages du monde. La première partie du discours, me plait davantage que la seconde, non qu'elle domine plus impérieusement mon esprit, mais parce que l'image de J. Ch. mourant avec douceur et sans faste, par l'injustice et l'envie de ses concitoyens, réveille l'idée d'un être supérieur à ses semblables, inspire de l'admiration, pour un courage aussi noble, pour une vertu si puissante et si peu commune.

C'est dans le mystère de sa croix, dit B.d.L. que Jch. a fait paroître toute la puissance d'un Dieu; car si Jch. est mort, il est mort en Dieu : 1° après avoir prédit toutes les circonstances de sa mort, 2° En faisant actuellement des miracles, 3° d'une mort qui est elle-même le plus gr. de ts. les miracles : 4° parvenant enfin par l'infamie de sa mort à la plus haute gloire et triomphant par sa croix de l'infidélité du monde.

Il n'étoit guère possible de tirer un meilleur party de son sujet que de l'envisager sous cette face. Cependant la 1re preuve n'est bonne que pour des croyans; les prédictions des prophètes et celles de Jch. ne rendent pas sa mort miraculeuse pour ceux qui doutent de la vérité de ces mêmes prédictions : qui ne voyent dans les prophéties de l'ancien testament que ces déclamations vagues, ce langage figuré, familier aux Orientaux, dont l'obscurité seule est évidente, et desquels on conclut ce qu'on veut; l'éloignement où nous sommes de la naissance de l'Evangile, la multiplicité des traductions qui en ont été faites, le nombre même des Évangiles dont plusieurs sont disparus, mille autres causes n'ont-elles pu altérer ceux qui nous restent et faire insinuer des prédictions fabriquées après l'événement, ou donner une extension qui en change le sens, à des réflexions de prévoyance? La 2ème preuve, des miracles opérés par Jch. expirant, n'est pas la meilleure, c'est tjs. l'évan-

gile et l'évangile tout seul qui nous parle du tremblement de terre, de la séparation du voile du temple, de l'apparition des ressuscités, etc. Le seul Phlégon, affranchi, fit mention dans la suite d'une éclipse extraordinaire qui avoit eu lieu dans ce temps, mais qu'est-ce que cette autorité? d'ailleurs l'Astronomie n'étoit pas encore tellement avancé qu'il ne fut possible à des hommes ordinaire de juger surnaturels des effets dont les causes échappoient à leurs yeux.

La 3ème preuve est pire que les précédentes; elle fait le cercle vicieux. Bdl. a ressemblé dans ce moment a ceux qui prouvent la doctrine par les miracles, puis les miracles par la doctrine; il avoit voulu nous démontrer la puissance de Dieu par la mort miraculeuse de Jch. il prétend nous prouver ensuite le miraculeux de cette mort par la divinité de Jch. Cet endroit est si mince, qu'on voit le jour à travers.

La 4ème preuve est la plus brillante ; l'orateur avoit trop d'adresse, pour ne pas terminer par elle la 1ère partie de son discours : c'est le triomphe de la croix, prêchée dans le monde et révérée par les peuples. Cet effet imposant, le seroit plus encore, si des peuples innombrables éclairés et sages n'avoient été dans tous les temps les jouets de l'erreur, de l'illusion et du mensonge. Les hommes se sont toujours si fort abusés, que l'adoption, la créance d'une chose, par eux, ne sçauroit être dans tous les cas un titre suffisant pour mériter l'assentiment de ceux qui réfléchissent et raisonnent.

La seconde partie, m'a dégoûtée parfaitement; c'est un morceau théologique sur lequel la raison, a peu de prise. La démonstration de la sagesse de Dieu dans le mystère de la croix est fondée 1° sur la nécessité de satisfaire Dieu offensé, 2° sur le besoin de réformer l'homme perverti et corrompu. Les conséquences habilement tirées de ces deux principes font la matière de cette partie du discours : mais je le répète, c'est bon pour les chrétiens : non pour ceux qu'on veut rendre tels, et qu'il faudroit avant tout, convaincre de la solidité des principes. Ces idées de satisfaction, de réparation, etc., ont quelque chose de petit et d'illusoire; elles sont prises de notre nature imparfaite, de notre manière d'être, de sentir, d'offenser et

d'être injuriés : leur application au grand être me paroît absurde. La corruption originelle, imaginée, pour expliquer l'homme en justifiant son auteur, ne fait l'un et l'autre qu'à demi : ou plutôt elle est indigne du maître prévoyant, puissant et sage qui en permit la communication après en avoir souffert et prévu l'existence, pour la réparer ensuite à grands frais sans profit pour la généralité des malheureux qu'il enveloppe sous l'anathème, dont il ne sauve qu'un petit nombre.

Des faits les plus étranges, on peut tirer d'excellentes leçons de morale; je ne nie pas que le modèle de vertu que l'on nous trace dans la personne de Jch., que l'énumération de ses soins pour notre salut, ne puisse être utile aux mœurs; Ces leçons appuyées de l'autorité qui dirige l'opinion, se trouvent à la portée d'un nombre de gens qui n'eussent pas aussi bien compris l'enseignement de la pure vertu : Mais au reste, je ne vois de croyans bien conséquens, que les bonnes têtes qui auroient su se faire des règles sans celles-là : le commun se mène et se modifie par les lois et les circonstances. L'idée d'une providence et d'une vie à venir sont les mobiles les plus efficaces, les points essentiels où tout se réduit; les détails accessoires touchent peu de personnes utilement, en effrayent quelques une gratis, et répugnent à quelque autres qui se taisent. On a raison d'estimer Bourdaloue : il raisonne bien dans ses principes, son style est sage, correct et châtié : mais ce n'est pas encore là mon homme.

(*Extrait de* Mes Loisirs.)

Je me rendis au pied de la colline. L'endroit étoit solitaire et sauvage. Il avoit en perspective quelques hameaux répandus dans la plaine : au delà une chaîne de montagnes inégales et déchirées qui terminoient en partie l'horizon. On étoit à l'ombre des chênes, et l'on entendoit le bruit sourd d'une eau souterraine qui couloit aux environs. C'étoit la saison où la terre est couverte, des biens qu'elle accorde au travail et à la sueur des hommes. Dorval étoit arrivé le premier. J'approchai de lui sans qu'il m'aperçut : il s'étoit abandonné au spectacle de la nature, il avoit la poitrine élevée, il respiroit avec force.

Ses yeux attentifs se portoient sur tous les objets. Je suivois sur son visage les impressions diverses qu'il en éprouvoit, et je commençois à partager son transport, lorsque je m'écriai, presque sans le vouloir « Il est sous le Charme ».

Il m'entendit et me répondit d'une voix altérée : Il est vrai, c'est ici qu'on voit la nature. Voici le séjour sacré de l'enthousiasme. Un homme a-t-il reçu du génie? il quitte la ville et ses habitants. Il aime selon l'attrait de son cœur, à mêler ses pleurs au crystal d'une fontaine, à porter des fleurs sur un tombeau, à fouler d'un pied léger l'herbe tendre de la prairie, à traverser à pas lents des campagnes fertiles, à contempler les travaux des hommes, à fuir au fond des forêts, il aime leur horreur secrète, il erre il cherche un autre qui l'inspire. Qui est-ce qui mêle sa voix au torrent qui tombe de la montagne? Qui est-ce qui sent le sublime d'un lieu désert? Qui est-ce qui s'écoute dans le silence de la solitude? C'est lui. Notre poète habite sur les bords d'un lac, il promène sa vue sur les eaux et son génie s'étend. C'est là qu'il est saisi de cet esprit tantôt tranquille et tantôt violent qui soulève son âme ou qui l'appaise à son gré. O Nature! tout ce qui est bien, est renfermé dans ton sein! tu es la source féconde de toute vérité..... il n'y a dans ce monde, que la nature et la vérité qui soient dignes de m'occuper..... l'enthousiasme naît d'un objet de la nature. Si l'esprit l'a vu sous des objets frappans et divers, il en est occupé, agité tourmenté. L'imagination s'échauffe. La passion s'émeut. On est successivement attendri, étonné, indigné courroucé. Sans l'enthousiasme, l'idée véritable ne se présente pas, ou si par hazard on la rencontre, on ne peut la poursuivre... Le poète sent le moment de l'enthousiasme, c'est après qu'il a médité. Il s'annonce en lui par le frémissement qui part de sa poitrine, et qui passe d'une manière délicieuse et rapide jusqu'aux extrémités de son corps. Bientôt, ce n'est plus un frémissement. C'est une chaleur forte et permanente qui l'embrase le fait haleter, qui le consume, qui le tue, mais qui donne l'âme la vie, à tout ce qu'il touche. Si cette châleur s'accroissoit encore, les spectres se multiplieroient devant lui. Sa passion s'éleveroit presqu'au dégré de la fureur. Il ne connoîtroit de soulagement

qu'à verser, au dehors, un torrent d'idées, qui se pressent se heurtent, et se chassent.

. . . .

Lorsque je lus cela, dans les œuvres de M. Diderot, je crus qu'il me l'avoit volé; nouveau Prométhée, il me sembloit, avoir pris dans mon cœur, le feu dont il animoit sa peinture. J'éprouvai, non pour la première fois, ce qu'il venoit d'exprimer. Ravie alors, de sentir et de penser comme un homme de mérite, je poussai un cri de plaisir et de triomphe. Je laissai le livre sur la table et je me levai avec transport pour céder aux mouvements singuliers qu'excitoit en moi un sentiment désordonné.

Est-ce l'éloge de M. Diderot ou le mien? Pareille chose m'est souvent arivée en lisant Rousseau. Quiconque eût alors aperçu mes gesticulations, eût entendu mes accents inarticulés m'auroit cru dans un accès de folie. A dire vrai, je ne sais trop, si ce n'en est pas une. Je m'écriois quelquefois ah! divin Rousseau!... tu es digne que je t'admire.... C'est ainsi que j'ai toujours pensé.... Tu remplis toutes mes idées sur cet objet...... Tu me ressembles.... Je me retrouves en toi, mais tu m'embellis tu m'élèves!... oh je te valois, il ne me manquois que de parler comme toi, je sentois tout cela avant que tu ne l'eusses dit; mais tu es mon interprete à moi-même... tu me fais sentir mon âme, ah tu me transformes *en toi, ou tu n'es autre* que moi-même! Assurément, me disois-je, dans des moments tranquilles, il faut que cet homme ait une magie de style surprenante, ou que nos deux âmes soient analogues, pour que je me trouve si parfaitement d'accord avec lui... telle est sur le cœur humain l'Empire du vrai : il enchaîne, il transporte, il enlève, il ravit; vous n'êtes plus vous même, mais tout ce qu'il plaît au poëte, au philosophe à l'écrivain de faire de vous.

(*Inédite* [1].)

Ma très chère amie, j'ai reçu ta lettre le lendemain du jour où je t'envoyai la mienne et vraisemblablement la veille de

[1] Cette lettre n'a pas été datée par madame Roland; la date qu'elle porte est évidemment erronée. C'est pour ce motif que nous l'avons insérée ici.

celui où elle te sera parvenue; je suis charmée que tu m'ais pas trouvée tout-à-fait en défaut, mon cœur se le seroit vivement reproché, c'eut été une peine de surcroit, il souffre déjà assez de ne pouvoir s'épancher librement avec toi. Hélas! tu me rappelles des idées dont je m'occupe souvent; ton voyage de Paris a fait en moi des traces que le regret et le désir renouvellent toujours. Les causes qui nous empêchèrent alors de jouir de notre bonheur, ne furent pas les mêmes; mais aujourd'hui, un besoin aussi vif, nous rend nécessaire et souhaitable notre tendre réunion. Je ne me reproche pas d'avoir négligé les instants heureux que j'ai passés près de toi, mon cœur savoit estimer ce bien, il le goutoit avec délices : mais je gémis de cet obstacle qui empêchoit que notre joie nè fut tout-à-fait égale, et de ces moments précieux qu'une maladie cruelle vint m'enlever avec fureur; la séparation qu'elle mit entre nous étoit, j'ose le dire, la seule circonstance qui me la rendit si triste, et je supportai bien plus facilement la langueur mourante où je restai pendant trois mois pire cependant qu'une maladie décidée, parce qu'elle n'étoit point aggravée par un motif de privation si sensible. Que de choses nous aurions à nous dire actuellement! Mon cœur, je l'avoue, n'est pas tout à fait si tranquille que dans ce temps là. Mais il n'en est pas moins à l'amitié. Il est effleuré d'une manière qui lui fait sentir sa foiblesse sans l'accabler; devenu sensible à ce qu'il ne connoissoit pas encore, il éprouve le besoin d'une philosophie de pratique et il peut la mettre en usage. Mon avantage dans ce combat, est de connoître mon ennemi et d'avoir prévu ses coups : la réflexion m'a préparé d'avance des secours dont le temps est arrivé de se servir; je me connoissois assez sensible pour ne pas me flatter d'échapper à l'expérience; j'osois seulement me tranquilliser sur la difficulté de réunir ce qui pourroit me toucher; cette confiance eut été folie si elle eut été absolue, l'amour est trop habile pour négliger aucuns moyens d'agrandir son empire. Me trouvant inaccessible par les yeux, il a sû me prendre par l'âme. J'osois me reposer sur ma raison, et ma raison devient complice; elle justifie mon estime, mes plus grands principes l'avouent également : je ne vois devant moi

qu'un obstacle, le défaut de convenance d'état, ou plutôt de suffisance de fortune. Le trait est bien choisi. Tandis que je suis importunée de prétendants dont le génie bas et l'âme toute étroite ne sauroient s'allier avec moi, il faut que je trouve réunis, la conformité des principes, la ressemblance des pensées, l'unité des sentiments, dans un sujet qui doit me rester étranger, faute des convenances qui sont les seuls droits des autres. Je sens tout le prix du sacrifice auquel la nécessité m'oblige, l'attachement dont je ressens les atteintes est d'autant plus à craindre que la vertu l'autorise, je dois travailler plus fortement à en prévenir les progrès; mon cœur en saigne, mais un noble orgueil m'anime par la vue des difficultés, mon courage s'en irrite, j'ai promis de me vaincre et je l'ai fait dans un temps où je sens tout ce qu'il en doit coûter pour tenir une promesse; je la tiendrai aussi, j'ose l'espérer parce que j'ose la vouloir de toute ma force, et que l'appui dont j'ai fait choix mérite ma confiance. J'admire comme Dieu m'attache à sa religion par le sentiment, tandis que l'esprit seul me le feroit rejetter; je raisonne et je doute, mais je sens et je me soumets. L'un vaut bien l'autre, et dans l'homme, constitué comme il est, le sentiment et l'expérience sont des guides plus assurés que le raisonnement et les lumières d'un esprit borné. J'ai beau considérer la philosophie, je la trouve seule insuffisante à mon bonheur; elle charme mon esprit, elle flatte mon imagination, mais elle laisse mon cœur trop désœuvré, ou du moins trop dénué de ressources pour des événements même communs; car si elle sait m'occuper par l'amour de la vertu et de mes semblables, elle ne sait pas assez me prémunir contre les traits du sort, me consoler dans certaines disgrâces, me fortifier dans la pratique de ce qu'elle me commande. La religion me convient bien mieux, et s'il étoit possible qu'elle fut une erreur, elle seroit toujours bonne puisqu'elle peut me rendre vraiment heureuse; mais s'il est un Dieu juste qui régit tout avec sagesse, mon bonheur ne peut être attaché à l'erreur. C'est donc la vérité que je suis, puisqu'il n'y a qu'elle qui puisse être la dispensatrice de la félicité. C'est par ces réflexions que je me soutiens et que je m'excite; l'espérance en Dieu qui ne peut

me tromper, ma soumission à sa volonté qui fait tout pour le mieux, voilà ce qui anime ma foi et soulage mon cœur. T'aimer et te faire part de tout ce que je sens, ce sont mes plus grands plaisirs ; désirer notre réunion, me flatter de cet espoir, tel est l'objet de mes vœux les plus ardents, et l'avenir le plus doux que j'envisage.

Tu sens que je t'écris tout ceci incognito et je n'y veux point de réponse.

Adieu tendre amie, je t'embrasse de toute mon âme; aime moi toujours je ne veux rien de plus.

Je t'aime, tu m'aimes,
C'est ce que veut mon cœur,
Tu m'aimes, je t'aime,
Voilà le vrai bonheur.

C'est le refrain de ma chanson, s'il n'est pas bien dit, il est au moins bien senti. J'ai toujours un peu de gaité, quelquefois même de folie, ainsi nos affaires ne vont pas trop mal. Que j'ai peine à te quitter! Je me fortifie près de toi, mon courage s'anime, ma vertu s'éveille, mon cœur s'ennoblit et s'attendrit, je sens que l'envie de mériter l'estime d'une amie si chère m'engage à y travailler avec ardeur. C'est pour ton âme délicate la source du plus doux plaisir que la connoissance de ce que ton souvenir produit en moi. C'est toujours un encouragement à bien faire, et une récompense d'avoir bien fait. Adieu, hélas! que ce mot est dur à prononcer entre nous!

Sans date, sur une enveloppe de lettre :

J'ai en poche des anecdotes et des extraits pour vous envoyer; l'affaire, c'est de les écrire; si vite que j'aille, c'est toujours long quand on a d'autres occupations. Je voudrois pouvoir vous envoyer mon esprit en nature, par parcelles; je formerois entre vos mains un fonds qu'il feroit bon trouver dans l'occasion; mais c'est une chose terrible que de se calquer, et tout s'évapore dans l'opération; il y paroît, je déraisonne; adieu mes amies.

FIN DE L'APPENDICE.

RECUEIL

DE

LETTRES ADRESSÉES PAR LA CITOYENNE ROLAND

A BOSC

ALORS SECRÉTAIRE DE L'INTENDANCE DES POSTES.

Une partie de cette correspondance a paru à la suite de la première édition des Mémoires de madame Roland *publiée par Bosc, en 1795. Nous la reproduisons avec le titre que lui avait donné l'éditeur et les notes qu'il y avait introduites. Nous n'y avons fait d'autres changements que l'intercalation de lettres inédites ou de lettres que Bosc n'a pas publiées, bien qu'elles lui aient été toutes adressées.*

1782.

Amiens, le 23 août 1782.

J'ai, notre ami, reçu une lettre de M. Gosse, qui, je crois, vous sera intéressante à lire. Je vous l'envoie. Vous y verrez la manière dont les généraux des troupes combinées de la France, de la Savoie et de Berne en ont agi lorsqu'ils ont pris possession de Genève.

Je ne sais si vous en jugerez comme moi; mais je trouve que ces pauvres Genevois se sont conduits on ne sauroit plus mal : on diroit une troupe d'aveugles, livrée de son plein gré à quelques traîtres qui les ont vendus, et dont les manœuvres étoient assez évidentes. L'impatience m'en a pris je ne sais combien de fois en la lisant, et le sang me bout dans les veines. Je plains du plus profond de mon âme ceux qui n'ont pas su distinguer le meilleur parti, malgré leurs excellentes intentions, ou plutôt qui n'avoient pas assez d'influence pour le faire prendre; mais il me paroît clair que Genève, en général, n'étoit plus digne de

la liberté : on ne voit pas la moitié de l'énergie qu'il auroit fallu pour défendre un bien si cher, ou mourir sous ses ruines. Je n'en ai que plus de haine pour les oppresseurs dont le voisinage avoit corrompu cette république avant qu'ils vinssent la détruire.

Gosse me dit que l'ami que je lui ai connu à Paris est du parti aristocrate, et qu'il n'a pas voulu le voir depuis la perte de la liberté, crainte de quelques désagréments dans les dispositions différentes où ils sont l'un et l'autre. J'aurois parié cela; c'est un M. *Coladon,* que j'appelois *Céladon,* qui n'est qu'un joli garcon dont la tournure mielleuse sentoit l'esclave de plus d'une lieue, et dont j'aurois donné cent pour un boiteux de la trempe de Gosse.

Vertu, liberté, n'ont plus d'asile que dans le cœur d'un petit nombre d'honnêtes gens; foin du reste et de tous les trônes du monde! Je le dirois à la barbe des souverains : on en riroit de la part d'une femme; mais, par ma foi, si j'eusse été à Genève, je serois morte avant de les en voir rire.

1783.

* 1

Le 9 février 1783.

Je ne vous dirai pas comme la femme du vieux conte, *eh! je veux être battue, moi!* Je ne serois pas de ce goût-là. Mais je vous apprendrai que ce mot *loup* qui vous paroît si terrible, est une gentillesse, une douceur, un charmant nom qui m'est acquis, non de temps immémorial, car c'est du lendemain d'un quatre de février, il y a trois ans; je ne sais pourquoi ni comment; mais enfin il m'est acquis, et je m'appelle *loup* pour quelqu'un, comme peut-être vous vous appelez *mon bel ami* pour quelque discrète dont vous ne parlez pas non plus. D'après cela, jugez les gens sur leurs paroles? N'auroit-on pas autant de raison de douter de ce qu'elles signifient, que Barkley en avoit de

[1] Toutes les lettres que nous avons marquées d'un astérisque ont été publiées par Bosc et n'ont pas été reproduites depuis la première édition des *Mémoires de madame Roland;* elles manquent donc dans l'édition de Berville et Barrière.

douter de l'existence des corps? Mais vous avez autre chose à faire que lire des contes, et je puis mieux faire que d'en écrire.

La tranquille soirée d'hier vous a sans doute restauré. J'ai passé cette journée à travailler fort et ferme, comme je n'avois fait depuis longtemps.

Salut et joie.

*

20 mars.

Vous êtes un bon enfant qui mérite bien qu'on l'aime de tout son cœur; votre dernière lettre respire la sensibilité, la raison; elle vous feroit des amis des gens estimables qui ne vous connoîtroient même que par elle. Goûts heureux, projets sages, sentiments vrais; voilà les semences du bonheur : vous les avez; sans doute que l'événement justifiera vos droits et remplira les vœux de ceux qui vous chérissent! Nous ne serons jamais des derniers parmi ceux-ci.

Je crois bien qu'un guide, comme les leçons en question, vous suffiroit pour aller aussi loin qu'il vous plairoit; je n'en demanderois pas davantage si j'avois avec cela du loisir : mais il me faut un maître pour déterminer un temps quelconque à donner à ce genre d'étude; le maître est inexact : c'est d'ailleurs une pure machine avec laquelle je ne puis raisonner, et qui ne sait que remuer ses doigts pour signifier ce qu'il faut faire; je m'impatiente et je n'apprends pas grand'chose; pas même la musique que vous m'avez choisie, et qui pourtant est facile en général; mais le nigaud préfère me faire étudier ce qu'il sait, et je suis obligée d'y souscrire pour en tirer le moins mauvais parti qu'il soit possible.

Je crois que les gens qui craignent l'écroulement du beau projet de la réformation dans l'administration de la justice, sont très-fondés en raison : ce seroit un phénomène bien singulier.

Adieu; nous vous embrassons en toute amitié et de bien bon cœur.

*

5 avril.

C'est un bonsoir que je vous envoie aujourd'hui. Il est huit heures et demie; le moment du souper d'une provinciale ne peut

être bien éloigné, mais je sais toujours où prendre celui de vous entretenir. Ne croyez pourtant pas que j'aille vous assommer d'une éternelle causerie ; vous n'avez point de temps à perdre, et je ne veux pas dépenser le mien d'une manière onéreuse pour personne, encore moins pour mes amis. D'après ce principe, bien posé, il ne reste plus qu'à venir au fait; c'est ce que j'éloignerois bien encore jusqu'à la fin de la quatrième page, pour vous faire pièce et m'amuser, si la fantaisie ne devoit le céder à la raison. Cette dame-là n'est point d'un service aisé. Quoi qu'il en soit de la réflexion, que vous prendrez pour une boutade, vous saurez que M. *Maille, quincaillier, rue des Lombards*, fait commerce de ce *chiendent* fameux, ou prétendu tel, qui a exercé tant de docteurs, vous compris; chiendent que les vergetiers emploient, et dont moi, ignorante, je me sers fort bien sans discuter sur sa nature. Mais il faut de la pâture pour tous les estomacs; et l'on est si fort habitué à chercher la science dans les dictionnaires, que ce seroit faire crier anathème que de n'en point mettre dans un ouvrage de ce genre, où cependant il n'y en a pas toujours. Vous voudrez donc bien voir M. *Maille*, et sachant, en philosophe, tirer instruction des moindres choses, vous éclairer avec un marchand. Vous lui demanderez d'où il tire cette marchandise, ce qu'il pense de sa nature, des préparations qu'elle peut avoir subies, etc., etc.; vous n'avez pas besoin qu'on vous fasse votre leçon, et vous n'êtes certainement pas de ceux que le poëte Saadi dit ne savoir même s'enquérir : en quoi je ne prétends pas vous faire compliment, mais exprimer un fait qui se trouve au bout de ma plume.

Il me semble qu'il y a déjà deux ou trois grands jours que nous n'avons eu de vous ce qu'on appelle une lettre. Nous désirerions savoir aussi si vous avez reçu cet Art du tourbier; l'empressement de l'auteur seroit bien mal secondé, si l'ouvrage ne vous avoit pas été remis mercredi dernier; c'est à vous que la première expédition en a été faite.

Nous avons été très-occupés ces deux jours à travailler, labourer, semer notre petit jardin; nous y voulons des fleurs, non des belles, suivant l'idée commune, mais d'intéressantes

pour des yeux de botanistes. Ah! nous faisons de belles choses!

Adieu; il est beaucoup plus tard que je ne croyois.

*

Le 14 avril.

N'est-ce donc pas assez de laisser là ces pauvres femmes, sans les envoyer encore à tous les diables? Jeune homme, vous n'êtes point tolérant; mais comme votre petit dépit est plaisant, il vous est aussi pardonné, et nous ne tirerons de l'aventure d'autre conséquence, sinon que vous aimeriez mieux avoir affaire à tous les *houx* de l'univers, qu'à madame Maille. D'après quoi, vos amis peuvent bien vous prier de courir quelquefois pour eux les champs et les buissons, mais non pas autre chose. Au reste, l'amitié trouve bien mieux son compte à votre désintéressement; et lorsqu'elle seule motive vos démarches, elle a bien plus de droits de compter sur votre persévérance. Vous avez beau me peindre tous vos travaux, je ne vous plains pas du tout; je crois qu'être occupé, c'est être déjà moitié heureux, surtout quand c'est un moyen de conserver la liberté; et dès qu'on peut se soustraire à l'empire de l'habitude, on n'est guère exposé à celui de l'amour. Courez donc bien à votre aise les bois et les vergers, en moineau coquet qui ne connoît pas encore l'esclavage; on peut l'éviter longtemps à cette manière de vivre, et l'âme s'en fortifie d'autant. Je vous plains seulement de ne pouvoir vous promener ces fêtes, et j'y penserai toutes les fois que nous irons faire notre promenade, à laquelle nous vous associerons en idée.

*

Le 17 avril.

Vous êtes triste, et nous en sommes tout affligés! personne assurément n'apprécie mieux combien, avec votre délicatesse, vous avez de motifs de l'être. Il est pénible de voir germer dans les cœurs de ceux qui nous environnent des semences de malveillance, ou de quoi que ce soit qui ressemble à cela; une âme généreuse le regrette d'autant plus qu'elle le doit à quelque avantage extérieur : il lui seroit, à quelques égards, plus

facile de s'élever au-dessus d'une injustice formelle, que de vaincre le désagrément d'affliger ses alentours par une autre supériorité que la personnelle. Au reste, cette même disposition doit faire pardonner bien des avantages, et il est très-rare que ceux dont ne se prévaut pas le possesseur, indisposent vivement l'amour-propre des concurrents. D'ailleurs c'est malheureusement une des compensations de la société, que l'espèce de mécontentement de plusieurs de l'avancement d'un heureux; et à cet égard il faut bien prendre un peu son parti pour ce qu'on ne peut éviter.

L'ami vous écrit aujourd'hui une lettre qui vous sera remise par M. *de Vin,* dont le départ pour Paris est fixé à ce soir. C'est un excellent homme, vraiment honnête et sensible, auquel ses amis ne reprochent qu'une paresse qui l'empêche de développer tout ce qu'il vaut et d'user de tous ses moyens. Mais je lui reprocherois volontiers de s'occuper singulièrement d'une politique gazetière qui m'ennuie, et de laisser dormir tout ce qu'il sait de belle littérature que j'aime; mais enfin chacun a son goût. Je suis bien aise que vous ayez tous ceux d'une âme saine, tous ceux qu'alimente une grande activité; c'est autant de matériaux pour le bonheur, et d'armes contre la mélancolie accablante, dont un naturel paresseux ne peut également se délivrer.

*

Le 23 avril.

Vous avez trop d'âme pour qu'on vous reproche d'avoir des sens; ce seroit au moins une inconséquence : il est permis à vingt-cinq ans d'oublier Aristote pour de beaux yeux; et il seroit bien étrange de n'être pas graciable au tribunal d'une femme pour un tel fait. La paix soit faite d'ailleurs, c'est bien mon avis aussi.

J'ai souri à votre empressement de voir M. de Vin; votre active amitié mesure les autres sur elle : mais le bon M. de Vin est l'homme du monde qui aperçoit le moins toutes ces petites choses qui vous intéresseroient, parce que votre cœur y met un prix, et certainement vous en sauriez toujours plus dans notre correspondance abrégée, que lui-même en nous voyant

tous les jours. Je ne serois pas étonnée qu'il passât peut-être trois semaines à Paris sans vous voir, quoiqu'il le désire véritablement; et il est de trempe à employer la moitié de sa vie à projeter le contraire de ce qu'il fera dans l'autre; excellent cœur avec cela, âme honnête, et taillé pour faire le meilleur mari d'une femme qui aura beaucoup de sens.

Vos pucelles du Poitou ne ressemblent point à nos demoiselles d'Amiens, qui ont toute l'assurance d'une femme dont la timidité est bien remplacée; elles causent en cercle tout aussi haut, jouent dès douze ans, et sont dès lors représentantes avec les mines et les petites façons des *routières;* c'est une vraie cocasserie, à laquelle, heureusement, on trouve quelques exceptions remarquables.

Je gagerois presque que vous êtes l'homme au jeu de quilles; nous avons déjà fait de grandes parties avec ma fille; mais c'est une petite sotte, qui jette sa boule à côté : en vérité, si elle ne vise jamais mieux, ce sera une pauvre chose; mais il faut patience à tout. — Ainsi, en avez-vous besoin pour soutenir le travail et la résidence, ou la pluie quand elle vous prend aux champs? mais Dieu soit loué, puisqu'il vous reste encore le temps de nous dire un mot d'amitié, et surtout la volonté de conserver ce sentiment, malgré les friponneries du petit drôle qui vous donne des distractions près de la sœur de l'abbé.

Adieu; nous vous aimons bien aussi, et sans distractions, nous autres bonnes gens qui avons fait le voyage.

*

Le 25 avril.

Vous êtes un excellent homme que nous embrassons de bien bon cœur; votre sensibilité, votre âme se peignent, sans que vous cherchiez à les montrer, d'une manière bien touchante pour vos amis, et bien faite pour vous assurer à jamais tous leurs sentiments. Défendez M. de Vin; vous ne sauriez nous faire plus de plaisir, comme à lui plus de bien, s'il étoit possible de lui inspirer une activité semblable à la vôtre : c'est l'énergie qui manque à sa trempe comme à son bonheur; il le sent, et peut-être il en auroit plus, s'il étoit toujours avec

des gens dont la sensibilité exerçât la sienne avec avantage.

Je crois que vous verrez avec plaisir ceux auxquels il appartient : on peut dire qu'il est d'une famille d'honnêtes gens, en employant cette expression dans la force de sa signification.

Je vous souhaite une Eudora, parce que vous êtes fait pour goûter tous les plaisirs simples qu'elle nous procure, et que nous espérons qu'elle pourra étendre quelques jours; mais je souhaite pour nous qu'elle soit telle qu'un homme qui vous ressemble raisonne de même dans dix-huit ans : alors je chanterois presque le *Nunc dimittis*.

Adieu; portez-vous bien; c'est ainsi que nous vous aimons.

*

5 mai.

Nous avons reçu hier avec grand plaisir votre dernière lettre; c'est une douce chose que ce dédommagement de l'absence des amis.

Vous avez retrouvé votre liberté du soir; est-ce au moins d'occupations que vous en êtes redevable, ou bien à l'amitié d'un de vos camarades? Cette cause-ci seroit plus agréable encore et plus constante.

Grâce à vos renseignements, nous savons à quoi nous en tenir sur la traduction d'Aristote, et tel estimable que soit l'ouvrage, cette édition ne sera pas la nôtre; nous n'avons pas besoin du texte grec, nous pouvons nous passer d'un in-quarto; ainsi nous attendrons un modeste in-octavo sans texte, qui probablement se fera par la suite, et nous conviendra beaucoup mieux. Je suis très-aise du bien que vous nous dites de la *Flore* en question; nous rangerons cet ouvrage parmi ceux de l'aimable science qui en fait l'objet, et qui fera l'un de nos plus chers délassements, lorsque nous aurons pris sans réserve la vie patriarcale.

J'accepte votre heureux augure sur ma petite Eudora, et il ne tiendra pas à moi de travailler à le justifier comme une prophétie; je jouis du moins chaque jour du temps présent en me rendant le témoignage qu'elle a toute la santé, tout le bonheur de son âge; il me faut cette conviction pour m'applaudir de son

existence; il me la faudroit encore pour m'aider à soutenir sa perte, si j'avois le malheur de l'éprouver. Notre santé ne s'améliore pas rapidement. L'ami vous diroit presque que je ne suis plus bonne à voir, et que je penche sur ma tige; il s'alarme de mon malaise, comme moi de sa maigreur, et nous nous inquiétons l'un de l'autre. Contentons-nous de la permission de manger des fraises que Linnée juge si bonnes, et qui sans être merveilleuses dans ce pays, sont ici, comme partout, un des plus jolis fruits à mon gré, parce qu'il flatte l'odorat autant que le goût; agrément qu'il ne partage pas avec beaucoup d'autres.

Il me semble que vous avez été obligé de fermer les yeux en consultant l'abbé. Eh mais!... ceux de sa sœur vous feroient-ils tout de bon la guerre? Gare le petit fripon ailé qui frappe et fuit comme un voleur! Adieu; joie et santé.

*

13 mai.

Vous nous avez fait une aimable causerie, et j'ai cru que vous étiez à côté de nous. Je vous admire de mettre sur le compte de la froideur ce qui paroîtroit le fruit de la sagesse; assurément c'est le plus haut point de celle-ci que de ne voir que ce qui est visible, et de ne point envelopper la réalité d'illusions : n'importe, pour le fait, ce qui vous a conduit là; tant mieux pour vous, si vous n'avez pas eu besoin d'épreuves et d'efforts pour-y arriver; votre âme n'a pas été froissée, et votre énergie vous reste. Dans telle carrière qu'on se jette, on peut aller loin dès que l'imagination ne se met pas à la traverse et qu'elle demeure subordonnée au vrai.

M. de Vin nous avoit dit un mot de ces diatribes parlementaires. Il faut convenir que Paris est un singulier séjour; des calembours et des pamphlets y sont le résultat ou la cause des plus graves affaires, et l'on finit toujours par se moquer du mal et du bien, pour se consoler de l'existence de l'un et de l'impossibilité de l'autre. Vous ne feriez donc plus votre partie dans les barres? Mais s'il s'agissoit de disputer à la course une Sophie, ne retrouveriez-vous pas des jambes aussi bonnes que celles d'Émile? Je ne regrette pas non plus l'herborisation que

le mauvais temps vous a fait laisser pour nous écrire. Mais je souhaite que vous profitiez du beau jour que voici pour en faire une autre; c'est, à mon avis, l'une des plus charmantes occupations que l'on puisse prendre; l'activité de la jeunesse, la rêverie des âmes tendres, tout ce que la campagne inspire et fait goûter se développe et fait jouir en herborisant; la gaieté folâtre et la douce mélancolie s'y repaissent également. Nous avons été hier parcourir les fossés de cette ville, et nous y avons trouvé quelques plantes; mais je suis encore si ignorante, et j'ai si peu de temps pour me décrasser, le besoin de recourir aux livres qu'on ne peut porter, et que je n'ai guère le loisir de consulter au logis, revient si souvent, que j'en serois impatientée si le goût ne l'emportoit sur les mécomptes.

A Sailly, près Corbie.

Je ne sais quel quantième de juin; tout ce que je puis vous dire, c'est que l'on compte ici trois heures d'après-midi d'un lendemain de fêtes. J'ai vu mon bon ami le dimanche; il m'a quittée hier au soir : j'ai passé une très-mauvaise nuit, et je me portois encore si mal ce matin, que je n'ai pu vous écrire, quoique j'en eusse formé le projet. Je ne vous donne point cette succession de choses comme causes et effets nécessaires, mais je vous la donne telle qu'elle est, tout bonnement. J'ai eu communication des lettres que vous avez écrites, parce que leur réception est au nombre de nos plaisirs, et que nous ne savons goûter aucun de ceux-ci sans le partager entre nous. Je ne vous offrirai rien en échange de vos nouvelles; je ne me mêle pas des politiques, je ne suis plus au courant de celles d'un autre genre, et je ne suis en état de parler que des chiens qui m'éveillent, des oiseaux qui me consolent de ne pas dormir, des cerisiers qui sont devant mes fenêtres et des génisses qui paissent l'herbe de la cour.

J'habite sous le toit d'une femme que le besoin d'aimer me fit distinguer, lorsqu'à l'âge de onze ans, je me trouvois au couvent avec une quarantaine de jeunes personnes qui ne songeoient qu'à folâtrer pour dissiper l'ennui du cloître. J'étois dévote, comme madame Guyon du temps jadis; je m'attachai à

une compagne qui étoit aussi un peu mystique, et la bonne amitié s'est nourrie de la même sensibilité qui nous faisoit aimer Dieu jusqu'à la folie. Cette compagne, retournée dans son pays, me fit connoître M. Roland en le chargeant de lettres pour moi; jugez si tout ce qui s'en est suivi doit me faire continuer de chérir l'occasion ou la cause accidentelle qui y a donné lieu?

Enfin cette amie est mariée depuis peu, et j'ai contribué en quelque chose à la déterminer; je viens la voir à la campagne dont je lui ai vanté le séjour comme le plus approprié au bonheur des âmes pures; je parcours son domaine, je compte ses poulets, nous cueillons les fruits du jardin, et nous disons que tout cela vaut bien la gravité avec laquelle on entoure le tapis vert où l'on fait promener des cartes, l'attirail d'une toilette dont il faut s'occuper pour aller s'ennuyer dans un cercle, le petit bavardage de ceux-ci, etc., etc. Au bout de tout cela, j'ai grande envie de retourner à Amiens, parce que je ne suis ici qu'à moitié; mon amie me le pardonne, parce que son mari étant absent, elle juge mieux de ma privation par la sienne; et quoique nous trouvions fort doux de nous dolenter réciproquement, nous convenons qu'être éloignée du colombier, ou s'y trouver toute seule, est une chose assez triste. Cependant je passe encore ici la semaine tout entière; je ne sais si ma santé en retirera tout le profit que mon bon ami avoit espéré. J'ai pourtant fait trêve entière avec le travail depuis trois jours, mais je ne me sens pas encore merveilleusement : j'ai été assez contente du visage de l'ami; je crains son cabinet comme le feu, et la semaine à passer me paroît une éternité par le mal qu'il peut se faire dans cet intervalle.

Avouez que je suis bien confiante de vous envoyer ainsi un babillage de campagnarde! Je prétends bien pourtant, non que vous m'en soyez obligé, mais que vous le preniez comme un acte d'amitié bien sincère et bien dénué d'amour-propre. Je suis pesante; et malgré mon goût pour ce qui m'entoure, malgré cet attrait qui m'attache à tous les détails de la campagne, malgré cet attendrissement que réveille toujours le spectacle de la nature dans sa simplicité, je me sens endormir et *bêtifier*.

J'ai rapporté des plantes de toutes mes promenades; j'en ai

reconnu plusieurs; les autres ont été séches avant que *Murray* m'ait aidée à les juger, et le temps s'écoule sans me ranimer. Au reste, les femmes, dans leur physique, sont aussi mobiles que l'air qu'elles respirent; j'écris d'après l'impulsion du moment; et si j'avois remis cette lettre à demain matin, peut-être auroit-elle été vive et gaie.

Adieu; souvenez-vous de vos bons amis; je réunis le mien dans cette expression, parce que nous ne sommes jamais séparés dans nos sentiments, et que vous êtes l'un des objets sur lesquels nous les fixons avec le plus de complaisance.

Amiens, le 29 juillet.

Il me suffit que vous posiez les armes, je ne demande pas qu'elles me soient rendues : je ne veux pas recevoir de loi, mais je ne prétends pas non plus en imposer à personne. Vous ne vous êtes pas trompé sur les prétentions de votre sexe; je dirois plus, sur ses droits, mais bien dans la manière de les défendre; vous ne les avez pas non plus compromis envers moi, qui ne veux en attaquer aucun : vous avez oublié le *mode*, et c'est tout. Que sont les déférences, les égards de votre sexe pour le mien, autre que les ménagements du puissant magnanime pour le foible, qu'il honore et protége en même temps? Quand vous parlez en maître, vous faites penser aussitôt qu'on peut vous résister, et faire plus peut-être, tel fort que vous soyez. (L'invulnérable Achille ne l'étoit pas partout.) Rendez-vous des hommages? C'est Alexandre traitant en reines ses prisonnières, qui n'ignorent pas leur dépendance. Sur cet unique objet peut-être, notre civilisation ne nous a pas mis en contradiction avec la nature; les lois nous laissent sous une tutelle presque continuelle, et l'usage nous défère dans la société tous les petits honneurs; nous ne sommes rien pour agir, nous sommes tout pour représenter.

N'imaginez donc plus que je m'abuse sur ce que nous pouvons exiger, ou ce qu'il vous convient de prétendre. Je crois, je ne dirai pas mieux qu'aucune femme, mais autant qu'aucun homme, à la supériorité de votre sexe à tous égards. Vous avez la force d'abord, et tout ce qui y tient ou qui en résulte, le cou-

rage, la persévérance, les grandes vues et les grands talents; c'est à vous de faire les lois en politique comme les découvertes dans les sciences; gouvernez le monde, changez la surface du globe, soyez fiers, terribles, habiles et savants; vous êtes tout cela sans nous, et par tout cela vous devez nous dominer. Mais sans nous, vous ne seriez ni vertueux, ni aimants, ni aimables, ni heureux; gardez donc la gloire et l'autorité dans tous les genres; nous n'avons, nous ne voulons d'empire que par les mœurs, et de trône que dans vos cœurs. Je ne réclamerois jamais rien au delà; il me fâche souvent de voir des femmes vous disputer quelques priviléges qui leur siéent si mal; il n'est pas jusqu'au titre d'auteur, sous quelque petit rapport que ce soit, qui ne me semble ridicule en elles. Tel vrai qu'on puisse dire de leur facilité à quelques égards, ce n'est jamais pour le public qu'elles doivent avoir des connoissances ou des talents.

Faire le bonheur d'un seul, et le lien de beaucoup par tous les charmes de l'amitié, de la décence, je n'imagine pas un sort plus beau que celui-là. Plus de regrets, plus de guerre, vivons en paix. Souvenez-vous seulement que pour garder votre fierté avec les femmes, il faut éviter de l'afficher à leurs yeux. La petite guerre que je vous ai faite pour nous amuser dans la liberté de la confiance, vous seroit faite d'une autre manière par l'adroite coquetterie, et vous n'en sortiriez pas si dégagé. Protéger toujours, pour n'être soumis qu'à volonté, voilà votre secret à vous autres. Mais que je suis bonne de vous dire cela, et le reste, que vous savez mieux que moi! Vous avez voulu me faire jaser; eh bien, nous sommes quittes; adieu.

1784.

*

Le 23 mai 1784.

Je vous charge d'une commission que vous jugerez bien être une bonne œuvre à laquelle il faut coopérer. Il s'agit de présenter le billet ci-joint au Mont-de-piété, de payer la petite somme, et de retirer les effets; puis vous ferez mettre ces effets

32.

dans notre ballot de livres et autres affaires, afin qu'il parvienne ainsi sans autres frais.

Il est plaisant que vous alliez retirer des jupes au Mont-de-piété ; mais, plaisanterie à part, vous me paroissez dans un moment critique et fort occupé d'une dernière résolution. Il y a des siècles que vous ne nous avez écrit; je vais envoyer à la poste, avant de fermer, pour m'assurer si vous ne nous donnez point encore signe de vie.

L'ami se porte doucement, et point plaisamment ; fluxion aux dents, courbature, petit frisson, misères enfin ; Eudora va bien, sans reprendre les brillantes apparences de la belle santé. Avez-vous des nouvelles fraîches de l'ami Lanthenas? je le sais à la campagne depuis quelque temps. Adieu ; vous aurez reçu nos *fichus ;* nous vous embrassons.

Le 7 juin.

Il y a bien longtemps, notre bon ami, que je n'ai eu le plaisir de m'entretenir avec vous ; mais j'ai tant à faire et tant à me reposer, que je fais toujours sans finir de rien. Les jours passés à Crespy ont été très-remplis par l'amitié d'abord, puis la représentation et les courses. Parmi ces dernières, celle d'Ermenonville n'a pas été la moins intéressante ; fort occupés de vous et des choses, nous avons joui de celles-ci en vous souhaitant pour les partager. Le lieu en soi, la vallée qu'occupe Ermenonville, est la plus triste chose du monde ; sables dans les hauteurs, marécages dans les fonds ; des eaux troubles et noirâtres ; point de vue, pas une seule échappée dans les champs, sur des campagnes riantes ; des bois où l'on est comme enseveli, des prairies basses : voilà la nature. Mais l'art a conduit, distribué, retenu les eaux, coupé, percé les bois ; il résulte de l'une et de l'autre un ensemble attachant et mélancolique, des détails gracieux et des parties pittoresques. L'île des Peupliers, au milieu d'un superbe bassin couronné de bois, offre l'aspect le plus agréable et le plus intéressant de tout Ermenonville, même indépendamment de l'objet qui y appelle les hommes sensibles et les penseurs. L'entrée du bois, la manière dont se présente le château et la distribution des eaux qui lui font face, forment le

second aspect qui m'ait le plus frappée. J'ai trouvé avec plaisir quelques inscriptions gravées sur des pierres placées çà et là; mais les ruines, les édifices, etc., élevés en différents endroits, ont généralement le défaut que je reproche à presque toutes ces imitations dans les jardins anglois; c'est d'être faits trop en petit, et de manquer ainsi la vraisemblance, ce qui touche au ridicule. Enfin Ermenonville ne présente pas ces beautés éclatantes qui étonnent le voyageur, mais je crois qu'il attache l'habitant qui le fréquente tous les jours; cependant, si Jean-Jacques n'en eût pas fait la réputation, je doute qu'on se fût jamais détourné pour aller le visiter. Nous sommes entrés dans la chambre du maître, elle n'est plus occupée par personne; en vérité Rousseau étoit là fort mal logé, bien enterré, sans air, sans vue : il est maintenant mieux placé qu'il ne fut jamais de son vivant; il n'étoit pas fait pour ce monde indigne.

J'en aurois bien long à vous dire de tout ce que j'ai éprouvé depuis mon départ de Paris et à mon arrivée ici. La pauvre Eudora n'a pas reconnu sa triste mère, qui s'y attendoit et qui pourtant en a pleuré comme un enfant; je me suis dit : Me voilà comme les femmes qui n'ont pas nourri leurs enfants; j'ai pourtant mieux mérité qu'elles, et je ne suis pas plus avancée! La douce habitude de me voir, une fois suspendue, a rompu celle d'affection qui m'attachoit ce petit être... Je n'y songe pas encore sans un terrible gonflement de cœur. Cependant mon enfant a repris ses manières accoutumées; il me caresse comme autrefois : mais je n'ose plus croire au sentiment qui fait valoir ces caresses; je voudrois qu'il eût encore besoin de lait, et en avoir à lui donner.

Vous, que nous comptons chèrement comme ami, vous souvenez-vous de ceux que vous ne voyez plus? Adieu; il faut que je finisse; nous vous embrassons tendrement.

*

9 juin.

Je reçois dans le moment votre aimable épître, les patentes et leur accompagnement; je devois déjà vous écrire; tous ces objets ajoutent encore à ce que je devois vous exprimer, et je

ne sais plus par où m'y prendre. L'ami reçoit des feuilles, nous avons des lettres en foule à répondre et à faire; je me suis levée à près de dix heures, parce que j'avois mal dormi la nuit; le bon frère Lanthenas arrive; le successeur de M. Roland est ici pour prendre des instructions : nous voilà tous, comme vous voyez, fort en l'air et préoccupés. Dans l'obligation de terminer les affaires de préférence aux petites causeries, telles charmantes qu'elles puissent être, il faut vous assurer que l'ami répondra dans peu à l'Académie où vous venez de lui servir d'introducteur; en même temps qu'il vous fera passer ces lettres, il vous indiquera où vous pourrez prendre des exemplaires de ses ouvrages pour les adresser à cette compagnie. En vous chargeant d'une commission, j'ai oublié de vous parler d'argent pour la faire; il part d'ici, ces jours-ci, une personne qui vous remboursera pour moi vos avances. Autre chose très-intéressante assurément. Vous m'avez fait faire la connoissance de M. Broussonet, et je me rappelle parfaitement ce que vous m'avez dit et ce que j'ai vu de son savoir modeste, de son honnêteté, de cette aménité qui caractérise si bien ceux dont les connoissances adoucissent les mœurs; je n'oublie pas non plus que vous m'avez fait espérer que nous pourrions avoir de lui des lettres pour l'Angleterre. Je réclame à cet égard les soins de votre amitié; c'est d'elle dont je m'appuie près de M. Broussonet, aux yeux duquel je ne puis avoir particulièrement aucun titre. Au reste, je demande ces lettres avec une confiance que je n'eusse pas osé prendre si j'avois dû faire le voyage avec notre compagnie, mais sans M. Roland; car, dans ce cas, j'aurois fort bien senti qu'à commencer par moi, personne de notre société n'eût été éminemment propre à cultiver les savantes relations que M. Broussonet peut nous donner. On peut se flatter de faire trouver quelquefois, dans une relation continuée, la douceur et le goût qui peuvent tenir lieu du savoir auprès des savants mêmes; mais quand on ne voit ceux-ci qu'en passant, il faut pouvoir les payer de leur monnoie. Or donc, vous connoissez notre caution; je n'ai rien de plus à vous dire, sinon que je vous prie de me rappeler à votre ami en lui disant pour moi mille choses honnêtes. Nous faisons nos dispositions très-

prochaines ; le temps fuit comme un voleur, celui de fuir aussi pour notre compte nous touche aux épaules ; mille arrangements nous pressent ; et quoiqu'au milieu de ma maison, de ma petite famille, je ne fais qu'une halte ; je suis comme un chasseur au rendez-vous. J'acquitte ma charge et votre commission ; le baiser de moi se donne doucement sur les lèvres, lieu réservé à l'ami du cœur ; je donne le vôtre où je l'aurois reçu, sur les deux joues, mais bien affectueusement ; le sentiment accompagne tous les deux ; *voilà la ressemblance* : le vôtre a la vivacité de l'amitié empressée, le mien la douceur pénétrante d'une union plus intime : *voilà la différence*, pour terminer comme la chanson ; le tout pour votre plus grande instruction et suivant vos demandes. Je ne suis pas non plus comme Eudora ; la chère petite sœur a pris dans mon souvenir et dans mon cœur une place d'où personne ne la délogera ; donnez-moi de ses nouvelles et embrassez-la pour moi. L'ami Lanthenas vous en dit tant et tant, et l'ami et moi, que je ne saurois tout vous exprimer ; je suis pressée à en *étrangler*, comme monsieur Sage, Adieu, mon ami ; nous vous embrassons tous de bien bon cœur.

27 juin.

J'ai reçu hier votre touchante et mélancolique épître, sans pouvoir y répondre aussitôt. Mon beau-frère venoit de passer avec deux compagnons qui n'ont pu retarder davantage leur voyage à Londres, où nous le verrons peut-être encore. Mon bon ami partoit lui-même avec son successeur, pour une partie de la tournée du département. Je suis demeurée au logis avec le bachelier, et tout le tracas d'une lessive, grande affaire de ménage à la province. Je ne pensois pas que l'ami vous eût laissé dans la moindre incertitude sur la destination des exemplaires ; il y en a un complet de tous ses ouvrages pour l'académie ; un des lettres seulement pour le comte de Saluces ; un troisième, je crois, de ces mêmes lettres, pour M. Lamanon. J'ai cherché, demandé, fort inutilement jusqu'à présent, s'il y avoit quelque poisson rare dans nos rivières et fossés ; les gens de ce pays n'ont à cet égard que la science de leur cuisinier ; et malgré ce que je me propose de rechercher encore, je n'espère

rien fournir pour l'ichthyologie de votre ami : il voudra bien ne pas mesurer ses lettres sur les renseignements que nous lui fournirons. Ce peintre et sa maîtresse qui font parler tout le monde des plaisirs qu'ils ont goûtés ; ce marquis d'Arlandes, qui publie aussi tout haut ses prétentions et ses regrets ; ce tas de gens qui ont besoin de faire dire qu'ils sont heureux pour croire l'être, me paroissent bien indignes de l'amour, et bien éloignés d'en savourer les plaisirs : grand bien leur fasse ! je n'envie ni n'estime leur mode.

Mais dites-moi donc, mon ami, où est votre raison, où est votre philosophie ? Quoi ! vous voyez tant en noir une situation où votre chère sœur peut trouver tant de moyens de valoir plus encore ! si elle jouit du revenu que vous espériez pouvoir lui conserver, elle ne perd pas l'espérance de trouver un parti convenable, et elle peut l'attendre agréablement. Je vous avoue que le *non ignara mali* me fait, au contraire, envisager cette situation avec des avantages. C'est sur ce ton que j'en parlerois à la chère petite sœur, maintenant que le trouble des premiers instants doit être un peu dissipé. Mais, hélas ! le sentiment de ses propres pertes est un mal qu'un tiers ne peut jamais apprécier, et ce n'est pas toujours par sa nature que la douleur doit se compter ! Ressouvenez-vous, mes bons amis, de ceux qui vous chérissent, qui prennent part à tout ce que vous éprouvez, qui voudroient l'adoucir, et qui vous portent dans leur sein.

Adieu ; je vous quitte pour suivre ici les petites occupations qui me commandent, et je vous embrasse de tout mon cœur. Le frère vous dit mille choses affectueuses : vous verrez la destination du paquet ci-joint, et vous voudrez bien la lui faire suivre ; adieu encore, sans vous quitter d'esprit et de cœur.

*

Le 24 juin.

Oui, nous vous aimons encore ; nous vous aimerons toujours, j'en ai la confiance ; il faudroit que vous changeassiez bien pour qu'il en fût autrement, et vous n'êtes point de trempe à diminuer de valeur. Recevez donc, mon ami, ces franches assu-

rances, dont je crois bien que vous n'avez nul besoin, et que je vous réitère pour le plaisir de vous les répéter. Nous acceptons de grand cœur votre commission, et nous nous en acquitterons de notre mieux; trouvez donc quelque moyen de me faire passer la musique que M. Parrault voudroit envoyer à Londres; je serois très-aise de remplir aussi pour lui quelque commission, dites-le lui pour moi, avec mille choses honnêtes et sensibles, en attendant que je les lui exprime moi-même. Vous nous feriez grand plaisir de savoir et de nous mander ce que coûtent, neufs et reliés, le *Genera plantarum* et le *Philosophia botanica* de Linnée; nous les avons achetés, mais nous en avons oublié le prix; il s'agit maintenant de les céder à M. d'Eu, qui veut se les procurer; nous les achèterons de nouveau en passant à Paris, pour les emporter avec nous. Je crois vous avoir mandé qu'Achate étoit parti de mardi; mon bon ami s'en va samedi pour achever sa tournée sur la côte du Calaisis, et je dois partir le jeudi suivant avec M. d'Eu. Nous voilà, comme vous voyez, un pied en l'air, et ne tenant plus à Amiens que par un fil. Mais Eudora demeurera encore dans cet Amiens; et Dieu sait combien il me sera cher tant qu'il recélera ce petit être! Que devient la chère sœur? santé, disposition d'âme, habitation? Dites-lui pour moi tout ce que vous pouvez pressentir et que je ne saurois exprimer. Je vous embrasse de tout mon cœur, avec la plus vive affection.

Le 28 juin.

Eh mais! ne diroit-on pas que c'est vous qui partez, à votre annonce de ne plus écrire jusqu'au retour? Je vous en ferois bien démordre, si j'avois le temps; malheureusement c'est aussi la dernière fois que je vous écris avant de m'en aller; je fais toujours quelque chose et toujours je m'en trouve encore à faire : les heures volent, celle du départ viendra frapper, et zeste... adieu, bonsoir. J'ai déjà reçu plusieurs fois des nouvelles d'Achate, que les vents contraires ont forcé de s'arrêter un peu à Boulogne, dont il n'a dû s'embarquer qu'hier. Je ne vous envoie pas les fameuses dissertations d'une fille de vingt ans sur l'esprit, il faudroit que je les cherchasse parmi la pous-

sière et des vieux papiers, je n'en ai pas le loisir; mais lorsque je quitterai le pays, je vous promets d'emballer quelques chiffons avec les paperasses, que vous verrez ensuite à mon passage à Paris, si la fantaisie vous en tient encore : c'est tout ce que je puis faire pour l'honneur de ma parole. Mais comme je vois que ce n'est pas une raillerie que de vous la donner, je ne vous promets rien pour le Journal; j'aime mieux que vous m'ayez obligation de ma complaisance, si j'ai la modestie de vous montrer mon gribouillage : voilà qui est clair, je pense! on m'appelle, je suis pressée; je vous embrasse bien joliment sur les deux joues.

*

7 août.

Eh mais! vous avez une imagination bien vive et vous tirez des conséquences bien terribles! Vous ne vous êtes point représenté des voyageurs, arrivant pour repartir, avec mille embarras, écrivant à la hâte, et ne disant qu'un mot quand leur cœur offroit cent choses à exprimer. Nous avions arrêté que je vous écrirois demain matin, car nous consacrons les après-dînées à faire des caisses : vous ne devinez sûrement pas pour quelle raison j'ai pris la plume dans cet instant; je vous le dirai à la fin de ma lettre; maintenant je veux vous parler de vos commissions. *Dollon*, l'opticien le plus célèbre de Londres, ne parle pas mieux françois que je ne parle anglois; mais nous avons été chez lui avec M. Dezach; j'ai non-seulement expliqué vos intentions, mais j'ai montré vos propres expressions sur l'étendue du diamètre, celle du foyer et le nombre de fois que la loupe devoit grossir : *Dollon* a répondu qu'il étoit très-difficile de réunir ces proportions avec l'effet que vous demandiez; qu'il n'avoit rien de fait ainsi, mais qu'il le feroit pour le mieux : il lui a fallu plusieurs jours; après quoi il nous a donné votre loupe comme le résultat de son travail, pour lequel on lui avoit laissé, écrites en anglois, les conditions désirées. Je vous donne ces détails, non pour vous prouver que j'ai fait de mon mieux, car je crois bien que vous n'en doutez pas, mais pour vous consoler de ce qui est, par la difficulté dont il eût été que cela fût autrement. Je vous apprendrai, pour vous réjouir d'autre part,

qu'Eudora nous a reconnus à notre arrivée, quoiqu'elle fût couchée à ce moment, et que nous lui soyons apparus comme un songe : elle m'a embrassée avec une espèce de sérieux mêlé d'affection, puis elle a fait un petit cri de surprise et de joie, en apercevant son père ensuite. Elle s'étoit portée à merveille, sans le moindre accident, durant notre absence; le lendemain matin, tout courant, elle s'est laissée tomber et a roulé sur l'escalier, de manière que je l'ai crue morte et que je le suis presque devenue; définitivement, elle n'avoit point de mal, et j'en ai été pour ma peur. Cependant l'ami, à qui le voyage avoit fait des merveilles, s'est trouvé fatigué au retour, puis tourmenté par un malheureux clou qui m'a bien attristée : je le fais purger demain avec les tisanes de l'ancienne ordonnance. Je ne pense point à celui qui les a données, à la nécessité d'y revenir, à mon ami, à vous, à toutes les circonstances que cela renouvelle, sans m'affecter beaucoup. D'autres vous le tairoient peut-être, pour ne pas vous affecter vous-même; moi, je sens que je partage trop ce qu'éprouvent nos amis, pour ne pas leur faire aussi partager tout ce qui me touche, principalement en des choses qui deviennent presque réciproques. Pour changer de thèse et faire contraste, je vous dirai que nous étions à ranger, à emballer, etc., lorsqu'un chevalier est venu demander à me parler; c'étoit pour voir la maison; et, suivant le ton militaire, il vouloit en prendre l'occasion de parler à la maîtresse. C'est un bonhomme au fond, mais dont les compliments et toutes ces fadaises que ces gens-là appellent galanterie, m'ont si fort impatientée, que je me suis mise à vous écrire pour m'en débarrasser et le laisser à l'ami, qui n'aura pas fini de sitôt avec un tel bavard. Enfin, dans un bon ménage, chacun prend sa part des fardeaux; j'abandonne celui-ci au plus fort. Ceci me rappelle une comédie angloise que j'ai vu jouer à Londres, et où l'on représente un petit-maître françois qui a beaucoup fait rire, à commencer par nous. Je ne vous entretiens pas du voyage, dont je suis extrêmement contente; nous en causerons bientôt de vive voix, et ce sera bien meilleur. Nous avons employé notre temps comme vous pouvez l'imaginer; j'ai pris à la volée celui d'écrire, et je me rappellerai toujours avec un singulier intérêt ce

pays dont Delolme m'avoit déjà fait connoître et aimer la constitution, et où j'ai vu les heureux effets de celle-ci. Il faut laisser crier les sots et chanter les esclaves; mais croyez qu'en Angleterre il y a des hommes qui ont le droit de rire de nous : je vous dirai des particularités de Lavater, avec lequel M. Dezach a passé quelque temps.

Enfin nous voici sous le même ciel que vous, et vous aimant comme toujours, comme on fait en amitié, dont vous savez la devise : *loin* et *près*, *hiver* et *été*.

*

Le 13 août.

Vous auriez bien mal jugé, en vérité, si vous eussiez cru que je misse assez d'importance à mon Journal pour répugner à vous le communiquer; comme vous ne pouvez le priser que par l'intérêt de la bonne amitié, il est fort à votre service; mais aussi, comme il ne sauroit être grand'chose pour autre qu'un ami, je vous prie de le garder pour vous seul, et je vous l'expédie par la première occasion. J'ai pensé que ce seroit vous faire vraiment plaisir que d'y joindre le résultat d'un voyage fait au même lieu, en 1771, par mon bon ami; cela fut écrit au retour, *currente calamo*. Je fis sa connoissance en 1775; il me communiqua peu après et ce voyage et d'autres, et divers manuscrits; c'étoit en les lisant, tandis qu'il parcouroit l'Italie, que j'écrivis la grande feuille isolée que vous trouverez, et, ce qui est assez singulier, que lui-même n'a point encore vue. Vous penserez que cette jeune solitaire qui étudioit son homme en le lisant, commençoit à ne point le haïr, et vous ne vous tromperez pas. Mais il pourra vous paroître plaisant que vous soyez le premier qui, après si longtemps, lise le jugement que je portois de sa personne en 1777.

Je lisois dans ce même temps un ouvrage de Delolme sur la constitution de l'Angleterre, et je vous enverrois aussi, si je le trouvois, l'extrait que j'en fis alors. Mais, au reste, l'auteur vient d'en donner une nouvelle édition que j'ai vue à Londres, et que je vous invite à vous procurer comme le meilleur ouvrage, au jugement des Anglois mêmes, sur leur gouvernement.

*

25 août.

Un genou sur une chaise, l'autre pied à terre, mes bras sur un coin de bureau qui n'est plus à moi, je veux encore, mon ami, vous écrire un mot d'ici. Je vais quitter cette ville pour longtemps assurément, peut-être n'y reviendrai-je jamais; il m'est doux de marquer toutes les époques de ma vie par une consécration particulière à l'amitié. Recevez la réitération des assurances que je vous ai données tant de fois dans ces lieux, et que j'aurai toujours à vous répéter partout où je pourrai me trouver.

Nous voilà tous disposés, la voiture est remplie; on la conduit chez M. d'Eu, où nous allons dîner, et d'où nous y monterons. Adieu; je vais m'éloigner un peu de vous, mais pour m'en rapprocher et vous embrasser bientôt.

Recevez nos embrassements dès ce moment même, en attendant celui de les faire *viva voce*. Adieu; au plaisir de nous voir réunis!

*

Longpont, le jeudi matin 23 septembre.

Vous m'avez laissée pénétrée, anéantie, au moment de mettre entre nous un intervalle de cent lieues, au moment de nous quitter pour longtemps peut-être, au moment où le cœur brisé, mais dans l'effusion de mon âme, les mains de mon ami, de ma fille, réunies dans les vôtres, je renouvelle le pacte de la sainte amitié, ce pacte d'autant plus solennel qu'il étoit accompagné d'un silence que personne de nous ne pouvoit rompre; à ce moment, vous vous dégagez du milieu de nous, vous nous fuyez!.... Je suis demeurée immobile sur mon siége, mon enfant dans mes bras, mes yeux baignés, attachés sur cette porte que vous veniez de passer. Dans quel état êtes-vous donc vous-même!

Votre image nous poursuit ici, nous suivra partout, et notre âme, abreuvée de l'amertume où nous vous avons vu plongé, se refusera aux douceurs qui nous environnent, jusqu'à ce que nous ayons l'assurance que vous croyez en vos amis, que vous les chérissez toujours, que vous êtes persuadé de leur dévoue-

ment, jusqu'à ce qu'enfin la douce confiance fasse renaître les beaux jours de notre amitié. Jeune et sensible ami, punirois-tu ceux qui t'aiment d'avoir eu pour toi ce ménagement que leur sensibilité croyoit devoir à la tienne? Dites-moi, rentrez au fond de votre âme, jugez la nôtre par elle, et voyez s'il est possible que nous soyons autres que ce que nous vous protestons être. Revivez, mon ami, au sein de la confiance; elle est faite pour votre cœur honnête, et l'injure que votre sensibilité nous a faite en croyant que nous vous en avions fait une, est une erreur de sentiment qui appartient à son excès. Écrivez-nous, mon ami, épanchez-vous encore avec nous, recevez nos tendres embrassements, et renouvelons pour jamais le serment d'une amitié éternelle!

Mon cœur est plein, le temps me presse, on m'environne; adieu : venez donc ici dimanche. Ci-joint la traduction désirée; l'ami Lanthenas, et mon ami, nous vous embrassons!...

*

Du Clos la Platière, le 3 octobre.

Eh bien, notre bon ami, qu'êtes-vous donc devenu à notre égard, à nous qui vous conservons le plus sincère attachement, l'estime la plus vraie, l'amitié la plus tendre? Je vous ai écrit de Longpont; notre ami Lanthenas vous aura répété l'expression de nos cœurs : nous nous flattions, je vous l'avoue, de trouver ici de vos nouvelles, ou d'en recevoir à notre arrivée, car vous avez encore eu des nôtres de Dijon. Votre triste silence nous accable autant que vos pleurs nous ont déchirés; homme impitoyable, dont l'imagination nous fait tant de mal à tous, pourquoi refuser d'ouvrir votre âme à la vérité, à la confiance, à l'ancienne amitié? Vous avez beau lutter contre elles avec les prestiges auxquels vous vous êtes livré, il faut que vous reveniez à la franchise, au dévouement avec lesquels nous vous aimons; et je ne connoîtrois plus rien aux choses de ce monde si votre erreur pouvoit tenir longtemps contre la bonne foi et la vivacité de sentiment que nous mettons dans notre liaison. Levez les yeux, mon ami; voyez les braves gens qui vous chérissent, qui n'ont jamais eu que des raisons de vous chérir

davantage, et qui ne souhaitent autre chose que le retour de votre attachement. — Nous sommes arrivés sans accident, mais fatigués; le frère étoit venu à la ville pour nous recevoir, et aussitôt nous avons ouvert des malles, fait de nouveaux paquets pour venir à la campagne, où nous voici. Je n'ai le courage de vous parler de rien de relatif à ce qui m'environne jusqu'à ce que vous m'ayez donné signe de vie. L'ami vous a écrit que nous avions vu M. Maret, M. de Morvaux, M. Durande; que nous avions acheté vos peaux, qui sont avec nous, et sur lesquelles nous attendons vos renseignements pour vous les expédier, à moins que nous ne trouvions une occasion. La lettre faite à Dijon a été mise à la poste à Beaune, parce que nous sommes partis bien matin et que nous n'avons pas voulu la laisser à l'auberge. Demain, l'ami va à Villefranche porter lui-même celle-ci; je vous ferai de graves reproches s'il n'y trouve pas de vos nouvelles. Donnez des nôtres à l'ami Lanthenas; dites-lui que nous l'attendons de pied ferme pour l'embrasser; il aura sûrement été à Vincennes, chez mon Agathe, etc. Je le remercierai de tous ces soins quand il y aura joint celui de se transporter ici. Mille choses honnêtes, sensibles, empressées, à M. Parault.

Adieu, mon ami; trouveriez-vous indifférent de recevoir souvent l'assurance que nous vous aimons toujours? Mes tendres embrassements à la chère sœur.

*

A Villefranche, le 7 novembre.

Nous recevons enfin de vos nouvelles, notre bon ami; c'est toujours, de notre part, avec le même empressement que par le passé; à quoi tient-il que de la vôtre elles ne soient données avec autant de plaisir et d'amitié? Au reste, vous nous trouverez toujours les mêmes, et peut-être vous direz-vous un jour que des personnes qui n'auroient pour vous qu'un attachement médiocre n'auroient pas été capables de prendre autant de soins, et de les prendre aussi constamment, pour vous persuader le contraire; quel autre intérêt que celui du cœur pourroit porter à agir ainsi? Vous le sentirez; votre âme se

rouvrira à la confiance, et vous nous dédommagerez, par l'intensité, de la suspension qu'aura faite dans la durée le triste nuage qui vous offusque. Je le crois fermement, parce que le sentiment de nos droits sur votre amitié est inhérent à celle que nous vous portons, et entraîne avec lui l'assurance de vous ramener à la vérité. Je vous parle de ceci pour la dernière fois; je continuerai notre correspondance sur le ton que nous n'avons pas de raisons de changer, et vous saurez que loin de nous éloigner de nos amis malades, nous renouvelons alors le dévouement qui nous unit à eux pour jamais.

Mon bon ami vient de partir pour faire une tournée dans les montagnes de son département; de là il doit passer quelques instants à Lyon; je serai au moins dix jours, peut-être quinze, sans le voir. Nous sommes environnés d'ouvriers; mon appartement est bien à peu près rangé, mais il y a beaucoup à faire pour le cabinet de l'inspecteur. Nous aurons longtemps des soins de cette espèce, car nous faisons bâtir à la campagne, et j'ai grand'peur que les maçons, qu'il faut veiller, ne nous empêchent d'aller cet été herboriser au mont Pila. L'ami Lanthenas, qui nous a quittés le 3 de ce mois, vous aura quelquefois entretenu de nous, et doit vous en dire long encore s'il peut s'acquitter de tout ce dont nous l'avons chargé. Ma petite Eudora, qui jase plus que jamais, et que je vois avec une extrême satisfaction se plaire toujours davantage avec moi, ne vouloir plus me quitter, m'a appelée cette nuit en prononçant votre nom, pour me demander où vous étiez, si vous deviez venir nous voir. En se jouant autour de nous, elle a déjà appris une partie de son alphabet; je ne saurois prendre un livre qu'elle ne veuille y regarder. J'ai eu peu de loisir depuis mon arrivée ici; car vous saurez que l'usage est de visiter les arrivants; j'aurois eu toute la ville, si quelques personnes n'étoient encore à la campagne, ce qui prolonge un peu les visites; d'ailleurs ma belle-mère en reçoit habituellement beaucoup; mais je m'esquive au moment du jeu dans le cabinet de notre excellent frère; là, on lit les journaux ou autre chose, on cause littérature ou arrangements, on se repose dans la confiance, et le souper vient toujours trop tôt. J'ai à vous demander les

leçons d'harmonie et de clavecin de *Bémetzrieder*, in-4°, dont une fois déjà vous avez acheté un exemplaire pour une de mes amies; mais je n'en suis pas pressée, car je n'ai pas de clavecin, et cette acquisition est moins aisée à faire que l'autre; mon ami aura d'autres objets dont il vous parlera à son retour. Nous avons quitté la campagne au moment où des neiges prématurées en avoient bien changé la face; cependant, si la nécessité de nous arranger ne nous avoit appelés à la ville, nous n'y serions pas revenus si vite. La nouvelle de la guerre me fâche, parce que je regarde toujours ces querelles de rois comme des fléaux pour les peuples; je la regrette plus encore puisqu'elle vous donne des sujets particuliers d'inquiétude. Donnez-nous des nouvelles de ce que les sciences, les auteurs, les académies et les brigues présentent de nouveau. Je vous aurois demandé avant tout des détails de vos occupations, de vos études actuelles, si vos expressions à cet égard ne m'obligeoient d'attendre l'instant où vous-même trouverez de la douceur à nous en entretenir. Mille choses à M. Parault, que sans doute vous avez le plaisir de voir quelquefois. Il y a longtemps que nous attendons des nouvelles d'Amiens, et que nous doutons presque du sort d'un paquet par le silence d'un homme, entre autres, intéressé à ce qu'il renfermoit, et à qui M. d'Eu aura dû le remettre.

Adieu; n'oubliez pas ceux qui vous aiment et qui vous sont attachés pour jamais; je vous embrasse au nom du petit ménage.

*

21 novembre.

Dans un paquet que nous adresse l'ami Lanthenas, je trouve pour vous la lettre ci-jointe; je saisis avec plaisir cette occasion de vous écrire un mot. Telle empressée que je sois toujours de le faire, je me retiens encore souvent, dans la crainte de vous fatiguer; combien cette idée m'est pénible! vous ne l'imaginez pas; mais enfin je suis trop votre amie, et pour vous laisser à vos funestes préjugés, et pour les combattre d'une manière qui vous devienne importune.

Pardonnez ces expressions chagrines aux impressions de même

nature auxquelles je ne puis me soustraire en ce moment. Je ne voulois plus rien vous dire de semblable, et mon âme confiante m'échappe malgré moi. La lettre de la chère sœur m'a sensiblement touchée; j'y veux répondre incessamment; elle m'est arrivée toute nue, avec une adresse de votre main, sans mot d'ailleurs. Où êtes-vous donc, mon ami? Encore une fois, passez-moi ce retour; je pardonne tout à votre sensibilité, vous excuserez bien quelques effets de la mienne. Je suis veuve encore; mon ami est revenu des montagnes et vient de repartir pour Lyon; mon beau-frère est à la campagne pour diriger des pionniers, des tailleurs de pierre, etc. Ma chère Eudora est bien enrhumée pour la première fois de sa vie; sa toux me déchire les entrailles, m'alarme et me met au supplice. La pauvre petite se rappelle bien de vous, mais moins de vos jeux que de l'état où elle vous vit à notre départ. *Maman*, me disoit-elle ce matin avec son petit accent qui annonce déjà du sentiment, *monsieur d'Antic il pleure!* Elle m'a fait aussi mouiller mes yeux.

Ma santé n'est pas merveilleuse; j'observe et commente, comme je l'entends, une ordonnance que j'ai apportée de Paris. Quand je songe que c'est pour ce papier et une visite faite et reçue à l'égard d'un homme dont je n'entends plus parler d'ailleurs; quand je songe, dis-je, que c'est là le fondement sur lequel votre amitié a bâti je ne sais quelle monstrueuse chimère, je me dis qu'il faut que vous soyez bien fou, ou que je sois bien sotte de ne rien comprendre à cela; ou plutôt je ne sais que dire, penser et faire.

Tenez, mon ami, nous rabâcherons sans cesse si vous ne revenez pas à la raison. Je vous promets pourtant de ne plus revenir à ceci, et surtout de vous aimer toujours : c'est ce que je sais, ce que j'entends, ce qui me plaît le mieux. Recevez un bon soufflet, une bonne embrassade, bien amicale et bien sincère; c'est ce qu'il me faut aujourd'hui pour l'humeur mixte dont je me trouve. Adieu donc; j'ai bien faim d'avoir de vous une lettre où vous soyez comme jadis; brûlez celle-ci, et ne parlons plus de nos misères.

*

Le 15 décembre.

J'aime mieux encore que vous nous fassiez l'aveu de ce que vous pensez de mal de nous, que d'avoir le seul droit de croire que vous en pensez bien, sans en recevoir l'assurance de votre bouche. Choisissez-nous du moins, mon ami, pour les confidents de vos sentiments et de vos opinions sur tout ce qui nous concerne; nous pouvons nous reposer assez sur ce que nous sommes pour supporter tout ce que vous nous croyez être, sans jamais vous l'imputer à crime. Ne déchirez point de lettres que vous m'ayez écrites dans l'abandon de votre cœur; tout ce qui vient de lui m'est bon et cher comme il le fut toujours. Votre erreur est l'effet d'une sensibilité qui nous attache encore davantage, et la cause suffiroit pour effacer bien des injustices. Je conçois mieux votre état depuis que je me suis entretenue au clos, avec l'ami Lanthenas, des raisons que vous aviez de vous plaindre du personnage en question; mais vos idées n'en sont pas moins fausses par rapport à nous. Je gémirai toute ma vie d'un ménagement mal entendu, qui altère les charmes d'une relation que je croyois inaltérable; mais quoi! elle triomphera de cet obstacle; et s'il faut que le silence d'un moment (quoique dignement motivé de notre part) soit à vos yeux un tort si affreux, vous ne pourrez du moins vous dispenser de le pardonner, de l'oublier pour des amis dont le regret mérite si bien ce sacrifice. Vous nous aimerez un jour davantage d'avoir su juger, apprécier, soutenir cette fougue de votre jeunesse aimante et transportée; nos larmes, mon ami, répondent aux vôtres : n'est-il pas étrange que si bien d'accord, et tout attachés, nous ayons encore autant à désirer? En attendant la révolution heureuse et nécessaire sur laquelle je compte, laissez-moi conserver et entretenir l'ami d'Eudora; vous ne lui imputez point la faute de ses pères, et mon cœur vous tient compte de l'exception que, malgré votre erreur, vous savez encore faire. L'ami de mon enfant a bien des droits à ma tendresse; je vous parlerai d'elle pour vous, et de nous à cause d'elle; vous me trouverez sincère, confiante et attachée autant qu'il soit possible. Cette chère Eudora a recouvré la vigueur de sa santé au prix de deux

médecines; n'est-il pas triste d'avoir dû employer sitôt ces salutaires poisons? Effet de la société, effet de la vie sédentaire des villes? Sa petite intelligence se développe toujours davantage, et je compte bien que son cœur ne sera point étranger aux affections douces et honnêtes.

Si vous saviez combien je suis impatientée contre moi-même pour une occasion manquée, je crois que vous me plaindriez. Un ami que nous avions à Rome est venu passer vingt-quatre heures avec moi en retournant à Paris, où il compte se fixer; je devois lui donner vos peaux achetées à Dijon; mais ses compagnons de voyage sont venus l'enlever plus vite qu'il ne s'y attendoit; car le projet étoit de demeurer au moins deux jours: les commissions sont demeurées, et j'ai maudit mon étourderie une heure après que la chaise de poste a été partie. Si vous en aviez quelque autre, j'imagine que vous me l'indiqueriez: mais je ne puis vous peindre ma colère. Nous avions causé de vous, de Lavater, de mille objets attachants; M. le Monnier, qui descendra, je pense, chez M. Vincent, de l'Académie, est tout plein de son Italie, qu'il vient de visiter pour la seconde fois; c'est un homme de mœurs douces et aimables; il connoît M. Romé de l'Isle, et fait comme tous ceux qui connoissent cet excellent homme, c'est-à-dire qu'il l'aime beaucoup: les enfants des arts sont naturellement unis à ceux des sciences.

J'ai assez souvent des nouvelles de l'ami Lanthenas, sans en savoir plus que vous sur la suite de ses projets; peut-être n'en sait-il pas plus lui-même, il est trop nécessairement dépendant des circonstances.

Je vous sais bien bon gré du soin que vous avez pris de me donner de sûres nouvelles d'Agathe; je ne vous en remercie pas, parce que je compte toutes vos démarches comme celles de l'amitié; le cœur les inscrit, la bouche ne les relève pas. Mon ami est encore à Lyon: il s'y est accroché et blessé la jambe en y arrivant à cheval: le mal est passé; il court et travaille terriblement. Ma santé a été pitoyable dans toute la force du terme; mais je reprends singulièrement depuis huit jours, et je me crois bien tirée d'affaire. Mille choses affectueuses à la sœur; je m'attache à tout ce qui vous appartient; rendez mon

affection à ma fille, si vous ne pouvez me la payer; je ne me plaindrai qu'à demi, et seulement tout bas. Adieu, mon cher ami; courez, voyez le monde : puissiez-vous trouver des êtres qui sachent vous apprécier et vous chérir comme nous!

Je n'ai pas écrit à Amiens depuis des siècles, des visites et encore des visites, du travail, des misères, puis le délassement bien séducteur dans la douce intimité d'un frère. Le temps vole et fuit... mille choses restent en arrière; vous n'y serez jamais.

*

20 décembre.

Eh bien, que devenez-vous, notre bon ami? Santé, affaires, relations, étude, tout cela est-il comme vous le voulez, comme je vous le souhaite, et comme nous contribuerons à le faire être pour le chapitre de l'amitié, si nos cœurs vous étoient connus. Mais pourquoi mettrois-je encore ceci en supposition? N'en parlons plus, et agissons avec confiance.

Je reçois de Lyon la quittance ci-jointe pour la faire passer à Paris; je ne veux choisir personne autre que vous, parce qu'il n'en est pas à qui nous aimions mieux devoir quelques services; je vous prie d'en toucher le montant et de chercher en échange un bon papier de pareille valeur sur Lyon, ou sur Villefranche; je présume que vous trouverez plus aisément pour la première de ces villes, et ce qui seroit peut-être encore mieux que de chercher chez des marchands, c'est de prendre aux fermes ou aux postes une rescription pour un des receveurs de Lyon.

Eudora va très-bien; force et gaieté sont revenues aussi brillantes que jamais, et sa petite intelligence fait quelques progrès. Je suis mieux aussi; j'attends très-incessamment mon bon ami. Nous n'avons point ici de nouvelles, que l'effervescence des esprits à Lyon pour l'élection d'un nouveau prévôt des marchands, et les cabales, les diatribes assez ordinaires en pareil cas. Le froid est horrible; nos chemins de montagnes sont impraticables, et les autres ne valent guère.

L'ami tient maintenant à l'Académie de Lyon; celle d'ici, comme vous pouvez le penser, l'a mis au nombre de ses titu-

laires. Le cabinet n'est point encore rangé; c'est une misère que de faire quoi que ce soit en saison si rigoureuse. Il y a quelque temps déjà que je reçus nouvelle de l'ami Lanthenas; il est de retour près de son père, et se trouve, par quelques occupations, un peu en retard de sa correspondance; il le regrettait à votre égard, et me chargeait de vous dire qu'il se dédommageroit au premier instant.

Mille choses empressées, affectueuses à notre chère sœur; mille autres à l'excellent M. Parault. Le berger Sylvain est bien maltraité pour son ouvrage échappé du déluge; il est grossièrement étrillé dans l'*Année littéraire;* c'est une honte pour les critiques que de s'armer ainsi du foudre de Jupiter contre quelques fleurs des champs. Que disent et font tous vos savants? Qui est-ce qui est poussé à l'Académie des sciences? Et M. Broussonnet n'est-il encore qu'à la porte? Adieu, mon ami; finissons la présente année et commençons l'autre sous les auspices de la franche et tendre amitié; je vous renouvelle celle que je vous ai vouée dans la sincérité et l'abandon de mon cœur.

1785.

*

Le 9 février 1785.

Vous voyez que, si ce n'est par moi, du moins par un tiers, je vous rends la monnoie de votre pièce, et que je vous envoie aussi de la *comtesse*. Il me paroît que vous *lavatérisez* bien avec elle, et que vous avez à parcourir un vaste champ pour l'observation. Vous devez être maintenant un habile; dites-moi donc ce que vous avez découvert ou reconnu sur nos portraits; je suis curieuse de voir si vous adressez juste, et surtout ce qu'accuse mon visage. Vous avez peut-être un peu brouillé l'idée de l'original; vous n'étiez pas docteur en physiognomonie quand vous pouviez le considérer, et le voile est aujourd'hui de cent lieues d'épaisseur : mais j'en saurai d'autant mieux si nos portraits sont bien faits. Parlez-moi donc franchement à ce sujet; je ne puis cependant m'empêcher de vous dire d'avance que vous êtes un bien mauvais écolier de *Lavater*,

ou que les portraits en question sont bien peu ressemblants, si vous n'y trouvez pas les caractères qui promettent de bons amis. Je croyois vous avoir écrit que l'ami Lanthenas s'occupoit fort, et qu'il m'avoit chargée de vous dire que vous ne vous étonnassiez pas d'être un peu de temps sans recevoir de ses lettres, il nous a aussi laissé passer douze grands jours sans nous écrire. Nous avons reçu les deux traductions de l'excellent M. Parault. La première est encore à ma portée; mais pour l'autre, je n'y suis plus : il faudroit pouvoir dire avec *Swedenbourg* : «Je *l'ai vu*, ce monde intellectuel.» A propos de voir, notre ménage est fort mal pourvu de moyens; nous avons tous mal aux yeux, grand'mère, deux fils et bru, nous avons tous rougeur, cuisson, picotement; c'est l'ami qui en souffre davantage dans ce moment. Au reste, nous n'avons pas ri comme vous; nous ne sommes pas si gais quand nous n'y voyons goutte, et nous sommes tentés de nous ennuyer.

Tirez-vous comme vous pourrez de ce moitié propre et moitié figuré; je suis quelquefois portée à faire aussi du galimatias comme la comtesse.

Il faut pourtant vous dire au clair que vous recommencez à devenir aimable : cependant vous êtes un peu fanfaron; mais passe à votre âge; et puis, s'il falloit tout relever de cent lieues!... Au bout du compte, et tous fagots à part, nous vous aimons bien et vous embrassons de même. Je ne sais comme vous avez passé votre carnaval; moi, je suis d'une sagesse à édifier toute la ville; et il le faut bien au moins; car la belle-sœur d'un chanoine fort régulier, qui ne ressemble point du tout à ceux de la capitale, est obligée ici, sous peine de scandale public et particulier, d'être aussi régulière.

Notre Eudora, nos petits délices, croît et raisonne autour de nous; à cet instant, elle fait une petite moue toute jolie, en cherchant à nous embrasser, après avoir reçu du papa quelque touche sur les doigts qui venoient tout déranger sur nos tables. Elle répète votre nom, et demande quelquefois à relire ce que vous avez écrit pour elle. Vous ne me dites rien de la chère sœur; rappelez-nous entre vous deux, et n'oubliez pas, au milieu du changeant Paris, vos amis immuables. Adieu.

*

16 mars.

Égalité, constance, voilà ce que vous retrouverez chez nous en tout temps, et ce que vous priserez un jour plus encore que vous ne faites peut-être maintenant. Revenez à de tels amis sans crainte; ils ne vous sauront jamais mauvais gré de vous être montré tel que vous étiez en effet. Vous voudriez donc vous entretenir bien longuement? et moi, et dans la disposition où je vous croyois persévérer obstinément, j'avois pris la résolution de ne vous écrire que très-brièvement jusqu'à ce que le temps vous rendît tel à notre égard que j'ai toujours espéré que vous reviendriez. Gloire au ciel et paix sur la terre, s'il est vrai que je n'aie plus à agir suivant cette résolution que je ne faisois que de prendre! Avez-vous bien reçu toutes les lettres que je vous avois écrites? Une très-ancienne qui en renfermoit une autre pour la chère sœur? une plus récente avec une petite à l'adresse de mon père?

Je vous envoie cette fois des papiers pour M. *le Monnier, peintre, au petit Saint-Antoine, rue du Roi de Sicile*. J'ai pensé que, si vous n'étiez pas empressé de faire connoissance avec un homme auquel nous sommes liés d'amitié, du moins vous verriez avec plaisir un artiste estimable, de mœurs douces et aimables, nouvellement revenu d'Italie, où il s'est arrêté longtemps. Mais pourquoi vous exprimer un doute triste et fugitif sans vous avouer le sentiment qui le corrige? Oui, je crois encore qu'une personne qui vient de nous voir depuis peu, et avec laquelle nous sommes en liaison, par cela même n'est pas pour vous sans intérêt. Eudora croît en force bien mieux qu'en science et sagesse; elle est très-vive et très-dissipée, quoique élevée très-seule : c'est un vrai lutin dont le robuste physique aura besoin d'un excellent moral; elle a toute l'intelligence qu'on peut avoir à cet âge, s'accommodant de tout, même de pain sec en punition; Beaumarchais à Saint-Lazare a l'air d'une antithèse bouffonne; on le punit en écolier, il se vengera en renard.

On m'appelle; adieu, je reçois vos embrassements, et je finis comme vous *toto corde*.

23 mars.

J'avois bien envie de faire parler ma fille ; mais j'ai trop à dire pour mon propre compte, et je me borne à vous envoyer une feuille où elle a gribouillé à sa façon. Vous m'avez fait pleurer avec tous vos contes, après m'avoir fait rire par la grave souscription de votre lettre. Eudora a été beaucoup réjouie d'apprendre que vous lui écrivissiez ; enfin je lui ai lu cette lettre ; quand elle entendoit le nom de mère et la recommandation d'embrasser, elle rioit en disant : « C'est pour moi ça. » En vérité, vous n'aviez pas besoin de pardon pour l'objet qui vous le fait demander ; est-ce que j'ai besoin de protestation, d'assurance, pour ces choses-là ? Ce seroit bien le cas d'appliquer les deux vers :

> Il suffit entre nous de ton devoir, du mien ;
> Voilà les vrais serments, les autres ne sont rien.

Si j'avois jamais eu quelque chose à vous pardonner, ç'auroit été la malheureuse idée dont l'impression vous affecte encore ; mais mon attachement n'a rien laissé à faire à la générosité ; il m'a fait apprécier les égarements du vôtre ; je n'ai vu que sa force et sa vivacité dans ses erreurs, et je vous aime peut-être plus que si vous n'aviez point eu le tort de m'en supposer un dont je ne me sens pas coupable. A mesure que le temps rendra tout son éclat à la vérité, vous croirez avoir moins perdu à cet éloignement que vous regrettez, parce que vous verrez qu'il n'a rien changé aux dispositions de vos amis ; et la douceur d'une correspondance amicale et confiante ne vous paroîtra pas altérée par quelques lieues de plus à franchir en idée.

Vous demandez ce que je fais, et vous ne me croyez pas les mêmes occupations qu'à Amiens ; j'ai véritablement moins de loisir pour me livrer à ces dernières, ou les entremêler d'études agréables. Je suis maintenant femme de ménage avant tout, et je ne laisse pas que d'avoir des soins à prendre sous ce rapport. Mon beau-frère a voulu que je me chargeasse de la maison dont sa mère ne se mêloit plus depuis nombre d'années, et qu'il étoit las de conduire ou de laisser en partie aux domestiques. Voici

comme mon temps s'emploie. En sortant de mon lit, je m'occupe de mon enfant et de mon mari; je fais lire l'un, je donne à déjeuner à tous deux, puis je les laisse ensemble au cabinet, ou seulement la petite avec la bonne quand le papa est absent, et je vais examiner les affaires de ménage, de la cave au grenier; les fruits, le vin, le linge et autres détails fournissent chaque jour à quelque sollicitude; s'il me reste du temps avant le dîner (et notez qu'on dîne à midi, et qu'il faut être alors un peu débarbouillée, parce qu'on est exposé à avoir du monde que la maman aime à inviter), je le passe au cabinet, aux travaux que j'ai toujours partagés avec mon bon ami. Après dîner, nous demeurons quelque temps tous ensemble, et moi, assez constamment, avec ma belle-mère, jusqu'à ce qu'elle ait compagnie; je travaille de l'aiguille durant cet intervalle. Dès que je suis libre, je remonte au cabinet commencer ou continuer d'écrire : mais, quand le soir arrive, le bon frère nous rejoint; on lit des journaux ou quelque chose de meilleur; il vient parfois quelques hommes; si ce n'est pas moi qui fasse la lecture, je couds modestement en l'écoutant, et j'ai soin que l'enfant ne l'interrompe pas; car il ne nous quitte jamais, si ce n'est lors de quelque repas de cérémonie; comme je ne veux point qu'il embarrasse personne, ni qu'il occupe de lui, il demeure à son appartement, ou il va promener avec sa bonne, et ne paroît qu'à la fin du dessert. Je ne fais de visites que celles d'une absolue nécessité; je sors quelquefois, mais ç'a été rare jusqu'à présent, pour me promener un peu l'après-dînée avec mon ami et Eudora. A ces nuances près, chaque jour voit répéter la même marche, parcourir le même cercle. L'anglais, l'italien, la ravissante musique, tout cela demeure loin derrière; ce sont des goûts, des connoissances qui demeurent sous la cendre, où je les retrouverai pour les insinuer à mon Eudora, à mesure qu'elle se développera. L'ordre et la paix dans tout ce qui m'environne, dans les objets qui me sont confiés, parmi les personnes à qui je tiens; les intérêts de mon enfant toujours envisagé dans mes différentes sollicitudes, voilà mes affaires et mes plaisirs. Ce genre de vie seroit très-austère, si mon mari n'étoit pas un homme de beaucoup de mérite que j'aime infiniment; mais,

avec cette donnée, c'est une vie délicieuse dont la tendre amitié, la douce confiance marquent tous les instants, où elles tiennent compte de tout, et donnent à tout un prix bien grand. C'est la vie la plus favorable à la pratique de la vertu, au soutien de tous les penchants, de tous les goûts qui assurent le bonheur social et le bonheur individuel dans cet état de société; je sens ce qu'elle vaut, je m'applaudis d'en jouir, et je mets tous mes soins à obtenir; je savoure l'espérance de recueillir toujours le témoignage d'avoir mérité ce que j'exprimois à M. d'Ornay :

Heureuse la mère attendrie
Qui peut dire avant d'expirer :
J'ai fait plus que donner la vie,
Mes soins ont appris à l'aimer.

Mon beau-frère, d'une trempe extrêmement douce et sensible, est aussi fort religieux; je lui laisse la satisfaction de penser que ses dogmes me paroissent aussi évidents qu'ils le lui semblent, et j'agis extérieurement comme il convient en province à une mère de famille, qui doit édifier tout le monde. Comme j'ai été fort dévote dans ma première adolescence, je sais mon Écriture, et même mon office divin, aussi bien que mes philosophes, et je fais plus volontiers usage de ma première érudition, qui l'édifie singulièrement. La vérité, le penchant de mon cœur, ma facilité à me plier à ce qui est bon aux autres, sans nuire ni offenser rien de ce qui est honnête, me fait être ce que je dois tout naturellement, sans le moindre travail. Gardez *in petto* cette effusion de confiance, et ne me répondez là-dessus qu'aussi vaguement qu'il convient : je suis seule encore; mon bon ami est à Lyon, d'où il ne reviendra qu'après Pâques : il me mande que ses yeux vont mieux; j'en ai eu une nouvelle assurance par son domestique, qui est venu faire ici quelques commissions, et qui est retourné près de lui. Jugez par ce babillage d'amitié si je crois à la vôtre, à qui je laisse à apprécier ce témoignage de la mienne.

Je voulois vous entretenir de l'Académie, de Beaumarchais, de cette attachante chimie qui vous occupe; mais j'ai pris le temps de vous écrire sur celui qui précède le dîner, après mes

affaires du matin; je n'ai que dix minutes pour ma toilette, c'est précisément ce qu'il me faut pour l'ordinaire. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Causez-moi de ces nouvelles académiques, scientifiques, etc., et surtout de ce qui vous intéresse. Adieu encore.

*

26 mars.

Votre histoire de nez pointu m'impatiente; il me semble que le mien ne l'est pas, et que, malheureusement peut-être, je pourrois au moins soutenir la concurrence avec tous les nez les plus effilés. Mais vous ne me répondez rien sur le portrait et les observations lavatériques que vous avez faites à son sujet; je m'embarrasse bien, moi, de toute votre science sur les visages, si elle ne vous apprend rien sur le mien! Or donc, répondez-moi, parlez franc, et nous disputerons après, s'il y a lieu. Vous trouverez en le M. un bon enfant, à qui vous souhaiterez peut-être plus d'énergie, et surtout plus de ce qui approche de la folie et de ce qui fait si bien pour son art. Je ne serois pas embarrassée de vous faire une bonne justification de mon retard à vous faire faire sa connoissance; car, dans l'état où vous vous montriez à moi, je pouvois craindre ce qui approche de l'importunité en accumulant les occasions de vous occuper de nous d'une manière trop particulière : mais, en supposant que j'eusse en cela quelque tort, je consens de bon cœur à vous donner ce sujet de pardonner, afin de mettre entre nous une parfaite égalité.

*

9 avril.

Maintenant je vous confesserai que j'applaudis à vos connoissances de n'avoir pas voulu s'employer pour d'autres que vous-même, et je leur sais bon gré de penser et d'agir ainsi. Je conçois que votre excellent cœur vous fasse désirer encore plus de moyens d'être utile à vos amis, mais vous ne devez avoir aucun regret de ceux qui vous manquent. Les vrais amis n'ont pas besoin de preuves de crédit et de pouvoir pour croire au retour de la tendre amitié qu'ils vous ont vouée. Ces amis gagneront

toujours davantage à votre amélioration et perfection individuelle par tous les moyens que l'étude et la philosophie fournissent, qu'à la multiplicité de vos liaisons et à un degré supérieur d'influence dans les affaires : ainsi ne courez pas les dîners et l'ennui pour la chimère de quelques avantages dont il est plus aisé de se passer que de se contenter. Si jamais vous vous tourniez du côté de l'ambition, elle croîtroit chez vous avec les succès, et vous dévoreroit jusqu'au bout de votre carrière. Me voilà bien en train de moraliser : je suis triste pourtant; mon Eudora n'est pas tout à fait bien; son rhume n'augmente pas, mais la toux ressemble à celle qui précède la rougeole; elle est un peu assoupie et me parut avoir un peu de fièvre hier au soir. Je prends conseil aujourd'hui. Le papa ne va pas mieux; le rhume a cessé tout à coup de le faire expectorer : il se sent empâté, mal à l'aise. Jouissez d'une meilleure santé : adieu; nous vous embrassons bien cordialement. Dites mille choses affectueuses à M. Parault.

Il n'est pas vrai qu'on donne à Eudora le projet de ne plus vous aimer dans douze ans, mais seulement de ne plus le dire si haut et de vous le laisser à deviner.

*

20 avril.

Je suis beaucoup plus tranquille sur le compte d'Eudora; et sans oser me flatter qu'elle échappe absolument aux maladies régnantes, j'espère que dans le cas où elle les prendroit, elle s'en tireroit heureusement : on voudroit lui donner encore une purgation; je désirerois la lui sauver, et nous temporisons. Le pauvre enfant est bien changé! Vous ne sauriez vous représenter mes regrets de voir un petit être si tendre déjà livré aux dégoûts, aux secousses des remèdes. Il semble que la médecine ne devroit être faite que pour adoucir les infirmités de la vieillesse, ou les crises violentes que produisent nos excès physiques ou moraux; mais que l'aimable enfance se trouve avoir besoin de cet art mensonger, c'est un renversement de tout ordre, et un véritable sujet de gémir. Heureux encore ceux qui, dans pareille circonstance, trouvent des motifs de confiance dans un

homme habile! il n'y a pas ici un seul médecin sur qui j'ose compter. J'en ai pourtant appelé un, et je me suis fait une belle querelle avec un autre; on est si tremblant pour ce qu'on aime, qu'on cherche toujours des avis, sans oser suivre le sien propre. Mais retournons aux académies, dont vous nous avez donné des nouvelles amusantes. Mon bon ami voudroit bien en savoir plus long de ce mémoire de Quatremère sur les moutons, ou plutôt, de celui de Bertholet sur la *Théorie du blanchissage;* je me rappelle que c'est de ce dernier qu'il me chargeoit, avant de partir, de vous parler, pour que vous lui en communiquassiez ce que vous pourriez savoir et vous procurer. Il prétend aussi que vous ne lui avez rien dit sur les graines huileuses et farineuses, sinon que vous n'entrevoyiez pas à faire un système : or *le grand homme sec, à voix de ténor,* ne s'accommode guère d'un tel résultat; il veut un système, dût-on aller le chercher dans la lune, comme tant d'autres hypothèses.

Nous avons enfin un temps doux, mais je ne reprends point de vigueur; et si ce n'étoit l'activité morale, je ressemblerois beaucoup aux vers à soie, qui vont bientôt filer leur coque, et qui se traînent languissamment çà et là. Je ne saurois déduire aucun mal, seulement je suis toujours comme fatiguée, et, malgré mes soins pour conserver une allure dégagée, la lassitude sillonne bientôt le tour de mes yeux et s'annonce ainsi, quoi que je fasse. Enfin, si mon Eudora se rétablit bien, que mon ami reprenne aussi à la campagne, réjouie de leur bien-être, je le sentirai mieux que mes petites misères.

22 avril.

Vous m'avez grondée par votre petite lettre que j'ai reçue hier : je conçois que vous ayez quelque raison; mais j'étois si occupée de mon enfant, si fatiguée de corps et d'âme, que pourtant je n'ai pas trop tort.

Eudora va mieux et ne me contente point; elle est si livide, si... je ne sais comment dire, que je me sens en peine à son sujet, sans pouvoir bien raisonner mes craintes. Nous avons bel et bien la petite vérole dans notre chienne de maison, où il faut avoir deux locataires, parce que nous ne pouvons la remplir à

nous seuls, quoique notre ménage soit assez gros. On est bien ici à cent lieues de Paris pour la manière de bâtir et de s'arranger, du moins quant à l'entente et à l'agrément des distributions, et surtout à la propreté des petites choses de décoration; il semble qu'on soit tout aussi loin de Lyon, dont pourtant nous ne sommes distants que de cinq lieues. Il est vrai que des circonstances locales font que tous les bois et tout ce qui tient à la charpente, à la menuiserie, sont fort chers dans cette petite ville, où le grand luxe est celui de la table. La plus petite maison bourgeoise un peu au-dessus du commun donne ici des repas plus friands que les maisons les plus riches d'Amiens et un bon nombre de celles très-aisées de Paris.

Vilain logis, table délicate, toilette élégante, jeu continuel et gros quelquefois, voilà le ton de la ville, dont les toits sont plats et les petites rues servent d'égouts aux latrines. D'autre part, on n'y est point du tout sot; on y parle assez bien, sans accent, ni même de termes incorrects; le ton est honnête, agréable; mais on y est un peu, c'est-à-dire *très-court* en fait de connoissances. Nos conseillers sont des personnages regardés comme fort importants; nos avocats sont aussi fiers que ceux de Paris, et les procureurs aussi fripons que nulle part. Au reste, c'est ici au rebours d'Amiens; là, les femmes sont généralement mieux que les hommes; à Villefranche, c'est le contraire, et ce sont elles qui ont plus sensiblement le vernis de province.

Je ne sais pourquoi ni comment je me suis embarquée à faire ainsi les honneurs de ma patrie adoptive; je la regarde comme mienne et je la traite en conséquence, comme vous voyez.

La Blancherie est donc un peu revenu sur l'eau; j'ai vu dans le Journal de Paris l'annonce de l'ouverture de son salon. Et tous ces musées? par ma foi, ils ressemblent au phénix et renaîssent chaque année de leur cendre. Étiez-vous à la belle séance où l'on fit l'éloge de Gébelin? Adieu. Mes hommes sont toujours à la campagne, dont ils se trouvent bien; l'un d'eux revient incessamment au colombier; je vous laisse à deviner lequel.

28 avril.

Ce n'est que demain le courrier, je vous ai écrit hier : il n'est que neuf heures du matin, j'ai mille choses à faire; mais je reçois votre aimable causerie du 25, et me voilà aussi à jaser; il ne faut guère me provoquer pour me rapprocher ainsi de ceux que j'aime.

Je viens d'avoir des nouvelles de mes hommes par l'un des vignerons qui, tous les jeudis, apporte les petites provisions, le beurre, les œufs, les légumes, etc. : ne sont-ce pas là de jolies choses à mettre dans une lettre? mais elles font bien au ménage, et elles rappellent l'attirail champêtre; elles sont riantes sous ce dernier aspect. Mon pauvre pigeon est tout transi du vent qu'il fait : je ne le verrai pourtant pas de sitôt; car le frère revient samedi pour confesser des nonnes, et il faut que l'autre demeure à surveiller les travaux de la cave. Tous nos gens sont là-bas, ou là-haut pour mieux dire; nous ne sommes que des cornettes au logis; et voyez ma simplicité! je n'ai pas seulement un *étourneau* pour m'amuser. Ce n'est pas qu'il en manque en ville, mais ils ne sont pas séduisants. Les jeunes gens, en général, ne sont pas bien ici; et cela n'est point étonnant, les femmes n'y entendent rien : il faut des voyages, des comparaisons pour les décrasser; aussi reviennent-ils hommes plus aimables, tandis que les femmes restent dans leur petite allure et avec leurs petites grimaces, qui n'en imposent à personne. Je crois que mon expérience seroit d'un grand secours à votre savoir lavatérique, si j'éclairois vos observations sur le visage que vous étudiez, et dont les lèvres vous font de la peine. La nature l'a faite bonne et lui a donné, non de l'esprit, mais un sens droit; l'éducation n'a rien développé ni cultivé chez elle; il ne faut y chercher ni idées au-dessus de l'ordre commun, ni goût, ni délicatesse, ni cette fleur de sensibilité qui tient à une organisation exquise ou à un esprit cultivé. Joignez à cela, d'une part, l'aisance ordinaire que donne l'usage du monde; de l'autre, le goût et l'habitude de commander les hommes sans avoir le talent de les bien tenir à leur place, ou si vous voulez, dans leur rang, et vous aurez la clef de tout. Il résulte de cet

ensemble une société assez douce, où chacun est à son aise; une personne estimable, parce qu'elle est vraiment honnête, quoiqu'il lui manque un peu de dignité; et bonne à connoître, parce qu'elle n'est point trop exigeante et qu'elle fait justice à elle et aux autres.

Avec de pareilles données, étudiez et profitez. Si nous observions ensemble, j'ai la modestie de croire que ma science infuse aideroit votre savoir acquis; il est des choses que vous ne devez saisir qu'à force de travail, et d'autres à l'occasion desquelles on pourroit dire de vous, et de presque tous les hommes, ce que *Claire* disoit de *Volmar* : « Il auroit mangé tout Platon et tout Aristote sans pouvoir deviner cela. »

Eudora a pris avant-hier une potion de kermès avec une forte infusion de bourrache et de sirop violat; sa toux est absolument dissipée : mais on ne peut pas dire qu'elle soit bien rétablie. Elle est méchante comme un démon; j'ai le sourcil refrogné comme un cuistre de collége, et j'ai mal à la gorge de faire la grosse voix. Je viens d'être horriblement scandalisée d'un gros *juron* de cette morveuse; j'ai voulu savoir d'où on l'avoit appris : « Eh, maman, Saint-Claude dit ça. » C'est un de nos domestiques, brave garçon, qui ne s'avise pas de jurer devant moi, mais à qui je crois bien que cela arrive souvent en arrière. Admirez la disposition; l'enfant n'est pas une heure en quinze jours avec les domestiques; je ne fais pas un pas sans lui.

7 ou 8 mai.

J'aurois bien envie de causer avec vous, quoique vos projets m'aient rendue muette durant quelques jours. Je suis maintenant fort pressée; je ne puis que vous dire quelques mots et vous annoncer que l'inspecteur vous écrira incessamment sur plusieurs points de votre lettre. Je n'ose rien vous exprimer sur vos desseins de voyage [1]; il est impossible que mes observations soient désintéressées, et avec la plus grande envie de raisonner comme indifférente, le regret de vous voir tant éloigner agiroit même à mon insu.

[1] J'avois été nommé pour faire le voyage autour du monde, en qualité de naturaliste, sur les vaisseaux de la Peyrouse. (*Note de Bosc.*)

Si vous aviez une perspective d'avancement plus prochaine dans votre place, je vous combattrois victorieusement; vous avez assez d'activité pour le genre d'entreprise qui vous tente, mais vous n'avez pas ce tempérament de fer qui seconde l'énergie morale et suffit aux fatigues d'un voyage aussi laborieux. Je sais qu'on a le droit de choisir des hasards qui peuvent être heureux, même au risque de la vie; c'est une loterie où le sentiment met la balance et détermine la raison; mais des amis ont une autre boussole; leur esprit approuve et leur cœur répugne : il faut donc se taire; c'est où nous en sommes réduits en pleurant comme des enfants, lorsque nous parlons de vous. Pourquoi la félicité ne retient-elle pas dans un même lieu ceux que l'amitié lie si étroitement les uns aux autres? Eudora se porte mieux. L'ami Lanthenas me chargeoit de vous dire mille choses pour lui; mais il vous aura écrit depuis qu'il m'avoit donné cette commission.

Adieu; j'ai presque envie de vous bouder pour le chagrin que vous me donnez; mais cela n'est pas possible, et je vous embrasse aussi.

(*Inédite.* Collection Labédoyère, La[33], 96.)

Vendredi, 13 mai 1785.

Je ne vous en dirai pas encore bien long aujourd'hui; je n'ai guère de temps et je suis un peu de mauvaise humeur. Ce monde est souvent si sot, les choses vont si bizarrement, les enfants sont si braillards, qu'en vérité on est tenté d'envoyer tout promener et de dire adieu à la compagnie; de ce que je le dis vous conclurez que je commence à rire, et peut-être aurez-vous raison. L'inspecteur regrette que vous ne lui ayez pas envoyé les feuilles imprimées, que vous avez retirées de chez Panckouke, par la voie indiquée de M. Rousseau, chez M. de Monteran. Et la grande expédition, que devient-elle? Savez-vous qu'au fond de la province, où le nouveau est bien rare et l'ordinaire bien petit, on a grand'faim des bonnes choses qui empêchent qu'on ne se rouille. Vous ne savez pas non plus qu'il y a dans notre cabinet une cheminée, son vis-à-vis, et deux panneaux entre des fenêtres qui sont d'une nudité choquante en attendant les

gravures de Raphaël; dépêchez donc de les envoyer; je crois que vous les apporteriez vous-même si vous imaginiez combien j'ai besoin de faire distraction à l'ennui que me donnent de vieilles *crèches* que je vois régulièrement tous les jours. Si vous ignorez ce qu'on appelle *crèches*, vous le demanderez aux Picards; c'est un mot de leur pays. Ci-joint une feuille qui intéresse un brave homme d'Amiens; vous voudrez bien la lui faire passer ou à M. d'Eu, qui la lui remettroit et à qui ce seroit une occasion de nous rappeler; vous ne nous avez rien dit de ses gravures, à lui; le Monnier les a-t-il, les avez-vous, ou si elles lui sont envoyées, je crois qu'il en a autant d'envie que nous. J'attendois de vos nouvelles hier; vous mériteriez bien la *férule*, pour avoir ainsi fait *quinbet*.

Mille choses à madame d'Eu, M. de Viers, si vous les avez encore dans votre ville de boue. Il fait beau ici, mais point chaud; tout enchérit, excepté le vin, parce que les vignes s'avisent de promettre, au grand détriment de notre cave et de notre bourse. Adieu, maussade. Mon Eudora mange comme un diable, crie comme quatre et ne reprend pas sa bonne mine. Le bon ami ressent son mal d'yeux toutes les fois qu'il s'assied à son bureau; aussi va-t-il décamper la semaine prochaine. Cependant il faut faire un discours oratoire, car plusieurs membres de l'Académie de Lyon ont fait obligeamment des démarches à son insu, et l'ont fait nommer titulaire.

Il est bien étrange que Descet ne donne pas signe de vie depuis le temps qu'il a reçu ses patentes de Dijon; écrivez-lui donc et faites-le parler, s'il n'est pas mort. (Non signée.)

Écriture de madame Roland de la Platière.

Signé : Bosc.

*

18 mai.

Et moi aussi, je me donne les airs d'envoyer des plantes, non pour faire des expériences de teinture, mais pour savoir leur nom et vous donner idée de la botanique de nos cantons. Je suis devenue d'une ignorance crasse sur l'article, et j'ai tant de petites affaires, que j'aime mieux que vous me disiez les choses que d'employer mon temps à les chercher dans les livres. Le

lichen ou la mousse de mon petit paquet a été recueilli sur les murs d'une fontaine où Eudora va souvent se reposer et dont elle boit de l'excellente eau; cette fontaine a le nom de *Belle-Roche,* du domaine auquel elle tient, domaine et petit château appartenant au doyen de ce chapitre chez qui nous avons été passer la journée d'hier. La fleur jaune appartient à un arbrisseau épineux, fort commun dans les bois des environs de la ville, et qu'on dit fort bon pour les bestiaux quand les épines sont tombées, ce qui arrive à mesure que la fleur se passe. Les deux autres petites plantes ont été autrefois de ma connoissance; rien n'est plus commun dans les bois : j'ai su cela sur le bout de mon doigt; je l'ai oublié; je veux le savoir de nouveau sans le rapprendre; ainsi dites-moi vite noms, surnoms, classe, genre, etc.

Voilà donc La Blancherie rouvrant son salon quand je ne suis plus à Paris et devant aller à Amiens *parimente :* pour le dernier article encore passe; mais il me fâche de n'avoir pas vu ce salon avant de m'être reléguée. Adieu; bonsoir ou bonjour, je suis pressée et je m'en vais.

*

Lyon, le 19 juin.

Hier au soir, en rentrant, nous avons trouvé votre lettre du 13; et quoique j'aie bien peu de temps à moi, que d'ailleurs vous deviez avoir maintenant une des nôtres qui vous instruit de notre marche et vous éclaire par conséquent sur la cause de notre silence, je ne puis résister à l'empressement de répondre aux expressions touchantes de votre amitié inquiète.

Il y a longtemps que je m'aperçois bien ne vous guère écrire, et que je désire trouver l'instant de le faire avec ce loisir si cher à la sensibilité; affaires de ménage et aussi de cabinet ont tellement rempli mes journées, que mon petit voyage en a été retardé, malgré l'extrême activité avec laquelle je me hâtois de les terminer. Arrivés ici depuis quelques jours, le temps y coule, comme vous savez qu'il fait en voyage lorsqu'on n'a qu'un temps borné et qu'on n'en veut absolument rien perdre.

Nous sommes établis dans un appartement que mon bon ami

a loué pour lui, et où le petit ménage peut s'établir au besoin : j'ai amené notre Eudora, la bonne et le domestique; tout cela s'arrange à merveille. Nous sommes dans une belle maison et un beau quartier, tout près de l'intendance, fort loin de plusieurs de nos connoissances; mais la plus éloignée me prête son équipage, dont j'use à discrétion. J'ai été voir hier la Sainte-Huberti dans son triomphe, jouant *Didon*, que je ne lui avois pas vu représenter à Paris; je l'ai trouvée sublime. L'ami a plus d'une affaire : compliment à l'Académie comme titulaire; autre séance à la société d'agriculture, à laquelle il tient aussi; soins de son état, renseignements à prendre pour la suite du travail encyclopédique, il demeureroit trois mois ici qu'il y seroit toujours occupé; j'y resterois autant sans m'ennuyer. J'ai pris un maître de forte-piano, et je travaille tous les matins un peu seulement; car les sorties, dîners, etc., s'emparent d'une grande partie des jours. J'ai rencontré l'autre jour *M. de Jussieu* le jeune, chez sa sœur que j'allois voir, et dont le mari a un fort beau cabinet d'histoire naturelle.

Eudora m'a donné hier un peu d'inquiétude, elle m'a paru prendre un petit accès de fièvre; elle est assez bien ce matin.

Nous recevrons votre voyageur de Perse avec un double intérêt; n'eût-il que la recommandation d'avoir vu du pays, nous l'accueillerions : que sera-ce donc comme votre ami!

Écrivez-nous plus longuement. J'avois mille choses à vous dire sur la dernière résolution qui vous laisse à nos vœux; mais ce sont précisément sur les choses dont le cœur est le plus plein que l'on garde le silence, quand on n'a pas le temps de tout exprimer.

Au reste, si vous n'en deviniez pas la plus grande partie, vous ne seriez pas digne qu'on vous l'expliquât. Croyez que de tous ceux à qui vous êtes chers, il n'en est point qui sente mieux que nous le bonheur de vous conserver à l'abri de ces grands hasards qu'on n'aime point à voir courir à ceux auxquels on a attaché en quelque sorte son existence.

Adieu, mon ami; nous vous embrassons avec toute la franchise et tout l'abandon de cette tendre amitié que nous vous avons vouée pour la vie.

*

Villefranche, le 4 juillet.

Nous sommes de retour depuis deux jours, fort en l'air, très-occupés de beaucoup de choses de correspondance et autres qui sont un peu demeurées en arrière, et d'affaires de ménage qui redemandent la vigilance accoutumée, sans compter ces petites misères dont chacun a son lot dans ce monde.

Je suis loin d'avoir cette aimable tranquillité dans laquelle on se plaît à causer avec ses amis, surtout quand ils sont dans la disposition et les circonstances où vous vous trouvez. Je voudrois m'entretenir doucement avec vous sur les hasards et les avantages des deux partis entre lesquels vous avez fait un choix; sur la folie de se consumer en vains regrets quand on a eu de bons motifs pour se déterminer, sur la chimère et le vide de cette gloire pour laquelle on fait tant, qui nous trahit presque toujours, et ne conduit jamais au repos par lequel on voudroit finir, et qu'on ne cherche inutilement pour l'ordinaire qu'à rendre plus doux par elle. Je voudrois mettre dans votre tête quelques grains de plus de philosophie, en échange de cet excès de chaleur hâtive qui produit de bons effets et de grands tourments; je crois que tout cela, administré par la douce amitié, pourroit vous être de quelque agrément, et seroit certainement un soin touchant pour moi, mais les choses me pressent, le temps m'entraîne.

Je joins ici une fleur que je ne connois pas, et que, faute du *Genera,* je ne saurois trouver. Elle a huit étamines; la plante est herbacée, haute d'un demi-pied environ, plus ou moins; les fleurs naissent aux aisselles des feuilles, et sont portées par un pétiole renflé à la base; elles viennent au long de la tige, au sommet de laquelle elles se réunissent en bouquet.

*

Le 2 août.

Enfin me voici, ayant devant moi une demi-heure jusqu'au dîner, et vous destinant cet intervalle pour que vous ne répétiez pas : « C'étoit bien la peine de se retirer en province! »

Vous saurez d'abord qu'avant-hier je me mourois, qu'hier j'étois languissante, qu'aujourd'hui je me porte à merveille, que je suis gaie comme un pinson et des plus éveillées.

Demandez-moi pourquoi? Je n'en sais rien; c'est comme cela, voilà tout; et qui se représente une succession continuelle d'une grande activité et d'un abattement extrême, voit l'histoire de ma santé. Mon bon ami a pris des lunettes, je vous l'ai déjà peut-être dit; ses yeux sont un peu mieux, sans être guéris; il use des bains depuis peu de jours; mais des affaires et puis des affaires reviennent sans cesse le harceler: tantôt c'est l'administration aveugle et tâtonnante, édifiant d'une main, abattant de l'autre, demandant toujours des avis et n'en suivant aucun; tantôt ce sont les académies, auxquelles il faut débiter de jolies choses lors même qu'on en a le moins d'envie; tantôt les relations utiles; tantôt les correspondances agréables, qu'il faut cultiver avec un soin égal, puis le grand ouvrage par-dessus tout, la suite de l'entreprise encyclopédique, qu'enfin il est besoin de reprendre. D'après quoi, attendez-vous à être tourmenté comme un démon; déjà l'on se plaint de ce que vous ne parlez plus de M. Audran, de ce que vous paroissez le négliger, etc.; il faut le voir, le suivre, le presser, obtenir beaucoup de choses, beaucoup le pousser pour en avoir davantage, ainsi du reste. Vous avez eu des mémoires de questions sur les pelleteries; il faut chercher, les remplir et nous les envoyer; nous songeons tout de bon à ce grand travail; il faut tout mettre en l'air, tout mettre en œuvre pour rassembler, multiplier et compléter les matériaux; partez de là, réunissez votre zèle pour les connoissances à celui de l'amitié, et servez-nous comme vous savez et pouvez faire.

Autre chose, monsieur le naturaliste, chimiste, etc., employez vos lumières au bien de l'humanité; vous saurez que nous avons des vipères au clos, qu'un enfant de douze ans vient d'en être piqué, et est mort en moins de vingt-quatre heures. Trouvez-nous un remède *sûr et facile* qu'on puisse avoir partout sous la main, et même avec soi; il s'agit de l'humanité, et peut-être de vos amis. Déjà nous rencontrâmes, il y a cinq ans, à mon premier voyage ici, dans notre enclos, près de la maison, une vipère que mon Roland tua, même sans sa Durandal; mais j'ai une Eudora qui s'échappera quelquefois au jardin de dessous mes yeux, qui peut rencontrer dans

une allée écartée, sous l'herbe, ce terrible reptile..... Grand Dieu! le cœur me manque, et je hais le clos. C'est bien vrai, au moins; plus d'une raison nous dégoûte de cette campagne; nous avons abandonné le projet d'y rebâtir; et si vous, qui savez tant de choses, appreniez par hasard qu'il se trouve à vendre près de Villefranche, ou sur la route d'ici à Lyon, une jolie maison avec un beau jardin, de bonnes eaux, en belle vue et bons fonds, avertissez-nous pour que nous en fassions l'acquisition. N'est-ce pas une bonne folie que l'idée de vous faire chercher cela? C'est que c'est une chose difficile et rare, à notre grand regret. Eh bien, le pauvre Lanthenas est donc délié? Nous le verrons, j'espère, dans quelque temps; je m'en réjouis beaucoup. Ma chère Eudora maigrit, dépérit, sans que je sache à quoi m'en prendre; j'ai imaginé que l'eau n'étoit pas bonne, j'en envoie chercher à une fontaine hors de la ville; on a cru qu'elle avoit des vers; je lui ai donné du *semen-contra* dans du miel, puis du citron et de l'huile; elle a été menée terriblement, sans faire de vers que l'apparence d'un petit, dont je ne suis pas sûre; la langue chargée, l'haleine fade et bilieuse, le teint pâle et morne, les yeux creux, les chairs mollasses; vive et gaie encore, et fort douce, et fort caressante quand elle souffre, voilà ce qu'elle est, ce qui me tourmente et me déchire: ces inquiétudes m'usent et me consument; d'autres sollicitudes m'occupent et m'échauffent; et au milieu de cela, tantôt j'ai un courage de lion, tantôt je suis attendrie à pleurer. Adieu; je vous souhaite force, santé, paix et bonheur; nous vous embrassons de tout cœur.

*

Le 8 août.

Et moi, monsieur, je commence ma journée par vous; au reste, c'est par l'ordre de mon seigneur et maître, qui me donne votre lettre à mon réveil. Il est pourtant dix heures; mais j'ai pris un bain à sept, je me suis recouchée après, et j'ai dormi dans ce calme profond et cette douce fraîcheur si nécessaires à la santé. J'avois été hier à un petit bal qui se donna par un de nos locataires, et j'y avois dansé deux contredanses;

notez que depuis deux ans avant que je reçusse le grand sacrement, je n'avois plus dansé : j'ai éprouvé que le goût de cet agréable exercice ne s'éteint pas si vite, et, malgré mes trente et un ans, je ne me retirai à minuit que par sagesse et non par satiété. Je ne sais quel conte vous me faites de votre homme dans le grand genre ; le connoissois-je ou non? Il me paroît difficile de le recevoir à mes genoux à la première entrevue, si je n'ai pas encore la plus petite notion de lui. En vérité, vous n'avez point de pitié d'une habitante de province dont l'imagination se refroidit tout naturellement par l'influence de ce qui l'entoure. Ce n'est pas que nos provinciales y fassent plus de façons que chez vous; mais moi je trouve nos provinciaux bien plats, et quand je n'aurois pas déjà été sage par habitude et par principes, je le serois devenue par dégoût et pis-aller. De bonne foi, il ne vaudroit pas la peine ici de perdre l'honneur du champ de bataille. Aussi j'ai pris mon allure, et votre merveilleux ne m'en fera pas changer; tant pis pour lui s'il n'est pas content. Mais si c'est un homme de diligence, votre annonce sera sans doute inutile ; cette voiture ne laisse point de relâche : s'il en est autrement, je compte sur quelque bonne espèce à votre manière.

Je vous envoie une plante que j'ai prise, à son port, pour une espèce de valériane; mais j'ai cru y voir des différences spécifiques; elle est ici fort commune au bord d'une jolie petite rivière. Adieu; j'ai dans ce moment à mes oreilles le père *Renard*, qui nous dit que son fils vous a vu trois fois, mais que vous êtes si occupé qu'il craint de vous déranger. Adieu; nous vous embrassons de bien bon cœur.

19 août.

Tandis que vous dîniez avec vos savants, nous dînions ici avec la veuve d'un académicien et des comtes et comtesses du voisinage, tant *sacrés* que *profanes;* car il y avoit dans tout cela une chanoinesse et un comte de Lyon ; jugez de la sainteté des personnages! La veuve est celle du comte de Milly, fort aise, avec grande raison, de sa viduité. Si vous ne savez pas son histoire, je vous en régalerai un autre jour. Nous n'avons

point eu à visiter un herbier intéressant comme celui qui vous a rendu si heureux, mais nous avions des officiers honnêtes et passablement instruits, chose trop rare dans les militaires pour n'être pas fort agréable, et nous avons terminé la journée par une promenade à une *vogue,* c'est le nom qu'on donne ici aux fêtes pour lesquelles le peuple se rassemble à la campagne dans un pré, où chacun danse et boit à son bien aise; il y a des violons ici, des fifres un peu plus loin; là, une musette; ceux qui n'ont pas d'instrument y suppléent par la voix; d'autres avalent gaiement, sous des tentes, le vin dur et vert comme celui de Suresnes; et quelquefois les belles dames font aussi des contre-danses. Mais revenons à nos affaires; vous êtes un franc hâbleur, un grand *prometteur* de riens; vous annoncez toujours des gens qui ne viennent jamais : c'est bien la peine de faire ainsi venir l'eau à la bouche pour un *quiesbet!* Déjà trois fois nous avons calculé, attendu l'époque où devoit, suivant votre avis, nous arriver quelque personnage, aucun ne s'est encore montré. Je me console pourtant de votre amoureux depuis que je sais qu'il n'a que quinze ans; c'est à former, et je ne suis pas encore assez vieille pour faire l'éducation et chercher fortune parmi les écoliers : je ne crains point qu'ils s'y connoissent, entendez-vous, monsieur. Eh! mais vraiment, je voudrois vous voir en Angleterre; vous y seriez amoureux de toutes les femmes; je l'étois *quasi,* moi, femelle. Celles-là ne ressemblent point du tout aux nôtres, et ont généralement cette courbure de visage estimée de *Lavater.* Je ne suis pas étonnée qu'un homme sensible, qui connoît les Angloises, ait de la vocation pour la Pensylvanie. Allez, croyez que tout individu qui ne sentira point d'estime pour les Anglois et un tendre intérêt mêlé d'admiration pour leurs femmes, est un lâche ou un étourdi, ou un sot ignorant qui parle sans savoir.

Vous, monsieur, vous êtes un impertinent et aussi un étourdi; car je n'ai eu un soupçon de *valériane* que par le port, et ce sont les très-grandes différences spécifiques qui m'ont assuré que c'étoit une autre plante et fait vous demander son nom. Or donc, tirez la conséquence : si vous jugez, d'après ce babillage, que je sois fort gaie, vous vous tromperez grande-

ment; j'enrage de tout mon cœur, et vous le croirez aisément quand j'aurai ajouté que je n'irai point du tout à la campagne cette année, que je ne verrai pas plus le clos que vous ne le voyez vous-même; toute la différence, c'est que j'en mange quelques fruits; mais ils ont fait deux grandes lieues, ils ont perdu leur fleur, et enfin ce n'est pas moi qui les cueille.

Je finis par cette complainte, et vous souhaite joie et santé.

27 août.

Le courrier ne part qu'après-demain, mais j'ai quelques moments de loisir, et je veux me dépêcher de vous dire que vous n'avez pas le mérite de m'avoir le premier nommé La Blancherie. J'avois appris qu'il étoit à Lyon, et de ce moment je ne fis aucun doute que ce fût lui dont vous aviez voulu me parler. Je suis pourtant bien aise de savoir que vous ne lui aviez pas annoncé mademoiselle Phlipon, sa négligence me paroît plus excusable. *Je suis modeste, moi!* mais ce que je vous apprendrai, c'est que La Blancherie étant allé voir à Lyon le directeur de l'académie, M. de Villers, pour le prier de le conduire à une séance, M. de Villers lui demanda, d'un ton d'égard et d'honnêteté, s'il désireroit être associé à cette compagnie. *Non*, dit La Blancherie; *je ne dois être d'aucune.* — Et pourquoi? — *Parce qu'il me faudroit être de toutes les académies de l'Europe.* M. de Villers, homme grave, qui a du caractère et de l'énergie, se contenta de répondre : Vous m'avez dit, monsieur, que vous deviez dîner chez M. tel; vous pourrez aussi le prier de vous conduire à l'académie. J'ai vu ici, à la séance de la nôtre, deux ou trois hommes de mérite, qui sont de Lyon, et qui se sont accordés à dire que La Blancherie étoit d'une fatuité insupportable. Entre nous, cela ne m'a pas trop étonnée, car il me semble qu'il avoit quelque disposition de ce genre il y a dix ans; or, un intervalle aussi grand, employé à intriguer dans le monde, a dû la développer merveilleusement.

Venons maintenant à notre séance académique, qui a été bien remplie et très-agréable, au jugement de tout le monde; je vous cite celui-là, parce que le mien pourroit vous être suspect à deux égards. Premièrement, mon bon ami a lu un

discours, fort applaudi, sur *l'influence de la culture des lettres dans les provinces, comparée à leur influence dans la capitale;* il y avoit beaucoup de choses sur les femmes, dont plusieurs se sont mouchées, et peut-être m'arracheroient les yeux si elles imaginoient que j'y eusse quelque part.

Le directeur nous entretint des découvertes du siècle; un étranger nous présenta fort agréablement l'opinion que les plantes ne sont pas dénuées de sentiment; il l'étaya de faits intéressants. Cet auteur est un Suisse, fixé à Lyon, ministre protestant, arrivant d'Angleterre, où il a été reçu docteur à Oxford, et nouvellement marié à une petite femme de dix-huit ans, qui est de Sedan, et qu'il nous a amenée. Nous les avons retenus le jour d'après la séance, et nous nous sommes liés de connoissance. Un grand vicaire de Lyon, que nous connoissions d'ailleurs, a lu des morceaux d'excellente critique, traduits d'un Allemand. Le secrétaire a débité une épître en jolis vers, adressée à notre ami sur son retour dans sa patrie, accompagné d'une épouse dont le poëte a parlé à la manière des poëtes. Il est plus que douteux que cela m'ait mis en grande recommandation auprès des femmes; et n'osant en rien dire, elles voudroient bien pouvoir critiquer le discours d'un académicien dont la femme a reçu un éloge public. Malheureusement, en renfermant de grandes vérités sur leur compte, il est extrêmement poli et même élégant. Au reste, le secrétaire est un homme grave, distingué par l'agrément de son esprit, et doyen du chapitre.

Parlons maintenant de vos messieurs *Ducis* et *Thomas*, qui sont à Lyon et s'y prônent l'un l'autre, comme les deux ânes de la fable. Le dernier s'est avisé de faire imprimer des vers à ce *Jeannin* que vous connoissez, et dont tout le monde se moque. L'académicien y loue le charlatan à toute outrance; et, pour rendre la chose plus touchante, il a inséré dans sa pièce de vers un épisode pour *Ducis* qui, mourant de frayeur dans un mauvais carrosse, en traversant les montagnes de Savoie, a fait une assez triste culbute. Thomas voit en son confrère le Sophocle de la France, traîné comme Hippolyte par ses chevaux indociles, qui font voler son char en éclats. Un provincial, en-

nuyé de ce jargon et suffoqué de l'encens, a répondu par les vers que je vous envoie, en regrettant bien sincèrement de n'être pas de votre avis sur mes bons compatriotes; mais si les juges de votre Parnasse font de telles balourdises, comment voulez-vous défendre la tourbe de nos badauds? Indépendamment du mauvais sujet que Thomas a choisi pour idole, ses vers ne sont même pas dignes de la réputation d'un faiseur d'éloges. Ce sont pourtant ces deux académiciens qui vont briller mardi à la séance publique de Lyon, où l'un d'eux lira un chant de sa *Pétréide;* La Blancherie vous en donnera des nouvelles, s'il repart bientôt; je n'imagine pas qu'il trouve à Lyon beaucoup de souscripteurs.

12 octobre.

Eh! bonjour donc, notre ami. Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit; mais aussi je ne touche guère la plume depuis un mois, et je crois que je prends quelques-unes des inclinations de la bête dont le lait me restaure : *j'asine* à force et m'occupe de tous les petits soins de la vie *cochonne* de la campagne. Je fais des poires tapées qui seront délicieuses; nous séchons des raisins et des prunes; on fait des lessives, on travaille au linge; on déjeune avec du vin blanc, on se couche sur l'herbe pour le cuver; on suit les vendangeurs, on se repose au bois ou dans les prés; on abat les noix, on a cueilli tous les fruits d'hiver, on les étend dans les greniers. Nous faisons travailler le docteur, Dieu sait! Vous, vous le faites embrasser; par ma foi, vous êtes un drôle de corps.

Vous nous avez envoyé de charmantes relations qui nous ont singulièrement intéressés; en vérité, vous devriez courir toujours pour le plus grand plaisir de vos amis, et surtout ne pas oublier de les visiter.

Adieu; il s'agit de déjeuner et puis d'aller en corps cueillir les amandiers. Salut, santé et amitié par-dessus tout.

Au Clos, 13 octobre.

Vous me voyez encore ici, où j'étois venue pour huit jours, et où j'aurai demeuré probablement deux mois. Les arrangements économiques avoient déterminé la première résolution;

le bien-être moral et physique procure le changement d'avis. Notre mère, il est vrai, fait pendant notre absence autant de dépense que si nous y étions tous; des étrangers prennent notre place à table; mais que voulez-vous? Nous sommes ici dans l'asile de la paix et de la liberté; nous n'entendons plus gronder du matin au soir, nous ne voyons plus un visage revêche, où l'insouciance et la jalousie se peignent tour à tour, où le dépit et la colère, couverts de l'ironie, se montrent lorsque nous avons des succès quelconques, et que nous recevons des témoignages de considération. Nous respirons un bon air, nous nous livrons à l'amitié, à la confiance, sans craindre d'irriter par leurs témoignages une âme dure, qui ne les a jamais connus, et qui s'offense de les voir dans les autres. Enfin nous pouvons agir, nous occuper ou prendre de doux ébats, sans la triste assurance que tout ce que nous ferons, quel qu'il soit, sera blâmé, critiqué, mal interprété, etc.

De pareils avantages valent bien quelques sacrifices de la bourse. Cependant il est impossible de faire ce marché toute l'année, à moins que d'une scission absolue; ce n'auroit pas été la peine de se réunir. Eh bien, vous en dis-je assez cette fois? Croyez-vous que je vous aime encore? Croyez aussi qu'en vous aimant toujours autant, jamais je ne vous eusse parlé, à vous ni à personne, de la mère de mon mari, s'il ne vous en eût parlé le premier. Au reste, il faut convenir de tout; ces chagrins qui m'ont été si vifs et si sensibles dans les premiers mois, me paroissent aujourd'hui plus supportables; je les apprécie mieux. Tant que j'ai pu conserver quelque espérance de trouver un cœur au milieu des bizarreries du caractère le plus étrange, je me suis tourmentée pour le captiver; je me désolois de n'y pas réussir. Maintenant que je vois tel qu'il est un être égoïste et fantasque, dont la contrariété fait l'essence, qui n'a jamais senti que le plaisir de molester les autres par ses caprices, qui triomphe de la mort de deux enfants qu'elle abreuva de chagrins, qui souriroit à celle de nous tous, et qui ne s'en cache guère, je me sens arrivée à l'indifférence et presque à la pitié, et je n'ai plus d'indignation ou de haine que par moments courts et rares. A tout combiner, il est encore sage d'être venu ici et

de s'y tenir; le bien de notre enfant le demande plus instamment que nous ne l'imaginions avant d'arriver. Croyez encore, mon ami, qu'on ne peut avoir un grand bien sans l'acheter de quelques misères; le paradis, la félicité parfaite seroient ici-bas, si, avec le bonheur d'un mari tel que le mien et qui m'est aussi cher, je n'avois d'ailleurs que des sujets de satisfaction.

*

1er décembre.

Je reçois vos missives et me ris de votre morale; vous l'adresseriez à bien d'autres avant d'en trouver qui en eussent aussi peu besoin que moi. Je porterai vos lettres à Lyon, où je vais demain avec Eudora et un domestique, sans bonne, parce que je ne dois demeurer que fort peu de temps, et que notre petit appartement sera assez rempli avec le docteur qui l'occupe déjà, ainsi que mon ami, depuis quinze jours. Vous pouvez dire à l'excellent M. Parault, en lui faisant mille compliments, que ce docteur passera encore ici avant de tomber à la capitale; ainsi, qu'il prenne patience jusqu'à l'année prochaine.

Vous me demandez pourquoi je ne vous ai pas écrit longuement depuis quelque temps; je vous répondrai avec une franchise égale à la vôtre : 1° J'ai eu peu de loisir; mais peut-être l'aurois-je trouvé si je n'eusse cru sentir que mes lettres vous intéressoient un peu moins que précédemment; je ne vous dirai pas sur quoi j'ai fondé cette idée, je n'en sais rien : ce n'est pas un jugement, mais un sentiment. C'est même assez intérieur pour que je présume, en y réfléchissant, que vous ne vous êtes pas vous-même aperçu de ce changement. Cependant il n'est pas grand, puisque vous remarquez mon silence, et j'en suis bien aise. Si vous eussiez été femme, je vous aurois déjà fait une petite querelle d'amitié; mais sans que je sache pourquoi ni comment, je ne me sens point du tout indulgente pour votre engeance; et quand je ne crois pas à un empressement, un intérêt au moins égal au mien, celui-ci se concentre, et je me tais tout naturellement. Peut-être cela vous paroîtra-t-il plus fier que généreux et point trop loyal en amitié; je n'en sais encore rien, mais je suis faite ainsi.

*

22 décembre.

Eh! mon ami, vous voilà bien échauffé! dites-moi pourquoi? Vous êtes plaisants, vous autres hommes; vous vous récriez quand on vous dit une vérité, et vous finissez par convenir qu'elle est bien trouvée.

Vous ai-je querellé? Me suis-je plainte de rien? J'ai fait une observation que vous avouez être fondée, et c'est pour cela que vous êtes disposé à crier contre moi? *Il n'est pas plus possible à l'homme moral de rester toujours le même, qu'à l'homme physique de ne pas changer.* Voilà votre réponse et le résultat de votre examen : qui donc vous conteste le fait et le principe? J'avois posé le premier comme mon propre aperçu; vous le mettez en maxime, tout cela revient au même, et je n'entends plus rien à votre envie de faire des reproches et à votre idée de les croire mérités.

Ai-je donc un si grand tort d'avoir eu le tact fin et juste, et de vous avoir dit bonnement ce qu'il me faisoit apercevoir? Vous auriez voulu peut-être que je me fusse fâchée et dolentée; c'est tout au plus ce qui pourroit arriver dans certaine espèce de liaison; mais dans une amitié comme la nôtre, que la teinte soit plus ou moins vive, le fond reste toujours le même. Nous avons toujours réciproquement dans notre caractère et notre manière d'être les mêmes raisons de nous estimer; nous avons dans nos goûts et nos idées les mêmes objets de rapprochement et les mêmes aliments à notre relation; il est donc un degré de confiance et d'intérêt qui subsistera nécessairement sans altération.

Reste pour la variété le plus ou moins d'attrait, d'empressement et de douceur à cultiver cette amitié; sur cela le champ est vaste et libre. Vous étiez couleur de feu l'année dernière, vous êtes maintenant petit gris; moi qui ne vais guère aux extrêmes, je garde une nuance assez uniforme, et je vois vos oscillations sans les trouver étranges.

La tranquille et sainte amitié a un point d'appui où tient toujours le balancier. Les passions, délicieuses et cruelles, nous emportent hors de nous-mêmes et nous laissent enfin; mais l'honnêteté de l'âme et des procédés, la confiance d'un cœur droit

et sensible, la modération d'un caractère sage et fixé par de bons principes, voilà ce qui assure une liaison, tel refroidissement qu'elle paroisse souffrir. Voilà, mon ami, ce qui vous promet de me retrouver toujours la même; sans doute qu'épouse et mère, attachée, satisfaite par ces titres heureux, il m'est plus facile de conserver de l'égalité avec mes amis qu'il ne doit l'être à vous, dont la situation indéterminée varie les affections : aussi j'apprécie les effets et les causes, et tout en vous jugeant dans vos variations, je demeure votre amie.

Au reste, je ris de ma simplicité à vous répondre avec tant de détails, à vous qui, depuis votre lettre écrite, aurez songé à tant d'autres choses que vous ne saurez peut-être plus ce que je veux dire.

Quoi qu'il en soit, il faut que vous me rendiez un service, vite et bien; voici de quoi il s'agit.

Un homme d'esprit que j'estime et distingue est chargé de prononcer une oraison funèbre du duc d'Orléans; il ne sait trop qu'en dire, ni moi non plus. Il faudroit recueillir des faits, des anecdotes, l'opinion publique, quelque chose enfin de la vie de ce prince qui pût donner une idée de sa manière d'être civile et particulière dans le monde et dans son domestique, quelque chose qu'on pût citer, d'après quoi on pût partir ou qui permît de broder. Vous êtes assez répandu pour trouver quelqu'un qui, tant bien que mal, vous donne des matériaux. Allez, cherchez, trouvez, envoyez-moi; vous voyez ce qu'il me faut. Je sais que vous êtes très-occupé, mais je sais aussi que vous êtes fort actif, et je réclame les soins de votre amitié.

Mon bon ami est de retour à Lyon, d'où il m'envoie votre lettre qu'il a prise pour lui, et à laquelle il me charge de répondre *qu'il ne redoute pas qu'on lise ce qu'il a écrit à ses amis; qu'il sait combien les gens sensibles sont soupçonneux, roides, durs même; mais qu'ils sont bons, qu'ils reviennent, et qu'au fond ils valent bien les autres; que vous êtes très-fort de cette trempe ainsi que lui, et que c'est pour cela sans doute qu'il vous aime.* Si par hasard il avait raison, et que votre lettre, que je prends pour réponse à la mienne, fût toute pour lui, vous ne manquerez pas d'y voir clair.

1786.

*

Villefranche, le 24 janvier 1786.

Que faut-il penser, mon ami, de votre sort ou du nôtre? Je veux dire des changements qui se seront faits dans votre partie, ou de votre peu d'empressement à nous faire part de ce qui vous concerne. Ne nous supposez-vous plus assez d'intérêt à cet égard pour ne plus vous croire obligé de nous instruire? Eh! sur quoi seroit fondée une erreur aussi injurieuse à notre amitié? Je ne puis y croire. Comment donc expliquer votre silence? Certainement, d'après ce que vous nous aviez déjà fait entrevoir, vous devez savoir depuis quelque temps à quoi vous en tenir sur les révolutions qui ne pouvoient vous être indifférentes.

S'il en est résulté quelque chose de fâcheux, pourquoi votre âme ne s'est-elle point épanchée au sein de vos amis? S'il en est autrement, comme je suis plus portée à me le persuader, comment avez-vous le courage de nous laisser dans l'incertitude?

Enfin, quoi qu'il y ait, et comme que vous soyez, écrivez-nous, et ne nous mettez pas dans la nécessité pénible de chercher les causes d'un silence dont l'amitié ne sauroit s'accommoder.

Quand nous serons tranquilles sur votre compte, donnez-nous quelques nouvelles de votre capitale et du Cardinal, dont on ne sait plus que dire en province. Je vous recommande toujours les notices sur le feu duc d'Orléans, dont on attend ici l'oraison funèbre, dont l'auteur à son tour attend vos renseignements.

Eudora grandit assez et commence un peu à lire; son père est fort occupé dans ce moment. Nous vous embrassons tous et vous demandons à grands cris nouvelles de vous, de votre état, de vous encore et de vous par-dessus tout. Adieu; n'oubliez donc pas de bons amis qui, par leur trempe et leur situation, ne sont pas faits pour changer jamais dans les sentiments qu'ils vous ont voués.

*

20 février.

Ce Paris est un gouffre où s'engloutissent, je crois, l'amitié même et les souvenirs. Nous n'avons nouvelles de vous non plus que si vous étiez mort. Jusqu'au docteur qui garde aussi de longs silences; je vois bien que la capitale vous gâte tous. Restez donc à votre mauvais sort, et répondez seulement quand on s'adresse à vous; c'est tout ce dont vous me paroissez capable à présent.

Au milieu de vos affaires et distractions, parmi les changements d'administration, les intrigues de cour, les cabales d'académie, le flux des connoissances et le clinquant des savants, irai-je vous entretenir de nos plaisirs? En vérité, ce seroit bien être de ma province! Cependant nous dansons, chantons, buvons et mangeons ici comme là-haut; mais au lieu de disserter à tout venant, ce n'est que dans le cabinet que nous nous amusons à raisonner pour faire diversion.

Je ne veux pas vous dire que nous vous aimons toujours avant de savoir si vous en êtes digne, et je remets cela à ma première.

*

27 février.

Eh mais vraiment! vous commencez à m'édifier; un homme qui prouve mérite bien quelque considération. Mais un *pénitent!...* ah! cela sonne mal; et, en vérité, vous avez cette allure : je suis fâchée de vous le dire. Cependant au milieu de ce ton grave et censeur perce une petite pointe de je ne sais quoi qui ressemble au dépit et vous rend quelque amabilité. Passe donc pour cette fois, et parlons raison.

Je suis fort aise que vous lisiez de Lolme, et je crois qu'il doit vous attacher beaucoup, surtout avec les objets de comparaison que vous avez pris. Mais savez-vous que *Massachussets* est un nom bien barbare, et qu'on n'a jamais vu un homme du bel air prononcer un mot pareil en disant de jolies choses à une femme? J'en sais une qui se choqua si fort de celui de *Transylvanie,* qui lui étoit neuf et lui parut malsonnant, qu'elle chassa de sa présence l'impertinent qui l'avoit prononcé. Quant à moi,

je suis si bonne, et je vous sais tant de gré de ne savoir plus que dire, que je vous pardonne tout le reste.

Vous voudriez bien que je vous disse quelque chose d'Eudora, qui grandit, lit couramment, débite à son père de petits vers de ma façon, rougit jusqu'aux yeux, caresse et mignarde comme une friponne de dix ans; mais je ne veux pas non plus tout vous dire. Je me bornerai donc à convenir que, toujours *badaude*, je ne puis me défendre de prendre intérêt aux habitants de la bonne ville, et que je vous aime encore quelquefois.

*

17 mars.

Nous ne sentons jamais mieux que nous sommes vos amis qu'aux moments où vous êtes affligé; le peu que vous me dites m'inquiète; vous parlez d'une triste nouvelle, mais sans ouvrir votre cœur; vous êtes mal portant et chagrin, et vous vous contentez de le dire sans vous livrer, je ne dis pas seulement à la confiance, mais à l'effusion de l'amitié. Ne songez-vous donc plus à la nôtre? Ne vous seroit-elle plus chère? Vous avez un ton d'indifférence qui est fait pour nous peiner, en même temps que votre affliction nous tourmente.

Expliquez-vous, écrivez-nous; nous sommes mal à l'aise jusqu'à d'autres nouvelles. Nous les attendons impatiemment.

Je ne vous écris que pour vous prier de nous en donner; l'ami est revenu, après avoir été assez mouillé. Nous voilà tous occupés de vous. Adieu, mon ami; reposez-vous encore quelquefois au sein de cette amitié qui nous a tous unis pour jamais. Nous vous embrassons avec un attendrissement que je ne puis vous exprimer.

*

3 mai.

Je ne vous ressemble guère, car je vais vous aimer un peu davantage; mon bon ami est parti, tout ce qui l'environne augmente ou prend de l'intérêt pour moi; il sera bientôt près de vous; vous vous verrez, vous renouvellerez le pacte de la sainte amitié, je me transporterai au milieu de vous, et je partagerai vos affections.

D'aujourd'hui ou de demain en huit, le bien-aimé de mon cœur arrivera dans votre capitale; d'ici là, il doit s'arrêter et passer quelques jours à l'Épine et Longpont. Donnez-moi aussi de ses nouvelles et des vôtres; je vous adresserai souvent des miennes, et j'ai la confiance que vous aurez autant de plaisir qu'autrefois à servir, à prendre part à notre correspondance.

Je dois aller, la semaine prochaine, à la campagne avec ma pauvre Eudora, toujours maigre, encore foible et revenant cependant en pleine convalescence. Je compte passer au Clos tout le temps de mon veuvage; c'est au milieu des champs et par le grand spectacle de la nature que je supporterai l'absence de celui qui me les rend plus touchants. Vous, habitant d'une grande ville; vous, avec tant d'autres, trouvez peut-être ces idées et ces sentiments bien villageois, ou bons pour les livres seulement; ils ne sont pas moins étranges dans nos petites villes de province que dans votre capitale: je crois que la corruption est encore plus grande dans les premières, les petites passions y fermentent sans cesse et y produisent leurs funestes effets sans aucune compensation. Le seul avantage d'une petite ville sur une grande, c'est qu'on en sort plus vite, et qu'on peut être chaque jour dans les champs. Adieu; midi sonne, tandis que je moralise; notre mère gronde et veut manger; les domestiques se hâtent, l'enfant crie; il faut se mettre à table, que l'appétit le veuille ou non.

Adieu; j'ai hâte d'apprendre que vous et l'ami vous êtes embrassés; sachez d'avance que je m'y joins.

*

Du Clos, le 12 mai.

En vérité, vous n'êtes qu'un caméléon, ou je ne sais quoi de pis. Vous commencez votre lettre sur le ton d'un *saltimbanque;* vous la continuez en *homme sensible,* et vous la terminez comme un *roué.* Dites-moi en quel endroit a percé le naturel?

Je voudrois bien vous prouver que je suis fondée à douter; mais je ne suis pas disposée à faire des preuves. Sachez seulement que je ne vous saurai pas le moindre gré de la constance de mon mari; et que s'il me montroit un *demi-scrupule* de

changement, je m'en prendrois à vous. Apprenez donc à mettre plus de finesse, de discrétion et de duplicité dans vos projets de noirceur. Vous n'avez l'air que d'un écolier ou d'un paillasse; et toute provinciale et bonne que je sois, j'en revendrois à cent comme vous, si j'en voulois prendre la peine. Il vous va bien de dire qu'il ne faut plus m'aimer; allez, il vous sied mieux de convenir que vous l'oubliez, car il n'en sera que ce qui est écrit *là-haut,* comme disent les bonnes gens. Quant à nous autres femmes, ce n'est pas la même chose; mais la pluie cesse, un rayon de soleil m'attire, et vous ne vous fâcherez pas contre le soleil si sa force attractive est plus puissante que la vôtre? Je jette la plume, vous souhaite le bonsoir, et vais respirer l'air sur la terrasse. Adieu.

*

30 mai.

Par ma foi, soit à l'un ou à l'autre, vous pouvez y aller tout seul; je m'en tiens à l'*homme* que vous connoissez, me moque du diable, et ne crois guère en Dieu : mais une femme ne peut pas écrire le reste de ma pensée.

Vous êtes plaisant de me demander si je vous aime; est-ce que cela vous fait quelque chose? j'aurois presque besoin de vous voir pour vous répondre pertinemment, car toute vérité n'est pas bonne à dire; et si j'avois continué de vous accorder mon amitié, quoique vous fussiez devenu un peu vaurien, la dignité femelle ne souffriroit pas que j'en convinsse. Faites-moi votre petite confession, si vous en avez le courage; après quoi je vous dirai mon secret. En attendant, je sais bon gré à celui, quel qu'il soit, qui protége ma correspondance avec mon mari, et je souhaite qu'on lui rende le même service près d'un objet digne de ses plus chères affections.

Quant à moi, je ne vous adresse à personne, car je crois que vous vous moquez autant de notre *God,* tout seul ou précédé d'un *A,* que du *God-damne* de nos voisins.

J'espère que ma lettre ne vous trouvera pas en Espagne, et que vous n'avez pas lieu de craindre la grillade.

2 juin.

En vérité, je m'y perds! vous n'avez donc pas reçu le sermon que je faisois à mon ami sur sa manière de voyager? Vous n'avez donc pas reçu ce que je répondois au gentil billet que vous terminiez en me disant *à Dieu, ou au diable?*

Eh bien, sur cette dernière réponse, il faut que je revienne, pour vous dire que toutes les fois que je me promène dans le recueillement et la paix de mon âme, au milieu d'une campagne dont je savoure tous les charmes, je trouve qu'il est délicieux de devoir ses biens à une intelligence suprême; j'aime, et je veux alors y croire. Ce n'est que dans la poussière du cabinet, en pâlissant sur les livres, ou dans le tourbillon du monde, en respirant la corruption des hommes, que le sentiment se dessèche, et qu'une triste raison s'élève avec les nuages du doute ou les vapeurs destructives de l'incrédulité. Comme on aime Rousseau! comme on le trouve sage et vrai, quand on le met en tiers seulement avec la nature et soi!

Adieu donc, en attendant les *observations* que vous m'annoncez dans la première ligne, et que vous dites n'avoir pas le temps de faire dans la seconde.

Villefranche, dimanche 9 juillet.

Je l'ai revu, ce bon ami; nous sommes réunis, et je ne veux plus qu'il fasse de voyages sans moi. Il m'étoit venu trouver à la campagne lorsque j'y reçus votre dernière lettre, à laquelle je ne répondrai pas littéralement, parce qu'elle est demeurée au Clos. Je vous dirai seulement qu'elle m'a fait plaisir, malgré le plaisir plus grand, devant lequel tout autre semble s'effacer, de ravoir mon tourtereau.

Vous êtes un plaisant Gascon avec vos histoires de ruches; votre perte et vos chagrins sont les premières choses dont j'aie demandé des nouvelles; d'abord on ne savoit ce que je voulois dire; définitivement on m'a ri au nez. Venez maintenant me conter des doléances; je croirai toujours que vous vous moquez des gens.

Adieu; donnez-nous de vos nouvelles, et recevez l'assurance de l'antique et inviolable amitié.

28 août.

Bien pis qu'étourdi, mais inconsidéré, impertinent..... que sais-je? Comment voulez-vous que je vous pardonne jamais de m'avoir fait perdre du temps à copier les plus ennuyeuses choses du monde? Copier! — copier! — moi, copier! — c'est une dégradation, une profanation, un sacrilége au tribunal du goût. Il vous sied bien, après cela, de mettre le nez au vent et d'arrondir vos épaules, vous *intrus,* dans la capitale, dont j'ai emporté bonne partie de ce qu'il y avoit de bon. Ne savez-vous pas que j'ai aussi sur ma toilette des journaux et des plumes, et même des vers à Iris; que je puis parler de ma campagne et de mes gens, de l'ennui de la ville dans cette saison; que je puis porter mon jugement sur les nouveautés; me passionner pour un ouvrage sur la foi des auteurs de la feuille de Paris, faire des visites, dire des riens ou en écouter, etc.? N'est-ce pas là le triomphe de l'esprit et de l'art des élégantes parmi votre beau monde?

Allez, petit garçon, vous n'êtes pas encore assez adroit pour le persiflage, ni assez effronté pour le bon ton. Vous n'avez pas même assez de légèreté pour qu'une femme habile puisse sans se compromettre tenter votre éducation. Allez, ramassez des insectes, disputez avec vos savants sur la nature des cornes du limaçon ou la couleur des ailes d'un scarabée; vous ne feriez à nos femmes que leur donner des vapeurs.

Je suis sensible au souvenir de l'aimable famille Audran, dites-le-lui quand vous la verrez, ainsi que mille choses affectueuses de ma part.

Villefranche, le 10 novembre.

Aussi du coin de mon feu, mais à onze heures du matin, après une nuit paisible et les soins divers de la matinée, mon ami à son bureau, ma petite à tricoter, et moi causant avec l'un, veillant l'ouvrage de l'autre, savourant le bonheur d'être bien chaudement au sein de ma petite et chère famille, écrivant à un ami, tandis que la neige tombe sur tant de malheureux accablés de misère et de chagrins, je m'attendris sur leur sort; je me replie doucement sur le mien, et je compte en ce mo-

ment pour rien les contrariétés de relations ou de circonstances qui sembleroient quelquefois en altérer la félicité. Je me réjouis d'être rendue à mon genre de vie accoutumé. J'ai eu à la maison, durant deux mois, une femme charmante, dont le beau profil et le nez pointu vous rendroient fou à la première vue. A son occasion, j'ai été dans le monde, et j'ai attiré compagnie; elle a été fêtée; nous avons entremêlé cette vie extérieure de jours tranquilles passés à la campagne, et surtout d'agréables soirées, employées à lire et causer sur ces lectures faites en commun. Mais enfin il faut reprendre sa façon d'être accoutumée. Nous sommes entre nous, et je me retrouve avec délices dans mon petit cercle le plus près du centre. Aussi, malgré les sollicitations pressantes et presque l'engagement de passer à Lyon une partie de l'hiver, j'ai pris la résolution de ne pas quitter le colombier; mon bon ami ne peut cependant se dispenser d'un voyage et d'un séjour assez long dans ce chef-lieu de son département; mais je l'y laisserai seul cultiver nos relations, suivre ses affaires d'administration et s'amuser d'académies; je me renferme dans ma solitude pour tout l'hiver, et je n'en sortirai qu'aux premiers beaux jours pour étendre mes plumes au soleil du printemps. J'ai souri à vos conclusions de ce qu'il devoit être pensé de moi et de ce qu'on pouvoit attendre pour le jeu et les cercles, et je me suis dit : Voilà comme raisonnent tous nos savants, physiciens, chimistes et autres. Ils partent de quelques données dont ils ne connoissent ni la cause ni les liaisons; ils suppléent à ce défaut par leurs conjectures; ils vernissent le tout par le jargon des grands mots, et donnent gravement les résultats les plus faux du monde pour des vérités palpables.

De ce qu'à l'occasion d'une étrangère je me suis répandue dans les sociétés, où l'on a pu voir que je figurois comme une autre, et juger qu'il falloit que j'aimasse beaucoup mon chez moi pour m'y tenir seule, tandis que je savois y recevoir et y représenter au besoin : voilà mon philosophe qui détermine que j'ai pris le parti de vivre à la provinciale, toujours hors de moi et maniant les cartes.

De ce que je m'étonne de ce que l'enfant d'un homme sen-

sible et d'une femme douce ait une roideur qu'on ne peut vaincre que par une grande vigueur; de ce que je regrette d'être obligée à me rendre sévère pour le forcer de plier de bonne heure sous le joug de la nécessité : voilà mon raisonneur qui juge que la contagion m'a gagnée, et que bientôt ma fille aura des colliers de fer et des échasses. Pauvre garçon! si vous ne faites pas mieux dans vos études, je vous plains de perdre autant de temps à travailler. En vérité, si vous aviez été près de moi depuis trois mois, vous auriez appris peut-être plus de vérités qne vous n'en découvrirez de longtemps. D'abord vous auriez connu tout le peuple distingué d'une petite ville; je vous aurois aidé à juger du caractère, des goûts, des talents ou des prétentions de chaque individu, les rapports de chacun avec l'ensemble et des uns aux autres; les plans, les devoirs, les passions; le jeu public et secret de ces dernières; leur influence sur les grandes démarches et les petites actions; le résultat de toutes ces choses pour les mœurs générales et celles des familles particulières, etc. Vous eussiez fait un cours de philosophie, de morale, et même de politique, plus complet que ne pourra l'être de longtemps la réunion de vos observations décousues et encore éparses. De là je vous aurois mené à la campagne en société d'une Italienne remplie de feu, d'esprit, de grâce et de talents, sachant unir à tout cela du jugement, quelques connoissances, beaucoup d'âme et d'honnêteté. En société d'une Allemande douce par sa trempe, austère dans ses mœurs et par une éducation républicaine, simple dans ses manières, joignant une grande bonté à une instruction peu commune. En société d'un homme froid, spirituel, lettré, doux et poli : vous connoissez les autres personnages. Voilà le fondement de notre ménage de campagne durant ces vacances; joignez à cela quelques personnes du voisinage, quelques originaux brochant sur le tout; d'ailleurs pleine liberté, table saine, excellente eau, vin passable, grandes promenades, longues causeries, lectures amusantes, etc.; et jugez si votre cours de philosophie ne seroit pas heureusement terminé.

Maintenant sachez qu'Eudora lit bien, commence à ne plus connoître d'autres joujoux que l'aiguille, s'amuse à faire des figures

de géométrie, ne sait pas ce que c'est qu'entraves de toilette d'aucun genre, ne se doute pas du prix qu'on peut mettre à des chiffons pour la parure, se croit belle quand on lui dit qu'elle est sage et qu'elle a une robe bien blanche, remarquable par sa propreté; qu'elle trouve sa suprême récompense dans un bonbon donné avec des caresses, que ses caprices deviennent plus rares et moins longs, qu'elle marche dans l'ombre comme au grand jour, n'a peur de rien, et n'imagine pas qu'il vaille la peine de mentir sur quoi que ce soit; ajoutez qu'elle a cinq ans et six semaines; que je ne lui connois pas d'idées fausses sur aucun objet, important du moins; et convenez que si sa roideur m'a fatiguée, si ses fantaisies m'ont inquiétée, si son insouciance a rendu notre influence plus difficile, nous n'avons pas entièrement perdu nos soins.

Au bout du compte, j'ai trouvé dans votre lettre que tous les raisonnements dont vous étiez l'objet direct étoient fort justes, que vous entendiez bien ce qui convenoit à votre plus grand bonheur présent et futur; qu'ainsi vous étiez encore meilleur philosophe que les trois quarts et demi du genre humain. Avec cela, continuez d'être un bon ami, et vous vaudrez toujours beaucoup pour vous et pour les honnêtes gens. Adieu; midi approche, on va m'appeler pour dîner; je n'ai plus que le temps de vous embrasser pour tout le petit ménage, y compris Eudora, qui se rappelle encore de vous, ou de votre nom.

Au Clos, le 3 octobre.

Vos ferventes prières m'ont rappelée du séjour des ombres, et je puis converser avec les vivants. Je ne vous avois pas perdu de vue dans l'autre monde, mais je ne vous apercevois que dans le lointain, comme ces nuages fugaces qui paroissent à l'horizon et semblent se confondre avec lui. Vos oraisons, vos efforts pour vous faire distinguer, m'ont ramenée parmi vous autres gens du siècle, avec une nouvelle expérience. Lorsque je n'avois encore habité qu'une planète, je croyois qu'on pouvoit cultiver la société de ses habitants sans nuire à des relations avec les hommes d'une autre : il n'en est pas ainsi, je le vois bien; et Proserpine avoit raison de partager l'année alternativement

entre Pluton et Cérès. Tant que je suis demeurée au cabinet, collée sur un bureau, vous avez eu souvent de mes nouvelles; vous et tous nos amis du dehors, vous avez jugé de ma vie, de mon cœur peut-être, par ma correspondance; et pendant que celle-ci étoit soutenue, animée, les gens de mon voisinage, de ma ville, me regardoient comme une ermite qui ne savoit causer qu'avec les morts et dédaignoit tout commerce avec ses semblables. J'ai déposé la plume, suspendu les grands travaux; je suis sortie de mon Muséum; je me suis prêtée à la société, je l'ai laissée m'approcher; j'ai parlé, mangé, dansé, ri, comme une autre, avec ceux qui m'environnoient : on a reconnu que je n'étois ni ourse, ni constellation, ni femme en *us*, mais un être tolérable et tolérant; et vous m'avez regardée comme morte. Bientôt je vais reprendre mes occupations, rentrer dans ma solitude, et la thèse changera encore une fois.

Qu'avez-vous fait depuis ce temps? Vous avez sans doute accru la somme de vos connoissances : mais avez-vous augmenté votre courage pour prendre les hommes tels qu'ils sont, le monde comme il va et la fortune telle qu'elle se présente? Pour moi, j'en suis à ne plus faire cas de rien que de ce qui peut concourir à cette fin. Vous me direz que cela n'est pas bien difficile quand on a son pain cuit, avec un second qui vous aide à faire de la philosophie et le reste; mais il y a encore bien des alentours et des choses qui ne sont pas cela et qui ont de l'influence sur notre bonheur; c'est cette influence que ma raison change en bien ou réduit à zéro.

Voyez comme je suis *gentille! Gentille!* ce n'est pas peu dire, car vous saurez qu'à *Ville-Franche en Beaujolois* on entend par cette expression appliquée à une femme, *idem masculinée* pour un homme, la pratique du bien, l'amour du travail, l'intelligence, l'activité, etc. Ainsi, vous êtes un homme *gentil* si vous faites bien votre devoir de citoyen; de magistrat si vous l'êtes, ainsi du reste. (Notez que mon *idem* ci-dessus se rapporte à *expression*, et non pas à la *femme*), et ne riez pas plus que moi lorsque j'entends dire gravement d'un père de famille ou d'un bon avocat : *Il est gentil.* On est mignard au moins dans ce pays! Et dans celui que vous habitez, les importants, les

gros dos, les mondors et les grands parleurs sont-ils toujours bien respectés? Pour vous, que je vois d'ici parler vite, aller comme l'éclair, avec un air tantôt sensible et tantôt étourdi, mais jamais imposant quand vous faites le grave, parce qu'alors vous grimacez *lavatériquement,* et que l'activité va seule à votre figure; vous que nous aimons bien et qui le méritez de même, dites-nous si le présent est supportable et l'avenir gracieux, car voilà ce qui constitue le bonheur de l'âge où se dissipent les illusions des belles années et où commencent les soucis de l'ambition.

1787.

*

Le 19 janvier.

Vous avez perdu votre encens, mon cher; le maître n'est point encore de retour, et je n'étois pas en train de me rengorger : mais je vous sais pour lui bon gré de l'intention. Pour mon compte, je vous remercie de votre bonne petite lettre, que j'ai reçue avec plaisir.

Je n'imaginois pas que vous fussiez juif par aucun endroit : mais je ne vous trouve pas mal fripon dans votre manière d'excuser votre défaut de mémoire.

On nous fait ici des contes sur votre lycée, dont le Parlement se mêle pour donner sur les ongles à M. de la Harpe. En est-il quelque chose?

Je garde votre troisième page pour mon très-cher, qui en appréciera l'excellence; quant à moi, indigne, j'aime mieux toutes les folies de l'Arioste que toutes les vérités de vos savants à noms revêches, dont la langue ne peut venir à bout.

Demain sera l'un de mes jours heureux; je reverrai mon ami après deux mois d'absence, et mon cœur lui va au-devant comme il y a sept ans.

Eudora vous le rend sans façon comme sans malice; mais à cent lieues plus près, elle feroit peut-être de petites mines.

Le 2 mai.

Que devenez-vous donc, notre ancien et bon ami? On n'entend plus parler de vous, on ne reçoit plus que quelques lignes bien courtes, pour envoi ou commission dont vous avez bien voulu vous charger, mais pas le plus petit mot d'amitié, pas une seule de ces causeries qui en sont la plus franche expression, parce qu'elles se font dans l'abandon du cœur et dans la confiance d'intéresser. Est-ce que vous ne nous aimez plus? Est-ce que vous avez trouvé de meilleurs amis, des personnes qui vous apprécient mieux, qui vous chérissent davantage, qui désirent plus de cultiver avec vous une liaison douce et durable, fondée sur une estime réciproque et des goûts communs?

Je ne vous envierai pas le bonheur d'avoir rencontré des êtres avec qui vous ayez de l'analogie, et qui vous fassent goûter le charme de la communication de vos sentiments et de vos pensées, mais je me plaindrai de ce que vous semblez oublier ceux avec qui vous partagiez autrefois cette satisfaction. Je vous ai moins écrit depuis quelque temps, je le sais, mais je vous ai dit pourquoi; vous auriez dû nous plaindre de ce que l'enchaînement des affaires, ou des sollicitudes diverses, ne nous permettoient pas de fournir autant que de coutume dans le commerce de l'amitié, et vous n'auriez pas dû nous écrire d'autant moins de votre côté, au contraire.

C'est en se suppléant réciproquement, suivant les circonstances, qu'on alimente toujours également la sainte amitié, dont la bonne foi, la simplicité, le dévouement et l'indulgence sont les attributs nécessaires. Aussi, pour procéder suivant mes principes, je vous pardonne ce dont je pourrois me plaindre, et je vous donne les premiers instants, non de loisir, mais de liberté, que je prends au milieu du train de vie plus paisible, quoique très-occupée, auquel je reviens.

Nous venons de passer trois semaines à Lyon, où la nécessité de cultiver des relations, des connoissances, et de suffire aux engagements qu'elles font prendre, ne m'ont pas laissée à moi.

Instruisez-nous donc de ce qui en est; faites quelque promenade solitaire : c'est là, m'avez-vous dit, où vous retrouvez

votre cœur et vos amis; j'espère que nous y serons pour quelque chose. La révolution des affaires n'en produit-elle point dans votre partie? Pouvez-vous asseoir quelque projet d'un plus rapide avancement, ou continuez-vous de vous consoler du contraire dans les douceurs de l'étude? Elles sont grandes assurément pour une tête philosophique. Je voyois dernièrement un homme réduit à l'état d'instituteur, qui s'estime heureux dans cette situation, et se console par l'étude de trente mille livres de rente dont il a perdu et mangé le fonds. Il doit beaucoup à son caractère, il est vrai; et il faut convenir qu'on fait souvent honneur de ce qu'il opère à la philosophie.

Le 20 octobre.

Je me rappelle d'un certain billet de confession que vous m'avez expédié; il contient une absolution en bonne forme, et je me sens disposée aujourd'hui à répondre à la grâce. Bonjour donc; la paix soit avec vous. Peut-être y aurois-je répondu plus tôt si j'avois eu plus de loisir; affaires d'un côté, soucis de l'autre, compagnie au milieu de tout cela, c'est plus qu'il n'en faut pour remplir les jours et ôter l'envie ou la faculté de faire des causeries d'amitié; d'ailleurs..... mais n'y revenons pas.

Lorsque j'ai eu quelques moments à moi, je les ai employés à la rédaction de mon petit voyage de Suisse, à qui je fais, comme vous voyez, plus d'honneur qu'à celui d'Angleterre; je n'ai point encore fini, et je ne sais quand ce le sera. Cependant, malgré les pluies, les orages, la grêle et le froid qui nous assiégent dans nos vendanges et les retardent d'autant, je suis confinée ici pour une bonne partie de l'hiver. Vous autres gens de la capitale devriez être bien édifiés de voir une de vos compatriotes se fixer au sein des bois, où l'hiver fait hurler les loups, et dont les montagnes voisines se revêtent déjà de neige. Mais, suivant vous, qu'importe la retraite qu'on habite dès qu'on est loin de Paris? Lyon ou les bois d'Alix sont tout un à vos yeux. Que me direz-vous de bon? Çà, mandez-moi un peu comment vous gouvernez votre tête : pour le cœur, il est bon diable au fond; et sans la première qui l'égare quelquefois, il iroit assez droit son chemin. Et les sciences et la solitude? Avez-vous

trouvé quelque moyen de concilier ces choses, ou si vous les courtisez tour à tour? Parmi tant de révolutions qui menacent tant de gens, votre état vous promet-il de l'avancement? Causez à votre tour, donnez-nous de vos nouvelles, et resserrons l'antique amitié.

Le 24 octobre.

J'aime que vous partagiez ma colère contre ces éternelles mangeailles et cette maussaderie de logement; si j'étois la maîtresse, ou seulement avec mon pigeon, je ne donnerois à manger de trois ans, et je me ferois de jolis appartements en ville et un bijou au Clos : mais j'ai bien l'air de ne pas aller en paradis si vite.

Il fait ce qu'on appelle ici *la bise;* je me chauffe comme à Noël; on voit à peine aux champs la petite véronique et l'anagallis; les haies n'ont que des violettes et des primevères entr'ouvertes au milieu de leurs feuilles. J'ai trouvé une espèce d'insecte qui ressemble aux petits crabes des cabinets, et qui courent dans les papiers, mais beaucoup plus gros, qui s'étoit logé dans une coquille d'escargot, précisément comme *le Bernard l'ermite* dans celle qu'il a adoptée. J'avais le projet d'aller à Lyon le mois prochain; les affaires de ménage m'en empêchent; je le regrette, parce que je suis empressée de perfectionner ma connoissance avec madame de Villiers; c'est la seule femme que je voie me convenir dans ces parages; elle est honnête, aimable, douce, modeste comme sa fortune, peu répandue et fort instruite; tout entière à son mari, beaucoup plus âgé qu'elle, et avec qui elle partage les travaux du cabinet; je ne sais si vous connoissez ce savant en *us*, excellent homme au fond, très-roide dans ses opinions et son mode, assez versé dans la chimie et diverses parties des sciences, mais très-particulièrement dans l'*insectologie;* il a un cabinet dans ce genre, fort intéressant, et qui est son ouvrage et celui de sa femme. C'est à peu près la seule liaison qui me tente à Lyon comme ici; cependant j'aurai à voir dans la première ville plusieurs personnes intéressantes à divers égards. Les affaires avant tout : partant, je vous laisse, et retourne vite pour la demi-heure que vous venez de me prendre.

1788.

6 avril 1788.

En vérité, mon cher, peu s'en faut que je ne m'adresse à un tiers pour demander de vos nouvelles; il y a si longtemps que vous ne nous en avez donné avec quelques détails, avec ce ton de confiance qui nourrit celle de ses amis, que je douterois presque d'être bien venue à continuer sur le même pied.

N'aurions-nous point une nouvelle connoissance à faire? Et vous, qui me mandiez autrefois que vous changiez chaque année, ressemblez-vous encore à vous d'il y a trois ans? Il est bien besoin que vous me mettiez au fait, car, telle longue qu'on suppose la lunette, la mienne ne me fait pas voir à cent lieues; je ne juge que par approximation. Par exemple, je me rappelle de vous avoir connu une âme excellente, un cœur aimant; et comme ces choses ne se dénaturent pas aisément, je vous les crois toujours, et je vous aime en conséquence. Mais il me semble aussi que vous êtes parfois, dans l'expression ou le style, le contraire de doux, ou à peu près, puis, que vous n'endurez pas volontiers qu'on vous le dise; puis, je me souviens de vous avoir rendu votre revanche quand ce contraire m'impatientait; et je me demande : Où en est-il maintenant? La teinte s'est-elle renforcée ou adoucie? Je suis pour la dernière partie de l'alternative, lorsque je me représente les effets de l'étude, de la méditation, des affections heureuses; je suis pour la première, quand j'apprécie l'influence du monde, la connoissance des sots, le sentiment de l'injustice, la haine du préjugé et de la tyrannie. Ainsi, je flotterai dans cette incertitude jusqu'à ce que vous m'en ayez tirée. Mais afin que vous n'en ayez pas sur mon compte, je vais vous donner mon baromètre calculé sur les lieux que j'habite. A la *campagne*, je pardonne tout; lorsque vous me saurez là, il vous sera permis de vous montrer tout ce que vous vous trouverez être au moment où vous m'écrirez : original, sermonneur, bourru, s'il le faut; j'y suis en fonds d'indulgence, mon amitié sait y tolérer toutes les apparences et s'accommoder de tous les tons. A

Lyon, je me moque de tout; la société m'y met en gaieté, mon imagination s'y avive, et si vous venez l'exciter, il faut s'attendre à ses incartades; elle ne nous laisseroit point échapper une plaisanterie sans vous la renvoyer après l'avoir affilée. A *Villefranche*, je pèse tout, et j'y sermonne quelquefois à mon tour. Grave et occupée, les choses font sur moi une impression propre, et je la laisse voir sans déguisement; je m'y mêle de raisonner, en sentant aussi vivement qu'ailleurs.

Convenez maintenant que je vous fais de grands avantages dans notre partie; vous avez toutes mes données avant que je connoisse les vôtres.

Dans tout cela, j'entrevois vos dissertations qui ne sont pas en ma faveur; elles vous prennent beaucoup de temps, gourmandent votre imagination et ne fournissent pas le plus petit mot pour l'amitié. Je ne sais plus si vous faites des arguments en *baroco* ou en *friscons;* et moi qui ai oublié les catégories d'Aristote, qui ne connois d'insecte que la bête à Dieu, et ne sais plus de Linnée qu'une vingtaine de phrases pour le service de la cuisine ou des lavements, j'ai grand'peur que notre vieille amitié ne trouve plus de rapports. Mais, pour la réveiller, je vous parlerai de ma fille, que vous aimez parce qu'elle me fait enrager. D'abord, elle mérite toujours votre attachement à ce titre, quoiqu'elle me donne beaucoup plus d'espérance qu'il n'en sera pas toujours ainsi; elle commence à craindre la honte du blâme à peu près autant que le pain sec; elle est sensible à l'approbation d'avoir bien fait, peut-être plus qu'au plaisir de manger un morceau de sucre, et elle aime encore mieux recevoir des caresses que de jouer avec sa poupée. Voilà déjà bien de la dégénération, direz-vous; voyez le chemin que nous avons fait! Elle aime beaucoup à *écrire* et à *danser*, attendu que ce sont des exercices qui ne fatiguent pas sa tête, et elle réussira bien dans ces deux genres. La lecture l'amuse quand elle ne sait mieux faire, ce qui n'est pas très-fréquent, et elle ne supporte que les histoires qui ne demandent pas plus d'une demi-heure pour en voir la fin; elle est encore à cent lieues de *Robinson*. Le clavecin la fait bâiller quelquefois; il faut que la tête y travaille, et ce n'est pas son fort; cependant il y a des

sons qui lui plaisent, et quand elle a écorché des deux mains un petit air des *Trois Fermiers*, elle ne laisse pas que d'être contente de sa personne et de répéter cinq ou six fois trois ou quatre notes qui lui font plaisir. Elle aime une robe bien blanche, parce qu'elle en est plus jolie, et que cela doit la faire paroître plus agréable; elle ne se doute point qu'il y ait des habits riches qui fassent croire plus considérable la personne qui les porte, et elle aime mieux un soulier de cuir bordé de rubans roses qu'une chaussure de soie en couleur sombre. Mais elle préféreroit encore courir et sauter dans la campagne à se voir bien blanche et bien droite en compagnie. Elle a une forte tendance à dire et faire tout le contraire de ce qu'on lui dit, parce qu'elle trouve plaisant d'agir à sa mode, et cela se pousse quelquefois très-loin. Mais comme il arrive qu'on le lui rend toujours avec usure, elle commence à juger que ce n'est pas le mieux, et elle s'applaudit d'une obéissance comme nous ferions d'un effort sublime. Ses cheveux blonds prennent chaque jour une teinte plus foncée de châtain; elle est un peu pâle quand elle n'est point fortement en action. Elle rougit quelquefois d'embarras, et n'a rien de plus pressé que de me confier une sottise quand elle l'a faite. Elle est très-forte, et son tempérament a de l'analogie avec celui de son père; elle a six ans six mois et deux jours; elle révère son père, quoiqu'elle joue beaucoup avec lui, jusqu'à me demander comme la grande grâce de lui cacher ses sottises; elle me craint moins, et me parle quelquefois légèrement; mais je suis sa confidente en toutes choses, et elle est fort embarrassée de sa petite personne lorsque nous sommes brouillées, car elle ne sait plus à qui demander ses plaisirs et raconter ses folies. Nous sommes à nous décider pour la faire inoculer ou non, c'est une véritable affaire qui me préoccupe et m'affecte. Je me deciderois aisément pour des indifférents, car il y a beaucoup de probabilités en faveur; mais je me reprocherois toute ma vie d'avoir exposé mon enfant aux exceptions à ce bien, s'il arrivoit qu'il fût la victime, et j'aimerois mieux que la nature l'eût tué que s'il venoit à l'être par moi. D'ailleurs je crains les vices d'un sang étranger qui peuvent se communiquer par l'inoculation, et je n'ai

pas encore entendu de réponse satisfaisante à cette objection.

Trouvez-moi donc, si vous le pouvez, de bonnes raisons pour me déterminer.

Adieu; je vais reprendre mon travail : apprenez-moi si j'ai bien fait d'interrompre le vôtre. Je vous souhaite la paix du cœur, et tout ce qui peut l'assaisonner pour votre entière satisfaction; et si vous êtes toujours notre bon ami, comme je l'espère, je vous embrasse de tout mon cœur.

*

Lundi 7 avril.

Vous jugerez aisément, mon ami, que je n'avois pas reçu votre petit mot du 4, lorsque je vous ai écrit la ci-jointe. N'y prenez donc que ce qui est bon dans tous les moments, et glissez sur les demi-plaisanteries dont je cherchois à vous agacer pour vous faire rompre le silence.

J'ai été on ne peut plus sensible à votre signe d'amitié, et il m'a fait juger que je vous conservois plus d'attachement que je ne vous disois et que je ne le croyois. Dites-nous donc quels sont vos sujets de chagrin; personne ne les partagera mieux que nous. J'ai bien pris mon parti actuellement sur les inquiétudes de la place; dès que la santé de mon mari m'en donne, je sens qu'en comparaison de cet objet tout autre n'est rien.

Il est mieux depuis qu'il est à Lyon; mais l'estomac s'affoiblit du moment où il se tient avec quelque assiduité au cabinet. Ainsi, tous mes soins se dirigent à rendre le travail encyclopédique le plùs long possible, à force de modération et d'intervalles, et à en partager tout ce que je puis.

*

Villefranche, 21 avril.

Nous avons reçu votre causerie avec le plus grand plaisir et l'attendrissement de l'amitié; je n'ai pas eu besoin d'être au Clos pour la goûter, vous l'avez dictée dans un moment où vous n'aviez pas besoin de l'indulgence de vos amis, et où ils vous reconnoissent tel qu'ils aiment à vous trouver. Vous voyez des malheureux, vous travaillez à les consoler : c'est un des

moyens les plus efficaces de conserver et d'augmenter la bonté native.

J'ai aussi ce douloureux avantage : ma plus proche voisine a perdu un excellent mari qu'elle aimoit comme j'aime le mien; cette femme, commune par l'esprit, est devenue sublime par la douleur, tant un sentiment vif et profond nous élève au-dessus de nous-mêmes! Elle a beaucoup de connoissances, toutes cherchent à la distraire; il n'y a que moi peut-être qui ne la console jamais, et qui pleure de bonne foi avec elle; ses pleurs en sont moins amers et sa tristesse s'en adoucit.

Notre aîné est parti ce matin à cinq heures; examinez-le lavatériquement. Je crois que son nez pointu vous intéressera et que sa bouche vous fera quelque peine; du moins me semble-t-elle exclusive de tout ce qui est du ressort du goût et de la finesse. Quant au front, je sais bien qu'en dire, et je ne veux pas vous prévenir. Vous savez ce que je mandois à Lanthenas du triomphe que je lui offrois sur l'aînesse; soyez de la partie, et que les éloges du cadet et le soin de relever tout ce qui est en sa faveur fassent connoître à un aîné qu'on puisse jouir de beaucoup de considération en dépit de la primogéniture.

Vous êtes bien heureux de pouvoir vous livrer à une science aussi aimable que l'histoire naturelle; je n'imagine pas d'étude qui s'accorde mieux que celle-là avec la paix de l'âme, et qui éloigne davantage des passions capables de la troubler.

Adieu; recevez nos embrassements.

*

22 mai.

Grand merci de vos nouvelles; elles nous remettent un peu au monde, dont nous étions à cent lieues. Je suis fort de votre avis, et sur les principes, et sur la besogne, et sur le résultat qu'on peut en souhaiter.

Nous n'avons que des bulletins falsifiés; on met des cartons aux journaux, c'est une pitié. Ma santé n'est pas encore merveilleuse; je suis menacée d'une autre médecine : une once de dureté de cœur et autant d'insouciance pourroient faire grand bien à mon physique; mais cette drogue, toute commune

qu'elle soit, n'est pas marchande, et l'usage m'en répugneroit.

Envoyez-moi donc votre journal, s'il n'est pas latin; quant aux poulardes, je ne pourrois les promettre en échange, mais bien du joli quartz sur des pierres jaunes dont notre Clos abonde. Est-ce que cela n'est pas encore meilleur pour un savant, sans être aussi digestible? Donnez-nous de bonnes recettes contre les chenilles, et vous pourrez venir manger de nos pommes. De bonne foi, est-ce que vous ne saurez jamais faire un pèlerinage dans ces cantons? Nous vous promènerons dans nos bois et nos montagnes; vous verrez, de notre terrasse, la crête du mont Blanc que nos paysans appellent, je ne sais pourquoi, le mont du Chat, et nous irons visiter de compagnie le mont Pilate. Soulevez un peu vos chaînes, et accourez dans nos réduits; vous y trouverez avec nous la franche amitié et la douce bonhomie. Une femme de Lyon m'a trahie; son mari a fait pis encore, et ils ont imprimé la moitié de mon petit voyage de Suisse; j'ai demandé, exigé un carton qui supprimât nom et indices; il a été fait; mais il y a tant de fautes, et un abbé censeur m'a si bien rognée, que j'en suis toute bête et tout étourdie.

2 juin 1788 [1].

Vous, habitant de la capitale, et au courant de ce qu'on y pense, dites-nous ce que c'est que M. Carra, l'auteur de la brochure intitulée : *M. de Calonne tout entier....*, l'auteur du *Petit mot,* de plusieurs ouvrages de littérature que je ne connois pas, et qui se dit employé à la Bibliothèque du roi. Quelle espèce d'homme est-ce? Que sont ses talents? De quelle réputation jouit-il? Quelle sensation a produit son écrit sur le Calonne, et qu'est-ce qu'on en dit? J'ai besoin de savoir toutes ces choses.

Tout ce que je connois de lui est ce *Calonne tout entier,* écrit d'un style ferme, dur et méchant, d'une tournure si déclamatoire qu'en voulant m'amuser à le lire haut, avec l'accent

[1] Cette lettre ne fait pas partie de la correspondance publiée par Bosc; elle a paru pour la première fois dans l'édition des *Mémoires de madame Roland* donnée par Berville et Barrière.

qui paroît convenir aux expressions, je me trouvois fort ressemblante à une énerguṁène; il y a de quoi enfler une poitrine de stentor et faire sauter tous les plafonds.

Mais ce qui nous a paru plus plaisant, c'est une histoire sur laquelle roule l'indignation de l'auteur contre l'ex-ministre, un établissement de mécanique prétendue nouvelle, et dont nous connoissons mieux l'origine et la marche que M. Carra, qui se méle d'en parler et de se donner pour avoir concouru à son acquisition. Vous saurez mieux un jour ce qu'est cette histoire; instruisez-nous en attendant de ce qu'est *Carra;* du reste, son compte est fait et le coup de patte est lâché, d'après la connoissance et le sentiment de la vérité sur cet article : cependant il faut connoître son homme.

Je monte à cheval cette après-midi pour mieux courir après mes forces. Donnez-nous des nouvelles de nos frères la Platière et Lanthenas, et faites-leur nos amitiés. Vous avez tort de dire que je n'ai pas voulu vous envoyer le Voyage de Suisse; c'étoit dans le temps du remuement des portes que j'avois achevé de le mettre au net, et que je vous demandai s'il y avoit quelque risque à vous envoyer un paquet assez gros; vous ne me répondîtes jamais à cette question trois fois répétée; je ne vous ai point fait passer mon manuscrit, et il est survenu mille épisodes. Patience, il y faut maintenant des notes, et je ne suis pas prête.

Adieu; nous sommes toujours de bonnes gens, et nous vous aimons bien.

Nota *au Carra* d'observer si c'est un personnage en quelque crédit, comme il paroissoit n'être pas fâché qu'on le crût, quoiqu'il n'ose le dire. Il sembleroit, à ses façons, vouloir passer pour un champion du principal ministre, comme si celui-ci en avoit besoin.

*

Au Clos, 18 juin.

Je vous fais passer un trésor de naturaliste, mais une désolation de nos potagers. Vous trouverez dans la boîte ci-jointe plusieurs individus d'une espèce d'insecte qui attaque les artichauts. Ces vilains petits animaux noirs, de forme peut-être approchante

de celle des chenilles, portent au bout de leur queue une sorte de manteau écailleux qu'ils se mettent sur le dos en repliant leur queue, et ils bravent ainsi tous les dangers. Dès qu'une fois ils se mettent aux artichauts, ils dévorent le parenchyme des feuilles; toute la plante blanchit et se dessèche, cesse de rapporter, et quelquefois meurt absolument. On ignore dans ce pays et le nom de l'insecte, et la manière de le détruire; il ne se montre pas fréquemment; et si j'en juge par cette année, la première où il ait paru depuis que je suis dans ces cantons, il ne paroît qu'après de grandes sécheresses.

S'il vous est inconnu, c'est un présent que je vous fais, et je vous demande en revanche une recette pour nous en défaire; si vous pouvez nous la procurer, ce sera un service que vous rendrez à la province. Vous trouverez deux individus que j'ai surpris dans une nouvelle métamorphose; ils sont plus gros, et ressemblent, sous cet habit, à des cloportes.

Vous jugerez, par l'état où vous trouverez quelques brins de feuilles d'artichaut renfermées dans la boîte, de celui où ces petites bêtes noires réduisent le meilleur de nos herbages.

Je viens de rouvrir ma boîte, et je n'ai déjà plus trouvé qu'une peau *blanc verdâtre* du soi-disant *cloporte;* la bête noire en est sortie, et court comme les autres avec ce manteau qui leur donne l'air de petites *boules hérissées.*

*

4 juillet.

Honneur à la science et surtout aux savants pour des expédients si bien trouvés! Ne voilà-t-il pas mes artichauts bien préservés, et n'ai-je pas notablement augmenté la somme de mes connoissances en apprenant à donner le nom de *larve* à ce que je désignois fort bien par celui de *bête noire!*

Vous ne me dites seulement pas à quoi ressemblent ces deux insectes parfaits, *éclos en route;* tandis que moi je vous avois prévenu que vous trouveriez dans la boîte deux individus en nouvel habit. Mais j'en ai vu dans mon jardin sous une troisième apparence, avec une belle cuirasse verte, courant fort lestement, et ne me faisant plus mal au cœur avec leur

vilenie, quoiqu'ils s'adressent directement aux artichauts mêmes et ne tiennent plus compte des feuilles de la plante. Arrangez-vous avec votre frère pour les deux bouteilles d'huile; en attendant, j'apprendrai à votre science qu'elles sont uniquement pour l'usage des humains, et que c'est le dernier, le plus puissant spécifique contre les vers. On le donne, à la dose de quelques gouttes, dans une cuillerée de sirop quelconque. Par ce moyen, on a retiré des portes de la mort des adultes sur lesquels l'action de tout autre remède avoit été insuffisante, et qui périssoient dans les convulsions. Eudora en a pris une fois dans une maladie grave, et a rendu peu à peu un très-gros ver, le premier qu'elle eût fait de sa vie, et dont la sortie a été l'époque d'un mieux sensible.

Peut-être cette connoissance sera-t-elle nouvelle pour quelques-uns de vos docteurs, et leur servira-t-elle plus que vos préservatifs contre la *cassida viridis* ne me seront utiles; voilà comme je veux me venger du défaut de votre savoir.

J'attends votre sévère critique; mais suspendez-la sur l'article *Lavater*, attendu que j'ai du nouveau à fournir.

Vous ne me dites plus rien de vos savants, ou prétendus tels, intrigants et autres : que fait cette petite nation, tandis que la grande république est en désordre, et que l'argent est aussi rare dans les coffres que l'eau l'a été dans notre citerne en avril et mai?

Maintenant j'ai de quoi vous baptiser si vous voulez venir nous voir, et je puis défier tout ce que vous avez de répréhensible avec un élément si pur, un air si excellent et une solitude si profonde. Mon bon ami est toujours à Lyon; je ne sais pas bien encore quand il reviendra. Ma santé est passable quand je puis ne m'inquiéter ni ne m'affecter de rien; mais mon estomac n'est plus de force à supporter sans altération les mouvements de mon cœur ou les agitations de mon cerveau; et quand ceux-ci s'exercent un peu trop, l'autre se repose tout uniment et ne veut pas digérer. Il faut bien prendre patience avec ces anciens serviteurs qui s'avisent de gouverner!

Adieu; j'ai du travail et je m'amuse à babiller. Il me semble que vous n'écrivez plus depuis que je suis en retraite; je n'ai

reçu qu'une fois de vos nouvelles ici, où je suis du 15 du mois dernier.

Salut et bonne amitié.

1er octobre.

Pends-toi, friand Crillon; nous faisons des confitures, du raisinet et du vin cuit, des poires tapées et du bonbon, et tu n'es pas ici pour les goûter! Voilà, monsieur l'élégant, mes occupations présentes ; du reste, on vendange à force, et bientôt ce ne sera plus que dans les armoires de la ménagère ou dans les caves du maître qu'on retrouvera du raisin et de son jus délicieux. Celui de cette année sera très-bon, mais nous en avons peu, à cause de la petite visite que la grêle nous a faite; honneur dont on conserve toujours un cher et long souvenir.

Pourquoi donc ne nous écrivez-vous plus, vous qui n'avez pas de vendanges à faire? Est-ce qu'il y a au monde d'autres occupations que celle-là?

Mais vous politiquez à perte de vue, et vous vous épuisez en dissertations sur le bien à faire, qui ne s'exécutera jamais. Que devient M. Necker? On dit qu'il a un terrible parti contre lui. Et le grand diable d'archevêque! On le disoit parti pour Rome; maintenant on débite qu'il est gardé à vue.

Dieu fasse paix aux bons et anéantisse les méchants! Ressouvenez-vous encore un peu de vos amis du bout du monde, qui ne vous oublient pas, et qui vous embrassent sans façon, excepté Eudora, qui pourroit déjà s'en défendre.

Que font les sciences au milieu de nos convulsions politiques et dans l'agonie de nos finances? Et les savants et les babillards? Et les collections et les cours d'instruction? Et La Blancherie et son entreprise? Et les musées et les *musards*, etc.?

On dit ici que la réponse de Necker est toute prête, mais que pour la publier il faudroit qu'il quittât le royaume. Qu'en dit-on dans votre monde? Nous autres qui, malgré son *caractère*, le croyons passablement *charlatan*, nous doutons fort de l'existence de cette réponse, et de sa bonté si elle est vraie.

Carra a tout le ton de ce que vous dites qu'il est, et je serai bien aise de le savoir plus en détail.

Dites à notre frère, ce que je n'ai pu lui écrire, que l'intendant est venu ici faire faire l'enregistrement, après lequel notre bailliage, fort aise de cette petite violence, a pourtant voulu ne pas paroître se presser d'agir en conséquence. Est arrivée une lettre de l'intendant à son subdélégué, pour savoir si le siége étoit entré en fonction, annonçant que, s'il y avoit des difficultés, il faudroit en instruire la cour, etc. La cloche du palais sonne, et nos magistrats s'assemblent probablement comme *présidial.*

Le grand bailliage de *Lyon* a tenu vendredi sa première séance, sur menace de transférer le grand bailliage à *Mâcon* s'il y avoit des difficultés.

Mais *Mâcon* refuse de ressortir de Lyon.

Néanmoins, et en total, tous les petits tribunaux sont contents de la révolution.

Il n'y a que nous autres plébéiens, à qui l'on mettra la main dans la poche sans qu'il y ait personne pour dire *gare,* qui ne trouvions pas bonne cette histoire d'enregistrement et cette formation d'une cour plénière vendue au roi.

Puis les attributions des siéges inférieurs nous semblent trop fortes. Dans les petits endroits, où le commérage et les préventions ont tant d'influence, la fortune de presque tous les particuliers se trouve à la discrétion des juges, très-faciles à s'abuser et se tromper.

Attendons et voyons; bénissons l'Amérique, et pleurons sur les rives du fleuve de Babylone.

Adieu; nous vous aimons toujours.

*

4 décembre.

Or çà, monsieur le docteur, veuillez, je vous prie, me faire savoir *subito,* car tel est le mode qui convient aux dames, si le fameux *turneps,* qu'on vante à Paris aujourd'hui et que l'on cultive dans ses environs, est du genre *raphanus* ou *brassica.* Puis, par extension, vous me manderez dans quel *genre* vous comprenez la *petite rave,* que vous autres Parisiens mangez à déjeuner; puis si vous connoissez la *rave longue* et *ronde* qui

croît en Flandre et dans nos provinces, et comment vous la dénommez. Que votre décision soit exacte et précise sur tous ces points; elle terminera de savantes discussions dans lesquelles vous devez trouver très-glorieux d'être pris pour arbitre. Mais que cette décision soit accompagnée des phrases de Linnée, car nous avons ici beaucoup d'objets et peu de livres. Si je suis satisfaite de votre science, et que pourtant vous ne connoissiez pas nos *raves*, le plus sain, le plus doux et le plus léger des aliments pour l'homme et les animaux, je vous enverrai par la tête une de ces *raves*, de cinq à six livres pesant, *longue* ou *ronde*, à votre choix.

Adieu; n'oubliez pas tout à fait vos amis de l'autre siècle, qui vous embrassent tout bonnement.

1789.

Au clos la Platière, le 8 octobre.

Vous ne nous dites plus rien, mon cher, et cependant les parlements se montrent et agissent d'une manière bien étonnante. Faudroit-il donc que les amis de l'ordre et de la liberté qui désiroient leur rétablissement fussent réduits à le regretter? Quelle sensation leur arrêté a-t-il produite dans la capitale? Ce rappel des états de 1614, ces prétentions, ce ton et ce langage sont bien singuliers.

Nous en sommes donc à savoir seulement s'il faudra végéter tristement sous la verge d'un seul despote, ou gémir sous le joug de fer de plusieurs despotes réunis. L'alternative est terrible et ne laisse pas de choix, car on n'en sauroit faire entre deux mauvais partis. Si l'avilissement de la nation est moins général dans une aristocratie que sous le despotisme d'un monarque sans frein, la conduite du peuple y est quelquefois plus dure, et elle le seroit parmi nous, où les privilégiés sont tout, et où la plus nombreuse classe est presque comptée comme zéro.

On dit que la haute finance est liguée contre M. Necker; que fait ce ministre? En est-il encore à s'affermir en place?

*

Le 26 juillet.

Non, vous n'êtes pas libre; personne ne l'est encore. La confiance publique est trahie : les lettres sont interceptées. Vous vous plaignez de mon silence : je vous écris tous les courriers. Il est vrai que je ne vous entretiens plus guère de nos affaires personnelles. Quel est le traître qui en a d'autres aujourd'hui que celles de la nation? Il est vrai que je vous ai écrit des choses plus vigoureuses que vous n'en avez faites; et cependant, si vous n'y prenez garde, vous n'aurez fait qu'une levée de boucliers. Je n'ai pas reçu non plus la lettre de vous que notre ami Lanthenas m'annonce. Vous ne me dites point de nouvelles, et elles doivent fourmiller. Vous vous occupez d'une municipalité, et vous laissez échapper des têtes qui vont conjurer de nouvelles horreurs.

Vous n'êtes que des enfants; votre enthousiasme est un feu de paille; et si l'Assemblée nationale ne fait pas en règle le procès de deux têtes illustres, ou que de généreux Décius ne les abattent, vous êtes tous f.....

Si cette lettre ne vous parvient pas, que les lâches qui la liront rougissent en apprenant que c'est d'une femme, et tremblent en songeant qu'elle peut faire cent enthousiastes, qui en feront des millions d'autres.

*

Le 15 août.

Ce n'est pas seulement au citoyen que je m'adresse aujourd'hui, mais encore au naturaliste. Nous n'abandonnons pas la politique, elle est trop intéressante dans ce moment, et nous ne mériterions pas d'avoir une patrie si nous devenions indifférents à la chose publique. Mais les journées sont longues; les gens dont l'imagination est vive et le cœur ardent ont bientôt déduit leurs raisons; lettres et conversations ne prennent qu'une partie du temps quand on n'a pas la main à l'œuvre, et il faut plus d'une pâture. La pelleterie va donc revenir sur les rangs; elle est intéressante par ses rapports immédiats avec une partie de l'histoire naturelle, et enfin il n'est point d'auvrage où l'on ne puisse de quelque façon répandre et faire

valoir les droits de la justice, les bons principes d'administration.

Nous étudions avec intérêt le *Mammalia* d'Erxleben, et je crois que nous pourrons le citer avec confiance; cependant nous avons remarqué qu'il ne cite lui-même des différents ouvrages de Linnée, Buffon, Bomare même et mille autres, que des éditions qui ont plus de vingt ans de date.

Depuis vingt ans l'histoire naturelle a été bien généralement cultivée; elle a fait beaucoup de progrès, et l'on risqueroit peut-être de se trouver en arrière sur plusieurs articles, si l'on faisoit son principal appui d'une autorité de vingt ans.

Nous voudrions donc savoir s'il existeroit, dans quelque endroit de l'Europe, un naturaliste habile qui eût publié quelque chose depuis cette époque; si l'on connoîtroit quelque ouvrage, postérieur à cette époque, qui méritât d'être consulté, et auquel on pût ajouter foi. Faites-nous part de ce que vous savez à cet égard, et tâchez de nous procurer d'ailleurs des renseignements propres à nous éclairer. *Erxleben* n'a-t-il rien publié autre que son *Mammalia,* et surtout depuis cet ouvrage? Et ne connoît-on aucun savant d'Allemagne ou d'Angleterre qui ait travaillé depuis lui avec un égal succès?

En attendant que vous puissiez nous répondre là-dessus d'une manière satisfaisante, veuillez nous expliquer un de ses passages; nous en comprenons les expressions, mais nous n'entendons pas la signification des chiffres, et il devient nul pour nous.

C'est à la page XLII.

Naturales hic subesse *ordines* generum 1-7; 9-11; 12-20; 21-24; 25-31; 32-40; 41-46; 47-51; apparet; neque male conjungi crediderim 7 et 8; 11 et 12; 20 et 21; 24 et 25; 31 et 32; 40 et 41; 46 et 47.

Fiat lux. C'est votre affaire.

Nous vous embrassons de bon cœur.

*

25 août.

Vous méritez bien un petit mot de bonne amitié pour votre dernière lettre qui nous a fait le plus grand plaisir. Je sens à

merveille combien vous devez être occupé, mais aussi je ne me plains pas de votre silence momentané comme d'un tort que vous ayez, mais comme d'une privation que j'éprouve. Courage donc, assemblez-vous toujours; à force de se réunir pour l'intérêt commun, la bienveillance s'étend, les idées se propagent et l'esprit public s'assied.

Nos sottes villes de province sont à cent lieues de vous de toute manière; la vanité y est si grande que chaque individu s'en trouve rapetissé de moitié; chacun ne veut considérer que soi, et tous ne voient ainsi que des imbéciles. Je crois que le bon Anglois a raison, et qu'il nous faut un peu de guerre civile pour valoir quelque chose. Toutes ces petites querelles et insurrections du peuple me semblent inévitables; je n'imagine pas qu'il soit jamais possible de sortir du sein de la corruption pour s'élever à la liberté sans des convulsions un peu vives. Ce sont les crises salutaires d'une maladie grave, et il faut une terrible fièvre politique pour épurer nos mauvaises humeurs. Allez donc votre train; que nos droits se déclarent, qu'ils soient soumis à notre aveu, et que la constitution vienne ensuite.

On se chamaillera, je m'y attends; qu'y faire? s'armer de courage. Je camperois bien là la science et le reste pour ne faire et rêver que politique : peut-il y avoir, en ce moment, comparaison d'intérêt? Mais il faut se tenir à sa place et n'être pas rebelle aux influences de ses entours.

Adieu; salut et amitié, en unité de cœur de citoyens et de frères.

Le 4 septembre.

Votre bonne lettre nous donne de bien mauvaises nouvelles; nous avons *rugi* en les apprenant et en lisant les papiers publics : on va nous *plâtrer* une mauvaise constitution comme on a *gâché* notre déclaration, incomplète et fautive. Ne verrai-je donc point une adresse de réclamation pour la révision du tout? Tous les jours on en voit d'adhésion et autres de ce genre qui annoncent notre enfance et marquent nos flétrissures; c'est à vous, Parisiens, à donner en tout l'exemple; qu'une adresse sage et vigoureuse montre à l'Assemblée que vous connoissez vos droits, que vous voulez les conserver, que vous êtes prêts

à les défendre, et que vous exigez qu'elle les avoue! Sans cette démarche d'éclat, tout est pis que jamais. Ce n'est pas le Palais-Royal qui la doit faire, ce sont vos districts réunis; cependant, s'ils ne s'y portent pas, qu'elle se fasse toujours, par qui que ce soit, pourvu que ce soit en nombre capable d'en imposer, et d'entraîner par son exemple.

Je prêche tout ce que je puis. Un chirurgien et un curé de village se sont abonnés pour le journal de Brissot, que nous leur avons fait goûter; mais nos petites cités sont trop corrompues et nos campagnards sont trop ignorants. Villefranche regorge d'*aristocrates*, gens sortis de la poussière qu'ils s'imaginent secouer en affectant les préjugés d'un autre ordre.

Jugez de mes beaux jours en vous représentant mon beau-frère plus prêtre, plus despote, plus fanatique et plus entêté qu'aucun des prêtres que vous ayez entendus; aussi nous voyons-nous peu, nous tracasse-t-il beaucoup, et suis-je bien persuadée qu'en haine de nos principes il nous fera peut-être le plus de mal qu'il pourra.

Je ne sais si vous êtes amoureux; mais je sais bien que, dans les circonstances où nous sommes, si un honnête homme peut suivre le flambeau de l'amour, ce n'est qu'après l'avoir allumé au feu sacré de celui de la patrie. Votre rencontre étoit assez intéressante pour mériter d'en faire mention; je vous sais bon gré de nous en avoir fait part; je ne vous pardonne guère d'ignorer le nom d'un être si estimable.

J'apprends, dans l'instant, la démarche du Roi, de ses frères et de la Reine auprès de l'Assemblée. Ils ont eu diablement peur! voilà tout ce que prouve cette démarche; mais pour qu'on pût croire à la sincérité de la promesse de s'en rapporter à ce que feroit l'Assemblée, il faudroit n'avoir pas l'expérience de tout ce qui a précédé. Il faudroit que le roi eût commencé par renvoyer toutes les troupes étrangères.

Nous sommes plus près que jamais du plus affreux esclavage, si l'on se laisse aveugler par une fausse confiance.

Les François sont aisés à gagner par les belles apparences de leurs maîtres, et je suis persuadée que la moitié de l'Assemblée a été assez bête pour s'attendrir à la vue d'Antoinette, lui

recommandant son fils. Morbleu! — c'est bien d'un enfant dont il s'agit! C'est du salut de vingt millions d'hommes. Tout est perdu si l'on n'y prend garde.

N'a-t-on pas à craindre de geler, même dans le souvenir de ses amis, par un temps si rigoureux? Recevez donc ce billet comme un petit fagot pour l'entretien du feu sacré, et veillez fidèlement pour qu'il ne s'éteigne pas.

Quant à nous, bons campagnards, qui n'avons que la douce et chère amitié pour nous distraire des rigoureux frimas dont la nature est affligée autour de nous, il n'y a pas à craindre que nous négligions son culte. Joignez-vous d'intention à nos saintes prières, et honorons ensemble cette aimable divinité, au renouvellement d'une année qui recule la date de notre liaison. Est-ce que vous ne causerez plus avec nous, comme vous fîtes quelquefois naguère? Et le latin de Linnée ne laisse-t-il plus d'intervalle aux communications de la bonhomie et de l'amitié? Adieu; si cet *oremus* vous fait répondre *amen*, nous pourrons recommencer; en attendant, recevez les embrassements du petit ménage.

Eudora est grande, avec de beaux cheveux *blonds* qui tombent en boucles naturelles sur ses épaules; des cils bien *bruns* entourent ses yeux *gris*, et son petit nez, un peu relevé, sent déjà l'agacerie.

*

Lyon, le 22 janvier 1790.

Comment! et vous aussi, vous voudriez vous distraire pour vous consoler! Est-ce le rôle d'un patriote? Il faut enflammer votre courage et celui de tous les bons citoyens; il faut réclamer, tonner, effrayer.

Qu'est donc devenue la force de cette opinion publique qui a fait la Déclaration des droits et prévenu tant de choses? Rendez-lui toute son influence; portez toutes les sociétés des amis de la Constitution, et Paris tout entier, à demander à l'Assemblée *qu'elle ne fasse que la Constitution*, qu'elle la fasse actuellement, qu'elle indique la nouvelle législature et qu'elle renonce à tout objet secondaire.

Adieu; si vous vous désolez, je dirai que vous faites un rôle

de femme que je ne voudrois pas prendre pour moi. Il faut *veiller et prêcher* jusqu'au dernier souffle, ou ne pas se mêler de révolution. Je vous embrasse, dans l'espérance que l'expression de votre chagrin ne doit pas être prise pour celle de votre résolution.

1790.

Au Clos, le 17 mai 1790.

Tréve, pour un moment, à la politique; retournons à l'histoire naturelle, la campagne rappelle à son étude. Mais nos idées sur elle ont été tellement brouillées, que nous avons peine à nous retrouver, même avec Erxleben.

Par exemple, je crois avoir bien conçu les divisions de Linnée, dont les *classes* sont les premières, chez qui les *ordres* sont des subdivisions des classes, les *genres* des subdivisions des ordres, les *espèces* des subdivisions des genres, et les *variétés* des subdivisions des espèces. Il me paroît qu'Erxleben range ses divisions de la même manière; cependant, quand je veux en trouver des exemples, il me semble apercevoir des contradictions. Son *mammalia* n'est qu'une *classe* dans laquelle il a fait cinquante et un *ordres*. Le premier de ces ordres, *homo*, n'a que des variétés; mais dans le quatrième ordre, *cercopithecus*, je regarde comme des genres l'*hamadryas*, le *veter*, le *senex*, le *vetulus*, le *silenus*, le *faunus*, etc.; d'où vient donc est-il dit aprés la synonymie du *faunus, barbatus, cauda apice floccosa* Species *obscura, adeoque dubia?*

Ce mot *espèce* vient déranger toutes mes idées, et je n'entends plus rien à la marche de l'auteur.

Je voudrois trouver dans son *mammalia* un exemple qui justifiât l'énoncé des subdivisions; je voudrois dans l'un des cinquante et un ordres trouver un *genre* qui eût des *espèces* et des *variétés*, ou apprendre pourquoi la dénomination species se trouve appliquée à une division que j'avois lieu de regarder comme un genre.

Donnez-moi le fil de ce labyrinthe, ou j'y suis perdue à ne plus savoir comment en sortir.

Il fait un temps délicieux; la campagne est changée à ne pas

la reconnoître depuis six jours seulement; les vignes et les noyers étoient noirs comme dans l'hiver; un coup de baguette magique ne change pas plus vite l'aspect des choses que ne l'a fait la chaleur de quelques belles journées; tout verdit et se feuille; on trouve un doux ombrage là où il n'existoit que l'œil triste et mort de l'engourdissement et de l'inaction.

J'oublierois bien ici les affaires publiques et les disputes des hommes; contente de ranger le manoir, de voir couver mes poules et de soigner nos lapins, je ne songerois plus aux révolutions des empires. Mais dès que je suis en ville, la misère du peuple, l'insolence des riches, réveillent ma haine de l'injustice et de l'oppression; je n'ai plus de vœux et d'âme que pour le triomphe des grandes vérités et le succès de notre régénération.

Nos campagnes sont très-mécontentes du décret sur les droits féodaux; on trouve le taux du rachat des rentes et lots infiniment onéreux; on ne rachètera ni ne payera : il faudra une réforme, ou il y aura encore des châteaux brûlés. Le mal ne seroit peut-être pas si grand s'il n'étoit à craindre que les ennemis de la révolution profitassent de ces mécontentements pour diminuer la confiance des peuples dans l'Assemblée nationale et exciter quelques désordres, qu'ils ambitionnent comme un triomphe et comme un moyen de revenir sur l'eau.

On fait à Lyon les préparatifs du camp; envoyez-nous donc de braves gens qui fassent trembler l'aristocratie dans sa tanière. On avoit mis en question si l'on permettroit aux femmes l'approche du camp; apparemment que ceux qui avoient élevé ce doute préméditoient quelque trahison; mais l'idée étoit trop choquante, elle n'a pas pris.

Adieu; causez une fois avec nous.

15 août 1790 [1].

Je croyois si bien recevoir de vos nouvelles par le courrier du jour, que j'ai renvoyé à la ville une seconde fois, imaginant qu'on avoit négligé de bien s'informer à la poste; mais il est

[1] Cette lettre manque dans le recueil de Bosc, et nous l'empruntons à l'édition de 1821 des *Mémoires de madame Roland* de Berville et Barrière.

très-vrai que personne du triumvirat[1] ne nous a écrit. Que faites-vous, mes amis? Oh! je n'en doute pas, vous vous occupez de vos devoirs de citoyen, et les circonstances critiques les multiplient.

J'ai vu avec peine que l'esprit public paroît s'affoiblir même dans la capitale; j'en juge par tout ce qui se passe à l'Assemblée, qui seroit plus conséquente avec elle-même, plus ferme avec les ministres, si l'opinion générale étoit saine et puissante comme elle l'est toujours quand la justice et l'universalité la caractérisent. J'en juge par l'indifférence, la négligence qui se manifestent dans vos élections : comment Paris n'a-t-il fourni que six mille votants pour la nomination du procureur de la Commune? Tant qu'on n'attachera pas plus d'intérêt, qu'on ne mettra pas plus de vigilance au choix des hommes en place, quelles que soient ces places, la chose publique ne sauroit bien aller. La paix de l'Empereur avec la Porte, son alliance avec l'Angleterre, la Hollande et la Prusse, l'admission de ces trois dernières puissances en qualité de médiatrices envers lui Empereur et les États belgiques, me paroissent présager l'asservissement de ceux-ci et par suite les maux qu'on nous prépare. L'arrangement fait entre l'Angleterre et l'Espagne pourroit bien n'être encore que l'effet de la coalition de tous ces potentats pour se réunir à notre ministère contre la nation. On fait toujours défiler des troupes vers Lyon; elles ne se rendent point encore dans cette ville pour y établir la perception des droits, comme il paroîtroit certain de le faire, mais on les fait doucement camper et cantonner dans les environs. Je crois qu'on nous environne de piéges, et qu'il faudroit des insurrections dans les États voisins pour assurer le succès de notre révolution.

On avoit débité que les sections de Paris avoient nommé des commissaires pour rédiger un manifeste à toutes les puissances de l'Europe, par lequel on leur annonceroit les intentions pacifiques des François, qui ne veulent travailler qu'à se régénérer, mais leur résolution généreuse de tout sacrifier à leur défense

[1] Elle désignait ainsi une association formée entre Roland, Lanthenas et Bancal des Issarts, pour l'achat de biens nationaux.

contre quiconque voudroit entreprendre de les troubler, et en conséquence la contribution de chaque section de la capitale pour entretenir quatre cents hommes prêts à se porter partout où il seroit nécessaire pour repousser les ennemis. Cette idée n'est-elle qu'un beau rêve, ou si vous travaillez réellement à la mettre à exécution? Elle m'a singulièrement touchée, et je regarderois son effet comme infiniment nécessaire dans l'état où nous nous trouvons.

Je ne sais si celle d'un camp d'observation à faire en Dauphiné est demeurée en projet? Bon Dieu! que nous sommes foibles pour la liberté, et que peu de gens me paroissent sentir son prix!

Nos voyageurs songent-ils à leur départ? Sont-ils enfin partis, ou ont-ils pris jour pour se mettre enfin en route? Vous, le centre de la correspondance amicale et le point de ralliement des relations dont vous êtes un des objets chéris, ne nous laissez pas entièrement jeûner de vos nouvelles à tous; recevez, partagez les tendres affections qui nous rapprochent et nous transportent au milieu de vous.

Lundi 27 septembre, au Clos.

Nous n'avons reçu que par le courrier de samedi votre lettre du 20, parce qu'elle est arrivée à Lyon après notre départ de cette ville. Nous jeûnions de vos nouvelles depuis assez longtemps, et nous les avons accueillies avec empressement; mais vos observations sur la chose publique nous affligent d'autant plus qu'elles s'accordent parfaitement avec tout ce que nous apprenons d'ailleurs. Ce n'est pas cependant par les papiers publics que vous pensez devoir nous instruire; aucun ne donne l'idée du mauvais état des affaires, et cela même y met le comble. C'est le moment où les écrivains patriotes devroient dénoncer nommément les membres corrompus qui, par leur hypocrisie, leurs manœuvres, trahissent le vœu, compromettent les intérêts de leurs commettants; ils devroient publier hautement ce que vous nous dites du général : que fait-on de la liberté de la presse si l'on n'emploie les remèdes qu'elle offre contre les maux qui nous menacent? *Brissot* paroît dormir;

Loustallot est mort, et nous avons pleuré sa perte avec amertume; *Desmoulins* auroit sujet de reprendre sa charge de procureur général de la lanterne. Mais où est donc l'énergie du peuple? *Necker* est parti sans éclairer l'abîme des finances, et l'on ne se hâte pas de parcourir le dédale qu'il vient d'abandonner? Pourquoi ne réclamez-vous pas contre la lâcheté de ce comité vendu qui ose défendre les dettes d'Artois?... L'orage gronde, les fripons se décèlent, le mauvais parti triomphe, et l'on oublie que l'*insurrection* est le plus sacré des devoirs lorsque le salut de la patrie est en danger! O Parisiens! que vous ressemblez encore à ce peuple volage qui n'eut que de l'*effervescence,* qu'on appeloit faussement l'*enthousiasme!* Lyon est asservi; les Allemands et les Suisses y règnent par leurs baïonnettes au service d'une municipalité traîtresse, qui s'entend avec les ministres et les mauvais citoyens. Bientôt il n'y aura plus qu'à pleurer sur la liberté, si l'on ne meurt point pour elle. On n'ose plus parler, dites-vous, soit; c'est *tonner* qu'il faut faire. Réunissez-vous avec ce qui peut exister d'honnêtes gens, plaignez-vous, raisonnez, criez, tirez le peuple de sa léthargie, découvrez les dangers qui vont l'accabler, et rendez le courage à ce petit nombre de sages députés qui reprendroient bientôt l'ascendant si la voix publique s'élevoit pour les soutenir.

Je ne saurois vous entretenir de notre vie et de nos courses champêtres; la république n'est point heureuse ni assurée, notre félicité en est troublée; nos amis apostolisent avec un zèle qui seroit suivi de succès s'ils pouvoient l'exercer dans le même lieu durant quelque temps.

Le 8 octobre 1790[1].

Nous avons reçu la pacotille angloise pour notre docteur[2], plus docteur que jamais dans ce pays, dont il guérit tous les malades, prêchant et appliquant les mains, à la manière du Christ, mais s'embarrassant moins que lui de faire payer le

[1] Cette lettre ne figure pas dans le Recueil de Bosc et a été publiée par MM. Berville et Barrière en 1821.

[2] Le docteur en question est selon toute apparence Lanthenas. Nous renverrons le lecteur qui voudrait connaître la société de madame Roland à notre *Etude sur madame Roland et son temps.*

tribut à César. Effectivement, nos représentants prennent assez le soin d'assurer ou d'augmenter l'impôt, beaucoup plus que de nous éclairer sur l'emploi des fonds. Aussi, toute Parisienne que je suis, je dirai que vous n'êtes que des Myrmidons, tant que vous ne vous ferez pas mieux instruire de la partie des finances et de leur sage administration. Voyez des ménagères connoissant le foible et le fort des maisons comme des empires; et dès qu'on ne veille pas à la marmite, toute la philosophie du monde ne sauroit empêcher une déconfiture.

Ci-joint des dépêches auxquelles vous voudrez bien faire suivre leur destination. J'imagine que vous avez reçu la nôtre pour Londres, dont on n'entend pas parler souvent.

Notre ami est encore pris par la jambe; mais je pense que sous huit jours nous irons à Lyon, où les officiers municipaux sont très-bien choisis. Je n'entends plus parler de la suite des élections pour le maire, etc.; nous irons voir ce que cela signifie. Quant à ma santé, je n'en parle que lorsqu'elle est *à quia;* autrement, c'est l'affaire de mon courage, et je n'en dis mot.

Adieu, soyez toujours notre bon ami.

20 décembre.

Faites donc décréter le mode de responsabilité des ministres; faites donc brider votre pouvoir exécutif; faites donc organiser les gardes nationales: cent mille Autrichiens s'assemblent sur vos frontières; les Belges sont vaincus; notre argent s'en va, sans qu'on regarde comment; on paye les princes et les fugitifs, qui font avec nos deniers fabriquer des armes pour nous subjuguer... Tudieu! tout Parisiens que vous êtes, vous n'y voyez pas plus loin que votre nez, ou vous manquez de vigueur pour faire marcher votre Assemblée! Ce ne sont pas nos représentants qui ont fait la révolution; à part une quinzaine, le reste est au-dessous d'elle : c'est l'*opinion publique*, c'est le *peuple,* qui va toujours bien quand cette opinion le dirige avec justesse; c'est à Paris qu'est le siége de cette opinion. Achevez donc votre ouvrage, ou attendez-vous de l'arroser de votre sang.

Adieu; citoyenne et amie à la vie et à la mort.

1791.

29 janvier 1791.

Je pleure le sang versé; on ne sauroit être trop avare de celui des humains! Mais je suis bien aise qu'il y ait des dangers. Je ne vois que cela pour vous fouetter et vous faire aller. La fermentation règne dans toute la France; ses degrés sont combinés avec les mesures extérieures; la force publique n'est point organisée, et Paris n'a point encore assez influencé l'Assemblée pour l'obliger de faire tout ce qu'elle doit!

J'attends de vos sections des arrêtés vigoureux; s'ils trompent mon attente, je croirai qu'il me faut gémir sur les ruines de Carthage, et tout en continuant de prêcher pour la liberté, je désespérerai de la voir affermie dans mon pays malheureux. Laissez-moi de côté l'histoire naturelle et toutes les sciences autres que celle de devenir homme et de propager l'esprit public.

J'ai ouï dire à Lanthenas que des députés allaient étudier au jardin des Plantes : bon Dieu! et vous ne leur avez pas fait honte!... Et ces honnêtes citoyens qui voient avec douleur la corruption les environner, ne s'élèvent pas avec énergie contre ses progrès?... n'en relèvent pas toutes les traces?... n'appellent pas l'opinion publique pour l'opposer à ce torrent?... Où donc est le courage? où donc est le devoir?

Osez les y rappeler. Si j'apercevois la plus petite intrigue dirigée contre le bien de la patrie, je me dépêcherois de la dénoncer à l'univers.

Le sage ferme les yeux sur les torts ou les foiblesses de l'homme privé; mais le citoyen ne doit pas faire grâce, même à son père, quand il s'agit du salut public.

On voit bien que ces hommes tranquilles n'avoient pas admiré *Brutus* avant que la révolution l'eût mis à la mode.

Ranimez-vous, et que nous puissions apprendre à la fois et vos efforts et vos succès.

Lyon, 7 février.

On dit que vous faites le rodomont, que vous écrivez de belles choses pour nous vanter les Parisiens avec vous, mais que les effets ne suivent pas. Il est vrai que les armements que vous faites décréter sont bien ridicules, tandis que nos gardes nationales demeurent partout sans organisation, sans exercice et sans armes. Il fait beau compter vingt-cinq millions d'hommes, parmi lesquels il n'y en a pas trois cent mille en état de défense! Et cependant les frontières ennemies se hérissent, les grands despotes et les petits souverains, les fugitifs et les mécontents de l'intérieur se liguent pour nous préparer des scènes sanglantes. Lisez l'adresse imprimée que vous trouverez ci-jointe, et apprenez que nous n'avons pas le temps de nous vanter, mais qu'on peut voir nos œuvres.

Vous avez beau dire; tant que je verrai vos comités tyranniques et ignares ou corrompus proposer de minces décrets, s'amuser à autre-chose que la Constitution, ou ne dresser que des épouvantails de moineaux, j'affirmerai que les Parisiens ne sont plus si braves qu'ils ont paru l'être, ou qu'ils ont perdu leur habileté. Tirez-vous à arrêter de là, sinon je vous répéterai les mêmes choses en face. Adieu; je vous écrirai demain sur notre logement; aujourd'hui, en attendant, nous vous embrassons pour vos propos, et je vous quitte pour faire nos paquets; avant huit jours nous serons près de vous.

La citoyenne Roland m'adressoit presque tous les courriers, depuis le commencement de la Révolution, des lettres aussi chaudes en patriotisme que celles qu'on vient de lire; mais je n'ai gardé que celles qu'il n'étoit pas intéressant de faire circuler. Soit qu'elles fussent destinées à moi ou à Lanthenas, je les faisois passer à ce dernier, qui les communiquoit à Brissot et autres, et elles ne me revenoient point. Beaucoup ont servi à faire dans différents journaux, et principalement dans le Patriote français, des articles remarquables par leur énergie et la justesse des réflexions qu'ils contenoient. (NOTE DE BOSC.)

FIN DES LETTRES A BOSC.

LETTRES

A BRISSOT, LANTHENAS, ROBESPIERRE ET SERVAN.

LETTRE A BRISSOT[1].

Nous extrayons d'un recueil depuis longtemps publié, la *Nouvelle Minerve* (t. I, p. 312), une lettre de madame Roland à Brissot. Elle est précédée de quelques lignes que nous reproduisons également :

« En parcourant un travail manuscrit de lettres et de souvenirs inédits de madame Roland sur la Révolution française qui doit être incessamment publié par MM. de Montrol et Sainte-Beuve, nous avons remarqué la lettre suivante, qui nous semble devoir être lue avec le vif intérêt qu'excitent le talent et l'énergie de cette femme célèbre.

» Cette lettre, toute remplie des sentiments de l'indignation passionnée que venait de lui inspirer la conduite des membres du côté droit, a été écrite par madame Roland à la barre même de l'Assemblée nationale et adressée à Brissot-Varville à la suite de cette séance, dans laquelle les Français, si récemment appelés à la liberté, s'étaient divisés en citoyens actifs et citoyens passifs, c'est-à-dire en citoyens électeurs et en citoyens non électeurs..... »

Jeudi matin.

Jette ta plume au feu, généreux Brutus, et va cultiver des laitues!...

C'est tout ce qui reste à faire aux honnêtes gens, à moins qu'une insurrection générale ne vienne nous sauver de la mort de l'esclavage; mais il n'y a point assez de force et d'instruction publique pour que nous puissions l'espérer. Ne venez donc plus nous prêcher la paix et le courage de la seule patience; la cour nous joue, l'Assemblée n'est plus que l'instrument de la corruption et de la tyrannie; une guerre civile n'est plus un malheur, elle nous régénère ou nous anéantit, et comme la liberté est perdue sans elle, nous n'avons plus à la craindre ou à l'éviter.

[1] Cette lettre sans date a dû être écrite au mois d'avril 1791.

J'ai vu aujourd'hui cette Assemblée, qu'on ne sauroit appeler nationale ; c'est l'enfer même avec toutes ses horreurs : la raison, la vérité, la justice y sont étouffées, honnies, conspuées. Quand on a suivi la marche qu'elle a tenue ce matin, quand on a entendu les propos que les Noirs osoient y tenir, quand on a vu le jeu des vils intérêts et des passions atroces qui l'ont guidée, il ne reste plus qu'à s'envelopper la tête ou à percer le sein de ses ennemis. Il me semble que pour toute personne qui a des idées justes de la liberté et le sentiment vif de ce qu'elle inspire, il me semble démontré que l'Assemblée ne sauroit plus rien faire qui ne soit funeste à cette liberté ; elle fortifiera le pouvoir exécutif, elle décrétera la régibilité. Elle fera des lois pour limiter la liberté de la presse ; elle évitera une Convention, ou elle étouffera tellement l'esprit public avant qu'elle puisse avoir lieu, que la Convention fera pis qu'elle encore, ce qui est beaucoup dire.

Comment les Noirs mêmes ne conçoivent-ils pas que si notre Constitution ne se perfectionne, l'empire se démembrera nécessairement? Mais non, ils espèrent que nous tomberons sous le joug du despotisme, et j'ai peur qu'ils n'aient raison. Que faire dans un pareil état de choses? S'ensevelir dans la retraite ou se dévouer comme Décius? Vos sociétés sont trop peu nombreuses, car que peuvent cinq à six cents hommes de bien contre une légion de mauvais esprits? Il faudroit des voix de Stentor et le génie d'un dieu. Des moyens humains n'ont pas de prise sur une foule audacieuse et corrompue. N'existe-t-il donc pas dans l'Assemblée une trentaine d'honnêtes gens capables de comprendre les bons principes, de s'entendre pour les soutenir, et pour crier du moins contre les criailleurs, lorsque ceux-ci veulent arrêter la discussion et étouffer la lumière? Il faut les chercher, ces honnêtes gens, les électriser et les conduire ; il faut tolérer leurs travers particuliers, leur marotte et leur médiocrité ; c'est l'art des gens à caractère que d'en prêter à ceux qui n'en ont pas ; et lorsque l'amour du bien nous enflamme, quel être ne devient pas supérieur à lui-même? Étendez donc et multipliez vos moyens, sans considérations particulières, ou la bonne cause aura toujours le dessous comme

aujourd'hui. Qu'importe que vous ayez fait une belle retraite, si la vérité est sacrifiée! Un patriote oublie sa gloire même, pour ne veiller qu'au salut public.

Votre bon ami Pétion s'est échauffé, et n'en a que mieux parlé; mais pourquoi le vigoureux Robespierre et le sage Buzot ne se donnent-ils pas l'avantage des discours écrits à la sorte de raison desquels on peut ajouter alors la magie de la déclamation? Tous les hommes médiocres qui ne savent repousser les principes que par des clameurs, d'imbéciles raisonnements ou des propos grossiers, sont à l'affût d'une négligence, d'une répétition et d'un mot impropre, les saisissent pour entraîner la foule légère, inconsidérée, des sots et des jaloux, toujours prêts à se venger sur la raison même de leur propre nullité.

J'ai le cœur navré; j'ai fait vœu ce matin de ne plus retourner dans cet antre abominable où l'on se rit de la justice et de l'humanité, où cinq ou six hommes courageux sont vilipendés par des factieux qui veulent nous déchirer.....

Lorsque Dubois, d'André, Rabaut, ont répété insidieusement qu'il n'y auroit que des mendiants qui ne seroient pas citoyens actifs, comment quelqu'un n'a-t-il pas observé que dans toutes les villes de grandes fabriques il y a un nombre considérable d'ouvriers qui, par l'effet des crises auxquelles sont exposés tous les objets de concurrence et de manufacture de leur industrie, se trouvent momentanément hors d'état de supporter aucune imposition, et même réduits aux secours passagers de l'assistance publique? C'est ainsi qu'à Lyon, dans l'hiver de 1789, plus de vingt-cinq mille âmes furent livrées à la misère. Ces ouvriers sont cependant d'utiles et de braves citoyens, d'honnêtes pères de famille, très-attachés à la Constitution, très-ardents à son maintien; et ils n'auront pas le droit d'être armés par elle! et l'autorité arbitraire des municipalités pourra les rejeter! Car on a aussi à Lyon l'exemple d'une précédente municipalité qui, sous prétexte que tels et tels n'étoient pas, pour 89, sur les rôles des contributions, n'a pas voulu les y admettre lorsqu'ils ont sollicité d'y être afin de partager les droits des citoyens actifs.

J'avois écrit ces observations à la barre, où j'étois; je n'ai

jamais osé les envoyer à personne, parce que j'ai craint de compromettre celui à qui on m'auroit vue les adresser.

Adieu; battons aux champs ou en retraite : il n'y a plus de milieu.

LETTRE A LANTHENAS.

(*Inédite?*)

Pour comprendre cette lettre, il faut se rappeler qu'une association avait été formée entre Lanthenas, Bancal des Issarts et Roland, qui devaient réunir des fonds pour acheter des biens du clergé vendus par la nation. On voit par la *Correspondance de madame Roland* avec Bancal, publiée en 1835 par M. Sainte-Beuve, qui l'a accompagnée d'une Étude traitée avec la sagacité habituelle à ce grand esprit, que le médecin Lanthenas, établi d'ordinaire à Villefranche, avait fait connaître à son ami Roland, Bancal des Issarts, après que celui-ci eut quitté le notariat. Madame Roland entra en relation avec Bancal par une première lettre datée du 22 juin 1790. Bancal fut vivement touché de cette ouverture amicale, qu'autorisaient la communauté des principes et la nécessité d'un rapprochement entre les amis de la liberté, au milieu des graves événements où cette cause, dont madame Roland s'était faite le champion, pouvait succomber. Il répondit avec empressement à la zélée patriote; il fit plus, il alla la voir au mois d'octobre de cette année. La grâce, l'esprit, l'éloquence de madame Roland l'émurent profondément. Madame Roland était encore jeune, elle n'avait que trente-cinq ans; un homme qui la connaissait à peine pouvait croire que l'ardeur qu'elle mettait dans la préoccupation de la chose publique provenait du peu d'intérêt de sa vie privée. Bancal se montra tendre, passionné; il écrivit même du style d'un amoureux. Il se méprenait; mais à une époque où régnait encore l'étrange relâchement des mœurs de l'ancien régime, la méprise était excusable. Elle le fut moins de la part d'un beaucoup plus ancien ami, de Lanthenas, que Roland avait rencontré en Italie, et qu'il avait présenté à sa femme après leur mariage. Madame Roland nous apprend dans ses *Mémoires* que Lanthenas, dont la conduite avait été convenable à son égard tant que les amoureux furent rebutés, se plaignit hautement lorsqu'il crut voir une préférence dont il n'était pas l'objet. C'est à cette occasion qu'eut lieu la rupture et que fut écrite cette lettre, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Bixio.

Oui, je vous ai parlé ce matin avec un accent que vous avez dû trouver nouveau; mais lorsque je vous ai si bien témoigné

à quelle occasion se développoit le sentiment qu'il exprimoit, je ne puis m'étonner assez de vous en voir chercher si loin la cause. Cette histoire des comptes est ridicule, et je ne songe à rien de semblable; quant à l'époque de votre association, elle fut celle d'une conduite à jamais blâmable en amitié, et si j'y fus si sensible alors, c'est qu'elle me paroissoit vraiment répréhensible, et que je n'accordois point ce procédé avec la franchise d'une âme honnête. Vous l'avez expliqué depuis d'une manière qui, si elle ne compromet pas vos intentions, prouve un caractère très-particulier. — Mais je ne vous en aurois jamais parlé si vous ne le rappeliez. Quant à ces derniers temps, je ne vois pas de quelle injustice vous pouvez vous plaindre; je vous prouvois de l'estime, de l'amitié, de la confiance; et certainement, si vous vous êtes retiré parce que j'accordois ces sentiments à qui ne vous plaisoit pas, vous avez été le maître, mais vous n'avez pas droit de le trouver mauvais.

Lorsque votre aveuglement à cet égard va jusqu'à manifester votre mécontentement à des tiers, vous manquez à la confiance que je vous avois donnée, vous manquez à la délicatesse, à l'honnêteté; je ne vois plus qu'une âme vulgaire en proie à un sentiment que je ne veux point qualifier, mais que je méprise : voilà ce que vous avez vu ce matin lorsque j'ai été confirmée dans l'opinion de ce que vous aviez dit, voilà ce que je confesse aussi hautement que tous mes sentiments, car il n'en est pas un que je ne puisse avouer, quoique je n'ignore pas combien les travers et la corruption du monde peuvent mal les interpréter.

Assurément je connois trop bien le monde pour mettre beaucoup de prix à vivre au milieu de lui.

Les associés ne me paroissent point plus redoutables qu'ils ne vous semblent. J'aurois beaucoup à dire sur votre propre éloignement et la manifestation de vos opinions politiques et le blâme continuel des nôtres; je ne sais pourquoi ni comment on peut établir des reproches d'abandon, même quand on se montre ainsi soi. Mais tout se tient, et rien ne m'étonne plus.

LETTRE A ROBESPIERRE.

La lettre qu'on va lire est extraite du curieux recueil en deux volumes intitulé : *Papiers trouvés chez Robespierre*, et publié, dit-on, par M. Alexandre Martin. Elle précéda, et, eu égard au caractère de Robespierre, elle aggrava une rupture qui allait devenir éclatante.

L'inimitié prit en effet le caractère d'une haine féroce. Robespierre et ses amis ne négligèrent aucun moyen de rendre Roland odieux et sa femme odieusement ridicule. Cette femme n'avait-elle pas osé proposer son arbitrage, que Robespierre avait accepté, entre la Montagne et la Gironde ?

Bornons-nous à rappeler ici ce que dit M. Louis Blanc dans son *Histoire de la Révolution* (t. VII, p. 458) du langage tenu, au mois de décembre 1792, par Robespierre au club des Jacobins :

« Robespierre se laissa aller à des emportements où il n'y avait ni bon goût, ni dignité, ni justice. Avec une véhémence emphatique qui n'était nullement dans son caractère, il s'écria en plein club des Jacobins : « Je demande à être assassiné par Roland. » Dans la même séance, Bazire, si convenable et si modéré quelquefois, venait annoncer que madame Roland se proposait d'ouvrir un club de femmes. Et l'auditoire d'accueillir par d'indécents éclats de rire l'insulte cachée dans cette communication [1]. »

Paris, 23 août 1792, au soir.

J'ai désiré vous voir, Monsieur, parce que vous croyant un ardent amour pour la liberté, un entier dévouement au bien public, je trouvois à vous entretenir le plaisir et l'utilité que goûtent les bons citoyens en exprimant leurs sentiments, en éclairant leurs opinions. Plus vous me paroissiez différer sur une question intéressante avec des hommes dont j'estime les lumières et l'intégrité, plus il me sembloit important de rapprocher ceux qui, n'ayant qu'un même but, devoient se concilier dans la manière de l'atteindre. Quand l'âme est fière, quand les intentions sont droites et que la passion dominante est celle de l'intérêt général, dépouillée de toute vue personnelle, de toute ambition cachée, on doit s'entendre sur les moyens de servir la chose publique.

[1] *Journal des débats du club des Jacobins*, n° 329.

Je vous ai vu, avec peine, persuadé que quiconque avec des connoissances pensoit autrement que vous sur la guerre n'étoit pas un bon citoyen.

Je n'ai point commis la même injustice à votre égard; je connois d'excellents citoyens qui ont une opinion contraire à la vôtre, et je ne vous ai point trouvé moins estimable pour voir autrement qu'eux. J'ai gémi de vos préventions, j'ai souhaité, pour éviter d'en avoir aucune en moi-même, de connoître à fond vos raisons. Vous m'aviez promis de me les communiquer, vous deviez venir chez moi... vous m'avez évitée, vous ne m'avez rien fait connoître, et, dans cet intervalle, vous soulevez l'opinion publique contre ceux qui ne voient pas comme vous. Je suis trop franche pour ne pas vous avouer que cette marche ne m'a pas paru l'être.

J'ignore qui vous regardez comme vos *ennemis mortels*, je ne les connois pas, et certainement je ne les reçois pas chez moi de *confiance*, car je ne vois à ce titre que des citoyens dont l'intégrité m'est démontrée et qui n'ont d'ennemis que ceux du salut de la France.

Rappelez-vous, Monsieur, ce que je vous exprimois la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir : *Soutenir la Constitution, la faire exécuter avec popularité*, voilà ce qui me sembloit devoir être actuellement la boussole du citoyen, dans quelque place qu'il se trouve. C'est la doctrine des hommes respectables que je connois, c'est le but de toutes leurs actions, et je regarde vainement autour de moi pour appliquer la dénomination d'*intrigants* dont vous vous servez.

Le temps fera tout connoître; sa justice est lente, mais sûre; elle fait l'espoir et la consolation des gens de bien. J'attendrai d'elle la confirmation ou la justification de mon estime pour ceux qui en sont l'objet. C'est à vous, Monsieur, de considérer que cette justice du temps doit à jamais éterniser votre gloire ou l'anéantir pour toujours.

Pardonnez-moi cette austérité d'expressions; elle tient à celle des principes que je professe, des sentiments qui m'animent, et je ne sais jamais paroître que ce que je suis.

Signé : ROLAND, née PHLIPON.

LETTRE A SERVAN.

La conséquence des attaques dirigées par Robespierre contre Roland, alors ministre de l'intérieur, se verra dans la lettre qu'on va lire, et que madame L. Colet a publiée en fac-similé dans le volume consacré par elle à madame Roland et à Charlotte Corday.

Paris, 25 décembre, an Ier, huit heures du soir.

La date n'est pas indifférente, car j'ignore ce que doit être la journée de demain; il seroit possible que beaucoup de gens de bien n'en vissent pas la fin. Il y a des projets désastreux contre Louis, pour avoir une occasion d'aller jusqu'aux députés et comprendre le ministre de l'intérieur dans ce massacre. Les avis se multiplient, et les divers renseignements attestent que des complots existent. Les mesures de prudence les déjoueront-elles? C'est la question. J'ai fait partir ma fille pour la campagne et disposé mes petites affaires comme pour le grand voyage, et j'attends l'événement de pied ferme. Nos institutions sociales rendent la vie si laborieuse pour les cœurs honnêtes, que ce n'est pas une grande perte à faire, et que je me suis tellement familiarisée avec l'idée de la mort que je vais au-devant des assassins, s'ils arrivent, persuadée d'ailleurs que s'il est une chose au monde qui puisse les détourner, c'est le calme du courage et le mépris de leurs coups. M. R., qu'un érysipèle à la jambe retient depuis dix jours au lit ou dans la chambre, se traîne dès le matin au conseil qui siége aux Tuileries, et qui sera permanent tant que Louis sera hors de sa prison. Les avis d'assassinat pleuvent sur ma table, car on me fait l'honneur de me haïr, et je vois d'où cela vient. Lorsque, dans les quinze premiers jours du ministère, le scélérat Danton avec l'hypocrite Fabre [1] nous environnoient continuellement en singeant l'amour du bien et de l'honnête, ils m'ont pénétrée, et sans que j'aie jamais rien dit ni fait pour confirmer leur opinion, ils ont jugé que je tiens quelquefois la plume. Cependant les écrits de M. R. ont produit quelque effet. Donc, etc.

[1] D'Églantine.

L'aboyeur Marat, lâché dès lors après moi, ne m'a pas quittée un moment; les pamphlets se sont multipliés, et je doute qu'on ait publié plus d'horreurs contre *Antoinette*, à laquelle on me compare et dont on me donne les noms, qu'on ne m'en attribue chaque jour. J'ai gardé le silence qui me convenoit, sans aucune réponse que ma persévérance dans mes devoirs et mon caractère; leur rage s'en est accrue; je suis Galigaï, Brinvilliers, Voisin, tout ce qu'on peut imaginer de monstrueux, et les dames de la halle veulent me traiter comme mad. Lamballe.

En conséquence, je vous envoie mon portrait, car encore faut-il laisser quelque chose de soi à ses amis. Je suis bien aise de vous dire qu'après mon mari, ma fille, et une autre personne [1], vous êtes le seul à qui je le fasse connoître; il n'existe pas pour le monde et même le courant des amis.

Je ne sais trop ce que deviendra tout ceci, mais si Paris se perd, il faut que le Midi fasse le reste. Pache détraque la machine; c'étoit un excellent second et conseil pour un homme en place et à caractère, c'est le ministre le plus Jean fesse qu'il soit possible de trouver; l'expression est un peu *révolutionnaire,* mais le moyen de ne pas le devenir soi-même au milieu de révolutions continuelles et toujours graduées au plus fort? Je ne sais où trouver un sage écrivain; croiriez-vous que depuis que Louvet ne peut plus faire la *Sentinelle,* nous avons vainement essayé de trois personnes, et qu'elle est tombée faute de faiseurs? Prenez un peu soin de notre mémoire, lorsqu'il ne restera plus qu'elle; ils sont capables de la souiller, et tiennent peut-être déjà prêtes les impostures qu'ils viendront insérer dans nos papiers. Presque tous nos députés ne marchent plus qu'armés jusqu'aux dents; mille gens nous conjurent de coucher ailleurs qu'à l'hôtel [2]. La charmante liberté que celle de Paris! Eh bien, si vous étiez resté, nous n'en serions pas là.

[1] Nul doute que cette personne ne soit Buzot. Dumouriez soupçonne fort Servan d'avoir été aimé de madame Roland; mais ici sa sagacité lui fait complétement défaut. (Voir notre *Étude sur madame Roland et son temps*, suivie des *Lettres de madame Roland à Buzot.*)

[2] Du ministère de l'intérieur.

Du moment que les fédérés auroient été mis sous vos ordres, vous auriez pu les organiser et en faire un appui respectable; c'était le moyen suppléant à la garde qu'on n'a pas osé appeler. Pache n'a travaillé qu'à les dégoûter, les renvoyer et les annuler. S'ils vous sauvent demain, ce sera d'eux-mêmes et en bravant la discipline.

En vérité, je m'ennuie de ce monde; il n'est pas fait pour les honnêtes gens, et l'on a quelque raison de les en déloger. Adieu, brave citoyen, je vous honore et vous aime de tout mon cœur. Je vous écrirai dans quelques jours, si la tempête ne nous a pas engloutis. Dans le cas contraire, souvenez-vous de ma fille et de nos doux projets; elle a une excellente femme que j'ai fixée près d'elle et qui me supplée; elle se rendroit près de son oncle, à Villefranche, pour y suivre sa destinée, ayant de ses parents de bons exemples, quelque gloire, un excellent guide et une fortune honnête. Je vous embrasse bien affectueusement. ROLAND, née PHLIPON.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME VOLUME.

RECUEIL DE LETTRES ADRESSÉES PAR LA CITOYENNE ROLAND A BOSC, ALORS SECRÉTAIRE DE L'INTENDANCE DES POSTES.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

